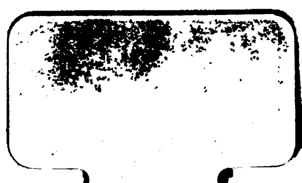






LA

TURQUIE

D'EUROPE.

IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET
Imprimeurs de la Société de Géographie de Paris,
rue Jacob, 30.

LA
TURQUIE
D'EUROPE

OU

OBSERVATIONS SUR LA GÉOGRAPHIE,
LA GÉOLOGIE, L'HISTOIRE NATURELLE, LA STATISTIQUE,
LES MOEURS, LES COUTUMES, L'ARCHÉOLOGIE, L'AGRICULTURE, L'INDUSTRIE,
LE COMMERCE, LES GOUVERNEMENTS DIVERS, LE CLERGÉ,
L'HISTOIRE ET L'ÉTAT POLITIQUE DE CET EMPIRE;

PAR

AMI BOUÉ,
D. M., membre de plusieurs Sociétés savantes
françaises et étrangères.

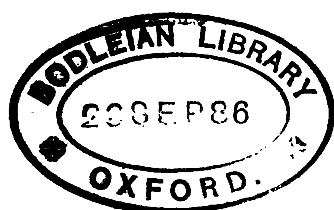
AVEC UNE CARTE NOUVELLE DE LA TURQUIE D'EUROPE.

Commenta delet dies, judicium confirmat.

TOME QUATRIÈME.



PARIS,
CHEZ ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,
Rue Hautefeuille, 23, près l'Ecole-de-Médecine.
1840.


BODLEIAN LIBRARY
29 SEP 86
OXFORD.

TROISIÈME PARTIE.



PARTIE HISTORIQUE ET POLITIQUE.

TURQUIE
D'EUROPE.

CHAPITRE PREMIER.

COUP D'OEIL SUR L'IMPORTANCE POLITIQUE ET MILITAIRE DES DIVERSES PROVINCES DE LA TURQUIE D'EUROPE.

Comme préliminaire nécessaire pour saisir tout ce que nous allons dire, il faut nous reporter un instant aux temps les plus glorieux de la monarchie serbe, en 1340, où Byzance avait son empereur grec et possédait encore la Grèce, où la Bulgarie, la Valachie et la Transylvanie avaient leurs princes particuliers, tandis que des grands vassaux plutôt que des chefs indépendants étaient à la tête des gouvernements de la Thessalie, de l'Épire, du Mousaché, de la Haute-Albanie, de l'Herzegovine, de la Bosnie et de la Croatie.

La Servie actuelle était alors partagée d'une tout autre manière qu'à présent, et surtout d'après les rivières et les montagnes. Une partie de ces anciennes divisions étant encore en usage, il est bon de les connaître. Belgrade faisait partie du Bannat hongrois de *Matschva* (Bannatus Machoviæ), qui comprenait le bord méridional de la Save, ainsi qu'une partie des bords du Danube, tels que les environs de Grotzka, de Semendria et de Koutschaina, le Koutschevo des auteurs. Le tzar serbe Etienne Douschan réunit à ses États le reste de ce bannat, dont Étienne Dragoutin, allié à la maison de Hongrie,

avait reçu, en 1275, la partie orientale (1). Des portions de ce bannat portent à présent le nom de *Posavlie* ou *Podsavina*, pays le long de la Save, et celui de *Matschva* n'est conservé qu'à la plaine quadrangulaire entre Schabatz, Leschnitza, la Drina et la Save.

Les plates-formes et les collines immédiatement derrière Belgrade jusque vers le mont Avala étaient et sont connues sous le nom de *Vratschar*. Le pays élevé très boisé entre le mont Avala et Kragoujevatz, et entre la Morava et la Koloubara, est communément nommé *Schoumadia*, c'est-à-dire région de forêts; mais il paraît que cette dénomination n'est pas ancienne comme les autres.

La vallée de la Morava, de Stalatch au Danube, était et est encore appelée quelquefois *Podmoravlie*, pays le long de la Morava. Le pays le long du Danube prenait le nom de *Podounavlie*. La nahie de Pojarevatz, et peut-être celle de Tchoupria, formaient le *Branitschevo* (de *Braniog*, grive), dont il est assez souvent question dans l'histoire serbe, et dont le kral serbe Dragoutin conserva la possession, ainsi que de Semendria, lorsqu'il rendit en 1275 la couronne de Servie à son frère Miloutin. On y distinguait déjà les knejines actuelles. Il y a encore un village de Branitschevatz au confluent du Mlava et du Danube qui est proprement à la place de l'ancienne ville forte de Branizova, assiégée en 1149 par le roi de Hongrie Geysa et réduite en cendres par les Turcs en 1427.

La vallée de la *Resava* formait alors un district distinct, qui est devenu la nahie de Tchoupria. Les districts de *Klioutsch* et de *Kraina* portaient ces noms, mais la Tzerna-Rieka était indiquée souvent simplement par la dénomination de *Podgorie* en dessous des montagnes, ou de *Zagorie* en-deçà des monts. Les Gorniaki et les Gornozematzi étaient alors les Highlanders des Serbes.

(1) M. Ranke observe judicieusement que cela explique le titre que le roi Ladislas, de Hongrie, donne dans un acte, en 1275, à Grégoire, ban de Bronch et de Krucho, titre qui naturellement ne se retrouve plus dans d'autres écrits, cette contrée ayant cessé d'être hongroise.

La nahie de Krouschevatz, surtout la partie occidentale, formait une partie de l'ancienne principauté de *Joupania*, qui s'étendait vers Oujitze et prenait son nom de *Joupa*, lieu exposé au soleil, à cause de sa position. Tout le pays entre Oujitze, le débouché de l'Ibar dans la Morava, Novibazar et Senitza portait le nom de *Stari-Vla*, et est encore appelé quelquefois ainsi, parce que les Bosniaques, quoique Serbes, appellent les Serbes *Vla*, et les Herzégoviniens et les Dalmates *Morovlachi* (Morlaques), c'est-à-dire voisins de la mer (*Mora*). Du reste, on distinguait sur la Drina, comme aujourd'hui, la Radjevina, le Jadar, le Potzerie ou *Potzerina* autour du Tzer, où résidait le héros Milosch Obilitsch, et où est né Milosch Stoijetschevitch, voïvode célèbre sous Tzerni-George.

De plus, hors de la Servie actuelle se trouvait la Ratzie (Rascie) ou Rassinie, qui comprenait la plaine de Kosovo ou le *Kosovopolie*, et les districts des villes de Voutschitrn, de Janova, de Mitrovitza, de Kourschoumlie, de Kratovo, de Pristina et de Novo-Brdo. Souvent on a compris aussi sous ce nom le *Stari-Vla*, et même les Hongrois ont appelé toute la Servie Rascie, d'où est resté aux Serbes le nom de *Ratz*. Une dépendance de la Rascie était encore la Metoia (s. *Metoja*) ou le bassin d'Ipek, de Djakova et de Prisren.

On doit aussi ajouter qu'on donnait le nom de *Primorie* à tout le littoral ragusain de l'Adriatique, et au pays entre la mer, Mostar et Cetigne, tandis que les montagnes du Montenegro et de l'Herzegovine méridionale portaient le nom de *Choulm* (Chelmo de quelques auteurs), de manière qu'on appelait aussi la Basse-Herzegovine *Zachoulmie*, c'est-à-dire en-deçà des montagnes. Lorsqu'à la fin du XIVe siècle l'Herzégovine cessa de faire partie du royaume serbe ou de la Bosnie et eut ses ducs, elle commença à prendre son nom actuel du mot allemand *Herzog* (s. *Herzeg*) duc.

La *Bosnie* elle-même portait fort anciennement le nom de *Rama*, nom d'une petite rivière des montagnes de Radouscha sur le versant herzegovinien. Le siége du gouvernement s'étant établi au centre du pays, la Bosna a donné son nom à cette

belle Suisse turque. Elle était divisé en dix provinces, et divers districts avaient leurs noms propres qui sont en partie restés. Ainsi les bords de la Drina sous le confluent du Lim étaient désignés par la dénomination de *Podrina*, les environs de Zvornik (t. *Isvornik*) par celle de *Biratsch*; les environs de Belina sous celle de *Semberia*; le pays bas surtout chrétien grec, le long de la Save et non loin de la Drina, était le *Posava*; la contrée entre la Bosna et la Verbas formait la *Modritza*; les vallées arrosées par les Oussora portaient le nom d'*Oussora*, et le pays entre la Bosna, la Jalla ou Spretza, et la Drina était le *Varosch*.

La *Haute-Albanie* offrait la plaine alors slave de Metoja entre Prisren et Ipek, la principauté de Zenta, l'ancienne Labeates, la Prevalitaine, le Doukagine et les Dibres. La Zenta était divisée en partie inférieure, depuis Podgoritza ou Spouge à Scutari, et en partie supérieure, ou les bords du cours supérieur de la Moratscha. On y distinguait le long du Drin le *Zadrina* supérieur et inférieur, c'est-à-dire celui au-dessus et au-dessous de Scutari.

Le *Mousaché* comprenait une grande partie de l'Albanie moyenne, surtout la partie maritime, il y a encore un village de Mousachia sur la rive septentrionale de l'Ergent à son débouché. Le reste formait, comme aujourd'hui, le canton de *Tomoritza* (t. *Tomorindscha*) autour du Tomor, tandis que dans l'Épire on distinguait l'ancien Épire ou la partie méridionale et orientale, et le Nouvel-Épire ou la moyenne Albanie, et une partie maritime de l'Albanie méridionale. De plus, on y trouvait, comme aujourd'hui, la *Liaparie*, les cantons de Zagorie et de Pogon entre Janina et la vallée de Konitza, la *Chamourie*, le pays des Souliotes et d'autres subdivisions portant les noms de grandes vallées ou de montagnes. Enfin on donnait le nom de grande Valachie (*Megalo-Valachia*) à une partie du Pinde et à la Thessalie occidentale, où étaient les colonies valaques.

La *Macédoine* se trouvait divisée aussi en grands districts qui empruntaient surtout leurs noms des grandes rivières, et le reste de la Turquie formait des gouvernements prenant leurs

noms des capitales. Ainsi les vallées du Vardar et du Stroumnitza, le bassin de Seres, de Salonique, de Castoria, les environs de Visa en Thrace constituaient des parties à part, tandis qu'il y avait d'autres districts avec des noms particuliers, tels que le Tikavech près de Negotin. La Chalcide et ses presqu'îles conservaient aussi leurs anciens noms (1).

La *Servie actuelle* a des limites assez naturelles pour pouvoir repousser aisément une attaque du dehors, car elle est tout entourée de montagnes, et au-devant des parties basses du pays, elle a au moins la barrière importante de la Save et du Danube, et trois points fortifiés. Sa partie la plus faible est au S.-E., où se trouvent, séparés de la Servie par des montagnes, et surtout ouverts à la Bulgarie, les districts de Négotin, et ceux très faiblement protégés de Gorgouschevatz et de Zaitschar. Aussi on vit jusque dans ce siècle la Kraina ou le district de Négotin former long-temps à côté de la Servie une petite principauté à part gouvernée par la famille des Karapantschitch, à qui le sultan avait donné un bérat héréditaire de knes moyennant une redevance annuelle.

Mais si l'invasion aisée de ces parties peut paraître sans conséquence pour la Servie, vu la haute chaîne boisée qui sépare ces vallées bulgares du reste du pays, il n'en est point ainsi de l'échancrure basse qui existe entre le Rtagn et le Jastrebatz, et où passe la route de Gorgouschevatz à Jagodin, et celle encore plus importante de Nisch à cette dernière ville. Or, cette dernière est établie sur le plus bas de tous les cols qui existent sur la muraille limitrophe de la Servie et des provinces turques, et communique avec des sillons ouverts s'étendant à travers la Haute-Mœsie jusque sur la frontière N.-O. de la Thrace. Aussi est-ce par là que les Ottomans ont pénétré de tout temps en Servie.

Ainsi l'histoire nous montre qu'une des premières grandes expéditions turques dans la Servie actuelle les a amenés par

(1) Voyez *Anciens diocèses du patriarche de Constantinople*, par Ch. Bandouri.

cette cavité à Krouschevatz. Ce chemin une fois connu, les Turcs n'ont cessé de le suivre dans leurs expéditions subséquentes contre les despotes serbes, et dans notre siècle contre Tzerni-George. C'est ce qui a déterminé la place du champ de bataille de Varvarin en 1810, victoire des Serbes que les Turcs vengèrent plus tard par la prise de Négotin. De leur côté, les Hongrois et les impériaux sous Hunyad, en 1443, et sous le margrave de Bade, en 1689, pénétrèrent par le même passage de la Servie dans la Haute-Mœsie, et purent ainsi arriver, l'un jusqu'en vue du bassin de Sophie, et l'autre jusqu'aux frontières de la Macédoine.

De plus, ce passage est formé par les larges sommets aplatis de basses éminences non boisées, entre lesquelles il n'y a guère que les deux petits vallons d'Aleksinitze et de Rajan, qui débouchent dans la Morava. Enfin, la descente en est presque aussi douce au N. qu'au S., et il n'y a qu'à distance à l'E. de très petites crêtes déboisées qui font communiquer aisément ensemble la route de Gorgouschevatz à Jagodin avec celle de Nisch à Paratchin. Sous Tzerni-George, une redoute avait été élevée en avant de Drajevatz pour fermer ce passage, du moins du côté de Nisch, et, vu le danger de cette position, elle avait reçu le nom bien choisi de Deligrad ou de fort des fous. Elle arrêta, en 1806, pendant six semaines, une armée turque considérable, et elle était appuyée d'une autre redoute près de Kamenitza, qui fut prise en 1809 par les Turcs.

A quelques lieues au S. de ces redoutes, la petite citadelle de Nisch servait utilement aux Turcs pour empêcher les Serbes de pénétrer en Bulgarie et en Haute-Mœsie. S'ils avaient pu s'emparer de ce point, l'exemple des progrès que firent les Hongrois et les impériaux après la possession de cette place montre que la révolte serbe se serait étendue rapidement au S. On peut ajouter qu'en 1386 la prise de Nisch par Amurat détermina le knès Lazar de Servie à se déclarer tributaire du sultan.

Néanmoins, il faut ajouter que les conquêtes des Serbes en Haute-Mœsie paraissent aussi avoir été arrêtées par la po-

pulation arnaoute de la partie occidentale, tenant en échec les Bulgares, et que les vallées évasées de la Mœsie étaient plus favorables à la cavalerie turque qu'à l'infanterie serbe, leur principale force. D'ailleurs, la Haute-Mœsie est hors des frontières naturelles de la Servie, à moins qu'on ne voulût porter ces dernières en Macédoine, et même, en accordant aux Serbes la plaine de Nisch, on ne leur donnerait déjà plus qu'un pays bulgare, malgré que les habitants veuillent placer la frontière naturelle au col entre Bania et Topolnitza, et au passage de Kourvigrad, ce qui mettrait à la disposition des Serbes l'entrée des sillons entre Bania, Sophie et Radomir, comme celle des grandes vallées ouvertes de la Morava bulgare et de la Toplitza. Enfin, à côté de ces facilités pour envahir le pays voisin, ils auraient encore, dans le cas d'une défaite, la place de Nisch pour se replier dessus et se reformer.

De ces considérations, étayées de ce que nous dirons sur la Haute-Mœsie et la Macédoine, on peut, il nous semble, déduire que, les limites actuelles de la Servie sont suffisantes en tant qu'on ne veut pas agrandir beaucoup cette principauté. Dans le reste de la Servie méridionale, les montagnes présentent tellement de difficultés pour des opérations militaires et de si grands avantages pour la défense, qu'il n'y a que le cours de l'Ibar par lequel on ait essayé quelquefois d'arriver dans ce pays. C'est ce qui a donné lieu anciennement à des combats pour prendre des châteaux forts défendant ce dernier passage, tandis que de notre temps cela a amené la dévastation des bords de l'Ibar, au S. de Balievatz, et les attaques répétées du couvent de Stoudenitza, qui faisait l'office de fort avancé, et fut brûlé une fois par les Turcs. Néanmoins, la route de Novibazar à Karanovatz, le long de l'Ibar, offre tant de points de facile défense, que l'ennemi n'a jamais pu pénétrer par là que dans des moments où les forces des Serbes étaient trop occupées ailleurs.

D'une autre part, les environs de cette route conduisant à Novibazar ont été encore le théâtre de luttes acharnées dont dépendait le sort du bassin de cette ville, et probablement

celui de la Bosnie, puisque cette cavité en est pour les Turcs la clef unique.

Une seule fois sous Tzerni-Georges, en 1809, les Serbes purent pénétrer dans cette dernière, mais sans pouvoir prendre le petit fort de Novibazar, qui est pourtant dominé de tous les côtés et de bien mince valeur. Cette non-réussite nous semble donner une faible idée des ressources des Serbes. En 1836 existait encore sur la cime la plus voisine au S. de Novibazar un poste palissadé que les Turcs avaient érigé pour protéger leur bicoque de forteresse. Or, quelques coups de canon tirés d'une montagne voisine auraient anéanti ce ridicule ouvrage; il faut donc que les Serbes n'aient eu que de bien petites pièces de campagne ou qu'ils fussent pressés de se mettre en communication avec les Monténégrins, ce qui ne leur réussit qu'un instant pour des raisons que nous développerons plus bas. Le résultat de cette expédition manquée fut d'autant plus pernicieux qu'il ôta aux Bosniaques et aux Herzégoviniens grecs l'idée qu'une telle jonction était assez facile.

D'une autre part, sa réussite aurait été telle qu'il reste démontré que si la Bosnie doit continuer à appartenir à la Turquie, le bassin de Novibazar ne peut dans aucun cas devenir serbe, et que même il vaudrait mieux en éloigner les Serbes, au moins jusque vers les crêtes de Stoudenitza, au moyen de compensations du côté de la Bulgarie. Novibazar au pouvoir des Serbes, la Bosnie devient une principauté à part ou un annexe de la Servie, ou elle cesse du moins d'être turque.

Du côté de la Bosnie, la liaison des montagnes aux sources de la Morava serbe et autour du bassin d'Oujitze avec celles de Senitza, de Vischegrad et de Srebernitza a été utilisée rarement par les Serbes pour pénétrer en Bosnie, et par les musulmans bosniaques pour arriver en Servie, mais jadis cette voie paraît avoir été usitée. En effet, ces crêtes présentent, comme celles entre la vallée de la grande Morava et la Kraina, autant de facilités pour y poursuivre avec avantage un ennemi que de difficultés pour y faire une retraite en bon ordre.

Par sa position relativement au sol exhaussé de la Bosnie,

le bassin bas d'Oujitze est même bien plus accessible aux Bosniaques que les plates-formes de la Bosnie ne le sont aux Serbes, qui, arrivés sur ces derniers, y trouvent au moins, vers Senitza, Dougopolie et Souodol, des plaines déboisées. Or, peu pourvus de cavalerie, ils ne peuvent que voir avec effroi de semblables champs de bataille, et Tzerni-George n'y a remporté, en 1809, une victoire non décisive que par un effort de valeur. Les mêmes raisons font que, de tous les lieux de la Servie, Oujitze a compté toujours le plus de Turcs.

Cependant la possession du bassin d'Oujitze par des troupes ennemies n'amène pas l'occupation du reste de la Servie, en ce que la vallée de la Morava et ses montagnes boisées voisines élèvent des obstacles à la marche des vainqueurs et permettent aux vaincus de résister. Ce bassin peut faire aussi pour les imprudents qui s'y aventurent l'effet d'une souricière, ou du moins, si l'on y est battu, la retraite en pays ennemi par des routes si en pente et si difficiles ne peut se terminer que par une déroute complète, comme cela a eu lieu en 1815, après la bataille sur le mont Lioubitza près de Tschatschak. Toutes ces raisons ont fait que les districts d'Oujitze et de Pojega, comme celui de Sokol, ont pu prendre bien moins part à la révolte contre la Porte, et que les Serbes ont dû en faire la conquête; le reste du pays étant déjà délivré des Turcs.

Le long de la Drina, la muraille qui existe en Servie ne s'est guère franchie impunément depuis la Bosnie, quoique les Turcs aient possédé toujours et possèdent encore le château de Sokol perché sur un roc. Tout l'avantage que ce point paraît leur avoir donné, c'est de leur avoir facilité le passage de la Drina. Tzerni-George, manquant probablement de pièces de canon d'un peu fort calibre, s'était contenté d'observer cette place par une redoute, établie au haut du mont Gola, qui domine de loin à l'E. le manoir de Sokol.

D'un autre côté, la position encaissée de la Radjevina ou du bassin de Kroupagn a fait qu'étayée de Sokol, elle est restée au pouvoir des Turcs jusqu'en 1833. Tzerni-George avait aussi opposé à cette espèce de citadelle naturelle une redoute

à l'E. de la rivière du Jadar sur les éminences au S. d'Istova.

Le point le plus vulnérable de la frontière occidentale serbe est formé par la plaine de la Matschva, depuis Losnitza ou Leschnitza au confluent de la Drina et de la Save. Aussi c'est dans ces plaines que se sont livrées sous Tzerni-George en août 1806, et sous Milosch en 1815, les batailles les plus décisives; or le succès de ces dernières, ou du moins leurs suites si fâcheuses pour les Bosniaques, ont été dues en bonne partie à la forêt touffue de Kitog, qui contient quelques marécages, et est placée sur la route de Schabatz à Leschnitza. Sous Tzerni-George, une redoute se trouvait à Tzerna-Bara (marécage noir), dans la Matschva, pour arrêter les Turcs à leur passage de la Drina.

Du reste, on peut aisément comprendre que la possession de la Radjevina devait donner aux Turcs beaucoup de facilités pour arriver, soit dans cette plaine, soit dans le bassin de la Koloubara. Heureusement le cercle de Valievo a été toujours un des plus peuplés de la Servie, pouvant, dit-on, fournir 10,000 combattants; on y a donc pu opposer toujours promptement assez de monde aux ennemis.

Quant à l'attaque de la Bosnie par les Serbes, elle ne peut sembler facile qu'à ceux qui ignorent la nature des localités, et il se passera probablement encore bien du temps avant la réalisation du vœu patriotique du poëte serbe Philippe Vischnitsch Sliepatz. Après la bataille de Mischar, en 1806, cet aveugle s'écriait dans son enthousiasme : « O Drine, noble limite entre » la Bosnie et la Servie, bientôt viendront les jours où je dé» passerai tes eaux, et où je visiterai la Bosnie. » Au lieu que ces jours aient l'air d'approcher, ce pays pourrait bien plutôt être occupé par l'Autriche que par la Servie ou devenir une principauté particulière.

La Drina forme depuis le confluent du Tzerni-Jadar un fossé souvent à bords escarpés de 50 t. de largeur, et si profond que presque en tout temps les grands bateaux de la Save peuvent y remonter jusqu'au delà de Zvornik. Aussi cette rivière a limité

naturellement les deux pays de toute ancienneté, soit comme principautés, soit, plus tard, au XII[e] siècle, comme États biendistincts; et depuis ce temps-là, les frontières n'ont varié que dans le pays de montagnes compris entre Vischegrad, Oujitze, Novibazar et les affluents du Lim. Or, cette dernière surface de terrain est si coupée de vallons et de vallées, que l'entrée en Bosnie devient aisée à empêcher, dût-on même pénétrer jusqu'à la Drina. On s'y trouve partout jusqu'à 2 l. au N. de Zvornik, au pied de hautes montagnes boisées, à pentes fort roides et à défilés faciles à fermer, ou même à châteaux forts, comme celui de Kizlar, sur le Tzerni-Jadar. De plus, les routes n'y sont souvent que des sentiers tournants. Rien de plus naturel de voir donc échouer l'invasion serbe en 1809, malgré qu'on eût dépassé la Drina en même temps à Vischegrad, à Srbernitza et à Jania, que Tzerni-George s'éleva sur les hauteurs de Senitza, et qu'il y eût des révoltes partielles des Bosniaques grecs en faveur des Serbes.

Le bord opposé de la Drina, vis-à-vis de la Matschva, semblerait au premier abord un lieu plus favorable pour l'attaque; mais même la plaine bosniaque, au S. de la Save, contient tant de bois, et l'amphithéâtre des hauteurs qui la dominent est si imposant, qu'au moins les Serbes ne peuvent espérer d'y battre avec avantage les Bosniaques musulmans.

Contre la Hongrie, la Servie n'est garantie que par une barrière aqueuse, qui est surtout fort large au printemps, où ont lieu de grandes inondations sur les bords de la Save et du Danube, en particulier au confluent de ces deux rivières. Semlin prend alors l'aspect d'une presqu'île, et plusieurs îles, telle que celle des Zingares, la *Kriegsinsel*, disparaissent sous l'eau, et la plaine à l'O. du quartier bas de Belgrade, le long de la Save, est couverte d'eau. Les musulmans occupent les forteresses du Danube, savoir : la citadelle importante de Belgrade, le fort de Schabatz et le château de Semendria. Si ce dernier paraît avoir perdu son importance, celui de Schabatz, s'il était bien entretenu et mieux construit, serait une forteresse pouvant protéger efficacement le bassin de la Koloubara.

Entre ce dernier et Belgrade se trouve encore une autre position militaire de quelque valeur pour empêcher qu'un ennemi passe de Palesch à Belgrade, ou réciproquement : ce sont les deux ravins de Malo et Veliko-Doubeko, formant comme un fossé naturel, à bords fort en pente, sur lesquels on peut tenir avantageusement tête aux assaillants.

Le milieu de la Servie est défendu par les crêtes et les immenses forêts de la Schoumadia, à l'extrémité méridionale de laquelle s'élèvent les monts Roudnik comme une retraite ménagée au vaincu, autant que comme une position centrale où on peut se rassembler et rencontrer en peu d'heures l'ennemi de quelque côté qu'il approche. C'est dans les monts Roudnik que se retira en 1813 le prince Milosch dans son habitation de Tzernoutja, et c'est encore dans les bois près de ce même lieu, que ses partisans cachèrent en 1815 leur petit nombre, lorsque les Turcs menaçaient d'étouffer l'insurrection. La connaissance exacte de cette retraite ne fut peut-être pas sans effet sur la résolution de Milosch de rester en Servie lors de la fuite de Tzerni-George, parce qu'il pouvait entrevoir le moyen d'y rassembler secrètement des partisans et d'y reprendre avec plus de succès la délivrance de sa patrie.

Kragoujevatz ne doit son importance qu'à sa position en avant du pied oriental de ces montagnes au milieu de leurs contre-forts et d'immenses forêts, de manière que de quelque côté qu'on s'y rende, de Krouschevatz, de Jagodin ou de Belgrade, on court risque d'être surpris à l'improviste dans les bois, ou d'y trouver des obstacles. Il paraît même que depuis que le prince Milosch a fait tracer des routes, on n'a pas élagué la forêt le long de celle de Kragoujevatz à Jagodin, comme la voie la plus exposée aux invasions turques.

D'une autre part, il est assez aisé de passer de Kragoujevatz à Valievo, et réciproquement ; l'expédition des Turcs en 1813 a même montré que depuis le bassin de la Kouloubara, on trouve peu d'obstacles pour pénétrer par Roudnik dans la vallée supérieure de la Morava serbe, tandis que les forêts des monts de Roudnik et leur cirque cratériforme avec une seule

ouverture à l'E., présentent une espèce de citadelle dont la prise demande un siége.

Dans la vallée de la grande Morava, son passage sur un pont à Tchoupria a fait l'objet d'un point fortifié et occupé en dernier lieu par les Turcs; une petite caserne de cavalerie serbe s'y trouve encore. Néanmoins l'eau de la Morava ne paraît point assez profonde au gros de l'été, et ses bords offrent trop de matériaux pour des ponts, pour que cette rivière puisse être regardée comme pouvant arrêter long-temps les ennemis. La crête boisée du Lipar, au N.-O. de Jagodin, et celle entre cette ville et Popovitsch, peuvent être utilement employées pour intercepter, l'une la route de Tchoupria à Pojarevatz et Semendria, et l'autre celle de Jagodin à la Lepenitza.

Si la surface montagneuse ou du moins mamelonnée de la Servie rend ce pays presque partout favorable à la guerre de chicane, aux embuscades et aux surprises, les forêts ont été pour les Serbes, lors de leur révolte, d'un double secours, soit comme remparts et cachettes, soit comme mines d'or, en nourrissant gratis leurs cochons dont la vente était le nerf de la guerre. On ne comprend pas que les Turcs n'aient pas songé à imiter Cromwell en Écosse, c'est-à-dire incendié les bois. Si ce moyen était praticable, il n'est guère douteux que les Serbes n'eussent pas pu soutenir une lutte si longue et si inégale, privés d'argent et de moyens de cacher leurs femmes et leurs enfants ou de se défendre. Leurs bois détruits, ils seraient devenus purement agriculteurs, comme les Bulgares, et probablement tout aussi soumis, vu le peu de chance de la réussite d'une révolte.

La *Bosnie* n'est vraiment qu'une grande forteresse, qui est défendue au S. et à l'O. par d'énormes crêtes, offrant un très petit nombre de défilés, tandis qu'à l'E. se trouvent les montagnes, courant du N.-O. au S.-E., de Vischegrad à Senitza et le profond fossé de la Drina. Au N., ce pays semblerait plus ouvert à cause des débouchés des grandes rivières; mais il ne faut pas oublier qu'entre la Hongrie et la Bosnie coulent

l'Ouna et la Save, qu'au S. de cette rivière au moins existe un pays couvert d'immenses forêts avec des sentiers au lieu de routes, et que plus avant dans le pays des séries de défilés donnent seules accès dans l'intérieur, et sont entourés de montagnes d'autant plus élevées qu'on s'y aventure au S. Ce n'est vraiment que la Croatie turque, ou la partie N.-O. de la Bosnie, qui est ouverte à l'ennemi ; mais même de ce côté il y a des difficultés à vaincre, et la Croatie turque, au S. du bassin de la Sanna inférieure, pourrait servir tout aussi bien que la Servie d'échiquier commode pour une guerre de partisans.

Il faut lire le détail des guerres et des expéditions qui y ont eu lieu, et voir la peine que les Turcs ont eue pour occuper tout ce pays, comme celle des Hongrois et des impériaux pour y rentrer, pour saisir alors aisément que ce n'est pas par manque de courage que les Hongrois, surtout habitants de la plaine et cavaliers, excusaient leur retraite en 1464, en caractérisant la Bosnie : *Arces jugis impositæ opere et naturâ munitæ, regio minantibus in cœlum scopulis aspera*. Ils ont dépensé tant d'argent et d'hommes pour la possession de ce pays parce que c'est la muraille défensive naturelle de la Croatie et de la Dalmatie !

Lorsqu'on considère l'isolement où se trouvent relativement à la Turquie la Bosnie, l'Herzegovine et la Croatie par le fait de l'indépendance tacite de la Servie et du Montenegro, on ne comprend guère comment ces pays appartiennent encore à la Porte. Ce n'est qu'en réfléchissant au voisinage des États autrichiens, aux religions différentes des Bosniaques et à leurs divisions très anciennes sous de petits chefs jaloux les uns des autres, qu'on entrevoit les causes de cette véritable anomalie. La Bosnie n'est liée réellement à la Romélie que par la route de Novibazar à Mitrovitza ; or, dût-on ne pouvoir pas arrêter l'ennemi sur le Rogosna-Planina, on pourrait au moins l'empêcher de sortir de l'entonnoir de Novibazar, ou même l'y attirer et ensuite le prendre comme dans une souricière, car ce bassin n'est ouvert que du côté de la Servie, et les Serbes seuls peu-

vent s'en emparer avec bien plus de facilité que les Turcs et y arriver aisément avec des canons (1).

Supposant l'ennemi arrivé à Senitza, combien de crêtes et de défilés n'offrent pas des positions avantageuses jusqu'à Serajevo, savoir : la vallée et la forêt de Mileschevo, le passage du Lim, la montagne entre Priepolie et Taschlitza, celle si boisée et à si mauvais chemins au S. de Tschainitza, ce lieu même, puis le passage de la Drina à Goresda, la montagne de Pratza, enfin celle au S. de Serajevo. Dût-on même pouvoir tourner plusieurs de ces positions, cela ne peut s'opérer le plus souvent que par des

(1) Pour s'élever depuis Novibazar sur les différentes montagnes environnantes, se présentent des chemins de diverse nature. Pour aller à Bagniska, il faut monter depuis le vallon de Ravna ou Rnava des pentes rapides, tandis que des sentiers montant à travers des bois conduisent le voyageur au col du mont Vrenie, ainsi que dans les montagnes entre ce dernier et le torrent de Belotitch. Ces sentiers conduisent à Ribaritch sur l'Ibar, à Jeletsch, à Roujai et sur l'Ibar supérieur. Si l'ascension du plateau de Glougovik se fait par une rude pente assez longue, celle du plateau de Douga-Poliana, sur la route principale de la Bosnie, est très courte, parce que le Lioudska-Rieka parcourt une pente insensible de plus de 6 h. Les routes de Bagniska, de Glougovik et de Senitza sont les seules où on puisse employer des charrettes, et même sur celle de Bagniska ces dernières ne peuvent descendre que très difficilement les montagnes à ce dernier village. Néanmoins les meules de Mitrovitza se trouvant à Novibazar prouvent la possibilité de cette traversée, pour laquelle on emploie des bœufs. Les routes principales se rendant de Novibazar en Servie sont celle carrossable le long de la Raschka jusqu'à Balievatz, et celle propre pour les charrettes montant par une longue pente à Gleditza et passant dans la vallée de la Morava. De plus, il y a des sentiers qui traversent les montagnes au N. de Novibazar et se rendent dans la vallée de Stoudenitza ; d'autres gagnent depuis Novibazar le mont Kopaonik par Belo-Brdo (le Mont-Blanc), tandis qu'une route de charrette remonte une partie du Doukim-Potok et traverse ensuite de l'O. à l'E. la portion triangulaire de pays au S.-S.-O du confluent de l'Ibar et de la Raschka. Cette route aboutit à l'Ibar vis-à-vis de Roudnitza, où il n'y a point de pont et où le passage est quelquefois impossible à cause de la profondeur du courant.

chemins offrant mille obstacles et où un ennemi est aisé à arrêter. La défaite de Hussein-Capetan, en 1831, ne peut s'expliquer que par son inhabileté, par la jalousie et la trahison de ses partisans, et par sa négligence de rapatrier les Bosniaques chrétiens avec leurs frères musulmans. Sans ces secrètes zizanies, aucune armée turque n'aurait pu forcer l'entrée de la Bosnie, si Hussein-Capetan et ses carabiniers avaient attendu le grand-visir sur ces montagnes et dans ces défilés, au lieu de lui donner, en chevaliers errants, rendez-vous en champ-clos sur l'antique plaine de Kosovo.

Du côté de l'Albanie, il n'existe que les quatre passages du Glieb, de Rougova au-dessus d'Ipek, du Prokletia et du Zem, auquel on doit ajouter ceux bloqués hermétiquement par le Montenègro. Or, toutes ces dernières routes sont fermées par les neiges au moins quatre mois de l'année; ce ne sont que des sentiers de montagnes s'élevant à 6 et 7,000, et une poignée de braves y pourrait tenir en échec une armée. Malgré cela, Hussein-Capetan fit descendre aussi ses gens du Glieb et attaqua les Turcs même dans la plaine, ce qui lui réussit dans ce lieu.

Il ne faut pas pourtant négliger de rappeler qu'une partie de la population dans les montagnes limitrophes de l'Albanie est schkipetare, de manière que ces habitants secourraient leurs compatriotes si jamais ils attaquaient les Bosniaques; mais ces derniers sont si nombreux relativement à cette petite quantité d'Albanais, et ceux-ci sont en partie tellement alliés à leurs voisins, qu'il ne paraît pas difficile de les forcer à faire cause commune avec les Bosniaques.

Du côté de l'Herzegovine et de la partie méridionale de la Croatie hongroise, il est tout aussi difficile d'envahir la Bosnie que depuis la Servie, en tant au moins qu'il faut surmonter une série de remparts croisant la route qu'on a à suivre. Si on veut se rendre de l'Herzegovine en Bosnie, il faut franchir de hautes chaînes, et la route le long du Soutschesa ou par Zagorie peut être fermée à volonté par un énorme abatis, tant sont étroites les longues gaînes sauvages qu'il faut parcourir et où il n'existe d'ailleurs que des sentiers dans les bois. C'est

la route de Mostar à Serajevo qui a servi surtout de voie pour des expéditions militaires, et qui semble celle sur laquelle il serait le plus aisé d'atteindre le centre de la Bosnie; mais le mont Porim, et à son défaut l'énorme fossé du Narenta à Gognitza et les montagnes boisées en-delà, offre toutes les positions désirables pour arrêter l'ennemi le plus audacieux. Les difficultés naturelles ne manquent pas non plus sur les autres sentiers qui entrent plus à l'O. en Bosnie.

D'une autre part, l'envahissement de l'Herzegovine depuis la Bosnie est facile, à moins qu'on suppose les maîtres du premier pays occupant les défilés qui appartiennent réellement à la Bosnie. En effet, si le mont Porim pouvait empêcher d'arriver du N.-E., on entrerait aisément en Herzegovine du S.-E. et du N.-O.

Dans sa partie occidentale, les bassins élevés de Koupris et de Scopia forment une position importante aux sources des grandes rivières de la Croatie turque, au-dessus du milieu de l'Herzegovine, et à l'entrecroisement de routes nombreuses, savoir : celles de Travnik à Knin, à Sign ou à Imoschi, celle de Mostar à Klioutsch et à Bihatsch, ainsi que celle de Serajevo à Glamosch. Cette plate-forme peut autant servir à la défense qu'à l'attaque du côté de la Dalmatie et de la Croatie.

Au N.-O., la Croatie turque, formant en-deçà de l'Ouna un coin dans celle de la Hongrie, n'est que mal protégée par des bois, des petites gorges et des châteaux de peu de valeur dans l'art de la guerre actuelle; mais d'une autre part, ce même morceau de terrain, qui devrait appartenir de droit à la Hongrie, permet d'attaquer presque impunément les états de ce dernier royaume. De là est résultée cette suite de brigandages qui se sont perpétués depuis le moyen âge jusqu'à notre temps, et que les localités favorisaient déjà avant l'occupation turque. Les châtelains voleurs sont devenus simplement musulmans, de chrétiens qu'ils étaient.

Une fois passé l'Ouna, l'ennemi trouve de la facilité pour occuper la partie septentrionale de la Croatie turque, et pour remonter par le vaste bassin de la Sanna et du Gomoinitza

jusqu'à une certaine hauteur dans les vallées débouchant dans ce dernier. Il pourrait arriver ainsi à Banialouka et occuper le cours inférieur du Verbas ; mais à quelques lieues au S. commenceraient les difficultés, et les défilés où un petit nombre de combattants peut faire payer cher des essais de vouloir forcer ces gorges.

Pour être maître de la Bosnie, il faut pénétrer à Travnik et Serajevo, c'est-à-dire dans la grande concavité triangulaire qui occupe le centre de cette forteresse naturelle, et qui présente à son angle septentrional le haut château de Vrandouk, à son angle oriental Serajevo et son cirque de montagnes formidables, et à son angle occidental le défilé de Travnik, et plus loin la forteresse de Jaitza. Or, pour y arriver du N., du N.-O. ou du N.-E., on ne trouve que des voies remplies de difficultés de terrain. D'abord, il y a le passage de l'Ouna, de la Save ou de la Drina, puis une série de positions fortes, c'est-à dire des places de guerre existant réellement, ou des endroits favorables à en élever sur cette frontière. Au N.-O. est, au haut de l'Ouna, le château d'Ostrovitza, et plus bas, au milieu de cette rivière, les places fortes de Bihatsch et de Novi, et vers le confluent de la Save, Doubitza. Gradiska et le fort de Banialouka se joignent à ces dernières pour défendre l'entrée de la vallée du Verbas, tandis que le château de Skousani doit rendre plus difficile l'accès dans la vallée supérieure de la Sanna, et que le fort de Derbend, au débouché de celle de l'Okrina, doit servir en même temps, avec le château de Dobor, à protéger l'entrée des défilés de la Bosna. Enfin, Zvornik barre la route le long de la Drina, et plusieurs châteaux-forts existent entre la Save et la Jalla, près des sources des torrents, d'où on peut passer dans cette dernière vallée et dans celle de la Bosna. Dans ce cas sont la palanque de Belina, les châteaux de Teotschak, de Srebernik, de Gradatschatz, etc.

En outre, tout le long de la Save, le pays est défendu par d'épaisses forêts, dans lesquelles sont cachés les villages ; mais il faut aussi ajouter que les habitants y sont en grande partie

chrétiens, ce qui pourrait être fatal aux musulmans en cas d'une invasion de l'Autriche.

En remontant la Drina, on trouve, passé Zvornik, outre nombre de défilés, les châteaux de Srebernitza et de Vischegrad; ce dernier paraît surtout de quelque importance. La Drina est tellement resserrée çà et là qu'il n'y a entre la paroi des rochers et la rivière que la place de la route, de manière qu'on ne pourrait franchir ces endroits en présence des Bosniaques qu'en les tournant ou en les attaquant depuis la rive serbe.

Marche-t-on de Brod sur Serajevo par la Bosna, il faut passer sous le canon, ou près des châteaux-forts de Doboy, de Teschain (t. *Tischnè*), de Maglay, de Scheptche et de Vrandouk. De plus, les défilés, ou les parties de routes, établis sur des pentes rapides ou en corniche sur la Bosna, ne manquent pas sur cette voie, et si on veut les tourner, on est obligé de franchir des montagnes où des forêts quelquefois impénétrables peuvent arrêter le courage le plus persistant.

Entre Banialouka et Travnik, la descente rapide du mont Omatscha sur la Verbas, les gorges boisées du mont Tisovatz, les forêts au S. de Skender-Vacoub, les bords de l'énorme fossé du Veliki-Ogar, le col du Vlasitch sont autant de points où on peut arrêter un ennemi sans faire même des travaux de l'art. A plus forte raison, quelle résistance n'éprouverait-il pas si on y érigeait des batteries.

Pour pénétrer de Banialouka à Jaitza, les défilés du Verbas présentent aussi des points favorables à la défense, et Jaitza offre une place forte, tandis que Travnik et Serajevo ne sont pas dans ce cas, et ne sont importants que par leur position.

Supposant tous ces obstacles surmontés, il peut arriver aisément qu'on soit battu dans le bassin entre Travnik et Serajevo, ou même qu'un chef habile de la Bosnie y attire les agresseurs pour leur ôter à jamais l'envie d'y revenir; car si on y perdait une bataille, la déroute serait effroyable, vu la difficulté de sortir de cette cavité et la nature des chemins en tous les sens, tandis que si la défense était nationale, les vaincus

seraient harcelés jusqu'à la frontière. De plus, à côté de ce grand centre d'opération, le sud de la Bosnie s'offrirait aux défenseurs comme dernière retraite, si du moins les Albanais n'étaient pas leurs ennemis.

Mais, dira-t-on, ne peut-on donc pas pénétrer dans ce centre par d'autres routes? Certes oui, mais ces sentiers sont encore bien plus mauvais et aisés à défendre que les autres; car si on veut marcher en Bosnie de l'O. à l'E., ou en sens inverse, on a à surmonter non pas des défilés, mais une foule de hauts remparts. La même cause rend en particulier fort difficile l'approche de Serajevo. Depuis Zvornik; les points les plus aisés à défendre sont la corniche, le long de la Drina, à 1, à 1 1/2 l. de Zvornik; le défilé du Jadar à Kislar, la haute pente boisée au-dessus de Podgorie et la montagne de Romania.

D'ailleurs toutes les grandes batailles livrées dans ce pays n'ont eu lieu que sur les grandes voies indiquées, et près d'un des endroits mentionnés, comme fortifiés par l'art ou par la nature. Les combats livrés à Bihatsch, à Novi, à Doubitza, à Banialouka', à Dobor, à Vrandouk, à Jaitscha et dans le Dolanie de Serajevo sont là pour servir de preuves de tout ce que nous avançons, en montrant en même temps que la plupart des points fortifiés de la Bosnie ne sont point devenus des inutilités, comme d'autres citadelles des pays plats; et qu'ils ne peuvent être tournés ou ne peuvent être franchis sans de sérieux combats, vu la nature agreste et montagneuse du pays.

Nous savons bien que beaucoup de forts et de châteaux en Bosnie sont dans un état de dégradation, ou qu'ils pourraient être construits avec plus d'habileté; néanmoins tels qu'ils sont, dans tous les cas ces bicoques coûteraient du monde, comme l'a prouvé l'expédition autrichienne dans la Croatie en 1836. D'une autre part, quelle force défensive la Bosnie n'aurait-elle pas, si elle était fortifiée partout d'après les règles actuelles de l'art!

Il faut toujours penser qu'en Bosnie les routes sont en partie des sentiers, en partie des chemins exécrables, ou des boues,

de manière que, quoi qu'on fasse, une armée y serait encombrée de longues files de bêtes de somme pour porter les munitions, les canons, et même çà et là les vivres. Traîner avec soi des chariots devient presque partout impraticable, vu qu'il y a toujours des parties de route non tracées, où il faudrait élaguer les forêts et s'occuper de couper un chemin avant de pouvoir marcher plus loin. De plus, les villages sont cachés souvent dans les bois, ou même les maisons composant ces derniers sont si disséminées, que le service des fourrageurs devient tout autre qu'en Europe. Puis, si la guerre était nationale, le peu d'aliments qu'on trouve ordinairement dans les villages disparaîtrait, et même le Bosniaque verrait avec insouciance sa demeure brûlée, vu qu'il peut à si peu de frais la reconstruire et qu'il n'a guère d'ameublement. En peu de jours, toute la population d'une vallée pourrait ainsi disparaître dans les bois et les fourrés, comme cela s'est pratiqué en Servie. Ainsi donc plus l'armée envahissante serait nombreuse, plus elle pourrait trouver de difficultés à se nourrir, sans parler des dangers où de longues colonnes seraient exposées dans d'étroits défilés qui n'admettent que peu d'hommes de front. La cavalerie deviendrait plutôt embarrassante qu'utile ; ce serait une guerre plutôt de tirailleurs, de carabiniers, appuyés de très petites pièces de campagne.

La Bosnie peut être appelée à se défendre contre les Turcs, les Serbes, les Autrichiens, les Albanais et les Monténégrins. Si l'attaque venait des Autrichiens, ceux-ci possédant la Dalmatie ne manqueraient pas d'envahir la Basse-Herzegovine, ce qui est pour eux une chose facile, puisqu'ils possèdent le débouché de la vallée de la Narenta, et la cime des montagnes qui séparent la Dalmatie de l'Herzegovine. Les difficultés pour les Impériaux ne commenceraient au centre qu'au château de Stolatz, à Mostar, au S. vers Nevesigni, Gatzko, et au N. vers Livno. Tout en ayant l'air de vouloir pénétrer du N. par la Verbas et la Bosna, et en occupant le sud par des petites attaques, depuis l'Herzegovine, ils tâcheraient probablement de s'emparer du plateau de Koupris, ce qui serait un coup de

main menaçant pour la Bosnie centrale, et une opération bien plus importante que de tâcher de pénétrer par la Soutschesa ou la chaîne à l'O. d'Illok, dans la Bosnie méridionale. En effet, établis au centre, ils couperaient non seulement les forces des Bosniens en deux, mais ils tourneraient toutes les positions du nord, et ils révolutionneraient tout ce pays, car les Bosniaques catholiques sont justement groupés dans ce centre depuis Livno à Jaitscha, Travnik et Serajevo, et ils sont les seuls habitants de la Bosnie qui aient assez peu de sentiment de nationalité pour préférer un joug étranger catholique à un gouvernement national. Ainsi, en 1649, ils aidèrent les Vénitiens, sous Leonardo Foskolo, à pénétrer jusqu'à Serajevo.

Il n'est pas non plus douteux que çà et là des Bosniaques grecs ne favorisassent les armées autrichiennes et ne portassent pour la première fois, de concert avec les catholiques, les armes contre leurs frères musulmans, avec lesquels ils seraient pourtant en partie presque en meilleurs termes qu'avec les catholiques, qui les ont trahis plusieurs fois, et étouffé ainsi des révoltes à leur naissance; mais ils n'accepteraient la domination autrichienne que comme un pis aller. De plus, pour contenter les uns et les autres, il faudrait supposer une dose d'impartialité bien grande, car l'Autriche courrait risque de refroidir le zèle des rebelles catholiques, et de se trouver sans aucun partisan réel.

Cette tactique est presque imposée aux Impériaux par la force des choses; car, dussent-ils pénétrer par le N. jusqu'à Jaitscha, Travnik et Serajevo, ils ne seraient pas maîtres du pays tant qu'ils ne posséderaient pas les hautes chaînes séparant l'Herzégovine de la Bosnie; ces dernières au pouvoir des musulmans seraient pour les catholiques comme l'épée suspendue de Damoclès, tandis que la Bosnie une fois partagée, les opérations subséquentes au N. et au S. avanceraient bien plus aisément.

On peut aussi hasarder à cet égard une autre hypothèse; bien entendu que nous partons toujours de l'idée d'une véri-

table défense de la part des musulmans et peut-être même d'une partie des Bosniaques grecs ; car si on savait arranger l'affaire que l'invasion ne fût sujette qu'à des escarmouches, il est clair que la conquête de la Bosnie pourrait avoir lieu tout différemment. Il pourrait se faire que les Albanais catholiques s'entendissent avec les Autrichiens, et facilitassent à ces derniers l'entrée de la Bosnie méridionale par les montagnes. Or, celui qui est maître de la Bosnie méridionale a bien des avantages pour occuper le pays, puisque le toit forme un talus incliné au N., et en outre il domine depuis là le bassin de Novibazar, la Metoja et la plaine de Kosovo. Une pareille diversion suivie de révolte de Bosniaques chrétiens pourrait être des plus fatales aux musulmans ; mais heureusement les cols conduisant à Scutari et Ipek ne laisseraient passer que des troupes légères et de très petites pièces de campagne.

Les *Monténégrins* sont établis dans une véritable citadelle; c'est ce qui est bien connu. Ils sont tous guerriers, mais avides de dépouilles et indisciplinés. Aussi ils n'ont jamais paru menaçants aux paschas d'Herzegovine ou de Bosnie. Quoique, comme maîtres des crêtes dominant les plateaux de Gatzko, de Nikschitchi et de Graovo, il semblerait qu'ils auraient dû envahir depuis long-temps l'Herzegovine et aider leurs frères à s'affranchir, le contraire est cependant toujours arrivé, leur pays s'est tout au plus arrondi de quelque petite portion de territoire contesté, et il a servi de refuge à des mécontents et des sujets turcs persécutés. La seule manière dont ils pourraient peser dans la balance pour le sort de la Bosnie, c'est en donnant la main aux Serbes dans la partie méridionale de ce pays et en l'isolant ainsi du reste de la Turquie. Or, outre la population albanaise divisée en tribus qui habite entre le Montenegro et le S.-O. de la Servie, la direction N.-O.-S.-E. des montagnes et des vallées de la Bosnie oppose de grandes difficultés à une telle union. Quoique séparées sur un point seulement par un espace de 16 lieues, les profondes vallées du Lim et du Tara sont là comme des fossés de séparation, tandis que les plates-formes déboisées de Sienitza et de Souodol sont peu favorables

aux tirailleurs monténégrins et slaves; et peuvent donner la victoire aux Turcs et aux Bosniaques.

Le Montenegro paraît le moins vulnérable du côté du Kom, au haut de la vallée de Moratscha ainsi que depuis les hauts plateaux de l'Herzegovine ou depuis Cattaro, tandis qu'il est bien plus aisé à attaquer depuis le lac de Scutari. Aussi nous voyons les Turcs pénétrer à diverses reprises par dessus les petites crêtes au N.-O. de Scutari jusqu'à Cetigne. D'autres vallées du Montenegro débouchant dans la Moratscha sont aussi exposées aux incursions des ennemis; mais le bonheur de ce pays, c'est de ne pas tenter ses voisins, à cause de sa stérilité et de l'âpreté de ses montagnes; sans cela il serait depuis longtemps subjugué.

Si les Monténégrins possédaient les bouches du Cattaro, leur pays aurait une tout autre importance militaire; n'étant plus isolés du reste de l'Europe et pouvant communiquer avec qui que ce soit sans l'agrément de l'Autriche. Alors les canons et les tacticiens ne leur manqueraient pas, et ils pourraient dans peu de temps joliment arrondir leur pays.

D'une autre part, les bouches de Cattaro fournissent à l'Autriche un point de départ pour les opérations dans la Haute-Albanie et l'Herzegovine; car on ne peut s'en emparer qu'en étant maître de la mer ou depuis le Montenegro, deux côtés où les Autrichiens n'ont rien à craindre des Ottomans (1).

Si la Turquie était démembrée, le Montenegro tomberait en partage au possesseur de la Haute-Albanie ou de l'Herzegovine. Dans ces deux cas, la soumission de ce pays serait facile, puisqu'on n'aurait qu'à priver ses habitants de munitions de guerre, et leur laisser la liberté de s'établir dans les plaines et les vallées hors de leurs limites. Une fois sortis de leurs montagnes, des troupes régulières munies d'artillerie mettraient vite à la raison ces tirailleurs. Mais nous pensons qu'il n'y aurait pas besoin de recourir à ces fâcheuses alterna-

(1) Voyez à ce sujet *Statistische historische militairische Darstellung der Bocche di Cattaro*. Cologne, 1803, avec une carte.

tives; parce que la tentation de posséder de meilleures terres serait trop forte, et que le Montenegro se dépeuplerait de lui-même bien plus vite qu'il ne s'est peuplé. Si les pays environnants avaient été bien régis, jamais une contrée composée surtout de pâturages d'été ne serait devenue l'habitation de près de 100,000 âmes. Cet état cessera dès que l'Hertzégovine et la Haute-Albanie rentreront sous un régime européen.

Alors on pourra utiliser le Montenegro pour lier plus commodément Scutari et l'Albanie avec l'Hertzégovine, la Dalmatie, la Bosnie et la Hongrie; on reprendra d'un côté la route romaine de Risano à Drobniak, de l'autre celle de Drobniak à Raguse, tandis que l'on remontera de Scutari le long de la Moratscha jusqu'à Drobniak, et qu'on se servira du Berskovit, ou Mala-Rieka, et du Verouscha pour arriver dans la vallée de la Tara et à la Drina, qu'on descendra jusqu'en Hongrie. Alors, les beautés naturelles le long de cette voie nouvelle y appelleront autant les amateurs et les voyageurs, que sa commodité et son importance les négociants et les militaires.

La *Mœsie supérieure* occupant le centre de la Turquie, et étant le lien commun de presque toutes les autres provinces de cet empire, est un pays bien plus important que ne semble l'indiquer sa grandeur.

Dès le berceau de la monarchie serbe, la Rascie avec le *Stari-Vla*, ou l'ancienne Servie, et la Metoja, c'est-à-dire le pays entre Karanovatz, Senitza, Ipek, Prisren, et les montagnes à l'E. de Pristina et au N. de Kratovo, ont été regardées comme les parties les plus importantes, à cause de leur position centrale et de leurs plateaux élevés, dominant les vastes plaines de la Metoja et de Kossovo, et étant la source d'une foule de rivières, tels que la Drina, le Lim, l'Ibar, la Raschka, les Moravas serbe et bulgare, la Lepenatz, affluent du Vardar, et le Drin albanais.

Si la puissance serbe paraît avoir dépendu de la configuration particulière de ces pays, l'histoire démontre aussi clairement l'importance que le plateau de la Mœsie supérieure, y compris Nisch, a eue sur le rôle des Serbes vis-à-vis de l'an-

cien empire grec. Sans cette dernière plate-forme, ils n'auraient jamais été maîtres des affluents supérieurs ou sources du Nischava, de l'Isker, du Maritza, du Strymon et du Vardar, et n'auraient pas pu se servir de ces vallées pour pousser au loin leurs conquêtes. D'une autre part, sans ce plateau, les frontières serbes du côté de la Bulgarie, deviennent faibles comme elles le sont encore dans ce moment, et comme le démontrent les invasions réitérées éprouvées de ce côté par la Servie depuis la perte de ce puissant rempart.

Dès les premiers Schoupans serbes, on remarque déjà que la Servie méridionale, vers la Bulgarie et vers l'Herzegovine, est le théâtre d'événements décisifs. En 1165, Étienne Nemania, l'aïeul de huit rois et deux empereurs, résidait déjà à Rassa, au milieu de la Rascie, et cette ville, qui a été remplacée par Novibazar, est restée pendant long-temps, à cause de sa position, un endroit important. Près de cette ville existe encore sur un point élevé à l'O. du Joschanitza, le château de Jelesch, qui avait son complément dans ceux sur l'Ibar ou près de cette rivière. Étienne Nemania bâtit un couvent à Rassa, en l'honneur du martyr George ; une église en l'honneur de la Vierge, à Kolaschnitza, dans les montagnes au S. de Novibazar ; une autre à Konschouliak, sur l'Ibar, et une troisième en l'honneur de saint Nicolas, à Toplitza, près de Kourschoumlie. Il embellit l'église de l'Ascension de Marie, à Stoudenitza, et trouva déjà en 1180 les facilités nécessaires pour s'emparer de Nisch et de Prisren, pour ériger sa résidence à Pristina, pour descendre des plaines de Kosovo dans la Macédoine, et pour occuper pendant quelque temps l'importante ville de Scopia. C'est probablement vers cette époque qu'on bâtit le château de Katschanik, à l'entrée septentrionale du défilé du Lepenatz.

C'est sur les hauteurs près de Sienitza que Tschoudomil, fils d'Étienne Ourosch, vainquit en combat singulier l'empereur grec Manuel, dont il avait secoué le joug. Le château-fort de Novo-Brdo, au S.-E. de Pristina, ainsi qu'au N.-E., Kratovo, le tombeau de plusieurs personnes de la famille des

Nemania, et dans le voisinage de mines d'argent, étaient des localités importantes, tandis que l'entrée de la vallée de l'Ibar ou le siége du gouvernement était gardé au S. par le château de Svetschan, près de Mitrovitza, et au N. par celui de Maglitsch et de Kosnik. Le château de Rojai existait; Senitza paraît aussi avoir eu un petit château à cette époque ou au moins plus tard, et le défilé du Soutchesa, qui conduit de la Bosnie en Herzegovine, était défendu par le château de Pirlitor ou Piritor.

De 1190 à 1224, le moine Sava, frère d'Étienne Nemanovitch I, bâtit, au confluent de l'Ibar et de la Morava, le couvent et l'église de Jitscha, où furent couronnés sept rois serbes. Il paraîtrait même que dans le x[e] siècle la résidence des Archi-Schoupans serbes était déjà à Dostinik, qui n'est peut-être que Trstenik, dans la vallée de la Morava serbe, non loin de Krouschevatz. Les Grecs auront estropié ce nom slave, signifiant un lieu marécageux occupé par des roseaux.

En 1202, les rois de Hongrie ajoutèrent, comme suzerains de la Servie, à leur titre celui de roi de Rascie, tant était grande l'importance de ce petit pays, que son nom remplaçait celui de la Servie. De 1233 à 1235, Vladislav bâtit, avec son oncle Sava, près de Priépolie, le couvent de Mileschevo, qui fut, vers 1390, le siége de Vouk Hrana, duc d'Herzegovine.

En 1283, le Kral Miloutin trouva déjà le moyen de pénétrer de la Mœsie supérieure dans la Macédoine, et, suivant le cours du Strymon, il s'empara momentanément de Stroumnitza et de Seres.

Ipek fut déclaré le siége du métropolite serbe dès l'an 1293. Étienne Dragoutin bâtit en 1317, près de Rassa (Novibazar), le couvent de Saint-George, où il fut enterré, tandis qu'Étienne Miloutin Ourosch bâtit une église à Stoudenitza, fonda le couvent de Bagniska au commencement du XIII[e] siècle, et Étienne Ourosch III commença à bâtir, en 1327, l'église de Detschiani.

Le tzar Etienne Douschan, résidant au château de Svetschan, près de Mitrovitza, profita de la faiblesse de l'em-

pire grec pour conquérir, en 1340, toute la Macédoine, excepté Salonique, la Thessalie, la plus grande partie de l'Albanie actuelle, l'Acarnanie, et pour s'avancer même dans les plaines de Philippopoli et d'Andrinople. La capitale de ce nouvel empire fut placée à Scopia, sur une basse terrasse au-dessous du plateau mœsien et de Kosovo; Prisren fut aussi une autre de ses résidences royales. Etant enclavées entre ses États et la Dalmatie, la Bosnie et l'Herzegovine devinrent presque des pays plutôt serbes que hongrois, tandis qu'il se contenta de s'attacher la Bulgarie en épousant la fille du prince Straschimir. Il s'intitula enfin le tzar des Serbes, des Grecs, des Bulgares, des Albanais et des contrées occidentales, ou en latin : *Imperator Rasciæ*, *Bulgariæ*, *Bosnæ atque Albaniæ*, tandis que l'empereur grec conservait le titre de : *Imperator Græcorum*, *Bulgarorum*, *Asaniorum*, *Vlachorum*, *Rhossorum et Alanorum*.

Quoique la division de ces vastes États en gouvernements ait empêché sa durée, nous voyons néanmoins Lazar, fils naturel d'Etienne, transférer à Prisren sa résidence de Branitschevo ou du couvent de Ravanitza, sur la Morava, dans le N.-E. de la Servie. Il eut aussi une résidence à Krouschevatz, où avait demeuré, sous Étienne Douschan, le général Joug-Bogdan, et un château à Boratsch, dans le district de Grouja et la nahie de Kragoujevatz.

Un descendant d'Altoman, seigneur serbe de la cour d'Étienne Ourosch III, possédait encore, outre le petit bassin d'Oujitze, des portions de la Bosnie vers la Drina, mais il devint, vers 1370, un vassal de Tvartko, roi de Bosnie, et résidait à Oujitze et Srbernitza.

Après la bataille malheureuse de Kosovo, en 1389, les souverains serbes perdirent toute leur influence sur la Bosnie. Ce dernier pays, travaillé sourdement par les Turcs, se divisa en deux en 1422, et dès lors il y eut des ducs particuliers d'Herzegovine ou du pays de Saint-Saba. Étienne Lazarevitch, despote de Servie, reporta déjà sa résidence dans les limites actuelles de la Servie, savoir : près de Roudnik, à Krousche-

vatz, à Manassia, sur la Ressava, et demeura même déjà quelquefois à Belgrade. Néanmoins le château de Svetschan, audessus de Mitrovitza, fut encore habité par Jerine, femme du despote George Brankovitch, au commencement du xv[e] siècle, et ne fut cédé aux Turcs avec celui de Jeletsch, près de Novibazar, que le 6 octobre 1398. Stoudenitza et le couvent de Dejeva (non pas Jijeva), près de Novibazar, restèrent aussi des résidences temporaires.

Sous le despote Étienne, on trouve les Serbes, en 1422, dans la Haute-Albanie, à Scutari, dans le pays de Zenta et le Montenegro, et le despote George-Brankovitch prenait encore le titre de seigneur de l'Albanie; mais, en 1439, il ne lui restait déjà plus qu'Antivari. D'une autre part, Étienne avait encore, en 1423, le château de Srbernitza, qui lui avait été donné par Sigismond, roi de Hongrie, et qui fut plus tard un des derniers postes abandonnés par les Hongrois en désespoir de cause. Il avait une résidence dans le district de Roudnik, où on trouve encore un endroit nommé Despotovo-Roudnitschischte et un ruisseau nommé Despotovitza.

Le despote George Brankovitch, ne se croyant plus en sûreté dans la Servie méridionale (actuelle), résida surtout à Belgrade et dans le château de Semendria, qu'il commença à bâtir en 1433. Néanmoins Novo-Brdo et Prisren ne furent occupés définitivement par les Turcs qu'en 1455. L'incendie du couvent de Mileschevo par les Turcs, le 9 novembre 1459, marqua la fin du royaume serbe, mais la Bosnie ne fut acquise qu'en 1465, et l'Herzegovine seulement en 1483.

En 1689, les Impériaux favorisés par la révolte des Serbes sous Karpos, pénétrèrent jusqu'à Uskioub, Komanova et Egri-Palanka en Macédoine, et à Dragoman, entre Sophie et Scharkoë. Novo-Brdo dut être repris par les Turcs, et ils eurent à chasser les insurgés d'Uskioub, de Pristina et de Prisren.

Si cette énumération de faits historiques confirme l'importance de la Rascie, et si le nombre de couvents royaux y explique bien le nom de Panagie (toute sainte) donné par les Grecs à ce pays, on y voit aussi que la Servie est placée de

telle manière à essayer plutôt des conquêtes au S. et à l'O. qu'à l'E. La Bulgarie et surtout la Valachie n'ont jamais tenté les conquérants serbes comme étant des pays trop excentriques à ses limites naturelles. D'après cela, on comprend aussi combien les patriotes serbes ont dû désirer de voir réunies à la Servie la Rascie, la Metoja et le plateau de la Mœsie supérieure. Ils y auraient probablement réussi sans la dépopulation que ces provinces ont éprouvée par les émigrations des Serbes en 1690 et 1740, et sans leur remplacement par des Arnaoutes mahométans ou catholiques.

La difficulté de cette entreprise empêcha, en 1807, la réunion des Monténégrins avec les Serbes, événement qui aurait entraîné la révolte des Slaves chrétiens en Herzegovine, et même en Bosnie. Si jamais une nouvelle guerre éclatait, les Serbes, usant de politique envers les Albanais, pourraient reprendre ce projet avec bien plus de chances de succès, et isoler complétement la Bosnie de l'empire turc. Novibazar serait pris par un coup de main, les rebelles armés et les Serbes avec leur matériel de guerre actuelle pourraient, aidés de bons ingénieurs, bloquer complétement la Bosnie, sans que les musulmans de cette province ne pussent faire de grandes diversions en Servie, puisqu'ils seraient assez occupés chez eux. Si les Turcs ne pouvaient pas venir à leur secours, il n'est guère douteux qu'il ne se formât en Bosnie une espèce de gouvernement indépendant avec lequel la Servie pourrait entrer en liaison plus ou moins intime.

Considéré comme un tout à part, la Haute-Mœsie perd infiniment de sa valeur militaire, quoique sa partie S.-O., entre Leskovatz, Ichtiman et Kostendil, présente un terrain montagneux favorable à la défense, et que tout le pays au S. et à l'E. de la Morava récèle une population bulgare nombreuse et haïssant les Turcs. Il en résulte que les montagnes de ce pays servent de refuge aux mécontents et aux personnes poursuivies par la justice ottomane, sans pour cela amener une révolte de toute la population bulgare.

En effet, cette dernière comprend très bien qu'elle ne peut

pas opposer de résistance sur trois côtés à la fois, d'autant plus que les frontières du pays sont ouvertes vers l'Albanie, et rendues aisément accessibles par des cols et des défilés sur les autres côtés. D'ailleurs, la vallée de la Toplitza et ses affluents sont habités par des Arnaoutes qui s'étendent aussi vers Novo-Brdo, Guilan et les sources de la Morava, et dans la plaine de Kosovo. Dans ce bassin même, il est fort exagéré d'y mentionner 300 villages serbes ou bulgares. La Mœsie est donc dans une tout autre position que la Bosnie et la Servie, et manquant de limites naturelles fortes, elle ne peut rien faire par elle-même, quoiqu'elle puisse donner une grande prépondérance à son possesseur étranger, en étant la partie qui lie tant de provinces ensemble et qui renferme les clefs des routes de Philippopoli à Nisch, à Kostendil, à Uskioub, à Pristina et Scutari, comme aussi celles des chemins de la Servie en Macédoine. Le passage entre la Bistritza et Egri-Palanka, celui de Strazin, ceux des montagnes autour de Klisoura et de Trn, etc., paraissent plus ou moins aisés à défendre, et beaucoup d'autres peuvent facilement servir à arrêter, momentanément au moins, des ennemis.

Malgré cet état d'infériorité physique, il y a eu des tentatives partielles de révolte en 1836 parmi les Bulgares des 200 villages du district de Scharkoë, et parmi ceux de la vallée de la Morava. Le pascha de Vrania avait procédé à leur désarmemement complet en 1837. Mais tous ces essais n'ont été que le produit d'agents trompeurs, qui ont fait croire que les Serbes tendraient la main à leurs frères. On voit donc que si ces derniers trouvaient des ennemis dans les Arnaoutes, entre la Morava bulgare et la plaine de Kosovo, les Bulgares les recevraient à bras ouverts, parce qu'ils sont désireux de se voir délivrés des avanies des Turcs et de leurs lourds impôts, et parce que le chef des Serbes paraît, au moins pour cette partie des Bulgares, un régent bien plus probable et désirable que l'empereur éloigné de tous les Russes.

Une armée libératrice pourrait donc compter sur une révolte complète, et même les Haidoukes actuels deviendraient,

comme jadis en Servie, les chefs des rebelles. Les Arnaoutes musulmans, non étayés, ou mal secondés au moins par leurs frères les catholiques de la Haute-Albanie seraient aisés à tenir en respect, vu l'infériorité de leur nombre et la facilité des Albanais de passer d'un parti à un autre, lorsque leurs intérêts bien entendus les y engagent. De plus, le maître de la Haute-Mœsie commanderait bien vite dans la Metoja, et ne serait arrêté que par les montagnes albanaises de Djakova, de Prisren et du Schar. On pourrait aussi compter sur une révolte des Serbes restés à Ipek et dans la Metoja. Au S. les passages du Lepenatz à Katschanik, et celui de Komanova ouvriraient le bassin du Vardar, en même temps qu'au S.-E., les ennemis des Turcs arriveraient en peu de jours jusqu'au pied du Rhodope et de l'Hœmus, et seraient à la porte de la Thrace. On peut encore prédire que la révolte en Mœsie entraînerait celle d'une partie des districts montagneux de la Macédoine, tels que ceux de Karatova, de Kreschna, de Djoumaa et du Rilodagh. Ce ne serait, en un mot, que la répétition de ce qui a lieu en 1689, sous le margrave de Bade, avec cette différence que, si l'armée envahissante était serbe ou russe, l'enthousiasme produit serait tout autre que celui effectué par une armée d'un monarque catholique. Avec les soldats de ce dernier, les Bulgares ne pourraient être qu'amis (*Priatel*), mais les Slaves sont leurs frères (*Pobratim*).

D'une autre part, si la Macédoine se trouvait ainsi profondément entamée presque jusqu'à la chaîne séparant sa population bulgare de sa partie plutôt grecque, les Bulgares de la Bulgarie ayant vu battre les Turcs par les Russes et attendant à tout instant leur délivrance, se joindraient à leurs frères, au moins partout où les accidents du sol et les bois leur offriraient des retraites en cas de malheur. Pour tenir en respect cette masse de Bulgares rongeant le frein depuis long-temps, il faudrait une armée turque assez considérable disséminée dans le pays ; sans cela une déclaration d'indépendance faite en règle par la Russie, l'Autriche ou la Servie, produirait la catastrophe détaillée ci-dessus, et en peu de semaines les

Turcs habitant dans le pays seraient massacrés ou acculés dans quelques villes pouvant se défendre.

En cas de défaite, les maîtres de la Haute-Moesie trouveraient des points de défense importants à l'E. dans les grands fossés de Nisch à Ichtiman, dans le défilé d'où l'Isker sort du bassin de Sophie, dans le Balkan boisé d'Étropol, dans les gorges d'Ichtiman et surtout du Kiz-Derbend. La citadelle de Nisch servirait d'appui au N.-E. et empêcherait de pénétrer dans les vallées au S.-O. et à l'O. Au S.-E. leurs montagnes les protègeraient et s'ils avaient pu arriver aux crêtes macédoniennes au S. de Djoumaa et de Karatova, on ne pourrait guère essayer qu'avec de grandes forces de les débusquer de si fortes positions. Au S.-O., les défilés mentionnés pourraient aussi servir à se garantir, quoiqu'il faille avouer que cette partie occidentale de la Moesie serait en clin d'œil au pouvoir des Guègues catholiques, si on pouvait croire qu'ils fissent franchement la guerre pour leurs ennemis jurés les Turcs, et non pour leur faire la barbe, en ne les servant que pour manger l'argent de la Porte.

Au N.-E., la Haute-Moesie serait aussi très exposée si les Bosniaques descendaient de leurs montagnes; mais comme une campagne et une révolte en Haute-Moesie ne peuvent guère s'exécuter sans que les Serbes y prennent part, ceux-ci pourraient rendre les musulmans bosniaques inoffensifs en leur barrant le chemin sur les hauteurs autour de Novibazar, au Glieb et le long de l'Ibar. Or, quelques batteries et des abatis, comme nous l'avons déjà dit, fermeraient complètement ces passages, outre qu'on pourrait occuper les forces bosniaques par des révoltes partielles produites parmi les chrétiens, soit par les Serbes, soit par les Monténégrins.

Enfin, si des revers inattendus forçaient d'abandonner même les frontières de la Haute-Moesie, les montagnes entre Sophie, Trn, Égri-Palanka, Leskovatz, Nisch et Scharkoë, pourraient encore, bien mieux que les monts Koudnik en Servie, servir de lieu de rassemblement, d'attente et de réorganisation.

La *Bulgarie* est placée dans une position susceptible d'opposer une puissante résistance, si ses forces sont bien commandées. Le large Danube avec ses places fortes, la mer Noire avec Varna, le Balkan avec ses forêts, ses sillons longitudinaux et ses défilés, la chaîne vers la Haute-Mœsie, sont autant d'obstacles opposés à l'agresseur que des moyens de défense. De plus, dans l'intérieur du pays existe la place si forte de Schoumla. Si, du côté de la Mœsie supérieure, la Bulgarie est le plus mal défendue, les places fortes sur le Danube et la mer Noire ont toujours été pour les ennemis des points où il a fallu se battre, parce qu'elles sont situées surtout dans les lieux où il est le plus commode d'entrer en Bulgarie. De ces côtés, ce pays devrait trouver un puissant rempart dans ses forteresses bien entretenues, restaurées dans toutes les règles de l'art, et liées davantage ensemble par quelques autres citadelles intermédiaires. Maintenant, Vidin et Silistria sont les plus importantes de ces villes fortifiées.

L'ennemi une fois en Bulgarie, il devient difficile de défendre la langue de terre des Cosaques Dobroutscha, qui peut être utile en cas d'opérations offensives de la Bulgarie vers le nord. Dans la Bulgarie véritable, les basses collines et les plateaux très faiblement boisés, ou plutôt souvent dégarnis d'arbres, ne présentent pas de grands obstacles naturels jusqu'à la première ligne des contre-forts du Balkan, c'est-à-dire vers Vratza, Kamenopol, Lovtscha, Ternova, Eski-Djoumaa et Schoumla. Néanmoins, en général, la subsistance d'une armée y est difficile, à cause de la dissémination de la population, surtout dans certains districts.

La position de Schoumla exige, comme on sait, beaucoup de monde pour la défendre; mais elle est si bien défendue par la nature et l'art, qu'il n'est pas difficile de s'y maintenir. Or, si ces particularités sont défavorables aux Turcs, parce que cela enlève trop de troupes à leur armée en campagne, dans le cas d'une guerre nationale faite par les Bulgares, Schoumla devient au contraire un lieu de rassemblement, de refuge et

de quartier-général sûr pour les magasins. Sa défense, confiée alors en partie à tous les hommes peu capables de tenir la campagne, n'en est pas moins assurée, sans dégarnir pour cela trop les rangs des défenseurs de la patrie.

Si Schoumla pouvait donc dans ce cas être fort utile à la Bulgarie orientale, Etropol et son Balkan boisé seraient disposés de manière à former un point de réserve assez semblable pour la Bulgarie occidentale. Puis, chaque grand contre-fort du Balkan offrirait plus ou moins de points où on pourrait attendre l'ennemi, si du moins il venait du nord. Dans le cas tout opposé qu'il vînt du sud, la pente méridionale du grand Balkan est si rapide que des batteries et des abatis d'arbres aux cols principaux barreraient les routes, et obligeraient l'ennemi de concentrer ses efforts sur le Balkan oriental, au N. de Karnabat, d'Aidos et de Misivria. Cette partie du Balkan n'offre ni ces murailles du reste de la chaîne, ni ces pentes rapides. On y monte des deux côtés par de faibles talus. Il y a bien quelques sillons longitudinaux, des défilés, des forêts; mais tout cela est sur une échelle si petite, que la défense de ces montagnes présuppose bien plus de talents et de bonheur que celle des autres. Dans ces dernières, le passage du grand Balkan de Trojak à la plaine de Philippopoli, le défilé derrière Gabrova, la montée du Tschipka-Balkan, du N. au S., celle du col de Demirkapi ou celle de Vetschera au col conduisant à Islivné, ou bien les descentes boisées de ces cols sur cette dernière ville, sont autant de positions naturelles d'une grande force, à cause de la rapidité des pentes, des forêts touffues, des défilés et des ravins.

D'une autre part, cette différence entre les difficultés de passage des diverses parties de l'Hœmus explique pourquoi une armée, envahissant du N. la Bulgarie, a malgré cela de la peine à passer dans la Thrace. En effet, tant que le Balkan occidental et ses contre-forts restent menaçants pour elle, il ne lui est pas loisible de forcer le passage de l'Hœmus oriental, parce qu'elle peut craindre d'être coupée, d'autant plus que la position de Schoumla donne les facilités pour cette opéra-

tion. Une flotte sur la mer Noire change naturellement cet état de choses.

Considérant maintenant la Bulgarie comme agressive, on remarque qu'elle a de grands avantages sur les provinces voisines; ainsi, au N., les plaines de la Valachie sont bien plus aisées à envahir pour une armée munie surtout de cavalerie, que les basses parties de la Bulgarie. Depuis le haut du Balkan, la Thrace est ouverte aux invasions des Bulgares, comme l'ont montré les dévastations et les défaites qui ont eu lieu du temps de l'empire byzantin, et comme nous en avons encore eu un exemple dans la dernière campagne russe. A l'O., l'entrée de la Haute-Mœsie est plus difficile, comme nous l'avons déjà détaillé; mais, à l'E., les débarquements de flottes ennemies paraissent être assez aisés à empêcher.

La Bulgarie est le seul pays de la Turquie qui ait offert à diverses reprises les suites d'une guerre entre les Russes et les Ottomans. Chaque fois il y a eu des levées de boucliers, et la population a été leurrée à dessein ou par pure ignorance des projets du gouvernement moscovite. La dernière fois, la révolte et l'assistance ont été plus fortes que jamais; on croyait toucher au dénouement; mais le réveil de ce songe a été bien triste, car des sacrifices de tout genre ont été faits; des corvées tout aussi cruelles que celles des Turcs avaient été imposées impitoyablement au paysan, et on s'était, çà et là, tellement compromis, que, comme dans les autres retraites, les habitants bulgares ou grecs de certains cantons ont cru devoir suivre l'armée russe en Russie, ou dans cette espèce d'Eldorado qu'on ne cessait de leur faire entrevoir vers le N.

Il faut avoir vu ceux de ces pauvres diables qui ont pu ressortir de Russie pour saisir dans toute sa nudité la tromperie dont ces Bulgares ont été les dupes, comme pour comprendre que le Bulgare n'est pas plus Russe que son beau pays n'est la Russie, et que son organisation est totalement différente. C'est alors qu'on commence à entrevoir que toute la Turquie slave, dût-elle devenir vassale de la Russie, le cabinet de Pétersbourg serait assez clairvoyant pour ne pas imposer aux

Slaves du midi les mêmes règles de gouvernement qu'à ses sujets; mais de ce fait très probable il résulterait aussi qu'un nouvel élément serait introduit dans la vie slave; et qu'il réagirait, quoi qu'on fasse, soit en bien soit en mal, sur le Slave du nord. Les Monténégrins, quoique purs républicains, sont amis des Russes, parce qu'ils sont fort éloignés et n'éprouvent que des bienfaits de leurs frères en Jésus-Christ. Les Serbes se plaisent à reconnaître que les empereurs russes les ont aidés à s'affranchir; les Bulgares et les Grecs espèrent des mêmes personnages une semblable assistance, le moment favorable échéant; mais être incorporés ou plutôt encastrés dans le rouage compliqué et compassé de la Russie ne leur vient et ne peut leur venir dans la tête, parce que c'est comme si on voulait essayer d'habituer un oiseau à vivre dans l'eau.

Pourquoi, demandera-t-on, la dernière campagne des Russes en Bulgarie et les précédentes ont-elles duré si longtemps et n'ont-elles entamé que si peu le territoire de la Turquie d'Europe? La réponse est trouvée surtout dans les ménagements que la cour de Russie a dû garder vis-à-vis des autres puissances, et peut-être aussi dans le petit nombre de troupes ou d'officiers expérimentés, ainsi que dans le groupement d'un nombre de zélés musulmans dans les alentours de Schoumla. Supposant, au contraire, les Serbes conviés au combat au lieu de recevoir l'ordre de rester tranquilles, il est très probable que la dernière expédition russe aurait bouleversé toute la Turquie, et la révolte de tout le centre aurait séparé toute la Thrace de l'Albanie et de la Bosnie.

Les secours que les Turcs attendaient de ces derniers pays auraient pu être complétement neutralisés, si on avait su donner un ou deux chefs à la Bosnie et à l'Herzegovine, et deux ou trois à l'Albanie. Or, on sait que, pour ce dernier pays, Moustapha, pascha de Scutari, descendant de la famille royale serbe, ne commença à inquiéter les Russes qu'après le traité d'Andrinople, lorsqu'il vit que ces derniers l'avaient trompé en lui promettant la principauté des Guègues, où il était révéré. D'autres chefs se seraient trouvés pour les autres

parties de l'Albanie, et les Serbes auraient pu être utiles pour établir un État semblable en Bosnie, parce qu'à cette époque les chefs de la Turquie occidentale n'avaient pas encore disparu sous le brutal et traître cordon de la Porte ou les fusillades en masse de Monastir. Néanmoins, qu'on ne s'y trompe pas, de tels projets peuvent être repris, et le comble de l'habileté diplomatique russe serait d'amener l'établissement de principautés nombreuses en Turquie sur lesquelles on pourrait ensuite réagir à volonté et en temps opportun.

Les provinces *valaques* partagent avec la Bulgarie le large fossé du Danube, et sont garanties au N. par des chaînes de montagnes du haut desquelles il paraît çà et là plus aisé de pénétrer en Transylvanie que de passer de ce pays en Valachie. Le passage de l'Aluta à travers toute la chaîne valaquo-transylvaine peut être comparé à la porte d'une souricière, et paraît avoir servi surtout d'entrée en Transylvanie aux troupes d'invasion depuis la Valachie. Ainsi les Turcs sous Alibeg pénétrèrent en Transylvanie par le défilé du Rothenthurmpass, en 1479, où ils furent battus par Étienne Bathori et Paul Kinis. Ils revinrent par là en février 1493, et furent de nouveau repoussés par le vice-voïvode Étienne de Thelegd.

D'un autre côté, la Valachie et la Moldavie sont ouvertes du côté de la Bessarabie, et n'en sont séparées que par des rivières peu considérables, tandis qu'à l'O. l'Autriche, possédant le Bannat avec le défilé d'Orschova et la Transylvanie, l'histoire nous montre que l'occupation au moins de la petite Valachie par cette puissance n'est pas une chose si difficile. On sait qu'en conséquence les frontières autrichiennes ont été sur l'Aluta de 1718 à 1739, tandis que les Impériaux possédaient aussi presque toute la Servie actuelle.

Cependant dans ce cas d'une guerre nationale contre l'Autriche, les pays voisins étant en bonne partie valaques, les Impériaux auraient besoin de renvoyer leurs troupes valaques dans l'intérieur, et de maintenir l'obéissance par la force, ce qui, dans certaines éventualités, pourrait au moins égaler pour leurs ennemis à une diversion utile.

Pour se défendre contre les Russes ou les Turcs, les Valaques ne peuvent implorer que le secours des Autrichiens, qui, dans ce cas, pourrait être très efficace, vu la position militaire si imposante de la Transylvanie avec ses murailles naturelles et ses forteresses; mais si le cabinet de Saint-Pétersbourg avait l'habileté de susciter d'autres ennemis à l'Autriche, comme ce serait probablement des agressions aux extrémités opposées de l'empire, les Valaques pourraient bien n'être pas efficacement aidés, les Russes ayant l'avantage de n'avoir à garder qu'une seule grande frontière.

La *Thrace* étant une vaste plaine entre deux hautes chaînes, n'est forte que lorsqu'elle possède le sommet de ces dernières. Si elle en est privée, elle est réduite à chercher sa défense dans des obstacles naturels bien faibles. Ainsi, au pied du Balkan, la petite chaîne de Kalofer à Islivné peut être utilisée pour opposer quelque résistance à une invasion descendant du Balkan de Tschipka; mais, comme rien de semblable ne s'oppose à l'arrivée des ennemis à travers le Balkan oriental, ce rempart ne peut servir que momentanément.

La petite chaîne le long de la mer Noire est encore de peu de valeur, quoiqu'elle puisse servir à repousser des débarquements et à embusquer des troupes pour les porter à l'improviste dans la plaine. Pour les ennemis, elle peut servir à la marche en double colonne sur la capitale par cette voie et par Andrinople, comme pour étayer des débarquements de troupes sur les côtes de la mer et approvisionner par cette voie l'armée, ainsi que l'ont pratiqué les Russes dans leur dernière campagne. Les éminences entre la plaine de Papazli et Harmanli, les petites gorges ou les ravins à l'E. de la Tondja, les éminences resserrant le cours du Maritza, au S. de Dimotika, et certaines positions du Tekirdagh, sont les autres points où on peut espérer d'arrêter l'ennemi, ou qui peuvent être utilisés pour s'en faire des appuis dans des combats décisifs. Le Kagridagh peut servir aussi à défendre l'isthme de Gallipoli, dans le cas qu'on ne l'attaquât que par terre.

La grande position de la Thrace est celle de l'isthme de

Constantinople, qui bien défendu ne peut être pris qu'attaqué par mer, et naturellement encore plus facilement attaqué par terre et par mer, de manière que cette capitale et ses environs semblent former une espèce de tout uni en forme d'appendice à la Turquie en commandant en même temps en Asie.

Cette configuration du sol de la Thrace, jointe à sa fertilité et à sa nombreuse population, a facilité toutes ces invasions des peuples barbares du moyen âge, des Bulgares et des Valaques; parce que, munis de corps nombreux de cavalerie, ils ont pu inonder ce pays très vite, mais la presqu'île de Byzance a résisté toujours à leurs efforts. C'est aussi ce qui a conduit les Ottomans à Andrinople et leur a fait conquérir toute la Thrace avant d'arriver à la capitale, tandis que cette même ville fut prise par mer par les chevaliers chrétiens, sans que cette possession leur donnât pour cela l'intérieur de la Thrace, et encore moins celle des autres provinces de l'empire grec.

Supposons maintenant les maîtres de la Thrace placés sur les cimes du Rhodope et de l'Hœmus, et menacés par une armée ennemie. La configuration de la première chaîne est telle qu'elle servirait de muraille infranchissable du côté de la Macédoine. Aucune vallée longitudinale du Rhodope ne le traverse en entier, tandis qu'elle est coupée du N. au S. par d'énormes fossés aisés à défendre, et que ses croupes sont fortifiées par des forêts, des précipices et quelquefois des neiges. Ce ne serait qu'entre la mer Égée et ces montagnes qu'un ennemi pourrait s'aventurer; mais cette longue gaîne bordée de pentes rapides, et la vallée de l'Arda offrent tous les moyens pour y arrêter l'ennemi, pour l'y battre ou même l'y enfermer.

Les dangers d'invasion seraient sur les bords de la mer, dans le Balkan oriental et à l'échancrure entre l'Hœmus et le Rhodope. Cette dernière voie n'est pas si difficile à atteindre, puisqu'on n'a qu'à suivre le grand Isker, forcer les gorges vers Sophie, et de ce bassin remonter vers Ichtiman. C'est aussi ce que les Russes ont fait dans leur dernière campagne, tandis que les longues guerres au milieu du XIVe siècle, entre Cantacuzène, Apocauchus et Douschan, trouvent leur explica-

tion dans la position des montagnes citées relativement à la Thrace.

La *Macédoine* est un pays, qui semble créé, comme l'Espagne, pour une guerre de partisans, parce qu'elle est traversée de chaînes de l'O. à l'E., tandis que d'autres courent à l'O. et à l'E., presque du N. au S.; car, vu la configuration des extrémités du Rhodope, on peut bien s'exprimer ainsi, et faire abstraction de sa véritable direction. Néanmoins, ses grands bassins, et surtout ceux d'Uskioub, de Monastir, de l'Indge-Karasou et du Sud, et la nature de ses frontières septentrionale et occidentale, diminuent beaucoup la force de ces barrières naturelles.

Le Despoto-dagh est, comme nous l'exprimiat énergiquement le prince Milosch, une position centrale en Romélie, qui est d'une force telle, que celui qui l'occupe a entre ses mains les clefs de la presque totalité de la Thrace, d'une bonne partie de la Macédoine, et du S.-E. de la Haute-Mœsie. Ce massif peut servir de centre d'attaque, comme de retraite et de magasin, sans qu'on puisse y pénétrer. Les Ottomans ont si bien senti cette vérité, qu'ils se sont bien gardés d'y laisser accumuler la population chrétienne, comme elle en a eu plusieurs fois l'envie. En effet, elle y aurait repris courage, et les rebelles ou ceux poursuivis par la justice, qui ne cessent de s'y rendre encore, auraient pu contribuer à former au centre de la Turquie un second Montenegro. Aussi y ont-ils diminué le nombre des couvents et des moines, et y ont même remplacé sur les routes principales les habitants chrétiens par des Albanais musulmans ou des Ottomans. Telle est en particulier l'origine des villages à noms turcs entre Nevrokop et Philippopoli.

Raslouk et Nevrokop, liés par l'énorme fente du passage de la Fille, sont au centre de ces montagnes, et au pourtour de ces cavités n'existent que des cols élevés et boisés, où on arrive par des séries de gorges, de manière qu'un ennemi ne peut forcer ces passages qu'avec des pertes énormes, tandis que les maîtres du Rhodope pourraient impunément ravager le pays plat voisin, et se retirer en sûreté dans leurs monta-

gnes. A l'E., la grande vallée de l'Arda paraît bien diminuer leur force, en y donnant accès; mais le peu de fréquentation de cette cavité montre déjà assez que le terrain présente d'assez grandes difficultés dans sa partie supérieure. A l'O., le Rilo-dagh et le mont Kreschna assurent à leur possesseur la domination des vallées situées aussi bien au N.-O. qu'au S.-E.

D'une autre part, les hautes montagnes de la Macédoine centrale, n'étant que le prolongement du Rhodope, offrent aussi des positions très fortes, dont on peut s'emparer bien plus aisément en étant maître de cette dernière chaîne, qu'en tâchant de le faire depuis le midi.

Au N., l'occupation de ces dernières est facilitée d'une autre manière, comme nous l'avons dit en parlant de la Haute-Mœsie, tandis qu'une fois arrivés au haut des crêtes entre ce pays et la Macédoine, on peut attaquer la Haute-Mœsie avec quelque avantage, au moins sur le haut des vallées principales. Néanmoins, il ne faut pas oublier que pour arriver à ce point, on suppose déjà l'occupation d'une portion du territoire mœsien. Le Schar et ses cols rendent les expéditions de la Macédoine dans la Haute-Albanie aussi difficiles que celles de ce pays au premier. La voie du Lepenatz a toujours été celle usitée dans ce cas.

A l'O., la Macédoine, séparée de l'Albanie par de hautes chaînes, n'offre que quatre points principaux d'attaque et de défense, savoir : le col entre la vallée supérieure du Vardar et le Drin noir, le passage de Monastir à Ochrida, celui de Goritza à Castoria et celui de Metzovo.

De ces trois voies militaires, la moins difficile est celle de Goritza à Castoria; mais, arrivé dans cette dernière ville, l'ennemi se trouverait comme dans un cul-de-sac, car on lui fermerait aisément le col du Neretschka-Planina, on pourrait essayer de défendre celui de Vlacho-Klisoura, tandis qu'au S. il ne manquerait pas de positions sur l'une ou l'autre rive de l'Indge-Karasou pour faire coûter cher à l'ennemi l'occupation de ce bassin.

Le passage de l'Albanie à Monastir est un point d'attaque

assez favorable aux agresseurs. Heureusement, la Macédoine possède en-deçà de la plaine de Monastir des remparts assez forts dans les cols qui conduisent de là dans l'intérieur. Le plus faible paraît être celui de Bagna, le plus fort celui aux sources du Karasou ; ceux de Plevat et de Baboussa offrent aussi des positions moins propres à une longue résistance.

Dans le passage de Metzovo par Greveno, les agresseurs venant d'Albanie ont encore l'avantage sur leurs adversaires, et on ne trouve à leur opposer que de petits obstacles, de profonds ravins, des collines, et plus bas, en-deçà de Servia, les gorges de Velvendos et les montagnes au N. de Kojani ainsi que le Bourenos.

Quant au col entre Kostovo et le Drin noir, les Albanais, maîtres du sommet de la montagne, en descendraient plus aisément que si on se rendait de là sur le Drin, puisqu'il est situé à un niveau plus bas que le Vardar et qu'il coule dans une fente étroite, au lieu que ce dernier parcourt une belle vallée en pente douce. Si l'ennemi peut pénétrer ainsi assez aisément en Macédoine, le col si bas entre Kalkandel et Uskioub et la vallée à l'O. d'Uskioub l'amèneraient aussi sans beaucoup de difficultés dans cette dernière cavité.

D'après tout cela, on voit quel avantage les Albanais ou les ennemis de la Macédoine arrivant de l'O. ont sur les défenseurs de ce pays, tandis qu'en examinant la chose en sens inverse, ou trouve que l'Albanie oppose partout en-deçà des cols mentionnés de grandes difficultés de terrain à surmonter. A l'O. de Kostovo, dût-on descendre dans le Drin noir, on risquerait de s'y trouver enfermé dans une souricière, comme le général Vandamme à Choulm. Si on pénétrait à Ochrida, on aurait à surmonter le Bagora, tout en étant exposé à être coupé latéralement au moyen des vallées longitudinales de l'Albanie. Arrivant dans la cavité de Geortsche, on aurait devant soi les défilés de Grouka, sur le Scoumbi, les bords boisés d'Ochrida avec leurs ravins, ou les montagnes entre Geortsche, le Konitza et le Tomor. Au col du Zigos, à Met-

zovo, l'avantage paraît bien être au premier abord pour les troupes venant de la Macédoine, car une fois maîtres du col, une descente rapide semble devoir les amener jusqu'au-delà de Metzovo; mais les Albanais trouveraient dans les défilés à l'O. bien des points où ils pourraient arrêter leurs ennemis, et même les tourner et les battre complétement.

La frontière la plus faible de la Macédoine est celle du midi. En effet, elle est baignée par la mer, et elle offre, par les promontoires de la Chalcide, une grande étendue de rivages, et la chaîne entre la Thessalie et la Macédoine n'est pas une barrière suffisante. Aussi voyons-nous, si nous consultons l'histoire, la Thessalie sans cesse envahie depuis la Macédoine, comme des expéditions en sens inverse, et le golfe de Salonique être le point de débarquement de troupes pour soumettre la Macédoine. Le mont Athos et les autres presqu'îles peuvent être employées comme citadelles et retraites; mais elles sont trop détachées du reste du pays pour avoir une grande influence sur son sort.

Entrant dans l'intérieur, nous remarquons que les parties les moins défendues par la nature sont le bassin de l'Indgékarasou, et le pays entre les bassins de Salonique et Seres, tandis que le Strymon, et surtout le Vardar, forment du N. au S. des lignes qui, au moins çà et là, peuvent être de quelque importance militaire pour repousser des agressions latérales, tandis qu'elles ont servi toujours de voie pour les conquérants entrant en Macédoine du N. ou du S. Les parties les plus fortes sont au centre, à l'E. et au N., entre les affluents du Vardar et du Strymon, et toutes sont des pays montagneux peu peuplés, tandis que les villes et la population principales sont concentrées dans les grandes plaines de Seres, de Salonique, de Monastir, d'Istib et d'Uskioub, ainsi que dans le vaste bassin de Karasou, etc.

Or, aucun pays en Turquie n'offre autant d'industrie et de richesses véritables, de manière qu'au lieu de renfermer seulement des paysans, échangeant volontiers le fusil pour la charrue, les gens les plus influents sont en partie des ci-

tadins bien au fait de la politique générale, et nullement disposés à se jeter à corps perdu dans des conspirations dont ils ne peuvent pas entrevoir l'issue favorable. Ils ne se déclareront que lorsque des chances heureuses seront déjà en vue.

La Macédoine est donc, en fait de moyens de défense et de révolte, dans un cas totalement différent de la Haute-Mœsie, de la Servie et de la Bosnie, et n'a de rapport qu'avec la Thrace et la Bulgarie sous ce point de vue particulier. Cette distribution, ce caractère particulier de la population, et surtout le désavantage de position dans laquelle la Macédoine se trouve vis-à-vis de l'Albanie, ont fait toujours dépendre le sort de ce pays des expéditions venant du S., du N. ou de l'O. C'est ce qui a aussi fait échouer toutes les révoltes des chrétiens de cette province, comme, par exemple, celle de 1822. Comme les habitants de la Haute-Mœsie, ils ont senti que, sans une assistance du N. et la neutralité des Albanais, ils ne pourraient qu'être vaincus, d'autant plus qu'ils avaient à redouter le débarquement de troupes par la mer Égée.

Si tout événement semblable était rendu illusoire au moyen de l'aide d'une marine étrangère, telle que celle des Grecs, et si les Albanais étaient détachés de la Porte, alors, en un clin d'œil, la Macédoine secouerait le joug de la même manière qu'en Mœsie. Une différence capitale serait qu'un pareil événement y donnerait probablement lieu à plus d'effusion de sang qu'en Mœsie, vu qu'il y a bon nombre de villages turcs en Macédoine, tandis qu'il n'en existe guère en Mœsie, si toutefois on excepte ceux des Arnaoutes. Or, ceux-ci sont groupés ensemble et forment vraiment un district, ce qui n'est pas le cas pour les villages musulmans en Macédoine et en Thrace.

La *Thessalie* est un pays ouvert aussi bien à la Macédoine qu'à la Grèce et l'Albanie; mais, défendue par une armée turque, il faut pour occuper la plaine avoir, outre des fantassins, de la cavalerie. Ce sont ces circonstances réunies qui ont empêché les Grecs de s'en emparer.

En effet, si l'Olympe forme un beau groupe de montagnes

très convenables pour servir de retraite et d'organisation à des rebelles, s'il est difficile de les y atteindre, les montagnes entre l'Olympe et Metzovo, avec leurs gaînes transversales, offrent trop de facilités pour les passer, et trop peu de difficultés pour qu'on puisse en défendre les cols long-temps avec espoir de réussite. Le col du Saranto-Poros est aisé à tourner, et s'il est difficile d'y monter depuis Servia, on peut y arriver par d'autres voies. Entre la sortie du Saranto-Poros et la plaine de Larissa, il n'y a pas non plus de position très forte, mais seulement de ces localités où on peut arrêter un ennemi quelque temps, si du moins on est maître des contre-forts de l'Olympe. La vallée de Tempé paraît aisée à défendre, mais il est de peu d'utilité de pouvoir fermer cette porte, quand on peut arriver en Thessalie par d'autres côtés.

Les montagnes le long de la mer peuvent empêcher des débarquements; mais dans le golfe de Volo, cela devient difficile. La chaîne, sur la frontière grecque, offre par son talus assez faible de l'avantage pour parvenir en Grèce; mais elle ne prend vraiment la nature d'une muraille de séparation que dans sa partie occidentale.

La Thessalie est liée à l'Épire par le col de Metzovo et quelques autres cols moins fréquentés. S'il paraît aisé d'empêcher l'ennemi d'y parvenir depuis l'Albanie, à cause des escarpements dirigés à l'O., l'ennemi une fois maître des cols, on n'aurait à lui opposer que des positions prises dans quelques gorges ou dans les bois.

La population principalement grecque de la Thessalie est dans une position analogue aux Macédoniens. Toutes leurs richesses sont dans la plaine; leurs hommes énergiques sont des montagnards; or, comme ils ont à redouter les Albanais d'un côté, les Turcs de l'autre, ils attendent leur délivrance d'un concours de circonstances qui ne s'est pas encore offert.

L'*Albanie* est un pays aisé à défendre, de quelque côté qu'on y entre. La *moyenne Albanie* est sa partie la plus faible, le pays des Myrdites sa citadelle du N., tandis qu'en Epire le

Tomor, la crête du Grammos, les montagnes d'Agrapha, de l'Aspropotamos, de Souli, l'Acrocéraune, etc., s'offrent comme autant de positions d'où on peut inquiéter les ennemis, comme les braver impunément. Il y a cependant dans ce pays moins de forêts touffues, hors des hautes montagnes, qu'en Bosnie et en Servie, et l'Épire est fort dégarni de bois dans certains districts maritimes et au centre.

La faiblesse de la *Moyenne Albanie* vient de ce qu'elle est occupée en bonne partie par des collines et de larges vallées, et qu'elle n'est qu'en partie coupée par ces chaînes N.-O. — S.-E., qui traversent le reste de l'Albanie. Ainsi le si Scoumbi amène au pied du Bagora l'ennemi qui a pu arriver jusqu'à Ochrida n'a plus que ce col à franchir pour séparer l'Épire de la Haute-Albanie, et même on peut dire que les routes du château de Bérat et de Douratzo lui sont ouvertes. C'est ce qui a fait employer de toute ancienneté cette voie pour conquérir le reste du pays, et c'est la cause de la quantité de siéges qui ont eu lieu à Douratzo, et des combats près de Bérat. Ainsi plusieurs rois bulgares, une fois maîtres d'Ochrida, purent prendre possession d'une grande partie de l'Albanie; de même en 1082 le duc normand Bœmond put depuis Douratzo étendre ses conquêtes à Janina, à Ochrida, à Servia, sur l'Indje-Karasou, et même à Vodena. C'est ce qui a rendu toujours la position de Monastir si importante pour les Ottomans, et y a fait placer probablement le siége du Roumeli-Valesi (1).

La moyenne Albanie occupée, la réunion des Guègues et des Toskes devient impossible. Il faut néanmoins observer à cet égard que les succès de cette manœuvre des Turcs a moins dépendu de sa justesse que de l'antipathie ordinaire des deux peuples mentionnés et de leur versatilité, car les vallées des Dibres, le bassin d'Ochrida et les défilés de Grouka auraient pu souvent servir de débouchés aux Albanais, et fermer aux Turcs le retour dans leur patrie.

(1) *Voyez* les remarques analogues de M. Urquhart, dans son *Spirit of the east*, vol. I.

Le *Myrdita* est une véritable grande forteresse triangulaire, formée par la chaîne à l'O. du Drin noir, la muraille calcaire, au S.-E. et N.-O. de Croujà, et les montagnes au S. du Drin, de Spass à Skela. On ne pénètre dans cette citadelle à l'O. que par le débouché du Mati, et quelques gorges, comme celle de Crouja, qui est placée sur une corniche comme un avant-poste. Y veut-on entrer d'autres côtés, il faut franchir d'énormes montagnes très boisées. Dans l'intérieur, de profonds ravins et des forêts y facilitent la défense, tandis qu'à son pourtour le Drin noir, le Drin et la vallée de l'Hismo font l'office de vastes fossés, en-deçà desquels se trouvent d'autre montagnes, sous forme de remparts avancés. Sous ce point de vue paraît avoir été envisagée surtout la crête entre la mer et l'Hismo, où on remarque encore plusieurs forts.

Cette position du Doukagine ou Myrdita est si forte que les Turcs n'ont jamais pu l'occuper, et n'ont pénétré que quelquefois dans les Dibres et vers Croüja. Les siéges de cette ville et du Sveti-Grad ou château saint dans les Dibres leur ont coûté assez de monde. Ce patrimoine de Skanderbeg forme donc le pendant du Montenegro, et entre ces deux forteresses se trouve la plaine Scutarine, qui a dû subir le joug ottoman, tandis que les montagnes voisines ont résisté jusqu'à ce jour, et ont conservé leur liberté entière.

Si les habitants du Myrdita n'étaient pas si antipathiques aux Monténégrins ou Guègues, si on pouvait supposer une réunion de tous les Guègues avec les tribus slaves éparses sur les montagnes entre Cattaro, Priepolie, Novibazar et Mitrovitza, on pourrait former avec ces contrées une jolie principauté, dont la capitale serait Scutari, et qui consolidée deviendrait menaçante pour les pays environnants.

L'*Épire*, traversé de chaînes du N.-O. au S.-E. avec des anastomoses ou des cols et des défilés, dirigés de l'E. à l'O., est une contrée faite pour la guerre d'embuscades et de surprises. Sans ces défilés E. et O., il serait plus aisé à défendre en cas d'attaques de ces deux côtés, car s'ils facilitent les surprises contre des ennemis, ils donnent aussi à ceux-ci les moyens de

franchir les cinq ou six grands remparts traversant le pays. Heureusement plusieurs de ces coupures des chaînes ne sont que des fentes étroites aisées à fermer. Aussi nous voyons que les combats les plus décisifs ont été livrés à l'entrée de ces défilés, ou bien près des cols E.-O., comme par exemple du temps des Romains à Klisoura. Ces derniers servent de leur côté à protéger l'Épire contre les invasions, venant du N. ou du S. Ainsi le nœud de montagne à Metzovo a amené les Turcs à Janina, et a été plusieurs fois le point capital des opérations des Albanais contre les Turcs, ou de ceux-ci contre les Schkipetares. Ainsi les passages suivants ont acquis leur célébrité sous Ali-Pascha ; savoir : celui des Cinq-Puits (*Pénte-Pigadia*) entre les bassins de Janina et d'Arta ; celui entre Klisoura et Bérat ; etc.

Une autre remarque, c'est que près de ces cols, ou sur ces cols, ou près de ces défilés existent la plupart des châteaux-forts, qui, mieux construits, offriraient des moyens de défense encore bien plus efficaces. L'Albanie possédant en outre de grands bassins ; ces derniers lui servent en temps de guerre de points de rassemblement et de centre d'opérations.

L'Albanie, pays trop long pour sa largeur, est séparé actuellement de la Grèce par le passage étroit, entre le mont Macronoros et le golfe d'Arta, ainsi que par une frontière peu naturelle, tracée à travers l'Aspropotamos. Le Macronoros, la clef de l'Acarnanie, n'est pas une montagne escarpée ; mais elle est formée d'échelons qui sont couverts heureusement de bois et de broussailles épineuses, ce qui rend cette muraille un peu moins facile à franchir. Ces deux pays sont donc également à demi ouverts à leurs ennemis, ou plutôt la frontière grecque devrait comprendre tout l'Épire, et venir jusqu'à Geortsche et Bérat, ou même jusqu'au Scoumbi.

Au N., l'Albanie est exposée aux attaques des Monténégrins ; mais les Guègues sont trop nombreux pour que ces incursions cessent d'être des brigandages et deviennent des conquêtes. D'un autre côté, les cols qui pourraient amener en Albanie les Bosniaques sont gardés par des Guègues, de ma-

nière que ceux-ci pourraient bien plus aisément faire une invasion en Bosnie que les Bosniaques en Albanie. Cette considération pourrait être de quelque importance, car si jamais l'Autriche était obligée de s'emparer de la Bosnie de vive force, elle trouverait à s'attacher les Guègues catholiques vu leur sympathie pour leurs frères en Jésus-Christ, et elle pourrait attaquer la Bosnie avec beaucoup d'avantage, savoir, par les Albanais au S., par ses propres troupes au N. et N.-O., et une révolte du centre catholique du pays, comme nous l'avons déjà dit, achèverait de mettre les Bosniaques musulmans dans une position très précaire.

A l'E., l'Albanie est séparée de la Turquie par une telle série de montagnes que, sans les trois cols entre Monastir et Elbessan, on peut dire que l'isolement de ce pays d'avec la Turquie serait tout aussi facile à opérer que pour la Bosnie, si toutefois on faisait abstraction des arrivages par mer. Le col de Metzovo, la voie la plus fréquente entre l'Épire et la Turquie, est un passage aisé à défendre pour les Schkipetares; parce qu'ils habitent les deux versants du Pinde ou savent se rendre bien vite maîtres de tous ses contre-forts orientaux, comme l'ont prouvé toutes les révoltes.

Le passage de Pristina à Scutari n'est facile que jusqu'à Prisren, mais au-delà, les défilés du Drin noir et les montagnes des Myrdites, avec leurs pentes, leurs bois et leurs sentiers tournants et rocailleux, ainsi que leur manque de gîtes et de vivres sont capables d'arrêter la meilleure armée. Il ne resterait donc plus pour entrer en Albanie que les passes aux environs de la plaine de Geortsche (s. *Goritza*) et les cols de Monastir. Les premiers passages sont forts sur le Scoumbi, on pourrait rendre artificiellement plus difficiles ceux entre Goritza et Staria, et on en pourrait dire autant des autres.

L'Albanie bien fortifiée serait donc un pays aussi difficile à attaquer que facile à défendre, excepté du côté de la mer, où sa défense demanderait l'assistance d'une marine; or, si cette province était réunie à la Grèce, elle trouverait justement ce

qui lui manque et acquerrait même probablement des marins nationaux.

Ce pays ne s'est pas encore affranchi de la Turquie à cause de la rivalité existante entre les Guègues et les Toskes, et les trois religions qui les divisent comme les Bosniaques. Il ne peut pas former de principautés à part, vu que les intérêts de bon nombre d'Épirotes sont trop les mêmes que ceux des Grecs, et que des frontières naturelles ne séparent pas la Grèce de l'Épire, les limites actuelles n'étant qu'un pis-aller pour remédier au pitoyable premier protocole des puissances, qui séparait de la Grèce l'Étolie et l'Acarnanie. Si, au contraire, les frontières de la Grèce étaient portées sur le Scoumbi, les Guègues catholiques se trouveraient séparés de leurs rivaux, ce qui préviendrait des troubles pouvant survenir si la Grèce réunissait les deux peuples. Si avec cela on donnait à ce dernier pays toute la Macédoine méridionale jusqu'à la chaîne centrale allant de Castoria à Melenik, on aurait réuni la presque totalité des Grecs de l'intérieur de la Turquie hors de la Thrace, tandis que les Bulgares au N. pourraient former un royaume à part ou être annexés aux Serbes.

Ces exposés sur les forces naturelles respectives des provinces turques sont à combiner avec ce que nous avons dit, soit sur les routes naturelles coupant la Turquie du N. au S., et non de l'E. à l'O. (*Voyez* vol. I, pag. 216), soit sur l'état des voies de communication en général (*Voyez* vol. III, pag. 45). Alors on comprend clairement les points vulnérables de la Turquie en cas de guerre comme la cause de la difficulté des expéditions militaires dirigées de l'E. au N.-O. ou au S.-E. Il restera démontré malheureusement pour ce pays qu'il est le mieux garanti à l'E., au S.-E. et au N.-O., où il a pourtant moins à craindre qu'au N. Ses frontières seraient infiniment plus fortes, si on pouvait supposer un instant toute la Turquie dans une position renversée, la Bosnie sur la mer Noire, le Rhodope au S. de la Save et Constantinople sur l'Adriatique.

D'une autre part, supposant une guerre civile en Turquie,

le plateau de la Mœsie supérieure ferait l'office d'une espèce de forteresse d'où le possesseur enverrait aisément des expéditions de tous les côtés. Entre les mains des ennemis des Turcs, elle couperait à ces derniers toute communication avec la Bosnie et la Haute-Albanie, en occupant les cavités ou les cols au S. des chaînes méridionales de la Mœsie. De plus, le terrain de la Macédoine si accidenté deviendrait plus facilement la proie des troupes occupant la Mœsie que si on cherchait à l'occuper depuis d'autres côtés.

Quant à la Servie, ses limites actuelles sont naturelles et fortes, quoiqu'elle ne renferme pas toute la population serbe du rite grec de l'empire turc. Dût-elle s'agrandir, cela ne pourrait guère être qu'en allant toucher le royaume de la Grèce au centre de la Macédoine, tandis que la Bulgarie, la Bosnie et la Haute-Albanie en resteraient séparées. Néanmoins, la Servie actuelle pourrait subsister telle qu'elle, si au lieu de l'agrandir on formait de la Bulgarie, de la Haute-Mœsie, de la plus grande partie de la Macédoine, avec ou sans la Thrace, un nouvel État. Dans ces comme aujourd'hui, l'acquisition du petit bassin de Nisch et des cols bas environnants resterait cependant bien désirable pour la Servie, qui couvrirait ainsi sa frontière la plus menacée, au lieu de la voir sans cesse exposée à l'invasion d'un plus puissant État.

Vu le relief de la Turquie occidentale et le petit nombre de passages qui servent de voies de communication entre cette partie de l'empire et la Thrace, la Bosnie et l'Albanie pourraient aisément s'isoler de l'empire. Dans tous les cas ce sont des provinces ayant des limites naturelles bien fixes, si toutefois on rectifiait un peu certaines frontières de l'Herzegovine et de la Dalmatie, et on reculait ou avançait un peu les limites de la Croatie turque et de la Croatie hongroise.

Néanmoins la prospérité de la Bosnie et de l'Albanie ne nous paraît assurée que par la réunion du premier pays à la Dalmatie et du second à la Grèce. La Bosnie pourrait devenir un appendice de l'Autriche ou une principauté à part, qui jouirait de priviléges particuliers pour son commerce avec la

Dalmatie et ses exportations et importations par ce pays. De telles concessions sont tellement dans les intérêts des deux pays, que ce qui enrichirait la Bosnie relèverait la splendeur maritime des ports dalmates. Cette province autrichienne deviendrait une source de revenus pour son possesseur au lieu de lui coûter. D'une autre part, si on commettait la faute de continuer l'emprisonnement continental de la Bosnie, ce pays avançant en civilisation, se ferait jour lui-même quoi qu'on fasse, parce qu'il en aura tous les moyens. Dans notre siècle, la voie conduisant à la civilisation sait partout dépasser, d'une manière ou d'une autre, toutes les barricades d'une fausse politique.

Si le Montenegro pouvait être annexé aux possessions du prince de l'Herzegovine et de la Bosnie ou à l'Autriche en cas que ces provinces lui échussent en partage, on serait toujours fort embarrassé de l'Albanie. Comme principauté à part ou annexe du royaume grec, sa possession donnerait à la frontière orientale de la Grèce une étendue peu proportionnée à la grandeur de ce royaume, et la position de Monastir avec les cols à l'O., entre les mains d'une autre puissance, continuerait de fournir les facilités pour détacher de la Grèce la Haute-Albanie.

Soumettre les Albanais aux Bosniaques ou aux Serbes est tout aussi impraticable et contraire même aux délimitations fixées par la nature. On pourrait donc proposer de créer de la Haute Albanie un petit État ou annexe à la Dalmatie, tout en stipulant que la frontière albanaise et bosniaque ne dépasserait pas, comme aujourd'hui, la crête du Scordus. Le reste de l'Albanie deviendrait grecque, et aurait sa limite sur le Scoumbi, en même temps que ce royaume acquerrait la Thessalie et prendrait même ses limites naturelles dans la chaîne séparant la Macédoine méridionale et maritime de la partie septentrionale. Avancer plus loin, ce serait rétablir l'empire byzantin, ce qui n'est pas faisable, les Grecs et les Bulgares ne s'accordant pas ensemble, comme nous le détaillerons plus bas.

Enfin, notre exposé des formes du Balkan, du Despoto-

dagh et du Tekirdagh nous montre qu'il n'est guère loisible à la politique d'isoler les plaines de la Thrace du reste de l'empire pour en faire un simple apanage de quelque souverain d'Asie, et pour placer la capitale de la Turquie d'Europe à Salonique. Si l'empire ottoman devait crouler, la nature du relief et de sa population résisterait à de pareils arrangements; ceux qui possèderaient ces deux chaînes seraient bientôt maîtres de la Thrace ou même du Bosphore, et ne pourraient résister à cette nécessité naturelle.

Chaque province de la Turquie formant un tout plus ou moins parfait, on peut y supposer huit à neuf princes, mais ce ne serait pas un arrangement durable, parce que plus on en créera, plus il y aura matière à discorde, à intrigues et interventions étrangères. Il paraît donc bien plus sage de grouper les nationalités que d'en réunir plusieurs dans des États, comme ce serait le cas pour la Macédoine, la Thrace et l'Albanie. Or, il n'y a en Turquie que cinq peuples, dont deux, les Serbes et les Albanais, sont divisés en deux partis, tandis que deux autres, les Serbes et les Bulgares, sont séparés par très peu de chose; tels sont les seuls éléments rationnels qu'on puisse combiner avec les détails du relief de la Turquie pour faire un partage rationnel de cet empire. Si donc des princes étrangers ajoutaient des parties de ce dernier à leurs États, il paraîtrait infiniment préférable qu'ils acquissent toute une nation que de la diviser en deux, pour ne pas donner lieu à des regrets se perpétuant de génération en génération. Sous ce rapport, on pourrait même prétendre que si la Bosnie ne devient pas indépendante, on ferait mieux de réunir tout de suite à l'Autriche tous les pays serbes que d'en séparer seulement la Servie actuelle. Les frontières de cet-État en deviendraient encore meilleures, et les Serbes se trouveraient réunis, ce qui est le désir de tous les patriotes de cette nation.

CHAPITRE II.

RAPPORTS POLITIQUES DES PEUPLES DE LA TURQUIE D'EUROPE.

La position actuelle du gouvernement ottoman est le résultat très compliqué de ses rapports avec ses divers sujets tant d'Europe que d'Asie. Les difficultés qu'il éprouve dépendent de causes si différentes, et les provinces de l'empire forment entre elles des ensembles si hétérogènes, qu'on peut considérer d'abord à part les rapports de chacune avec le gouvernement central et ceux des provinces entre elles, avant d'arriver à quelques conclusions générales sur la politique ottomane en général.

§ 1er. Position politique des Valaques et des Moldaves.

Les Daces furent obligés de se soumettre aux empereurs romains après une guerre de cinq ans, et malgré les efforts héroïques de leur roi Decebalus; mais déjà en 270 l'empereur Aurélien fut obligé de renoncer à la domination de la Dacie et retira ses troupes sur la rive méridionale du Danube. La Dacie fut submergée par des hordes de Barbares, surtout Slaves, qui, se fondant en partie avec ses anciens habitants et avec des colonies de Goths, commencèrent à ravager l'empire d'Orient. Attila joignit la Dacie à ses vastes États et força les Goths à demander un asile à l'empereur Valens, ce qui leur fut accordé. Les Gépides succédèrent aux Huns dans la Dacie. Les Magyares occupèrent temporairement la Moldavie, et le pays dace se divisa en petites principautés qui devinrent des provinces ou des annexes du royaume de Hongrie.

Sous Ladislas, de 1290 à 1314, Radoul-le-Noir (*Negro-*

Vod ou le voïvode noir), érigea en principauté indépendante tout le pays entre le Siret ou la grande Valachie et l'Aluta; mais le Bannat de Krajova ou la petite Valachie actuelle resta encore quelque temps une dépendance de la Hongrie, et fut régie par les chevaliers de Jérusalem sous le titre de Bans. D'une autre part, vers 1359, Dragosch fonda l'État moldave. Or, si la descendance de Dragosch conserva le trône assez long-temps, le successeur de Radoul ne fut point son fils, mais Bassaraba, qui se reconnaissait tributaire de la Hongrie comme Dragosch, de manière que dès le principe la dignité de prince valaque ne fut pas héréditaire. La Hongrie eut souvent des démêlés avec les chefs de ces pays, qui ne furent pas toujours fidèles et furent quelquefois soutenus par les Polonais.

Lorsque les Turcs commencèrent à exercer de l'influence dans les principautés, il y eut autant de princes créatures de ces derniers que de chefs amis des Hongrois; comme cela a toujours lieu dans de petits États placés entre de grands.

Dès 1393 les Turcs se mêlèrent aux affaires de Valachie, et bientôt les princes ne furent plus nommés qu'avec l'agrément de la Porte. La bataille malheureuse de Mohatsch, en 1529, vint achever cette dépendance. Ils eurent alors quelquefois des démêlés avec la Transylvanie. Cependant jusqu'en 1716 les Valaques furent régis par des princes indigènes, élus d'après les traités avec les Turcs par leurs bojares. Le Bannat de Crajova ayant été enlevé à la Valachie par les Impériaux, à la suite de la paix de Pojarevatz, conclue le 21 juillet 1718, la Porte crut utile de substituer aux indigènes des Grecs phanariotes, à qui elle affermait pour ainsi dire cette dignité. La paix désastreuse de Belgrade du 16 septembre 1739 réunit de nouveau à la Valachie le bannat de Crajova, en frustrant l'Autriche de tous les fruits de ses longs efforts, en la ramenant aux limites du Tzerna définies par la convention de Sistova, et en lui léguant pour la Croatie la frontière actuelle, presque impossible à surveiller exactement. Depuis le traité d'Andrinople, l'infraction aux anciens traités de la part des Turcs a

cessé pour faire place d'une autre part à une influence outrée des Russes.

La Valachie et la Moldavie sont donc les parties de l'empire turc sur lesquelles les Russes ont acquis le plus de pouvoir, et ils ont déjà incorporé dans leur empire des portions de la Moldavie en-deçà du Prouth.

Il ne manque plus à ces provinces daces qu'un dernier arrangement avec la Porte, tel qu'un tribut une fois payé pour toujours; elles seraient alors des principautés d'autant plus indépendantes qu'elles sont séparées du reste de l'empire par un large fleuve; que ses populations n'ont pas de sympathie nationale avec les autres peuples de la Turquie, et qu'elles n'y sont liées que par certaines relations commerciales aussi avantageuses pour les uns que pour les autres.

Un tel état de choses doit paraître désirable aux puissances européennes qui n'ont pas d'arrière-pensée, ou la perspective éventuelle de posséder un jour ces fertiles contrées. La Porte, au contraire, tient beaucoup à son droit de suzeraineté, dans l'espoir trompeur de pouvoir le revendiquer un jour, les armes à la main, lorsque quelque nouveau Mahomed montera sur le trône des Padischahs. Le cabinet russe, de son côté, est loin de vouloir priver la Porte de cette fiche de consolation, parce qu'il lui importe de n'accorder aux provinces valaques qu'une demi-indépendance. Il temporise donc habilement jusqu'au moment favorable pour réunir ces contrées tout-à-fait à son empire, et tâche de n'avoir dans leur administration que ses agents ou ses créatures.

L'Autriche, tout en se cramponant à sa politique du *statu quo*, n'a pas pu encore s'accoutumer à l'idée que les provinces daces ne doivent pas lui appartenir un jour. Possédant le reste de la population dace, elle croit avoir des chances pour la réussite plus ou moins éloignée de son projet d'obtenir d'une manière ou d'une autre le cours du Danube jusqu'à la mer Noire, et, si c'est possible, les provinces riveraines. Si les deux puissances européennes, les plus voisines de la Turquie, n'avaient pas ainsi des arrière-pensées, la Porte aurait été

forcée depuis long-temps de renoncer à ses droits illusoires de suzeraineté. Le tribut annuel de 3,000,000 de piastres (750,000 francs) aurait été converti en une forte somme à payer une seule fois, et les provinces daces auraient reçu, conformément au principe monarchique, leurs princes héréditaires ou auraient été placées plutôt sous la garde d'un seul roi.

Au lieu de pareils arrangements, promettant la stabilité sous la garantie des puissances interessées, chaque province a conservé, comme jadis, son chef, qui a été élu une dernière fois par la Porte, tandis que désormais il sera remplacé par une élection faite dans l'assemblée des boyards. Or, l'histoire de la Pologne et celle de la Hongrie montrent que des élections pareilles, faites par des nobles, ne fournissent que tôt ou tard les moyens aux voisins de se mêler aux affaires du pays, et la fin est toujours une occupation étrangère ou un partage déclaré charitablement comme nécessaire pour mettre fin aux dissensions. C'est, en un mot, la fable de l'huître et des plaideurs.

Sous le prétexte spécieux qu'une administration naissante ne saurait pas bien établir un système de quarantaine, le gouvernement russe a placé sur les bords du Danube une ligne de postes sanitaires, qui sont sous la direction du consul général russe à Boukarest. L'Europe n'a pu être que fort reconnaissante de cette nouvelle marque de sollicitude philanthropique; mais pourquoi ne pas l'étendre à la Servie, ou qu'est-ce qu'on aurait pu dire à Pétersbourg, si un ministre autrichien audacieux, voulant rivaliser d'humanité politique avec son confrère du Nord, avait prié le prince Milosch de mettre ses gardes sanitaires sous la haute surveillance du consul impérial à Belgrade, ou de la cour aulique de Vienne? L'un et l'autre, n'agissant que dans l'intérêt pur de la civilisation, du commerce et des avantages matériels de la société européenne, n'auraient eu rien à se reprocher. Les cordons sanitaires, comme les lignes de douanes, sont des veilleités d'occupation qui ne trompent plus personne, et qui, de même que la promotion du commerce et de l'industrie, pourront amener

à des résultats tout autres que ceux attendus par leurs auteurs.

Jusqu'ici il ne paraît pas qu'il ait régné toujours un parfait accord entre les hospodars daces et leurs boyards. Les chefs de ces États sont des espèces d'automates, dont les puissances intéressées règlent les mouvements les plus importants, tout en n'empêchant pas qu'ils puissent faire réellement quelque bien à leur patrie. Aussi le souhait le plus souvent émis par les patriotes valaques, c'est qu'on veuille bien leur laisser la main libre, et ne pas se mêler sans cesse de leurs mesures gouvernementales. Or, pour donner quelque force à ces pays, il faudrait les réunir, et supprimer un des hospodars. D'après M. Colson, ce serait celui de Moldavie qui aurait le plus d'adhérents, et il y aurait déjà des menées pour amener cette réunion, témoin l'accusation du colonel Campaniano d'avoir été à l'étranger pour cette affaire.

Comme tous les pays où l'administration est obligée de contenter non seulement les indigènes, mais encore de puissants voisins, ces provinces sont sujettes à des tiraillements et des vacillations continuelles. De plus, l'occupation russe, si longue, a occasionné des dettes, qui, jointes à l'entretien de la quarantaine moscovite, coûtent annuellement à la Valachie une forte somme. Puis, les hospodars demandent aussi assez d'argent pour leur entretien et leur famille, de manière que, si quelques personnes prétendent que les dépenses n'y excèdent pas les revenus, d'autres soutiennent le contraire, ce qui ne peut avoir lieu dans un Etat sans y produire du malaise.

Si le Valaque vraiment patriote doit regretter de voir son pays morcelé en deux principautés, il doit craindre encore plus de perdre sa nationalité en devenant Russe; car, quoique de la même religion, le Dace n'est pas frère du Moscovite ou du Tatare. N'ayant de rapports avec l'empire turc et les Ottomans que par le commerce du sel et les expéditions de céréales à Constantinople, le Valaque se regarde d'autant moins comme sujet turc qu'il n'en a déjà plus guère tous les usages.

Les patriotes valaques rêvent donc l'établissement d'une

nationalité et tâchent d'y arriver; malgré que les lignes de leurs quarantaines contre la Turquie soient déjà tenues par les Russes. Ces derniers laissent fermenter ces germes de progrès, sans pousser les chefs de la nation à des modifications trop en désaccord avec les institutions en Russie; et ceux-ci sont bien aises de continuer leur vie de *boyards* ou de seigneurs en offrant, à côté de leurs sujets sans instruction et habitués à une vie très grossière, le contraste le plus frappant du luxe, des manières du grand monde, et quelquefois des connaissances et du bon ton.

Les Autrichiens voient avec effroi ces provinces échapper à leur influence; et leur frontière transylvanienne complétement tournée par ce protectorat russe des provinces daces, ce qui est d'autant plus vexant que, quelques siècles en arrière, la Moldavie dépendait du royaume de Hongrie; que toute la Valachie jusqu'à Aluta a été autrichienne dans un temps où les Russes étaient encore assez loin du Danube. A cette époque, les Valaques se trouvaient même heureux de se soustraire ainsi au régime turc; mais à présent les circonstances ont bien changé.

Les Autrichiens sont tellement inquiets de la tournure des choses sur le Bas-Danube, qu'ils n'aiment pas en parler; ils ne se prononcent à cet égard qu'avec humeur, mais ils ne veulent pas pour cela faire aucune démonstration sérieuse; ils se contentent d'intriguer à la sourdine et de temporiser. Si le colosse russe est regardé par eux comme moins redoutable qu'on le croit lorsqu'il déborde ses frontières, il est malheureusement reçu, surtout depuis la campagne désastreuse de Moscou, et grâce à l'imprévoyance de Bonaparte, de le regarder comme inattaquable chez lui. D'ailleurs les moyens d'attaque les plus favorables contre la Russie sont hors du train d'idées du système autrichien ou ne pourraient être exécutés que par quelque puissance alliée.

Aussi rien ne tiendrait tant à cœur au cabinet de Vienne que de regagner quelque influence sur les Valaques en profitant d'un congrès ou de quelque événement propice pour

faire reconnaître indépendantes la Valachie et la Moldavie, et pour ajouter habilement son protectorat à celui de la Russie, ou même peut-être, pour la forme et pour faciliter la transaction, on ne reconnaîtrait que celui de la Turquie. L'Autriche préférerait bien s'emparer tout nettement des provinces daces, en faisant valoir que certains princes de Transylvanie les ont possédés jadis ; que certains princes valaques se sont reconnus tributaires des rois de Hongrie, et qu'elle a possédé momentanément la petite Valachie. Mais toutes ces prétentions étant devenues surannées, l'incorporation russe imminente; en désespoir de cause, elle se résignerait probablement à y voir des États indépendants sous son influence à la manière de l'Italie.

Les Russes de leur côté tâchent de contre-carrer ce projet en flattant pour le moment les idées excentriques des patriotes valaques, leurs espérances de former de nouveau un corps de nation réunissant tous les Valaques de la Turquie, de la Transylvanie et du Bannat. On laisse les bojares, les gens aisés, envoyer leurs enfants à l'école française, qui, pleine de bons principes, a d'un autre côté des sophismes et des erreurs bien pernicieux pour la jeunesse, parce que, faute d'expérience, ils ne savent pas séparer le mauvais grain du bon ou la théorie de la pratique. Il en résulte que de jeunes Valaques reviennent souvent chez eux avec des idées en désaccord complet avec celles de leur pays. Le gouvernement des peuples ne se résume pas dans une formule algébrique, mais est un problème dont les termes changent pour chaque nation comme pour chaque âge d'un peuple (1). Les grands mots, les paroles sonores, et les plus sensées idéalités sur le papier ne sont pas l'essence de la science gouvernementale universelle. Il est possible qu'il y ait des peuples qui s'en accommodent pour quelque temps, mais d'autres prélèveront quelque

---

(1) On dit que le gouvernement russe solde à Paris des agents valaques pour lui rendre compte des idées des jeunes gens des familles les plus distinguées.

chose de plus pratique ou de plus facile à saisir et à être bien exécuté sans trop fatiguer leur bourse.

D'un autre côté, les Russes, en laissant germer dans les jeunes têtes ces plans régénérateurs inexécutables, tiennent en échec l'Autriche par l'influence que les habitants des principautés exercent sur leurs compatriotes autrichiens. Aussi on voudrait au plus tôt voir un *statu quo* fixe dans les provinces danubiennes; mais dussent-elles jamais devenir indépendantes, ce ne serait de la part de l'Autriche que sous la condition que leur administration intérieure ne s'éloignât pas trop de celle des Valaques en Transylvanie et dans le Bannat.

Ensuite les Russes font aussi apercevoir aux Daces que l'esprit de prosélytisme catholique existe en Hongrie, en Podolie et dans le Marmarosch ; ils citent à ce propos les Rousniaques de l'église grecque unie au saint-siége, ainsi que près de Gross-Wardein, des communes entières valaques, avec un évêque grec, devenues sans bruit catholiques romaines, grâce à quelques permissions spéciales du pape, relativement à la conservation de certaines parties du culte grec pour ne pas trop froisser de prime abord la conscience des nouvelles ouailles romaines.

Il est évident que si les Valaques étaient tous catholiques, l'influence autrichienne y gagnerait tout ce que celle des Russes y perdrait. Leur changement de religion serait favorisé par la circonstance qu'ils se regardent comme les descendants des anciens Romains, que leur langue a conservé beaucoup de mots latins, qu'ils ont une antipathie nationale pour les Slaves, et que le peuple est si ignorant qu'il n'y aurait à convertir que les boyards et le haut clergé.

Malheureusement pour l'Autriche, ce plan de conversion aurait pu être utilement exploité jadis, mais maintenant il arrive trop tard, et il est fort indifférent que le chef de la commune catholique à Jassy soit un évêque ou un ecclésiastique inférieur (1). Les coreligionnaires grecs se trouvent déjà sur le siége principal de la race dace, et tiennent même les clefs des

(1) En 1837 a été érigé ce nouvel évêché.

bouches du Danube, de manière que la prépondérance russe ne paraît pouvoir se modifier dans les principautés que par suite d'une reconstitution forte, mais peu probable de la Turquie. Si, au contraire, le gouvernement à Constantinople venait à languir de plus en plus, les principautés perdraient leur nationalité, en même temps que l'Autriche ne pourrait faire autrement qu'accepter l'appât tendu par la Russie à son ambition, et occuper du moins les parties de la Turquie qui lui conviennent, ou qui ont même des sympathies pour elle.

Il n'y a donc nulle probabilité qu'une nationalité dace sorte des événements qu'il est permis de prévoir, quoiqu'un État comprenant la Valachie, la Moldavie, la Transylvanie et les montagnes du Bannat présenterait un État avec des limites assez naturelles. En effet, séparées de la Turquie par le Danube, de la Hongrie par des montagnes, et de la Bessarabie par une grande rivière, les principautés se trouveraient ainsi placées, pour ainsi dire, sous le canon d'une vaste forteresse formée par la Transylvanie. Il est vrai qu'il lui manquerait la possession des sources des rivières orientales; néanmoins, un tel État de 5 millions d'âmes, comprenant la Bessarabie, aurait formé, avant le traité de Boukarest de 1812, une barrière formidable à la Russie dans ses expéditions contre les Turcs, et aurait été appuyée par les Autrichiens.

Déjà, en 1594, Sigismond Bathori de Transylvanie avait arrêté avec l'empereur Rodolphe II qu'on ne ferait pas de paix avec les Turcs sans y comprendre les provinces valaques et moldaves, et il était très flatté d'être appelé par anticipation *Transylvaniæ* et *Rasciæ regem*, *Moldaviæ* et *Valachiæ gloriosum Voivodam*. L'époque de 1623 parut encore offrir des chances pour l'établissement d'un pareil royaume, lorsque Bethlen, prince de Transylvanie, proposa à Ferdinand II de réunir ses forces à celles des Allemands, des Autrichiens et des Espagnols contre les Turcs, et de former un État de la Dacie ou des provinces valaques et la Transylvanie.

A présent qu'il n'y a plus de prince transylvain, un tel ordre de choses présupposerait une révolution dans les États

valaques de l'empereur d'Autriche et une attaque formidable de son empire d'un autre côté. L'indépendance de la Hongrie serait menacée et l'Autriche extrêmement affaiblie. La Russie seule y gagnerait en rabaissant le pouvoir de l'Autriche et diminuant beaucoup ses moyens d'empêcher les empiétements des Moscovites sur la Turquie au moment de l'exécution future d'une pareille entreprise.

Heureusement pour l'Autriche, la population valaque de ses États est sous des chefs en grande partie hongrois et entremêlée de colonies allemandes. La Transylvanie n'a été peuplée que petit à petit. En 894, les Magyares établis dans la Moldavie furent attaqués par le roi bulgare Siméon et les Petscheneges, pendant qu'une grande partie des Magyares avaient été aider le roi franc Arnoulf contre Svatopluk, prince de la grande Moravie. Les Magyares ne pouvant résister, se sauvèrent dans les vallées de la Transylvanie orientale, formant actuellement le pays des Szecklers, c'est-à-dire des fuyards, de *Szoekni*, fuir, et ne se réunirent que plus tard à leurs compatriotes quand ceux-ci eurent conquis la Hongrie. En 1211, les chevaliers teutons, avec leur magister Theodorius, reçurent du roi André de Hongrie la partie S.-E. de la Transylvanie appelée le *Burzenland*. Ils devaient protéger cette frontière contre les invasions des Cumanes. Ladislas de Hongrie avait été bien disposé pour l'Église d'Orient par l'archevêque serbe Sava, et par sa tante Catherine de Servie ; on dit même qu'il avait passé secrètement à cette Église. Il permit donc, en 1285, à des Valaques qui l'avaient aidé contre les Tartares Nogais, de s'établir en Transylvanie, dans le pays de Fagaratsch, et vers le Marmarosch. Tel est le fond de la population mixte de ce pays.

Jusqu'ici les exigences des États transylvains n'ont pas été grandes, et pourraient être aisément satisfaites par un système bien entendu de concessions et de bascule. D'ailleurs, l'éducation générale y étant presque stationnaire, la masse prend peu d'intérêt à ces démêlés des grands avec le gouvernement de Vienne, ou même ne les comprend pas, et les chefs, en bonne

partie étrangers à leurs sujets, se garderont bien de pousser les choses à la dernière extrémité; car, quoi qu'il arrive, la presque totalité des leurs y auraient tout à perdre.

Le temps des Bethlen-Gabor, des Rakoczy, des Tököli est passé, et supposerait, pour revenir, une maladresse inouïe dans le cabinet ordinairement si prévoyant de Vienne. Néanmoins, il y reste encore deux causes de fermentation, savoir: celle du mélange du protestantisme et du rite grec avec le catholicisme sous un gouvernement catholique, et celle de la nationalité valaque.

D'une autre part, il faut reconnaître que si la Valachie et la Transylvanie sont habitées presque par le même peuple, chacun de ces États a besoin l'un de l'autre pour sa prospérité, de manière que la fusion de la Valachie dans l'empire russe ne lui serait pas matériellement si utile que la continuation de son indépendance ou son adjonction à la Transylvanie. Cette dernière province trouve dans la Valachie des débouchés et des marchés d'achat et de vente qu'elle chercherait en vain dans les États autrichiens. La Valachie a des ports de mer, mais plusieurs des produits de son sol, tels que les vins, ne s'exportent pas, et ne trouvent guère d'acheteurs qu'en Transylvanie.

L'Angleterre, comme l'Autriche, ont les plus grands intérêts à ce que la Moldavie et la Valachie restent des principautés indépendantes, et le cours du Danube tout-à-fait libre. Si ces deux puissances ont pu permettre que la seule embouchure navigable de ce fleuve ait été accaparée furtivement par la Russie, elles semblent enfin voir que leur longanimité et leurs reproches amicaux sont prévus par le cabinet de Pétersbourg, et ne servent qu'à ralentir un peu ses projets arrêtés définitivement depuis long-temps. On temporise, on tâche de porter l'attention des opposants vers d'autres régions, on flatte, on tâche d'effrayer par des dangers imaginaires, ou prenant leur leur source loin des rives du Bosphore; mais le moment favorable arrivé, on agit avec toute la conséquence d'un gouvernement qui sait ce qu'il veut et ce qu'il doit à sa position et à ses peuples. Si ce système n'est pas du goût de tout le monde,

du moins on ne peut pas dire qu'il manque de finesse, et les opposants doivent redoubler d'efforts pour faire chavirer ces projets désastreux pour eux. Dans le calcul de leurs forces respectives, ils semblent quelquefois trop oublier les peuples de la Turquie, car si le sort de ces derniers ne s'améliore pas considérablement, ils pourraient changer d'eux-mêmes la balance des pouvoirs, malgré la volonté des grandes puissances de maintenir l'équilibre actuel au moyen d'habiles alliances.

Le dernier traité de commerce conclu le 3 juillet 1838, entre l'Autriche et l'Angleterre, et stipulant tacitement par l'article 4 (1) la libre entrée du Danube et du port de Galatz en Valachie, est un de ces moyens détournés de montrer les dents à ceux qu'on reçoit poliment en face.

On a trop souvent répété que les Valaques sont un peuple grossier, ignorant, paresseux, débauché, traître et sans courage, et qu'il n'y a pas moyen de rien faire avec eux sans le fouet ou le bâton. Heureusement, les industrieux Zinzares ou Valaques de la Turquie viennent prouver la fausseté de ce jugement et démontrer ce dont est capable cet intéressant peuple. C'est plutôt des Valaques du Danube que des Grecs qu'on peut dire que leurs maîtres leur ont donné leurs défauts. En Valachie et en Moldavie, les boyards forment presqu'à eux seuls la classe des gens libres, tout le reste de la nation est serf et est obligé de travailler pour fournir au luxe de leurs oppresseurs. N'est-il pas tout naturel que le paysan valaque, si fin de sa nature, ne travaille que juste ce qu'il doit, puisqu'il ne possède pas de terrain, et craint en s'enrichissant d'être exposé à de nouvelles exactions? Accoutumé dès son enfance au fouet et aux coups, ce genre de punition a perdu pour ainsi dire pour lui sa force; il n'en sent plus ni l'effet ni l'avilis-

---

(1) Cet article dit « que les vaisseaux qui sortent des ports du » Danube jusqu'à Galatz seront reçus dans les ports britanniques » comme s'ils venaient de ports autrichiens, et que réciproquement » les vaisseaux anglais seraient traités dans ces ports comme les » vaisseaux autrichiens. »

sement. N'est-il pas aussi tout simple que les paysans suivent l'exemple de leurs maîtres et de leur clergé quand ceux-ci se montrent plus amis de la débauche en tout genre que du bonheur domestique, et leur ont donné si souvent des exemples de duplicité et de basse trahison (1)?

Comment le paysan valaque peut-il s'éclairer quand les chefs de la nation ont fait jusqu'à ces derniers temps tout ce qu'ils ont pu pour les tenir dans l'ignorance; ou bien attentifs seulement à tout ce qui peut contribuer à leur conserver leur pouvoir usurpé, ne se sont-ils pas opposés de diverses manières aux idées plus patriotiques de quelques uns des leurs?

Enfin combien d'années les provinces danubiennes n'ont-elles été qu'une proie mise à l'enchère sur laquelle se sont jetés à l'envi des Grecs phanariotes et pour laquelle ils se sont soumis aux plus viles exigences et aux plus odieuses exactions? Comment est-il possible d'attendre du dévouement, du courage de paysans auxquels on n'offre rien en perspective que l'état de serf, le fouet et les corvées? Que leur importe qui occupe les résidences de Boukarest et de Jassy, si rien ne doit être changé dans leur condition? Les Serbes se sont-ils donc battus pendant 10 ans seulement pour avoir Tzerni-George ou Milosch pour chefs et travailler pour l'un des leurs au lieu d'être esclaves des Turcs? Les Grecs n'ont-ils tant souffert dans leur guerre d'indépendance que pour avoir un roi et continuer d'être gouvernés à la turque? Non certainement, mais ces peuples ont combattu pour redevenir libres, c'est-à-dire pour posséder vraiment leur pays et non pas n'en être que les fermiers, comme du temps des Turcs. Qu'on ne fasse donc plus un reproche aux Valaques d'avoir pris si peu de part à l'expédition aventureuse des Hétéristes, la plupart étrangers à leur pays. Certes, ils ne pouvaient pas comprendre ce que les idéolognes de cette ligue voulaient leur dire en parlant d'une constitution libérale, tandis qu'ils auraient senti tout de

(1) N'est-ce pas un archevêque de Ramano dont la trahison causa la perte du commandant hétériste George et de son corps.

suite la portée de cette révolution, si on avait pu et voulu leur promettre la possession de leurs terres.

Il ne paraît pas douteux que sous un autre régime tous les pays occupés par les Valaques auraient pris depuis long-temps un aspect différent, puisque leurs compatriotes de Turquie ont prospéré et continuent à former une population agricole, commerçante ou industrieuse, où règne le bonheur, l'aisance et même la richesse. Mais en Turquie les Valaques ont cessé d'être serfs, la classe odieuse des boyards a disparu sous le régime niveleur ottoman, et des institutions municipales, patriarcales et nationales ont élevé petit à petit les Zinzares à leur état prospère actuel. Cet exemple frappant de l'effet moral de différents gouvernements sert en même temps à montrer, contre le dire de M. Barrachin (1), que le régime turc, tout différent qu'il soit des gouvernements monarchiques d'Europe, n'est pas incompatible avec le bonheur et la prospérité des peuples chrétiens. Il s'agit seulement de remplacer le pouvoir trop illimité des paschas en celui de surveillants sur des municipalités chrétiennes s'administrant elles-mêmes. Espèces de républiques patriarcales et tributaires sous l'égide d'un grand monarque.

Enfin, n'y a-t-il pas en Transylvanie et dans le Bannat des districts miniers comme Vorospatak, où le fisc, y trouvant son intérêt, a laissé aux Valaques les moyens de s'enrichir? Or, dans ces lieux, les Valaques montrent tout autant de goût pour la civilisation que d'autres peuples. S'ils ne savent pas toujours bien employer leur argent, cela vient de l'état général de la civilisation reculée de cette province autrichienne, et des entraves que des lois fondées sur des priviléges de castes mettent au développement entier de leur industrie et de leur esprit commercial. Avec de meilleurs modèles et plus de liberté, ces Valaques égaleraient leurs frères en Turquie.

---

(1) Avec la légèreté de certains Français, ce membre d'un conseil d'utilité publique, en 1838, avait déclaré dans une note au gouvernement turc « qu'il n'y avait chez ce dernier que des éléments de » misère et de ruine, et aucun de conservation et de bonheur. »

§ 2. Position politique des Slaves et des Grecs.

La Porte Ottomane est vis-à-vis des Slaves et des Grecs de la Turquie dans la position d'un maître qui craint ses domestiques, et en ayant besoin tâche de les contenter à demi sans pouvoir ni les punir ni les renvoyer. Dans leur mécontentement, les Grecs tournent les yeux vers le roi Othon, les Bulgares et les Serbes de la Turquie centrale et de l'Albanie vers le prince Michel, et les Bulgares de la Bulgarie sont les seuls qui prévoient la possibilité de devenir Russes. Néanmoins il faut bien se dire que les chrétiens de la Turquie s'élèvent bien plus contre la mauvaise administration turque et la partialité ou l'avidité des autorités que contre le sultan lui-même, ce qui est un point important à distinguer.

En Europe, on pense généralement que non seulement la sympathie des peuples turcs de la religion grecque est acquise au cabinet de Saint-Pétersbourg, mais encore qu'ils ont le plus ardent désir de se placer sous l'égide gouvernementale de l'empereur, qui, à ses titres de tzar de tous les Russes, ajoute déjà celui de tous les Bulgares et Slaves turcs. Qu'on ait une pareille idée dans l'Europe occidentale, cela se conçoit d'autant plus aisément qu'on l'entend reproduite jusque sur les frontières turques, mais en parcourant l'intérieur de la Turquie on rectifie promptement ce jugement.

Le cabinet de Saint-Pétersbourg connaît bien cette erreur des Européens, mais naturellement, loin de l'avouer, il est bien aise de voir se propager cette idée et de faire croire qu'il tient toute la Turquie dans sa main, ce qui est pourtant si peu le cas que des patriotes slaves et grecs nous ont dit plusieurs fois que les Russes croyaient tout connaître et tout posséder en Turquie, quoique mainte et mainte peuplade leur échappe. Du reste, si la presque totalité des agents autrichiens sont enclins à représenter maladroitement la plupart des habitants de la Turquie sous des couleurs trop peu favorables pour

cette puissance, les agents russes paraissent tomber souvent dans l'excès contraire.

Les Slaves de cet empire, comme tous les peuples opprimés et mécontents, cherchent un appui extérieur à leurs doléances, il est tout naturel qu'ils s'adressent préférablement à celle des puissances chrétiennes qui est la plus voisine, à celle qui est de la même religion et en partie de la même race, et à celle enfin qui depuis long-temps a été la plus hostile aux Turcs et la plus favorable aux chrétiens sujets de ces derniers. Le simple bon sens comme la saine politique ont conduit à ce résultat, qui offusquera encore long-temps une diplomatie croyant devoir mettre plutôt dans la balance le nombre des troupes que la sympathie des nations.

C'est là le plus grand talent du cabinet russe, ou si on veut le bonheur de sa situation de pouvoir trop souvent fonder ses projets les plus ambitieux sur les principes des nationalités et sur ceux de l'humanité et des progrès de la civilisation opposés aux horreurs de la barbarie. Dans la Pologne seule elle paraît avoir manqué bien impolitiquement à ses destinées par trop d'égoïsme et trop peu de condescendance envers un petit nombre de gens influents, qui moins, gênés dans leurs libertés, et plus cajolés, auraient assuré l'obéissance de ce royaume à l'autocrate russe. Quoi qu'on en dise, vu l'état des masses en Pologne, cela a été d'abord bien plus une affaire de personnes que de nation à nation.

Il ne faut donc pas s'étonner que les *Rayas* turcs regardent l'empereur des Russies comme pouvant un jour les délivrer d'un joug insupportable et odieux. On doit s'attendre à trouver le portrait de l'autocrate, comme une sainte relique, dans plus d'une maison, des prêtres ayant son buste sur leur tabatière, ses armes même peut-être jusque dans des temples (1), des

(1) En 1783 déjà le portrait de l'impératrice Catherine se trouvait dans les églises, entre ceux de Jésus-Christ et de la Sainte Vierge, et on priait pour cette grande princesse, qui avait destiné son petit-fils Constantin pour relever le trône de Byzance. Ayant demandé

sociétés patriotiques secrètes, en liaison avec des Russes influents, et des relations clandestines de divers genres entre la Russie et les chefs chrétiens ou le haut clergé grec de Turquie. Tout cela est su et connu, et est une conséquence toute naturelle des sympathies nationales, ainsi que de l'impolitique conduite du gouvernement ottoman.

On a souvent répété que les religionnaires grecs prient en Turquie pour l'empereur de Russie; c'est un fait avéré, et qui se reproduit même en Transylvanie; mais il ne faut pas oublier que l'autocrate reçoit ces hommages comme chef de l'église grecque russe, et que dans son empire les musulmans prient aussi pour le sultan, comme chef de la religion mahométane. Quant aux prières des Bulgares, surtout dans la Mœsie supérieure et en Macédoine, pour le prince serbe et sa famille, elles ont une tendance purement politique, et ont cependant lieu souvent en présence des musulmans, qui ne paraissent pas s'en douter.

Mais, dira-t-on, les Autrichiens gouvernant plusieurs millions de Slaves, et même des Slaves de la religion grecque, ne partagent-ils donc point avec les Russes la sympathie de ces chrétiens de la Turquie? Malheureusement pour le repos de l'Europe, il n'en est rien, l'Autriche pèse fortement par sa puissance dans la balance turque; mais sans qu'il y ait le moindre rapport entre les idées de son gouvernement et celles des peuples du rite grec en Turquie. Nous osons même avancer qu'il y a de la part de ces derniers plus que de l'indifférence, soit à cause de la différence de la religion, soit surtout à cause de la conduite des Autrichiens envers les *Rayas* dans leurs rebellions depuis nombre d'années.

Comme l'Autriche a possédé toute la Servie 21 ans, depuis

---

malicieusement à un pope bulgare ce que signifiaient les armes de Russie dans son église, il nous répondit que c'était le Saint-Esprit. Aussi ses ouailles nous disaient ouvertement : Nous ne sommes pas sujets de la Porte.

le traité de Pojarevatz en 1718 jusqu'à celui de Belgrade en 1739, on devrait croire que son administration y a laissé des souvenirs, et même des sympathies ; mais c'est si peu le cas qu'on n'entend jamais un mot à cet égard, quoique les Serbes éclairés sachent bien reconnaître les bons côtés du gouvernement de Vienne.

En acquérant la Hongrie, l'Autriche n'a pas hérité de cette haine invétérée contre les Ottomans qui distinguait ses rois. Attaquée, elle a soutenu plusieurs chocs mémorables contre les Turcs, mais elle a été toujours prête à se raccommoder avec eux, de peur que ses conquêtes profitassent plutôt à d'autres qu'à elle. Un instant emportée dans la voie des faits d'armes par les idées généreuses d'un monarque au-dessus de son siècle, depuis lors elle a complétement changé de rôle, en se voyant la dupe de l'astuce russe. Qu'on ne vienne pas reprocher à Joseph cette faute, car il n'a pas tenu à lui que ses généraux connussent mieux l'art de la guerre. Bien différent de l'heureux Bonaparte qui n'était embarrassé que par le nombre des personnes capables d'exécuter ses plans, Joseph était à la tête d'un empire qui n'était pas encore assez avancé en civilisation pour offrir les hommes nécessaires à un chef réformateur. Des difficultés, des préjugés s'opposaient à lui à chaque pas, et quelque énergie qu'il déployât, il était obligé, malgré cela, de se plier plus ou moins à la force des circonstances au-dessus de son génie, et les choix de ses agents étaient limités dans une certaine catégorie, d'où il ne pouvait sortir sans risquer de voir augmenter l'opposition à ses vues généreuses. Joseph eût-il réussi, il gagnait des provinces turques, qui, à présent surtout, tel qu'est constitué l'empire d'Autriche, aurait attaché une tout autre importance à son influence slave et orientale.

Quelle vie ne se développerait pas dans les superbes ports de cet étroit pays, appelé la Dalmatie, si l'Autriche comprenait dans ses États la Servie, la Bosnie et l'Herzégovine! Raguse deviendrait l'émule de Trieste, de petits crics de bateaux-pêcheurs abriteraient des flottes marchandes. D'ailleurs ces ac-

quisitions substitueraient aux frontières méridionales de l'Autriche une ligne droite au lieu d'une ligne fort ondulée, elles leur donneraient une force qui leur manque si totalement qu'un monarque turc puissant pourrait pénétrer avec facilité dans le cœur de cet empire, ou au moins lui enlever aisément la Dalmatie. Enfin l'Autriche commanderait ainsi à toute la population serbe, et trouverait dans ses sympathies, si elle savait les gagner, un accroissement énorme de puissance et de réaction contre la Russie, tandis qu'actuellement ces mêmes peuples, s'alliant avec un ennemi quelconque de l'Autriche, exposeraient cette dernière à d'aussi grands dangers que la France attaquée à la fois par le Nord et l'Espagne.

Les Hétéristes ou les chefs de cette levée malheureuse de boucliers en Valachie en 1821 sont, il est vrai, sortis en partie de leurs retraites en Autriche, mais ce n'était qu'une ruse de guerre, et pour que le gouvernement turc ne s'y méprît pas, de longs emprisonnements ont atteint les personnages importants qui avaient cru pouvoir impunément se réfugier sur le territoire autrichien.

Dans la lutte si héroïque des Serbes sous Tzerni-George, il n'a pas tenu à l'Autriche d'empêcher aux Serbes de Hongrie l'envoi de toute espèce de secours à leurs compatriotes malheureux. Puisqu'on fait journellement la contrebande du sel en bloc, malgré la Save et le Danube, malgré les douaniers et les règlements de la plus sévère quarantaine, il est tout simple que les bras généreux et les envois d'armes, de poudre et d'argent ont trouvé moyen d'arriver de la Hongrie en Servie. Néanmoins, sans nous interposer pour juges, les patriotes serbes attestent tous que leur révolte a été entravée autant que possible par le gouvernement autrichien, et ils l'accusent même d'avoir empêché, lorsqu'il le pouvait, que la connaissance détaillée des faits ne fût connue en Europe, et que l'intérêt des âmes à pensées élevées ne se portât sur la lutte héroïque d'un si petit peuple.

Malgré cet aplomb depuis plus d'un siècle, dans tout ce qui regarde la religion, le choix des ecclésiastiques supérieurs,

et le pape, l'Autriche à la tête de la Hongrie et gênée peut-être par les États de ce royaume, semble avoir toujours paru à ses sujets de l'Église grecque un peu partiale relativement à la religion catholique (1).

A l'exception de la velléité d'un ou deux rois de Hongrie comme Ladislas, de s'adjoindre à l'Église grecque, l'histoire hongroise montre évidemment l'orthodoxie des régents de ce pays, et l'influence que le pape y a toujours exercée. Louis Ier fut déclaré, en 1355, le porte-étendard de l'Église contre l'Orient. Les soi-disant schismatiques grecs n'y ont pas toujours été exempts de persécutions ou de tracas, puisqu'il y a eu une révolte des Serbes dans le xve siècle, que Matthieu Corvinus jugea nécessaire de publier en 1481 un édit de tolérance en leur faveur, et qu'en 1495 Vladislas compléta ce code de lois particulières. Le métropolite des Serbes hongrois n'a obtenu voix à la diète que postérieurement à 1791. Lors des réformes ecclésiastiques si salutaires entreprises par l'empereur Joseph II, cette dépendance du clergé hongrois de Rome a causé plus d'un déboire à cet homme au-dessus des idées mesquines de son entourage.

Cette différence faite entre les cultes n'a jamais conduit, il est vrai, à des absurdités ou des injustices criantes, comme celles que se sont permises les protestants d'Angleterre contre les papistes irlandais, et dont ils n'ont pas encore épuisé la réaction. Néanmoins les sujets grecs savent très bien stigmatiser la création bâtarde de l'église grecque unie, à laquelle l'Autriche paraît tenir. Ils savent calculer que par rapport à leur nombre de deux millions, il n'y a point dans le gouvernement autrichien de hauts fonctionnaires de leur confession, et qu'il y a un très petit nombre de militaires serbes revêtus de grades

(1) M. d'Eichthal a sauté à pieds joints sur cette malheureuse vérité (Voyez *La Turquie*, vol. I, pag. 102). M. Engel, censeur à Vienne, a écrit en toutes lettres dans ce siècle, dans son *Histoire de Hongrie* : « L'intolérance a été partout et toujours fatale aux intérêts véritables de la maison d'Autriche. (Voyez sa *Geschichte von Ungarn*. Vienne, 1812, vol. V, pag. 11.)

élevés. Enfin ils font ressortir aussi d'autres petites circonstances qu'on peut soupçonner un effet de la demi défaveur dans laquelle se trouverait la foi grecque comparativement à la croyance latine. Ainsi, si on voit des couvents catholiques dans les villes des frontières militaires de la Hongrie, tous les couvents grecs sont relégués comme en Turquie, dans des lieux écartés ou dans les montagnes, et le séminaire grec seul est à Carlovitz, c'est-à-dire à la résidence du métropolite Stankovitch. On dirait qu'on a voulu diminuer l'influence de ces réunions d'hommes dévoués à une confession particulière (1).

Le développement de la littérature d'un pays étant un moyen puissant de nationalité, l'Autriche commandant à une population près de la moitié slave, est revenu dans ce siècle du système, en particulier de l'empereur Joseph, de germaniser ces peuples. Mais cette idée, peut-être heureuse, n'a encore été appliquée qu'aux Bohêmes et aux Moraves, où on n'avait pas fait jusque là les efforts nécessaires pour éteindre la langue bohémienne ni tout ce qu'il fallait pour sa culture. La disparition presque complète du gallique en Écosse indique les moyens nécessaires et énergiques pour faire disparaître un idiome qui peut servir de ralliement à une population étrangère à celle de son conquérant. En remontant dans l'histoire de la Bohême, on voit la littérature slave de ce pays à son apogée dans le xvie siècle, sous Ferdinand I et surtout Rodolphe II, de 1576 à 1612. Les hommes de lettres et les savants étaient recherchés à la cour de Prague et récompensés. La noblesse parlait et écrivait le bohême comme le paysan, et les tribunaux employaient cette langue. En 1615, sous Matthieu, une diète des États s'occupa des moyens de conserver et d'étendre la langue nationale, mais pendant les deux siècles suivants l'allemand prit toujours plus le dessus, et maint noble oublia sa langue natale. En 1816, l'empereur François décida, par un arrêté

(1) Les principaux couvents grecs de la Syrmie sont Krouschedol, où se trouvent les restes du roi serbe Lazar, Rakovatz, Jischatovatz, Dirscha, Jasak, Reschenov et Kouveschdin.

du 23 août (sous le n° 1821) et du 20 décembre (sous le n° 2823), que l'étude de la langue bohémienne serait fortement recommandée aux étudiants des gymnases et de l'université du royaume. Le 13 février 1818, l'empereur publia un décret qui place en Bohême la connaissance de la langue nationale parmi les obligations *sine quâ non* pour tous les employés, les ecclésiastiques, les maîtres d'écoles et les médecins revêtus de charges du gouvernement.

Or, dans le même moment où on espère, en relevant la littérature bohémienne, rattacher en un faisceau les Bohêmes, les Moraves et les Slovaques de Hongrie, dans le même temps qu'on permet aux Hongrois de s'isoler de l'Europe par un magyarisme outré; la différence de religion a empêché qu'on n'appliquât les mêmes principes aux Slaves du midi.

L'Autriche voyant les efforts des Serbes pour se créer de bons ouvrages, il est même arrivé qu'on leur a fait opposer sous main une littérature slave-croate et catholique. Mais de prime-abord les Croates ont été obligés de s'éloigner de leurs confrères les Bohêmes, et les Polonais, en abandonnant les lettres romaines pour reprendre l'alphabet slave, qui convient mieux pour exprimer les mots de leur langue. Puis, se voyant ainsi presque Serbes, ils ont proposé à ces derniers de se réunir à eux sous le *titre* banal d'Illyriens, c'est-à-dire de sacrifier leur nationalité pour un nom comprenant maintenant un mélange de peuplades sans nationalité propre. Tous ces essais sont illusoires; les Serbes ont déjà un fond de littérature et une nationalité bien décidée, ce qui manque tout-à-fait aux Croates; de manière que, comme la littérature dalmate et serbe ne fait qu'une, celle des Croates s'y réunira tôt ou tard par la force des choses et en dépit d'une différence religieuse.

On peut encore ajouter qu'une partie des Serbes hongrois occupant les frontières militaires turques, savoir : les *Granitzer* ou *Graenzer* ou soldats de la frontière, et les *Tschakisten* ou soldats mariniers du Danube dans le Bannat (1), se

(2) Ils sont nommés ainsi du mot *Schaïka*, qui veut dire bateau.

trouvent sous un régime exceptionnel assez dur, puisque hors des villes les habitants ne peuvent s'élever au-dessus du rang d'agriculteurs, et que chaque famille doit fournir, équiper et nourrir un soldat pour la garde des frontières. Lorsque celui-ci devient invalide son frère doit le remplacer. Tous les tribunaux y sont militaires; néanmoins, ils ont les mêmes taxes que les paysans de Hongrie, à l'exception qu'ils n'ont pas de seigneurs et dépendent immédiatement du roi de Hongrie, dont ils ne sont pour ainsi dire que les fermiers. Les écoles dans les districts militaires sont aussi peu de chose.

Que cette défiance de la population slave-grecque contre le gouvernement hongrois ou autrichien soit fondée ou non, peu importe, mais elle existe et s'étend naturellement de la Hongrie sur tous les habitants chrétiens grecs de la Turquie.

Sous Mathieu I, roi de Hongrie, en 1521, Brutus écrivait déjà : « *Inter Mœsos et Ungaros dissidium ob varios religio-* » *nis ritus et cultum diversum. Mutuo itaque sacra sua exe-* » *crati sunt et quidem ita impotentibus animis, ut mutuum con-* » *gressum colloquium vitarent, non a conviciis, non a maledictis* » *et verbis contumeliosis abstinentes, ut si Mœsis data optio* » *est parere Turcæ, aperto hosti, quam regi Ungaro mallent,* » *cujus in se mite ac justum imperium jam inde a majoribus* » *essent experti.* »

Les États hongrois se vantent, il est vrai, de leur tolérance religieuse; ils ont repoussé cette année les jésuites et accordé quelques libertés de plus aux protestants. Ils citent pour exemple la commune de Comorn, qui défraie également sans distinction de communion un curé catholique, un prêtre grec et un ministre protestant. Ils montrent que les évêques observent strictement les lois relativement aux mariages mixtes; mais ils oublient qu'ils ont refusé encore cette année aux unitaires la permission d'exercer leur culte en Hongrie, malgré que cette secte soit assez grande en Transylvanie. Quoiqu'on éludât la loi, il était encore défendu jusqu'à cette année aux protestants et aux juifs de s'établir en Croatie, en Esclavonie et en Syrmie, et d'après la loi de 1791 ils n'y pouvaient avoir

de biens. Il n'y avait que le bourg de Pasup en Syrmie où on souffrait les protestants, et les juifs n'y étaient qu'en passant sous la forme de marchands ambulants.

D'une autre part, la Servie et surtout la Bosnie ont fait long-temps partie de la Hongrie. Les rois de ce pays possédèrent dès 1130 la suzeraineté sur la Bosnie, qui leur fut enlevée quelquefois par les Serbes. Ils ajoutèrent dès 1202 à leur titre celui de roi de Rascie; ils s'appelèrent plus tard *Dalmatiæ, Croatiæ, Slavoniæ, Ramæ* (Bosnie), *Serviæ, Galliciæ, Lodomeriæ, Cumaniæ* et même *Bulgariæ reges*, parce que les princes bulgares avaient reconnu la suzeraineté de ces rois avant de disparaître en 1396 sous le cimeterre turc. Si donc jamais l'Autriche avait de nouveau ces provinces en son pouvoir, les États de Hongrie les réclameraient et fatigueraient avec leur entêtement ordinaire le cabinet de Vienne jusqu'à ce qu'on les leur rendît.

La loi de 1687, fondamentale pour le royaume de Hongrie, oblige chacun de ses rois à promettre avant son couronnement de restituer à la Hongrie les provinces qui lui ont appartenu si elles venaient en leur possession. Une loi des États de 1791 détermine que la Croatie sera aussi libre et indépendante que la Hongrie, et non gouvernée à la manière des autres provinces autrichiennes; ainsi donc, l'Autriche ne pourrait faire moins que de rendre aux Hongrois la Croatie turque jusqu'au Verbas. En effet, l'article 14 de la loi de 1791 ajoute que le roi doit prendre en considération les représentations du conseil royal hongrois contre les ordonnances contraires à la constitution. L'article 4 de la loi de 1687 ajoute que le roi confirme les lois, les coutumes, les priviléges et les prérogatives, excepté le droit de résister au roi.

Or, la Hongrie est déjà bien puissante comparativement au reste de l'empire, elle a des frontières bien plus naturelles que beaucoup d'autres provinces de l'Autriche, et pourrait par conséquent plus que toute autre former de nouveau un jour un royaume à part.

Dans tous les cas, même restant réunie sous le sceptre actuel,

la Hongrie, avec la Servie et la Bosnie, serait encore plus difficile à contenter et à régir. En Turquie il n'y a plus de noblesse, et les Slaves sont accoutumés à une vie publique infiniment plus active et turbulente que leurs compatriotes en Hongrie; il en résulte que l'amalgamation des provinces slaves, turques et hongroises serait capable de produire un revirement dans les idées générales des Slaves du Midi, qui pourrait être fatal au gouvernement autrichien, ou au moins le sortir de son train d'action ordinaire. Ainsi le cabinet de Vienne a lui-même de bonnes raisons pour ne pas désirer empiéter sur les provinces turques. Il lui conviendrait bien de circonscrire mieux sa frontière croate et dalmate, mais il a peu d'envie de s'adjoindre plus de deux millions de Slaves grecs ou musulmans, car l'occupation seule de leur pays demanderait déjà pendant bon nombre d'années d'assez forts déboursés, et pourrait offrir des chances de désordre.

Peu de gens en Autriche paraissent comprendre bien la position respective des Slaves du Nord et de ceux de la Turquie et des États de Hongrie. Ces peuples occupent en Europe une trop grande étendue de pays divers pour avoir encore l'homogénéité de leur race primitive. Leur langage même s'est tellement modifié qu'ils ne s'entendent qu'avec plus ou moins de peine, et la religion est venue achever de les séparer en peuples très différents, ou même quelquefois antipathiques les uns aux autres.

On confond trop souvent les Slaves du Midi avec les Bohêmes, quoiqu'il y ait une grande différence entre eux pour l'énergie et l'intelligence. Les Bohêmes (s. *Tschej*) et les Slovaques (s. *Slovak* ou *Tot*) de la Moravie et de la Hongrie septentrionale, qui forment plus de 2,000,000 dans la seule Hongrie, sont des fidèles sujets catholiques de l'Autriche, et n'ont plus de rapports avec les Russes (s. *Moskov*). Ils sont même tellement germanisés, ou ont perdu leur nationalité slave à un tel point que les Slovaques instruits tâchent de se faire passer pour Hongrois, et les Bohêmes pour Allemands; néanmoins ces derniers ayant conservé une littérature, un royaume et une

capitale forment encore un peuple à part de plusieurs millions, tandis que les Slovaques ont perdu toute nationalité depuis que les Hongrois ont empiété sur les anciennes provinces slaves du grand-duché de Moravie.

D'une autre part, quoique catholiques, ces peuples slaves ne fraternisent pas avec les Croates (s. *Ruat* ou *Arvat*) et les Wendes (s. *Kekavatz*), qui sont de la même religion. Ces peuplades leur sont tout aussi étrangères que les Serbes, mais ils auraient plus de penchant pour les Polonais (s. *Polski*), s'ils n'étaient pas leurs voisins. Les Polonais Gorales et les *Wasser-Polen* de la Silésie autrichienne établissent un passage entre les Bohêmes et les Polonais.

Les Polonais (s. *Polski*), en bonne partie catholiques, ont une antipathie d'ancienne date contre les Moscovites, que ceux-ci, en rivaux et en schismatiques grecs, leur rendent amplement. Leurs nobles surtout ne peuvent oublier que leurs ancêtres ont exercé jadis une grande puissance en Russie, et qu'ils sont sous le joug de leurs anciens sujets de l'église grecque, de ceux qu'ils avaient une fois espéré de ramener dans le giron de l'église romaine. Au lieu de se rallier franchement aux Russes, et de prendre la place qui leur est due dans le grand empire slave, ils s'épuisent en une opposition fatale, et provoquent de la part de la Russie des mesures rigoureuses, qui ne leur profitent nullement, et ne peuvent servir qu'aux puissances étrangères, sans qu'ils entrevoient pour cela la possibilité de reprendre rang parmi les nations indépendantes. Quant aux rapports des Polonais avec les Slaves du Midi, ils sont nuls, et ils en ont tout au plus par la Gallicie avec les Slovaques.

Une population intermédiaire entre les Polonais et les Russes sont les *Roussniaques*, qui forment environ 2,000,000 d'individus en Gallicie et Podolie, et un demi-million dans le N.-E. de la Hongrie ou le comitat de Marmarosch. Ils descendent des Russes qui accompagnèrent en 894 les Magyares lors de leur conquête de la Hongrie sous Almus, et qui furent laissés dans les contrées qu'ils habitent encore. Ils parlent une langue

plus voisine du russe que du polonais, et appartiennent en bonne partie à l'église grecque unie, qui ne s'est soumise au pape que sous certaines conditions, de manière qu'ils seraient ramenés aussi aisément à l'église orientale qu'en 1794 et 1795 les habitants de la Lithuanie tombés au pouvoir des Russes. Cela ne dépend uniquement que de leurs évêques, comme l'ont prouvé ceux de Minsk et de Mohilev, qui ramenèrent un million d'âmes à l'église grecque, et comme l'ont montré les autres évêques ou hauts ecclésiastiques entre le Boug et le Dnieper, qui avaient aussi fait partie de l'église grecque unie.

Les Slaves du Midi se séparent nettement en deux, savoir : en Croates, en Dalmates et en Istriens catholiques; et en Serbes et Bulgares de la religion grecque. Si les Dalmates croient se distinguer de ces deux derniers peuples en s'appelant *Slavintsi*, ceux-ci ne sont nullement amis de leurs compatriotes catholiques, qu'ils désignent avec le terme méprisant de *Schokatz*. Ils reprochent à ces derniers d'avoir joué le rôle de traîtres à leur égard vis-à-vis des Hongrois, comme des Allemands ou des Vénitiens. En Bosnie, les *Schokatz* auraient empêché en particulier la réussite de révoltes contre les musulmans, et auraient communiqué à ces derniers les projets de leurs frères en Jésus-Christ.

D'une autre part, les Serbes et les Bulgares se moquent des Croates et des Wendes à cause de leur jargon, ainsi que des Slovaques, qu'ils appellent *Tot* par dérision. Ils méprisent aussi les Serbes hongrois, qu'ils appellent *Schvaba* ou *Schaba*, parce qu'ils leur reprochent de les avoir abandonnés lors de l'occupation turque de la Servie, sous le despote Brankovitch, et qu'ils se sont germanisés ou magyarisés. De plus, ils sont offusqués de la prétention des Serbes hongrois à régenter leur pays, et à y occuper beaucoup d'emplois lucratifs. Les Allemands, partageant l'antipathie des Magyares contre les Serbes, les qualifient tous du sobriquet de *Ratzen*, ce dont les Serbes se vengent suffisamment en rejetant tous ces peuples non slaves dans la terre des infidèles, leur *Djaourska-Semlia*.

Pour bien saisir les différentes positions des deux peuplades slaves de la Turquie, il est nécessaire de se rappeler leur his-

toire. Les *Serbes* étaient à peine établis 300 ans dans l'empire grec qu'ils eurent des démêlés avec la cour de Byzance. Tzestlav Klominirovitch rétablit en 924 l'indépendance de la Servie vis-à-vis des rois bulgares ; mais Jean Vladislav reprit ce pays qui, en 1018, lors de la soumission de la Bulgarie à l'empereur grec, rentra sous le même joug. Or, ce dernier était déjà si peu goûté, qu'il y eut plusieurs essais pour s'en affranchir, dont le plus heureux eut lieu en 1034, et procura une indépendance de deux ans. Dès 1073, il s'établit à ce sujet des rapports entre les Serbes et l'État de Venise. En 1085, Bodin était Schoupan de Servie, et son frère Voulkan Schoupan du pays maritime avec résidence à Scutari. Ce dernier fit une guerre contre l'empereur en 1093, et son fils Ourosch, surnommé Beli-Ourosch à cause de ses cheveux blancs, fut grand-duc de Servie, et la souche des Nemania; son petit-fils Ladislas fut duc de Bosnie sous la suzeraineté de la Hongrie. Etienne Nemania, petit-fils d'Ourosch, parut sur la scène du monde entre 1143 et 1148, et fut nommé prince de Servie par l'empereur, fatigué de la duplicité de son père. Cela ne l'empêcha pas de s'arrondir au détriment de Byzance. Son fils Volkan fut créé grand-duc du pays de Zenta et de Choulm, c'est-à-dire du Montenegro, du territoire de Cattaro et d'une portion de l'Herzegovine, et son fils Étienne lui succéda en 1197. Volkan choyait les Occidentaux et la cour de Rome pour tenir tête à son frère, qui cependant trompa tellement le pape qu'il le fit couronner roi. Émeric de Hongrie en fut offensé et chassa momentanément Étienne de Servie, et ajouta en 1202 à ses titres celui de roi de Rascie. C'est le commencement des démêlés que les princes serbes ont eus plusieurs fois avec la Hongrie, querelles qui furent basées toujours plus ou moins sur la différence religieuse entre les deux pays, et qui expliquent les rapports actuels de la Servie avec ce dernier royaume. La république de Venise, quoique catholique, ne cessa d'aider les Serbes pour contre-carrer les projets d'agrandissement des Hongrois, avec lesquels elle fut sans cesse en désaccord relativement à la Dalmatie et la Croatie.

Le moine Sava, frère d'Étienne, le réconcilia avec Volkan, et eut pendant une trentaine d'années la plus grande influence en Servie, puisqu'il y fit cesser toute tendance à devenir catholique, et fonda le patriarcat serbe.

Ce n'est pas ici la place d'exposer toute l'histoire glorieuse des dix Némania qui gouvernèrent pendant 212 ans, et eurent pendant les derniers 27 ans le titre d'empereur (1). Il suffit de dire que leur puissance s'éleva à mesure que celle de Byzance déclinait; que tous eurent des démêlés avec l'empereur, et que plusieurs surent agrandir leur pays à ses dépens. Dans ce cas fut surtout Etienne Ourosch III, surnommé le grand roi (*Veliki-Kral*). Le plus illustre fut le puissant (*Silm*) Etienne Douschan, le premier empereur serbe. Conquérant et législ-

(1) Ce furent *Beli Ourosch*, ou Ourosch à cheveux blancs, qui eut trois enfants : Tschoudomil, Teschomil ou Dessa, prince de Servie; et Hélène, mariée en 1128 au roi hongrois Bela II, et mère de Ladislas, le premier duc de Bosnie. Teschomil fut suivi par Étienne Nemania, né en 1143 et mort en 1197; il fut marié à Anne, fille du ban de Bosnie, Boris, qui, en 1153, avait pris ce pays à Ladislas. Les enfants du kral Étienne furent, 1° Rastka ou le moine Sava, premier patriarche de Servie; 2° Étienne, le premier roi serbe couronné, et marié à Eudoxie, fille de l'empereur Alexis; 3° Volcan, grand-duc de la Choulmie. Après avoir régné de 1195 à 1124, Radoslav lui succéda, et fut surnommé *Chrapavi-Karl* ou le roi ronfleur. Mis dans un couvent en 1230, il fut remplacé successivement par son frère Vladislas, marié à la fille d'Asan, prince bulgare, et en 1237 par son frère Étienne Ourosch Ier, qui fut nommé le grand roi. Ses enfants furent Étienne Dragoutin, marié en 1261 avec Catherine, fille du roi Étienne V de Hongrie; et Étienne Miloutin Ourosch II. Le premier se contenta, en 1275, de la Syrmie et d'une partie de la Servie septentrionale (*voy.* vol. IV, pag. 4), et céda le trône à son frère surnommé *Banski-Kral*, et marié d'abord à Anne, fille de Michel Palœologue; puis après sa mort, successivement à quatre autres princesses, surtout par suite de répudiations scandaleuses. Mort en 1321, il fut le grand père du tzar Étienne Douschan-Ourosch IV; son fils Étienne Ourosch III, surnommé *Detschanki*, fut marié à la fille de Ladislas, voïvode de Transylvanie, et régna de 1326 à 1336, où il fut assassiné par son fils. Le knès Lazar, tué par les Turcs en 1389, était le petit-fils illégitime du grand Douschan.

lateur, il fut sur le point, en 1356, de remplacer l'empire grec par une domination slave, puisqu'il possédait en personne ou par ses vassaux toute la Turquie actuelle, hors la Thrace et la Chalcide, y compris Salonique. Zarcus, le plus grand seigneur après lui, fut mis à la tête de la Macédoine sur les rives du Vardar; Bogdan commanda à Seres, à la Macédoine orientale; Voukaschin, grand-écuyer, eut la Mœsie orientale et une portion occidentale de la Bulgarie; Lazar les rives du Danube; Nicolas fut schoupan de Tricala et Castoria; Priloup eut le gouvernement de l'Étolie, et Placide celui d'Ochrida et de Prilip. Douratzo et Scutari lui appartenaient, Prisren était une des ses résidences, et Étienne, ban de Bosnie, ainsi que le roi bulgare, étaient pour ainsi dire ses vassaux. Malheureusement son fils Ourosch V n'hérita pas de ses qualités, et ne put pas se faire respecter ni par les grands vassaux de Bosnie et de Bulgarie, ni même par les généraux que son père avait mis à la tête de trop grands gouvernements, au lieu de fractionner davantage leur pouvoir. Ce malheureux empereur n'eut de cette dignité que le nom, car il vécut tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre de ces seigneurs, auxquels il aurait dû commander, et fut enfin assommé, le 2 décembre 1367, par l'un d'eux nommé Voukaschin. (*Voyez* vol. II, pag. 99.)

L'empire serbe, divisé entre de petits despotes, ne put plus résister à l'empereur grec, et surtout aux Turcs, si imprudemment appelés en Europe, dès 1347, par Cantacuzène dans ses guerres avec le tzar Douschan. La Servie proprement dite, avec la Rascie et la partie occidentale de la Haute-Mœsie, resta enfin à Lazar, issu d'un fils naturel de ce dernier; or, pressé par Amurat, il se reconnut son tributaire en 1386. Dès lors les Ottomans eurent des troupes auxiliaires serbes.

Lorsque le sultan eut achevé ses guerres en Asie, il livra à Lazar, en 1389, la malheureuse bataille de Kosovo, où celui-ci fut pris et décapité. (*Voy.* vol. II, p. 101.) Depuis lors, il n'y eut plus en Servie que des despotes plus ou moins vassaux, tantôt des Ottomans, tantôt des Hongrois. En 1427, Etienne Lazarevitch, fils de Lazar, déclara son successeur George

Brankovitch, sous la condition qu'il reconnaîtrait la suzeraineté de la Hongrie sur la Servie. Heureusement pour ce dernier le sultan fut souvent occupé ailleurs, et eut à lutter contre Hunyad de Hongrie, de manière qu'il put régner 29 à 30 ans; mais il se vit plusieurs fois sur le point d'être obligé d'émigrer, et sa mémoire est entachée d'avoir poussé l'ingratitude envers Hunyad jusqu'à l'avoir tenu en prison, après la défaite de son armée à Kosovo, le 17 octobre 1448.

Lazar, son fils, mourut 14 mois après son avénement, et sa veuve Hélène, voyant que Mahomet voulait absolument avoir la Servie, en fit la donation comme fief au pape, en espérant intéresser en sa faveur la catholicité. Ce zèle anti-oriental fit éclater une révolte parmi les Serbes, qui aimèrent mieux se soumettre aux Turcs qu'abjurer leur foi. Le 8 nov. 1459, la Servie n'était plus qu'un Sandjak turc, tandis que le reste de la famille des Brankovitch se fixa en Hongrie et y disparut. (*Voy.* vol. III, p. 50.)

Si les Ottomans avaient su bien gouverner, il n'est guère douteux que les Serbes ne se fussent fondus dans l'empire; mais, froissés et humiliés, ils n'ont trouvé de consolations que dans le souvenir de leur passé, et leur nationalité s'est retrempée dans le malheur. Aussi, concentrés dans leur propre existence, les Serbes sauront composer des cantates sur le moindre événement dont ils auront été les acteurs, comme nous l'avons détaillé ailleurs. (*Voy.* vol. II, p. 92.) Mais les victoires des Russes, autres que celles contre les Turcs, ne trouvent pas de poëtes serbes, si ce n'est peut-être de ces êtres amphibies à nous inconnus, dont le talent est à la solde de ceux qui les paient, et dont la nationalité réside dans leur ventre.

Les *rois bulgares* n'ont pas laissé, comme ceux des Serbes, des souvenirs si grands, et surtout ils ont été trop souvent les vassaux d'autres États. Les beaux moments des Bulgares furent entre leur arrivée dans l'empire byzantin et l'an 1000. Ils possédèrent outre la Bulgarie une partie des deux Mœsies et de la Macédoine; Ochrida fut une résidence royale bulgare dans le VIIIe siècle. Michel Bogoris, vivant en 866, possédait

la Bulgarie et la Mœsie supérieure, de plus lui et son successeur Siméon Sismanide étendaient leurs domaines jusque sur la Theiss en Hongrie et ils furent près de soumettre toute la Servie, ce qui eut lieu sous Jean Vladislas; mais un pays ayant des frontières si peu naturelles ne pouvait subsister long-temps; aussi, entre 904 et 907, les bords de la Theiss et le Bannat cessèrent d'être bulgares. Le grand guerrier russe Svatoslav brisa le pouvoir des Bulgares; mais Jean Tzimiskes reprit les pays bulgares; à sa mort, en 976, leur vasselage cessa et le roi Samuel étendit ses conquêtes jusqu'à l'Adriatique; mais après 30 ans de guerre, de 981 à 1019, la cour byzantine soumit enfin les Bulgares; Ochrida fut prise en 1015. Jean Vladislas, roi bulgare, fut tué en 1017 au siége de Douratzo, et leur pays descendit petit à petit à n'être plus qu'une province grecque sous Basile, tandis qu'après 1025 Bela III de Hongrie trouva moyen de pousser ses conquêtes jusqu'à Nisch. Cette décadence si prompte fut sans doute accélérée par les incursions incessantes auxquelles ce royaume se trouva exposé par sa position vis-à-vis de plusieurs peuplades surtout slaves. On peut aussi conjecturer qu'ainsi fut effacé si totalement le type tatare originaire des maîtres de la Bulgarie.

Le reste de l'histoire bulgare nous donne la clef de l'espèce de nullité nationale actuelle des Bulgares, car en 1186 nous y voyons le pouvoir usurpé par les deux Valaques Asan et Pierre; en 1264 Rostislav se déclare vassal du roi Étienne de Hongrie; de 1285 à 1295, les Bulgares sont vasssaux des Tartares; et de 1292 à 1296 Sismon, prince bulgare, se soumet au kral serbe Miloutin, et Michel son fils, tout en s'appelant tzar des Bulgares, ainsi que son petit-fils Alexandre, reconnaissent le vasselage serbe; car en 1340 Étienne Douschan fut couronné à Uskioub, en présence de l'archevêque de Bulgarie, empereur de Servie, de Grèce et de Bulgarie. Après la bataille de Kosovo, en 1389, les Turcs s'emparèrent de ce pays, et de 1393 à 1396, Sigismond, roi de Hongrie, ne fit que des essais pour le leur enlever. Le 28 septembre 1496 eut lieu la dernière attaque des Hongrois lors de la bataille de Nicopoli.

Si on ajoute à ces détails que les derniers siècles de la monarchie bulgare n'ont été qu'une suite de désastres et trop souvent de crimes parmi la noblesse comme autour du trône, on comprendra que les Bulgares ne peuvent pas avoir ce désir et cette espérance constante des Serbes, et des Grecs de redevenir dès peuples indépendants avec des chefs nationaux.

Dans ce moment, les Serbes et les Bulgares ne fraternisent qu'avec les Russes, parce que ceux-ci les protègent et les aideront au besoin à s'émanciper tout-à-fait ; mais de cette sympathie à devenir Russes il y a une différence capitale. Malgré l'antipathie nationale des Slaves du Midi et des Grecs, on pourra voir dans une révolte générale ces deux peuples s'entr'aider, mais pour se séparer de nouveau tout de suite après la victoire.

Les Serbes et les Bulgares forment une famille slave aussi distincte des Russes que celle des Bohêmes. S'il est vrai qu'un lien religieux semble les rapprocher davantage, le jour qu'un État serbo-bulgare prendrait naissance, le clergé voudrait avoir son patriarche totalement indépendant, comme cela a lieu en Grèce et jadis en Servie. Une fois les Turcs hors de question, il est ridicule de parler de l'identité de religion entre les Serbes et les Russes ; car à ce compte les Valaques et les Bulgares, les Grecs et les Serbes devraient être des amis dévoués, ou on devrait aussi trouver les Bavarois prêts à se déclarer Autrichiens, parce qu'ils sont de la même religion que ces derniers, et que l'empereur d'Autriche est plus puissant que le roi de Bavière.

Or, malgré la dévotion du roi de Bavière, aucun Autrichien ne désire vivre sous son sceptre, comme aucun Bavarois n'échangerait volontiers son roi national contre l'affable maison de Lorraine. Mais s'il reparaissait sur le Rhin ou sur l'Oder quelque nouveau Napoléon, et que la Bavière fût forcée de renoncer à sa nationalité pour être englobée dans un empire étranger, alors les Bavarois comme les Allemands pourraient préférer de se soumettre momentanément à l'Autriche ou à la Prusse, suivant le pays qui leur promettrait le plus vite de les

délivrer du joug odieux des étrangers. Telle est exactement la position des Slaves et des Grecs en Turquie.

C'est donc à tort qu'un publiciste connaissant la Grèce a avancé comme axiome, que depuis Archangel jusqu'au cap Matapan dominent la même foi, la même loi, les mêmes idées et la même force vitale (1). Pour ne citer qu'un fait, il oubliait qu'en 1830 Miaulis anéantit la flotte grecque plutôt que de la rendre aux Russes.

Nous mettons en fait que si la Russie s'incorporait ces provinces ainsi que la Grèce, elle ferait même quelque chose de fort impolitique, et se mettrait sur les bras des embarras qu'elle n'éprouvera pas de long-temps dans le développement lent mais graduel de sa civilisation dans ses limites actuelles.

Comme pour la Hongrie, nous observons que les peuples slaves de la Turquie sont accoutumés à une tout autre vie, à une autre mesure de l'impôt que les nations russes, et que la caste nobiliaire y a disparu tout-à-fait. La Russie peut s'incorporer plus ou moins comme l'Autriche, telle autre nation de race différente sans les mêmes inconvénients, qui résulteraient de l'amalgame à sa nation d'une autre de même race, mais à idées différentes et à caractère disparate. Elle a déjà assez d'un royaume de Pologne sans vouloir s'arrondir d'un autre côté d'une manière analogue, et donner à ses ennemis des moyens avantageux d'attaque au cas qu'elle eût l'impolitique de fouler aux pieds les coutumes des Slaves du Midi.

De tous les Serbes, les Monténégrins, comme les plus éloignés de la Russie, paraîtraient les plus partisans de son système, et aussi les a-t-on vus même jadis attaquer les Français seulement par amitié pour leur protecteur. Avec leur vie indépendante, leur insoumission, il y a bien tout à parier qu'ils ne resteraient pas un an tranquilles sujets de l'empire russe, à moins qu'on les laissât tels quels avec leur évêque pensionné de la Russie, et qu'on n'en prît qu'une possession nominale.

---

(1) Voyez l'*Histoire de la Morée*, de M. Fallmerayer, vol. II, préf., pag. XVII.

D'ailleurs, malgré les subventions russes, ils savent s'en plaindre dans l'occasion, et ils n'ont pas abdiqué leur nationalité slave.

Quand on compare entre eux les Slaves, on voit que les Russes ont le plus de rapports avec les Slovaques et les Slaves de la Bohême, tandis que ceux du Midi, et surtout les Serbes, se distinguent des Russes par une moindre tendance à être laborieux, à se soumettre aisément à tout commandement, et à laisser agir les chefs de la nation sans s'inquiéter d'autres choses que de leur intérieur. Les Serbes sont les véritables Italiens des Slaves, et établissent un passage de ceux-ci aux Grecs. Ni ces derniers ni les Serbes ne se trouveraient heureux, incorporés comme province dans l'empire russe. Ces peuples n'en font pas mystère, car, dans le même moment qu'ils se disent Russes de cœur, c'est-à-dire qu'ils applaudissent aux secours que la Russie donne à eux et à leurs compatriotes de la Turquie, et qu'ils respectent même pour le moment les décisions de son haut protectorat, ils n'ont qu'une voix pour proclamer leur nationalité, leur volonté d'être gouvernés par un des leurs, ou au besoin par un prince étranger indépendant. Jamais on n'entend un vœu pareil à celui de certains cantons limitrophes de la France ou de la Pologne, d'être amalgamés avec l'empire voisin, et même dans leurs rêves d'indépendance, les Grecs du Bosphore et de la Thrace, isolés de leurs compatriotes, pensent bien moins à devenir une annexe de la Russie qu'à la renaissance de l'empire grec, opérée par l'assistance des Russes, qui, pour récompense de leurs services, pourraient influencer puissamment le choix du chef de ce nouvel État.

Il n'y a pas jusqu'aux lois et aux vues russes qui soient quelquefois en désaccord complet avec les idées des Slaves turcs, et mainte décision élaborée en Russie s'est trouvée inapplicable en Turquie, si du moins on cherchait à contenter et non mécontenter une population en heurtant ses idées et ses usages. Il ne faut pas oublier non plus que les Serbes et même les Bulgares parlent un langage slave différent du russe, de

manière que les Russes les comprennent difficilement, et eux seulement un peu plus aisément les Russes; c'est à peu près comme les Italiens et les Portugais. Cette circonstance établit déjà une cause de séparation entre eux. Enfin, en remontant dans l'ancienne histoire des Serbes, on voit que cette branche des Slaves a toujours aimé bien plus son indépendance que d'autres. M. Siestrencevitz de Bohusz fait aussi cette remarque dans ses *Recherches sur les Slaves* (vol. I, p. 121), et de là est née la lutte de Tzerni-George et de Milosch.

Si nous ne nous étions pas trompé dans les considérations précédentes, les rapports des Autrichiens avec les Slaves, et par contre-coup avec les Hongrois, devraient en être fort modifiés. L'état de la Hongrie est une véritable honte pour l'Europe à côté de l'Allemagne et de l'Italie, pays florissants, cultivés partout et couverts d'établissements industriels. Le type nomade des Magyares s'y reconnaît encore dans toute sa pureté, et une constitution vicieuse ainsi qu'un manque de lois justes et équitables sur le droit de propriété (1) tiennent ce beau pays à un niveau de civilisation inférieur dans plusieurs comitats à celui où se trouvent les parties les plus florissantes de la Turquie.

Un corps de quelques milliers de nobles, sans contre-poids d'une masse imposante de bourgeoisie, prive la nation presque tout agricole, non seulement d'une représentation nationale équitable de toutes les classes, mais lui ôte de plus les moyens de profiter de ses richesses territoriales et de sa position commerciale. Au lieu d'être utiles à leur pays, ils s'épuisent en opposition systématique et même factieuse contre le gouver-

---

(1) Les acheteurs de propriétés territoriales y peuvent être débusqués juridiquement par des personnes tirant de la poussière d'anciennes pancartes de donations royales ou de possession, ce qui fournit matière à une foule de procès et nourrit une légion d'avocats. Puis on n'y a aucune sûreté de remboursement pour des dettes contractées par des nobles, ou bien les procès, à cet égard, sont interminables ou coûteux. Aussi messieurs les nobles n'ont guère de crédit, et sont la proie des juifs. La création nouvelle de tribunaux (*Wechselgerichte*) mettra-t-elle fin à ce désordre?

nement auquel ils se sont eux-mêmes donnés. Quoique sous le sceptre de l'Autriche, on reconnaît encore en eux cette inimitié des Magyares contre les Allemands et les archiducs d'Autriche, que l'histoire fait remonter jusqu'en 958, au duc hongrois de Taksony, et qui s'est manifestée si souvent. Cependant ces mêmes gens trouvent extraordinaire que l'Autriche n'acquiesce pas à leur demande de laisser toutes les troupes hongroises dans leur pays.

Cette poignée de nobles croit avoir fait une concession immense quand ils ont déversé sur eux les frais des diètes, où eux seuls presque ont voix, tandis que leur argent n'est dû qu'au travail de leurs sujets. La nation paierait volontiers ces dépenses pour la faveur d'y avoir aussi un partage équitable de voix. Ces féodaux seigneurs osent parler de vues libérales, parce qu'ils réduisent le nombre de coups de bâton que tout propriétaire ou plutôt tout agent de propriétaire peut faire donner à ses paysans. Ils affectent une philanthropie parisienne dans leur château dominant des huttes assez misérables, tandis que trop souvent le matin ils déjeunent aux cris de pauvres hommes ou même de femmes frappés encore avec la dernière indécence, seulement pour n'avoir pas travaillé assez la veille (1). Le bâton est tellement à la mode, que les maisons des comitats retentissent tous les jours des cris des gens frappés, et qu'on doit même avancer que le châtiment a perdu en Hongrie sa force par l'habitude et par la callosité qu'en a prise la peau des paysans. D'une autre part, le gouvernement autrichien ne peut abolir dans ses armées l'usage de la baguette; à l'instar des Prussiens et des Bavarois, tant que le Hongrois sera élevé à la manière des bêtes, et qu'il y aura dans ce pays une distinction aussi tranchée que celle des blancs et des noirs dans les colonies.

Ces mêmes gens osent parler de relever l'agriculture, le commerce et l'industrie de la Hongrie, quand, pour ne pas

(1) Ayant eu nous même ce déboire, nous parlons de ce que nous avons vu et entendu.

violer leur constitution, ils laissent à chaque comitat le soin de ses routes et défendent tout droit de péage. Il s'ensuit que, suivant la richesse ou la pauvreté des nombreux comitats, il y a ou il n'y a pas de routes, et dans le centre de la Hongrie des comitats pauvres ayant encore le désavantage de ne pas trouver dans leur sol une pierre grande comme un œuf, ces parties de la Hongrie ne sont jusqu'à présent que des steppes.

Nous savons assez bien que les Hongrois ont amélioré çà et là leurs voies de communication; nous reconnaissons que, grâce à la persistance du gouvernement de Vienne, la route militaire de Presbourg par Trenschin, et le comitat d'Arva jusqu'en Gallicie et celle d'Éperies sont dans un état presque parfait; mais combien y a-t-il de comitats hongrois dans lesquels on cherche en vain ces routes bien entretenues que le gouvernement autrichien a établies dans les frontières militaires de la Croatie, de l'Esclavonie, du Bannat et de la Transylvanie, où il est tout-puissant, et n'a pas à s'en remettre à des délégués de comitats. A quoi sert-il d'établir des dépôts de vins de Hongrie à Pest, quand aucun grand commerçant ne trouve son égal dans le pays, et ne peut compter que les barriques ou bouteilles livrées soient de la même qualité que les échantillons? Le manque de commerce et le peu de sûreté commerciale que le négociant étranger trouve en Hongrie ont fait que la port de Fiume est loin d'être l'égal de Trieste. Les endroits vraiment florissants en Hongrie sont ceux qui jouissent de certaines libertés municipales ou royales, ou ont par hasard le bonheur d'être la seigneurie de quelque magnat éclairé.

De plus, les comitats, jaloux les uns des autres, ont bien de la peine à s'entendre pour la réalisation d'un ouvrage utile à tous. Ainsi Pest et Bude ne sont pas encore liés par un pont permanent, parce que les Hongrois ont prétendu long-temps que cela ne regardait que ces deux villes et non point le pays. Puis tous les nobles étant exempts de payer des péages, les sociétés, pouvant et voulant se charger de l'exécution d'un pareil ouvrage, ont eu encore à surmonter cette difficulté. On a long-temps douté de l'exécution du chemin de fer de Vienne

à Trieste, parce qu'il devait passer sur territoire magyare; une loi d'expropriation a été enfin accordée; s'il n'est pas exécuté, la faute en sera uniquement au mauvais vouloir et aux chicanes des propriétaires nobles hongrois.

Les nobles font sonner fort haut qu'ils remplissent gratuitement pour le bien de leurs compatriotes une foule de charges rénumérées ailleurs; mais témoin des républiques, des bourgeois se feraient probablement une honneur de remplir cette tâche aussi bien qu'eux sans requérir des priviléges fatals au bien du pays. Ils osent comparer leur constitution à celle sous l'égide de laquelle l'Angleterre est devenue le pays le plus riche et le plus puissant du globe, et ils réclament même ridiculement la priorité pour cette belle conception. Ils s'emparent de tous les étrangers voyageurs chez eux pour leur bien inculquer que tout ce qui n'est pas de leur goût en Hongrie ne provient pas d'eux, mais de leur gouvernement allemand qui gêne leur mouvement et leurs idées généreuses, tandis que c'est exactement le contraire, et qu'on ne trouve guère à citer qu'un bien petit nombre de nobles ou d'ecclésiastiques hongrois qui sussent offrir en holocauste sur l'autel de la patrie leurs vieux parchemins (1), comme le fit dans le siècle passé maint preux chevalier et évêque français. L'émancipation totale des paysans pour leurs corvées, l'établissement d'un plus grand nombre de villes libres, des lois fixes sur la propriété, l'emploi des terres laissées incultes par pure négligence, un système bien entendu de routes et de crédit, une

(1) Leurs airs de grandeur et la kyrelle de leurs titres sont quelquefois à pouffer de rire; par exemple, en 1837, nous eûmes l'honneur de descendre le Danube avec le *spectabili domino Cetri Dozsiusper enclytum regnum Hungariæ in utriusque jurata causarum advocati necnon venerabilis consistorii edriesiensis fiscalis.* Du reste, d'autres adresses hongroises sont souvent assez risibles; car sur un autre bateau une maîtresse d'école avait collé sur son coffre: Mademoiselle ***, maîtresse de seconde classe d'après son brevet, et allant munie de son passeport de Semlin à Pest pour voir son oncle ***, grand négociant en cette dernière ville.

représentation à la suédoise de toutes les classes et de toutes les corporations, une police exacte et non inférieure à celle des Ottomans, feraient bientôt oublier les minces avantages que les priviléges des nobles ont pour la masse de la population, pour ne rappeler que le joug dur et absurde duquel elle serait enfin sortie.

Tout autre gouvernement que celui d'Autriche n'aurait pas eu la patience de voir ainsi une de ses plus belles possessions végéter faute de connaissances et de patriotisme suffisant, tandis que des écrivains ignorants donnent par esprit de parti gain de cause à ceux qui empêchent le roi de faire le bien. Une dissolution de la diète à la Bonaparte aurait mis fin à cet état de marasme. Mais le cabinet de Vienne craint trop toutes les secousses, et affiche sagement un trop grand respect pour les coutumes de chaque peuple composant la monarchie bigarrée autrichienne. D'ailleurs les plus audacieux sont arrêtés par ce qui est arrivé à Joseph II, sans penser que les temps sont bien changés, et qu'il ne s'agirait que d'identifier dans les intérêts du gouvernement les Slaves et les Valaques pour trouver ensuite, sans coup d'État, les nobles magyares bien plus traitables. C'est surtout cette puissante considération qui nous semble demander de la part de l'Autriche un changement total de conduite à l'égard des Slaves du Midi et de la religion orientale.

Quoi qu'on en dise et qu'on en espère, il paraît douteux que les nobles magyares entrent franchement ou même assez tôt dans la route qui seule peut relever leur pays, tout en diminuant extrêmement leurs priviléges hors de saison et en partie contre le bon sens (1). Leur ignorance est trop crasse, leurs

(1) Ils viennent enfin d'adopter l'établissement d'un tribunal civil, au moyen duquel on puisse efficacement poursuivre les créanciers et forcer les nobles à payer leurs dettes comme les autres citoyens, ce qui était jadis impossible, puisqu'ils pouvaient s'opposer à l'exécution d'une décision qui avait été l'issue de procès sans nombre. Ils ont aussi proposé à leur roi de reconnaître les juifs égaux de droits avec les chrétiens, et ont fait des concessions aux paysans.

goûts sont trop aristocratiques et les vrais patriotes en trop petit nombre pour attendre d'eux autre chose tout au plus que des demi-mesures. Or, par le temps qui court, les nations de l'Europe n'ont plus des siècles devant eux pour se civiliser, et celle qui ne sait pas marcher au même pas de course que les autres se trouvera prise bientôt au dépourvu et deviendra la proie de quelque voisin puissant.

La Hongrie telle qu'elle est actuellement (1) est donc, malgré la valeur magyare, vu l'attitude des Slaves du Midi vis-à-vis de l'Autriche, non pas un appui, mais une partie vulnérable de cette puissance. Cet État ne peut plus durer long-temps sans les plus graves inconvénients pour l'Autriche comme pour l'Europe. Les changements qui se préparent en Orient précipiteront ce dénouement.

Dans leur profonde ignorance, se croyant encore au moment de leur conquête, ces seigneurs magyares viennent encore dans ces dernières années d'ajouter à tous ces non-sens celui de vouloir rendre leur langue nationale; ce qui, vu leur nombre, comparé à celui des Slaves, des Valaques et des Allemands de Hongrie, est environ aussi rationnel que si les Bretons, venus à la tête du gouvernement français, décrétaient leur langue la seule officielle, érigeaient partout des écoles celtes, et faisaient prêcher aux Français en ancien gaulois (2). Or, tout cela a lieu maintenant en Hongrie aux acclamations de la nation, c'est-à-dire des nobles chevaliers, qui croient qu'eux et la nation ne sont qu'un. Un million est af-

---

(1) *Voyez* l'ouvrage anglais de M. J. Paget, intitulé l'État social et politique de la Hongrie et la Transylvanie (*Hungary a. Transylvania*, etc.), 2 vol. 8°, et *la Hongrie et la Valachie*, par E. Thouvenel, 1840.

(2) Il y a en Hongrie, sur 10,000,000 d'habitants, 4,000,000 à 4,500,000 Hongrois, 2,500,000 à 2,700,000 Slovaques et Bosniaques, 1,300,000 Serbes ou Croates, 900,000 Valaques et 800,000 Allemands, dont 4,500,000 sont catholiques, 800,000 grecs, 1,200,000 de l'église grecque-unie, 1,200,000 luthériens et 2,300,000 calvinistes.

récité au théâtre hongrois à Pest. Une académie des sciences a même publié un gros volume magyare, qui est comme non avenu pour l'Europe. Une académie militaire, à Pest, doit empêcher les progrès du germanisme. Les ouvrages de Cuvier vont être traduits en hongrois, Il existe plusieurs journaux et sept publications périodiques en hongrois. Après 1843, aucun prêtre ne pourra recevoir son ordination sans savoir le magyare. Le Slave et le Valaque doivent oublier leurs idiomes nationaux pour apprendre celui d'une peuplade à laquelle ils sont antipathiques par caractère et par suite du régime. Le roi va être aussi harangué en magyare; cette langue doit remplacer le latin, langue parlée et écrite depuis des siècles en Hongrie, et celle au moyen de laquelle les diplomates, comme les littérateurs, pouvaient s'entendre avec les Hongrois.

Or, il faut savoir que ce langage si prôné est une langue si pauvre, que le dixième des mots est tout au plus magyare, les autres sont un mélange plus ou moins bizarre de slave, de latin, d'italien, d'allemand, avec des mots turcs ou tartares. Pour compléter à toute force un dictionnaire magyare et éblouir ainsi quelque bénévole étranger, les érudits hongrois ont forgé des mots purement *ad libitum* sans employer aucune racine quelconque. Plusieurs personnes s'étant permis cette licence sans s'entendre, on peut comprendre que certaines choses restent des énigmes pour le public si la paraphrase manque en note.

Une considération qui paraît échapper tout-à-fait aux Hongrois, c'est que si le gouvernement autrichien cède à cette monomanie magyare, il désire empêcher que les discussions politiques des Hongrois n'aient aucun retentissement dans ses autres provinces. Or, si la diète de Presbourg se tenait en allemand ou même seulement en latin, et que des journaux en rendissent compte dans une de ces langues, les griefs des Hongrois, dussent-ils même n'être pas fondés, ce mode de publicité pourrait avoir du retentissement hors des frontières magyares. Les Hongrois perdent donc ainsi une influence

qu'ils pouvaient se donner. D'une autre part, cherchant à forcer le Croate et le Serbe à parler le hongrois, ils renforcent les liens d'affection entre ces peuples et les Serbes turcs, et donnent même au gouvernement autrichien de nouveaux auxiliaires contre eux ; or, ce dernier a senti si bien cela, qu'il a suscité en Croatie des manifestations publiques très significatives contre le magyarisme. . . . .

Les *Bulgares* de la Mœsie et de la Macédoine ont les plus grands rapports avec les Serbes, quoiqu'ils soient plus laborieux, mais ils ne leur cèdent en rien certainement en finesse d'esprit. Il ne reste donc que les Bulgares des rives du Danube, qui décèlent déjà par leur langue plus de rapports avec les Russes. Cependant, quand on a parlé avec ceux qui ont émigré en Russie à la suite des troupes, on voit bientôt qu'ils ont été cruellement déçus dans leurs espérances, et qu'un esprit national bien marqué les tient attachés à leur beau pays et aux institutions sous lesquelles ils ont été élevés.

Nous avions cru nous-même que des écrivains avaient exagéré par partialité ce dégoût récent des Bulgares contre les Russes et leur système de gouvernement, nous ne sommes sorti de notre erreur qu'en visitant la Bulgarie orientale, les environs de Bourgas et d'Aidos. Ces pauvres gens étaient tout honteux d'avouer d'avoir émigré, et savaient parfaitement tirer du parallèle établi entre le régime russe et le régime turc sous un pascha bon et juste, qu'il valait mieux rester sur le sol sacré de la patrie que d'aller chez les coreligionnaires de pays étrangers. . . . .

Nous avons vu aussi, comme M. Slade (1), des Bulgares qui trouvaient que la Russie n'aurait pas dû permettre que ses généraux les excitassent à se révolter, puisqu'il était évident qu'on ne voulait pas les aider à s'émanciper. La visite amicale des Russes leur a coûté cher, et il faudrait des promesses plus positives pour les engager encore une fois à fournir si fraternellement en partie aux besoins d'une occupation coû-

(1) *Voyez ses Records*, vol. II.

teuse. Cependant, si la Russie voulait les délivrer, il est certain qu'ils seraient prêts encore à de bien plus grands sacrifices.

Si le gouvernement turc avait eu du tact et savait utiliser ses rayas au lieu de chercher sans cesse à les avilir, il aurait pu attacher si fortement les Bulgares à sa cause, que peut-être une autre fois une armée russe n'aurait pas trouvé dans la population chrétienne les ressources qu'elle y a puisées dans sa dernière campagne. Au lieu de cela, on continue dans la même ornière, à part des mutations de paschas et des demi-concessions provoquées par les Russes, de manière qu'il est tout simple que les Bulgares soient toujours prêts à se placer sous le joug russe, d'après le principe qu'il vaut toujours mieux préférer de deux maux le moindre. Néanmoins, leur contentement ne serait parfait qu'en se sentant sous l'égide d'un gouvernement national, et si certains Bulgares vous disent hardiment : Nous ne sommes pas sujets du sultan, ils n'ajoutent pas de quel souverain ils se croient dépendre. En un mot, ils ne sont Russes que pour le moment, risque à entrer dans telle autre combinaison politique qui assurerait à demi leur nationalité, et surtout les rendrait heureux lorsqu'ils seraient une fois affranchis, avec l'aide des baïonnettes moscovites, de leur plus grand avilissement, le régime brutal et insensé du Turc.

Qu'on ne croie pas que leur clergé, maintenant disposé favorablement pour les Russes, puisse servir à les dénationaliser, car il se gardera bien de montrer cette tendance, sachant qu'il y va de son crédit, et il restera avec le pays.

Si un général ou un haut employé russe leur figure le bonheur d'être sujet de sa majesté de toutes les Russies, les chrétiens grecs de Turquie sont trop fins pour ne pas saluer l'oriflamme à la tête des nations slaves, mais sous main ils pensent secrètement : Laissons toujours faire ces enfants des frimas ; lorsque nous serons les maîtres dans le pays, nous saurons bien avoir notre gouvernement et faire croquer peut-êtrede dures noix aux Russes, au cas qu'ils veuillent nous faire pas-

ser du joug turc à une division classique en castes et porteurs de décorations bigarrées. Tout cela peut être bel et bon en Russie, mais chez nous, nous sommes habitués à une vie trop simple et naturelle pour désirer cette magnifique pyramide établie depuis le paysan serf jusqu'à l'autocrate. L'homme, chez nous et même chez les Turcs, est né libre et ne connaît que l'autorité, tout en croyant toutes les carrières ouvertes à ceux qui ont des talents. Nos terres, délivrées des spahis, nous appartiennent, et personne n'osera nous les ravir, car sans cela il vaudrait mieux tâcher de s'arranger à l'amiable avec les Ottomans. Nous désirons des impôts modérés, des employés nationaux et accessibles comme les Turcs, et surtout nous ne saurions quelque chose qui répugnât plus à nos idées profondes de nationalité que de vouloir nous imposer, comme aux pauvres Polonais, et sous le prétexte spécieux de l'unité, la langue moscovite. La nôtre est pleine de beautés, nous avons une foule de sublimes compositions populaires, les Russes ont reçu de nous leurs livres d'église et y ont puisé pour compléter leur langue barbare. Si quelqu'un devait donc changer de langage, ce serait bien plutôt le frère du nord que nous, vivifiés par la chaleur du midi.

On nous promet, il est vrai, mille perfectionnements à l'européenne : des théâtres, des routes, des ponts, des écoles nombreuses, des fermes modèles, des quarantaines, des gardes-forestiers, une justice divisée en plusieurs degrés, des avocats, de nombreuses chancelleries, une perception mieux organisée, mais demandant un grand personnel, une armée nationale commandée par des officiers russes simplement, faute d'avoir des militaires instruits, dit-on, etc., etc. Mais plusieurs de ces innovations sont contre nos habitudes les plus invétérées; toutes ces choses coûteront énormément d'argent et amèneront d'ailleurs parmi nous bien des étrangers, de manière qu'il nous semble plus désirable qu'on ente sur notre organisation simple petit à petit ce qui est utile et bon à emprunter à l'Europe. N'oubliez pas, au moins, nos maîtres momentanés, que nous voulons être régis par nos gens, et que nous ne désirons

pas plus que les Turcs de nous européaniser si complétement qu'on puisse dire qu'il n'y a plus de nation grecque et slave du midi, et que tous les usages sacrés de ces peuples ont disparu sous la hache niveleuse moscovite. Telles sont les idées qui germent dans les têtes en Turquie. On y accepterait au pis-aller un prince russe à la place du sultan, mais en le priant expressément de ne pas imiter le roi Othon, et de laisser ses amis et ses idées en Russie.

Quant aux Bulgares de la Mœsie et de la Macédoine, toute leur attention est portée vers ce qui se passe en Servie. Trop loin des Russes pour pouvoir raisonnablement espérer des secours efficaces, ils rêvent le rétablissement du grand empire serbe, comprenant outre la Servie et les provinces sus-nommées, une partie de la Haute-Albanie, le pays des Monténégrins, l'ancienne Ratzie et le paschalik de Novibazar. Ce serait vraiment un bel empire auquel il ne manquerait plus que de posséder la Bosnie ou du moins de l'avoir comme alliée sous un chef indépendant de la Porte. Ses limites seraient partout bien marquées par les chaînes imposantes de la Bulgarie occidentale, du Rhodope, de l'Olympe, du Pinde, de Monastir, du Schar et de la Bosnie méridionale et orientale. La Haute-Albanie seule s'offrirait comme une prise aisée aux ennemis occupant les montagnes au N. ou au S., si on pouvait supposer que la Bosnie ou l'Albanie moyenne et inférieure pussent former de sitôt des principautés indépendantes formidables pour un État tel que nous le circonscrivons.

Les Turcs connaissent les vœux des populations dont nous venons de parler; ils savent qu'il y existe des associations sans pouvoir les atteindre, car la trahison n'est pas si facile à y trouver que parmi les Grecs et les Albanais. Ils craignent les menées de la famille princière de Servie, ou plutôt des personnes qui agissent à son insu, et sont enclins à voir surtout en Albanie et en Mœsie des émissaires dans les moindres voyageurs venant de Servie; sans notre spirituel Tatare, nous étions pris pour tel en 1837. De pauvres marchands de sangsues ont même eu à souffrir de pareils soupçons mal fondés.

Une mesure plus efficace a été le désarmement des Bulgares de la Mœsie, en 1837 ; une petite levée de boucliers à Scharkoë en 1836 a servi de prétexte pour la Mœsie orientale, et pour l'autre partie on a mis en avant une échauffourée provoquée en 1837 contre les Serbes, à cause des quarantaines gênantes pour les Bulgares, qui étaient accoutumés à aller chercher du travail en Servie pendant la belle saison. Ce désarmement s'est fait très strictement et est bien plus facile en Turquie que chez nous, parce que chacun portant ses armes, on sait ce que chacun en possède.

Les Bulgares, placés si près de la Servie, ne cessent de comparer l'état heureux des Serbes avec le leur. Ils ont encore les *Spahis* ou seigneurs turcs et leur taxe, et paient, en outre, d'autres impôts qui seuls sont bien plus considérables que celui de chaque Serbe. Ensuite leurs vœux pour le culte religieux ne sont pas entièrement satisfaits. Le gouvernement ottoman a bien envoyé des ordres très stricts qu'on les traitât avec plus de douceur, qu'on leur rendît impartialement la justice, qu'on n'exerçât aucune violence condamnable contre les femmes ni contre les hommes, et qu'on permît la réédification des églises ; mais dans la pratique ces ordres humains et politiques ne sont qu'une lettre morte et perdent la plus grande partie de leur valeur, outre que leur exécution dépend encore de musulmans plus ou moins mal identifiés avec les idées de la Porte. A quoi cela sert-il, par exemple, de parler de justice impartiale; si on ne met pas la hache aux abus et aux prévarications habituelles de la justice ? A quoi bon accorder de bâtir des églises, quand la permission est rendue illusoire par le pourboire que le pascha exige à cet effet ? Enfin les spahis et les paschas n'ont-ils pas mille moyens de tourmenter ou de vexer leurs subordonnés, sans que ceux-ci puissent se plaindre et sachent même où porter leurs doléances ?

Les demi-mesures, le désarmement, ne sont donc pas les remèdes efficaces à la désaffection ; au contraire, ils empirent le mal ; mieux vaudrait cent fois persister avec une sévérité modérée dans l'ancienne routine tout entière que de ne se

montrer condescendant qu'à moitié. C'est ce que ne cessent de dire aussi les Turcs instruits, et de là vient que les réformes du grand seigneur ont gagné si peu de partisans parmi ses sujets musulmans. M. de Pouqueville a dit une grande vérité en appelant la révolte générale des Slaves turcs un événement « qu'on ne peut conjurer, quoiqu'il n'ait pas encore eu lieu (1). »

Dans la Macédoine méridionale commence la *population vraiment grecque* et à idée de cette nation. C'est là qu'on entend pour la première fois parler et prier politiquement parlant pour le roi Othon, comme on s'entretient et on prie même çà et là pour le prince Michel en Macédoine et en Mœsie, et pour l'empereur de Russie en Bulgarie. C'est dans le midi de la Macédoine, en Thessalie et en Épire que le gouvernement turc défend les monnaies du roi Othon, et que les Ottomans sont si mal disposés contre les Grecs, qu'un de mes domestiques, portant des pantalons rayés bleu et blanc, les offusquait singulièrement, parce que le drapeau grec est composé de neuf raies bleues et blanches avec une croix blanche sur un champ bleu dans un coin.

Il est évident, et on l'a mille fois répété, que les frontières septentrionales de la Grèce, des monts Hellovo au golfe d'Arta sont une pure convention qui ne satisfait, ni au relief de la Turquie, ni à la distribution des Grecs dans ce pays, ni même à la politique générale. Les limites d'un royaume grec auraient été placées plus naturellement sur les arêtes qui sont entre la Thessalie et la Macédoine et au milieu de l'Épire; mais nous avons déjà montré qu'on pourrait y annexer encore certaines parties méridionales de la Macédoine. (*Voy.* vol. IV, p. 55.)

Ce royaume aurait ainsi une étendue et une population assez grande pour comporter l'établissement toujours dispendieux d'une famille princière et d'une armée. La plus grande partie des Grecs de la Turquie continentale se trouveraient renfermés dans ces limites, car les Grecs ne peuplent guère à eux seuls des villages ou des bourgs que dans la Macédoine méri-

(1) *Voyez* son *Histoire de la renaissance de la Grèce*, vol. IV.

dionale, et les Bulgares forment la masse des habitants au N. de Castoria, tandis que les Grecs abondent dans l'Épire inférieure. Dans la Thrace, les Grecs sont tellement mêlés avec les Bulgares et les Turcs, qu'on ne peut réellement pas dire que ce pays leur appartienne encore.

De plus, l'extension du royaume grec aurait mis fin à ces menées politiques, ces levées de boucliers, ces brigandages, et ces tiraillements qui ne cessent de fatiguer la Thessalie et l'Épire, et qui offrent d'autant moins de sécurité pour l'avenir, soit de la Grèce, soit de la Turquie, que les condottieri abondent dans ces contrées. Aussi on a toujours vu jusqu'ici se réfugier sur l'un des territoires les chefs de bandes, lorsqu'ils n'avaient pas réussi dans leur entreprise dans l'autre pays; puis, le moment propice arrivé, ils repassent dans leur patrie pour y recommencer de nouveaux désordres.

Tant que les frontières grecques resteront ce qu'elles sont actuellement, on peut prétendre hardiment que s'il éclatait une révolte considérable en Épire ou en Thessalie, ni le roi Othon ni ses conseillers bavarois ou ses troupes ne pourraient empêcher que les Grecs ne s'en mêlassent. Les soldats grecs seraient sourds au commandement, parce que le vulgaire n'est frappé que par ce qui est usuel et naturel, et ne peut pas s'élever à des considérations artificielles de haute diplomatie. Le roi Othon lui-même, s'il est devenu réellement Grec, et s'il désire conserver son trône à sa postérité, serait emporté dans le mouvement, parce que la nation grecque sait ce qu'elle veut, et ce qui doit réellement en faire un État, tandis que les diplomates étrangers se font illusion sur ses besoins réels, et tâchent simplement de gagner du temps sans savoir les concessions qu'ils seront obligés de faire un jour ou les interventions à main armée auxquelles ils se verront forcés pour soutenir leur château de cartes contre vent et marée. S'ils ont pu signer sous Wellington le ridicule protocole du 3 février 1830, qui traçait les limites de manière à séparer l'Acarnanie de la Grèce, ils pourront encore revenir sur celui qui postérieurement a si peu satisfait les Grecs, comme les Turcs.

Aucun décret, aucun déploiement de forces armées ne saurait étouffer la voix de la parenté chez une nation morcelée par suite de combinaisons politiques. De pareilles sympathies peuvent être assoupies pour un temps, et des politiques empiriques peuvent se réjouir de leur ouvrage temporaire; mais la vie des peuples ne compte pas les années comme celle de l'homme. A la moindre occasion favorable ces lambeaux d'une nation se réuniront de nouveau et réaliseront les prédictions des gens qui croient voir dans le groupement de chaque nationalité, dans le respect pour les idées et les coutumes de chaque peuple le plus sûr garant d'une longue stabilité, et osent s'élever au-dessus de l'égoïste et mesquine ambition de n'établir qu'un repos viager dans le monde politique. Cela nous a toujours fait l'effet de ces consultations de médecins dans lesquelles, pour ne froisser l'amour-propre de personne, on prend un *mezzo termine* entre les remèdes héroïques et ceux qui sont sans effet; le malade n'en meurt pas tout de suite, mais il végète seulement encore quelque temps, jusqu'à ce que, de guerre lasse, il appelle à soi un médecin plus hardi et moins craintif de perdre sa clientèle par une non-réussite.

Tel qu'il est actuellement constitué, le gouvernement grec ressemble à une plante de serre chaude; il ne paraît guère pouvoir subsister sans des désordres, des intrigues continuelles et des secours étrangers. A l'exception de l'orgueil d'être une nation à part, la grande masse des Grecs se trouverait probablement plus heureuse sous le gouvernement paternel d'un pascha turc, si toutefois pareille chose pouvait exister en Orient. Ils sont bien heureux que l'empire turc soit si faible et qu'ils soient le point de mire de tant d'ambitions étrangères, car sans cela ils deviendraient aisément la proie de leurs anciens maîtres.

§ 3. Position politique des Bosniaques.

La Bosnie occupe un coin de l'empire turc éloigné de la capitale, et renferme encore dans sa population toute slave des

sentiments de nationalité réunis à une antipathie contre les Turcs et les nations voisines. Tout musulmans qu'ils sont en partie, ils ne savent, en général, du turc que quelques mots, ou même seulement les compliments usuels; aussi les Serbes les ont stigmatisés dans leurs guerres de *Potourtzi* ou pseudo-Turcs. Ce pays, une fois serbe, eut ses sept rois pendant un siècle, de 1376 à 1463, et fut gouverné comme un État indépendant sous la suzeraineté plus ou moins réelle de la Hongrie, pour devenir enfin la proie des Ottomans. Si, avant ces conquérants, la Bosnie avait eu souvent des troubles et des guerres civiles par suite de dissensions religieuses, cette contrée a bien souffert sous les Turcs, car ses maîtres n'ont été sans cesse occupés qu'à en tirer de l'argent et des hommes, et à en diminuer ou extirper les anciennes familles nobiliaires sans rien faire pour sa prospérité.

Il est singulier que ce pays n'ait pas établi son indépendance depuis long-temps, puisqu'il a des frontières si aisées à défendre, surtout du côté du midi, qu'il a une configuration si propre à la guerre de chicane, et une population vigoureuse qui peut mettre aisément sur pied 40 à 60,000 hommes ou même davantage dans une levée générale. Étant enclavée entre des États européens d'où elle pourrait tirer aisément des secours en tout genre, et ne communiquant avec la Turquie que par quelques cols de montagnes, on a peine à comprendre qu'elle lui soit restée soumise.

Le malheur de la Bosnie a été le changement de religion d'une grande partie de sa noblesse. Il faut vraiment qu'une panique se soit emparée des esprits pour s'expliquer cette condescendance envers les Turcs, ou bien ces derniers seuls connaissaient à cette époque l'art de la guerre, car la nature a constitué ce pays en véritable forteresse imprenable pour des assiégés courageux et habiles. Ce schisme, ce mélange de musulmans et de chrétiens grecs et même catholiques, le peu d'union des chefs de la nation entre eux, leur jalousie et leur égoïsme réciproque, les cajoleries trompeuses des Turcs, leur système astucieux de bascule pour empêcher l'établissement

d'une bonne harmonie entre les personnes influentes, et les arrière-pensées de l'Autriche, telles sont les causes qui font que ce beau pays végète encore aujourd'hui sous l'ombre de l'autorité turque.

On peut s'imaginer quelles cicatrices dans le caractère ont dû faire ces exemples de froide astuce et de barbare dissimulation qu'ont données à la nation bosniaque leurs propres maîtres. Néanmoins, à côté de cette rudesse de mœurs, en rapport jusqu'à un certain point avec l'âpreté de leur sol, les Bosniaques présentent en masse une noble race, un peuple plein d'énergie et de bon sens. Il sera long-temps difficile à gouverner même par un prince national; il nécessitera les plus grands ménagements; mais une fois dans la voie du progrès, il y fera des pas de géant, et arrivera immanquablement à une haute civilisation.

La Bosnie, obligée de céder à la force des armes turques, avait choisi un gouvernement aristocratique, qui convenait tout-à-fait à sa noblesse, car cette république aristocratique, à peu près comme celle de Pologne et de Hongrie, était en sûreté par le fait de la suzeraineté reconnue de la Porte. Tout en formant ainsi un tout à part, les nobles bosniaques n'obéissaient qu'autant qu'ils le voulaient, et ils étaient presque tout-puissants relativement à leurs sujets; à peine s'ils aidaient le sultan dans ses guerres. On voit que ce système leur assurait l'indépendance autant que la sûreté extérieure. Leurs chansons nationales prônent cette indépendance réelle de leurs chefs, et traitent quelquefois fort cavalièrement leur suzerain, le padischah.

Dans ce moment, où les Turcs ont achevé à peu près la ruine de tous les capitaines ou chefs nationaux et ont transporté eux ou leurs parents jusqu'au fond de l'Asie, les plus grands griefs des Bosniaques contre le gouvernement de Constantinople sont les impôts assez pesants, et surtout le nouveau système de recrutement pour l'armée. A force de persécutions et d'expéditions contre les récalcitrants, le visir est parvenu enfin à obtenir quelques recrues bosniaques;

mais leurs concitoyens ne veulent pas les laisser sortir de leur pays, et le sultan, au contraire, a le système européen de faire faire des chassés-croisés à toutes ses troupes.

Du reste, le visir est toujours obligé pour sa sûreté d'avoir comme jadis à sa solde quelques milliers de troupes irrégulières d'Albanais pour n'avoir pas à craindre de désobéissance de la part de ses Bosniaques armés. En 1838, il avait même tellement besoin d'étrangers, qu'il offrait une prime à tout homme quelconque qui se présentait de bonne volonté, de quelque pays qu'il fût.

On a bien publié déjà souvent que la Bosnie était pacifiée; elle ne l'est pas, et ne peut l'être que sous un gouvernement rationnel et embrassant les intérêts nationaux. Tel ou tel visir, suivant sa capacité, y jouira de plus ou moins de tranquillité, mais l'avenir restera tout aussi incertain qu'avant sa venue. La ruine et l'exil d'une famille n'éteignent pas son parti, au contraire, ils le fortifient par une haine qui se perpétue de père en fils et n'attend qu'un moment favorable pour éclater.

On entend raconter à cet égard bien des histoires sur la manière traître dont les Turcs se sont débarrassés des chefs nationaux. Ils les ont opposés les uns aux autres et nourri leur animosité de famille à famille, ou les ont attirés dans des pièges dans lesquels les attendaient la dégradation, l'exil, la prison ou la mort.

Le Bosniaque, pas plus que le Turc, n'a pu comprendre la nécessité du *fess;* il sait que son pays a fourni aux Ottomans plusieurs de leurs hommes d'État les plus distingués, tels que le grand-visir Sokolli sous trois sultans, et plusieurs autres grands personnages; il trouve les impôts trop lourds, et surtout il veut voir l'argent de son pays rester dans la nation et lui profiter. Il ne désirerait pas précisément se séparer de la Turquie s'il pouvait y jouer un rôle aussi important que les musulmans turcs; mais, mahométan aussi, il ne peut supporter de se voir placé au-dessous des Ottomans, qu'il méprise et qu'il a battus si souvent.

Il y a plus d'un rapport entre la position de la Bosnie rela-

tivement à la Turquie et celle de l'Irlande vis-à-vis de l'Angleterre ; les deux pays sont également relégués loin du centre du gouvernement, négligés, imposés durement, et excités ainsi à se créer une nationalité, ou à embarrasser au moins beaucoup le gouvernement.

L'antipathie et la défiance des Bosniaques contre les Turcs s'est montrée surtout d'une manière éclatante lors de la dernière guerre des Russes avec les Turcs, car ils n'ont point secouru leurs coreligionnaires ; leur prétexte, que la Servie leur barrait le chemin n'était guère admissible, car ils pouvaient faire le tour de cette principauté. Ils ont voulu montrer au sultan le peu de faveur dont son gouvernement jouissait dans leur pays, et plusieurs chefs savaient que le cordon les attendait à leur arrivée en Romélie, comme anciens janissaires.

Le malheur du Bosniaque est de n'avoir à ses côtés aucun ami. Les Albanais ayant toujours été les satellites des visirs de Bosnie, et les Bosniaques à leur tour ayant quelquefois aidé les Turcs à châtier les Albanais, une haine nationale sépare ces deux nations, qui, réunies ou alliées, auraient pu depuis long-temps faire la loi à la Turquie, et même se partager entre elles au moins la Turquie d'Europe.

L'antipathie des Bosniaques pour les Serbes date de loin ; savoir du temps du royaume serbe, les premiers ayant été quelquefois les sujets, ou du moins leurs chefs souvent les vassaux des rois serbes, ce qui est aisé à comprendre, quand la Servie possédait les plateaux et les montagnes de la Bosnie méridionale ou de la Haute-Albanie. Ce désaccord n'a fait que s'accroître par le schisme religieux et les guerres récentes. D'une autre part, si la conquête de la Bosnie est très difficile depuis la Servie, à cause du relief du pays, celle de la Servie a toujours offert des difficultés aux Bosniaques, de manière que ces deux contrées forment vraiment chacune un tout à part, et leur réunion n'est point si prochaine que sembleraient le croire certains écrivains. Le Serbe du commun peuple peut désirer une campagne en Bosnie pour piller et se venger d'anciennes

offenses : mais les chefs savent, par l'expérience de 1807, toutes les difficultés de cette entreprise, lors même qu'ils pourraient compter sur la coopération de leurs compatriotes chrétiens disséminés en Bosnie. A quelles misères ces derniers seraient-ils réduits, si l'expédition manquait! D'ailleurs pour que le prince serbe eût un prétexte spécieux, il faudrait des circonstances d'autant plus particulières que l'Autriche espère toujours qu'au moins la Bosnie ne lui échappera pas au cas d'un démembrement de la Turquie. Sur aucune province turque, le cabinet autrichien ne paraît avoir plus de renseignements.

Aussi, on a dit et écrit que cette puissance voit probablement avec un plaisir secret que les Turcs lui facilitent la possession de cette province en en extirpant toutes les familles anciennes, et en y étouffant autant que possible toute idée de nationalité. Dans ces dernières années, l'Autriche a même assisté le visir de Bosnie dans ses prétendues expéditions pour rétablir l'ordre, et les Turcs n'y ont vu qu'un service purement de bon voisinage.

Le comble de l'habileté du cabinet russe serait de trouver les moyens d'engager la Porte à céder la Bosnie au prince serbe ou à un chef national héréditaire, afin d'enlever à l'Autriche tout prétexte d'intervenir dans les troubles véritables ou factices de ce pays. En vérité, la Porte n'y perdrait guère en revenu, si ce n'est en puissance, moyennant des stipulations avantageuses. L'Autriche pourrait donner dans le panneau d'autant plus aisément que, dans le pis aller, elle paraîtrait préférer au *statu quo* une confédération des provinces septentrionales de la Turquie, sur laquelle elle exercerait la même influence qu'en Italie, sans blesser, à la Bonaparte, les nationalités par de vains titres. La Russie, au contraire, peut avoir des vues totalement différentes, et peut désirer ne se servir des Autrichiens que pour tirer les marrons du feu, c'est-à-dire intervenir en Bosnie pour y ramener l'ordre et préparer un gouvernement national.

Sous ce rapport, il sera curieux de voir si l'Autriche donnera dans ce guet-apens, et se laissera même frustrer de la possession éventuelle de la Bosnie, pour laquelle la suze-

raineté reconnue de la Hongrie lui donne tant de droits. Il serait plaisant si, comme en Perse, où les Anglais ont aidé, de concert avec les Russes, à élever sur le trône le prince actuel, ennemi des Anglais, qu'en Bosnie les Autrichiens se laissassent employer, par suite de protocoles entre les puissances, à établir quelque prince agréable en apparence aux deux parties intéressées. Or, une fois sur son trône dans un tel pays, il serait obligé de gouverner suivant la volonté nationale, et non d'après les ordres de Vienne, sous peine de se voir chassé, ce qui occasionnerait pour l'Autriche un état de guerre qui pourrait être ruineux et dangereux. Si les Autrichiens sont appelés à introniser un prince en Bosnie, ils feront donc bien de diminuer les difficultés artificielles et naturelles qui s'opposent à pénétrer dans le centre de ce pays pendant qu'ils y seront les maîtres. Plus tard, le prince, devenant national, pourrait leur en fermer trop aisément les portes, et leur enlever encore par dessus le marché la Dalmatie et la Croatie, sans les ports desquels la Bosnie n'a point de débouchés, puisqu'elle ne produit que ce qui abonde en Hongrie, pays manquant lui-même d'exutoires. La marine autrichienne ne pourrait guère empêcher cette humiliation, les places une fois prises, ainsi que la côte en général, offrant tous les moyens artificiels ou naturels nécessaires pour repousser des attaques du côté de la mer.

La plus grande finesse anti-autrichienne paraîtrait donc consister à faire voir la nécessité de l'union des trois pays cités, sous un prince, d'abord en apparence, disposé favorablement pour les Autrichiens, ou même allié avec la maison impériale, puis d'amener par des intrigues, des mesures catholiques outrées, une réaction en Bosnie, qui ferait que ce pays tournerait ses vues vers d'autres puissances, et s'allierait avec elles pour abaisser l'Autriche, et essayer même d'en détacher quelques unes des parties placées actuellement sous un sceptre commun. Sous ce rapport elle l'a échappé belle sous Bonaparte; car on peut se demander si, saisissant bien ses intérêts, il n'aurait pas pu concéder à l'empereur Alexandre la clef de sa maison, puisque, avec moins de despotisme, il aurait pu alors

détacher de l'Autriche la Gallicie, la Hongrie, la Bohême et le Tyrol, pour venir plus tard prier son cher allié de lui remettre le petit dépôt qu'on ne lui avait fait que momentanément.

Le Bosniaque, de son côté, ne désire que conserver sa nationalité, et qu'on le laisse tranquille chez lui; il ne cherche et ne désire pas de conquêtes, en trouvant tout aussi humiliant la perspective du joug de l'Autriche que de celui de la Servie. Comme il sait que l'avantage de l'attaque est pour la première puissance et non pour les Serbes, il la craint bien plus que ses compatriotes de Servie. De là vient en partie cette animosité qui a produit de petits combats sur les frontières de la Croatie autrichienne et de la Servie.

Nous ne pouvons taire que nous avons entendu des Bosniaques, fatigués tellement des troubles et de l'irrégularité d'action du gouvernement turc, manifester qu'ils seraient prêts à se soumettre aux lois qui régissent la Servie, et à prêter serment au prince serbe, tout en conservant leur nationalité et leur religion. De pareils aveux sont le dernier recours du Bosniaque mécontent, et l'exécution trouverait bien des opposants et surtout des difficultés, puisque les chrétiens de Bosnie se croiraient avoir droit à plus de faveurs que les musulmans, maintenant leurs maîtres.

D'une autre part, on ne peut douter que sous les rapports de la civilisation et des revenus la Bosnie prendrait un tout autre aspect si elle formait un tout avec la Dalmatie, et se trouvait liée à ses beaux ports par de bonnes routes. Elle aurait alors ses débouchés naturels, tandis que maintenant la Dalmatie, entre les mains d'une puissance étrangère, contribue beaucoup à isoler la Bosnie du reste de l'Europe. On peut ajouter la remarque que comme pays d'intérieur de continent, la Bosnie actuelle est du petit nombre des pays dont le bien-être a diminué depuis la cessation du système continental de Bonaparte. Le grand commerce de transit d'alors était pour elle ce que la route de Belgrade à Constantinople et Salonique est pour la Servie. L'établissement de la quarantaine de Servie lui a déjà fait un peu de bien en ramenant des caravanes sur ses routes.

Ces considérations amènent à penser que si la réunion de la Dalmatie et de la Bosnie au détriment de l'Autriche est peu probable, leur soumission mutuelle au sceptre autrichien pourrait trouver moins de résistance qu'on le pense, parce que l'antipathie des Bosniaques contre les Allemands diminuerait à mesure que se développeraient les avantages financiers et commerciaux de cette transaction.

La seule possibilité qui pourrait contrarier cette fusion désirée, serait encore à chercher dans une trop grande prédilection gouvernementale accordée aux catholiques au détriment des religionnaires grecs et mahométans.

On pourrait aussi penser que de tous les pays d'Europe, l'Autriche ayant le plus de rapports commerciaux avec la Turquie, et en particulier avec la Bosnie, le gouvernement autrichien craint de compromettre ses intérêts en s'appropriant une partie de ces pays, car il est clair que dans ce cas peu d'années suffiraient pour qu'une foule d'objets de fabrication autrichienne n'y trouvassent plus d'écoulement, parce que les habitants auraient appris à se les faire eux-mêmes en en ayant tous les matériaux.

Avec les forteresses naturelles de la Transylvanie et de la Bosnie, l'Autriche serait inattaquable au S.-E., en même temps que ces pays lui offriraient, en cas de grands désastres, un dernier refuge assuré. D'un autre côté, aucun pays n'est mieux situé pour pouvoir faire en très peu de temps autant de mal à l'Autriche que la Bosnie. Les incursions terribles et fréquentes des Turcs, depuis ce pays jusqu'en Carniole, en Styrie et Carinthie (1), ne sont-elles pas déjà des indications suffisantes des entreprises qu'un ennemi habile, posté en Bosnie, pourrait se permettre presque impunément? Quels moyens aurait l'Autriche de conserver la Dalmatie et la Croatie, si la Bosnie était au pouvoir d'un monarque européen? Inattaquable chez lui, il pourrait se retirer dans sa forteresse de montagnes, s'il

(1) En 1493, le pascha Jakoupes pénétra par la Croatie jusqu'à Cilly et Pettau en Styrie.

avait des revers, tandis qu'il aurait un avantage immense sur les troupes autrichiennes en cas de succès.

On ne peut se dissimuler qu'une fois que le Bosniaque serait plus éclairé et muni des connaissances de la tactique militaire européenne, son pays ne pût devenir, dans le cas d'une révolte, une citadelle d'autant plus redoutable et dangereuse, qu'elle pourrait trouver au besoin des secours en Turquie.

L'*Herzegovine*, jadis unie au sandjak de Bosnie, forme dans ce moment un paschalik à part, dont le chef, tout en ayant l'air d'être soumis à la Porte, tâche de se rendre aussi indépendant que possible. On lui reproche des cruautés exercées sur des chrétiens distingués du pays, tant catholiques que grecs. La Bosnie et l'Herzegovine se trouvent donc environ dans la position où ces provinces étaient lorsqu'il y avait un roi bosniaque et un duc herzégovinien ; car on sait qu'en 1440 l'empereur Fréderic reconnut ce titre à Étienne, chef de ce pays; ce duché ne cessa qu'en 1483 par la conquête des Turcs. Les rois hongrois n'ont guère joui que de la suzeraineté de la Bosnie, quoiqu'en 1481 le roi Matthieu ait aussi possédé l'Herzegovine.

Ce pays étant séparé de la Bosnie par des chaînes de montagne, et étant arrosé par des eaux débouchant dans l'Adriatique, il pourrait se faire, dans le cas d'un bouleversement en Turquie, que l'Autriche s'emparât au moins de l'Herzegovine et de la Croatie turque jusqu'à l'Ouna. Cette rivière et la chaîne principale de la Bosnie occidentale seraient dans tous les cas une limite plus convenable pour la Croatie et la Dalmatie que les singulières frontières sèches actuelles, comme on les appelle. La Bosnie resterait une principauté séparée ou serait annexée à la Servie.

Ce qui gêne surtout l'Autriche en Dalmatie, c'est l'isolement de l'ancien territoire de la république de Raguse au milieu de l'Herzegovine. On sait que les langues de pays qui unissaient jadis cette république à la Dalmatie et aux environs de Cattaro n'ont été cédées aux Turcs que pour ne pas venir en contact avec les États vénitiens.

Sans le système niveleur de Bonaparte et le mépris pour tout droit des gens tant de sa part que de celle du gouvernement britannique, la république de Raguse aurait continué à végéter jusqu'au moment que la Bosnie serait devenue une province à part, ou une annexe de quelque autre État, et alors cette république aurait retrouvé tout naturellement son ancienne splendeur, comme premier port de l'Herzegovine. La réunion au grand empire, présentée ironiquement aux peuples comme un souhait national, n'a été pour cette république que l'achèvement de sa ruine, et l'Autriche, en héritant de cette domination usurpée, n'a pas pu faire cesser ce déclin d'un État jadis prospère.

Depuis que les États vénitiens sont réunis à l'Autriche, cet empire a reçu le complément de côtes nécessaires pour devenir une puissance maritime, et jouer ainsi le rôle digne de sa grandeur et de ses richesses territoriales. La Dalmatie avec ses ports et ses îles est une excellente école de matelots, et les marins de ces pays ont été renommés de tout temps. Aussi Venise a toujours disputé à la Hongrie la possession de ce pays, tout en lui abandonnant le vasselage de la Croatie. On se rappelle qu'en 1475 le roi Matthieu de Hongrie trouva à Schabatz parmi les munitions turques des flèches vénitiennes, parce que Venise, jalouse des conquêtes des Hongrois vers l'Adriatique, ne croyait pas impolitique d'aider secrètement les Turcs contre les Magyares. Ce sont les matelots et les soldats dalmates qui ont fondé la grandeur de Venise et l'importance de la république de Raguse. Si Venise végète à cause de Trieste, si le commerce et la marine de Raguse est anéantie, depuis que, le 26 mai 1806, Bonaparte fit occuper militairement cette république, elle reprendrait bientôt son ancien essor, si l'Herzegovine et la Bosnie passaient sous le sceptre autrichien. Au lieu de se plaindre, les Ragusains béniraient le gouvernement auquel ils sont échus (1).

(1) Les habitants d'Épidaure ayant vu leur ville détruite par les Slaves en 549, la rebâtirent au Vieux-Raguse, comme les habitants

Si la navigation à la vapeur paraît convenir surtout à la mer Méditerranée et à la mer Noire, on se trompe quand on croit que l'Autriche n'a pas les moyens de s'élever au rang d'une puissance maritime formidable. On oublie l'histoire des républiques de la Méditerranée, elles dont les flottes ont décidé si souvent le destin des rois, et dont les vaisseaux marchands étaient connus sur tant de mers. Aussi, à côté d'une navigation à la vapeur sur le Danube et ses affluents, comme sur la mer Noire et la mer Méditerranée, nous voyons déjà le pavillon autrichien franchir l'Océan, et des traités de commerce avec le Brésil, les États-Unis, l'Angleterre, etc. Si l'Autriche possédait une fois l'Herzegovine, la Bosnie et la Haute-Albanie avec le port de Douratzo (1), il n'est pas douteux que sa marine adriatique ne s'accrût beaucoup, et ne devînt de poids dans les destinées du bassin méditerranéen.

Si l'Autriche voulait aisément prendre possession de la Bosnie, il faudrait montrer une grande tolérance religieuse et déclarer chacun libre de suivre sa foi, en se gardant bien de se bercer de l'espoir trompeur de voir revenir les mahométans dans le giron de l'église chrétienne. Le prosélytisme leur serait odieux, vu leur caractère obstiné et très impolitique; si jamais ils venaient à préférer le christianisme au déisme, cela ne pourrait venir que d'eux-mêmes, par suite de réflexions et d'avantages temporels; mais leur conversion n'offre pas les mêmes chances que celle des Albanais. Il faudrait aussi, comme lors de l'occupation de la Crimée par les Russes, laisser à tout mahométan le choix de vendre ses biens et d'émigrer ou de rester dans le pays. Une mosquée élevée dans Vienne sous un prétexte quelconque, tel que pour le besoin des jeunes Turcs dont on y fait l'éduca-

---

de Patavium, fuyant devant Attila, furent les fondateurs de la ville des Lagunes. La république de Raguse formait un État isolé, occupant un littoral de 25 l. de long sur 1 à 1 1/2 l. de largeur. (Voyez *Geschichte des Freystaates Ragusa*, par J. Christ. De Engel. Vienne, 1807, in-8°.)]

(1) Il ne manque qu'un môle à ce port pour le rendre excellent.

tion, désarmerait plus aisément l'antipathie des Bosniaques que les plus belles promesses à côté de faveurs accordées aux catholiques de Bosnie.

Si les fanatiques de toutes les sectes chrétiennes trouvent la proposition inacceptable, on peut cependant rappeler qu'en Russie et aux Indes les mosquées et la religion mahométane sont tolérées, et qu'au XII[e] siècle les empereurs byzantins avaient permis l'édification d'une mosquée à Constantinople à cause du grand nombre de marchands mahométans. Or, il est curieux de lire dans l'histoire que cette tolérance de la part des Grecs était regardée comme une abomination par les croisés latins, tant il est vrai qu'en tout temps l'église romaine s'est montrée moins tolérante que l'église grecque.

L'Autriche doit toujours se rappeler que ses seuls partisans en Bosnie, les catholiques ou *Schokatz*, sont haïs par les musulmans comme par leurs compatriotes grecs, à cause de leur manque de ce sentiment de nationalité et de patriotisme qui est le type des autres Bosniaques. Si elle oubliait cette vérité, la Bosnie deviendrait promptement pour elle une seconde Navarre, et la révolte pourrait même dépasser les frontières de cette province pour s'étendre en Hongrie.

Enfin, la Bosnie demanderait une administration particulière où on combinerait les coutumes nationales et les formes usitées avec les règlements européens qui pourraient le mieux s'y adapter. Si on voulait, au contraire, n'y établir qu'un système militaire comme sur les frontières autrichiennes actuelles, on serait bientôt obligé de s'en départir, et il en serait de même si on avait l'absurdité de modeler la Bosnie sur la Hongrie. Il faudrait tout-à-fait faire abstraction de l'oasis aristocrate de Hongrie et humilier ces fiers magnats par la prospérité de la Bosnie, qui ne manquerait pas de découler d'une administration et de lois adaptées convenablement à ce pays. Si la civilisation n'est pas introduite ainsi par l'Autriche dans les provinces serbes de la Turquie, on peut hardiment prétendre qu'elle y affluera bien plus vite de la Macédoine ou de la Grèce que de la Hongrie.

Le Bosniaque nous a toujours été représenté comme un

musulman farouche et nourrissant une haine implacable contre les chrétiens. Il n'en est pourtant point ainsi quand on peut lui parler dans sa langue; l'habitant de la Bosnie n'a que la rudesse de ses montagnes, qui l'isolent trop du reste de l'Europe. Il est excellent père de famille, bon (*Dobri lioudi*, bonnes gens), hospitalier, aimable et reconnaissant (*blagodaran*). Ouvert et franc, il est aisé à persuader, parce qu'il aime toujours mieux croire le bon que le mauvais. Il n'est dissimulé et perfide (*Nevjeran*) que lorsqu'il craint la perfidie ou parce qu'il prête trop aisément l'oreille à de faux amis.

Haïssant l'oppression comme tous les habitants des montagnes, il est enclin à la révolte, et joint à l'audace une grande fermeté, une fois qu'il a pris son parti. Mais sans portée élevée de politique à cause de son ignorance, on le voit souvent manquer aux alliances les plus utiles, et négliger de secourir ceux qui lui sont nécessaires, ou même ne pas savoir se créer des amis à l'étranger. N'ayant pas de connaissances de la tactique militaire, et ne possédant même guère le talent des Albanais pour la guerre de montagnes et de tirailleurs, le Bosniaque n'est que trop enclin à se fier à sa bravoure personnelle. Aussi malgré leur peu d'attachement pour la Porte, le sultan les a toujours battus, les opérations de ses généraux ayant plus d'ensemble, et les chefs bosniaques, jaloux les uns des autres, offrant toujours prise à la séduction.

Si le Bosniaque musulman ne voit pas de bon œil les chrétiens, c'est qu'il les sait sans cesse occupés à combiner les moyens de lui ravir sa liberté. Plein de bravoure, son sang s'allume à l'aspect des frontières de l'Autriche, parce qu'il connaît que le danger le plus imminent est de ce côté. Les chrétiens bosniaques lui causent des inquiétudes, parce qu'il craint qu'aidés par leurs coreligionnaires ils ne deviennent maîtres du pays, et ne forcent les musulmans bon gré mal gré à abjurer le déisme auquel ils tiennent.

Les brigandages des Bosniaques sur les frontières autrichiennes ne peuvent être imputés à la nation bosniaque, car ils ne sont que l'effet de déserteurs impériaux et de bandits ayant réussi par hasard à s'élever en grade. D'ailleurs, les

Autrichiens ont toujours eu leurs raisons pour grossir beaucoup ces méfaits, se réservant pour l'avenir une somme d'arguments d'autant plus spécieux pour intervenir en Bosnie au premier moment favorable donné.

On peut aussi regarder ces petites guerres comme les restes de l'ancienne animosité des mahométans contre les défenseurs de la chrétienté, savoir : la Hongrie, l'État de Venise et l'Autriche. Les paix entre les Turcs et ces puissances n'ont été bien plutôt que des trèves, afin de reprendre les forces nécessaires pour le renouvellement des hostilités. De ces incursions ennemies est résultée cette tache pour le caractère bosniaque, tandis que l'histoire démontre que sous les régents et les rois chrétiens de Bosnie, des brigandages ont été commis tout aussi fréquemment sur la frontière croate et dalmate. C'est la nature des lieux et le fait que c'est une frontière sèche qui ont occasionné de tout temps ces méfaits. Ils ne cesseront que lorsque le pays sera entrecoupé de routes, déboisé et plus peuplé, ou bien sous une police plus exacte.

§ 4. Position politique des Albanais.

Les Albanais sont la pépinière des satellites des Turcs. Comme les Suisses, ils aiment à servir, parce qu'ils sont accoutumés dès leur jeunesse à manier des armes; qu'ils se plaisent dans de jolis costumes et dans une vie aventureuse, et surtout parce qu'ils sont très pauvres dans leurs montagnes.

Dans toute la Macédoine, la Mœsie et l'Albanie, les troupes sont la plupart des Albanais, qui forment aussi la majeure partie des gens d'armes dans toute la Turquie. En Asie-Mineure, et même sous le pascha d'Égypte, il y a de nombreux corps d'Albanais. Les restes de ces vieux soldats, au lieu de retourner dans leur patrie, ont quelquefois formé des colonies, des villages dans la Turquie d'Europe et d'Asie; ce sont ce qu'on appelle les villages arnaoutes.

Il est aussi arrivé que pour punir et étouffer des révoltes, le gouvernement turc a fait expatrier des villages entiers en

Albanie, et en a obligé les habitants à finir leurs jours même en Asie, loin des cendres de leurs aïeux. Dans ces dernières années encore, 5,000 personnes ont été transportées ainsi en Thrace, depuis la Haute-Albanie et le pays des Arnaoutes, pour pacifier ces contrées. Deux ans après, en 1837, un certain nombre ont obtenu de rentrer chez eux, et nous en avons rencontré un détachement dans 20 voitures. Ils étaient obligés de se nourrir, mais le gouvernement leur payait les charrettes, qui étaient conduites par des Bulgares. Cette charge était déduite pour ces derniers de leurs impôts et des corvées. Pour aller joindre le pascha d'Égypte, on dit que les Schkipetarcs s'embarquent quelquefois sous le prétexte d'aller à la Mecque.

En voyant tant d'Albanais dans les rangs turcs, on croirait que ce sont ses plus fidèles sujets, tandis qu'ils sont tout le contraire, et qu'ils ne cherchent en servant qu'à assouvir leurs penchants, tout en étant trop souvent disposés à trahir leurs maîtres, s'ils le peuvent avec avantage et en toute sécurité. Ils sont généralement sous le commandement d'officiers turcs[1], et eux ne remplissent tout au plus que des places très subordonnées, car sans cela les Turcs ne pourraient compter sur rien, si ce n'est lorsqu'ils les placent vis-à-vis de leurs ennemis, comme en Bosnie ou en Servie.

Du reste, au milieu des Bulgares, qu'ils n'aiment ni ne comprennent, ils nous ont toujours fait l'effet des Hongrois dans les provinces lombardo-vénitiennes. Le gouvernement ne les a pas à craindre tant qu'ils sont disséminés ainsi dans des garnisons et sous le commandement de Turcs; mais s'il lui prenait fantaisie de créer des officiers albanais supérieurs, et d'imiter les rassemblements de troupes des monarques d'Europe, les Albanais pourraient sentir leur force et en profiter. Ce seraient d'excellentes troupes de tirailleurs et d'avant-gardes, sans leur goût extrême pour le pillage et leur tendance à l'insubordination.

Les Albanais méprisent tous les Turcs, parce qu'ils se regardent leur supérieurs pour la portée et la finesse d'esprit.

Souvent ils n'en parlent entre eux qu'en les désignant par des sobriquets méprisants, tels que *Tschorbaschis*, mangeurs de soupe; *Pesevenk*, fils de femme de mauvaise vie, etc. Les Albanais grecs étaient dans l'habitude d'exiger pour la rançon de leurs prisonniers turcs un âne ou une bête de somme, comme les Monténégrins des cochons. Ils se souviennent encore de Scanderbeg, d'Ali-Pascha et d'autres chefs sous lesquels ils ont tenu les Ottomans en échec. Ensuite, ayant sous les yeux l'exemple de plusieurs districts albanais indépendants, sans impôts ni gardes, ils ne peuvent vraiment pas avoir un grand respect pour les autorités turques, qui du reste les traitent avec la même négligence et la même impolitique que les Bosniaques.

Les Albanais et les Bosniaques musulmans nous paraissent placés, relativement aux Turcs, à peu près comme les Basques vis-à-vis des Espagnols, et les Bretons vis-à-vis des Français, comme était jadis la nation gallique vis-à-vis des Anglais. Tous ces peuples, auxquels on peut ajouter les Letons et les Wendes, tendent à disparaître parmi les nations d'Europe. Néanmoins, dans les contrées où on les a négligés, comme en France, et où on n'a pas fait en temps opportun les essais de fusion, ces peuplades sont devenues de grands embarras pour ceux qui les possédaient, témoin les guerres des Écossais contre les Anglais, les révoltes des Bretons ou Vendéens en France, et la guerre civile récente en Espagne. De même en Turquie, comme on n'a nullement cherché à rattacher à la métropole l'Albanie et la Bosnie, ces provinces auraient été peut-être à elles seules l'origine de la ruine de la Porte, si d'autres événements ne l'avaient pas précipitée.

Dans ces dernières années, les Albanais ont bien fourni çà et là des recrues, mais cela n'a pas été le cas partout. Les Myrdites n'en ont point donné, et les Toskes ont déclaré en bonne partie ne vouloir servir qu'en corps irrégulier, engagé pour un temps, et pouvant retourner chez eux presque quand bon leur semblerait, parce qu'ils se font relever par des camarades. Ainsi, en 1836, le visir de Scutari, Osman-Pascha, a

voulu exécuter à cet égard les ordres du sultan, et s'est vu assiégé tout de suite, lui avec 3 à 4,000 hommes, par un nombre au moins double d'Albanais. Il a été obligé bien vite de capituler après dix jours de siége, ayant perdu environ 1,500 hommes, n'ayant plus de vivres et tout secours devenant impossible, le passage du Drin étant occupé par les insurgés. En attendant, il avait détruit à coups de canon une bonne partie de la ville sous la forteresse, et avait envoyé des boulets jusqu'aux extrémités les plus éloignées de la cité.

Pendant ce moment d'anarchie, les habitants chrétiens de la ville sont restés tranquilles, ou se sont mis en sûreté; mais dans la campagne, les Albanais catholiques ont fait cause commune avec les musulmans, soit par similarité de vues, soit par crainte de leur ressentiment. On nous disait que les chefs des villages avaient fait assez bien la police pendant le temps de cette occupation de Scutari.

En septembre 1837, après l'installation du nouveau pascha du Nisam, nommé Hassam, on s'attendait à la reprise de la levée de recrues pour l'armée regulière, et même à l'arrivée du Roumeli-Valesi de Monastir pour appuyer à main armée cette résolution. Jusqu'ici il n'en a rien été, et le pascha, enfermé dans sa citadelle en ruines, continue à régir la partie de son paschalik qui veut bien payer les taxes ou qu'il peut forcer le plus aisément à cela.

Les manières brutales des Turcs envers les Albanais sont tout-à-fait hors de saison, et amènent trop souvent des troubles dans le pays. Nous avons déjà raconté l'émeute qui eut lieu, en 1837, à Ipek, à cause d'un armurier, offensé par un Kavas. (*Voy*. vol. III, p. 189.) Près de la même ville, sur la route de Detschiani, on nous fit remarquer un village dont les habitants avaient tué, en 1836, 23 soldats du pascha, parce qu'ils avaient voulu forcer l'exécution de mesures qui leur paraissaient dures. Ces paysans n'étaient pourtant rien moins que des assassins, comme les Turcs les qualifient. Quand aucune remontrance n'est écoutée, et que la nationalité comme la justice sont foulées aux pieds, l'homme énergique n'a plus que le

recours aux armes pour assurer son existence : c'est le cas en Turquie.

Lorsqu'une pareille injustice a lieu, et que l'Albanais isolé ou une commune s'est fait justice, le fait se répand dans le pays, on s'exhorte à l'assistance, on veut partager les mêmes dangers, on cherche des chefs, et une simple violence ou une exaction, faite sans discernement, amène la rébellion de tout un district. De plus, depuis les réformes du sultan, des derviches et des imans, au lieu de s'interposer et de prêcher l'obeissance, sont plutôt prêts quelquefois à exciter les rebelles contre un sultan, qui préfère les idées chrétiennes à celles de ses propres sujets et du Coran.

Les paschas sont dans une position très fâcheuse, car ils ne peuvent faire justice aux plaintes des Albanais sans se discréditer auprès de leurs gens, et s'ils n'ont pas les moyens de punir l'insolence des rebelles, leur autorité est méprisée. Aussi il y a des endroits en Albanie où il vaut mieux pour le voyageur être avec des gens du pays qu'avec des *Kavas* du pascha ; car ces seuls compagnons peuvent vous attirer des désagréments.

On peut s'imaginer d'après cela dans quelle position se trouvent les Serbes d'Albanie, qui sont obligés de supporter les exactions des paschas, et d'être encore vexés par les rebelles albanais, comme si c'était eux qui fussent les causes de l'humeur innovatrice du sultan.

Janina est, de même que Scutari, en partie en ruines et fort dépeuplé, depuis la mort d'Ali-Pascha. Les begs, jadis influents d'Albanie, ont été extirpés, il est vrai, à force d'astuce et de honteux massacres ; des ayans ont remplacé ces seigneurs féodaux, et l'Albanie a été divisée entre deux puissants paschas. Néanmoins, il est resté assez de gens entreprenants dans le pays, parce que d'un côté le pascha de Scutari dépend du bon ou mauvais vouloir des Malsores et des Myrdites, tandis que son collègue de Janina n'a su se donner la paix qu'en gorgeant d'or et de places les chefs de bandes et les hommes audacieux qui pouvaient lui être redoutables. Presque partout,

les paschas ou les ayans ont été obligés de modifier les ordres de la Porte pour pouvoir rester à leur poste ou prévenir des révoltes.

Dans les révoltes de ces dernières années, les généraux turcs ont même dû avoir recours quelquefois dans la moyenne Albanie aux habitants chrétiens pour subjuguer les Albanais musulmans, comme cela se pratique aussi dès long-temps en Herzegovine pour les Monténégrins ou les Bosniaques rebelles, auxquels on oppose des catholiques et des Grecs de ces pays.

Ensuite l'autorité turque est toujours méconnue dans les Dibrès. Le visir de Monastir est bien parvenu à faire agréer à Dibré-Sipré son ayan à la place de celui que les Albanais voulaient, mais cet homme n'est qu'un automate sans aucune aucune autorité, et les Albanais font ce qu'ils veulent.

Enfin, pour achever le tableau de la prétendue tranquillité de l'intérieur de la Turquie, il faut rappeler qu'un camp permanent est établi à Monastir pour effrayer les Albanais, comme un autre à Sophie ou à Nisch, pour tenir en respect les Bulgares. Ces exposés suffisent pour donner une idée du genre de gouvernement qui existe en Albanie et des avantages qu'on en peut attendre pour ce pays. Parlons maintenant des idées nationales des peuples albanais et de leurs divisions.

Le Guègue et le Toske sont des rivaux qui ne s'aiment guère et ne peuvent vivre long-temps ensemble sans se battre. Cette antipathie s'est montrée en mille occasions, et a donné lieu à bien des combats. Les Guègues accusent leurs compatriotes du midi d'être traîtres et sans foi, ceux-ci leur rendent la pareille, et les caractérisent comme des pillards et des voleurs. Chacun de ces peuples se dispute la prééminence sur l'autre, et ne peut souffrir d'être soumis l'un à l'autre. De plus, le Toske grec paraît s'appatrier encore mieux avec le Guègue musulman qu'avec le Guègue catholique, et il en est de même de ce dernier. Lorsque Marco Botzaris se fut introduit, en 1823, dans le camp de Moustapha pascha de Scutari, les Guègues prirent ses troupes pour des musulmans épirotes, qui profitaient de

la nuit pour les égorger, tant l'harmonie était parfaite entre ces peuplades. Puis, lors de la retraite de ce pascha, les Toskes attaquèrent plusieurs fois les Guègues, et même Ismaël-Podez, jadis selictar d'Ali-Paschar, les surprit, et leur tua du monde.

La position géographique et les montagnes de l'Albanie ont de tout temps divisé ce pays en portions plus ou moins distinctes, de manière qu'au lieu de former par lui-même ou par suite de conquêtes un État ou un gouvernement, il a été partagé toujours en plusieurs de telle manière; que, vu le peu de grandeur de cette contrée quand une principauté a été considérable au nord ou au midi, sa prépondérance a été marquée sur tous les Schkipetares. D'une autre part, dans presque tous les temps l'histoire nous montre que cette prédominance est échue alternativement à l'Epire et la Haute-Albanie, comme nous avons tâché de l'exposer dans notre notice sur l'histoire de ce pays.

Que veulent donc les habitants d'Albanie? nous dira-t-on. Les Albanais, séparés nettement des Slaves et même des Grecs, aspireraient à une nationalité, si elle pouvait être conquise. En attendant, les Albanais musulmans et grecs se groupent sous des chefs, sous l'autorité desquels ils veulent jouir des mêmes immunités, de la même indépendance que les districts libres des montagnes. Ils veulent bien servir les Turcs, mais volontairement, et ne peuvent souffrir cette idée de recrutement forcé et de condamnation perpétuelle à rester militaires réguliers. Ils n'ont jusqu'ici aucun chef assez imposant, assez habile pour pouvoir former un corps de nation, et, divisés en fractions, les Turcs savent habilement contenter les uns pour le moment pour écraser les autres, et les châtier ainsi tous les uns après les autres.

On peut être sûr qu'au premier choc prochain de l'empire turc, il y aura une levée de boucliers en Albanie, et on peut présager de grands changements, si les chrétiens de ce pays et de la Macédoine faisaient cause commune avec eux, en ne se laissant pas aveugler comme jadis par leurs anciens préjugés et les intrigues des Turcs ou d'autres puissances.

Les Albanais paraissent partagés en divers partis dont le but principal est de se créer une nationalité à la Scanderbeg; mais, n'étant pas unis par les liens religieux, les Albanais grecs espèrent devenir Hellènes, et les Albanais catholiques, quoique tout aussi patriotes que les musulmans, préféreraient la suzeraineté autrichienne à celle des Turcs.

Les Albanais catholiques, recevant leurs ecclésiastiques supérieurs, jadis de l'État de Venise, et à présent du gouvernement autrichien, sont les partisans zélés des Allemands, comme ils appellent les Autrichiens. Nous prenant pour des Autrichiens, un petit chef myrdite, nommé George, nous montrait avec orgueil à ses compatriotes, en s'écriant : « Voilà nos frères. » Nous nous trouvions tout-à-fait à notre aise au milieu de ces hommes sans chemises et en simples manteaux de drap; mais en voyant cet accueil et connaissant la haine des Guègues contre les musulmans, notre Tatare était aussi humilié qu'effrayé pour lui, et faisait tout ce qu'il pouvait pour abréger cette entrevue avec ce qu'il appelait des brigands.

Ces Albanais ne voient que les Autrichiens qui puissent leur tendre une main protectrice, et espèrent que le moment n'est pas loin où renaîtra la principauté de Scanderbeg sous l'égide tutélaire impériale. Ils n'oublient pas les pourparlers qui eurent lieu à cet égard à Pristina avec le général Piccolomini, en 1689, lors des victoires des Impériaux sous le margrave de Bade, et après que ceux-ci avaient déjà dépassé les limites de la Servie actuelle. Mortels ennemis des Turcs, peu amis des Serbes à cause des courses des Monténégrins, ils ne sympathisent jusqu'à un certain point qu'avec leurs compatriotes musulmans.

Néanmoins, il ne faut pas perdre de vue que les Monténégrins ont fait jadis cause commune avec Scanderbeg et sous Joseph II, en 1786, trois siècles après l'occupation de Scutari par les Turcs, l'Albanie catholique a été sur le point de se révolter et de renouveler les jours de Scanderbeg; malheureusement le pascha Mahmoud Baraklia, descendant des princes du Montenegro, n'avait pas les talents de Scanderbeg,

car sans cela ; avec l'appui de l'Autriche, il eût fait trembler la Porte.

Placé plus près de la Grèce, le roi Othon étant catholique aurait pu rapprocher les Guègues des Grecs, d'autant plus que le royaume hellénique renferme déjà des colonies albanaises. Si on pouvait supposer qu'une pareille considération ait pu entrer pour quelque chose dans la résolution du roi Othon de rester catholique, au moins cela aurait été d'une bonne politique.

En effet, dans un démembrement de la Turquie, si l'Albanie ne parvient pas, à cause de ses divisions en partis, à s'organiser en État indépendant, les habitants de la Basse-Albanie seraient absorbés naturellement par la Grèce à cause des religionnaires grecs qui y habitent, tandis que les Albanais catholiques du nord seraient plutôt disposés à se soumettre à l'Autriche, leur coreligionnaire, qu'aux Grecs, ou à former un petit État sous quelque prince catholique.

La religion du roi Othon et la considération de rester unis à leurs compatriotes pourraient seuls servir de contre-poids à cette sympathie. Mais dans ce cas le gouvernement grec serait chargé d'une tâche si vétilleuse que ceux qui souhaitent la prospérité de la Grèce doivent réellement ne pas désirer à son chef ce surcroît d'embarras ; car, non contents d'avoir à satisfaire les turbulents Toskes musulmans, les Guègues entreraient en révolte à la moindre défaveur jetée sur leur religion. Le roi Othon ne pourrait réellement régir les Guègues que par des employés de cette peuplade, leur inimitié et pour les Grecs et pour les Toskes étant insurmontable. Dans tous les cas, il ne manquerait pas de disputes de prééminence même entre les deux derniers peuples (1).

(1) A Alassone, nous fûmes témoin d'un fait qui peut servir d'exemple entre mille autres cas où on serait tout aussi embarrassé de savoir qui est le coquin, du Grec ou de l'Albanais. L'aubergiste grec avait reçu d'un paysan albanais un certain nombre de mesures d'orge et s'était empressé de les réunir au reste de sa provision, dont il ignorait la quantité. Mais lorsqu'il s'agit du paiement, l'Albanais prétendait avoir donné une mesure de plus que le Grec ne

De même que la Bosnie, l'Albanie actuelle pourrait exister comme État indépendant entre la Grèce et un État serbe. Ce pays a, il est vrai, trop de longueur relativement à sa largeur mais du reste il a des limites assez bien définies et une vaste côte, ainsi que des ports en partie excellents, qui pourraient l'enrichir en favorisant un commerce étendu. Son malheur est d'être placée entre des États qui tendent à s'agrandir; aussi les patriotes albanais seront probablement trompés dans leur attente.

Beaucoup de personnes regardent la plus grande partie de l'Albanie comme un pays barbare, une contrée de brigands, où la civilisation ne ferait pas de progrès, parce que les habitants pourvoient eux-mêmes à tous leurs besoins. C'est une erreur manifeste, puisque les Valaques de la Transylvanie, par exemple, ont déjà atteint un degré plus grand de civilisation que les Albanais, quoiqu'on puisse dire aussi d'eux qu'ils n'ont guère besoin d'objets fabriqués hors de chez eux. Sous un autre gouvernement, au lieu d'enfouir son argent, l'Albanais ne craindrait pas de l'employer pour satisfaire ses goûts, et peut-être, certain de conserver ce qu'il a acquis, il trouverait aisément à surmonter sa paresse et à devenir aussi actif et entreprenant que les Grecs et les Zinzares. Maintenant, il pense qu'il ne peut trouver son bonheur que dans le métier des armes; mais, sous un autre gouvernement, il s'européaniserait comme les Albanais dalmates ou les Albanais Klementi, fixés en Syrmie, entre Semlin et Mitrovitza.

Habitués à un régime moins rude, et plus instruits par suite des écoles qu'on érigerait, et de l'exemple des Européens qui s'établiraient parmi eux, ils perfectionneraient leur agriculture et les races de leurs bestiaux; ils prendraient non seulement le goût du commerce, mais ils abandonneraient même peu à peu leurs usages barbares pour se soumettre à des lois en harmonie avec la morale.

---

voulait accorder. Or, ayant puisé dans divers sacs, il n'avait pas non plus les moyens de montrer sa véracité. Ce singulier incident produisit un échange de plaidoyers qui dura toute la journée.

Enfin, il ne faut pas oublier que l'expérience prouve que le Schkipetare est toujours prêt à embrasser le culte de la nation à laquelle il se soumet, et que, surtout dans l'Épire, il y a beaucoup de gens qui redeviendraient aisément chrétiens; mais d'après les idées fixes des Myrdites et des Malsores catholiques, il y a tout à parier qu'ils résisteraient à passer dans le sein de l'Église d'Orient.

§ 5. Position politique des Monténégrins.

La position des Monténégrins est analogue à celle des Tscherkesses vis-à-vis des Russes, et tout-à-fait particulière à cause des chaînes des montagnes qui les séparent de leurs amis, et de celles qui en tiennent à l'écart leurs ennemis. Sans cet immense nœud de montagnes d'Ipek et de Plava, ils n'auraient pas manqué de donner la main aux troupes serbes, sous Tzerni-George, lorsqu'elles assiégeaient Novibazar, et poussaient des reconnaissances jusque sur les plateaux au-dessus de ce bassin. Néanmoins, les Bosniaques ont aisément empêché une telle réunion, et s'y opposeraient encore avec la même facilité si l'occasion s'en présentait. D'un autre côté, ne touchant pas à la mer, sans ports, leurs amis du dehors, les Russes ne peuvent pas faire servir les Monténégrins autant à leurs projets qu'ils l'auraient fait sans cela. Ils ont la douleur de voir interposée, entre leur territoire et la mer, une lisière de terrain, quelquefois de moins de 1/2 l., et ils dépendent de Cattaro, d'où ils reçoivent leur sel, et une partie de leur eau-de-vie et de leur vin, tandis qu'ils y écoulent leurs produits. Quoique Cattaro soit, du reste, une ville forte avec un château, toutes ses fortifications étant dominées par les hauteurs voisines, elle ne pourrait résister à une sérieuse attaque de la part des Monténégrins munis de canons. Il est bien à regretter que lorsque les Russes ont possédé ce pays, ils n'aient pas trouvé moyen de le céder aux Monténégrins; car Cattaro est de peu d'importance pour l'Autriche, tant qu'elle n'a pas affaire à la Turquie, et avec Cattaro les Monténégrins seraient

civilisés. Cette république aurait formé, comme nous l'avons déjà dit, le noyau d'un nouvel État qui aurait pu embrasser plus tard une bonne partie de la Bosnie, et peut-être même de la Haute-Albanie, tandis qu'à présent la position de Cattaro est pour l'Autriche le pont pour entrer dans ce dernier pays. Cette puissance ne permettra pas même aux Monténégrins de s'emparer de la langue de terre qui sépare Cattaro du territoire de Raguse.

Les Monténégrins sont destinés à rester encore quelque temps un petit État, car il n'est pas à croire que les Autrichiens pas plus que les Turcs veuillent dépenser de l'argent et des hommes pour conquérir des rochers. D'ailleurs, les Autrichiens ne pourraient être tentés de le faire, que s'ils possédaient l'Herzegovine et la Bosnie, dont le Montenegro achèverait et fortifierait les frontières méridionales.

Les Monténégrins ne se soumettraient aux Autrichiens qu'avec beaucoup de répugnance, et aimeraient mieux rester tels quels dans leur sauvagerie en ne payant aucun impôt. Dans ce moment-ci même, les moines et les gens les plus éclairés de ce pays, ayant le plus de terre et le plus à perdre à l'établissement de taxes régulières, préfèrent rester dans l'état actuel, quoiqu'ils seraient appelés à être à la tête d'un gouvernement régulier. Ils ne rougissent même pas de commander des expéditions qui ne sont que des brigandages. On a bien parlé dans ces derniers temps d'un essai de nouvelle organisation par l'évêque actuel et d'un corps de troupes de quelques centaines d'hommes pour appuyer ses ordres ; mais vus de près, ce ne sont toujours pour la plupart que des hommes capables de porter les armes dans sa tribu. Elle est redoutée dans le pays comme la plus nombreuse, mais cela n'empêche pas que la réunion possible d'autres tribus la tienne en échec. Depuis 1837, l'évêque a voulu introduire un petit impôt, mais il a éprouvé des difficultés, et au mois de janvier 1838 on a dit que dans la Tzernitza on s'y était opposé les armes à la main. Ils ne cesseront de rester séparés des autres peuples que dans le cas où la Haute-Albanie ou la Bosnie retournerait entière à l'em-

pire serbe, ou qu'il se formât un nouvel État dans ces pays, comprenant toutes les tribus de la Bosnie méridionale et de la Haute-Albanie, interposées entre le Montenegro et la Servie, ce qui supposerait un démembrement de la Turquie. L'histoire serbe nous montre le plus souvent ces pays sous des petits ducs particuliers, tandis qu'au moins après le tzar Douschan, les schoupans d'Oujitze, Altoman et son fils Nicolas Altomanovitch possédèrent une portion de la Haute-Bosnie, en particulier Srebernitza, surtout en 1371, après la mort du petit kral Voukaschin. Le fils de Nicolas, appelé Altoman aux Hautes-Mains (*Visoko-Rouki*) voulut même pousser son territoire encore plus loin et fut battu par Tvartko, roi de Bosnie.

Cet avenir du Montenegro est triste à apercevoir, parce qu'on ne peut se dissimuler que l'état de guerre continuelle des Monténégrins avec leurs voisins contribue beaucoup à empêcher la civilisation de pénétrer dans la Haute-Albanie. La politique des Turcs serait donc de cesser une hostilité si mal entendue et si pernicieuse pour leurs sujets, le Monténégrin peu riche perdant toujours moins que l'Albanais. Ce sont des rapports de bon voisinage et de commerce qui ramèneraient ce pays dans le giron turc.

Les musulmans devraient entrer en pourparler et reconnaître tacitement l'indépendance du pays sans en exiger de tribut quelconque, comme ils le font pour les Albanais myrdites. Plus tard, les rapports d'amitié rétablis, il se présenterait peut-être une occasion favorable de faire valoir les droits de suzeraineté nominale du sultan, et de les faire constater sans trop de difficultés. D'ailleurs, si les Monténégrins n'étaient plus en guerre, leur pays ne pourrait plus servir de refuges aux mécontents des provinces voisines, comme cela a lieu à présent, et la population du Montenegro, ayant maintenant trop peu de terrain cultivable pour sa subsistance, diminuerait encore d'une autre manière par les établissements que ses habitants formeraient hors du territoire actuel. Certains cantons limitrophes, maintenant très peu habités, se repeupleraient, et en même temps la force des Monténégrins dimi-

nuerait. A la fin, il arriverait un moment où leur chef, reconnu par les Turcs, parviendrait, grâce à ces temps de paix, à les soumettre à un gouvernement régulier, qui amènerait plus tard aisément leur soumission à une suzeraineté nominale d'un grand monarque juste et tolérant.

Ce système de modération et de temporisation qui aurait donné depuis long-temps la paix et ce pays à la Porte pourrait être employé avec encore bien plus de succès par la puissance chrétienne à qui écherraient les provinces turques voisines. Les Monténégrins, d'abord revêches, quitteraient peu à peu leurs montagnes et leurs chalets pour peupler et fertiliser des vallées maintenant désertes, et il arriverait un moment où la plus grande partie du Montenegro ne serait plus que ce qu'il était autrefois, c'est-à-dire une demeure d'été pour des bergers. Ce moment arrivé, quelque intérêt que les Russes semblent prendre aux Monténégrins dans ce moment, il n'est guère à penser qu'ils trouvent alors contre le droit des gens l'occupation d'un pays dépeuplé.

Il serait donc bien inutile de sacrifier des soldats pour conquérir des rochers qu'on peut obtenir à la longue avec les habitants sans verser du sang, et seulement par quelques mesures bien entendues et exécutées sans arrière-pensée de catholicisme.

§ 6. Position des Slaves turcs relativement aux Valaques.

Les Valaques et les Slaves turcs présentent vraiment un contraste frappant, résultant autant de leur race différente que de leurs institutions gouvernementales. Dans toute la Turquie slave, la noblesse a disparu, tandis que dans les principautés transdanubiennes existent encore toutes les familles des boyards, qui se sont soumis par la force des circonstances à rendre leur pays tributaire de la Porte. Dans la Turquie slave, surtout en Servie et parmi les Bosniaques musulmans, chaque paysan croit devoir prendre part aux affaires de la patrie, tandis que chez les Valaques tout le pouvoir est concentré

dans une aristocratie peu nombreuse, qui vit au milieu d'une populace grossière, sans moyens quelconques pour s'instruire. Le clergé même, qui aurait pu faire contre-poids dans la balance, est dans la dépendance entière du haut clergé, qui fait cause commune avec les boyards.

En Servie, on tâche autant qu'on peut d'éclairer le peuple, par la fondation d'écoles élémentaires; l'éducation supérieure est même négligée jusqu'à un certain point en faveur des connaissances nécessaires à tout le monde. C'est tout le contraire dans les principautés valaques; les gens riches trouvent à s'instruire dans la quintessence même des sciences, sans qu'on songe à la grande masse des paysans. La réunion des familles nobles et des gens riches dans certains centres a produit déjà dans ces contrées des villes considérables, telles que Boukarest, où on compte jusqu'à 60,000 âmes, Crajova, ville de 15,000 âmes, Jassy, etc. Un commerce considérable, un assez grand luxe, sont résultés de la circulation des richesses que les boyards arrachent à leurs paysans trop souvent avec l'aide du bâton. Des commerçants étrangers se sont établis en Valachie, et le Danube favorise le trafic d'outre-mer, tandis que les envois de grains et de denrées à Constantinople ont procuré depuis long-temps des profits considérables aux marchands, et par contre-coup aux nobles des principautés.

Dans les contrées slaves de la Turquie, et surtout en Servie et en Bosnie, on trouve un ordre de chose tout différent. Il n'y a point là ni de villes si riches, ni de grandes fortunes, et même celle du prince Milosch est probablement au-dessous de celle de certains boyards. Il faut passer le Balkan pour trouver de grandes villes de commerce, telles, par exemple, que Philippopoli, où on pourrait tout au plus citer Varna, Routschouk et Vidin. On voit encore moins en Turquie ce luxe que déploient les riches habitants de Boukarest, et qui démoralise les pauvres ou au moins trouble leur bonheur en leur faisant envie. De plus, les Slaves les plus éclairés ou les plus riches de la Turquie ont le plaisir de se voir environnés de

compatriotes qui ont le même costume et partagent leur mode de vie comme leurs idées. S'ils sont obligés de se défendre contre des ennemis, ils trouvent plutôt parmi leurs soldats trop de bon sens que simplement une brutale soumission.

En Valachie, le boyard du jour, habillé comme un élégant de Paris, parlant français, est isolé, comme le Hongrois et le Polonais, au milieu d'une foule ignorante, sensuelle et vêtue plutôt comme les Germains dans leurs forêts du temps des Romains, que comme les paysans de l'Europe actuelle. Aussi a-t-on vu à quoi s'est réduite la levée de boucliers d'Ypsilanti, comparée à l'héroïque défense des Serbes sous Tzerni-George et des Grecs de la Morée.

La littérature valaque est encore plus pauvre que celle des Serbes, qui a au moins à citer quelques noms bien connus.

Comme en Hongrie, il y a des boyards qui entrevoient le vice de leur organisation et voudraient y remédier ; mais si en Hongrie la constitution est le cheval de bataille dirigé contre les innovateurs, les priviléges et l'intérêt des boyards, ainsi que des intrigues étrangères, étouffent les raisonnements des gens sensés et éclairés en Valachie.

De ces oppositions dans la manière d'être et de voir aurait déjà dû résulter naturellement peu de sympathie entre les Slaves et les Valaques; or, si on réfléchit qu'étant deux races différentes, ils sont doués d'autres facultés et d'autres penchants, on trouvera tout simple qu'ils soient antipathiques les uns aux autres, malgré la même foi religieuse.

De plus, étant voisins comme tous les peuples placés de même, ils ont éprouvé des frottements politiques qui ont agrandi le hiatus qui les sépare. Le Serbe ne peut pas oublier que les princes valaques ont aidé quelquefois les Ottomans dans leurs guerres, comme en 1813, et les Valaques voient dans le refus que fit Milosch d'assister Ypsilanti une marque manifeste d'antipathie.

Le Serbe parle en termes de mépris du luxe et de la vie des boyards, de l'abrutissement et du dénuement des paysans

valaques, tandis que le Valaque bien élevé se moque de la pauvreté des Serbes et de leur ignorance des manières du grand monde. Au milieu de leur troupe de valets et dans leurs équipages de Vienne, les boyards s'imaginent être déjà européanisés, parce que la sueur de leurs paysans leur a procuré les moyens de s'entourer du clinquant de la vie européenne; mais, sans parler de leurs sujets, ils n'auraient souvent qu'à regarder leurs domestiques zingares et leurs serviteurs grotesquement habillés pour s'apercevoir de leur illusion.

Les Slaves turcs n'ont pas ces prétentions; bien loin que toute cette écume de civilisation les éblouisse, ils ne la croient pas convenir à leur état actuel, ou même ils distinguent ses mauvais côtés; mais ils cherchent à parvenir aux connaissances que l'Europe a acquises pendant leur état stationnaire, causé par les Turcs. Il n'y a que quelques employés serbes ou hongrois-serbes au service du prince de Servie, qui regardent ce luxe comme le suprême bonheur, parce qu'ils le savent attaché à de bonnes sinécures et à la création d'une espèce de noblesse où ils joueraient le premier rôle.

Le Slave turc, en un mot, sent sa qualité d'individu raisonnant; le Serbe s'est déjà émancipé; le Bosniaque et le Bulgare n'ont pas d'autre pensée, et n'attendent que le moment favorable; au lieu que le Valaque courbe la tête sous le joug d'un maître, et a perdu même l'idée de s'affranchir de cette tyrannie, ou si on veut, de cet obscurantisme.

Les Serbes et les Valaques doivent tous deux l'émancipation du joug turc en bonne partie à l'intervention de la Russie. Les Serbes, plus loin de cet empire, et n'ayant pas eu à supporter ses armées comme les principautés, regardent les Russes d'un œil bien plus favorable que les Valaques, qui, déjà moitié incorporés dans l'empire moscovite, voudraient conserver leur nationalité.

§ 7. Position politique réciproque des Slaves et des Grecs.

Pour bien comprendre la position relative des Slaves et des Grecs et leur antipathie nationale d'ancienne date, il faut remonter dans les siècles où la Turquie d'Europe a pris petit à petit sa face actuelle (1). Les anciens Hellènes ont perdu leur liberté 146 ans avant notre ère, lorsque le général romain Nummius vint détruire la confédération achéenne par suite des démêlés que Lacédémone avait eus avec les autres États grecs. Cette Sparte, une fois le boulevard de la Grèce, devint l'occasion de l'asservissement de la patrie commune en donnant aux Romains la facilité de se mêler dans le gouvernement grec. Le reste de la Turquie, l'Épire, la Macédoine, la Dardanie (Turquie centrale), les deux Mœsies (Servie et Bosnie), la Dacie et la Thracie passèrent petit à petit sous le joug des Romains, et devinrent en 395 l'apanage de l'empereur d'Orient.

Constantin avait voulu simplement changer, en 330, la métropole du monde romain en transférant son siége de Rome à Byzance; mais déjà en 395, après la mort de Théodose, l'empire était partagé en deux. Menacé de toutes parts par des hordes de barbares, le gouvernement de Byzance, tout aussi démoralisé que celui de Rome, ne put pas plus que ce dernier résister à ces nuées de nomades.

Les Grecs de l'empire byzantin et les anciens Hellènes furent donc humiliés, subjugués et détruits en grande partie, surtout par des hordes slaves, qui se fixèrent dans la Turquie actuelle et continuèrent jusqu'en 763 à y remplacer l'ancienne

---

(1) Voyez l'*Invasion des Slaves en Europe*, par Stritter; les *Recherches historiques sur l'origine des Sarmates, des Esclavons et des Slaves*, par Stan. Siestrencevitz, de Bohusz, Saint-Pétersbourg, 1812, 2 vol. in-8°; et *Geschichte der Halbinsel Morea wæhrend des Mittelalters*, par J.-P. Fallmerayer, Stuttgard, 1830-36, 2 vol. in-8°.

population, pour fonder enfin les États slaves actuels de cet empire. Les Hellènes en particulier, devenus petit à petit chrétiens pendant le IVe siècle, ont presque totalement disparu sous le glaive destructeur de ces hordes païennes qui ont inondé l'Europe dans le VIe, VIIe et VIIIe siècle.

D'abord, en 395, les Goths sous Alaric, chrétien arien, dévastèrent la Grèce et achevèrent d'y extirper les restes du paganisme, de manière qu'à l'arrivée de Genseric et de ses Vandales, en 467, il ne restait guère de païens que dans le pays des Mainotes, dont la conversion n'eut lieu que 400 ans plus tard. Dès 441, l'empereur Théodose fut obligé d'abandonner à Attila la Mœsie inférieure au S. du Danube. De 439 à 449, les Huns pénétrèrent jusqu'aux Thermopyles; puis vinrent les Ostrogoths, qui n'allèrent que jusqu'en Mœsie et furent suivis par les Bulgares. Ces derniers, unis à des Huns, des Slaves, des Antes et des Gépides, s'avancèrent de nouveau, en 539, jusqu'aux Thermopyles, en portant partout la dévastation comme les barbares qui les avaient précédés. Le Péloponèse et la Chersonèse de Thrace furent seuls épargnés.

Cependant, les habitants de l'empire grec n'étaient pas encore à la fin de leurs tribulations. D'abord, en 558, une troupe de Huns et de Bulgares fit une incursion sous l'empereur Justinien; mais en 572, et surtout en 578, toute la Turquie d'Europe et même le Péloponèse furent envahis par les Avares réunis aux hordes précédentes, et appuyés surtout par de nombreuses peuplades de Slaves. Or, cette invasion ne fut pas passagère comme la plupart des précédentes, mais après de courtes trèves, la guerre ou plutôt ses ravages durèrent de 582 à 602. Les Barbares pénétrèrent deux fois jusqu'à la muraille d'Anastase en Thrace, occupèrent deux fois toute la Grèce, de 587 à 592, et s'y établirent, de manière qu'en 589 tout le Péloponèse était slave, et des Slaves mélinges ou mélingiens avaient même pénétré dans les parties montagneuses du pays actuel des Mainotes, où s'étaient réfugiés jusqu'alors de très faibles restes d'anciens Hellènes.

Depuis ce moment, une foule de dénominations helléniques

de montagnes, de rivières, de villes et de villages disparurent pour faire place à des noms slaves. Ces peuplades, régies par des schoupans, remplacèrent en bonne partie les anciens sujets de l'empire d'Orient[1], à l'exception de quelques cantons montueux et schkipes entre la Macédoine et l'Albanie.

Plus tard, même en 623, l'empereur Heraclius, voulant repeupler ses États, devenus une solitude, et surmontant sa répugnance contre les Slaves, invita d'autres hordes de ces peuples à venir combler le vide occasionné dans l'empire par cette longue suite d'invasions. Cinq tribus de Croates prirent possession du pays entre la Drave et l'Adriatique, et formèrent la Croatie ainsi que la Dalmatie septentrionale, tandis que les Bulgares occupèrent la Bulgarie; les Sorbes ou Serbes quittèrent leurs cantonnements en Lusace, et s'établirent avec leurs schoupans ou chefs entre le confluent de l'Ister et le Danube, en Servie, en Herzegovine, en Mœsie et en Haute-Albanie, ou dans la partie de la Turquie comprise entre le confluent de l'Ister et le Danube en Bulgarie, la Thessalie, Douratzo en Albanie, et Zara en Dalmatie. En 639, les Serbes, sous le fils de leur prince Dervan, fondèrent Servia, ville en Macédoine.

De 679 à 680, les Bulgares passèrent le Danube et s'établirent entre ce fleuve et le Balkan. L'empereur croyait que ces schoupans (en grec *Zoupans*) slaves étaient trop nombreux pour ne pas se soustraire à sa suzeraineté, et qu'amenés dans le giron de l'église ils ne se révolteraient pas; mais, à peine établis complétement, ils ne cessèrent d'être hostiles, secrètement ou ouvertement, à la cour de Byzance, et hâtèrent puissamment sa ruine; bientôt il y eut des États puissants et compactes bulgares et serbes. Les Bulgares, d'abord soumis aux empereurs grecs, poussèrent petit à petit leurs conquêtes si loin au S.-O., qu'au commencement du VIIIe siècle ce ne fut plus Ternova en Bulgarie, mais bien Ochrida en Albanie qui fut la résidence royale de leur grand prince Manuel. Le royaume bulgare dura 400 ans, de 1000 à 1396, et leur

prince Alexandre s'intitula même : *In Christo Dei fidelis rex et monarcha omnium Bulgarorum et Græcorum.*

Dans le VIIIe siècle, toute la Turquie d'Europe avait tellement changé d'habitants, que les auteurs byzantins nomment *Sklavinia* tout cet empire, depuis les extrémités du Péloponèse jusqu'au mur d'Anathase, et que le Péloponèse avait perdu son nom pour prendre celui de Morée, c'est-à-dire pays maritime, du mot slave *mora* (mer). C'est aussi alors que le territoire du Taygète prit le nom de *Maina*, mot qui paraît signifier homme courageux et audacieux (1).

En 783, les Grecs byzantins, sous l'impératrice Irène, commencèrent à regagner du terrain sur les Slaves et poussèrent les limites de l'empire jusqu'à Berrhoë ou Seres ; mais en 107, l'empereur Nicéphore, ayant appelé à son aide des Sarrasins d'Afrique, fit la conquête de toute la Macédoine maritime et de la Grèce, à l'exception cependant de la pointe mainote de la Morée.

Les schoupans slaves descendirent au rang d'archontes, en même temps que la langue slave céda le pas au grec moderne. Néanmoins, en 807, les cantons des Mélingiens et de Tzerites, formant actuellement le pays des Mainotes, conservèrent leur liberté en se soumettant simplement à un tribut, genre d'indépendance qui s'est conservé jusqu'à la révolution grecque.

De plus, les Byzantins ayant converti les Slaves de la Grèce à la foi chrétienne, ceux-ci s'assimilèrent petit à petit si bien avec eux qu'ils échangèrent même leur langue contre le grec moderne, ou la langue hellénique slavisée. C'est

(1) M. Fallmerayer émet avec doute l'opinion que les Mainotes descendent en partie des Mardaites ou Maronites, qui, établis au VIIe siècle à Byblos en Phénicie ou dans le Liban, arrêtèrent les armées de Chosref, et furent transportés en partie en Arménie, en Thrace et dans le Péloponèse par l'empereur Justinien. Une politique aussi fausse que contraire au bien de l'État lui dicta cette résolution, car dès lors les Ottomans n'éprouvèrent plus d'obstacles pour leurs invasions dans l'Asie-Mineure.

alors qu'on vit disparaître de nouveau une foule de noms slaves de lieux pour être remplacés par leur traduction grecque, comme par exemple Tschernagora (montagne Noire), par *Mavrovouni*, etc. Enfin, les Slaves grécisés adoptèrent si complétement les idées des Grecs de Byzance et d'Asie, qu'oubliant leur origine, ils se crurent bientôt et s'imaginent encore être les descendants directs des anciens Hellènes, tandis qu'ils ne sont en grande partie que les restes des Barbares du moyen âge et surtout des Slaves, auxquels se sont agrégées plus tard un nombre prodigieux de colonies albanaises et même des Français, des Catalans, des Italiens, des Turcs et des Arabes.

D'une autre part, si le royaume bulgare rentra dans les bornes de la Bulgarie actuelle; si la Macédoine et l'Épire redevinrent, vers l'an 1000, des provinces de l'empire grec; les Serbes et les Bosniaques, et même certaines parties de l'Albanie, ne rentrèrent jamais dans l'ancienne dépendance de Byzance. Le vasselage de la Servie, établi en 1036, ne put durer que quatre ans. En 1042, Michel, gouverneur grec de Douratzo ou d'Épire, fut battu, malgré ses 60,000 hommes, par Dobroslav, chef serbe. La Bosnie reconnut même la suzeraineté des rois de Hongrie dès l'an 1198, et la Servie devint un État à part dans le xe siècle. Ses schoupans et ses rois firent la plupart la guerre aux Byzantins, et dans le milieu du xve siècle, l'empereur Étienne Douschan eut un moment l'air de vouloir remplacer en Turquie la suprématie grecque par celle des Slavo-Serbes.

Néanmoins, les Serbes ne pénétrèrent jamais en Morée, et ne possédèrent que très peu de temps l'Épire ou l'Albanie, ainsi que l'Acarnanie. Comme vainqueurs des anciens Grecs, et comme vaincus partiellement par les Grecs byzantins, les Slaves n'ont jamais pu sympathiser avec les Grecs, lors même qu'ils eurent adopté leur religion. La suprématie religieuse et politique que ceux-ci ont toujours réclamée pour eux dans leur bonne comme leur mauvaise fortune, a contribué à entretenir et même à augmenter cette antipathie entre deux na-

tions, maintenant encore rivales, et douées de qualités fort différentes.

Les Albanais, peuplade fort ancienne des montagnes entre l'Épire et la Macédoine, ne se sont jamais soumis aux Serbes qu'avec cette même répugnance avec laquelle ils supportent aujourd'hui le joug turc, tandis qu'ils sont entrés depuis longtemps en liaison intime avec les Grecs de la Morée et de la Grèce continentale, parce que dès l'an 1349, ils ont été appelés à prendre part aux guerres entre les habitants de la Morée et les chevaliers français.

La domination de ces derniers dura de 1205 à 1443, et ne changea que fort peu la face du pays, parce qu'elle n'importa que quelques familles seigneuriales, et que le peuple resta fidèle à la religion de ses pères, malgré toutes les tentatives des Latins et les nominations d'évêques latins *in partibus*. Il en fut de même de la domination éphémère des Vénitiens, de 1699 à 1714. Les habitants de la Grèce regardèrent même la présence des hérétiques latins comme la cause des troubles qui désolaient leur patrie, et les Vénitiens aussi bien que les Français eurent contre eux la haine orthodoxe des Grecs.

D'un autre côté, les Albanais ayant continué jusqu'à ce jour à venir augmenter la population grecque ou à remplacer celle disparue par suite des guerres et de la peste, il en est résulté que près de la moitié des habitants de la Grèce actuelle, et probablement la partie la plus énergique est de pure race albanaise. La langue grecque est bien celle qui est générale, mais il y a cependant encore des localités où on ne comprend guère que le schkipe. Il a fallu même établir à Athènes un tribunal où on ne parle que cette langue, et M. Xylander a trouvé nécessaire de donner par une grammaire schkipe-allemande la facilité aux Bavarois d'apprendre l'albanais (1).

---

(1) Dans son *Histoire de la Morée pendant le moyen-âge*, M. Fallmerayer a bien développé les faits qui constatent la disparition des anciens Hellènes et leur remplacement par des Slaves et des Albanais.

De plus, les Albanais se sont tellement identifiés avec les Grecs, qu'on peut dire que les limites naturelles de la Grèce devraient comprendre toute l'Albanie, si toutefois le catholicisme romain du nord ne le séparait du grécisme du midi. Enfin, sans le secours des Turcs, les Albanais de la Grèce, enflammés par le récit des exploits de leur compatriote Skanderbeg, auraient vaincu, en 1454, les despotes grecs Démétrius et Thomas, et seraient devenus les maîtres de ce pays.

La Morée fut replacée sous des princes byzantins de 1432 à 1460, à l'exception de quelques places fortes que les Vénitiens avaient occupées par suite de transactions avec les derniers seigneurs d'Occident. Mahomed II chassa enfin les princes grecs, et les Vénitiens perdirent la plupart de leurs possessions en 1479. Koron, Modon et Navarin se rendirent plus tard, en 1499, à Bajazet II et Napoli di Romani, et Monembasie à Soliman en 1540.

Néanmoins, en 1684, ces puissants républicains recommencèrent à convoiter la possession de la Morée, qui, après plusieurs années de guerre, leur resta en effet de 1699 à 1714. Mais, malgré leurs efforts pour s'attirer la sympathie des habitants par un bon gouvernement, les Grecs ne cessèrent de voir en eux des hérétiques, et ils laissèrent, en 1714, approcher les Turcs avec indifférence, si ce n'est même avec une joie secrète. En effet, on avait vu, en 1463, un pope grec remettre Argos aux Turcs.

Pendant toutes ces guerres, dont la Grèce fut le théâtre, surtout depuis l'arrivée des seigneurs francs jusqu'en 1714, les archontes jouèrent souvent un rôle odieux par leur jalousie, leurs intrigues et leur fourberie, tandis qu'il ne manque pas aussi de traits de trahison et de cruauté de la part des Albanais depuis leur établissement dans ce pays.

Pendant la guerre de l'impératrice Anne contre le sultan Mahmoud I, c'est-à-dire de 1736 à 1739, le général Munnich eut le premier l'idée de soulever systématiquement tous les chrétiens grecs de la Turquie contre leur souverain. La foi commune religieuse devint désormais un lien politique pour

ces peuples, qui avaient déjà cru entrevoir un moment un libérateur dans Pierre-le-Grand. Cependant les Slaves ne suivirent pas l'exemple des Grecs.

D'après ce récit des révolutions arrivées en Grèce, n'est-il pas tout simple que les Grecs actuels partagent encore l'antipathie ancienne des Byzantins contre les Slaves? D'ailleurs, cette haine secrète n'est-elle pas démontrée suffisamment par les guerres continuelles entre les Slaves et les empereurs grecs, par la conduite rapace et anti-nationale des évêques grecs au milieu des populations slaves, avant et après la conquête des Turcs, par la séparation de l'église serbe de celle de Constantinople, dès l'an 1351, par la confraternité de certains évêques grecs avec les Turcs contre leurs ouailles slaves, enfin par la manière impolitique avec laquelle les deux partis, et surtout les Byzantins, se sont servis des Ottomans tour à tour les uns contre les autres, et ont facilité ainsi à leur ennemi commun la conquête de toute la Turquie et leur esclavage.

De nos jours même, n'a-t-on pas vu la Grèce nager dans le sang, et les Serbes, ainsi que les Bulgares de la Bulgarie, rester tranquilles observateurs de la boucherie de leurs coreligionnaires, eux dont la révolte aurait achevé de chasser les Turcs d'Europe, si du moins les puissances étrangères ne s'en étaient pas mêlées. En se mettant à la tête de la révolte en Morée, l'archevêque grec de Patras, Germanos a dit dans son discours pour exciter ses concitoyens à s'armer, qu'il ne fallait nullement compter sur le prince Milosch, le meurtrier de Tzerni-George, plus turc que les Ottomans eux-mêmes (1).

Les Serbes ont beau dire que, sortant à peine d'une longue crise, il n'était pas d'une saine politique d'aider les Grecs, ni en 1821, ni en 1822 ou 1823, ni plus tard; ce sont des subterfuges pour se disculper plausiblement; mais pour celui qui connaît ce peuple slave, il aura lu au fond de ses pensées, et il aura vu que, tout en frémissant de rage au rapport de l'assas-

(1) Voyez l'*Histoire de la renaissance de la Grèce*, par M. Pouqueville, vol. II.

sinat impolitique du patriarche Grégoire et des membres de la sainte-synode de Constantinople, ils n'ont pas cru devoir mettre une seconde fois leur existence politique en jeu pour aider des coreligionnaires hellènes. Ils ont fait des vœux pour eux, leur ont envoyé individuellement des secours comme à des amis malheureux, mais ils n'ont pu montrer pour eux ce dévouement sans bornes, cette abnégation de soi-même qu'inspire seul un ami intime, un compatriote. L'inévitable avenir prononcera son jugement sur cette conduite, ainsi que sur le sacrifice cruel du héros serbe. On verra alors si les Serbes ont ainsi échappé à la perte de leur nationalité, que peut-être ils ont voulu conjurer ainsi mal à propos.

Les Grecs méprisent les Slaves, qu'ils appellent *Kondro-Kephaloi*, têtes de bois, parce qu'ils ne les trouvent pas à la hauteur de leur finesse et de leur portée commerciale. C'était déjà ainsi du temps de Michel Paléologue en 1261, lorsque des officiers de la cour de Byzance furent envoyés au roi serbe Étienne Ourosch. Aujourd'hui les Grecs se plaisent encore à montrer leur supériorité sur les Slaves en civilisation comme en savoir en tout genre.

Le Grec et le Slave, en particulier le Serbe, sont deux natures différentes. Le Slave ne peut oublier les supercheries du Grec, et surtout les trahisons et la dureté antichrétienne des évêques grecs que le synode de Constantinople lui a quelquefois imposés. Les Grecs se rappellent les conquêtes des Slaves, et élèvent cependant la prétention de commander au moins à une partie de cette nation. Ces deux peuples s'observent donc, ils se craignent l'un l'autre, parce qu'ils savent que tôt ou tard ils seront voisins rivaux.

La conservation du *statu quo* par un simple changement dans la personne du monarque de Constantinople a séduit beaucoup de personnes ; mais vu les populations, ce système est impossible à exécuter, et ne ferait que renouveler la question d'Orient sous une autre forme. Il s'agit dans ce problème de plusieurs nationalités, et non pas seulement d'une identité de foi religieuse. La Grèce ne contient qu'une population moindre

que celle de la Servie, savoir : 800,000 âmes avec 4,000 villes ou villages, tandis que la Servie renferme 900,000 avec un nombre proportionné de villages, et seulement 14 villes. Or, dans le reste de l'empire, les Grecs ne forment qu'un peu plus du sixième de la population slave, sans compter les Valaques. Les écrivains qui ont rêvé et rêvent encore le rétablissement d'un empire byzantin comprenant toute la Turquie, ont donc sauté à pieds joints sur un peuple non seulement numériquement plus considérable que celui qui devait être leur maître, mais encore antipathique à ce dernier. Les Bulgares, et surtout les Serbes, ne supporteraient pas plus pareille subordination, que les Grecs ne voudraient un chef de ces nations. Il paraîtrait même qu'il y a plus d'étoffe turque dans le caractère des premiers que dans celui des derniers.

Tout en étant fâché d'offusquer maint diplomate, nous répétons, comme une vérité incontestable, que la Turquie actuelle est en grande partie sous l'empire des idées slaves ; la Thrace orientale, la Chalcide, la Thessalie et l'Épire inférieure font seules parties de la zone grecque, et même en Thrace les Grecs sont fort mélangés de Bulgares et d'Asiates musulmans. La région slave appartient surtout moralement au prince serbe, qui vraiment a ainsi sous sa main une puissance formidable pour la Porte ottomane, et désagréable pour les vues ultérieures de l'Autriche ; aussi il a hérité dans ce dernier empire de toute l'antipathie qu'on y a contre sa nation. Dans la Bulgarie danubienne se concentre surtout l'influence russe, qui tend à incorporer la Turquie dans l'empire de Russie ; mais il y a là une assez nombreuse population turque à prendre en considération ; dans l'Est elle tient même assez en échec la population slave, pour que, si c'était partout de même, l'émancipation des chrétiens coûtât beaucoup de sang. Dans la Bulgarie occidentale, ce sont, au contraire, les chrétiens qui ont le dessus sur les Turcs, ce qui, joint aux guerres heureuses des Russes et aux concessions arrachées aux Ottomans, les a rendus assez insolents ou peu dociles envers leurs maîtres. La position centrale et montueuse du pays de ces derniers Bulgares donne, dans le cas

d'une révolte intérieure, plus d'importance à ce fait qu'il n'en paraîtrait avoir au premier abord. Aussi, comme nous l'avons dit, si un camp perpétuel à Monastir est destiné à entraver les projets d'insubordination des Albanais, un autre camp semblable à Sophie obserbe les Bulgares des montagnes et la Servie.

Enfin, la Bosnie avec l'Herzegovine et la Croatie, l'Albanie avec ses annexes, le pays des Myrdites catholiques et le Montenegro grec, forment des contrées à part, dont les annexes se fondraient probablement en partie avec d'autres États au premier remaniement de la Turquie.

Les Slaves et les Grecs de la Turquie ont été subjugués les uns après les autres sans s'entr'aider, par haine nationale, les Bulgares, dans le XIVe siècle, de 1390 à 1394, sous Bajazet; les Serbes en 1389, et les Grecs en 1475. Tous ont perdu, avec l'indépendance, leurs rois ou princes, et même leurs races royales ou princières. Toute noblesse a disparu petit à petit de leur sol, à moins qu'on ne puisse encore mettre dans cette classe les capitaines des Grecs, quelque chef de tribus de la Haute-Albanie ou des Phanariotes.

Les guerres qui ont émancipé les Grecs et les Serbes ont commencé pour ces derniers en 1804, et pour les autres en 1821. Il y avait bien eu auparavant quelques levées de boucliers, comme dans le Péloponèse, en 1770 et en 1684, lors de la conquête par les Vénitiens; mais les véritables catastrophes pour les Turcs n'ont éclaté qu'aux époques susdites. Les Grecs ont combattu pendant plus de sept ans, et les Serbes, sous Tzerni-George, de 1804 à 1813, et sous Milosch, en 1815.

Le germe de la révolution grecque avait été préparé et a été nourri hors du territoire des Hellènes, et ce grand drame s'est développé à fur et mesure et à grands frais, d'après un plan régulier par une association de personnes plus ou moins influentes et répandues dans les parties les plus civilisées de l'Europe. Des diplomates haut placés étaient même au nombre de ces conjurés. L'heterie formée en 1814 au congrès de Vienne,

et venue à ses fins en novembre 1820, démasqua la première ce complot contre l'autorité du sultan. L'insurrection ne devait éclater qu'après la dissolution du congrès de Laibach au printemps de 1822; mais différentes causes imprévues, en particulier la certitude que le gouvernement ottoman avait découvert la conjuration et s'apprêtait à la prévenir, firent accélérer le commencement de son exécution. En conséquence, en 1821, la Valachie et la Moldavie furent bouleversées en un instant, et on s'attendait à une révolte simultanée en Servie et en Grèce (1).

La combinaison était habile, mais les trois pays n'étaient pas assez travaillés et disposés par des sociétés secrètes à une pareille démonstration pour pouvoir espérer de la voir exécutée telle qu'on la voulait. Les Serbes, sortis péniblement du joug turc, ne pouvaient risquer leur bonne fortune si vite en aidant deux peuples avec lesquels ils ne sympathisaient pas, qui ne les avaient guère assistés dans leurs jours d'infortune, et qui pouvaient les abandonner à la première déroute. D'ailleurs, certain hospodar valaque avait même aidé les Turcs contre eux. On voit clairement par là que les personnes qui avaient arrêté ces révoltes simultanées, ne les avaient examinées que sous le point de la convenance politique, et n'avaient pas assez tenu compte des dispositions des trois peuples et de leurs chefs.

La révolution en Servie avait commencé tout autrement. Si une partie des Grecs, les Maniotes, les Albanais, étaient habitués depuis long-temps au maniement des armes, le sultan avait lui-même appris la guerre aux Serbes, en les armant contre les janissaires, appelés *Dahis*, soldatesque rebelle, qui avait usurpé, sous Selim, tous les pouvoirs de leur souverain. Tourmentés donc par ces petits seigneurs turcs, la rébellion serbe ne fut d'abord qu'une levée de boucliers d'un petit nombre de désespérés, qui n'avaient aucun plan arrêté, si ce n'est d'exterminer autant de Turcs qu'ils pourraient, et de vendre

(1) Voyez *Histoire de la Grèce moderne depuis la guerre de l'indépendance*, par Jok. Rizo Neroulos. 1829.

aussi cher que possible leur vie s'ils étaient obligés de céder au nombre. Ce n'était même pas pour se soustraire à la souveraineté du sultan, mais pour se délivrer des vexations de ceux qui prétendaient faussement n'exécuter que ses ordres.

Ce n'est que plus tard, lorsqu'on eut remporté sur les Turcs des avantages dans divers lieux, qu'on songea à la possibilité de s'émanciper complétement. Les chefs se réunirent, choisirent Tzerni-George pour leur commandant, et organisèrent petit à petit un gouvernement provisoire, adapté surtout aux circonstances exceptionnelles de guerre où le pays se trouvait.

A peine les Grecs eurent-ils levé l'étendard de la révolte et eurent-ils commis bien des cruautés contre les Turcs vivant malheureusement parmi eux (1), que les gazettes de presque toute l'Europe furent pleines de leurs exploits. On leur présageait et leur souhaitait la victoire. On taxait de turcophiles les journalistes qui osaient parler des inutiles boucheries que les Grecs s'étaient permises envers les Ottomans. On engageait les personnes aimant la guerre à aller se joindre aux Grecs, et on tâchait d'exciter l'enthousiasme en rappelant les hauts faits des anciens Hellènes. Enfin, on ouvrit des souscriptions pour subvenir à leurs besoins, et leurs partisans, aidés des gazetiers et de beaucoup de personnes attachées à la littérature grecque ancienne, se donnèrent tant de mouvement, que l'argent, des vivres, des soldats, des armes, des munitions et même des vaisseaux équipés, leur arrivèrent de toute l'Europe, des États-Unis, et même de l'Inde. Jamais l'histoire n'avait encore présenté un pareil spectacle, jamais un intérêt si général ne s'était attaché à un si petit peuple; cela ne pouvait rappeler que les croisades.

Toute différence de religion étant oubliée, des diplomates célèbres et même des monarques, d'ailleurs à idées fort di-

(1) La prise de Tripolitza, en 1821, par Colocotroni, Bobolina et Jatraco, coûta, dit-on, la vie à 8,000 habitants musulmans de la Morée.

vergentes, se réunirent dans leurs efforts pour secourir un peuple étranger avec lequel ils avaient peu de rapports, comme pour blâmer les Turcs de chercher à se venger aveuglément de la scélératesse de leurs sujets, et surtout de cette conspiration si unanime de tant de nations et de têtes couronnées, avec lesquelles ils étaient pourtant en paix.

Loin de nous de vouloir justifier les cruelles représailles des Turcs, mais nous voudrions seulement qu'on mît aussi dans la balance les méfaits et le caractère des Grecs, et qu'on se posât un moment à la place des Ottomans avant de les condamner. A côté de ces horreurs, la révolution grecque eut des moments de noble résignation, d'héroïsme et d'amour sacré de la patrie : la défense de Missolonghi, celle de la citadelle d'Athènes et certains combats désespérés des Grecs étaient dignes de l'intérêt du philanthrope et de leurs prétendus aïeux, les Hellènes.

Mais ces guerres eurent aussi leurs taches, et les rangs des soldats comptaient bien des étrangers ou du moins des Albanais. Le retard de la paie a quelquefois rendu ces troupes inactives dans des moments décisifs ; les envois d'argent et de munitions ont été quelquefois détournés de leur destination par des chefs égoïstes, rapaces ou soudoyés par des puissances ennemies. Certains chefs, à noms trop connus, ont poussé l'impudence en ce genre au dernier point, tandis qu'on rencontre malheureusement parmi eux de grands traîtres, tel que l'auteur du sac de la malheureuse Ipsara, qui a reçu au moins la récompense qu'il méritait.

Dès la seconde année de la guerre, la dissidence était au comble dans le nouveau conseil des amphictions, et l'éminence du danger était seule capable de ramener l'union et le patriotisme parmi tant de prétentions différentes. Néanmoins, à côté de caractères vils, intrigants ou anti-grecs, on a la satisfaction d'en distinguer d'autres désintéressés, dévoués à leur patrie et dignes en tout d'éloges, malgré les calomnies vomies contre quelques uns d'entre eux.

Pendant la présidence de Capo-d'Istria, la pauvre Grèce vit encore des insurrections, parce que ce diplomate s'imaginait

pouvoir régir ce pays à la russe, et favorisait trop ouvertement ses compatriotes, les Ioniens. Enfin un Mainote déterminé délivra sa patrie par un assassinat, très lâche suivant les idées d'Europe, mais tout-à-fait en règle d'après le code de la vengeance du sang en vigueur chez les Mainotes comme chez les Monténégrins. Depuis l'arrivée de la régence, en février 1833, trois insurrections ont éclaté par suite des machinations du président de la régence, mais depuis que le roi Othon gouverne, il n'y a encore eu que des échauffourées insignifiantes.

La défense du sol grec offrait mille facilités, puisque la Morée est une presqu'île, que la Grèce est entrecoupée de montagnes et de profonds golfes, et est entourée d'une mer pleine d'îles. Les secours provenant de l'étranger étaient aussi aisés à recevoir que les attaques à repousser, d'autant plus que la marine turque ne consistait en grande partie qu'en matelots grecs. Cependant, malgré les sacrifices et les efforts des Grecs, leur pays serait redevenu turc ou du moins une dépendance temporaire de l'Égypte, sans l'assistance des peuples chrétiens, l'intercession de puissants monarques, et l'envoi généreux et gratuit de troupes françaises.

La Grèce est ainsi arrivée à former un État assez limité avec un président provisoire corphiote, puis enfin un royaume avec un roi étranger et catholique et plusieurs millions de dettes.

Les *Serbes* de leur côté, placés dans un pays assez ouvert, et exposés surtout aux incursions des Bosniaques à l'O., et des Turcs du côté de la Bulgarie, ont été restreints pendant toute leur guerre de onze ans, presque à leurs propres ressources. Quelques compatriotes généreux de Hongrie leur ont seuls offert leurs bras, et peut-être quelques envois leur sont venus de ces frontières et de la Russie; mais le reste de l'Europe, trop occupé d'événements majeurs, a bien vu avec admiration cette lutte inégale, mais sans bien en comprendre ni en pouvoir suivre les détails.

Les Serbes avaient disparu depuis trop long-temps parmi les nations indépendantes; la Servie n'avait pas en Europe des

rapports de commerce et de politique, comme les Grecs. Les gazetiers ne pouvaient pas être payés pour exciter la sympathie des chrétiens.

Le gouvernement français n'envoya qu'une fois des promesses flatteuses sur le papier, lettre encore conservée dans les archives de la Servie. Un colonel français, et même peut-être quelque autre officier subalterne, vinrent cependant s'enrôler sous la bannière de Tzerni-George.

Mais l'Autriche et la Russie suivaient seules avec attention et inquiétude cette tragique révolte, l'une avec l'espérance de la voir étouffée ou tournée en sa faveur, l'autre dans l'espoir de la réalisation de ses projets ambitieux d'une manière quelconque. Un secours effectif de 2,000 hommes vint enfin de la Russie; mais les attaques de Bonaparte obligèrent, en 1812, cette puissance à abandonner une seconde fois la Servie à ses propres ressources, et cela dans le moment le plus critique.

Comme en Grèce, les Turcs vengèrent la révolte et les méfaits des Serbes à l'égard des Ottomans en dévastant des districts, en brûlant des villages, en empalant vivants des hommes, des femmes et des enfants, et en faisant des esclaves. On parle même de noyades en masse et d'enfants plongés dans les chaudières. Ainsi les Serbes n'ont rien à envier aux Grecs sous ce rapport, quoique en général dans leur lutte il paraît y avoir eu moins de sang inutile versé et moins de trahisons indignes.

Nous avons déjà dit qu'il y en a eu sous Tzerni-George; mais Milosch doit probablement son élévation en bonne partie à l'observation scrupuleuse de sa parole donnée et à sa sollicitude pour les vaincus et pour épargner le sang. C'est la meilleure preuve de l'absurdité de ces bruits sur l'inutile cruauté et la portée d'esprit de ce prince. Nous avons même rencontré en Turquie des Ottomans qui ne craignaient pas de reconnaître en présence de leurs compatriotes la modération dont il avait usé envers les vaincus. « Faites bien » mes compliments au *Veliki-Gospodar* (grand-seigneur) et

» présentez-lui mes vœux que son drapeau soit toujours vic» torieux, » nous disait un musulman riche de la Haute-Mœsie en présence de bon nombre de ses compatriotes.

En général, chaque Serbe a combattu pour lui, mû seulement par l'honneur et le patriotisme. Chacun se munissait de vêtements, d'armes, de munitions et de vivres, sans jamais penser à une paie régulière. Les gens âgés ou infirmes et les femmes étaient chargés des travaux agricoles, tandis que les jeunes gens allaient au-devant des Turcs ou bivouaquaient dans les redoutes. Lorsque leurs ressources étaient épuisées, ils retournaient chez eux, et étaient remplacés par d'autres, à moins qu'ils ne fussent subventionnés par leurs amis. De plus, chacun fournissait de l'argent ou des bestiaux pour l'achat à l'étranger de canons, de fusils et de munitions, et pour d'autres dépenses du gouvernement.

Néanmoins, malgré qu'ils n'eussent pour commandants que leurs propres compatriotes de Servie ou de Hongrie, et qu'ils ne fussent la plupart nullement instruits dans l'art de la guerre, leur révolte fut si nationale et leur résolution si unanime, qu'ils réussirent à repousser de leur territoire jusqu'à des armées de 30,000 hommes.

En 1812, grâce aux préoccupations étrangères de la politique russe, et de quelques fautes des commandants serbes, les Ottomans eurent l'air un moment de reprendre pied en Servie. En 1813, Tzerni-George n'était même plus en Servie. On avait posé les armes, les forteresses avaient repris des garnisons turques; mais au lieu de s'assurer leur conquête par la clémence et l'équité, les Turcs recommencèrent leurs vexations, ce qui amena la reprise désespérée des hostilités sous Milosch Obrenovitch. Ce chef, aussi brave que Tzerni-George, mais plus politique et prudent, sut, après quelques combats heureux, se créer parmi les chefs turcs un parti, dû autant à sa clémence bien entendue envers les vaincus, qu'à sa connaissance de la manière d'arriver avec eux le plus vite à un arrangement.

A peu près comme Mehmed-Ali se vante de reconnaître la

suzeraineté du sultan, Milosch prétendit toujours ne pas faire la guerre à son souverain, mais seulement à ses niais suppôts, et il put ainsi faire en personne sa paix avec la Porte.

Dans le traité d'Akermann, le cabinet russe exerça sa puissante influence pour déterminer le gouvernement turc à accéder à un arrangement rationnel d'après les circonstances politiques d'alors; mais la Servie avait déjà son chef national reconnu, et le sultan, en délivrant les Serbes de leurs griefs, reconnaissait les droits de ce chef. Bien différent en cela des Grecs délivrés par des puissances étrangères et gouvernés par des étrangers non reconnus par le sultan, qui ne s'est soumis à cette dure nécessité qu'à son corps défendant et sans vouloir en préjuger les suites.

Le prince Milosch eut le bonheur de voir, dès 1816, la Servie comprendre la plus grande partie de sa surface véritable. Les Serbes étaient maîtres de toutes les positions importantes, de tous les retranchements simplement en terre qu'ils pouvaient raser ou entretenir à leur volonté. Les Turcs étaient refoulés dans six villes à citadelles, dont deux seules, celles de Sokol et de Belgrade méritaient ce nom, et la reddition d'une de ces citadelles de la part des Serbes valait bien moins que la possession et la destruction des postes en terre et en gabions des Turcs. Ces derniers, toujours amateurs des vieilles murailles crénelées, comme Semendria, avaient fait là le plus faux calcul possible.

Toutes les mosquées, en Servie, devaient rester intactes et tomber en ruines d'elles-mêmes, sans que ni les Turcs ni les Serbes aient le droit d'y toucher. Aussi voit-on encore des masures pareilles à Kragoujevatz, sur la plate-forme du Vratschar, derrière Belgrade et dans cette ville; où il y en a un plus grand nombre que celles nécessaires au culte turc. Le cimetière turc de Belgrade dut rester tel quel, et les Turcs ajoutèrent infiniment de prix à ces concessions enfantines.

En 1817, Milosch se vit déclaré publiquement chef de la nation, et en 1827, prince héréditaire; mais les Turcs n'a-

vaient pas encore exécuté leur promesse d'incorporer à la Servie les six districts qui avaient été occupés une fois par Tzerni-George. Il fallut que les Ottomans éprouvassent de nouveaux désastres en 1831 avant de voir réaliser cette promesse, pour l'exécution de laquelle le hatti-schérif se fit attendre jusqu'à la fin de 1833.

Les Serbes furent obligés d'étayer, en 1834, les commissaires turcs par la force. Aux premières ouvertures que ces derniers firent au pascha de Zvornik pour la remise du district de Sokol, ils ne furent mis en prison et rendus à la liberté que sous la condition de ne plus revenir. A Krouschevatz, les Serbes furent reçus à coups de fusil, et ils furent obligés de réduire par la famine les Turcs, qui s'étaient nichés sur le haut d'un vieux bâtiment.

Il ne manque vraiment à la Servie que Nisch et le paschalik de Novibazar ; car, passé les limites actuelles, elle ne trouverait pas dans les aspérités du pourtour de la Mœsie supérieure actuelle la frontière méridionale naturelle qu'elle a maintenant, et il faudrait lui soumettre encore la Macédoine et une bonne partie de la Haute-Albanie.

Les derniers traités permettaient aux Serbes le libre exercice de leur religion sans contrôle ; aussitôt ils se hâtèrent de sortir de terre les anciennes cloches de leurs églises. Le pascha de Belgrade voulut s'y opposer, mais il céda à la menace des Serbes de repousser la force par la force, et ils étaient pleinement dans leur droit. Néanmoins, il reste encore la ville d'Oujitze, où le nombre des Turcs a empêché jusqu'ici cette mesure, qui a été pour les Serbes un jour d'allégresse. Le prince Milosch aurait pu certes forcer les musulmans à se désister de leur opposition, mais avec sa sage politique ordinaire et ses ménagements bien entendus envers eux, il a laissé les choses dans l'état où elles étaient (*Voy.* vol. II, p. 26). Il a fait même plus, puisqu'il a fait entretenir à Pojarevatz, et peut-être ailleurs, des mosquées turques, que d'après les traités les Ottomans n'ont pas le droit de réparer, et dont les Serbes doivent attendre la ruine avant de s'en emparer. C'est ainsi

que ce prince se préparait à régir peut-être un jour lui ou les siens des musulmans.

Dès le commencement de son gouvernement, il eut à déployer une grande sévérité ; le pays n'avait pu être si long-temps dans l'anarchie sans qu'il ne renfermât des hommes turbulents ou des personnes dont les intérêts s'accommodaient plus d'un état de guerre que de la tranquillité. D'ailleurs la Servie était encore en butte aux intrigues étrangères ; le caractère et l'influence du prince Milosch n'était pas assis et reconnus comme ils le furent dans la suite. Il fallait donc réprimer avec sévérité les prétentions rivales ou la désobéissance militaire. D'un autre côté, on n'a jamais vu des scènes pareilles à celles qui se sont passées en 1835 en Grèce, où Grivas, à la tête des troupes royales, s'est battu contre les rebelles du Péloponèse, et où les Mainotes n'ont voulu céder et désarmer leurs châteaux forts qu'à leur corps défendant.

Un bien petit nombre d'émigrations résultèrent de la sévérité du prince ; toute la famille de Tzerni-George resta même dans le pays, à l'exception du fils qui se fixa à Crajova, dans la petite Valachie, et des pensions furent faites à tous ses membres. Par contre, aucun paysan serbe ne quitta sa patrie ; mais tout au contraire, en peu d'années la population s'augmenta assez considérablement par des émigrations de Serbes du paschalik de Novibazar, de la Ratzie et de la Bosnie, comme aussi par des demandes d'établissement (*za Doseliti*) de la part des Bulgares. Dans ce moment encore cette émigration se continue, et a même excité enfin l'attention des paschas turcs.

Le prince, fier d'être dès 1817 l'élu de son peuple, et content depuis 1827 de son titre de prince héréditaire des Serbes sous le protectorat du sultan et de la Russie, ne fatigua point les cours étrangères et attendit patiemment qu'on le jugeât par des faits. Il poussa peut-être la chose trop loin, car lorsque des consuls étrangers résidèrent en Servie, il négligea trop de faire connaître à toute l'Europe lui et son peuple.

Il eut aussi le grand tact de ne point se modeler sur les

princes de l'Europe, et continua son train modeste de vie, sans se faire élever de palais et sans s'entourer d'une force armée nombreuse ou de ces inutiles existences qui circonviennent toutes nos têtes couronnées (*Voy.* vol. III, p. 283).

Si le gouvernement de Milosch a éprouvé quelques obstacles momentanés, ils ont surtout pris naissance dans ce désir de quelques personnes de voir créer sous d'autres noms une espèce de noblesse, une sorte de cour, en un mot des charges superflues ou de grosses sinécures. Depuis que nous avons écrit ceci en Servie, le prince Milosch est descendu au rang de simple particulier en s'obstinant à ne pas se départir assez de ses vues despotiques; mais il n'y a que les morts qui ne reviennent pas. L'histoire dévoilera un jour la part que des combinaisons politiques étrangères très différentes ont eue à cette chute déplorable, à ces sourdes menées, pour profiter d'un esprit opiniâtre, et à ces efforts d'établir dans une contrée des institutions répugnant en partie à ses idées actuelles, mais s'accordant avec les vues anti-serbes de ceux qui les ont provoquées.

Après une lutte si longue, le prince Milosch aurait pu peut-être aussi, sans blesser la Porte, imiter les Européens, en créant des décorations comme le roi Othon. Ces dernières sont autant dans le goût des Grecs que des Français; mais en Servie, le prince lui-même, fier de sa nationalité, évita même de porter celles qu'il avait reçues de la Russie et de l'Autriche.

Aussi économe en finances que pour sa maison, le prince Milosch, après avoir consulté les chefs de son peuple, a établi une taxe unique fort modérée, qui l'a mis en état, non seulement de payer le tribut annuel à la Porte et de défrayer le petit nombre de ses employés, mais encore de faire des économies considérables tout en cicatrisant les plaies de la patrie et en améliorant sa civilisation. N'ayant point trouvé de grands déficits ou de dettes considérables à son avénement au pouvoir, il a pu commencer tout de suite à thésauriser par prévoyance des éventualités. En effet, la

Servie, peu connue et toute agricole, aurait bien plus de peine à réaliser au besoin un emprunt, onéreux dans tous les cas, que tel autre État commerçant même endetté.

Ayant besoin de conseillers instruits, il n'appela à lui en fait d'étrangers que quelques Serbes hongrois, dont le patriotisme est tout aussi palpitant que celui des Serbes de la Servie, et qui ne sympathisent point avec les Hongrois ni même avec les Autrichiens, quoiqu'ils aient montré à toutes les époques leur reconnaissance méritée envers l'Autriche par une soumission exemplaire.

A côté de ce gouvernement purement national de son choix et entrant dans toutes ses vues, à côté de ce régime à bon marché sous un chef ferme, le Serbe a eu encore l'avantage de ne recevoir que des lois adaptées à ses coutumes, tandis que le prince n'a pas été obsédé d'utopies étrangères, ou de projets profitables à des intrigants comme en Grèce. Il faut avoir entendu les secrétaires du prince ou ce dernier lui-même pour comprendre tout-à-fait que ce qui est praticable et même excellent en Europe ne serait pas applicable à la Servie sans heurter leurs habitudes et même leurs préjugés. Il faut une fois pour toute sortir de son atmosphère européenne pour savoir avouer qu'il y a aussi d'excellentes choses dans la vie orientale. Si quelques unes répugneraient à notre civilisation trop artificielle, d'autres pourraient nous amener à quelques utiles modifications dans notre manière compliquée de procéder.

En parcourant la Servie, on a le plaisir de voir partout une sûreté personnelle complète, et on peut dire le bonheur, s'il ne peut pas être parfait pour tous, le souvenir de l'esclavage turc rehausse l'état actuel même pour celui qui se sentirait le moins content. La nation a eu confiance jusqu'en 1839 en son chef, et espérait qu'il achèverait son ouvrage, en fixant irrévocablement le droit de propriété, en ne limitant pas les industries, en rendant régulièrement un compte exact de l'emploi de l'impôt aux élus de la nation, en en consacrant une plus grande somme à l'avancement de la civilisation, en donnant plus de fixité peut-être aux choix des employés supérieurs, et

soumettant les punitions des mécontents aux lois. Tels paraissaient être les vœux soit des paysans, soit des personnes plus instruites. Les premiers n'émettaient que les désirs les plus simples, les plus matériels, les autres y faisaient des additions d'une civilisation plus avancée, mais tous étaient unanimes à bénir l'état actuel de la Servie, tout en pensant que peut-être elle aurait pu être déjà plus civilisée par certaines mesures qu'on a négligées.

Après ce tableau vraiment pas trop flatté de la champêtre Servie, il est douloureux de l'opposer à l'état précaire de la commerciale Grèce. D'abord l'émancipation serbe a été accompagnée de bien plus de justice et de loyauté envers les Turcs que celle des Grecs. Les Turcs établis en Servie n'ont pas eu à supporter les mêmes passe-droits que ceux que le sort avait fait naître en Grèce. Dans ce dernier pays, on a confisqué des biens turcs frauduleusement, sous le prétexte banal que c'étaient des domaines de l'État, ou qu'ils appartenaient au sultan. La diplomatie prit l'Orient pour l'Occident en donnant aux Turcs la faculté de vendre leurs biens avant d'émigrer, car cette permission devenait illusoire par l'obligation de partir, et par l'état pécuniaire de la Grèce au moment de la fin de la guerre. Il en fut de même du renvoi au sultan pour des indemnités dues aux Turcs; l'argent des Grecs a bien passé à Constantinople, mais les pauvres sujets musulmans de la Grèce n'en ont rien touché.

De plus, on a disposé contre toute justice de biens acquis par des Ottomans, sans les rendre à leurs anciens propriétaires. On n'a point tenu compte dans le départ des Turcs de la Grèce, que les dettes d'une commune devenait un fardeau d'autant plus grand pour ses membres que leur nombre diminuait; or, comme en Turquie, bien des communes avaient, en Grèce, des dettes à éteindre ou des intérêts à payer.

A peine sortis de l'anarchie, et les Français encore sur le sol grec, il a fallu verser le sang de ses propres défenseurs, et après un gouvernement orageux, leur chef corphiote, qui avait pourtant fait tant pour relever le nom grec de l'oubli, a

commis des erreurs gouvernementales telles, qu'il est tombé sous le fer d'un assassin sorti du boulevard de la Grèce, le pays des Mainotes. Enfin, cette dernière forteresse ne s'est livrée au roi bavarois qu'après avoir été obligée d'employer la force, et le 8 avril 1839, il a fallu encore reprendre de force le bourg de Gythion.

Le caractère différent des Serbes et de la population de la Grèce ressort bien du fait qu'en Servie la sûreté des routes est complète, et qu'on n'y entend pas parler de vol et encore moins de meurtre sur les grands chemins. La guerre achevée, les Serbes sont revenus d'eux-mêmes à la charrue; mais en Grèce, la population albanaise ne peut se défaire de son ancienne habitude de guerroyer en brigands, et même d'une manière cruelle, en coupant des oreilles ou des nez, et exigeant des rançons. Si la gendarmerie grecque a balayé assez les routes, les gazettes de ce pays parlent encore toujours de brigandages et de haidoukes arrêtés, non seulement sur les frontières turques ou du pays de Maina, mais même jusqu'aux portes d'Athènes.

Toujours divisés en partis comme autrefois et comme le veut la nature accidentée du relief du sol, les Grecs n'avancent dans la civilisation qu'au milieu des troubles. Certes, nous sommes loin de croire que, constitués en État fédératif, leur esprit bouillant et mobile eût pu prévenir toute indocilité, toute tourmente passagère, et surtout les intrigues étrangères; mais au moins on n'aurait pas ajouté autant à ce ferment déjà présent par l'introduction intempestive ou inutile d'idées totalement étrangères aux coutumes de ce peuple. D'ailleurs, c'est encore une question, si les troubles eussent été plus grands, si quelques princes à la Milosch n'en fussent pas sortis. On n'a consulté en cela que le désir des États voisins, et la politique d'opposer à la Turquie un royaume au lieu de provinces morcelées. L'unité de la Grèce est encore à venir, malgré l'arrivée de son roi.

On n'aurait pas vu du moins des Grecs ayant beaucoup sacrifié pour former un corps de nation, regretter le régime

turc, et même se rendre en Turquie. Ce sont, il est vrai, des exceptions, et l'intérêt personnel y a été surtout en jeu, mais ces cas n'auraient pas dû se présenter du tout après une lutte si acharnée. Néanmoins ces émigrations des Grecs hors de leur patrie rappellent trop en Turquie le retour de Bulgares émigrés en Russie, pour ne pas montrer de nouveau que le régime byzantin et ottoman a gravé profondément dans les habitants de la Turquie certaines idées et une certaine nationalité qu'il ne faut pas froisser, si on veut espérer de pouvoir les gouverner. M. Fallmerayer, qui certainement n'a pas flatté les Grecs, a dit dans ce sens une grande vérité, en avançant que s'il fallait peut-être à la Grèce un gouvernement monarchique quasi turc ou autocratique, comme en Russie, ceux qui étaient appelés à gouverner la Grèce ne devaient penser et se vêtir que comme les Grecs.

Qu'on s'imagine un moment les Serbes sous un monarque étranger d'une autre religion, entouré de bon nombre de ses nationaux, avec lesquels le peuple n'aurait eu aucun rapport; un prince avec un palais, une cour, un maréchal de cour, des chambellans, des maîtres de cérémonies et des dames d'honneur, au lieu des modestes konaks en bois, et de l'entourage exigu de Milosch; des impôts assez lourds, et perçus d'une manière inusitée; une énorme masse de lois nouvelles promulguées et calquées plutôt sur l'état d'autres pays que sur celui de la Servie; la liberté de la presse; la liberté personnelle; un budget calculé à l'européenne; les procès traités comme devant un barreau anglais; des jeunes gens sortis des écoles européennes, ayant échangé leurs idées nationales contre des sophismes politiques; des troupes étrangères choyées plus que les anciens soldats nationaux; la milice irrégulière remplacée par une conscription à la française, et des soldats habillés à la manière des Bavarois; enfin, une politique vacillante sous des influences étrangères divergentes, ou obligée de suivre un juste milieu entre toutes ces exigences. Il y en aurait eu suffisamment pour que la Servie fût redevenue turque sous un pascha lié peut-être par un contrat solennel.

Eh bien, tous ces malheurs ont atteint la Grèce. On lui a envoyé en 1833 un roi qui a probablement des qualités et serait peut-être excellent en Bavière, mais qui a manqué de tact dès son début en n'embrassant pas la religion grecque, et en laissant entrevoir ainsi dans l'avenir l'éventualité d'un prosélytisme catholique. Il a bien mal jugé le caractère des Orientaux s'il croit avoir voulu leur plaire en montrant sa tolérance religieuse par son mariage avec une protestante. Tous les deux auraient dû entrer dans le giron de l'église grecque; car, si les Belges et les Saxons préfèreraient avoir un roi de leur religion, c'est pour les Grecs, à leur point de civilisation, une nécessité, si le roi veut s'identifier avec son peuple. Mais la Russie n'a eu garde de l'en avertir, pour bonne raison.

Nous avons déjà dit que le schisme d'Orient établit entre l'Europe et la Turquie un mur de séparation presque aussi fort que le mahométisme. Lors de la nomination d'Othon comme roi de la Grèce, les Grecs, à cette nouvelle, s'informaient avec anxiété s'il embrasserait leur religion (1). Aujourd'hui, les Grecs ne se gênent pas de dire que si les enfants de leur roi ne sont pas baptisés et élevés dans leur église, ceux-ci ni peut-être même lui ne conserveront le trône. Aussi la conspiration du 1er janvier 1840 était prévue par les fins diplomates, et n'a étonné que les ignorants. Le *Philorthodoxè etaireia tès genikès Ellados* était une chose dont nous avons entendu parler ouvertement dans plus d'un lieu dans les parties grecques de la Turquie. On en détaillait le but, et on calculait la probabilité du moment où éclaterait une nouvelle heterie. L'opposition entre l'*eretikon Basilea* et l'*orthodoxon Basilea* s'entremêlait à ces exposés du vœu national. La Grèce conquerra ses limites naturelles ou retournera au souverain de la Turquie, telle était la conclusion. Quelque opinion qu'on ait sur les conjurés du 2 janvier 1840, nommés Augustin

(1) Voyez *Records of travels in Turkey*, etc., par Slade, vol. II, pag. 428.

Capo d'Istria, Nikitas Stomatopoulos et Glaikaris, il ne manquera pas de Grecs qui ne reconnaîtront en eux que les représentants de leur opinion. La Grèce ne saurait pas plus être gouvernée par un roi catholique que l'Espagne par un chef protestant. Il faut en prendre enfin son parti, si on ne veut pas donner plein jeu à la Russie lorsque cela lui plaira.

Ensuite, non content d'arriver seul, Othon était accompagné d'une régence et de corps de troupes bavaroises, soldats braves et instruits, mais dont le caractère et les usages étaient en disparate complète avec ceux des Grecs. En passant en revue tous les peuples de l'Europe, on en trouve peu dont la société aurait moins convenu que cette association des Bavarois, et les diplomates qui travaillaient à n'établir en Grèce qu'un État précaire ont dû bien rire sous cape de ce singulier amalgame, tout en rendant justice au roi de Bavière pour ses intentions généreuses et politiques jusqu'à un certain point pour son royaume (1).

Les effets ne se sont pas fait attendre; les hommes d'État, comme les troupes bavaroises, ont été bientôt las de ces conflits journaliers; ces deux peuples ne sont pas faits l'un pour l'autre, les Alpes les séparent eux et leur climat. Le Grec peut être reconnaissant pour ce que la Bavière a fait pour son affranchissement, sans pouvoir pour cela se plier sous le joug de ses envoyés et de ses lois, élaborées pour d'autres natures que la sienne.

Le roi Othon est enfin venu à l âge de pouvoir gouverner lui-même; il s'est mis à l'ouvrage. Dès le principe, les Grecs voulaient un chef national, l'ont-ils trouvé suffisamment dans leur roi actuel? est-il devenu assez Grec? La fustanelle lui plaît-elle autant que nos culottes? La vie orientale s'est-elle assez infiltrée dans son corps? A-t-il compris le désir des Albanais et des Grecs d'avoir un chef allant et venant, ne crai-

(1) Parmi les peuples germains, le paysan bavarois de la haute Bavière passe, au moins en Allemagne, pour le moins poli de tous.

gnant ni les mauvais chemins ni les misérables gîtes, et non pas un roi fainéant, vivant au milieu du luxe dans son palais, loin de la presque totalité de ses sujets? Saura-t-il se passer de conseillers étrangers, ou au moins de manière à ne pas choquer l'orgueil national? A-t-il surtout assez oublié sa patrie et Rome pour entrer dans le sein de l'église grecque, ou du moins y élever ses enfants? C'est ce que l'avenir nous apprendra; en attendant, les circonstances suivantes, en opposition à celles où se trouve la Servie, sont défavorables à l'établissement du repos en Grèce.

En mai 1839, le roi et la reine ont visité tout le nord de leur royaume avec six Grecs et cinq *étrangers*, avec un assez nombreux train de domestiques et de militaires, et près de 100 chevaux. Le *grand-maréchal de la cour*, M. Ch. Soutzos, était chargé de soigner la partie des logements et des repas, et avait cru nécessaire d'emporter non pas seulement des assiettes, des tasses et des couverts, mais encore des chaises et des tables, afin qu'en tout lieu leurs majestés parussent bien étrangères aux usages de leurs sujets. Cette promenade a été renouvelée cette année. Quand on compare cette pompe et cet attirail inutile à la vie de voyage du prince Milosch en Servie, chacun sera obligé d'avouer que ce dernier s'était bien plus identifié avec son peuple que le roi Othon, pour qui, comme étranger, ce serait cependant d'une urgence encore plus grande.

Un palais a dû s'élever à Athènes, bien autre que la maison bâtie par Milosch à Belgrade; mais le manque de fonds en a retardé jusqu'ici l'achèvement. Le trésor de Servie n'a pourtant rien à envier au coffre vide et aux dettes des Grecs, quoiqu'enfin cette année on annonce que les revenus du royaume suffiront à couvrir non seulement les dépenses, mais encore à payer les intérêts de la dette (1).

(1) Budget de 1839.

Budget de 1839.	Revenus. .	16,250,000	drachmes.
	Dépenses. . .	16,720,000	
	Déficit. . . .	470,000	

Si Milosch et son fils sont abordables pour tout le monde, et si aucune étiquette ne restreint leur approche, par contre la petite cour du roi des Grecs a déjà cru nécessaire, depuis 1839, de restreindre les présentations à la cour aux femmes d'officiers supérieurs et aux employés civils du conseil. Dans un pays ayant des idées si contraires à l'étiquette compassée de nos cours, on ne comprend pas de pareilles mesures, qui doivent tendre à éloigner du souverain le cœur de ses sujets.

Si le prince Milosch a eu le bonheur de trouver des aides, des gens instruits ou patriotes parmi les Serbes de Hongrie, Othon n'a eu que la triste ressource d'employer des Européens ou des Grecs phanariotes ou de Corfou. Il est impossible que la nation grecque, si orgueilleuse, ne soit pas vexée de voir de hauts emplois entre les mains d'étrangers et même de catholiques, puisque les Serbes, peuple bien plus humble, se montrent jaloux de leurs compatriotes de Hongrie.

Malheureusement le roi Othon n'a pas beaucoup de choix parmi les Grecs les plus instruits, parce que tout ce qui est jeune et de son âge a été élevé à l'étranger, en Allemagne, et surtout en France, et s'est plus ou moins dénationalisé. Du moins la plupart de ces jeunes gens, malgré leurs talents et leurs études véritables, sont revenus trop souvent la tête pleine des idées théoriques gouvernementales dont on se repaît en Europe, au grand contentement des gouvernements conquérants et ne pouvant que gagner aux dissensions de leurs voisins. Comme le frac est admis le seul vêtement social, de même on croit que le monde entier ne peut être heureux que par tel ou tel mode pédantesque de gouvernement. Tous les usages, les coutumes les plus invétérées doivent disparaître pour faire place à cette panacée générale : pour les uns monarchique, pour les autres républicain, et pour d'autres une espèce de juste-milieu ou système viager.

Naturellement, il est impossible d'employer des gens imbus de pareilles idées préconçues, surtout pour un pays qui comme l'Orient a des coutumes si fixes et si religieusement observées. Ceux qui devraient aider leur roi à avancer la civilisation grec-

que et à faire participer leurs compatriotes aux véritables bons côtés de la société européenne deviennent donc de turbulents intrigants, de véritables boute-feu qui n'ont toujours à la bouche que la critique, et attachent une importance énorme à des choses encore peu utiles aux Grecs.

Il a été prouvé officiellement et publié par des gens entendus et même par des employés bavarois du roi Othon, que non seulement des présents d'autres nations, mais même des emprunts onéreux, ont été dilapidés plus ou moins et exploités pour des intérêts privés. A la cessation des hostilités, la pénurie était si grande et le patriotisme du petit nombre de gens encore riches, à quelques exceptions près, si égoïste, que, sans l'emprunt des soixante millions garanti par la magnanimité de la France, de l'Angleterre et de la Russie, tout gouvernement devenait impossible, surtout de la manière dont on comptait le continuer. Il y avait certes des troupes à payer avant de les licencier en partie, il y avait des intérêts à solder et des sommes considérables à remettre à la Porte, mais peu de Grecs s'imaginaient qu'on eût besoin de tant de troupes étrangères coûteuses et de tant d'employés soldés.

A une administration communale peu coûteuse, on en a substitué une qui est chère, et, sans calculer les forces du pays, on a voulu singer en tout les grandes puissances. Si l'administration turque paraissait fautive, il fallait lui donner des correctifs à la turque, et non pas créer une nuée d'employés payés, des gardes forestiers, une flotte, une armée et une cour.

La malheureuse Grèce, ouverte de tous côtés à l'arrivée des étrangers, était et est encore, il est vrai, le point de mire de politiques divergentes, ainsi que d'intrigants ou d'aventuriers étrangers ou grecs. Elle en a souffert énormément et en aura encore à souffrir long-temps, tandis que la Servie, par sa position particulière et la politique de ses voisins, n'a pas eu de si douloureuses épreuves à subir. Mais vu l'état précaire de la Porte, ses tribulations vont commencer, si les Serbes n'ont pas le bonheur d'avoir un prince ferme et national.

La population grecque est un mélange hétérogène de Grecs, d'Albanais, de Slaves, de Valaques, etc. L'Acarnanie, la Béotie, l'Attique, l'Eubée, Hydra, la Morée et l'Arcadie sont pleins de sang albanais. De plus, cette population n'est pas compacte, en ce sens que les Moréotes se distinguent des habitants de la Grèce continentale, les Maniotes des Moréotes, les insulaires de ces derniers. Il y a de plus à Syra et dans quelques îlots voisins assez de catholiques qu'il a fallu ménager dès le principe. Au contraire, à l'instar des Français, les Serbes de la Servie forment une seule masse compacte de Slaves du rite grec; car on n'y compte tout au plus qu'un dixième de population étrangère et composée en grande partie de Bulgares, de Grecs, de Zinzares et de Valaques, tous de l'église orientale comme les Serbes. D'après M. Viquesnel, il y aurait environ 4 à 5,000 Zinzares grecs ou Bulgares de Macédoine et 4 à 5,000 Zingares.

Cette habitude des Grecs, prise du temps des Turcs, de se distribuer sous la suprématie des capitaines, a fait que ces derniers se sont multipliés à l'infini, et qu'à la fin de la guerre peu de Grecs voulaient servir comme soldats et surtout comme soldats réguliers, tandis qu'un trop grand nombre demandaient des commandements. Les Serbes sont bien plus enclins à la soumission, bien moins intrigants, et plus aisés à persuader par de bonnes raisons à cause de leur esprit droit et plus flegmatique; aussi de pareilles exigences ne se sont pas montrées dans ce pays, où d'ailleurs la nation s'était déjà pliée sous le joug d'un chef unique. Par contre, en Grèce, il y avait presque autant de commandants influents que de provinces, chaque petit parti aurait voulu voir son chef à la tête du gouvernement, et aucun n'avait montré assez de talents ou n'avait su acquérir assez d'ascendant pour mériter cette place. Si le contraire avait eu lieu, le roi Othon n'aurait pu exister, malgré ses troupes, à côté d'un Milosch.

Tout le monde sait que le Grec aime, comme tous les habitants de la Méditerranée, le luxe, l'éclat; il fallait donc satisfaire ce goût inné, mais à la manière orientale, sans faire des

dépenses ruineuses et sans singer des cours étrangères, appuyées sur des peuples bien plus riches et accoutumés à d'autres impôts que les Grecs. Tels qu'on les connaît, ils n'auraient pas été contents de la manière de vivre de Milosch, tout à la fois mesquine et noble; mais peu de chose de plus semblerait leur aller, tandis qu'un attirail comme celui de nos grandes puissances n'est qu'un jouet coûteux sans avantages suffisants.

Si les étrangers se rendant en Servie ont à se soumettre tout de suite à toutes les exigences de la vie turque, tandis qu'en Grèce il en est autrement, les Serbes en conservent mieux leur caractère, et ne sont pas choqués d'un luxe qu'ils n'ont pas les moyens d'imiter, ou qui même leur répugne. C'est tout l'opposé en Grèce, puisqu'on semble y vouloir attacher le Grec tout d'un coup à la vie européenne, en lui inspirant ses besoins et son luxe, au détriment de son bonheur réel.

On dit que le jeune roi veut revenir en toute chose à l'économie, il en règnera plus long-temps, et il en est grandement temps, car la dernière partie de l'emprunt étranger est soldée, et dans un moment de crise le patriotisme des Grecs riches pourrait bien se montrer un peu refroidi à l'aspect des résultats obtenus. La Grèce n'est encore qu'une plante de serre chaude, de l'entretien de laquelle l'Europe s'est chargée pour des motifs philanthropiques, religieux et politiques très divergents. Si elle retirait bientôt ses secours, cette contrée redeviendrait la proie des Turcs, ou bien elle trouverait dans son désespoir les moyens de révolutionner le reste de la Turquie pour repousser les Ottomans. Son malaise vient surtout de ce que la tâche de la délivrance n'est pas accomplie, et que les puissances étrangères s'efforcent d'empêcher cet événement, nécessaire à la consolidation de la Grèce.

Après avoir comparé ainsi les Slaves et les Grecs, et avoir bien montré les limites qui pourraient séparer un jour leurs États, il nous reste à dire quelques mots des utopistes de ces deux nations. Or, nous entendons par utopie le désir des

choses si peu probables, qu'elles bordent sur l'impossibilité, et non pas, comme les intrigants du jour, des idées contraires à celles en vogue. Cette explication nous a paru nécessaire, puisqu'aujourd'hui on croit souvent être dispensé de répondre aux raisonnements les plus justes, quand on a taxé, par stupidité, intérêt ou politique, une idée de simple utopie.

Rien de plus dangereux que de souhaiter des impossibilités, et surtout de chercher à amener ce qui n'est pas praticable. Sous ce rapport, nous croyons devoir placer, non pas seulement l'entrée solennelle du roi Othon à Constantinople, mais aussi ces espérances extravagantes de quelques Slaves du Midi, de voir la nation réunie sous un seul sceptre national.

Dans l'état actuel de l'Europe, ce dernier événement ne paraîtrait pouvoir avoir lieu que si des circonstances extraordinaires amenant le démembrement de la Turquie, l'Autriche recevait en partage la Bosnie et l'empire serbe, y compris la Macédoine, tel que nous l'avons limité dans sa plus grande extension. Elle réunirait sous son sceptre la presque totalité des Slaves et au moins les Serbes. L'empereur pourrait alors ajouter à ses titres celui d'empereur des Slaves du Midi, en opposition à l'empereur de Russie, le chef des Slaves du Nord, ou bien un prince de la maison d'Autriche pourrait occuper cette place. Mais comme la Hongrie possède plusieurs millions de Croates et de Serbes, on voit que la nation resterait encore divisée, l'empereur dût-il accéder au vœu des Hongrois de changer sa résidence de Vienne pour celle de Bude. De plus, le chef de la nation cesserait d'être national, et un protectorat étranger remplacerait, comme en Hongrie et en Bohême, le véritable souverain, qui seul peut s'identifier complétement avec son peuple.

Mais, admettant un moment l'impossible, et voyant l'empire serbe s'étendre dans le Bannat et la Hongrie jusqu'au-delà de la Drave, d'après la distribution des Serbes dans ce royaume, où seraient les frontières naturelles d'un pareil État passé la Drave en Esclavonie, et le Danube dans le Bannat? Pourrait-on d'ailleurs attendre une harmonie parfaite de l'amalgame du Serbe, du Croate et du Dalmate de diverses reli-

gions? Avouons plutôt l'impossibilité d'une pareille hypothèse, et que les ouvrages qui la contiennent perdent leur danger par l'absurdité de la supposition.

Malgré l'antipathie marquée entre le Serbé et le Magyare, la Dalmatie et la Croatie resteront des États annexés à la Hongrie, à l'Autriche ou à l'Italie, suivant les circonstances, principautés qui pourrait s'accroître un jour des parties possédées encore par les Turcs, tandis que les pays serbes de la Hongrie ne peuvent être soustraits aux États hongrois que par suite d'un démembrement total de ce royaume, et de désastres inouïs pour la maison d'Autriche.

C'est en Turquie que les Serbes ont tout jeu pour exercer leur patriotisme et chercher à relever leur nom jadis historique, si du moins les Turcs continuent à leur faciliter si gratuitement la reprise de leurs anciennes limites, lors du plus haut éclat du trône serbe.

Si aucun Serbe ne s'aventure dans ses hypothèses de voir un roi de sa nation à la place du sultan, le Grec aime à en entrevoir la possibilité, parce que Sainte-Sophie a été le temple des empereurs de sa nation. Pour le Serbe il en est tout autrement, s'il n'a plus de respect pour la puissance du sultan, il paraît partager plus ou moins avec les Slaves ce prestige de gloire qui entoure le possesseur de ce diamant des cités. Une fois en possession de Constantinople, Mahomet II n'eut pas de peine à soumettre à son empire presque toute la Turquie; tant que le sultan résidera sur le Bosphore, il exercera donc une puissance morale considérable, quoique la Porte puisse descendre au niveau d'un État de second ordre.

La ville impériale, *Tzari-Grad*, avec ses mille minarets, est trop excentrique à l'ancien empire serbe pour que quelqu'un pense à un Milosch à la place du sultan. Un Grec au lieu du sultan ne satisferait pas autant le Serbe qu'un monarque turc, n'exerçant sur la Servie qu'une de ces suzerainetés telles que celle du sultan envers l'empire de Maroc, ou tout autre État musulman indépendant. Néanmoins, dans l'état actuel des esprits et de la distribution de la population en Turquie, un Mi-

losch trônant à Constantinople serait pour ces peuples un événement préférable à l'avénement d'Othon, ou de tout autre prince grec.

Mais les désirs des Serbes ambitieux sont plus modestes et plus en rapport avec la politique des puissances qui sont appelées à se partager la Turquie, ce cas malheureux échéant. C'est la Mœsie supérieure et le paschalik de Novibazar, ou même sur un plan plus vaste la Macédoine et une partie de la Haute-Albanie qu'ils ambitionneraient. Ils n'osent étendre leurs désirs à la Bulgarie, déjà plusieurs fois envahie par les Russes, parce que cette province ne peut se diviser, et n'a des frontières naturelles que pour celui qui la possède en entier. D'ailleurs, même pour l'empire serbe dans toute son extension, cette contrée l'affaiblirait sans l'arrondir. Cent fois mieux lui vaudrait la Bosnie. Ainsi dans les prévisions citées, ce n'est donc pas avec les compétiteurs pour le trône impérial qu'ils auraient à lutter, mais avec les Autrichiens, les Russes et le royaume de la Grèce. Nous avons déjà mentionné ailleurs l'importance du plateau de la Mœsie supérieure. Ce pays n'est pas grand, mais si les Serbes le possédaient, ils pèseraient encore bien plus fortement sur les destinées de l'empire turc, et la possession des anciennes frontières du royaume serbe sous Douschan en serait bientôt la conséquence. La Bosnie serait alors immanquablement perdue pour la Porte, n'étant plus en liaison avec la Thrace, et elle deviendrait de force une province libre ou une annexe de la Servie ou de l'Autriche. Les quatre batailles de Kosovo indiquent déjà suffisamment qu'en Mœsie se décident les questions de vie et de mort des provinces septentrionales; la plaine de Kosovo est pour elles le pendant de celles de Leipzig pour l'Allemagne septentrionale.

On ne connaît pas assez en Europe l'influence morale que le prince Milosch exerçait sur la population slave de la Turquie, et qui va si loin que cela donne au prince serbe un certain poids dans ses demandes à la Porte. Les paschas de la Mœsie, de la Haute-Albanie et de la Macédoine septentrionale le craignaient, ou s'informaient du moins avec anxiété

de ce qui se passait dans cette principauté et de sa force armée. Il nous est même arrivé d'assister à l'humiliation d'un pascha ottoman qui priait un Serbe de recommander à la bienveillance du prince un pascha de ses amis prêt à recevoir sa démission.

Constantinople restera le siége d'un gouvernement turc, ou du moins peut-être la métropole du culte mahométan avec un prince chrétien, ou bien elle deviendra russe. Cette dernière puissance, avant de céder la place à d'autres, aimera mieux aider le sultan pour la garder, et y tenir un souverain nominal à ses ordres, comme les Anglais ont des chefs régnants dans l'Indostan. Créer un État à part de la Thrace orientale avec le Bosphore ne serait qu'un *mezzo termine* en faveur de la Russie, et auquel les autres puissances, entrevoyant la finesse du plan, ne se laisseraient pas aller.

Du reste, on peut concevoir que le sultan ait le malheur de perdre toutes ses provinces hors la Thrace, que les Turcs d'Europe se concentrent dans cette province, et que, restant encore à cheval sur le Bosphore et maître de l'Asie-Mineure, il soit un monarque assez puissant pour un certain laps de temps. Cependant, si alors il ne changeait pas totalement sa manière de gouverner, et s'il n'utilisait pas mieux son pays et ses ressources, il arriverait bien vite un moment où ses anciens sujets déborderaient du Rhodope ou de l'Hœmus, et lui enlèveraient promptement le Bosphore avec le reste de ses possessions en Europe.

Les Grecs, qui rêvent le remplacement du croissant par la croix sur Sainte-Sophie, partent toujours de l'idée que le souverain du Bosphore, ne dût-il même ne posséder ni la Bulgarie ni l'intérieur de la Turquie, pourrait être roi des Grecs, c'est-à-dire réunir à la Thrace orientale le royaume grec avec sa frontière macédonienne, l'Olympe et Salonique. Si cela a eu lieu une fois, ce n'est pas à dire que cela puisse se représenter de nouveau, et surtout qu'on essaie de prime-abord une combinaison qui n'a marqué que les derniers moments d'existence de l'empire grec. Il y a déjà assez de désaccord entre

les Phanariotes et les Grecs de Morée, pour qu'on ne place pas les uns tout-à-fait dans la dépendance des autres.

Un poëte célèbre a voulu couper le nœud gordien de Bosnie, en restituant Sainte-Sophie à son premier culte, en faisant des environs de Stamboul une seconde république de Cracovie, où toutes les grandes puissances auraient leurs voix de protecteurs. Il aurait pu ajouter où chacun y mettrait garnison, risque à s'y battre au premier jour, combat dans lequel les puissances les plus voisines auraient le plus de chances de rester vainqueurs.

On a souvent prétendu que les Grecs n'étaient dégénérés de leurs ancêtres qu'à cause de leur long esclavage sous la verge de fer des Turcs; mais c'est une erreur manifeste, puisque les Serbes et les Bulgares n'ont pas les mêmes vices que les Grecs, quoiqu'ils aient été aussi long-temps au pouvoir des Turcs, ou qu'ils sont encore sujets de la Porte ottomane. Leur servitude les a seulement rendus plus fins, ce qui est même reconnu par leurs compatriotes en Hongrie, qui, sous un meilleur gouvernement, n'ont pas eu besoin de se modifier le caractère.

Les défauts des Grecs, leur esprit intrigant, leur fréquente duplicité et leur morale relâchée, tiennent au caractère de la nation, sortie d'un mélange de divers peuples. D'ailleurs, il n'y a qu'à se rappeler l'histoire byzantine et les derniers jours de la Morée grecque pour voir que les Turcs n'ont guère changé les dispositions naturelles de la nation grecque. Aucune histoire, pas même celle des empereurs romains, n'est à comparer au tableau hideux de celle des Byzantins.

Cette comparaison, peu flatteuse pour la nation grecque, pourrait faire croire que nous sommes prévenu contre elle. Nous sommes cependant loin de la croire si avilie qu'on le prétend, et nous sommes le premier à admirer son esprit instinctif, son génie commercial, ses admirables dispositions et à lui présager un bel avenir, parce que ses qualités sauront l'atteindre en dépit de toutes les fausses mesures, et les menées par lesquelles on veut reculer ce moment désiré par les Grecs

et désirable pour l'Europe. Mais nous pensons qu'on n'a pas toujours pris jusqu'ici les meilleurs moyens pour rendre heureuse cette nation, et qu'on a plus pensé à lui inoculer à l'improviste la civilisation européenne avec tous ses maux, qu'à s'identifier d'abord avec les idées grecques et ses coutumes respectables.

Si ces essais maladroits d'européaniser la Grèce ont peu réussi, on voit cependant avec plaisir que certaines mesures ont déjà porté d'heureux fruits. Les écoles grecques sont bien plus florissantes qu'en Servie. Il y a une école militaire à Poros, une université à Athènes. A Tyrinthe, une ferme modèle offre aux agriculteurs grecs les moyens de perfectionner leur culture et les races de leurs bestiaux, et une pépinière en Livadie fournit les plantes et les arbres nécessaires à l'amélioration de l'horticulture. On a commencé certaines cultures, telles que celle de l'opium, et on en a étendu beaucoup d'autres très profitables, telles que celle du coton, de l'olivier, etc. L'insalubrité de certains lieux a cessé par le desséchement des marais; des terres ont été fertilisées en nettoyant les canaux d'écoulement de certains lacs, des ports ont été rendus plus accessibles; des routes de voiture ont été faites ou commencées. Or, rapprocher les vallées de la Grèce, c'est avancer éminemment la civilisation de ce pays (1). Les villes principales se sont embellies de nouveaux édifices. Le commerce grec fleurit, sa marine est nombreuse, et visite les ports les plus éloignés. Enfin, on est occupé d'établir une banque à Athènes, pour fournir les fonds nécessaires au défrichement des terres incultes et à des entreprises utiles.

Depuis le gouvernement de Tzerni-George et du prince Milosch, la Servie n'a pas fait toutes ces nouvelles acquisitions que nous venons d'énumérer dans la Grèce. Dans une tout autre position, avec une autre race, et hors du contact du trafic immédiat par mer, la Servie n'a pas pu devenir com-

(1) On peut à présent aller, dit-on, en voiture d'Athènes à Eleuthera et Argos, ainsi que d'Athènes à Thèbes.

merçante dans le sens grec; mais au moins on aurait pu y encourager davantage les études, l'agriculture, l'amélioration des races de moutons; de chèvres ou de chevaux, la greffe des arbres fruitiers et l'horticulture. On aurait pu faire plus d'efforts pour naturaliser certaines fabriques et usines, et introduire au moins dans l'usage les instruments employés en Europe dans les arts utiles et inconnus en Servie. Le Slave turc a tant de bon sens, que l'exposition d'une collection semblable le convaincrait de l'utilité des objets, si toutefois on prenait soin de lui en montrer l'usage, et si on les lui offrait en vente à des prix modérés.

Un peuple maritime apprend dans ce genre une foule de choses par l'arrivée de vaisseaux étrangers, ou en allant voyager au loin, mais il en est tout autrement chez une nation continentale qui ne sort guère de chez elle. Le prince Milosch a bien des troupeaux de mérinos; il a fait venir des menuisiers, des charpentiers, des serruriers, des corroyeurs et des tailleurs de la Hongrie, mais cela a été pour son emploi individuel ou pour celui de ses troupes. Ces différents artisans n'ont pas été offerts officiellement en modèle, et n'ont fait pour cela qu'exciter la jalousie de leurs confrères de Servie qu'ils méprisaient et auxquels ils ont été loin de faire part de leurs méthodes perfectionnées.

Une ferme modèle avec un petit haras et un atelier modèle des diverses professions applicables à la Servie pourraient être utiles à ce pays, et mériteraient d'être subventionnées par le trésor public, où l'argent s'entasse trop sans utilité. Une pépinière d'arbres fruitiers et de végétaux exotiques, appropriés au climat serbe, serait une autre innovation désirable. Le prince Jevrem avait pensé depuis long-temps qu'une petite colonie étrangère de paysans pourrait aussi s'offrir utilement en modèle aux Serbes, mais il faudrait faire par un sacrifice d'argent un choix rationnel, et non introduire le rebut d'une population, ce qui serait d'un mauvais exemple inutile à donner. Or, vu les actes de despotisme du prince jusqu'en 1839, on n'avait pas pu attirer des colons, mais à présent il est arrivé

enfin, dit-on, 50 familles saxonnes. Enfin on devrait soigner plus la formation des officiers d'état-major et régulariser l'artillerie, dont les pièces paraissent avoir trop de calibres différents.

Mais à côté de ces choses tout-à-fait pratiques, il serait de la plus grande urgence que les études en Servie fussent poussées au-delà de celles du gymnase, et que les jeunes Serbes imitassent les Grecs dans leur ardeur à s'instruire dans les sciences mathématiques, physiques et médicales. C'est dans leur pays qu'ils doivent étudier les bases de ces sciences, et leur prince trouverait aisément, au moyen de rétributions convenables, à former à Belgrade un corps enseignant de professeurs européens pour ces diverses études. L'éducation achevée, les jeunes gens pourraient, après un voyage à l'étranger, revenir dans leur patrie bons ingénieurs, bons technologues, bons médecins, ou chirurgiens, sans y apporter, comme les Grecs élevés à l'étranger, des semences de ferment étranger, le plus funeste présent qu'on puisse faire à son pays.

Le peuple serbe veut rentrer dans la famille européenne, il a le noble désir de profiter de tout ce que notre civilisation offre d'utile, il ne peut donc pas mieux employer son argent qu'à fonder les établissements qui satisferont à ces désirs, et à subventionner, s'il est nécessaire, en partie l'éducation des jeunes gens, qui veulent aider à rendre à leur pays son ancienne splendeur.

Ce n'est qu'alors qu'on aura de bonnes voies de communication et qu'on ne sera plus embarrassé, ni pour la construction des travaux hydrauliques et des ponts, ni pour trouver à remplir les places de médecins nécessaires à l'hygiène publique. Ce n'est qu'alors qu'on renouvellera les bâtisses des villes et des villages avec élégance, autant qu'avec solidité et économie, qu'on pourra utiliser les mines et espérer de voir l'agriculture se perfectionner, qu'on verra des établissements industriels vraiment utiles au pays, et l'excédant des produits de Servie descendre par son canal naturel d'écoulement, le Danube.

Pour la plupart de ces *desiderata*, les Grecs sont en avant des Serbes; on compte même chez eux 244 médecins, tandis qu'en Servie il n'y en a pas le dixième de ce nombre. Mais à côté de ces suites heureuses de leur civilisation progressive, les chancelleries européennes leur ont importé la routine compliquée de notre bureaucratie et de nos procédures; il y a déjà plus de 259 avocats, c'est-à-dire environ 200 raisonneurs qui ne cesseront de débiter leurs sophismes que quand ils auront des places du gouvernement. Les Serbes ont bien raison d'avoir en horreur cette peste du jour, et de préférer le mode oriental de procédure. (*Voy.* vol. III, p. 355.)

Les Grecs ont encore outre cela un certain nombre d'hommes de lettres qui rédigent des journaux à l'européenne, c'est-à-dire la presque totalité, dans des buts privés de partis et d'intérêts personnels. Les Serbes n'ont guère pu jusqu'ici connaître cette classe d'industriels à cause du gouvernement absolu de leur prince; mais dès qu'ils auraient une charte qui accorderait la liberté de la presse, il ne leur manquerait pas d'écrivains, et surtout de Serbes hongrois, qui viendraient mettre le trouble dans le pays sans qu'on pût parvenir, avec les règlements les plus minutieux, à prévenir ces abus.

Les Grecs avaient jusqu'en 1839 sur les Serbes l'avantage immense que le droit de propriété est sacré chez eux; que leur roi l'a reconnu, et que, comme Européen, il est accoutumé à ce respect du souverain pour tout ce qui appartient à ses sujets, en même temps que les industriels et les capitalistes étrangers sont sûrs de voir leurs projets utiles compris et appréciés. Le prince Milosch, au contraire, sorti de l'école des paschas turcs, a été obligé par le sultan de sanctionner solennellement le droit de propriété. Il n'avait spolié, il est vrai, aucun de ses subordonnés, comme jadis certains satrapes ottomans, mais il s'était cru en droit d'acheter d'eux ce qu'il lui plaisait presque au prix qu'il proposait. On comprend combien un tel ordre de choses a dû jusqu'ici arrêter l'élan de l'industrie publique, ou le désir de créer pour soi ainsi que ses enfants un domicile agréable et un bien fructueux.

D'une autre part, cela a éloigné aussi les industriels étrangers, qui n'ont pas pu faire adopter leurs projets au prince ou qui n'ont pas voulu s'exposer à voir leurs établissements fermés subitement par un caprice ou un mésentendu. Le prince Milosch a eu même le grand tort d'opposer des obstacles à des industries formées dans des principes sages et utiles, ainsi, par exemple, il a empêché l'établissement des fabriques chez lui.

Enfin, la Grèce a eu de tout temps un commerce maritime, elle est mieux placée pour le commerce que la Servie, et a des produits d'exportation qui manquent à ce pays ou sont fort recherchés. Il semblerait donc que la Grèce, tranquille, satisfaite et bien gouvernée, devrait pouvoir payer bien plus d'impôts que la Servie, et elle paraît être appelée aussi à de plus hautes destinées que cette dernière, si celle-ci reste restreinte à ses frontières actuelles.

§ 8. Position de la Porte relativement à ses sujets et aux puissances étrangères.

D'après tout ce que nous venons de dire, on croira peut-être que nous prévoyons décidément et très prochainement la chute de la Porte et le partage de la Turquie. Il est vrai qu'au train des affaires de ce pays, à voir ceux qui le conduisent et les singuliers aides qu'ils se donnent, les véritables amis des Turcs doivent désespérer de leur salut. Cependant nous n'avons voulu que chercher à adapter les combinaisons les plus probables à des éventualités et aux idées qui germent dans cet empire.

Si le sultan persiste dans ses erreurs gouvernementales, il tombera nécessairement, et plus tôt qu'on le croit, parce qu'il arrivera telle commotion subite intérieure que la diplomatie ne croira pas si prochaine, ou qu'elle met au rang des élucubrations isolées des carbonari, tandis que les associations secrètes de Turquie agissent vraiment basées sur les sentiments innés des peuples. Un événement extérieur, une guerre, un embarras

du gouvernement turc sera mis à profit pour consommer la plus grande partie de la répartition de la Turquie. Si, au contraire, la Porte voulait positivement et pouvait se réformer, tout, jusqu'aux intérêts des peuples chrétiens, concourrait à la maintenir dans ses droits de suzeraineté; mais le peut-elle? dira-t-on. La désaffection n'est-elle pas trop enracinée pour qu'un changement complet de conduite puisse rattacher les provinces à la métropole turque?

Une dure nécessité pèse sur la Porte, son existence en dépend, il n'y a pas à balancer. Le centre de l'État est sans vie ou sans moyens de continuer long-temps à vivoter, mais les provinces sont pleines de vigueur et de sève, qui ne demande qu'un écoulement convenable. Telle qu'elle est actuellement posée, elle est dans l'obligation d'avoir des troupes, aussi bien pour maintenir ses sujets dans l'obéissance que pour combattre des puissants vassaux, et être prête à repousser des attaques étrangères. Elle se ruine petit à petit, en perdant chaque jour plus de terrain, malgré ses demi-concessions. Il y a même plus, la réforme de son militaire a armé contre elle beaucoup de ses sujets musulmans des provinces; tandis que sa dernière déclaration de Gulhane est pour les rayas ce que l'armement des Serbes contre les Dahis par ordre de Selim fut pour la Servie. Les promesses faites restent partout inexécutées; les chrétiens se lèvent déjà ou vont se lever en armes contre ceux qui résistent aux décrets du sultan, et tout en ayant l'air encore de défendre les droits de ce dernier ou de lui rester soumis, la victoire assurée, sous des chefs nationaux, l'indépendance absolue s'ensuivra. Si une puissance étrangère voulait s'emparer de la Turquie, elle n'aurait pas pu disposer les choses mieux que ne l'a produit cette suite de mesures du sultan. Fût-il possible qu'on pût croire cette puissance l'instigatrice secrète de quelques unes des nouvelles mesures, on devrait admirer son habileté; mais, d'après le caractère des Turcs, il n'y a pas besoin de recourir à des explications si cachées, leur orgueil et leur ignorance y suffisent.

Plus on réfléchit au point où en sont les rapports des Turcs

et des chrétiens en Turquie, plus on entrevoit qu'une parité réelle de condition entre eux pourrait seule rétablir l'empire sur des bases solides, et tromper les calculs de ceux qui veulent s'en partager les dépouilles, tout en prenant quelquefois l'air de l'amitié la plus vive.

La manière cavalière dont on a traité et on a discuté si souvent la ruine de la Turquie et son partage, n'a pas sa source dans le manque d'énergie des populations turques ni même dans leur ignorance, mais dans la politique fausse des sultans à l'égard des chrétiens. Les Turcs ont fourni ainsi un earme puissante à leurs ennemis, et sous Mahomed IV il y avait déjà des connivences secrètes établies entre la cour des tzars, les princes valaques et les chefs des nations grecques et slaves. En 1657, un patriarche grec annonçait déjà l'approche de la fin de l'islamisme.

On a comparé l'état de la Turquie à la fin du moyen âge en Europe, et on a voulu prétendre que, comme les États chrétiens sont sortis petit à petit de ce chaos et de ces troubles, l'empire turc se reformerait insensiblement. On a oublié dans cette comparaison qu'il y a loin de la position des Rayas et des Turcs à celle des esclaves-sujets et des seigneurs châtelains, parce que les premiers sont séparés par la religion et des préjugés fondés sur cette dernière.

Aussi, le désir de chasser les tyrans turcs de l'Europe n'est pas neuf, mais il fait partie des idées implantées dans toutes les têtes grecques et slaves dès leur bas-âge, depuis les temps de Bajazet. L'empereur Manuel et les princes grecs ont conçu déjà ce plan à la cour même de ce prince, et depuis lors cette idée est restée un axiome aussi national que le *delenda Carthago* de Caton.

D'ailleurs, la réforme de la Turquie aurait été possible si la Porte n'avait pas eu le faux orgueil de rester presque stationnaire, tandis que tous les États européens avançaient en civilisation. Maintenant, tourmentée par ses propres habitants, plusieurs de ses hauts vassaux et certaines puissances, on ne lui laissera pas le temps d'avancer et de changer de

peau, si elle ne sait pas se résigner à quelques coups de théâtre bien éclatants et significatifs. Il faut que ce soit une comédie ou une tragédie véritable, et non une parodie, comme ce que nous avons vu jusqu'ici.

Feu le sultan règna 31 ans, et ses réformes ne sont point en rapport avec un si long espace de temps. A ce compte-là, combien d'années seraient encore nécessaires pour amener la Turquie au point d'une civilisation en rapport avec les désirs de ses peuples et de leurs voisins! Si le sultan a réussi en juin 1826 à détruire les janissaires, il n'a pas encore pu former, après 14 ans, une armée européenne capable de résister à son vassal le pascha d'Égypte.

Comme la population chrétienne surpasse de beaucoup celle qui est musulmane dans la Turquie d'Europe, si le sultan changeait de religion et se jetait dans les bras de ses nouveaux amis, il pourrait tenir en respect les Ottomans, et les amener promptement à la civilisation convenable, en les parquant à part çà et là dans quelques provinces. Mais, outre que ses possessions en Asie exigent une autre politique, un tel dénouement demanderait une âme peu ordinaire, ferait verser des flots de sang, et encouragerait l'étranger à se mêler de la partie pour pêcher dans l'eau trouble. C'est donc une impossibilité. D'ailleurs, si le Turc abandonnait sa foi, il paraîtrait devoir devenir plutôt catholique que grec, puisqu'il a l'air de respecter à présent plus la première croyance que l'autre. Or, le souverain resterait encore étranger au culte de la plus grande masse de ses sujets.

De tous les mahométans, ce sont les Albanais et les Bosniaques qui seraient le plus facilement ramenés dans le giron de l'église chrétienne, parce qu'ils se souviennent encore que leurs ancêtres étaient chrétiens, et qu'ils ont assez d'esprit pour voir le côté utile et pratique de la foi chrétienne. Nous avons entendu nous-même, et d'autres ont entendu des musulmans de ces provinces s'exprimer ainsi, ou au moins préférer une apostasie au prolongement de leur mauvaise administration actuelle. Les Ottomans asiatiques, au contraire ,

comme les fondateurs pour ainsi dire du mahométisme, et d'un esprit moins fin en matière religieuse. sont bien moins disposés à un pareil acte si significatif. D'ailleurs, ils vous disent eux-mêmes que, s'ils aiment le merveilleux, certains dogmes de la religion chrétienne leur paraissent trop contraires à leur raison pour les admettre. Ils ne peuvent comprendre l'excellence d'une religion dont les sectaires se divisent en autant de croyances différentes. Leur déisme leur paraît plus simple et plus digne de la majesté divine que nos temples remplis de statues et de tableaux représentant même des femmes.

Le sultan doit rester mahométan, mais il faut non pas qu'il s'européanise, mais qu'il se modernise et choisisse dans son empire les exemples d'après lesquels il puisse le plus aisément sortir les rayas de leur abaissement et de leur mécontentement, et les émanciper vraiment et complétement. Si en 1690 on a déjà parlé d'un nouvel ordre à introduire dans l'empire, si on sentait alors qu'il serait utile de délivrer les rayas des avanies et réduire leurs impôts en un seul (1); actuellement la paix est à établir à tout prix avec les vassaux de la Porte pour pouvoir avoir la liberté et la tranquillité nécessaire pour opérer cette grande réforme, dont dépend le sort de l'empire. Trop de rayas s'écrient *Christos nikai*, *Christos basilevei*, le Christ à la victoire, le Christ règne, et trop peu de musulmans leur vivat du sultan, *Allah eumurler vire Padischa Effendimize*.

Il ne s'agit pas seulement ici de diminuer les impôts et de distribuer la justice plus équitablement, de payer les juges au lieu de faire dépendre leurs émoluments des parties, mais il faut de plus délivrer les chrétiens des *Spahis* ou redevances seigneuriales, de toutes les corvées, des exactions illégales ou extraordinaires, des vexations et des violences des paschas et de leurs agents. Des impôts équitables réguliers, et perçus à des

(1) Voyez *Osmanische Geschichte*, de M. Hammer, vol. VI, pag. 551.

époques fixes devraient les remplacer, et pourraient consister aussi bien en argent qu'en corvées ou travail pour faciliter davantage la transaction, jusqu'à ce que l'argent devienne plus abondant en Turquie. Le trésor impérial y gagnerait infiniment, car la paie des paschas et leurs besoins pour l'administration sont bien dépassés par les sommes que les sujets sont obligés de payer de diverses manières dans ce moment.

Il faut que le culte des chrétiens soit libre, qu'ils puissent bâtir des églises où ils veulent sans avoir à mendier et payer les permissions. Tout esprit de prosélytisme doit cesser, et l'avidité toute mondaine des évêques grecs doit être restreinte, ce à quoi contribuerait déjà la cessation des exactions continuelles que les paschas exercent sur ces derniers. Le choix de ces hauts fonctionnaires devrait être surveillé, afin qu'on n'envoyât plus par pure intrigue des ignorants et des gens incapables comme évêques dans les provinces.

Il faut que les propriétés chrétiennes soient respectées, leurs femmes et leurs prêtres traités avec égard, et le *Haratsch* ou impôt avilissant du rachat de sa tête remplacé par une taxe territoriale, qui arriverait directement au trésor turc, sans être gaspillée par les paschas. Ceux-ci devraient aussi avoir des émoluments fixes, sans pouvoir exiger d'autres choses de leurs subordonnés.

Si après cela les paschas voulaient encore vexer les rayas, il faudrait prononcer contre eux de fortes peines, et ouvrir aux sujets le recours aux tribunaux, surtout à un tribunal suprême, établi à Constantinople, pour que leurs plaintes fussent prises en considération. Des inspecteurs intègres devraient aussi parcourir les provinces en contrôlant l'administration des paschas et se contrôlant eux-mêmes.

Pour rendre les abus de pouvoir encore plus difficiles, le gouvernement central devrait s'attribuer la nomination des administrateurs subordonnés aux paschas, ou au moins se réserver l'investiture des candidats présentés par ces derniers, qui actuellement n'y placent que leurs parents et leurs créatures. Le petit nombre des places encore héréditaires de voï-

vode, de mousselim, etc., cesseraient tout-à-fait, car ces petits gouvernements sont souvent les plus mal administrés.

Les paschas devraient être des hommes instruits, de haute portée, et non ignorants, ne sachant ni lire ni écrire, et ne pensant qu'à s'enrichir par tous les moyens les plus odieux. Il serait aussi avantageux de diviser les paschaliks, qui sont encore trop grands, de donner à quelques uns d'entre eux des frontières plus convenables, et d'unir mieux les gouvernements entre eux par des mesures plus générales d'administration et de police.

Tous les petits districts libres devraient cesser de s'isoler, on gagnerait leurs chefs et les lierait davantage à l'empire, tout en tâchant de respecter autant que possible leurs coutumes, et leur laissant le plus de libertés possible. Quant aux grands districts libres, il faudrait les traiter comme la Servie, y reconnaître formellement les familles des chefs, et établir des rapports de bon voisinage, d'amitié et non d'inimitié.

Les spahis ont été abolis en Servie sans que pour cela ce pays ne cessât d'être turc; ils pourraient donc l'être aussi ailleurs et partout. Leur nombre n'est nullement redoutable; beaucoup même n'osent plus s'aventurer à vivre dans les campagnes, et ils sont groupés avec les autres Ottomans dans quelques villes du pays, du reste à peu près tout chrétien comme la Servie. L'expulsion entière des Turcs de la campagne serait donc déjà bien avancée par la nature même des choses.

Le gouvernement pourrait, pour rendre à ces gens la transition moins douloureuse, leur bonifier à la place une gratification prise sur l'impôt. La dîme perçue par les spahis serait remplacée par une taxe du gouvernement en argent ou en nature, qui se prélèverait comme les autres impôts à des époques fixes, après les récoltes, et jamais dans des temps désavantageux à la bourse des contribuables.

Les chefs des communes chrétiennes devraient être investis de plus grands pouvoirs, et les rayas armés, en même temps qu'on forcerait le peu de Turcs habitant les provinces à se

concentrer dans certaines villes ou certains cantons, à moins qu'ils ne consentissent à rester mêlés aux chrétiens émancipés et exerçant librement leur culte. Des indemnités équitables leur seraient allouées pour ce déplacement, qui, vu le genre de vie en Turquie, n'est point une mesure si dure qu'elle le paraîtrait en Europe.

Les différences humiliantes de costume pour les divers sujets devraient disparaître tout-à-fait, car ces puérilités sont en Turquie ce que la couleur est dans les colonies en Amérique. L'unité de l'empire ne sera bien établie qu'après l'abolition complète des lois somptuaires. Le coup d'œil des groupes en perdra son pittoresque, mais le sultan y trouvera sa couronne. D'ailleurs nous avons déjà fait observer que les Turcs, par plusieurs raisons, tendent à disparaître petit à petit de la Turquie d'Europe, il faut se préparer à cet événement. Plus leur nombre diminuera, moins il passera d'Asiates en Europe, et plus l'attitude des rayas deviendra menaçante.

Le recrutement devrait avoir lieu d'une manière régulière et humaine, le temps du service devrait être limité, l'âge, la santé et la position sociale des jeunes gens devraient être pris en considération. Les routes doivent être améliorées et entretenues, la propreté et la santé publique surveillées, un système utile de quarantaine adopté, des écoles élémentaires chrétiennes et musulmanes ouvertes partout, et la langue turque enseignée dans toutes à côté de l'idiome du pays.

L'établissement d'une poste aux lettres devrait avoir lieu, et on devrait encourager de toutes les manières possibles l'agriculture, l'industrie et le commerce par la distribution de récompenses, des expositions, et des traités avantageux. Sans se départir de la liberté commerciale qui est d'usage en Orient, il faudrait cependant éviter par des droits convenables que certaines industries fort anciennes ne fussent pas écrasées par des nations plus avancées en fait d'industrie.

Si on avait une armée suffisante pour tenir en bride les mauvaises passions, toutes ces innovations, promises en partie,

mais non introduites encore, pourraient avoir lieu graduellement et de province en province. On commencerait d'abord par les paschaliks où il y a le moins de Turcs, on produirait ainsi peu de mécontents. En passant à d'autres provinces, les Turcs sortiraient de leur torpeur ; mais on aurait déjà gagné les personnes les plus influentes par des places ou des gratifications données à propos, on intimiderait les autres au moyen de l'armée régulière et surtout des troupes chrétiennes provinciales qu'on aurait exercées dans l'intervalle, et sur lesquelles on pourrait d'autant plus compter qu'elles combattraient pour leur propre cause. Si on croyait qu'elles seraient battues, on pourrait présumer que le sultan trouverait aisément à les faire commander par des Européens, qui, avec leur tactique, viendraient aisément à bout des Turcs. Ce service d'étrangers pourrait alors être accepté sans inconvénient, tandis qu'actuellement on ne peut guère faire commander des musulmans par des Européens.

D'ailleurs, le principal de l'opération serait de bien prouver aux musulmans qu'on respecte leurs usages et leur religion, et qu'on ne veut pas les dépouiller de leurs propriétés. L'orgueil des musulmans est tellement abattu que nous ne voyons que la Bosnie et l'Albanie où il y aurait des levées de boucliers considérables ; mais dans ces provinces, où il y a le plus de musulmans, on aurait aussi le moins de changements de place à opérer, et ce serait au contraire les chrétiens auxquels il faudrait assigner certains cantons, ou même on laisserait tout sur l'ancien pied, sauf l'abolition des priviléges dégradant pour les chrétiens.

Enfin, ceux qui connaissent les Ottomans, leurs goûts et leurs idées, avoueront, nous le pensons, que cette séparation des musulmans et des chrétiens ne sera point si tranchée qu'elle puisse conduire dans la suite à des collisions dangereuses. Les chrétiens ont autant besoin des Turcs comme acheteurs, que les musulmans des chrétiens comme ouvriers. Aussi, prévoyant leur embarras, ne voyant pas la possibilité de remplacer les chrétiens pour leurs besoins, un bien grand

nombre de musulmans se soumettrait par fatalisme et nécessité à l'émancipation des rayas et resterait parmi eux, comme cela est même arrivé çà et là en Grèce.

Cette transaction achevée, tout le reste marcherait aisément, parce que les chrétiens auraient leurs impôts séparés de ceux des Turcs et perçus par les personnes de leur choix. Ils auraient leur gouvernement intérieur séparé, leurs tribunaux et la liberté de conscience entière. Le sultan, à la tête de troupes turques et chrétiennes, deviendrait vraiment le monarque bienveillant de plusieurs peuples divisés sous un assez grand nombre de chefs, reconnaissant tous le sultan pour leur souverain, et prêts à châtier celui ou ceux d'entre eux qui voudraient usurper ses droits, puisqu'ils perdraient ainsi les leurs. Si le prince serbe était à craindre à cause de son influence morale, lui seul chef slave gouvernant bien un petit peuple, il perdrait ces avantages si on élevait vis-à-vis de lui plusieurs autres chefs bulgares, grecs, albanais et bosniaques.

Ce n'est qu'alors qu'on pourrait comparer jusqu'à un certain point la Turquie à nos anciens États, où le roi était entouré d'une foule de grands vassaux; mais il y aurait encore cette différence capitale, que les chefs des chrétiens ne seraient pas héréditaires ou seulement en partie, les autres étant élus pour la vie ou un temps, comme cela plairait le plus aux populations.

Si les Slaves et les Albanais ont aidé souvent les Ottomans dans leurs conquêtes passées, comme contingents armés obligés, de quel effet ne seraient-ils pas en marchant de bonne volonté avec les Ottomans? Un tel monarque, dût-il éprouver des affronts de quelque État européen, étonnerait de nouveau par les forces qu'il pourrait mettre sur pied; et, au lieu d'une tête couronnée de second ordre, il prendrait place parmi les grandes puissances du globe: ce qui, il est vrai, ferait peu de plaisir à plusieurs monarques d'Europe.

On objectera probablement que l'unité de l'empire serait encore bien plus rompu qu'actuellement, et que les puissances

étrangères auraient bien plus de prise pour opérer un démembrement ; mais on oublie qu'avec les concessions largement octroyées le mécontentement cesserait, le clergé chrétien serait gagné, et qu'au bout du compte Slaves, Albanais et Grecs, aimeront toujours mieux être régis par les leurs, sans sentir le poids de la suzeraineté du monarque commun, que de se voir absorbés comme province dans tel ou tel grand empire. Au contraire, le sultan une fois maître de son peuple aurait bien moins à craindre les influences étrangères ; et pendant le temps requis pour opérer ces changements importants en Turquie, peut-être pourrait-il compter que la jalousie réciproque des puissances lui laisserait la tranquillité, comme elles souffrent l'existence de la Suisse au milieu de l'Europe, malgré toute la caducité de cette confédération.

Mieux le gouvernement de la Turquie serait conduit, plus sa population alors heureuse et ses revenus augmenteraient, de manière qu'il pourrait faire avec toute confiance des emprunts, s'il avait besoin de ressources extraordinaires pour parvenir à réorganiser son empire, ou pour ses besoins les plus matériels, tels que la bonification des routes, etc. N'ayant point de dettes, si elle offrait des garanties de stabilité, la Porte pourrait conclure des emprunts sous des conditions bien plus favorables que les États obérés.

Il ne faut pas non plus perdre de vue qu'avec la même somme on pourrait, vu le bon marché de la vie en Turquie, faire le tiers ou même le double plus qu'en Europe ; ce qui est bien important quand on réfléchit que presque tout est à créer pour les ponts et les chaussées, les hôpitaux, les institutions charitables, les écoles, etc. Les ouvrages qui demandent des hommes spéciaux pourraient seuls coûter presque aussi cher qu'en Europe, parce qu'il faudrait employer des Européens ; mais les ouvriers ordinaires seraient toujours à meilleur marché. La vente des terres incultes ouvrirait aussi à un gouvernement stable et juste une source de revenus dont la Porte ne paraît pas se douter. Admettant seulement qu'un tiers des terres cultivables est en friche, quelles sommes ne rapporterait pas la

vente seule de la moitié admise comme la meilleure! mais tant que l'égalité complète ne sera pas établie entre les rayas et les Turcs, et l'ordre dans l'empire, les colonistes n'y arriveront pas.

Plus les habitants seraient aisés et civilisés, plus l'agriculture, l'industrie et le commerce fleuriraient, et leurs besoins augmenteraient; toutes ces raisons donneraient lieu à un accroissement de revenus, ne fût-ce que par les douanes. Mais leur civilisation, en marcherait aussi plus vite, et leurs rapports avec les Européens s'accroîraient dans la même progression. Les mines et les carrières de pierre meulière exploitées ou mieux administrées ouvriraient une nouvelle source de revenus.

En ayant un gouvernement à peu près européen, on éviterait cette perte annuelle d'hommes que la peste et d'autres maladies mal soignées occasionnent à la Turquie, et qui sont inconnues en Europe, tandis qu'on comblerait un autre déficit, celui en hommes et en biens de toute espèce, que produisent les troubles continuels en Turquie.

Dans les gouvernements européens, les impôts ont déjà atteint un tel point, et ont été établis sur tant d'objets, qu'accroître le revenu du trésor sans produire une nouvelle charge insupportable, est devenu vraiment un tour de force. En Turquie, au contraire, un changement dans le seul mode de perception produirait une bonification dans les recettes; l'emploi convenable de toutes les ressources de l'État, sans addition d'aucun nouvel impôt, ou même avec diminution de ceux existants, accroîtrait les rentrées annuelles en fortifiant l'État de toute la sympathie nationale de ses sujets à présent attachés à son char seulement par la force.

Les musulmans se plaignent souvent de la pauvreté actuelle de la Turquie et du peu d'argent en circulation; ils regrettent ces temps où le sultan ne tirait que très peu de revenus des provinces, et où la plus grande partie des impôts formaient la fortune des paschas et des ayans. Naturellement ces derniers pouvaient être plus généreux qu'à présent; ils donnaient plus de fêtes et de bakschichs; mais ils pouvaient aussi devenir bien

plus aisément rebelles à leur souverain. Peu de Turcs semblent comprendre qu'une série de guerres longues et malheureuses a épuisé le trésor comme les bourses des particuliers, et a amené la dépréciation monétaire.

Au lieu de faire des vœux pour que le sultan soumette le vice-roi d'Égypte, ou fasse avec lui un arrangement définitif, au lieu de voir dans une telle issue la possibilité de diminuer les impôts ou de thésauriser de nouveau, on rencontre bien des Turcs qui font des vœux pour les succès de ce grand rebelle. Ils se représentent cet homme combattant pour rétablir la véritable foi, c'est-à-dire les anciens usages et les anciens abus. Le sultan leur paraît trop partisan des mœurs et des idées chrétiennes; le sultan veut être trop équitable envers ses sujets chrétiens. Les réformes du sultan diminuent le respect religieux sur lequel est fondé le gouvernement turc, et elles ne profitent qu'aux sujets chrétiens, en détruisant les droits des musulmans. Ses véritables admirateurs sont un petit nombre de Turcs éclairés, et il a des ennemis secrets même dans ses conseils.

Pour extirper les janissaires et leur esprit indomptable, le sultan s'est baigné dans le sang de milliers de braves musulmans, et s'est débarrassé dans les provinces, et même pendant la guerre de plus d'une âme de fer. Néanmoins, cette obstination à rester stationnaire et purement osmanli paraît encore très invétérée. Les mahométans comme les chrétiens pensaient que si feu le sultan n'était pas détrôné par le vice-roi, ses innovations ne dureraient pas plus long-temps que leur créateur. Plus sa mort serait prochaine, plus la levée de boucliers serait forte, et déciderait probablement du sort de ce bel empire.

En faisant des vœux pour la réussite du plan hardi de Mehemed-Ali de détrôner le sultan ou de devenir son majordome, les musulmans ne prennent point en considération que le régime de ce satrape précipiterait la ruine de la Turquie, tout en fortifiant de nouveau momentanément l'esprit turc. Si les rayas devaient être bientôt en révolte sous un régime de monopole et de conscription, tel que celui en vigueur en Égypte, les musul-

mans ne le souffriraient pas plus qu'eux. L'égalité de charges établie sur les deux peuples mécontenterait surtout ces derniers, sans satisfaire les rayas, à cause du mode de gouvernement. Il pourrait arriver, comme jadis en Servie, que les musulmans les rayas fissent cause commune pour se délivrer de ce nouveau despotisme, et dont ils avaient pourtant attendu une fois des prodiges. D'un autre côté, si Mehmed voulait par la force faire oublier aux rayas toutes les belles promesses de Gulhane, l'état des chrétiens s'empirant, ni la Servie ni la Russie n'y seraient indifférentes, et on aurait excité une révolte avec une guerre extérieure.

N'ayant pas visité l'Asie-Mineure, nous ne nous aventurerons pas de spécifier quels genres de réformes seraient utiles à ce pays, et le rattacheraient davantage au sultan, en arrêtant les projets par trop ambitieux du vice-roi d'Égypte. C'est lui surtout qui pourrait profiter des désordres momentanés causés dans la Turquie d'Europe pendant le passage du gouvernement actuel à un régime plus rationnel; mais les puissances étrangères sont là pour arrêter ce Satrape en temps opportun. Il n'a pu atteindre deux fois à Constantinople, toutes les probabilités sembleraient être pour qu'il y vînt encore moins une troisième fois. D'ailleurs, en ayant de meilleures troupes régulières qu'à présent, des rayas, commandés en partie par des chefs européens, le sultan serait capable de lui barrer plus efficacement les routes du Taurus.

D'une autre part, ceux qui ne connaissent pas l'histoire ottomane paraissent se tromper en croyant que Mehemed-Ali ne pourrait jamais détrôner le sultan, parce que ce dernier réunit en sa personne le pouvoir temporel et spirituel des califes. D'abord les sultans ottomans ne se sont emparés de ce droit que depuis quelques siècles, et Zoussouf, auteur canonique estimé des premiers siècles de l'égire, dit que celui qui aurait même usurpé le sacerdoce par la force et la violence, ne laisse pas que d'être légitime, parce qu'après l'extinction du califat parfait exercé par les successeurs de Mahomet, la puissance souveraine est censée résider en la

personne du vainqueur et du plus fort. On voit que dans l'hypothèse d'une nouvelle déroute complète des armées du sultan ou de sa mort, Mehemed-Ali aurait bien des chances d'occuper le trône de Constantinople, si les puissances européennes ne se mêlaient pas de la partie. La famille du chan de Crimée, quoique parente éloignée de la famille du sultan, ne serait, à cause de son vasselage de la Russie, qu'un concurrent peu redoutable.

La réforme que nous invoquons est difficile et demande mille ménagements; elle produira des troubles quoi qu'on fasse, nous en convenons; mais l'empire est-il donc actuellement tout-à-fait tranquille, et peut-on réellement compter sur son avenir? D'ailleurs, on a jeté le dé avec la déclaration de Gulhane, et on ne badine pas avec de tels peuples.

Le raya ne cessera son opposition hostile que le jour où il sera, non pas déclaré, mais reconnu l'égal des Turcs, et sa religion respectée. Il a besoin de plus qu'un édit de tolérance, il faut qu'on lui fasse justice pour le crime de lèse-humanité qu'on a commis sur lui depuis des siècles. Si le Turc ne peut se réformer, si ses préjugés actuels sont identifiés avec sa religion, il faut le séparer autant que possible en toutes choses du chrétien, et ainsi pourront vivre heureux les uns à côté des autres deux peuples qui ont mutuellement à gagner à leur fusion, les uns pour conserver leur dynastie et le territoire conquis par leurs ancêtres, et les autres pour ne pas voir, en désespoir de cause, leur nationalité disparaître sous l'écusson de diverses puissances, pour rentrer avec honneur parmi les peuples civilisés, et développer toutes leurs ressources sous l'égide tutélaire d'un grand monarque.

En essayant d'autres combinaisons, on n'arriverait pas à d'aussi grands avantages pour les peuples de la Turquie que pour les intérêts politiques de l'Europe. Supposons un moment les Turcs refoulés dans la Thrace et la Macédoine, la Russie poussant sa frontière au Balkan, le prince serbe jusqu'en Macédoine, la Bosnie et l'Albanie des principautés à part ou envahies par l'Autriche, et le royaume grec s'avançant jus-

qu'à l'Olympe. Outre les combats sanglants produits par un tel bouleversement, on ne trouverait satisfaits que les Grecs de la Thessalie, les Albanais catholiques et les Bulgares de la Mœsie, car ceux de la Bulgarie, dussent-ils être régis tout-à-fait à la russe, ne pourraient être appelés heureux dans le sens qu'on attache à ce mot. Enfin la grande question de la possession du Bosphore resterait indécise et se présenterait à l'Europe plus menaçante que jamais.

Supposons maintenant un grand État serbe allant toucher la Grèce; l'Albanie, la Bosnie, la Bulgarie danubienne absorbées par le premier empire ou divisées entre les Autrichiens et les Russes. Outre la question toujours pendante du Bosphore, on n'aurait contenté ni les Bosniaques, ni les Albanais musulmans, qu'ils soient Serbes ou Autrichiens, et on aurait même à craindre qu'une partialité trop grande du gouvernement serbe pour sa nation offensât à la fin les Bulgares, surtout ceux de Macédoine. En effet, désirer se placer sous un prince étranger quand on est malheureux est bien différent d'en être les sujets véritables quand les infortunes sont oubliées.

Une autre combinaison respectant chaque nationalité pourrait être celle de partager la Turquie en six ou sept principautés, savoir : la Bosnie, la Servie avec ou sans la Mœsie supérieure, la Bulgarie, la Macédoine, l'Albanie et la Thessalie, et de former avec elles un État fédératif sous le protectorat des puissances européennes. Si chaque province énumérée avait son Milosch, on pourrait penser à un tel arrangement, ou même si, comme en Valachie et en Moldavie, il existait une noblesse, on pourrait avoir recours à des élections pour avoir des chefs électifs ou héréditaires, et on pourrait espérer d'engager la Russie à y annexer aussi les provinces transdanubiennes. Mais les choses étant tout autrement disposées, il faudrait que les puissances usassent de toute leur influence pour faire nommer tel ou tel individu ou imposer aux provinces des chefs européens comme le roi Othon. Or, dans quel dédale d'intrigues et de désordres n'entrerait-on pas? quelle série de conférences, de proto-

coles n'ouvrirait-on pas? L'issue n'équivaudrait cependant guère mieux qu'à un partage réel de la Turquie, chaque puissance étant appelée à dominer dans le pays où gouvernerait son protégé. Ce serait des indépendances comme celles des provinces valaques, et ce résultat, s'il n'était immédiat, ne se ferait pas attendre. Si ce protectorat ne devait être que nominal, les puissances ne trouveraient pas que cela valût tant de soucis et de dépenses. Enfin, il resterait encore la même question de la Thrace et de Constantinople, à moins qu'on n'en voulût former aussi une principauté: mais qui en serait le chef? Ou bien permettrait-on à la Russie d'occuper seulement les deux Bosphores, à la condition prêter la main à l'établissement des principautés nouvelles? On ne peut le penser.

Si, au contraire, les puissances voisines de la Turquie envahissaient cet empire, l'Autriche, la Russie et le royaume grec se le partageant, les Grecs seuls du Midi verraient leur nationalité respectée, et les autres peuples seraient peut-être plutôt des charges incommodes à leurs conquérants que d'utiles acquisitions. Si on voulait encore accorder avec cela le Bosphore à la Russie, et contenter aussi la France et l'Angleterre par des possessions méditerranéennes, on pourrait objecter que ces dernières, comme l'Autriche, devraient être supposées dans une bien malheureuse position pour croire leurs nouvelles acquisitions comparables à celle du Bosphore, parce que cette dernière a une portée toute autre que les leurs. Mieux vaudrait alors se partager l'empire complet du sultan.

Si la politique européenne avait pu permettre de laisser arriver le vice-roi d'Égypte à Constantinople, et si l'on pouvait supposer la famille du sultan éteinte, il est fort possible que la Turquie d'Europe aurait été partagée entre les puissances, et que le vice-roi n'eût conservé que la Thrace, ce qui n'aurait été, nous le répétons, qu'un acheminement à l'expulsion prochaine des Turcs de l'Europe.

Si l'histoire montre que l'empire turc peut exister sans Constantinople, elle fait voir aussi l'inévitable destinée de cette

capitale, d'être sans cesse le point de mire de celui qui possède la plus grande partie de l'Asie-Mineure. Constantinople, sans une bonne partie de cette contrée, se trouverait une capitale de tous les côtés trop voisine des frontières; et si sa défense est assez facile par terre du côté de l'Europe, des limites sûres ne paraissent se trouver qu'assez loin en Asie.

Aucune de ces combinaisons ne satisfait donc aux besoins et aux vœux des peuples soumis au sultan ainsi qu'à la politique, quoique divergente, des puissances, autant que la stabilité du trône de Constantinople, avec toutes ses possessions actuelles; mais, pour les conserver, les remèdes indiqués sont absolument et promptement nécessaires. Il faut extirper radicalement les abus de toute espèce, et se reformer à l'européenne, autant que cela peut convenir aux coutumes et aux idées orientales. Si cela n'arrive pas bientôt, ou qu'on continue à s'en tenir à des réformes partielles et des demi-mesures, la crise arrivera plus tôt qu'on ne le croit, et sera utilisée suivant les circonstances concomitantes par les puissances étrangères, qui dans leur intérêt bien entendu ne peuvent rester spectatrices impassibles d'un tel désastre, et souffrir l'anarchie sur leurs frontières.

Le sultan a à choisir entre deux avenirs bien différents; tous deux sont pleins d'orages; mais l'un peut faire luire le plus beau soleil, tandis que l'autre n'offre qu'un ciel couvert de tristes nuages. Dans le premier, il a pour lui le vœu de plus d'un cabinet, les désirs des philanthropes, et la perspectivité de l'immortalité; dans l'autre, il marche isolé de toute l'humanité et même des siens, et sa mémoire sera bannie.

Nous savons bien qu'il y a des gens qui regardent les pronostics de la ruine prochaine de l'empire turc comme une pure gasconnade. Occupés seulement de ce qui se passera pendant leur vie, ils voient une machine aussi vermoulue que l'administration ottomane qui continue à fonctionner depuis si long-temps; ils se croient donc en droit de conclure que cela durera encore des siècles, et que la Porte aura le temps de se reformer ou de rentrer avec toute son autorité dans ses

voies anciennes. Ces personnes sont à peu près comme les Turcs, qui se consolent par le fatalisme ou s'en remettent à la sagesse de la Providence. Mais leur insouciante temporisation sera troublée plus désagréablement et plus promptement qu'ils ne le pensent.

Jamais l'empire turc n'avait encore reçu tant d'échecs, jamais il n'avait été assiégé à tel point de tous les côtés par la civilisation européenne, jamais ses populations chrétiennes n'avaient joui de tant de concessions imposées par leurs coreligionnaires, et n'avaient entrevu l'espoir de leur délivrance avec plus de probabilité et dans un avenir si prochain; jamais certaines provinces turques ne s'étaient offertes aux rayas si européanisées et si heureuses qu'actuellement; jamais, enfin, l'attention de l'Europe n'avait été absorbée à ce point par les affaires d'Orient.

Les palliatifs pour sortir de cet état de marasme et de malaise sont déjà hors de saison, il faut des remèdes radicaux. Pour celui qui a vu l'intérieur de la Turquie, il devient évident que lors même que la diplomatie étrangère serait toute-puissante à Constantinople, et s'accorderait pour prévenir toute explosion dans cet empire; si elle ne sait ou ne veut pas, par suite d'arrière-pensées, aider ou même forcer la Porte à adopter un système tout opposé d'administration et de vues, il arrivera bientôt un moment où le gouvernement turc se trouvera attaqué au dépourvu ou même pris dans ses propres filets, par suite de ses demi-réformes.

Si la diplomatie cherchait réellement dans la conservation de l'empire turc un contre-poids dans la balance des pouvoirs en Europe, elle ne devrait pas se contenter de donner au sultan des conseils dictés dans des intérêts privés, mais partir du point de vue turc et musulman dans l'offre de ses bons offices. Ceux-là seuls peuvent fructifier, les autres ne feront que hâter la décomposition de ce corps à demi mort.

Une fois une bonne révolte organisée dans l'intérieur, les sujets ne manqueront pas d'obtenir des secours des Européens, quelques efforts que les monarques fassent pour l'empêcher.

Pour les premiers instants, ils auront toujours sous la main une masse d'armes considérable, quelque peine qu'on se donne pour les désarmer. L'empire turc peut être ainsi conduit à sa perte, sans que les puissances européennes se permettent par jalousie de s'interposer ; car toute intercession armée, partant de divers points, équivaudrait à un partage, et toutes ne trouvant pas les mêmes sympathies dans les populations turques ne seraient pas reçues avec une égale faveur. C'est un bonheur que la poste aux lettres et la publication des gazettes soient des institutions à peine connues en Turquie, car elles auraient hâté le moment de la crise en éclairant les divers peuples turcs sur leurs intérêts et favorisant leurs rapports. Mais tels qu'ils sont, il a encore assez de moyens de s'entendre, quoiqu'un peu plus lentement, il est vrai.

Les empiétements de la Russie sur l'empire du croissant sont poussés au dernier point : en souffrir d'autres, ce serait supposer aux puissances un aveuglement qu'elles n'ont point, ou dont ne sont capables que celles auxquelles le partage paraît profitable. D'ailleurs, la Russie n'a-t-elle pas déjà tendu une main amicale au sultan ? Il suffit donc de continuer sur ce ton, tout en se rappelant ce que valent les amitiés diplomatiques, qui, comme les coquetteries des femmes, signifient presque toujours le contraire de ce qu'on dit et assure.

Si une guerre se renouvelait prochainement entre ces deux puissances, et qu'elle fût favorable à la Russie, on verrait cette dernière se montrer probablement peu envahissante, et même généreuse en Europe, et réserver ses gains pour le continent asiatique. C'est sur ce terrain que cette puissance cherche à présent à arriver à son but, aussi n'a-t-elle pas manqué de tâcher de gagner pour elle les Arméniens catholiques, qui avec les Kourdes couvrent maintenant en Asie les frontières turques du côté des possessions russes.

Les puissances étrangères ne peuvent pas permettre que la Porte se soumette encore à un traité désavantageux relativement à ses possessions européennes, car cela équivaudrait à rester spectatrices tranquilles de la destruction d'un empire

jadis puissant pour se voir attaqué ensuite avec d'autant plus d'avantages. La Russie a déjà poussé ses conquêtes et ses exigences aussi loin que possible; si le sultan est assez impolitique de lui donner de nouveau des motifs plausibles d'attaque, ou si l'ambition entraînait le premier État à une nouvelle guerre turque, il est évident que les grandes puissances d'Europe interviendraient dans le différend; ou ne permettraient la rencontre que sous la condition d'avoir leur part bien définie dans le partage de la Turquie.

Après les longues guerres des Polonais et des Turcs dans le XVIIe siècle, commencèrent les guerres des Russes, bien plus désastreuses pour les Ottomans. Ces fiers musulmans possédaient alors les principautés valaques, la Bessarabie, tous les bords de la mer Noire, et poussaient leurs conquêtes jusqu'en Ukraine et à Kamenietz; mais en cent ans ils avaient perdu tous ces pays, et étaient refoulés derrière le Danube. Malgré plusieurs traités de paix, on peut dire que la Russie a été en guerre continuellement avec la Porte, non seulement pendant ce temps, mais encore jusqu'à présent et jusqu'à ce qu'elle ait atteint son but, c'est-à-dire détruit l'empire ottoman, et délivré ses coreligionnaires, d'une manière ou d'une autre, du joug musulman.

En 1695, Pierre-le-Grand prit les forteresses turques au confluent du Dnieper; en 1696 Azof; et en 1698 Perekop, la clef de la Crimée; en 1699 eut lieu la paix de Carlovitz. En 1711, Pierre-le-Grand, ayant vaincu Charles XII de Suède, déclara la guerre aux Turcs, et fit une campagne si malheureuse en Moldavie qu'il ne dut son salut qu'à son épouse Catherine. La paix du Pruth, le 12 juillet 1711, en fut la suite. En 1636, les Ottomans eurent à soutenir contre les Russes et les Autrichiens sous Charles VI une nouvelle guerre, qui se termina par la paix de Belgrade en 1739; la Moldavie avec Chotschim retourna à la Porte.

Les guerres précédentes avaient déjà procuré beaucoup d'avantages aux Russes, dont le moindre n'était pas la connaissance parfaite du terrain sur lequel devaient se décider les questions de vie et de mort pour la Turquie. Néanmoins, les

grandes conquêtes russes ne suivirent que la guerre de cinq ans du 27 juin 1769 jusqu'au traité de Kutschuk-Kainardgik, le 10 juillet 1774, et à la conférence explicative de Constantinople le 10 mars 1779. Par ces pièces diplomatiques, la Russie détacha la Crimée d'avec la Turquie ; les chans de ce pays passèrent sous sa suzeraineté, tout en conservant un fantôme d'indépendance ; mais, à force d'intrigues, ces princes alliés de la famille du sultan crurent enfin de leur intérêt et pour leur tranquillité devoir déférer leur autorité à leur protectrice la Russie. Le 10 avril 1783, la Crimée, cette tête de pont de la Russie méridionale et ce Gibraltar de la mer Noire, était devenu moscovite.

La convention d'Ainali-Kavoul, qui suivit le traité de Kainardgik, avait stipulé que la haute justice en Crimée serait, comme le clergé, sous la dépendance du Kadiasker de Romélie ; mais cela cessa bientôt d'être observé. De plus, désormais la mer Noire ne fut plus exclusivement réservée au pavillon turc.

Enfin, le sultan reconnut à la Russie le droit de protection des principautés valaques et de l'église grecque en Turquie, parce que la Russie ayant des sujets mahométans était forcée de leur laisser regarder le sultan comme le chef de leur église et leur protecteur. Mais, dans cette concession réciproque, l'avantage était tout-à-fait du côté de la Russie, puisque le prétexte spécieux de satisfaire des besoins spirituels de l'église turco-grecque lui permettait d'intervenir dans les affaires ecclésiastiques, de mettre le clergé dans ses intérêts, et d'en faire à peu de frais ses plus utiles auxiliaires, comme cela s'est vu et a lieu encore ; aussi ces concessions furent renouvelées dans les traités suivants de Jassy et de Boukarest. La religion musulmane reconnaissant le calife ou sultan comme le chef de la foi, la Russie, en accordant ce point à ses sujets ottomans, n'a fait que ce qu'elle ne pouvait pas changer sans se jeter dans la voie fanatique du prosélytisme, bévue qu'une puissance conquérante aussi fine qu'elle a bien soin d'éviter.

De nouvelles guerres entre les Russes et les Turcs, du 18 août 1783 à 1792, amenèrent le traité de Jassy du 9 jan-

vier 1792. La Porte y assura à ses ennemis acharnés la possession entière de la Crimée, de l'île de Taman, d'une partie du Couban et de la Bessarabie; le Dniester devint la barrière des États turco-moldaves. Pendant que les Moscovites s'arrondissaient d'une manière si convenable à la grandeur future de leur empire, les Autrichiens, leurs alliés, ne firent guère de progrès en Turquie. Malgré les visites de l'empereur Joseph II à l'impératrice Catherine en Crimée, et son apparent assentiment aux conquêtes russes, on ne peut pas croire qu'il ait pu voir sans jalousie la Porte triomphale indiquant le chemin de Constantinople, ses frontières menacées, ses forces simplement employées à faire une diversion sans profit direct, tandis que ses rivaux avaient acquis une côte maritime bien autrement importante que celle arrachée jadis aux Suédois dans la Baltique. Tôt ou tard le siége de l'empire moscovite se portera vers ces contrées, ou bien cet empire se partagera en deux, entraîné par deux forces dirigées en sens opposés.

Il ne faut pas non plus omettre l'effet que ces guerres eurent sur la Grèce, puisque, dès 1790, les Souliotes levèrent en Épire l'étendard de la révolte, et montrèrent aux Grecs, en battant en 1791 Ali-Pascha, la possibilité de reconquérir bientôt leur liberté. Malgré toute sa puissance, ce satrape ne put parvenir à soumettre les Souliotes que le 15 décembre 1803.

La révolution française et les guerres qui en furent la suite firent que les Russes et les Turcs ne recommencèrent à se battre qu'en 1810, et on ne posa les armes qu'en 1812, lors de la paix de Boukarest (le 16 mai 1812). Ce nouvel armistice procura à la Russie, en Asie, la Circassie, la Mingrelie et d'autres contrées du Caucase, tandis qu'en Europe il émancipa la Moldavie et la Valachie, qui n'appartinrent plus que de nom à la Porte, et il donna à la Bessarabie la limite du Pruth, en y ajoutant toute la partie de la Moldavie entre le Dniester et le Pruth. Enfin cette paix assura aux Serbes révoltés depuis 1804 l'administration de leurs affaires intérieures et des impôts modérés.

Après l'emprisonnement de Bonaparte et le partage de ses conquêtes, l'empereur Alexandre et les souverains alliés, las de la guerre, s'étaient laissé entraîner à une sainte alliance, par laquelle les trônes se garantissaient mutuellement des secours contre les attaques des factions militaires ou démocratiques, et promettaient de terminer désormais leurs différends à l'amiable par des congrès. Cependant, au congrès de Vienne, la Russie ne voulut pas se lier les mains pour ses rapports avec l'Orient. Pendant qu'on voyageait ainsi d'assemblées en assemblées pour régler les affaires de l'Europe ou pour réprimer des mouvements démocratiques, se développait une révolution plus terrible et plus sérieuse pour les destinées futures de l'Europe que toutes ces parodies de constitutionalisme anglais. Les conjurés se montrèrent sur le Danube en même temps que la Grèce se levait en masse. L'empereur Alexandre dut se déclarer contre ce qui était le vœu de son pays, car il était trop occupé de carbonari, et avait trop identifié sa conduite avec celle de souverains ayant cependant des intérêts directement opposés aux siens. D'ailleurs il pouvait sortir de cette rébellion des Grecs un ordre de choses contraire aux vues secrètes du cabinet russe.

On laissa donc pleine liberté aux Turcs, non pas de punir et de faire rentrer leurs sujets dans le devoir, mais de se baigner dans le sang des chrétiens et même des chefs du clergé. Le patriarche de l'église orientale fut pendu, sans que le peuple russe ne pût faire autre chose que de frémir de rage et réserver sa vengeance pour la première bonne occasion.

Cependant, dès 1822, le prince héréditaire de Perse, Abbas-Mirzas, dévoué aux Russes, fit, en apparence à leur insu, une diversion en faveur des Grecs en tombant dans le territoire asiatique du sultan. Les Grecs continuèrent à se soutenir sans l'appui des grandes puissances et même contre le mauvais vouloir de l'Angleterre et de l'Autriche. Heureusement lord Castlereagh s'était déjà coupé le cou en 1822. Peu à peu la Russie put revenir au rôle qui seul lui convenait, et elle aida secrètement les Grecs d'autant plus que la Porte avait la maladresse impoli-

tique de ne cesser de l'irriter par son arrogance et de ne la satisfaire en aucun point. Enfin, l'empereur Alexandre ayant disparu de la scène en 1825, et des idées plus chrétiennes s'étant fait jour dans les conseils des souverains, un protocole fut signé en 1826 à Londres par la Russie, l'Angleterre et la France pour la pacification de l'Orient. M. Canning étant devenu ministre des affaires étrangères en Angleterre, la Russie contribua vaillamment à l'acte final de Navarin, et amena, avec ses alliés, la Porte à signer en juin 1827 l'humiliant traité de l'indépendance absolue de la Grèce.

Non content de voir diminuer ses domaines, le sultan crut nécessaire au bien de son empire d'extirper, en juin 1826, les janissaires. Aucun moment ne pouvait être mieux choisi pour forcer la Porte, sans l'emploi des armes, à exécuter tout ce qu'elle avait promis et n'avait pas encore tenu.

Le traité d'Akermann conclu en 1826 régla plusieurs points litigieux entre la Porte et la Russie, tous dans l'intérêt seul de cette dernière puissance. Les droits des Serbes à leur indépendance furent consacrés, et le sultan fut tenu à expédier des Hattischerifs pour octroyer aux Serbes de grandes libertés, confirmer la nomination du chef qu'ils s'étaient donné, et agrandir même les domaines de ce rebelle heureux. C'était le comble de l'humiliation pour la Porte; aussi elle fit long-temps attendre l'exécution de ces promesses, qui ne furent réalisées complétement qu'en 1834.

Après ces coups redoublés de mauvaise fortune, on aurait cru que la Porte serait restée en repos pendant long-temps, et aurait tâché de contenter ses ennemis plutôt que de tirer l'épée avant de savoir manier ses nouvelles armes. Cependant, dès 1828, une nouvelle guerre avait éclaté, et les Russes ne parlaient de rien moins que d'aller châtier le sultan dans sa propre capitale. La seule circonstance qui prouve que le cabinet russe ne croyait pas encore à la possibilité d'une pareille occupation, c'est sa conduite à l'égard des Slaves et des Grecs en Turquie. Les Serbes durent rester tranquilles pour tenir soi-disant les Bosniaques en échec, et les autres sujets chrétiens

du sultan ne furent point excités en masse à la révolte comme on n'aurait pas manqué de le faire, si on avait voulu réellement renverser l'empire turc.

Bien loin de là, on voulait éviter de provoquer trop ostensiblement l'Autriche ; on lui laissait même le plaisir de montrer sa turcomanie par l'envoi de subsistances aux forteresses turques, et surtout par la publication de bulletins exagérant les avantages remportés par les Turcs ou les pertes des Russes. Le cabinet de Pétersbourg ne désirait que d'affaiblir extrêmement la Turquie, et de gagner autant de terrain possible en Asie pour se trouver mieux placé une autre fois pour le coup de théâtre final.

Cette politique lui réussit complètement ; le général Paskévitsch pénétra, en 1828, dans l'Arménie, et prit même Erzeroum, le 9 juillet 1829, et le 14 septembre 1829 fut signée à Andrinople une paix très avantageuse pour la Russie. Si, d'un côté, elle avait l'air d'être très généreuse en ne demandant en Europe aucune nouvelle acquisition territoriale, à l'exception des bouches du Danube, elle trouvait ainsi un moyen indirect de rendre amplement à l'Autriche les mauvais services qu'elle en avait reçus pendant la guerre. Un jour maîtresse de la mer Noire, dont l'entrée est désormais ouverte à tous les navires marchands, on verra l'emploi qu'elle pourra faire du confluent du Danube ; jusque là une quarantaine ou même un fort à l'entrée du Soulina n'est qu'une pierre d'attente. Une petite ville s'élève déjà sur l'île Saint-George.

D'une autre part, la Servie arrondie devenait enfin un pays tout-à-fait à part, et simplement tributaire. En Asie, le drapeau turc disparut des bouches du Phase, sur toute la côte caucasienne ; tout le pays indépendant des Tscherkèses et des autres tribus du Caucase fut abandonné aux Moscovites. En mai 1839, les Russes ont fait défendre par les Turcs d'aider les Tscherkèses, et même d'aller avec des vaisseaux ottomans dans leur pays. L'aigle russe fut plantée désormais à Akhaltzik, près des sources du Kour, et les Turcs, dans leur ignorance géographique, tout en ne croyant que céder un petit

coin de montagnes, donnèrent aux Russes les clefs des plateaux de l'Asie-Mineure. Un traité signé à Constantinople, le 29 janvier 1834, régla d'une manière toute particulière les détails de cette frontière devenue d'autant plus importante, depuis que le prince Héraclius de Georgie avait délégué son héritage à la Russie, et surtout depuis qu'en 1828 la Perse avait été obligée de céder à la Russie les provinces de Nakchitvan et d'Érivan, ainsi que le mont Ararat. Elle se trouva dès lors au haut des sources de l'Euphrate, et posséda au pied de cette montagne le couvent d'Echmiadjin, où réside le patriarche des Arméniens non unis. Cette conquête donna donc aux Russes les moyens d'avoir de l'influence parmi les Arméniens restés sujets de la Turquie. Or, pour compléter cet avantage, la Russie a fait publier par la Porte une ordonnance qui oblige tous les Arméniens grecs à ne reconnaître que le patriarche de l'Ararat pour leur chef; car à Constantinople il y a un autre prélat, chef de l'église arménienne unie, et un de l'église non unie. En 1837, cette église a reçu une constitution plus complète.

Le traité de paix de Tourk-Mantschai, le 22 février 1828, avait aussi stipulé que les Russes auraient seuls le droit de tenir des vaisseaux de guerre sur la mer Caspienne, de manière qu'on peut vraiment dire que ces diverses concessions, extorquées par la force à la Turquie et à la Perse, ont mis les Russes à même d'être également menaçants pour l'une comme pour l'autre. Aussi, en 1833, à la mort d'Abbas Mirzas, on vit Mahomed-Schah monter sur le trône de Perse plutôt par l'influence russe que par le consentement mutuel des Anglais et des Russes. Ces derniers se jouèrent habilement des premiers, puisque sir H. Béthune commanda les troupes qui assurèrent le trône à l'élu de la Russie.

Aujourd'hui, la Perse, déchirée par les factions et mal gouvernée, n'est qu'un jouet entre les mains de la diplomatie moscovite jusqu'au moment où elle deviendra, d'une manière ou d'une autre, comme la Pologne, sa proie. En attendant, on l'emploie pour s'approcher de l'Indostan, s'y faire des amis ou des protégés, et y acquérir des positions favorables pour

le cas éventuel d'une invasion à venir, ou au moins pour servir utilement de limites à l'empire russe ainsi étendu. Dans ces éventualités, on envoie des agents à Boukhara, à Candahar, à Caboul et d'autres lieux pour acquérir autant de connaissances possibles sur ces pays, et pouvoir établir, le cas avenant, des intrigues dans l'Indostan; mais, pour voiler ces ambitieuses prétentions, on se sert habilement du prétexte de l'intérêt commercial, avec lequel les Anglais se sont approprié déjà tant de bonnes stations en protestant toujours de leur désintéressement philanthropique.

A peine le sultan a-t-il le temps de se reconnaître, de rétablir son armée et de trouver les moyens de payer d'énormes contributions de guerre à la Russie, qu'il est attaqué par un de ses vassaux. Une adroite et astucieuse diplomatie amène la rupture de Mehmed-Ali; le sultan est sur le point de voir les Arabes arriver avec ses sujets d'Asie aux portes de sa capitale. La bataille de Konieb perdue par Reschid-Pascha contre Ibrahim-Pascha, rien ne pouvait plus arrêter ce dernier, et il aurait pu parvenir à Smyrne et sur le Bosphore avant l'arrivée des Russes.

Le cabinet de Saint-Pétersbourg sut alors déployer toute sa finesse, et sous le masque de l'amitié la plus désintéressée, un corps d'armée russe campa sur le Bosphore et arrêta Mehmed-Ali dans ses victoires. La paix fut promise à Kioutahie, le 6 juillet 1833, sans être signée définitivement; et vingt jours plus tard, au milieu des fêtes, l'envoyé russe conclut avec le sultan le traité d'alliance défensive d'Hunkiar-Kilessi, qui livre à la Russie les clefs des Bosphores pour dix ans, et fait fortifier les Dardanelles et non le Bosphore de Thrace. Officieusement les vaisseaux de guerre étrangers furent exclus de la mer Noire.

Aucun acte n'a tant ravalé le sultan aux yeux de son peuple que cette dernière transaction, et tous les patriotes turcs en attendent avec anxiété le terme, dans la possibilité énoncée de son non-renouvellement après le terme fatal.

Lorsqu'en 1833 et 1834 l'Albanie était en révolte contre

la Porte, les Serbes proposèrent d'aider le sultan à châtier ces rebelles, mais celui-ci refusa, et montra en cela bien plus de politique que l'imprudent Anglais qui le blâme de ne pas avoir employé ces tributaires chrétiens (1). Il est de fait qu'une campagne des Serbes en Macédoine et en Albanie aurait augmenté beaucoup leur parti dans ces contrées, et aurait d'autant mieux préparé l'avenir dans l'intérêt des Russes.

Le 29 janvier 1835, le traité de Saint-Pétersbourg a réglé le tribut annuel des principautés valaques à la Porte, et ne lui a laissé d'autres droits de suzeraineté sur ces provinces que d'en nommer pour la dernière fois les princes, et d'exercer sur ces pays, conjointement avec la Russie, une espèce de protectorat tout-à-fait illusoire, la Russie seule y conservant de l'influence, et les principautés étant séparées de la Turquie depuis 1829 par un réseau de quarantaine sous la seule autorité du consul-général russe en Valachie.

Enfin, tout arrangement entre le sultan et son vassal égyptien étant rendu illusoire par des interventions étrangères divergentes, la Russie a vu en 1839, avec une joie secrète, le sultan amené par mille menées à recommencer la guerre avec Mehmed-Ali. Les ennemis du sultan et de ses réformes en ont tressailli de joie, et les défaites comme les défections ne se sont pas fait attendre, sans préjuger pour cela ni la valeur ni le patriotisme musulman. Une guerre qui n'est pas nationale et qui n'a lieu que par suite d'intrigues étrangères ne devait pas avoir une issue heureuse. Considéré sous le point de vue rétréci de l'ancienne politique et suprématie turque, Mehmed-Ali ne peut apparaître aux Turcs que comme le régénérateur de leur empire, en opposition au sultan, qui en est le démolisseur; aussi ce satrape compte en Europe et en Asie de nombreux partisans ouverts et secrets.

La mort assez subite du sultan a amené sur le trône un enfant qui donne maintenant plein jeu à la Russie de continuer sa tutelle bienveillante.

(1) Voyez *La Turquie*, par M. Urquhart, vol. II, p. 218.

Tel est le tableau en raccourci des empiétements successifs sur l'empire ottoman ; cette entreprise, dictée par la position de la Russie, est déjà avancée à un tel point que cette puissance n'a plus qu'à faire parade de son désintéressement et de ses intentions toutes conservatrices pour la Turquie. Elle ne veut et ne peut vouloir un coup d'éclat, qui appellerait d'autres puissances à aider les Ottomans ou à partager leurs dépouilles, mais elle manœuvre habilement pour s'incorporer ce pays, sans en avoir les embarras gouvernementaux, et sans avoir l'air de changer son souverain en simple gouverneur, tout en pouvant l'utiliser au besoin.

Si les Turcs ne précipitent pas leur ruine, on peut être sûr qu'on verra encore surgir des complications telles dans cet empire, que telles ou telles provinces deviendront quasi-indépendantes. Puis, lorsqu'une bonne occasion se présentera, et que les grandes puissances seront occupées ailleurs, la ruine du sultan sera consommée d'une manière ou d'une autre, c'est-à-dire par une invasion ou par une conspiration, ou par l'anarchie, ou par tous ces moyens à la fois. Si, au contraire, les Ottomans sont assez impolitiques pour aider à la démolition de leur empire, la Russie n'ayant pas le temps de consommer lentement et sourdement son ouvrage, un partage de la Turquie entre les puissances mettra fin à l'anarchie de ce bel État.

A côté de cet envahissement incessant de la Turquie par la Russie, il est curieux d'opposer la marche tenue par les gouvernements réunis d'Autriche et de Hongrie. Ces derniers ont reçu des Turcs des humiliations que n'ont point éprouvées les Russes, de manière qu'on devrait croire le ressentiment des Autrichiens contre les Ottomans bien plus profond que celui des Moscovites ; il en est cependant tout autrement. Après la bataille de Mohatsch, le 28 août 1526, où périt le roi de Hongrie, les Ottomans ont occupé (le 10 septembre) Bude et ont imposé aux Hongrois, comme leur vassal, le roi Jean Zapolya. Trois ans plus tard, le grand Soliman était devant Vienne, qui fut assiégée du 27 septembre jusqu'au 14 octo-

bre ; néanmoins la paix ne fut faite que le 14 juillet 1533. Le 10 octobre 1547, une nouvelle guerre de trois ans en Hongrie se termina par un traité où, pour la première fois, l'Autriche s'abaissa à consentir à payer annuellement à la Porte 30,000 ducats, et de nouvelles guerres ayant eu lieu, la paix de Sitvatorok, du 11 novembre 1606, stipula aussi la remise de présents tous les trois ans. Puis vinrent se mêler aux affaires de Hongrie celles des princes de Transylvanie, de Bethlen-Gabor et de Rakoczy, qui se reconnaissaient vassaux de la Turquie. Enfin, le 14 juillet 1683, Kara-Moustapha assiégea de nouveau Vienne et fut soutenu encore par des seigneurs hongrois, car, pendant plus de 150 ans, la Porte fut le boute-feu de toutes les têtes ambitieuses en Hongrie, tandis que depuis la possession de la Bosnie les Turcs n'avaient cessé de faire des incursions, enlever du butin et des esclaves jusque dans le centre des États allemands de l'Autriche.

La levée du siége de Vienne par Sobieski, le 6 septembre 1683, fut le terme des succès des Ottomans, et désormais, on vit presque jusqu'à la fin du XVIIIe siècle ou jusqu'à Joseph II les Autrichiens et les Hongrois occupés à se venger des Turcs et à reculer les frontières de la monarchie. Le 2 septembre 1686, Bude était reprise ; le 12 avril 1687, les Turcs perdirent la bataille de Mohatsch et la totalité de la Hongrie. Mais non contents d'avoir délivré la Hongrie, les Autrichiens, s'apercevant du déclin de la puissance ottomane, voulurent étendre leur frontière à leurs dépens, ou reprendre des pays sur lesquels la couronne de Hongrie avait exercé jadis des droits de suzeraineté.

En 1689, les Impériaux, ayant révolté les Serbes, avaient leurs avant-postes sur les hauteurs au N. de Sophie, et sur les frontières septentrionales de la Macédoine. Si au lieu de s'étendre ainsi au centre de la Turquie ils avaient pu s'assurer la conquête de la Bosnie, c'en aurait été fait plus tard de l'empire du croissant en Europe. Des défaites provoquèrent enfin la paix de Carlovitz du 13 novembre 1698, qui, malgré l'armistice stipulé de 25 ans, n'était au fond qu'une transaction

transitoire, provoquée par les intrigues diplomatiques d'autres puissances en Europe. Déjà en 1717, le grand Eugène avait pris Belgrade, et l'aigle impériale avait paru sur le bas du Danube, en vengeant ainsi dignement la bataille perdue de Nicopoli du 28 septembre 1396. Aussi le 21 juillet 1718, la Porte ottomane fut obligée de signer le traité de Pojarevatz, si avantageux pour l'Autriche. L'Aluta dans la Valachie devenait sa frontière, la Servie passait sous sa domination, et ses limites en Croatie étaient un peu rectifiées. Depuis ce moment, l'apogée des succès des Impériaux, ils n'ont plus remporté que des victoires contre-balancées par des défaites. Déjà le 18 septembre 1739 fut conclue cette paix si fâcheuse de Belgrade par laquelle la Servie et la petite Valachie étaient rendues aux Turcs, tandis que les frontières de Bosnie devenaient telles qu'elles sont presque encore aujourd'hui.

Joseph II sentit cet affront, et prévoyait l'inévitable nécessité de s'arrondir aux dépens de la Turquie, lorsque ses voisins les Russes le faisaient sous des prétexes plus ou moins plausibles. Regardant le trône ottoman comme impossible à relever, il aima mieux s'allier avec ses ennemis; mais chargé des opérations les plus difficiles, et mal secondé par ses généraux, il fut au bout du compte la dupe de ses prétendus amis. Eux gagnèrent beaucoup, tandis que lui dépensa inutilement de l'or et des hommes.

Depuis ce moment, l'Autriche, très occupée des affaires de l'Europe occidentale, n'a cessé de se montrer plutôt l'amie que l'ennemie de la Porte. Elle a tout fait pour empêcher que les Russes consommassent sa ruine, mais sans oser jamais lui prêter main-forte, et elle s'est aliéné ainsi celles des populations turques qui pouvaient se rappeler son ancienne sympathie. Au bout du compte, par son système outré du *statu quo*, elle n'a fait que retarder la chute de l'empire ottoman sans offrir des remèdes efficaces pour cette maladie gouvernementale, et en se frustrant bénévolement de son influence morale dans les provinces chrétiennes de la Turquie.

Les Autrichiens semblent dans ce moment les plus fidèles

amis des Turcs par leur voisinage et par leurs intérêts communs avec les Ottomans de s'opposer aux empiétements des autres puissances sur l'empire du croissant. Les Turcs le sentent bien, et les employés du gouvernement, ainsi que la plupart des Ottomans éclairés, sont devenus très prévenants pour les *Nemtscha* ou Allemands, tandis que les populations slaves, soit chrétiennes, soit musulmanes, en sont d'autant moins portées pour le cabinet autrichien.

Néanmoins, en étudiant l'histoire, et voyant les moyens ordinaires par lesquels l'Autriche s'est agrandie, l'Ottoman lui-même ne peut pas mettre une confiance aveugle aux protestations les plus solennelles du jour. L'Autriche fait et a fait tout ce qu'elle a pu pour empêcher l'abaissement de la Porte, cependant les traités les plus humiliants ont dû être signés, et la Grèce même a été reconnue indépendante, sans qu'un secours effectif, ni même une démonstration menaçante, vint peser dans la balance des destinées turques. On a fait secrètement tout ce qu'on a pu pour retarder ce malheur; au mépris de l'opinion publique de la chrétienté, on a boudé et leurré les philhellènes; mais le fait consommé, on en a pris son parti, et on a tâché de le rendre aussi utile que possible à l'Autriche.

De même pour la Pologne, si le cabinet autrichien reconnaît la faute de Marie-Thérèse d'avoir consenti au partage de ce royaume, s'il était disposé à réparer cette faute, il a négligé, soit au congrès de Vienne, soit lors de la dernière révolution de la Pologne, les occasions les plus favorables. Il s'est laissé intimider par la crainte de nouvelles guerres, ou le désir de n'avoir jamais l'air d'appuyer des révolutions, même les plus légitimes. La Russie a habilement profité de ces préoccupations de l'Autriche, qui paraît trop peu disposée à prendre l'offensive, et espère trop souvent arriver à son but par des mariages ou de pures manœuvres diplomatiques.

Si, au lieu de chercher son salut uniquement dans la réforme radicale de sa nation, le sultan avait le malheur de n'avoir d'autres ressources que de compter sur les Autrichiens, comme

sur toute autre puissance étrangère, il serait perdu sans ressources, car une saine politique même défendrait à l'Autriche de soutenir un empire qui n'a pas de fondements assurés. Il en résulterait un arrangement à l'amiable, et un véritable partage de la Turquie plus ou moins avantageux à l'Autriche, et non pas une guerre européenne, malgré tout le mouvement que se donneraient peut-être les Anglais ou les Français.

Il ne faut pas oublier à côté de cela l'antipathie de l'Autriche pour les Slaves et les Grecs de la Turquie, qui a pour origine plusieurs causes. A peu près comme l'Angleterre, l'Autriche peut être comparée quelquefois pour sa politique intérieure et extérieure à une statue à deux faces. Dans son intérieur, plus d'une excellente institution se présente comme modèle aux autres peuples, tandis que peu d'idées généreuses ou vraiment grandes se trouvent dans son régime extérieur; c'est ce qui lui a fait même du tort bien mal à propos en Allemagne, en bonne partie mieux disposée pour elle que pour la Prusse, parce que la position de cette dernière la pousse évidemment à dominer ou à absorber petit à petit les États secondaires, tandis que l'Autriche ne recherche qu'à conserver son ancienne influence parmi eux. Sous la pacifique Autriche, l'Allemand reste Germain; sous la maison militaire de Brandebourg, sa nationalité devient prussienne, et en subit les conséquences.

Cet empire est le seul en Europe où le catholicisme étant la religion de l'État, les autres confessions chrétiennes jouissent, sous un édit de tolérance, de toutes les libertés nécessaires à leur existence, sans que le gouvernement ait permis, jusqu'en 1839, en aucune façon un empiétement des ecclésiastiques catholiques sur les droits les plus minutieux de l'État. Depuis Joseph, l'Autriche est devenue un modèle à cet égard, qui semblerait facile à imiter, et épargnerait à d'autres souverains des tracas divers, qui sont plutôt dignes du moyen âge que de notre siècle.

On a bien dit que si cette proposition était vraie pour les États autrichiens, la Hongrie et la Transylvanie y faisaient exception, et que le clergé catholique de ces contrées était

quelquefois intolérant et cherchant à faire des prosélytes : c'est ce qui a nécessité en 1839 une circulaire aux évêques, demandant l'exécution stricte des lois existantes. Si l'action du gouvernement est moins forte dans ces pays qu'ailleurs, c'est, comme nous l'avons dit, la faute de leurs États.

On a critiqué l'Autriche parce qu'elle a empêché les ecclésiastiques des confessions protestantes d'aller aux universités étrangères. Rien n'est pourtant plus juste que les sujets autrichiens étudient dans leur pays, et n'aillent pas échanger leurs idées nationales contre celles d'autres États, surtout dans un moment tel que celui-ci, où l'esprit de secte, dévorant l'Angleterre et les États-Unis, a jeté déjà le désordre dans un si grand nombre de communautés réformées. Le gouvernement autrichien a senti tout le danger et l'absurdité de ces fractionnements sans fin pour des vétilles ou des explications diverses de choses incompréhensibles. C'est aussi pour cela qu'il a fermé la porte à ces colporteurs de Bibles, qui ont l'air de croire, comme les magiciens, pouvoir changer un scélérat en un honnête homme, un malheureux en un heureux, au moyen d'un ouvrage distribué sans discernement, et dont les allégories orientales échappent à la grande masse.

L'Autriche n'étant qu'un agrégat d'États et de peuples divers a plus d'un rapport avec la Turquie, et a dû avoir, comme cette dernière, le bon esprit de respecter autant que possible les nationalités au-dessus desquelles trône l'aigle impériale. L'action des communes, du gouvernement municipal et même provincial n'a pas été gêné, les coutumes et même les préjugés des divers peuples ont été respectés. Si des mesures de centralisation y existent, elle ne sont que provinciales, et n'arrêtent pas plus la vie des communes qu'elles ne chargent le ministère de l'intérieur de détails inutiles pour lui de contrôler. Dans les États lombardo-vénitiens, par exemple, dans le même moment où des gazettes étrangères y annonçaient des troubles, des patriotes, probablement des carbonari, nous y parlaient avec éloge de ces libertés municipales, et se moquaient beaucoup des Français, à qui on faisait croire qu'ils

regrettaient la parcimonieuse éducation primaire de l'empire, les maires et les sous-préfets français, et l'impossibilité de ne pouvoir prendre la moindre mesure utile sans en aviser préalablement l'autorité supérieure centrale.

L'harmonie est conservée au moyen d'un système adroit de bascule entre les provinces et leurs prétentions réciproques. On voit donc que c'est l'esprit gouvernemental de ce pays que la Turquie peut surtout prendre pour modèle dans ses réformes, qui doivent remédier aux abus sans saper les bases d'une respectable administration établie sur les usages et les nécessités locales.

Si, au contraire, le sultan voulait imiter un gouvernement de centralisation et de coupe uniforme comme celui qu'une dure nécessité a imposé à la France, ou même s'il voulait singer comme le roi des Grecs tout le régime compliqué d'un gouvernement européen, il périrait immanquablement dans l'entreprise, parce qu'il aurait contre lui toutes les habitudes les plus invétérées.

Depuis plusieurs années, les vieilles constitutions des États autrichiens commençant à sentir les influences des idées du jour, le gouvernement, satisfait de l'état prospère du pays et de n'avoir pas sur les bras le dédale d'affaires naissant d'une centralisation outrée, cherche à conserver le *statu quo*, en tâchant d'utiliser les ambitions pour entretenir la vie provinciale et communale, et en portant l'attention du public intelligent sur toutes sortes d'entreprises industrielles. Il vient même de se former à Vienne, sous le titre de *Gewerbsverein*, une société pour l'encouragement de l'industrie, dont l'archiduc François, frère de l'empereur, est le protecteur, et qui compte déjà assez de membres pour être assuré d'un revenu annuel de 15,000 fl. (37,500 fr.).

Il est évident que le bien-être général étant le but final de cette nouvelle impulsion, toutes les personnes à idées généreuses et vraiment philanthropiques ne cessent de favoriser cette nouvelle voie gouvernementale, tout en sachant, au moins en partie, où cet élan commercial et industriel aboutira. La

plupart oublient ainsi les nécessités morales de la société pour ses besoins matériels, et le gouvernement s'applaudit secrètement d'être arrivé à ses fins. Cependant, le problème social n'est pas ainsi résolu; on gagne seulement du temps, on vieillit tranquillement, et on laisse à d'autres le soin de se tirer de ce dilemme. En effet, ces entreprises, qu'on pousse avec tant de zèle et auxquelles on se cramponne comme le naufragé aux débris d'un bâtiment, sont justement ce qui avancera le plus vite le moment où les classes de la société autres que la noblesse se trouveront assez fortes pour exiger des modifications dans les lois fondamentales, et pour demander à occuper dans le gouvernement la place qui leur est due d'après leurs talents et leurs richesses.

En un mot, les grandes entreprises industrielles sont, pour nous servir des expressions consacrées, les moyens révolutionnaires les plus puissants, les conspirations ouvertes les plus difficiles à prévenir ou à arrêter. Les sociétés secrètes, les conjurations, les révoltes à mains armées, les ouvrages incendiaires et soi-disant philosophiques, les proclamations des droits de l'homme et le fatras des constitutions improvisées, lettres mortes sur le papier, ne sont pas d'aussi puissants auxiliaires des classes inférieures de la société contre la domination exclusive de la noblesse.

Outre les richesses que ces entreprises distribuent dans la société, la multiplication et l'amélioration des voies de communication, les chemins de fer, les omnibus, les bateaux à vapeur, l'embellissement, et surtout la bonification des moyens de circuler dans les villes, les trottoirs, les bons pavés, l'éclairage au gaz, les fabriques de sucre de betterave, les manufactures à la mécanique, le commerce en grand, les sociétés par actions, l'adjudication par enchère de toutes les fournitures du gouvernement et même de l'entretien et du péage des routes, l'éducation primaire offerte gratuitement à tout le monde, etc., etc.; toutes ces nouveautés de notre siècle et de l'Autriche sont bien plus à l'avantage de la bourgeoisie que de la noblesse. Plusieurs excitent puissamment à l'esprit dé-

mocratique d'association, et tendent à niveler de plus en plus les fortunes des diverses classes de la société, en donnant à toutes environ les mêmes vêtements (1), les mêmes agréments et les mêmes idées.

D'une autre part, le prestige de la noblesse n'existe déjà plus quand il n'est pas appuyé d'une fortune, et les membres de cette caste privilégiée tendent à se ruiner en voulant effacer par leur luxe celui des bourgeois, qui n'en sont plus distingués comme jadis par leur habillement particulier.

Sont-ils simplement propriétaires, les terres rapportant moins en général que les entreprises commerciales et industrielles, on est sûr de les voir bientôt, ou endettés ou restreindre leur train de vie. Mais si quelques uns se rendent ridicules en proclamant leur misère par des loteries de leurs domaines, la plupart tâchent de prévenir une pareille fin, et en trouvent avec plaisir les moyens dans les sociétés par actions et les grandes entreprises, sans réfléchir qu'ils se rapprochent ainsi involontairement des autres classes de la société et qu'ils dérogent vraiment de leur haute naissance. Enfin ils disparaîtront tout-à-fait parmi leurs concitoyens le jour où d'autres qu'eux seront portés, avec eux ou sans eux, suivant leurs talents, par le vœu populaire, aux places réservées jusqu'ici à eux seuls. Le prestige nobiliaire aura totalement cessé et une nouvelle ère commencera.

---

(1) Le costume français a pris tellement pied dans les villes d'Autriche qu'on a été obligé çà et là, comme en Tyrol, de forcer les paysans, et surtout les paysannes, à conserver leurs habillements nationaux qui les distinguent à la vue de leurs supérieurs. A Vienne, certaines modes nationales, comme les bonnets peints d'or et d'argent, encore en vogue il y a vingt ans, sont devenues des raretés. En général, les anciens costumes étaient plus chers et souvent plus convenables que ceux en usage actuellement; ils duraient aussi plus long-temps, et certaines parties, telles que les bonnets dorés, passaient de génération en génération. Les théâtres et les chansonniers publics ne cessent de proclamer cet engouement, peut-être funeste, mais inévitable, pour les modes du jour.

Le grand avantage de ces moyens de changer la face de la société, c'est que la modification est graduelle et n'est accompagnée d'aucun mouvement désordonné, comme dans les États où on s'occupe des améliorations morales avant celles qui sont matérielles, et qui répandent vraiment le bonheur domestique dans le pays. Sous ce rapport, il n'est guère de pays en Europe où les impôts soient calculés et répartis avec autant de justesse qu'en Autriche; aussi le pauvre laborieux y trouve aisément sa subsistance; la maison de l'artisan n'y est pas une hutte de misère; la famille régnante est bénie et respectée. Le gouvernement n'a pas sur les bras cette masse dangereuse de prolétaires, la plupart sans sentiments religieux, qui, voyant leur travail ne conduire qu'à les faire végéter, deviennent fainéants et turbulents. Enfin, on n'y connaît pas la peste des forçats libérés et sous l'inspection de la police (1).

Cependant, cela n'empêche pas que, la révolution complète, bien des nobles familles se trouveront dupées par la conduite même de leurs parents. Or, pour empêcher cette issue défavorable, on paraît se fier surtout à trois moyens, dont le premier consiste à ennoblir tous les gens de la bourgeoisie qui se distinguent par leurs talents ou leur richesse, et d'appeler même des parvenus au sein des États provinciaux. Plus nous avancerons, plus ces derniers sortiront de leur forme consultative pour prendre une marche de discussions plus large. La reconstruction et l'agrandissement du palais des États d'Autriche coïncident singulièrement avec cette tendance. Si on trouve utile que certaines familles soient pour ainsi dire inféodées au service de l'État et conservent les bonnes traditions, on veut aussi ouvrir une petite porte à l'ambition plébéienne. On espère par là la rattacher à l'ancienne aristocratie de l'État; mais en parcourant les listes de ces nobles de nouvelle date, on n'en voit guère qu'on puisse regarder comme

(1) Tout homme ayant subi sa peine reçoit un billet; et il peut faire punir quiconque l'offense à cet égard.

des appuis de cet ordre. La plupart recherchent ces titres pour jouir du renom qui y est attaché par la foule, et sans sentir leur but véritable, qui est de former autour du trône une garde d'honneur, de force, de richesse et d'influence.

Les *de* ont perdu tout leur effet depuis que tout le monde, jusqu'à la poissarde, se fait donner ce titre. Les barons sont trop nombreux et trop mêlés au peuple pour avoir aucune influence nobiliaire, et ne pourraient guère être détachés du gros de la nation. Un baron marchand de bois, un M. de (*Edlervon*), portant son nom sur une grande affiche industrielle, ne sont pas des choses fort rares. N'y a-t-il pas un cocher de fiacre qui est aussi *Edlervon* V***, et à qui la police ordinaire ne peut rien dire, parce qu'il ne dépend comme noble que du tribunal pour les nobles. Or, les choses ne s'y expédiant pas comme à la police, voilà un homme qui peut léser son prochain, et ce dernier ne trouver que difficilement à se faire rendre justice.

Il ne reste donc que la plus haute noblesse, parmi laquelle les parvenus tiennent toujours une place si subordonnée que, s'ils sont riches et jouissent de quelque influence parmi leurs concitoyens, ils sont plutôt à craindre par l'ancienne aristocratie qu'ils ne lui sont favorables. Si cette dernière comprenait bien ses intérêts, elle ne laisserait pas se traîner dans la boue certaines existences nobiliaires, et éviterait au peuple la vue dangereuse de comtes ruinés allant eux-mêmes au marché la hotte sur le dos. Le gouvernement l'a bien senti, et a rétabli en Lombardie certaines dotations de l'ordre de Malte, comme des espèces de pensions alimentaires pour des nobles nécessiteux; mais c'est comme une goutte d'eau dans un grand bassin.

Un second moyen est de conserver soigneusement les priviléges de la noblesse de n'être jugé que par ses pairs, la séquestration des nobles dans des maisons particulières d'éducation, et autant que possible les droits des diverses corporations.

Malheureusement toutes ces choses sont regardées trop souvent par les bourgeois et le peuple comme autant de règlements offensants pour eux, ou même attentatoires à ce que les journaux appellent leurs droits. Le gouvernement a beau inculquer

à la jeunesse par un petit catéchisme politique la nécessité de ces restrictions, depuis qu'il lui a donné tant de facilités pour apprendre à lire, écrire et chiffrer, l'enfant adulte rectifie aisément ses idées, et trouve que ce qu'il a appris manque en partie de fondement. D'ailleurs, les instituteurs de la jeunesse ne sont que des plébéiens, et s'ils sont même de l'état ecclésiastique, leur première éducation et leurs études consciencieuses les amènent sans qu'ils s'en doutent à admettre les idées du jour.

Sous ce rapport, on est vraiment étonné de ce qu'on entend dire à la jeunesse dans un pays pourtant où il n'y a pas de liberté de la presse, et où la censure empêche autant que possible, et surtout dans les ouvrages populaires, tous les détails statistiques du régime gouvernemental exceptionnel pour certaines classes, comme ceux sur les états de chaque province de l'empire. Cela prouve la puissance de la publicité même la plus restreinte, et que pour rester stationnaire, il faudrait pouvoir revenir à un point où il est impossible de rétrograder (1).

D'ailleurs, les cas d'inconduite et d'illégalité qui se présentent naturellement parmi la noblesse, la publication officielle de nobles en banqueroute et de la séquestration de leurs biens, les difficultés occasionnelles des bourgeois d'avoir raison d'offenses ou de dommages causés par les nobles, les passe-droits faits à des bourgeois, se croyant aussi bien qualifiés que ces derniers pour des emplois civils ou militaires, les prétentions souvent exorbitantes des corporations, les obstacles élevés ainsi pour pouvoir montrer ses talents ou sa capacité, toutes ces choses inévitables sont commentées par le peuple en défaveur de l'organisation à laquelle tient l'ordre actuel de l'État.

De plus, ces priviléges, ces droits paraissent déjà tellement opposés au progrès de la civilisation actuelle, que le gouverne-

(1) Les faits cités ou défigurés quelquefois par les gazettes, même les plus censurées, sont autant d'idées jetées dans la société et interprétées quelquefois tout différemment que le désirait le rédacteur. Il s'agirait donc de défendre tout journal pour arriver au but qu'on se propose.

ment a senti la nécessité d'y porter atteinte, malgré les remontrances des intéressés. Les lois sur les expropriations, sur les patentes, l'admission de fils de bourgeois riches dans les maisons d'éducation de nobles et parmi les officiers supérieurs de l'armée, l'invitation d'officiers de garde bourgeoise à la cour, certaines nominations à de hauts emplois, en sont des preuves; et plus on ira en avant, plus les corporations ainsi que les castes privilégiées perdront de leurs droits, plus la société se nivellera.

La famille impériale, menant une vie exemplaire et un train très modeste, sa politique bien entendue, étant d'éviter le luxe extérieur, le faste des palais pour briller plutôt par son entourage (1), par son affabilité, par la facilité pour tout sujet de pouvoir parler en personne à son monarque et ses proches (2),

(1) De simples boutiquiers de Paris ont quelquefois des appartements plus somptueux que quelques uns de ceux habités par les archiducs d'Autriche dans le palais impérial.

(2) Chaque mois l'empereur donne ses audiences, pour lesquelles on se fait inscrire d'avance. Voici une anecdote que nous avons recueillie de la bouche même de la personne qui en a été l'acteur principal. Vers 1820, le génie militaire ayant reçu l'ordre d'arranger les glacis autour de Vienne, une marchande de tabac fut prévenue d'évacuer sa boutique, située isolément près du pont sur la Wien. Feu madame Stegmeyer, petite bossue, avait reçu ce petit coin, par suite d'une pétition à l'empereur, comme veuve d'un employé. Elle n'eut rien de plus pressé que d'aller chez l'empereur lui exposer qu'elle ne saurait comment exister si on lui enlevait sa boutique. L'empereur la rassura; mais quelques jours après, voyant qu'on voulait procéder au démollissement de sa maisonnette, elle se rendit au palais impérial et prétendit vouloir parler à l'empereur, lors même que ce n'était pas jour d'audience. Les domestiques la laissèrent attendre en vain dans l'antichambre, pensant qu'elle perdrait patience; mais elle y resta jusqu'au soir. Or, plusieurs personnes étant entrées chez l'empereur, et ayant été frappées de la vue de cette femme, l'empereur enfin fut informé de sa présence, sortit lui-même de sa chambre, et lui donna l'occasion de lui soumettre une seconde fois sa demande. Cette fois la boutique lui resta, et elle existe encore. On peut ajouter encore comme caractéristique que dans le château, devant les pièces habitées par l'empe-

il est tout naturel que cette famille soit entourée de l'amour de ses peuples, et que le gouvernement par contre-coup soit fort. Mais cette affection, due à ses précieuses qualités et ses vues justes de véritable grandeur, agit défavorablement sur la noblesse, lors même qu'un petit nombre n'afficherait qu'impolitiquement l'inconduite ou des airs de hauteur, et se croirait au-dessus des lois (1).

Enfin, pour ralentir ce mouvement de bas en haut, plusieurs gouvernements ont rendu plus difficiles les études des professions libérales, et ont cherché surtout un appui dans les sentiments religieux. Quant au premier point, ce ne sont que des obstacles qui donnent dans la société encore plus de poids à ceux qui réussissent dans ces carrières. Aussi, tout en ayant ce but en vue, on a élargi incessamment en Autriche la belle école de l'Institut polytechnique; on a créé des sociétés scientifiques; on est sur le point de former une Académie des sciences à Vienne, et de se départir enfin d'un système de méfiance envers la science théorique, parce qu'on a entrevu que les idées ne connaissent pas de douanes, qu'on n'y gagnait rien, au lieu qu'on y perdait toute l'utilité réelle de ces associations.

Quant à la ferveur religieuse, on n'a eu guère en vue que l'église de l'État, puisque les autres sectes ne sont que tolérées,

---

reur, est un passage que tout individu peut traverser même le soir, que la cour de son palais sert de rue pour arriver dans la cité, et qu'on y entre de dehors par une voûte placée presque sous ses appartements, que les voitures de toute espèce y circulent, que les jardins impériaux sont ouverts à tout le monde quel que soit son costume, de paysan ou de ville, que dans les promenades au Prater l'empereur suit toujours la file des voitures, qu'il se promène même à pied, en habit bourgeois et sans aucune suite, au milieu de la foule, et que les gendarmes à pied, portant chacun leur numéro d'ordre, n'ont en main qu'une baguette.

(1) Ainsi, il y a peu d'années, un comte d'Esterhazy a passé exprès à cheval sur un gendarme et a estropié cet homme, qui, conformément à sa consigne, voulait l'empêcher d'entrer dans une allée du Prater malgré qu'il eût décliné son titre.

et que même l'Autriche est, nous pensons, le seul pays où l'étranger soit obligé de spécifier de quelle religion il est, c'est-à-dire d'exhiber son titre à plus ou moins de faveur; car, sans cela, on ne comprendrait pas le but d'une pareille demande.

Certes, si on pouvait faire oublier aux peuples toute l'histoire du passé, et même la vie d'un Joseph II ou le sort d'un Henri IV, un redoublement de dévotion serait utile; mais comment peut-on s'y fier quand on voit confondre la bigoterie et la superstition avec la vraie religion, et faire parade de sentiments religieux par ordre supérieur, sans que le cœur y soit pour rien, comme ces gens qui répètent chaque jour les mêmes prières sans penser à ce qu'ils disent. Comment les souverains catholiques peuvent-ils espérer une assistance efficace de cénobites sur lesquels pèse tant de ridicule ou même de blâme, ou d'un chef de l'Église, qui voudrait renouveler de nos jours les atteintes faites jadis à des têtes couronnées?

Chaque âge, chaque siècle a ses besoins, ses idées et ses goûts. Comme un cours d'eau descendant des montagnes ne peut, dans aucun cas, y remonter, il peut cependant s'en rapprocher en décrivant des sinuosités, de même les idées générales d'un siècle peuvent se modifier, et même préférer pour un moment le brillant au vrai. Néanmoins, ce qui est le plus conforme à la raison l'emporte toujours à la fin, et cette digue artificielle n'arrête qu'un instant le torrent irrésistible de la civilisation. L'obstacle vaincu, ce dernier n'en acquiert qu'un mouvement plus grand. La réaction suit la compression. Passons aux relations extérieures de l'Autriche, en nous tenant aux faits historiques publiés et à lire à Vienne dans les livres permis par la censure autrichienne.

Depuis les malheureuses guerres de l'empereur Joseph, l'Autriche a changé de politique à l'égard de l'Orient pour pouvoir s'occuper sans crainte des affaires de l'Occident. En devenant moins défavorable aux Turcs, elle a cessé d'être comme jadis, non pas seulement le refuge, mais encore un des puissants soutiens des chrétiens de la Turquie.

L'inflexible Moniteur de l'an VI (1798), n° 271, rapporte la catastrophe du célèbre poëte Rigas; il est mort, mais,

comme il s'écriait lui-même : « son esprit immortel lui a survécu. » Il a donné l'impulsion à la formation des Heteristes, et a ainsi posé la base de la liberté de son pays. Lors de la révolte serbe, sous Tzerni-George, l'Autriche empêcha, au dire des patriotes de cette nation, l'arrivée des secours. Néanmoins, ils reconnaissent que, dans leurs revers, les frontières hongroises sont restées ouvertes aux vaincus. On a été même jusqu'à en soustraire à la fureur insensée des Turcs par l'envoi de bateaux ; mais, hors de ces marques d'humanité, les Serbes ne paraissent pas avoir éprouvé la moindre sympathie de la part de l'Autriche. Aussi, ils sont devenus indifférents pour le pays des Césars, comme nous l'avons déjà dit. (*Voy.* vol. IV, p. 74.)

Lorsqu'en 1813 le malheureux Tzerni-George désespéra mal à propos du salut de la Servie, lui qui l'avait défendue si vaillamment et reconstituée si habilement, il fut mis en prison à Gratz, en Styrie, et relâché seulement en 1814. On peut ajouter, pour disculper en quelque sorte l'Autriche, que des officiers inférieurs serbes trouvèrent, au contraire, un asile assuré en Hongrie.

A l'élévation de Milosch à la dignité héréditaire en 1827, le même système d'indifférence de la part de l'Autriche a continué, on n'a toujours vu derrière les Serbes que les Russes, et une augmentation de leur pouvoir. On a même été jusqu'à laisser propager de fausses nouvelles sur la Servie et sur la prétendue cruauté sans but de son chef. Cette fabrication de bourdes reparaît même encore de temps à autre dans la Gazette d'Auguste (1). Cette monomanie de méconnaître l'importance de l'affranchissement de la Servie a été si loin, que l'introduction en Hongrie de la gazette serbe, publiée depuis 1835 à Belgrade, a été défendue jusqu'en 1838. On se basait sur ce que cette publication n'était qu'un moyen

(1) S'il était vrai que le prince Milosch payait quelquefois à Vienne un certain M. H** pour insérer des articles dans cette gazette, certaines nouvelles sur la Servie ont été tellement défigurées qu'on y peut soupçonner une mystification.

caché des Russes d'influer moralement sur les populations serbe et slave des États de Hongrie, et on signalait encore à cet effet d'autres écrits également défendus où des patriotes serbes parlaient de la réunion de tous les Serbes ou Slaves du Midi en un État. Cependant on laissait des émissaires russes parcourir alors les frontières autrichiennes et turques, sous divers prétextes spécieux.

En 1838, la censure a encore prohibé en Hongrie, et non en Autriche, l'histoire des trois années de guerre des Serbes contre les Turcs sous Tzerni-George, par M. Miloutinovitch, parce que ce poëte ne s'y montre favorable ni aux Russes ni aux Autrichiens.

Les Hetéristes ayant complétement échoué en 1821 en Valachie, et Ypsilanti s'étant jeté en Transylvanie, il fut aussi mis en prison à Mounkatz, et retenu jusqu'en 1829, où il fut relâché sur les instances de la Russie. M. Pouqueville raconte que le reste des Hetéristes n'obtint pas la permission de traverser l'Autriche, et ceux qui avaient passé la frontière durent même rétrograder de Trieste en Bessarabie, et ils ne purent arriver en Grèce que par la Pologne et l'Allemagne.

Lors de la formation des comités de philhellènes en 1821, il s'éleva de grandes difficultés. Dans un grand État de la confédération germanique, dit M. Pouqueville, on menaça de mettre à la maison de correction ceux qui s'occuperaient de faire des collectes. La voie de Trieste et de Venise fut fermée à ceux qui voulaient se rendre en Grèce. En 1822 et le 5 février 1823, on refusa aux philhellènes allemands et suisses le passage par la France et le Piémont; la Lombardie et la Hollande étaient aussi fermées à ces preux. Les députés grecs, hommes fort estimables, ne purent pas obtenir de venir, en 1822, au congrès de Vérone exposer à une assemblée de monarques chrétiens leurs doléances contre le joug mahométan, lors même que le pape de Rome parut être disposé en leur faveur (1).

(1) *Voyez* trad. all. par C. F. A. Schott, de l'*Histoire de la re-*

Si la levée de l'étendard de la croix grecque contre le croissant avait excité dès le commencement un grand enthousiasme dans tous les pays chrétiens, bien des personnes influentes avaient cru devoir se prémunir contre ce premier mouvement d'intérêt, résultant surtout des réminiscences du jeune âge. Ils savaient que les antiques habitants de la Grèce avaient fait place dans la suite des siècles à des peuplades surtout slaves et albanaises (1), tandis que le vulgaire y croyait encore trouver les descendants des Léonidas, des Thémistocle, des Platon ou des Socrate.

C'était une question politique fort grave, et elle rappelait aussi la haine schismatique entre l'Orient et l'Occident. Néanmoins des hauts faits d'armes, des traits héroïques de courage, ayant appuyé sans cesse l'intercession d'âmes généreuses et puissantes, l'opposition fit place bientôt à un intérêt général.

Cependant on vit encore des vaisseaux autrichiens et anglais s'efforçant d'apporter des provisions aux Turcs enfermés dans les citadelles de la Morée. Les rois d'Europe devinrent même philhellènes ; l'Angleterre à la fin d'amie et de protectrice des Turcs passa dans les rangs de ses adversaires. Le seul cabinet autrichien resta sourd à toutes les insinuations, et fit même tout ce qu'il put pour traverser les projets philanthropiques de l'Europe entière (1). Il croyait son intérêt politique attaché invinciblement à la conservation de la Turquie, et voyait très justement dans l'émancipation grecque le prochain démembrement de la Turquie.

S'il avait eu la certitude d'empêcher l'émancipation grecque, on pourrait louer politiquement sa conduite ; mais n'ayant opposé sans effets que du mauvais vouloir et des menées politiques, on peut penser que cette marche a dû fortifier les chré-

---

naissance de la Grèce, par Pouqueville. Heidelberg, vol. IV, notes, pag. 8.

(1) Voyez *Geschichte der Halbinsel Morea wæhrend des Mittelalters*, par Jacq. Phil. Fallmerayer.

(2) *Voyez* le *Portfolio*, n°s 8 et 9.

tiens grecs de la Turquie dans leur antipathie contre l'Autriche, et par conséquent lui devenir uniquement nuisible.

Lorsqu'à la fin le vœu des philanthropes et des enthousiastes des classiques a eu le dessus en dépit de l'Autriche, et à la suite d'interventions et de protocoles connus, la Grèce a été reconnue libre, l'Autriche s'est hâtée alors de profiter autant que possible de cet événement qu'elle n'avait pu empêcher; en conséquence le 4 mars 1834 un traité de commerce fut stipulé entre elle et la Grèce, et ratifié le 9 septembre. C'est, en un mot, la même politique que ce cabinet a suivie envers Bonaparte, et qu'elle aurait encore à la continuation du démembrement de la Turquie. Elle lui est dictée par sa position, ses idées arrêtées et le système particulier de ses acquisitions précédentes.

Nous devons aussi ajouter, comme caractérisant bien sa politique future, que l'Autriche a profité des années d'anarchie en Servie pour empiéter sur un territoire neutre ou contesté, car elle a occupé militairement l'île de la Guerre (*Kriegsinsel*), au pied de la forteresse de Belgrade. Or, depuis là, on peut plus aisément bombarder la citadelle que depuis d'autres points des rives septentrionales du Danube et de la Save. Les Serbes sous Tzerni-George s'y étaient même établis pour ôter aux Turcs les moyens de tirer des approvisionnements de Semlin. On voit donc que, tout en ayant l'air d'être l'amie la plus fidèle des Turcs, elle est toujours prête à partager leurs dépouilles, s'ils faisaient naufrage dans quelque tourmente politique.

Lors de la dernière guerre des Russes avec les Turcs, l'Autriche a laissé apercevoir assez hautement son mécontentement et sa partialité, qui, du reste, cette fois-ci, pouvaient paraître très justes pour la conservation de l'équilibre politique en Europe. Elle a été même jusqu'à favoriser ou du moins permettre que ses sujets aidassent les Turcs par des envois de céréales et d'autres objets nécessaires pour la guerre. En un mot, comme lors de la révolte des Serbes, elle n'a pas observé une neutralité complète, et a rendu des services aux Ottomans (1).

(1) *Voyez* dans le *Portfolio* les dépêches du comte Pozzo di Borgo.

Pendant la dernière invasion des Russes, bien des personnes en Servie avaient envie de profiter de l'occasion pour arrondir leur pays et se venger des Turcs. Le prince a eu de la peine à empêcher ces manifestations de sympathie envers les Russes; mais le cabinet moscovite lui-même, au lieu d'encourager à une révolte, comme des écrivains distingués l'ont même avancé, avait eu la finesse de conseiller de rester bien tranquille, parce qu'elle ne voulait pas trop faire ombrage à l'Autriche, et parce qu'au fait l'immobilité de la Servie sous les armes lui rendait un très grand service en empêchant les Bosniaques de venir secourir le sultan. Ces derniers demandèrent bien au prince Milosch la permission de passer à travers la Servie; mais elle leur fut refusée par politique, et sous le prétexte très spécieux qu'il pourrait en résulter divers genres de désordres. La Porte, de son côté, sut gré à Milosch d'être resté neutre, parce qu'il ne pouvait venir à son secours à cause de la sympathie de son peuple pour les Russes. Dans la suite il eut même l'honneur d'être appelé à Constantinople, et de faire sa cour au sultan; mais il ne s'y rendit que sous la garantie positive de l'ambassadeur russe.

Ce n'est qu'après le traité d'Andrinople, en 1831, et après avoir vu la conduite sage de Milosch élever la Servie à l'état d'une principauté pouvant jouer un rôle important dans la Turquie, que le cabinet d'Autriche, prévoyant ce que d'autres puissances allaient faire, a senti le besoin de parler avec moins d'humeur de ce chef, de le gagner pour elle, et d'entrer enfin en liaison ouverte avec lui au moyen d'un consulat érigé en 1836.

Cependant, le gouvernement d'Autriche paraît persister dans ses préventions contre la Servie, dans laquelle il ne croit voir qu'un poste avancé de la Russie, ou une province que les Hongrois réclameraient pour eux et qui augmenteraient leurs forces dans le cas où l'Autriche s'en emparerait. Cette idée paraît si générale, que les Autrichiens les plus sensés ne parlent que trop souvent avec dédain du prince Milosch et de son peuple. Il nous semble, au contraire, que l'amitié ou l'ini-

mitié de la Servie est une question très importante pour la prospérité future de la monarchie autrichienne. En effet, si aucun rapprochement ne s'opère, et si la nation serbe continue à être gouvernée par un prince national, la Russie aura toujours ainsi une arme cachée à opposer à l'Autriche en cas de mauvais vouloir. Ce n'est pas le nombre des soldats serbes qui est redoutable, mais c'est leur influence sur les provinces méridionales de la Hongrie et la position de la Mœsie supérieure, au S. de la Servie. Par une attaque combinée avec la Russie, la Hongrie serait menacée de deux côtés opposés.

Si, au contraire, l'Autriche est obligée d'accepter sa part dans le démembrement de la Turquie, et ne sait gagner le cœur ni des Serbes ni des Bosniaques, ces deux principautés, réunies à l'empire, pourraient lui devenir encore plus funestes par leurs rapports, devenus dans cette hypothèse plus nombreux avec les provinces méridionales de la Hongrie.

D'une autre part, quoi qu'il arrive, si une amitié véritable s'établissait entre les Autrichiens et les Serbes, et si l'Autriche savait les employer en Hongrie comme un contre-poids utile à l'esprit aristocratique anti-autrichien des Magyares, le résultat serait immense pour le gouvernement de Vienne. En effet, l'histoire nous montre que Venise, malgré son catholicisme, a employé plusieurs fois avec avantage les schismatiques serbes contre les Hongrois. Ensuite, d'après l'état actuel des idées, il est reconnu que si l'Autriche ne peut pas faire une guerre de conquête à la Russie, au moins elle aurait bien peu d'espoir de voir ses victoires payées convenablement. Il n'entre guère dans le système de ce gouvernement de se faire une arme principale des inimitiés nationales entre les Valaques et les Russes, et entre les Polonais et ces derniers, tandis que la Russie emploierait toute son influence sur les Slaves pour affaiblir les moyens de l'Autriche dans un semblable conflit. Mais dans le cas où cette dernière puissance pourrait s'appuyer sur l'affection véritable de trois millions de Serbes de la religion grecque, elle aurait entre les mains l'arme la plus puissante contre la Russie, et au lieu de se tenir sur la défensive, elle de-

viendrait agressive pour cet empire, dans lequel, sans parler des Tartares, les habitants du Midi montrent déjà plus d'affinité avec les Slaves de Turquie qu'avec leurs maîtres les Moscovites. Un monarque aimé, quoique catholique, par quelques millions de Grecs détruirait le talisman religieux qui a alimenté jusqu'ici le courage des armées russes. On ne pourrait plus leur faire croire qu'on se bat pour la religion, tandis que ce n'est que pour satisfaire des désirs ambitieux.

Si à présent les frontières autrichiennes vers les possessions russes ressemblent trop souvent à une muraille de la Chine, la plus grande liberté de communication pourrait succéder à ces entraves actuellement nécessaires, et on verrait peut-être un jour la Russie user des moyens dont se sert l'Autriche pour empêcher les effets de cette espèce de propagande slavo-autrichienne. Si les Polonais peuvent être utiles comme moyen d'agression contre la Russie, n'étant qu'un agrégat de peuples de diverses religions et mêlé de beaucoup de juifs et d'autres individus étrangers, ils n'offrent nullement l'avantage des Slaves du Midi, qui, pour la compacité et l'unité des idées, dépassent même les Français.

Nous avons déjà fait voir plus haut quel beau royaume pourrait être formé de la réunion de la Servie et de la Bosnie à la Dalmatie. Si le partage de la Turquie s'effectuait, l'Autriche mettrait en avant les droits de la couronne de Hongrie sur ces deux pays et surtout sur la Bosnie, ainsi que la possession qu'elle a déjà eue. Ses armées ont encore occupé, en 1737, en-deçà de la frontière actuelle serbe, Novibazar, Pristina, Kourschoumlie, Prekoplie et Nisch.

La Turquie paraît donc envelopper pour l'Autriche des questions d'existence si importantes, que non seulement elle voudrait maintenir à tout prix le *statu quo*, mais qu'elle se montre même peu satisfaite qu'on s'occupe de cet empire. Elle semblerait vouloir qu'on oublie ce qui peut la faire sortir totalement de son état agréable de tranquillité, contre son gré et malgré toutes ses finesses diplomatiques. Ses plus chers intérêts demanderaient, au contraire, que l'empire turc fût

parfaitement connu dans tous ses détails et qu'elle eût dans ses cartons les relations les plus exactes à cet égard.

La prudence et la temporisation caractérisent tellement l'Autriche qu'il y a de grandes chances à parier qu'elle ne poussera pas son inimitié jusqu'à déclarer la guerre à la Russie, à moins de trouver à se placer en tiers, de manière à compléter de fortes présomptions de succès, comme en 1812.

D'ailleurs, une guerre offre pour l'Autriche des chances de pertes, soit commerciales, soit de pouvoir politique, tandis que c'est tout le contraire pour la Russie, la France, et même l'Angleterre. Sans entrer dans les détails de ces chances défavorables, résultant de sa position et de l'organisation de ses gouvernements multiples, son armée, toute belle qu'elle est, ne forme pas une masse homogène à cause de la diversité de ses peuples. Chaque nationalité y a conservé soigneusement ses régiments, en même temps que le stationnement des soldats d'une province dans une autre offre une grande sûreté au gouvernement. Elle est bien vêtue et armée, elle est disciplinée et a admis les perfectionnements les plus récents de l'art; elle doit en particulier beaucoup aux vues bienveillantes de l'empereur actuel; mais les soldats, loin de porter le bâton de maréchal dans leur giberne, n'ont encore devant eux que la perspective de monter jusqu'au grade de sergent; toutes les places d'officiers sont pour les nobles et les fils de bourgeois riches ou du moins aisés, et les plus hautes charges ne sortent guère de l'ancienne caste nobiliaire. Supposant même un instant que l'Autriche voulût se départir de ce système pour ses provinces allemandes et italiennes, elle ne le pourrait pas pour la Hongrie, vu les priviléges de ses nobles. L'envie de s'instruire, l'élan et l'émulation, qui remplacent souvent de beaucoup la force numérique, en souffrent, et au rapport même des officiers, aucune armée ne compte moins de ces hommes aventureux, prêts à risquer leur place et leur vie pour se créer un avenir brillant. C'est pourtant de telles gens qui ont donné les plus grands capitaines, témoin seulement un des plus grands généraux autrichiens, le prince Eugène de Savoie.

Espérant toujours conserver le *statu quo*, la paix qui lui est bien plus favorable que la guerre, ne faisant guère de conquêtes que par des traités ou des mariages, l'Autriche accèdera volontiers à tout ce qui pourra contribuer à effrayer le tzar et reculer le moment de la crise. D'un autre côté, si cette dernière arrivait par suite de la connaissance que les Russes ont du caractère autrichien, il est extrêmement improbable que le cabinet de Vienne se laisse aller à des mesures vigoureuses. Il pourra promettre beaucoup, puis voyant l'orage se grossir, les Russes faire naître des incidents imprévus, peut-être même des dangers sur un autre côté de l'empire, ces derniers serviraient de prétexte pour se retirer d'une alliance qui, au bout du compte, ferait couler de nouveau le sang allemand pour le salut seul de l'Angleterre. On entrerait en arrangement avec le tzar, et on tâcherait d'arranger le partage de la Turquie de la manière la moins pernicieuse aux intérêts de la monarchie autrichienne.

Si, au contraire, la France propagandiste était à la place de cette dernière, on pourrait parler d'une révolution en Pologne et d'une confédération des Slaves du Midi, deux événements qui pourraient être fatals à la Russie, et appuyer puissamment la marine anglaise. De pareils mouvements politiques abaisseraient pour long-temps la grandeur de la Russie, et pourraient même, avec le secours des Turcs, lui enlever les bords de la mer Noire. Nous ne sommes point de ces bonnes gens qui croient presque à la réalité des promesses des propagandistes français. Parmi cette secte, il y a bien des personnes qui ont des monomanies systématiques et oublient les nationalités, et un petit nombre seul ne cherche pas des places, en tâchant de remplacer bon gré mal gré la cocarde d'autres peuples par celle aux trois couleurs. Mais il n'en est pas moins vrai que, malgré mille mécomptes éprouvés, la France pourrait encore se faire, çà et là, une arme dangereuse de ce moyen de révolutionner à peu de frais certains pays, si du moins la nécessité lui faisait une loi de s'effacer dans l'entreprise. L'Autriche, au contraire, ayant toujours opposé son

impassibilité comme digue à ces mouvements extraordinaires et souvent mal calculés, cette puissance ne peut guère, dût-elle et pût-elle même le vouloir, recourir à ce moyen : on ne croirait pas à ses proclamations. La France et l'Angleterre sont seules dans le cas d'user de cette arme contre leurs ennemis ; mais, grâce à la position et à la vie publique de l'Angleterre, ce pays a l'avantage sur la France qu'il court bien moins risque que cette dernière de voir cette arme se tourner contre elle-même.

D'une autre part il ne faut pas méconnaître que les institutions municipales de la Turquie sont telles, qu'une fois les rayas émancipés et attachés à la Porte, cette dernière ne pût nuire fort à son aise çà et là à ses ennemis par une propagande bien entendue.

La France, au contraire, étant l'antipode de la Russie en Europe, son intérêt bien entendu est de profiter des démêlés des Autrichiens avec les Russes; et elle aura toujours plus à gagner en prenant part à des arrangements territoriaux qu'en aidant les Anglais à arrêter l'influence russe en Turquie et en Asie. Elle sera aussi forcée de tromper l'attente des Anglais, si toutefois elle entre avec bonne foi dans une alliance momentanée avec ces derniers. Les circonstances changeant, elle s'en retirera encore plus vite que l'Autriche, lorsqu'elle entreverra le but final de ses efforts, et qu'elle pourra peser au juste les avantages d'une neutralité trompeuse à la place des chances incertaines d'une alliance avec l'Angleterre et l'Autriche. Elle se servira de subterfuges, et craignant une guerre maritime, elle ne se déclarera pour les uns ou pour les autres que quand l'issue sera presque certaine. Une guerre européenne pour la Turquie pourrait avoir pour effet d'arrondir la France et la Prusse, et de diminuer le nombre des petits États en Allemagne, tandis que l'Autriche ne saurait qu'y perdre, car il est improbable qu'elle en sorte avec autant d'acquisitions que par un arrangement avec la Russie.

Malgré le respect pour certaines nationalités, le cabinet autrichien oublie, comme le dit M. Pouqueville, pour les

Slaves du Midi, qu'on peut tracer des frontières à son gré, mais que le type des nations ne s'efface pas plus que la direction des chaînes des montagnes et le cours des fleuves. Nous voyons de même, dès les principes de la révolution grecque, plusieurs Hétéristes élevés en Russie, ou partant d'idées puisées dans cet empire, échouer complétement en Grèce ou même se retirer de désappointement.

Les Slaves et les Hongrois sont deux peuples antipathiques l'un à l'autre, et chez les Slaves méridionaux la différence de religion et les souvenirs anciens attachés à cette dissidence viennent encore augmenter cette antipathie. Les Slaves grecs soumis à la Hongrie n'oublieront la chute de l'empire serbe que dans le cas où, réunis avec leurs compatriotes les Slaves turcs, ils formeraient sous la suzeraineté de l'Autriche un État séparé des Magyares.

Enfin, l'Autriche est mise dans une position particulière par la nature des pays turcs qui pourraient lui échoir. L'occupation des pays très montueux de la Bosnie, de l'Albanie, du Montenegro, et même de la Servie, n'aurait pas lieu sans de véritables petites guerres, ou même si cela n'avait pas lieu, et qu'on pût s'y introduire sous le prétexte d'y rétablir la tranquillité, leur conservation exigerait au moins un tact gouvernemental extrême, et, pendant bon nombre d'années, une assez grande force armée, ainsi que de fortes dépenses pour pouvoir rendre ces acquisitions vraiment profitables. Si la Dalmatie coûte déjà à l'Autriche, toutes ces contrées turques, à l'exception de la Servie, ne donneraient rien ou fort peu de chose pendant plusieurs années; heureux même si leurs revenus suffisaient aux dépenses pour l'entretien des troupes, la construction absolument nécessaire des routes, l'édification des postes fortifiés, et d'autres innovations indispensables. Sans ces déboursés, la conquête serait non seulement comme non avenue, mais l'Autriche aurait eu l'aveuglement de se donner ou de donner à un prince allié sur ses frontières un foyer dangereux de révoltes sans cesse renaissantes et d'intrigues étrangères.

Si l'Autriche pouvait acquérir les provinces valaques et la Bulgarie, elle montrerait sans doute bien plus d'empressement, parce que ces pays peuvent donner tout de suite du revenu, et que leurs habitants sont bien plus aisés à civiliser, et bien plus disposés à se soumettre à un régime européen que les Grecs ou les Bosniaques.

L'Autriche ne peut manquer de faire valoir ces considérations, et en étaiera sa demande d'une indemnité de territoire en rapport avec les sacrifices d'argent et les difficultés gouvernementales qu'on voudrait lui imposer. Or, il n'y a que la Mœsie supérieure et la Macédoine slave ou bien la Bulgarie qu'on pourrait lui offrir en tout ou en partie. Cette dernière province donnerait à ses possessions une forme peu convenable comme frontière, tandis que, vu les deux populations antipathiques valaque et bulgare, on ne peut pas former un État unique des provinces daces et de la Bulgarie, ce qui paraîtrait cependant fort naturel, comme étant le bassin du Danube inférieur. Les autres provinces énumérées réunies à l'Autriche, sous deux ou même trois princes, ses vassaux ou ses proches alliés, formeraient des États bien arrondis. Ces provinces pourraient rester comme elles sont, à l'exception de la Haute-Mœsie, qui écherrait en grande partie à la Macédoine plutôt qu'à la Servie. Belgrade, Serajevo et Salonique pourraient être les capitales de ces États, si toutefois on ne laissait pas la Chalcide à la Grèce; or dans ce cas la capitale de la Macédoine pourrait être à Istib ou sur le Vardar. Les ports maritimes macédoniens seraient alors à la côte au sud-est de Seres, et l'Autriche possédant aussi comme annexe le pays des Guègues catholiques, Douratzo sur l'Adriatique serait comme aujourd'hui un autre port d'exportation considérable.

Les *Anglais* pourraient être de bien utiles alliés des Turcs. Malheureusement leur humeur et leur manière d'être et de vivre offrent en général une si grande disparate avec les habitudes et les idées des Turcs, qu'il y a peu de peuples avec lesquels ils sympathisent moins. Ils respectent la puissance de l'Angleterre, mais sans pouvoir guère se lier avec des Anglais.

Les Turcs se rappellent encore que l'Angleterre a forcé les Dardanelles la première en 1807, qu'elle a amené en 1811 la paix fatale pour la Porte avec la Russie, et qu'elle a pris une part assez active à l'émancipation de la Grèce. Comme il y a eu toujours des Anglais dans les rangs des Grecs, et qu'elle a commandé à Navarin, ils oublient qu'elle a partagé au commencement de la révolte des Hellènes les appréhensions de l'Autriche. Ils ne se rappellent plus la partialité de Castelreagh pour les Ottomans, qu'il a vexé quelquefois les insurgés grecs, et consommé par froid calcul politique la ruine de Parga avec la plus grande brutalité, et sans dédommagements équitables. Ils savent seulement qu'ils ont été obligés de signer avec les Russes les traités les plus humiliants sans recevoir de l'Angleterre d'autres choses que des consolations verbales et des protestations contre certains articles d'entre eux. La lettre adressée par les envoyés d'Angleterre et de France auprès de la Porte, le 9 septembre 1829, au général Diebitsch qui avait passé le Balkan, le 22 juillet, reste comme monument des secours que la Porte a à attendre de ces puissances (1). L'avenir fera voir si on n'y doit pas ajouter comme complément la note collective des cinq puissances du 27 juillet 1839, relativement à leur prétendu accord sur les prétentions de Mehmed-Ali.

---

(1) « Nous croyons de notre devoir de vous annoncer qu'à la nouvelle de votre marche sur Constantinople, la Porte nous a déclaré, et nous reconnaissons la vérité de sa déclaration, que dans ce cas elle cesserait d'exister, et que la plus terrible anarchie succéderait à sa destruction et exposerait l'existence de la population chrétienne et musulmane, sans différence et sans défense, à toutes les chances les plus malheureuses. Si nous voulions vous taire cette position, nous croirions prendre sur nous une responsabilité que nous repoussons de toutes nos forces. Maintenant nous n'avons qu'à nous occuper des moyens qui peuvent préserver les chrétiens de cette capitale du malheur qui plane sur leur tête. » — Où étaient alors les vaisseaux anglais ? L'empereur de Russie n'aurait-il pas pu en venir d'un coup à ses fins, et, comme dit M. Pozzo di Borgo, l'Europe s'y serait-elle soumise ? mais la politique et l'humanité l'ont retenu, car il a entrevu les moyens d'arriver à ses fins sans ces catastrophes et peut-être sans guerre européenne.

Si l'Angleterre est la rivale de la Russie, cela n'exclut donc pas ses idées ambitieuses particulières. Ses accaparements incessants sont plus évidents que ne sont valables les arguties de ses diplomates pour prouver son respect pour le droit des gens et son désintéressement. Bonaparte accaparait ce qui était sous sa main ; les Anglais, ce qui est loin et près. Leur jalousie contre les empiétements des Français en Afrique, dans la Méditerranée et ailleurs, sont du dernier ridicule, eux qui remuent en même temps l'Afghangistan, l'empire des Birmans et la Chine, s'emparent de gré ou de force d'Aden sur la mer Rouge, et de tout ce qui leur convient dans l'océan Pacifique. Dans un avenir, encore éloigné il est vrai, se vérifiera pour eux le proverbe : *Qui trop embrasse mal étreint.* Aussi en Turquie on connaît tout aussi bien l'envie des Anglais de régenter Tripoli, l'Égypte et la Syrie, que leur attention à soigner avant tout leurs avantages commerciaux, dussent-ils même ruiner ceux qu'ils appellent leurs amis. Ils prôneront les traités faits à cet égard comme un chef-d'œuvre de philanthropisme, sans convaincre pour cela les Turcs.

L'Angleterre ne peut pas se dissimuler que le moment approche où sa politique extérieure sera embarrassée par une rencontre de la Russie en Asie, et par une cessation du *statu quo* en Turquie. Comme l'Autriche, elle désirerait ce dernier, mais elle y compte encore moins, tout en n'ayant que ce désir à la bouche. Elle ferait pour l'obtenir quelques démonstrations sérieuses, pourvu qu'elles lui profitassent directement ; mais elle n'aidera pas plus les Turcs que l'Autriche, par pur désintéressement et générosité, comme les Français ont secouru les Grecs. Elle s'arrange donc de manière à tirer le plus grand parti possible de l'éventualité du démembrement de la Turquie. Vu l'état turbulent des prolétaires en Angleterre, et les exigences croissantes des radicaux et des catholiques, le gouvernement anglais ne paraîtrait pas voir sans déplaisir de petites expéditions guerrières, pourvu qu'il pût prévenir une guerre générale. Cela préoccuperait et calmerait les esprits, on gagnerait du temps et de la popularité ; mais il n'est guère

probable qu'il en sorte ni la sûreté future de la Porte ni le rétablissement du royaume de Pologne.

Sur le terrain de l'Asie centrale, l'Angleterre, comme la Russie, ne mettent en avant que des prétentions commerciales. Néanmoins, les Anglais se croyaient déjà pour ainsi dire maîtres ou protecteurs de Herat, quand cette principauté paraît leur échapper pour l'instant pour se rattacher à la Perse et à la Russie. Ils déclarent que tout le cours de l'Indus doit leur appartenir, et que toutes les contrées entre l'Indostan et la Perse ne peuvent que recevoir leurs garnisons ou leurs représentants. Déjà les Sinds se sont soumis à la dure nécessité; leur pensionnaire Schah Schoudja, avec quelques Anglais, leur assure l'Afghangistan; la mort de Rungbid Singh leur donne Lahore; le Penschab sera donc bientôt à eux, et ils mettront peut-être sous la suzeraineté d'une compagnie mercantile la Boukarie comme Herat, au cas que Kamran Schah ne veuille pas se départir de ses prétentions sur Caboul et Candahar, comme fils du frère aîné de Schah Schoudja; enfin ils prennent déjà sous leur protection les Turcomans, malgré leurs brigandages et les protestations des Persans. Ils possèdent l'île de Kharak dans le golfe Persique; ils naviguent sur l'Euphrate, et occupent depuis 1838 Aden en Arabie. Pour lier l'Indostan à Malte, il ne leur manque plus qu'un automate vice-roi en Égypte, qui ferait l'office de portier de la route des Indes par la mer Rouge ou la possession de la Syrie, de la Mésopotamie et de l'Arabie. Enfin, pour avancer l'énumération des pays musulmans convoités par les Anglais, il ne faut pas oublier les grandes îles de l'Archipel, puis la régence de Tripoli et de Tunis, afin d'arrêter les Français dans leurs conquêtes, les empêcher d'atteindre l'Égypte et de pouvoir pousser leur commerce dans l'intérieur de l'Afrique.

Maintenant, portant nos regards au nord, nous voyons la Russie avancer toujours plus au midi, et convoiter comme limites de son empire aussi bien le Taurus que les grandes chaînes qui séparent l'Inde de l'Asie centrale. Il est donc évident que

les plateaux de la Perse seront le point de rencontre des deux colosses qui ne sont plus séparés que par un pays sans force réelle, et n'ont plus entre eux ni désert ni hautes chaînes de montagnes. La Russie voyant arriver cette collision manœuvre habilement pour en reculer le moment aussi loin que possible, et gagner sous main et sans effusion de sang d'un pied ferme jusqu'au pied des chaînes de l'Indostan. La Perse paraît déjà presque plus russe que l'Afghangistan est anglais. Khiva va recevoir garnison russe, et Boukara va tomber dans le vasselage anglais ou moscovite, tandis qu'en Chine les Russes feront jouer contre les Anglais les mêmes menées qu'à Constantinople. Dans ces pays asiatiques, comme en Turquie, les deux puissances suivent la même politique, les Anglais en se mêlant à tous les différends des princes indigènes pour en tirer parti, et la Russie déguisant son jeu, et conseillant astucieusement aux chefs des États de vider eux-mêmes leur querelle sans secours étrangers, en leur montrant toutefois dans le lointain l'aigle russe uniquement protecteur et défenseur de ses amis. Une fois la bannière russe ou son influence établie sur les frontières du riche Indostan, la compagnie se trouvera vis-à-vis des indigènes dans une position toute nouvelle, puisqu'ils pourront à tout instant recevoir des impulsions et des secours étrangers. On a beau parler de l'ignorance des naturels, de la vénalité de leurs chefs, il s'en trouvera toujours assez pour produire des embarras graves, et pour rendre enfin du patriotisme aux Cipayes sur lesquels repose la force numérique principale des armées anglaises dans l'Inde.

L'Angleterre ne peut manquer de voir qu'au bout du compte les Russes ont plus d'influence qu'elle en Turquie. Le renvoi des marins anglais, le refus d'employer des officiers britanniques en 1837 et 1839, l'expulsion des militaires polonais et anglais de l'armée ottomane en février 1839 n'en sont que des petites preuves à ajouter à mille mécomptes secrets de la diplomatie anglaise. Aussi, si la Russie trouvait un beau jour bon de braver la mauvaise humeur de John Bull et ses in-

trigues, et si elle trouvait l'occasion favorable pour démembrer la Turquie d'une manière ou d'une autre, ne peut-on pas penser que l'Angleterre, ne pouvant empêcher ce malheur malgré ses vaisseaux, tâcherait de profiter pleinement du désastre? Ce serait d'ailleurs, comme pour l'Autriche, d'une sage politique, et même on pourrait se demander si, dans cette éventualité dangereuse, il ne serait pas plus profitable à l'Angleterre de provoquer cette solution par une habile manœuvre. Elle ne peut pas s'opposer à cette fin; personne ne la louerait de mettre son existence en jeu pour la prévenir. Elle tâcherait donc d'arranger les choses de la manière la plus convenable à ses intérêts, et le moins pour ceux de sa rivale. Des occupations réelles ou fictives de pays musulmans, des États nouveaux sous des princes étrangers, tout lui paraîtrait admissible, pourvu que son commerce et son influence en Asie n'en souffrissent pas trop, et que son Indostan se rapprochât de la Méditerranée par l'occupation de l'isthme de Suez ou une quasi-occupation, ce qui leur est aussi nécessaire que l'embouchure du Danube à l'Autriche.

La marine de l'Angleterre peut faire le plus grand mal à la Russie dans la Baltique et la mer Noire; mais comme elle ne peut guère y produire de révoltes contre le tzar, l'Angleterre a besoin de s'appuyer sur une puissance continentale qui puisse menacer le cœur des États de l'autocrate. Or, l'Autriche est la seule qui soit dans ce cas, et certes, si cette alliance n'était pas encore faite, elle serait au moins dans les vœux réciproques des deux nations. Malheureusement, une agression de l'Autriche contre la Russie en faveur des Turcs n'est pas une chose si facile dans l'état actuel des affaires et d'après les principes qui dominent dans le cabinet de Vienne. Tant que ce système durera, l'Autriche risquerait infiniment plus que l'Angleterre en se montrant ouvertement hostile à la Russie, sans en espérer autant d'avantages, et probablement elle trompera donc politiquement les attentes de son alliée. Or, ce cas échéant, l'Angleterre isolée se radoucirait, et au lieu de jouer

le tout pour le tout, elle aurait plutôt recours à une transaction en partageant les dépouilles de la puissance déchue.

Les Anglais, possédant les îles Ioniennes, ont montré presque toujours une grande jalousie contre les Grecs et ont voulu restreindre leur pays dans les limites les plus étroites, car dès que la Grèce sera arrivée à un véritable État, ils ne seront pas capables de rester maîtres des sept îles qui ont appartenu de tout temps de cœur aux Grecs. Leur jalousie antiphilanthropique contre le génie commerçant et maritime des Grecs leur a fait constituer juste la Grèce de la manière la plus favorable aux desseins des Russes, dont ils n'ont été que les jouets et paraissent devoir l'être encore.

Or, si la Turquie était démembrée, la Grèce devrait gagner au moins l'île de Crète, la Thessalie, le S.-O. de la Macédoine ou la vallée de l'Haliacmon, l'Épire et la moyenne Albanie, jusqu'au Scoumbi. L'Angleterre s'opposera certainement de tous ses efforts à une réunion qui est cependant donnée par la nature et qui aura lieu en dépit d'elle.

On ne comprend pas une animosité si mal placée, car elle est impuissante et ridicule ; le roi Othon n'en pourra pas plus étouffer la voix de la parenté, et les Grecs, bons négociants et excellents marins, n'en rempliront pas moins leurs destinées, de servir de lien entre l'Occident et l'Orient. Le seul avantage que les Anglais retireront de leur haine envieuse et de leurs vexations des Ioniens, c'est de voir surgir des rivaux au lieu d'amis et de posséder moins long-temps les sept îles. Comme non-papistes, les Anglais pouvaient espérer de n'y être pas mal vus. Les Ioniens, bien traités, eussent fourni à leurs maîtres les vrais moyens de connaître à fond la Turquie et la Grèce, tandis que par leur faux égoïsme ils se sont privés de ces lumières si nécessaires, et se sont créé des ennemis et des agents étrangers dans le sein même de leurs possessions.

Ainsi, en résumé, les Turcs peuvent employer les Anglais comme d'utiles alliés, sans y compter pour des moments de crise et sans permettre que leurs industries nationales soient

écrasées par ces insulaires, maîtres en fait de commerce et de fabrication presque en tous les genres.

Néanmoins, loin de partager l'idée mesquine, que voudraient accréditer surtout les gouvernements despotiques, que l'Angleterre n'est qu'une nation uniquement marchande et dirigeant toutes ses actions dans le seul but du lucre, ceux qui connaissent plus à fond la vieille Angleterre (*Old England*) et l'influence bienfaisante qu'elle a exercée sur la civilisation du globe entier, comprennent fort bien que rien ne doit plus offusquer le despotisme que ce bouclier invincible de la libre discussion et des doctrines sociales les plus avancées comme les plus surannées. L'Angleterre peut fonder ou reconnaître des États républicains, sans pour cela voir menacées, comme d'autres empires, les bases de sa grandeur, parce qu'elle a des mœurs et des idées qui ne paraissent pouvoir convenir à aucun autre peuple de l'Europe. Si tout Anglais est national jusqu'au bout des ongles, plusieurs autres peuples ne le sont probablement pas autant, parce qu'ils n'en ont pas les mêmes raisons. Tant que le lion anglais ne sera pas muselé, l'obscurantisme et le despotisme ne pourront pas faire de progrès en Europe; aussi les efforts de la propagande catholique sont concentrés en grande partie sur les trois royaumes où l'église anglicane offre de plus en perspective tant de gros bénéfices anciennement romains. Le pape, ne devant ses États qu'aux Anglais, croit probablement devoir leur ouvrir les portes du ciel, mais il n'aura qu'à s'en prendre à lui si, de guerre lasse, on le remercie fort impoliment de cette sollicitude apostolique. L'Angleterre est entichée de prosélytisme protestant tout autant que l'école romaine, et réunie, en fait d'émancipation religieuse, au tzar moscovite, il est plus que probable que le pape aura le dessous, malgré ses peines, ses discours latins bien tournés, et ses énergumènes britanniques. Il est même utile aux sectes protestantes de se voir attaquées en face, car cela ramènera plus d'union parmi elles pour arrêter l'ennemi commun.

Les *Français* ont un caractère et des manières qui plaisent

infiniment plus aux Ottomans que celles des Anglais. Les Turcs aiment à rappeler les hauts faits d'armes de cette nation, parce qu'ils aiment la bravoure; mais ils ne trouvent pas chez les représentants de ce peuple la conséquence d'action qu'ils désireraient. Connaissant l'ambition française comme celle des Anglais, en ayant des preuves palpables dans la conquête graduelle de toute l'Algérie et leurs rapports avec Mehmed-Ali, ils ne peuvent accepter qu'avec une extrême défiance les conseils de tels alliés, et surtout encore moins compter sur leurs promesses de secours pour les moments de crise.

Plus éloignée de l'Orient, la France paraîtrait y avoir pris moins d'intérêt, ou du moins si elle a entrevu toute l'importance du drame qui se jouait à l'autre bout de l'Europe, elle a été quelquefois trop distraite par d'autres considerations politiques pour y avoir toujours les yeux fixés, comme la Russie et l'Autriche, pour qui c'est une question capitale de bien-être, de civilisation et de puissance. Des acquisitions partielles faites par la Russie ne l'ont pas fait tressaillir comme l'Autriche, et elle n'a commencé à s'occuper très sérieusement de l'Orient que lorsqu'elle en a entrevu tous les avantages qui pouvaient en découler pour elle, comme les dangers éminents pour l'Europe.

Certainement, la France serait disposée à la continuation du *statu quo* de l'empire turc, si cela était possible; mais peut-on croire qu'elle fera pour cela quelque démarche qui puisse amener une guerre européenne; dans tous les cas elle ne se laissera pas mettre dedans par l'Angleterre, qui n'a qu'à gagner, soit par la continuation du *statu quo*, soit par une guerre dans laquelle la France ne serait pas contre elle.

Ayant aidé puissamment les Grecs dans leur émancipation, les Français seraient appelés à profiter, comme les Anglais, du démembrement de la Turquie. Il est même possible que si dans une pareille éventualité la Russie ne trouvait à satisfaire qu'à moitié l'Autriche et l'Angleterre, elle puisse flatter l'ambition française complétement, en lui offrant des acquisitions

convenables. Déjà, en 1828, la Russie paraît avoir proposé ou voulu proposer à la France la rive gauche du Rhin. Or, l'acquisition de cette frontière, avec ou sans la Belgique, semble presque un désir national en France.

Malheureusement, les principales arrière-pensées de la France paraissent des choses bien improbables dans l'état où l'ambition démesurée de Bonaparte a placé pour long-temps encore ce beau royaume vis-à-vis de l'Europe entière. Ayant contribué à implanter en Égypte quelques connaissances européennes par ses enfants, elle possède assez de gens qui rêvent déjà une Égypte française, un empire de l'Afrique septentrionale, sans penser qu'il faudrait passer sur le corps de l'Angleterre et guerroyer avec une bonne partie de l'Europe. Pour le moment et pour éviter une guerre maritime, on préfère laisser ce pays sous une domination musulmane, et attendre des éventualités favorables.

Si quelqu'un devait avoir l'Égypte, elle paraîtrait dévolue bien plutôt à l'Angleterre qu'à la France, à cause de l'Indostan; mais ni l'une ni l'autre de ces puissances n'ont besoin de posséder ce pays pour qu'il se civilise, et une pareille idée n'est qu'un brandon de guerre ruineuse et fatale pour les peuples. Les guerres ne profitent qu'à un petit nombre; ce n'est plus ainsi que le génie des nations doit s'exercer, mais c'est en tâchant de se surpasser en industrie, en richesse et en civilisation. Heureusement, le caprice d'un homme ne suffit plus pour mettre fin à la paix. Il est passé le temps où les souverains n'avaient qu'à s'amasser des trésors pour rester arbitres de la guerre ou de la paix. Les guerres exigent maintenant d'énormes masses d'hommes, et par conséquent des capitaux et de la bonne volonté. Or, on n'obtient ceux-ci que des hommes à argent, qui n'aiment pas à aventurer leurs fonds dans des hasards de guerre dont l'issue peut les ruiner sans leur offrir de perspective de compensation équivalente.

Plus d'un homme sensé pense qu'il arrivera un instant où on aura honte de la guerre, puisqu'on convient enfin d'abolir partout l'esclavage, qui n'est pourtant qu'un mal bien moin-

dre, tandis que, d'un autre côté, plus les idées vraiment libérales prendront surtout le dessus, moins ceux qui profitent de la guerre auront de facilités pour fasciner les yeux de la multitude. D'ailleurs, l'homme n'étant pas une bête féroce, on sentira enfin qu'il s'est laissé ravaler trop souvent de sa haute position par quelques ambitieux, et les fruits immenses d'une longue paix opposés à un état de guerre seront enfin d'autres mobiles pour éloigner du renouvellement de scènes de carnage, dont les animaux carnassiers mêmes n'ont aucune idée, puisque la faim est le seul mobile de leur cruauté.

D'une autre part, une idée bien plus goûtée est que le démembrement de la Turquie pourrait faire gagner à la France la frontière du Rhin. On voudrait donc en France faire ce qu'on reproche sans cesse à toutes les autres grandes puissances, c'est-à-dire fouler aux pieds les nationalités des peuples et partager les populations comme des moutons. A ce compte, les alliés auraient bien mal fait de ne pas reprendre la Lorraine et l'Alsace. Bien plus, on arrondirait volontiers les États du monarque prussien aux dépens de certains pays allemands ou polonais, justement les plus favorablement disposés pour la France et les plus antipathiques aux Brandebourgeois.

Mais, dira-t-on, nous avons besoin du Rhin comme frontière, et d'ailleurs la rive gauche de ce fleuve nous désire. Personne ne pensant à attaquer la France, il paraît bien raisonnable de croire que si elle a subsisté bon nombre de siècles sans ce fossé, elle pourra bien s'en passer encore. Nous allons même plus loin, en prétendant que quelque souverain, dût-il s'aventurer à entrer en France, n'aurait pas pour lui la sympathie des peuples d'Europe, qui est de poids dans notre siècle.

Il était un temps, en 1820 et même plus tard, où les pays rhénans étaient si bien morcelés entre divers princes et principules, et si vexés de tous les côtés par les douanes, qu'il suffisait de les traverser pour y reconnaître ce que leurs maîtres voulaient ignorer, savoir : le désir d'une réunion à la France, comme dernière ressource du malaise. Mais au moins

pour une bonne partie, les temps ont changé, les événements en France, des mesures justes et politiques et surtout la réunion des douanes allemandes, ont calmé l'irritation. Il est douteux que toutes ces peuplades, en partie trop loin du centre de leur gouvernement, préférassent le système uniforme français, sans vie provinciale, à leurs libertés communales et provinciales, surtout avec une organisation fédérale complète. Cela n'exclut pas du reste que tels individus ou telles villes même puissent encore à présent être amenés à renier la patrie commune par un calcul ambitieux ou d'intérêt privé.

Quant à la suffisance de certains écrivains de vouloir ôter à l'Allemand tout sentiment de nationalité, et de vouloir le plier à tout régime quelconque, il n'y a qu'à voir si jamais le Saxon, le Prussien, l'Autrichien, le Bohême, le Tyrolien, ont désiré d'être Français. Or, aujourd'hui, ils le désirent moins que jamais, puisqu'ils sont mieux gouvernés, et que, malgré toutes ses innovations, la France ne leur présente pas un État en tout point enviable. Sur les frontières, il y a toujours des contrées qui ont des intérêts à part, qui peuvent rendre plus ou moins vives, suivant les circonstances, l'antipathie contre les étrangers. Si l'Espagne se trouvait mieux régie que la France, certains cantons basques ou des Pyrénées-Orientales pourraient tout aussi bien se rattacher de cœur à l'Espagne sans diminuer pour cela le sentiment national du Français.

Quelque ferment de discorde ou de désaffection couve encore sous les cendres dans certaines contrées de l'Allemagne, et attend une cure radicale pour rassurer les patriotes de ce pays. Mais d'un autre côté, si on ne comprend pas pourquoi on ne met pas main à l'œuvre jusqu'à ce que l'étranger tape à la porte, l'imminence d'une guerre est juste le désir de l'opposition, car tout ce qu'on ne veut pas entendre ni voir, tout ce qu'on refuse à présent serait accordé de suite par nécessité ou même peut-être à la suite de révoltes partielles. Dans peu de semaines, ceux des petits princes qui ne sont qu'un obstacle à la défense du territoire ou qui se seraient montrés trop obséquieux envers des étrangers, auraient perdu

leurs pouvoirs comme jadis les médiatisés. La démocratie déborderait de nouveau l'aristocratie, et les grands souverains restants seraient obligés de le permettre pour leur propre sûreté et leurs intérêts comme ceux de leurs peuples. La France pourrait même alors en souffrir les atteintes, ou bien, la nationalité allemande retrempée, elle trouverait plus que jamais des obstacles pour s'établir en Germanie, d'autant plus qu'on se rappelle tout ce que valent les proclamations et les réunions au grand empire. N'ayant pas subi les conséquences de l'ambition russe, on la redoute moins pour le moment que celle dont on a déjà eu à souffrir.

L'Allemagne n'a point l'unité de la France, et restera toujours scindée en deux ou trois parties, si ce n'est plus ; il lui faut donc remplacer par une supériorité de nombre, ce qui la met en infériorité vis-à-vis de la France. La Russie étant devenue formidable, tout l'ancien empire germanique n'est déjà que trop faible pour résister à une attaque simultanée de l'O. et de l'E. Avec un grand royaume de Pologne non russe, il en pouvait être tout autrement. Si Bonaparte avait eu la patience et la générosité de le reconstituer véritablement, il aurait triomphé peut-être des Moscovites, et l'idée déraisonnable que la Russie est inattaquable ne serait pas propagée; tandis que, sans parler des semences de révoltes existantes parmi les troupes, les nationalités de la Pologne et des anciennes provinces suédoises, les Tartares, les Russes du Midi et les peuplades du Caucase s'offriraient comme autant de secours pour celui qui saurait faire la guerre avec l'affection des peuples, et sans fouler aux pieds, comme Napoléon, tous leurs sentiments nationaux les plus sacrés. Les Moscovites le savent si bien, qu'instruits par leurs malheurs, et ayant été si près de leur ruine, tous leurs efforts tendent maintenant à dénationaliser les peuples étrangers qui leur sont soumis.

La possession du Rhin est donc devenue pour l'Allemagne une question de vie ou de mort, d'autant plus qu'il n'est que le dernier fossé d'une série de remparts dont la défense doit être tentée avant que de se servir de ce fleuve. Les Français,

voyant ce qui leur manque, calculent toujours sur la possibilité d'une désunion entre les deux grandes puissances germaniques, sans penser que, dussent-elles être en désharmonie, leur attaque déterminerait de nécessité leur rapprochement, vu les sévères leçons d'un passé si peu éloigné.

Puisqu'il n'y a guère de chances de voir la France avec l'Allemagne et l'Angleterre faire la loi aux Russes, pour arriver au Rhin, les Français n'ont donc que l'espoir d'une alliance avec la Russie, en renonçant à leur prédilection si hautement avouée pour la nationalité polonaise. Mais, si cet événement avait lieu, les suites n'en seraient pas seulement peut-être malheureuses pour l'Allemagne, mais pour la France; car la Russie, dût-elle s'indemniser en Orient, n'en acquerrait que plus d'influence en Allemagne. Ce pays serait divisé bientôt en deux camps, l'un français, l'autre russe, tandis que l'Autriche ne saurait comment se tirer de ce dilemme. Puis à la fin, l'aigle russe se rencontrerait avec le coq gaulois, et le nombre ne décidant maintenant que trop souvent la victoire, la France pourrait bien à la fin à son tour éprouver le sort qu'elle aurait amené si inconsidérément pour les nations ses voisines, interposées utilement entre l'Occident et l'Orient, comme le milieu d'une balance. Les longues guerres de Bonaparte ont été pour les nations d'Europe une véritable école, de manière que les Français ne peuvent plus se flatter de ne rencontrer, comme autrefois, que des troupes très inférieures aux leurs. Le Français dût-il être regardé comme le soldat le plus brave et le plus expérimenté, il ne faut pas oublier la triste vérité que, malgré les fanfaronnades des journaux, trois ou quatre contre un l'emporteront toujours, surtout sur territoire étranger. La France, au contraire, associée à la confédération germanique, l'Europe n'a rien à craindre de l'ambition démesurée des Russes.

La presse, en France, se plaît, il est vrai, à présenter encore souvent les Russes comme des barbares, et même les Prussiens figurent de temps à autre sous ce nom, ce qui est un anachronisme plus grand que celui que les Romains se per-

mettaient vis-à-vis des peuples non conquis. Ce sont de ces bévues de gazetiers, comme de classer l'Autriche dans les États du Nord, quoique Vienne soit plus au sud que Paris. Loin de regarder la Russie comme invulnérable, il faudrait savoir la prendre par ses côtés faibles; il ne faut pas méconnaître non plus sa civilisation, sa force, l'augmentation incessante de sa population. Elle suit pas à pas tous les perfectionnements des sciences; elle ne néglige rien de ce qui peut l'élever et l'ennoblir. Elle occupe une place énorme, et offre ainsi tout ce qui est nécessaire pour le développement d'un empire plus grand que tous ceux qui ont existé; elle suit une politique continue et des mieux entendues, et elle sait tout ce qui se fait à l'étranger, tandis qu'on ne connaît pas tout ce qui se passe chez elle. Ainsi, tout en se gardant bien de devenir russomane, il ne s'agit pas de leurrer plus long-temps le public de notions fausses; il faut, au contraire, l'éclairer, et apprendre même le slave pour pouvoir approfondir la portée des projets russes, et les contre-carrer utilement et en temps opportun. L'effet politique de la littérature française montre celui que pourrait avoir sur la Russie une littérature slave étrangère. Quant aux Français, ils sont bien excusables de leurs erreurs sur les Russes, en voyant les Allemands fermer les yeux à la vérité, pour ne pas voir, et en ne pouvant guère recevoir des rapports sur la Russie que d'une presse inspirée par une si fausse politique.

Si la Turquie se démembre, les Français pourront étendre leurs conquêtes en Algérie, et absorber peut-être même la Belgique, tandis que l'Orient présente plusieurs grandes îles dont la possession peut paraître aussi désirable à la France qu'à l'Angleterre; car, une fois maîtres de Crète, de Chypre, de Rhodes, etc., leur influence serait bien autre en Afrique et en Asie. Enfin, le continent de l'Asie Mineure pourrait alors servir à fonder de nouveaux États comme d'utiles auxiliaires contre la Russie.

Les autres puissances d'Europe sont de peu de poids pour les Turcs, à l'exception pourtant des *Prussiens* par le rôle de médiateurs qu'ils peuvent encore exercer, et le poids que l'opi-

nion de ce cabinet et l'armée prussienne peuvent mettre dans la balance dans certaines éventualités favorables à une ou deux des quatre autres grandes puissances européennes. Aussi, dans le partage possible de la Turquie, la Prusse ne manquera pas de demander son lot d'une manière ou d'une autre. Si elle ne peut pas trouver sa compensation en s'arrondissant, elle la recherchera en exigeant l'établissement de quelque nouvel État pour un des membres de sa famille royale.

Si le croissant devait pâlir décidément devant la croix, la Turquie d'Europe paraîtrait donc pouvoir être divisée conformément aux accidents du sol et la diversité de ses populations, en sept ou huit provinces ou États, savoir : la Bosnie, l'Herzegovine et le Montenegro, la Servie, la Bulgarie, la Thrace, la Macédoine avec la Haute-Mœsie, la Thessalie avec le sud-ouest de la Macédoine, et avec ou sans l'Épire, et la Guegarie ou le pays des Myrdites. La Grèce pousserait ses frontières jusqu'au-delà de la Thessalie en Macédoine, et s'adjoindrait l'Épire jusqu'au Scoumbi. L'Autriche recevrait pour le moins la Bosnie, l'Herzegovine, le Montenegro et le pays des Myrdites. Comme la part la plus grande qu'elle pût réclamer dans un partage, elle pourrait demander aussi la Macédoine, la Haute-Mœsie et la Servie; car elle pourra toujours prétendre à bon droit que l'occupation de la Bosnie sera pour elle pendant long-temps une acquisition plutôt fort onéreuse que profitable. Les revenus à tirer immédiatement des premiers pays pourraient combler ce déficit.

Dans une autre hypothèse, l'Autriche rectifierait seulement ses frontières en Croatie, les pousserait jusqu'à l'Ouna, et annexerait, comme pays catholique, la contrée des Myrdites à la Dalmatie, tandis qu'un prince, allié de la maison d'Autriche, gouvernerait la Bosnie, l'Herzegovine et le Montenegro avec ou sans la Macédoine, la Haute-Mœsie et la Servie. La principauté serbe pourrait alors rester telle quelle, ou former un tout avec la Haute-Mœsie et la Macédoine jusqu'aux frontières macédoniennes grecques. Ces dernières provinces, avec Salonique et la Chalcide, pourraient aussi former une princi-

pauté à part, de manière à séparer, conjointement avec la Servie, la Grèce, comme la Bosnie et la Haute-Albanie autrichienne, de l'État thracique et bulgare. Enfin, la Bulgarie et la Thrace resteraient unies à Constantinople et à une portion de l'Asie-Mineure sous un prince chrétien, ni trop ami, ni trop ennemi des Russes, tel qu'un Prussien, en continuant à contenir le chef de la religion musulmane, au cas que la nation turque ne formât pas elle-même un État à part dans la Turquie d'Asie occidentale ou orientale.

Dans le cas peu probable où le Bosphore deviendrait, sous la protection des cinq puissances, un petit territoire libre, neutre et sans aucune fortification, la Thrace et la Bulgarie trouveraient leur capitale à Andrinople ou à Eski-Sagra ; mais Constantinople n'étant placée ni comme la Suisse, ni comme la Belgique, sa liberté ne survivrait probablement pas à la première guerre.

Dans la supposition qu'on fît de Constantinople la capitale d'un royaume indépendant de la Russie, la position particulière de l'église orientale, relativement à cette ville, ferait que, parmi les difficultés dans le choix du prince, il ne faudrait pas oublier que le catholicisme s'y trouverait en opposition avec l'église orientale, qui ne désirerait rien tant que de voir un prince de sa croyance sur l'antique trône de Byzance. L'élévation à cette dignité d'un prince protestant, tel qu'un Prussien ou petit prince d'Allemagne, pourrait lever cette difficulté à l'instar de la fable de l'Huître et des Plaideurs. Passer du protestantisme à l'église grecque, s'est déjà vu souvent ; mais, sortir de l'Église romaine pour entrer dans cette dernière, paraît encore une si grande rareté, qu'on a peine à y croire.

N'ayant pas visité l'Asie-Mineure, nous nous contenterons de faire observer que, comme en Europe, il y a plusieurs nationalités, les Arabes paraissent au sud prendre la place des Slaves en Europe, mais ils se trouvent subdivisés sous une multitude de petits chefs. Les Kourdes de l'Asie-Mineure orientale, de l'autre côté, forment le pendant des Albanais, en étant tout aussi peu amis des Ottomans, tout aussi turbulents

quoique moins redoutables, à ce qu'il paraît. Les Arméniens, toujours soumis, sont les Bulgares des bords du Danube, et n'attendent un meilleur sort que d'une faveur du ciel, tandis qu'il n'en est pas ainsi des Maronites de la Syrie, qui nous font l'effet des Myrdites, ont aussi leur petit prince et aspirent aussi à l'indépendance. A côté d'eux, comme d'autres Monténégrins, sont les Druses, autre peuplade ennemie des Turcs comme des Égyptiens. En outre, ces peuplades et les Arabes sont divisés comme les Schkipetares en tribus, qui souvent se nuisent l'une à l'autre. Enfin, les Turcs et les Turcomans occupent surtout le reste de l'Asie-Mineure, et sont entremêlés de beaucoup de Grecs sur toute une large zone de la côte, tandis qu'en Egypte sont les Cophtes, peuple soumis, et les Arabes, nation rebelle à l'autorité turque. De ce coup d'œil semblerait résulter que la Syrie et l'Asie-Mineure occidentale sont les pays les plus difficiles à contenter, vu la bigarrure de leurs habitants, tandis que le Cophte et l'Arabe sont habitués à se plier plus ou moins sous la domination du chef qui réside au Caire. On pourrait peut-être de même faire un pays de celui des Courdes et des Arméniens, c'est-à-dire des brigands et des agneaux, et rétablir pour ainsi dire l'empire de Trébizonde, tandis que l'Asie-Mineure occidentale et quelques îles seraient réunies en un État, en laissant quelques îlots aux Grecs et prenant Smyrne pour capitale. Il resterait encore la Mésopotamie et l'Arabie, deux grands pays dont le premier serait peut-être à annexer à la Syrie et à la Palestine pour séparer convenablement l'Égypte de l'Asie-Mineure. Ces vastes pays asiatiques, dussent-ils être partagés entre des princes européens, on voit qu'il y aurait amplement de quoi en doter plusieurs, en particulier un prince russe tout aussi bien qu'un Anglais et un Français, en même temps que la Turquie d'Europe recevrait surtout des princes allemands.

Quant à l'idée d'un empire arabe fondé par Mehmed-Ali, elle est belle, mais assez improbable, et n'est pas neuve, car, en 1770, Ali-Beg, pascha d'Égypte, espérait déjà relever le trône des Pharaons au moyen de connivences avec la Russie.

L'habile, actif et vieux boulou-baschi Mehmed-Ali (1) paraît une de ces courtes apparitions sur la scène du monde, où jamais tous les chefs d'État ne paraissent être d'une humeur tranquille. Il a des fils ; mais Ibrahim possède-t-il les talents politiques de son père et sa vigoureuse santé ? ses plus proches ne lui disputeront-ils pas l'héritage de son père ? ou bien l'État de Mehmed-Ali ne sera-t-il pas divisé en deux ou trois, entre ses enfants ou petits-enfants ? D'ailleurs, combien de petits chefs n'attendent pas sa mort pour secouer le joug haï sous lequel gémissent tant de races diverses et qui est lié à une forme de gouvernement si autocratique et si contraire à la liberté individuelle.

C'est là une des raisons qui auraient peut-être engagé les puissances à laisser la Porte s'arranger avec son vassal, si elles n'avaient pas eu des vues toutes différentes de celles qu'elles proclamaient. Mehmed-Ali aurait vu ses désirs remplis, il aurait pu même avoir beaucoup d'influence dans le divan de Constantinople ; mais à sa mort les choses se seraient constituées d'une tout autre manière, et la Porte aurait su, comme à son ordinaire, profiter des dissensions de famille de son ancien vassal et des mécontentements de ses sujets, pour regagner le terrain qu'elle avait perdu.

Un autre cas possible aurait été celui où Mehmed-Ali se serait établi le majordome du sultan, et où son fils Ibrahim aurait pu continuer ce rôle ; or, alors l'empire turc aurait repris de la consistance, et peut-être ces deux hommes auraient compris que les Turquies d'Europe et d'Asie ne pouvaient être régies que par des lois différentes, ce qui aurait seul affermi la domination musulmane.

Si la Russie avait voulu pêcher alors dans l'eau trouble, on l'en aurait pu empêcher, comme on s'efforce de le faire main-

(1) Mehmed-Ali est né en 1773 à Cavala, port de la Macédoine. Son père, kavas turc, étant mort, son oncle, Toussun-Aga, prit soin de cet orphelin et lui fit apprendre à lire et à écrire. Il se distingua, jeune encore, dans une expédition contre des pirates, et partit pour l'Égypte comme *Boloubaschi* ou caporal.

tenant, tandis qu'en retardant l'arrangement avec le pascha d'Égypte, on ne fait que précipiter le moment favorable pour la Russie d'exécuter d'une manière ou d'une autre ses projets pour le bonheur de la Turquie, c'est-à-dire pour sa propre grandeur. Les vues de la Russie sur ces pays sont trop claires, en vouloir faire un vasselage est tout aussi funeste que la conquête; or, pour que les choses aillent le moins mal possible, il faut seulement que les puissances suivent une marche diamétralement opposée à la Russie, car on peut être sûr que ses propositions sont les plus insidieuses et les plus favorables pour conduire à fin ses plans.

Si, au contraire, les puissances d'Europe qui veulent en apparence le *statu quo* le désirent réellement, il est bon qu'elles se rappellent qu'elles ne le peuvent conserver qu'en forçant la main au sultan pour le mode de son gouvernement intérieur. Le *sine quâ non* de leur assistance devrait être l'émancipation complète et absolue des rayas ou des chrétiens et une réforme actuelle, et non sur le papier, des excès et des abus qui empêchent que le sultan ne compte, au lieu d'une nombreuse population dévouée, que sur une très petite partie de son peuple.

Plus tard viendrait s'ajouter à ces changements une modification complète dans la vie habituelle des sultans, qui pèse de tout son poids sur ce malheureux empire. Bien loin de toucher ces cordes sensibles, on voudrait revoir encore les sujets dans leur état d'humiliation. On se retranche sur les droits innés du sultan, dont on se montre les plus scrupuleux gardiens, tout en régentant la Porte pour d'autres choses. On peut craindre, il est vrai, la responsabilité d'un tel ordre; mais l'indépendance à l'égard de la Russie, la force et la paix sont pour le sultan au bout de ces troubles passagers.

Si Mehmed-Ali était contenté pour le moment, et si le temps des guerres simplement de plume était passé, une flotte française et anglaise aux Dardanelles, une armée autrichienne en Gallicie et en Transylvanie, et une autre sur la Save, les Turcs n'auraient plus aucune envie de se révolter; les Russes auraient

perdu leur velléité d'avancer et d'empêcher le bien; les Prussiens seraient tenus en échec par les Français, si toutefois on pouvait supposer qu'eux, se disant les satellites de l'honneur allemand, aidassent les Russes contre le vœu populaire.

La Russie serait prise elle-même dans ses filets de philanthropisme, elle qui ne cesse de mettre en avant le malheureux état de ses coreligionnaires. Il ne lui resterait que de travailler dans le même but pour cacher son dépit, tandis que les puissances alliées, se mettant vraiment en mouvement pour un but grand et généreux, auraient pour elles toute l'Europe, et ne seraient pas exposées, comme aujourd'hui, à se voir taxées d'antichrétiennes ou de stationnaires.

Les chrétiens de la Turquie émancipés tourneraient le dos à la Russie, malgré l'identité de religion, ses agents et son argent; car, avant tout: *quisque pro domo*. Le patriarche devenu l'égal du moufti, les clergés grec et slave, reconnus nationaux et rentrés dans leurs églises, ne prêcheraient plus la soumission au tzar moscovite, mais à celui de Stamboul; les chrétiens bâtiraient même volontiers des mosquées aux Turcs. Or, sans le clergé, le Russe ne peut rien en Turquie. Le croissant resterait sur Sainte-Sophie; mais la croix brillerait à côté, et on pourrait même espérer voir les provinces daces secouer l'odieux patronat russe pour se rattacher tout-à-fait à la suzeraineté de la Porte. Les religionnaires grecs gagnés pour le sultan, la même opération pour les catholiques ne serait qu'une affaire secondaire et aisée.

Les puissances alliées, dussent-elles exiger de la Porte des indemnités pour cette assistance si nécessaire, ses domaines sont si vastes, que, sans s'affaiblir sensiblement, elle pourrait contenter ses protecteurs, et offrir même à son hypocrite amie la Russie une petite fiche de consolation. Les États barbaresques et même d'autres territoires éloignés sont à placer dans cette catégorie de possessions peu profitables.

Malheureusement il est trop évident, d'après toutes les demi-mesures des puissances, qu'elles travaillent, le sachant ou l'ignorant, plutôt à démembrer la Turquie qu'à la recon-

stituer, et qu'on se traînera dans les ornières accoutumées tant que cela se pourra. Il faut toujours se rappeler que les États obligés de se mettre en tutelle ne trouvent guère de protecteurs intègres. La Pologne, ayant conclu avec la Prusse un traité de mutuelle garantie, vit deux ans plus tard le premier partage de ce royaume, proposé en mars 1772, et exécuté en août; et cinq ou six ans après, la Russie, la Prusse et l'Autriche avaient arrêté en bons voisins le reste de cette affaire de mineurs.

En résumé, à l'exception de la Russie, les grandes puissances, jalouses l'une de l'autre, préféreraient donc voir le sultan régénérer son empire, et y trouver une barrière contre l'ambition moscovite, en même temps que divers avantages particuliers pour chacune d'elles. Or, rien ne pourrait mieux arrêter l'extension de l'empire russe qu'un gouvernement mixte musulman et chrétien, qui siégerait avec force sur le Bosphore, et dont la population slave préfèrerait sa nationalité à l'incorporation dans tout autre État. Alors aussi une alliance autrichienne pèserait puissamment dans la balance, car alors seulement elle pourrait se baser sur une saine politique, et non comme à présent sur une idéalité. Enfin, la conservation des nationalités bulgare, serbe et autres de la Turquie deviendrait même un objet d'envie pour les Valaques et les Tartares de la Russie méridionale; si le tzar de Moscou cherchait à trop les effacer du nombre des peuples, ces derniers formeraient dans ce cas entre la Turquie et la Russie une zone peu attachée à l'empire russe.

Profiter des bons avis des puissances qui se disent ses amis; savoir distinguer les conseils salutaires de ceux qui ne sont qu'insidieux; n'avoir confiance qu'en soi, et une défiance continuelle contre toutes les protestations individuelles ou collectives d'amitié des monarques chrétiens; ne suivre les avis d'aucune puissance isolée, et surtout tâcher d'attacher de plus en plus à son char, par une identité d'intérêts et de vues, les peuples musulmans comme ses sujets chrétiens, telle paraît devoir être la politique de la Porte, et hors d'elle tout salut cesse.

CHAPITRE III.

PRÉCIS HISTORIQUES.

---

§ 1er. Histoire de Tzerni-George et du prince Milosch (1).

La première révolte de Tzerni-George ne fut point une levée de boucliers des Serbes contre le sultan, mais elle eut pour cause première les méfaits des janissaires, qui étaient devenus les ennemis des spahis ou des seigneurs turcs. Tout à la fin du siècle passé, lors de la guerre avec l'Autriche, ces militaires étaient commandés par un certain Achmed, nommé Deli-Achmed (Achmed le fou), à cause de son impudence, et avaient assassiné Mehmed-Ali Seimovitch et quatorze autres spahis. L'invasion autrichienne ne fit qu'accroître la puissance de ces gens, en donnant à Achmed l'occasion de faire sentir son importance. D'une autre part, les Serbes apprirent à manier les armes, parce qu'un bon nombre entrèrent dans un corps franc composé originairement de Serbes-Hongrois. George Petrovitch, nommé plus tard Tzerni-George, et Alexis Nenadovitch servirent dans ce corps.

Après la paix de Sistov, en 1791, le pascha de Belgrade se trouva dans une position embarrassante à cause des rebelles

(1) L'histoire de Tzerni-George est tirée surtout de celle par M. Ranke, et celle de Milosch de la Biographie de M. Vouk, à laquelle nous avons ajouté les événements postérieurs à l'année 1828. Nous avons conservé quelquefois la traduction du slave mot à mot pour bien faire sentir le caractère de la nation serbe.

serbes et des prétentions réciproques des janissaires et des spahis, dont les uns voulaient dominer et les autres se venger. Ebou-Bekir pacifia les Serbes par une amnistie, les spahis se rassemblèrent autour de lui ; mais pour abattre la force des janissaires, il fallut employer la force et la ruse. Deli-Achmed se présenta à Nisch avec une escorte, de manière qu'on ne put qu'à la seconde audience le faire tuer par derrière lorsqu'il montait l'escalier du *konak*. Un firman fut alors publié, défendant aux janissaires d'entrer dans le paschalik de Belgrade et leurs biens furent regardés comme des domaines de l'État. Les Serbes et les spahis furent satisfaits, et Hadji-Moustapha, successeur d'Ebou-Bekir, fut béni à cause de son administration, et reçu le nom de mère serbe. (*Voyez* vol. II, pag. 65.)

Les janissaires, de leur côté, voulurent se venger, et en trouvèrent les moyens dans la révolte de Pasvan-Oglou de Vidin. Son père, ayan de cette ville, avait été tué injustement par le séraskier, et il voulut le venger ou ravoir ses biens ; bref il rassembla 10,000 Krdschalis (*voyez* vol. II, p. 159) et usurpa ce paschalik, en permettant à ses troupes toutes sortes d'excès. Il repoussa les Turcs qui assiégèrent Vidin, et les janissaires exilés de Servie formèrent sa garde. Puis venant à inquiéter ce dernier pays, le pascha Hadji-Moustapha arma les Serbes et leur conseilla de vendre leurs bestiaux plutôt que de se les voir enlever. Les knes levèrent un corps commandé par le fils d'un chef de brigands, nommé Stanko-Arambaschitch. Turcs et Serbes se battirent pour la bonne cause.

Malheureusement la Porte n'en fit pas autant et accorda au rebelle son paschalik, tandis que le moufti donna une déclaration qu'il était contraire aux lois de chasser des vrais croyants pour le bien des rayas. Les janissaires purent donc revenir en Servie. D'abord ils furent contentés avec quelques places, mais bientôt on s'aperçut malheureusement de leur présence.

A Svileva, dans le district de Schabatz, un janissaire, nommé Bego-Novlianin, demanda au knes supérieur, Ranko,

quelques centaines de piastres de plus qu'il ne lui revenait. Ranko l'ayant refusé, le janissaire n'osa rien lui faire dans son village, mais il le tua dans une auberge à Schabatz. Le pascha fut obligé d'envoyèr 600 hommes pour punir ce scélérat, car il s'était emparé du fort de Schabatz, et il eut même le talent de s'échapper en Bosnie.

Le pascha ayant envoyé son fils Dervisch-Beg pour protéger sa frontière du côté de Vidin, les janissaires s'emparèrent de Belgrade, et enfermèrent leur supérieur dans la citadelle. Ensuite ils s'y introduisirent par un égout, de manière que le pascha se trouva prisonnier le jour du retour de son fils. On le força de faire éloigner ses troupes, et on l'assassina ensuite comme un faux Turc.

Quatre chefs s'emparèrent alors du pouvoir, savoir : Fotschitch-Mehmed-Aga, Aganlia, Moula-Jousouf et Kutjuk-Ali, et ils prirent le nom de Dahis. Ils se partagèrent le pays, et ne laissèrent au nouveau pascha Aga-Hassan que l'autorité qu'ils voulurent. Ils rassemblèrent autour d'eux un corps de troupes composé surtout de misérables Bosniaques qu'ils équipèrent avec luxe. Sous le nom de Kabadahis, ils envoyèrent leurs affidés dans les villes des districts, ou les établirent dans les villages sous celui de Tschiboukdgi-Sahibs. Ces derniers exigèrent le neuvième des récoltes, et obligèrent les habitants à des corvées, de manière qu'ils se mirent réellement à la place des spahis. Dans les villages, ils placèrent des soubaschis, comme chargés de la justice et de la police. En un mot, ils agirent comme si tout le pays leur appartenait.

L'État ottoman était vraiment menacé par cette usurpation de petits tyrans, dont Pasvan-Oglou avait donné l'exemple, et qui était suivi en Bosnie par Alibeg Vidaitsch de Zvornik. Mais ce dernier trouva des adversaires, même parmi ses parents, qui soulevèrent contre lui les habitants du district de Spretza ou Jalla; mais Alibeg, aidé de quelques Dahis, arrêta cette émeute. En Servie, Asambeg, ex-Defterkiaja de Hadgi-Moustapha, se prépara alors à se révolter avec ses amis les spahis et les Serbes; mais son frère s'étant déclaré trop tôt,

le projet fut éventé, les spahis durent fuir, et les soubaschis exercèrent une tyrannie d'autant plus forte. Ils prirent aux paysans leurs habits de fête pour en couvrir leurs chevaux, ils troublèrent le service divin, et forcèrent les femmes à danser ou même enlevèrent les plus jolies.

Les spahis s'adressèrent à Constantinople, et les knes, rassemblés dans un couvent, firent une pétition au sultan. Ils se plaignirent d'être dépouillés si totalement par les Dahis, qu'ils n'avaient plus que de l'écorce d'arbre pour se vêtir; que les méchants attaquaient leur religion et leur honneur; qu'aucun homme n'était sûr de sa femme, aucun père de sa fille; que les couvents, les églises, les moines et les curés étaient honnis. « Es-tu encore notre tzar, s'écriaient-ils, viens nous délivrer, » et si tu ne le veux pas, fais-nous-le au moins dire, afin que » nous nous sauvions dans les montagnes et les forêts, ou que » nous terminions notre vie dans les rivières. » Cette plainte fut écoutée, surtout parce qu'elle était appuyée par Asambeg et par un Vidaitsch, savoir Ibrahim-Aga, blessé par son neveu Alibeg. Ces deux personnages s'étaient rendus exprès à Constantinople.

Néanmoins, le sultan, ayant menacé les Dahis d'une armée autre que d'une armée turque, ceux-ci pensèrent qu'il ne pouvait avoir en vue que les Serbes eux-mêmes, conduits par leurs knes. En conséquence, ils résolurent de prévenir ce coup par l'assassinat en masse de tous les chefs. En février 1804, ils commencèrent l'exécution de ce projet infernal, et tuèrent tous ceux qui pouvaient avoir quelque influence. Leur première victime fut le knes Stanoje de Begalitza, puis les knes Marc Tscharapitch, Étienne de Seoke, Théophène d'Oraschie près de Semendria, les ex-boloubaschis Janko Gagitsch de Boletsch et Matthieu de Kragoujevatz ainsi que Hadgi Gero, igoumen du couvent de Moravtzi. L'archimandrite Rouvim de Bogovadia avait fui, parce que Alexis Nenadovitch lui avait attribué une lettre dans laquelle il exposait les malheurs du pays, et qui avait été interceptée par les Turcs. Rouvim, ne pouvant supporter son exil en Hongrie, revint, et fut tué aussi avec son faux accusateur;

l'un par Aganlia, qui martyrisa sa victime, et l'autre par Fetschitch. Les knes Elias Birtschanin, Pierre de Ressava, Raiza de Sabrdje et d'autres, eurent le même sort, de manière que les Turcs ne trouvaient plus dans les villages que des vieillards et des enfants.

La première opposition à cette tyrannie exécrable eut lieu dans la Schoumadia (*Voy.* vol. I, p. 107.), où se concertèrent à ce sujet ensemble les trois chefs suivants, savoir : George Petrovitch, surnommé Tzerni-George, et par les Turcs Kara-George, Janko Katitsch et Vasso Tscharapitsch ; ce dernier avait à venger la mort de son frère. Katitsch avait été boloubaschi dans la guerre contre Pasvan-Oglou, et connaissait bien les gens de guerre du pays.

Quant à Tzerni-George, il était né, entre 1760 et 1770, de paysans laboureurs d'une famille originaire, dit-on, de la Haute-Bosnie. Ses parents habitaient à Vischevtzi, près de Topola dans le district de Kragoujevatz (1). Son père Petroni, paysan serbe, mourut dans la force de l'âge, et sa mère s'établit avec son fils à Topola.

Peu avant la guerre des Autrichiens contre les Turcs, il trouva un soir en revenant chez lui un Ottoman qui voulait forcer sa jeune femme à partager avec lui sa couche. Tzerni-Georges le tua d'un coup de pistolet, l'enterra, et laissa aller son cheval, afin qu'on ne sût pas où il était disparu. Néanmoins la crainte d'être découvert le poussa à fuir dans les montagnes et à devenir, dès 1787, Haidouk.

Au commencement de la guerre des Autrichiens contre les Turcs, sous Joseph II, il s'enrôla dans un corps de volontaires serbes, qui s'éleva plus tard à 30,000 hommes, et fut commandé par Mihalevitch. Dans le premier temps de sa formation, en 1787, les Autrichiens étant loin encore d'occuper le

(1) On ne comprend pas comment M. Pouqueville et d'autres écrivains français ont pu substituer à ce fait authentique de véritables contes. (Voyez *Souvenirs de l'Orient*, de M. Royer, vol. I, p. 110.)

pays et ayant eu des revers, Tzerni-George fut obligé de s'enfuir en Syrmie. Ce fut alors qu'il tua son père d'un coup de pistolet, parce que celui-ci ne voulut pas le suivre, et qu'il craignait de le laisser exposé à la vengeance des Turcs.

Ils étaient déjà depuis trois jours sur le bord de la Save, près de Douboko, attendant l'arrivée des bateaux hongrois, qui devaient les transporter dans ce dernier pays, quand le père de Georges, perdant courage, voulut retourner chez lui, et croyait forcer son fils à le suivre en le menaçant d'aller dénoncer à Belgrade sa fuite et celle des Serbes ses compagnons. « Reste » donc avec nous, ne retourne pas, et partage notre sort, » lui criait son fils. Le vieux se mettant à s'en aller, son fils lui tira un coup de fusil, disant tout bas : « Il vaut mieux que tu » périsses tout seul que nous tous, » et il le fit achever par un camarade. D'autres ajoutent que la mère de Tzerni-Georges lui dit d'arrêter de force son père, puisqu'il ne voulait pas entendre raison; qu'elle s'écria même : « Où est ton bras va» leureux et ton œil visant avec sûreté? Envoie-le où les Turcs » ne pourront l'entendre. » Alors Tzerni-Georges leva trois fois le bras, et ne put surmonter la voix de la nature. Enfin il donna son fusil à son camarade Georges-Ostritch, et lui dit: « Tire : tant de gens ne doivent pas périr pour un seul; plutôt » lui seul. S'il y a une justice, si Dieu le veut, tu l'atteindras. » Il fut enterré par les siens, et son fils recommanda aux villageois présents de célébrer pour lui une fête des morts. (*Voy.* vol. II, p. 506.)

George était fort irritable, et on raconte à ce sujet que, sa sœur s'étant mariée, il avait fait choix pour elle de plusieurs ruches d'abeilles. Or, s'étant aperçu que sa mère en avait échangé quelques unes, il l'appela, leva en sa présence chaque ruche, et lui demanda si elle les trouvait bien. Puis ayant levé la dernière, il la mit sur la tête de sa mère et s'enfuit. Celle-ci s'écria: « George, âme noire! » D'où lui serait, dit-on, resté le nom de Tzerni-George ou George-le-Noir. Sa mère s'en étant tirée avec quelques piqûres, en rit elle-même dans la suite.

Plus tard, cet homme bien caractérisé par les traits précé-

dents servit dans le corps de volontaires comme sergent; mais une distribution de médailles ayant eu lieu à Schabatz, il se vit frustré de cette récompense qu'il croyait mériter; il quitta le service et redevint Haidouk. Puis s'étant réconcilié avec son colonel Mihalevitch, il passa en Syrmie, et y devint garde forestier du couvent de Krouschedol.

Ensuite voyant les Turcs traiter les Serbes avec douceur par Hadgi-Moustapha, il revint dans son pays, et y fit le métier des gens qui parcourent le pays pour acheter des cochons et les revendre avec profit aux grands marchands de Semlin, ou pour remplir les commissions de ces derniers.

Tzerni-George était du reste un homme extraordinaire; il restait assis des journées entières sans dire un mot et à se ronger les ongles. Si on lui parlait, il tournait la tête sans répondre; s'il buvait, il devenait parleur, et s'il était égayé il dansait même. Il ne faisait aucun cas du luxe, et trouvait son bonheur à être vêtu avec ses vieux pantalons bleus, sa courte pelisse et son bonnet noir. Sa fille portait son pot d'eau comme les autres villageoises pendant que son père était chef des Serbes. Cependant il ne paraît pas avoir été insensible à l'appât de l'or. A Topola on l'aurait pris pour un paysan : il labourait, il coupait du bois ou creusait un canal pour un moulin avec ses *momki.* Il gâta son ordre de Russie en mettant un cerceau à un tonneau. Dans le combat, sa grande stature, ses larges épaules, son long nez, le faisaient reconnaître des siens, et il descendait de cheval pour se battre. Quoique la main droite blessée, il savait bien employer son fusil, et il était la terreur des Turcs. Malgré qu'il ne sût pas écrire, il paraissait aimer l'ordre des chancelleries; s'il ne punissait pas d'abord, sa justice était à la fin terrible.

Lorsqu'il eut réussi à chasser les Turcs, son frère ne cessait de se conduire mal et même de violer les filles, crime qui avait été une des causes principales de la révolution contre les Turcs, et que George avait défendu expressément. Après lui avoir pardonné plusieurs fois, et malgré les prières de sa mère et même de ses accusateurs, il fut pendu par ordre

de George, qui prêta même pour cela, dit-on, la sangle de son cheval. D'autres prétendent qu'il avait auparavant rassemblé quelques kmets et leur avait demandé ce que méritait quelqu'un qui avait exercé plusieurs fois des vols et des violences, et qui avait été gracié plus d'une fois sans s'amender. Les kmets ayant répondu qu'il devait être pendu, Tzerni-George fit amener son frère, lui mit lui-même la corde au cou, et lui dit : « Voilà ce que tu as mérité. »

Cependant, Tzerni-George était bon; mais irrité, on ne pouvait l'apaiser, et il avait bientôt dit à ses gens : Tuez-le! ou il tuait lui-même son adversaire. Il tua ainsi le knes Théodose, à qui il devait sa dignité, et qu'il avait pris pour un espion; mais ensuite il en pleura amèrement, et dit : « Que Dieu punisse celui qui est cause de la querelle! » Il n'était pas vindicatif, et, le pardon accordé, il n'y pensait plus. Malheureusement pour lui, cet homme, d'une si grande force de caractère, se laissait aisément influencer par d'autres et croyait alors ce qu'on lui disait, quoiqu'il se fût convaincu du contraire peu d'instants auparavant. Cette faiblesse lui fut surtout fatale lorsqu'il se trouva placé au milieu de divers partis, comme nous allons l'exposer.

Il a laissé deux fils et deux filles; ces deux dernières n'ont pas quitté la Servie, et touchent une pension que leur a faite le prince Milosch; l'une est mariée à M. Kuramakovitch, et l'autre en secondes noces à M. Bojanitsch, qui avait une place sous Milosch. Quant aux fils, l'un est mort général au service de Russie, et a laissé un fils qui fait ses études dans un institut militaire russe et donne de belles espérances. Le fils cadet n'est qu'un assez mauvais sujet, qui est venu demander à Milosch la permission de résider en Servie, ce que ce dernier lui a refusé, tout en lui faisant tenir une pension à Craiova en Valachie. Peu après l'abdication de Milosch, il est revenu s'établir à Belgrade sous la protection russe.

Tzerni-George était en train de rassembler des cochons lorsque les Turcs vinrent pour le prendre; il abandonna son bétail et s'enfuit dans les forêts avec les bergers. Il résolut

avec Katitsch et Tscharapitch de se défendre plutôt que de se laisser tuer ; d'autres s'associèrent à eux pour avoir au moins la satisfaction d'expédier quelques Turcs avant de périr. Les Haidouks les plus renommés, en particulier Glavasch et Veliko, se montrèrent, et tous ensemble tombèrent sur le village de Sibnitza, où on mit le feu à la maison du soubaschi, et on tua ou pilla les Turcs, en même temps qu'on emmenait les Serbes en état de porter les armes. De tous les côtés, on détacha des envoyés pour dire que quiconque pouvait porter un fusil devait se joindre à la troupe armée, qu'on devait détruire les maisons des soubaschis, et cacher les femmes avec les enfants dans les bois des montagnes.

A cette nouvelle, se leva le pays en-deçà de la Koloubara, et Jacques Nenadovitch se distingua dans cette révolte spontanée ; aussi, d'après une chanson, son frère Alexis lui aurait commandé en mourant de le venger. Louka Lasarevitch, frère de Ranko, prit les armes, malgré qu'il fût curé, et le fameux Haidouk Kiourtschia descendit des montagnes et devint le porte-enseigne des rebelles.

En-deçà de la Morava on suivit cet exemple ; Milenko de Klitschevatz, homme riche et aimant la paix, vit cependant le danger qui le menaçait, et avec lui se souleva Pierre Theodorovitch de Dobriniatz. Tout le pays fut donc bientôt en révolte, et quoique mal armés, les Serbes attaquèrent tout de suite les petits bourgs, tels que Roudnik, de manière que les Turcs furent acculés dans les places fortes et virent vis-à-vis d'eux le pays au pouvoir des nationaux.

Les Serbes, accoutumés à avoir à la tête de chaque ménage un chef, pensèrent aussitôt à s'en imposer un. On proposa d'abord Glavasch, qui s'était distingué, mais celui-ci repartit que le peuple n'aurait jamais confiance en un Haidouk qui ne possédait rien. Là-dessus, on voulut choisir le knes Theodose d'Oreschie, dans le district de Kragoujevatz ; mais celui-ci refusa, en disant que si les Turcs revenaient, les knes pourraient bien procurer un sauf-conduit à un Haidouk, mais que personne ne pourrait le faire pour un knes. On revint donc à

l'idée de prendre pour chef un Haidouk, et Théodose proposa Tzerni-George. Il prétexta ne pas savoir gouverner, mais les knes lui promirent leurs conseils; puis il dit qu'étant aisément porté à la colère, au lieu d'avoir la patience de donner des admonitions, il serait incliné à tuer tout de suite. Les knes le rassurèrent à cet égard, en lui disant qu'une telle sévérité était justement nécessaire dans les circonstances extraordinaires. Il fut donc reconnu commandant des Serbes, sans avoir l'autorité d'un prince, et avec des chefs ses égaux; la Schoumadia seule y vit son capitaine supérieur.

Les Dahis entrèrent en pourparlers; mais à Dlourpa, les chefs étant en conférence, leurs escortes en vinrent aux mains. Le métropolite grec Leonti, haï des Serbes presque à l'égal des Turcs, ne put pas non plus rétablir la paix. Les Serbes insistaient pour qu'on leur livrât les Dahis.

Sur les frontières de la Servie, Guschanz-Ali, avec un millier de Krdschalis, s'offrit d'aider les Serbes, mais ils ne voulurent pas admettre des Turcs dans leurs rangs, et les Krdschalis devinrent les confédérés des Dahis, qui, dans leur méfiance, les campèrent sur la plate-forme du Vratschar, en-dehors de Belgrade. Ali-Vidaitsch arriva aussi avec des troupes bosniaques, et établi à Schabatz, il envoya des soubaschis pour étouffer la révolte.

Les Serbes abandonnèrent, à l'arrivée des Turcs, la redoute élevée à Sviléva; mais à peine ceux-ci y étaient nichés, qu'ils revinrent, les entourèrent et les affamèrent; alors les Turcs déclarèrent n'avoir que voulu faire une reconnaissance, et on laissa partir les Bosniaques, mais non pas les Turcs de Belgrade. Or, ces derniers voulant se sauver avec les autres, à peine un dixième de cette troupe conserva la vie.

Enhardis par ce succès, les Serbes attaquèrent les places fortes; ceux de la Schoumadia campèrent devant Belgrade, ceux d'en-deçà du Koloubara, sous Jacques Nenadovitch, devant Schabatz, et ceux en-deçà de la Morave, sous Milenko, devant Pojarevatz. Ils croyaient rendre un service au grand-seigneur, et les spahis le pensèrent aussi. Un certain Bim-

baschi de Hadgi-Moustapha leur distribua même des munitions.

Un petit chef des Dahis, nommé Noschina, ayant été voir sa famille en Bosnie, au lieu de revenir avec 80 Krdschalis, prit la route de Schabatz avec 1,000 hommes; mais au couvent de Tschokeschina étaient, sous Kiourtschia, environ 200 Haidouks, qui lui en fermaient l'accès. Malgré une raillerie de Nenadovitch, Kourtschia voulut quitter ce poste et se jeta dans la montagne. Les autres Serbes sortirent alors aussi du monastère et se portèrent sur un mont voisin, où ils furent entourés par les Turcs. On s'y battit toute la journée, puis le soir les Turcs montèrent à l'assaut et tuèrent les survivants; mais eux-mêmes avaient fait des pertes si sensibles qu'ils ne purent secourir Schabatz. Jacques Nenadovitch arriva trop tard pour dégager les Haidouks, et avant qu'il fût retourné devant cette dernière place, elle s'était rendue à son neveu, l'archiprêtre ou Prota, fils d'Alexis Nenadovitch. Un canon qu'on s'était procuré hâta cette reddition.

Là-dessus, Jacques Nenadovitch et Tzerni-George allèrent aider Milenko; or, dès que les Turcs de Pojarevatz se virent enfermés, ils demandèrent à se retirer librement, ce qu'on accorda en leur faisant promettre de ne pas revenir dans cette nahie. Les Serbes s'avancèrent alors devant Belgrade et l'environnèrent de redoutes; Jacques Nenadovitch était campé sur la Save, Tscharapitch sur le Danube, et entre eux étaient Tzerni-George et Katitsch. Kiourtschia, raccommodé avec Jacques Nenadovitch, puis brouillé de nouveau lors du partage du butin de Pojarevatz, s'érigea une redoute à part et eut son drapeau; mais, irrité de voir un des siens puni par le général en chef, il partit et s'éloigna.

La Porte prit enfin parti dans cette lutte. Les Turcs dont nous avons déjà parlé, savoir, Asambeg et Ibrahim-Aga Vidaitsch, firent aisément comprendre au grand-visir la justice de la cause serbe. Il ordonna donc à Asambeg de rassembler les spahis, et au knes serbe Jean Raskovitch, alors dans la capitale, d'acheter des provisions pour l'armée serbe. Ce der-

nier fut nommé chef de la douane de Belgrade, et Bekir, pascha de Bosnie, fut chargé d'éloigner les Dahis. Bekir arriva en effet avec 3,000 hommes et fut reçu avec tous les honneurs possibles. Il campa à côté des Serbes sur le Vratschar ; mais si déjà à Schabatz l'étendard de Kiourtschia avait étonné les Turcs, ils trouvèrent à Belgrade une véritable armée au lieu de sujets obéissants.

Les Dahis en conçurent d'autant plus de peur, que Guschanz-Ali était en pourparlers avec leurs deux ennemis. Un de ses domestiques ayant fait semblant d'être mal avec lui, leur insinua que son maître voulait introduire les Serbes dans Belgrade; ils s'embarquèrent donc pour le Nouvel-Orschova avec leurs trésors. Guschanz pilla les habitants les plus notables de la ville sous le prétexte de leur amitié pour les Dahis, et il remit la place au pascha de Bosnie.

Ce dernier commanda au pascha d'Orschova de livrer les Dahis aux Serbes; Milenko fut introduit de nuit dans la forteresse et alla attaquer les Dahis dans leur maison. Après l'échange de quelques coups de feu, ces derniers eurent la tête tranchée, et leurs têtes arrivèrent dans le camp serbe. Bekir déclara alors que tout était fini et pria les Serbes de retourner à leurs travaux.

Mais ceux-ci ne pouvaient plus rentrer dans leur servitude, et avaient déjà appris à obéir à des chefs qui n'étaient pas enclins à se frustrer de cet avantage. D'une autre part, si le parti des Dahis était anéanti sur le Danube et la Save, il existait encore dans le sud. A Belgrade il y avait trois paschas, savoir : le vieux Hassan-Aga, Soliman et Bekir; malgré cela, Guschanz-Ali occupait la citadelle supérieure, demandait sa paie et voulait que les Serbes la lui donnassent. Bekir, ne pouvant rétablir la paix, retourna en Bosnie; les Krdschalis, devenus les maîtres, se divisèrent en partis sans que Soliman pût rien faire; Guschanz et le neveu du commandant du Nouvel-Orschova, nommé Reschep, espéraient tous deux le remplacer, et Guschanz, pour en être plus sûr, chassa son compétiteur.

Dans cet état précaire, les chefs serbes, ne sachant à qui se fier, entrevirent qu'on en voulait à leur vie, car ils n'avaient pu sortir un jour de Belgrade qu'en prétextant d'être venus pour prendre les teskérés nécessaires à la levée du haradsch. Il prirent donc le parti d'implorer la médiation de la Russie auprès du sultan, et envoyèrent une députation à cet effet, en août 1804.

La révolte s'était étendue, par l'intermédiaire de Kiourtschia, dans les districts bosniaques de la Drina. Il changea la plupart des employés nommés par Jacques Nenadovitch, passa la Drina, brûla le château d'Alibeg-Vidaitsch, et parcourut les districts du Jadar et de la Radjevina. Mais les Turcs arrivèrent bientôt pour étouffer cette révolte, ils dévastèrent le pays, et Nenadovitch, pour se venger, fit prononcer la peine de mort contre le vaillant Kiourtschia. Celui-ci fut invité à venir à une conférence à Novoselo, et arriva avec quatre hommes, tandis que son adversaire en avait mille. On passa la soirée ensemble, et le lendemain de bonne heure on attaqua un de ses gens, ce qui le réveilla. Voyant déjà son cheval entre les mains de ses ennemis, il chercha avec un de ses fusils à se faire jour à travers eux et à gagner une cabane voisine, où il aurait eu le dos en sûreté. Couvert de blessures à son arrivée dans ce lieu, il continua de s'y défendre et mourut à force de perdre du sang.

Cependant les districts soulevés virent arriver à leur secours un nouveau chef dans Mehemed-Capetan, vieillard considéré de Zvornik, âgé de 70 ans, et mécontent des innovations d'Alibeg. Il proposa de marcher contre les Turcs avec ses cinq fils. Au moyen de cet homme et des chefs Antoine Bogitschevitch et Jephtimi-Savitsch, ce district fut le premier qui eût la tranquillité. Les soubaschis et les tschiboudgis furent chassés. Les spahis ne devaient venir dans le pays qu'une fois l'année, et les Turcs ne devaient pas même y passer en marchant contre les Serbes. Les habitants promirent de payer la poresa et le haratsch, et purent se gouverner eux-mêmes. Ainsi l'ordre fut rétabli dans le Jadar et la Radjevina.

Les Serbes du paschalik de Belgrade demandaient quelque chose de semblable. En février 1805, la députation revint de Saint-Pétersbourg avec la nouvellle qu'on devait adresser ses demandes à Constantinople, où le cabinet russe les appuierait. En avril les Serbes eurent une assemblée à Ostrouschnitza. Il y parut des députés valaques, des Turcs de Belgrade et des Ottomans, qui, au nom de la Porte, promettaient aux chefs serbes des bérats de knes supérieurs. Néanmoins, aucun d'eux n'avait la permission d'accorder ce que les Serbes voulaient, car ils demandaient d'occuper les places fortes, tout en continuant à guerroyer avec Guschanz-Ali et les Dahis dans le sud. Pour appuyer leurs propositions, ils remirent aux envoyés turcs un document, contenant toutes les dépenses de la guerre entreprise pour le grand-seigneur, et toutes celles faites pour Guschanz-Ali, Bekir et Soliman. Cela formait une somme de plus de 2,000,000 de piastres ; en conséquence, ils pensaient qu'on ne pouvait exiger les impôts arriérés.

Les Serbes résolurent alors de se rendre maîtres des places de la partie méridionale du pays. A Oujitze étaient Omer-Aga de Vidin et Bego-Novlianin, et à Karanovatz beaucoup des plus mauvais Soubaschis. Jacques Nenadovitch marcha contre la première place, et Tzerni-George contre la seconde. Karanovatz était bien défendu par des troupes auxiliaires de Novibazar. Tzerni-George tâcha de neutraliser ces dernières, en prétendant ne faire la guerre qu'aux Turcs du paschalik de Belgrade. L'assaut qu'il hasarda fut repoussé, et il perdit même son plus grand fusil ; mais le pascha de Novibazar, gagné, fit retirer ses gens. On rendit à Tzerni-George son fusil, et on lui fit présent d'un cheval caparaçonné.

Nenadovitch arriva aussi, et en passant près du district de Sokol, Meletie, archimandrite du couvent de Ratscha, se leva en sa faveur ; le pays s'insurgea, et le château seul de Sokol resta aux Turcs. Renforcé par Meletie et Milan Obrenovitch, J. Nenadovitch s'avança avec 3,000 hommes et 2 canons, ce qui fit peur à Omer-Aga. Vingt vieux Turcs furent envoyés à sa rencontre, et le trouvèrent au mont Tzerna-Kosa. D'abord,

ils ne voulurent pas croire qu'il avait des canons ; mais voyant qu'ils n'étaient pas de bois, ils fondirent en larmes et s'écrièrent : « Pourquoi les rajas viennent-ils pour attaquer la forteresse du sultan ? » Nenadovitch leur repartit qu'on ne faisait la guerre qu'aux rebelles Omer-Aga et Bego, et que les canons venaient du grand-seigneur lui-même. On ne ferait de mal à personne si on les livrait.

Les vieillards retournèrent tristement à la ville, les Serbes en allumèrent les maisons en bois. Omer et Bego s'enfuirent, les autres se rendirent le 20 juillet 1805, et promirent de ne pas revenir dans la nahie qui reçut son voïvode serbe. Pour la permission de rester dans la ville, les musulmans donnèrent 50,000 piastres et 80 chevaux arabes.

La Porte aurait pu rétablir la tranquillité en faisant des concessions rationnelles, mais elle trouva à propos de ne rien accorder. L'envoyé serbe fut placé sous surveillance, et Afiz-Pascha de Nisch reçut l'ordre de les désarmer. On raconte qu'Étienne Schivkovitch, un des envoyés, contribua efficacement à la résistance qu'on opposa à Afiz. Il fut renvoyé, parce qu'il prétexta que, si on voulait éviter d'en venir aux mains, il fallait avertir les Serbes qu'Afiz avançait contre eux par ordre de la Porte. En Servie, il annonça qu'Afiz n'avait l'ordre que de venir avec 300 hommes, et s'il arrivait avec plus de monde, on était en droit de lui résister. Enfin, il fit croire à Guschanz-Ali qu'Afiz convoitait son paschalik, de manière que celui-ci resta tranquille à Belgrade vis-à-vis d'une petite troupe de Serbes.

A la limite du pays, entre Tchoupria et Paratchin, se trouvaient 2,500 hommes sous Milenko et Pierre Dobriniatz. Ils y érigèrent deux redoutes. Tzerni-George était campé avec le peuple de la Schoumadia sur la gauche de la Morava dans les montagnes de Jagodin.

Les Serbes exigèrent d'abord qu'Afiz suivît la route ordinaire de Belgrade par Jagodin; mais sachant qu'un autre corps de troupes y était, il voulut longer la droite de la Morava, ce qu'on refusa. Alors il prit une des redoutes, malgré

un canon de fer ; mais la seconde, s'étant tenue toute la journée, et Tzerni-George avançant avec 5,000 hommes, le pascha battit en retraite, et pour la masquer, il remplaça ses drapeaux par des troncs d'arbre. Le matin Tzerni-George arriva, et s'avança jusque sur les hauteurs de Paratchin. Ce bourg fut épargné, comme appartenant au pascha de Leskovatz, à qui on avait quelques obligations. Afiz mourut peu de temps après.

Les Serbes étaient donc entrés en guerre ouverte contre la Porte par la conduite peu politique de cette dernière; ils se trouvèrent naturellement portés à tâcher de s'assurer de plus grands droits, et une liberté qu'ils n'avaient pas ambitionnée au commencement de leur révolte contre les Dahis. Les députés envoyés à Saint-Pétersbourg trouvèrent à Charkov un Serbe hongrois, nommé Philippovitch et docteur en droit ; cet homme se joignit à eux, et arrivé en Servie, il conseilla de constituer un synode pour l'exercice du pouvoir judiciaire. Tzerni-George approuva ce projet, et à la fin de 1805 cette assemblée était installée dans le couvent de Blagovieschtenie et ensuite dans celui de Bogovadia.

Les Turcs ne pouvaient plus guère se tromper sur les intentions des Serbes, et la moindre offense pouvait achever la rupture. Or, le voïvode de Semendria, Giouscha Voulischevitch, visitant cette ville, ses manières orgueilleuses et ses beaux vêtements offensèrent les Ottomans, qui se disputèrent avec lui et le tuèrent. Les Serbes arrivèrent pour le venger et prirent la ville et le château ; leur synode y fut établi. Les Turcs, dans les autres forteresses, en furent très irrités et se mirent sur la défensive. A Schabatz ils tuèrent beaucoup de Serbes logeant hors du fort et appelèrent des Bosniaques à leur secours ; à Oujitze on fit la même chose, et à Belgrade Guschanz-Ali attaqua par eau les redoutes serbes près d'Ostrouschnitza, ainsi que les villages de Scharkovo et de Jelesnik. Dès le nouvel an de 1806, les Serbes cessèrent de leur côté de fournir à Guschanz les vivres pour ses troupes.

Le sultan ordonna au pascha Bekir et à Ibrahim de Scutari

de désarmer les Serbes ; ceux-ci firent leurs dispositions en conséquence. Raditsch Petrovitch, capitaine de Syrmie, qui avait abandonné sa pension de retraite pour aider ses compatriotes, étendit la révolte dans les contrées montagneuses de la Servie méridionale pour pouvoir arrêter l'ennemi dans les défilés avec peu de monde. Milenko prit l'île de Poretsch; Pierre Dobriniatz se plaça au point le plus en danger, savoir, dans l'échancrure de la Morava bulgare, en avant de Nisch, et y établit la redoute nommée *Deligrad* ou fort des fous. Si les Bosniaques ne pouvaient pas traverser le Jadar et la Radjevina, vu le contrat passé avec ces districts, la Matschva leur était ouverte; aussi Jacques Nenadovitch éleva une redoute dans le Tzerna-Bara.

Au printemps, les Bosniaques passèrent la Drina sur deux points, savoir, Osman Dschora en vue de Sokol, et le vieux capitaine Mehemed dans la Matschva, car il s'était déjà raccommodé avec ses compétiteurs. Dschora fut surpris et tué avec bon nombre de ses gens; Stojan Tschoupitsch, ancien compagnon de Kiourtschia, et très sûr de ses gens, battit Mehemed à Salasch, près de Notschai, son lieu de naissance. Il raconta plus tard comment le vieux Mehemed lui avait pris sa lance au moment où il allait l'atteindre et s'était enfui.

Dans une seconde expédition, 30,000 hommes sous Hadgibeg arrivèrent de Srebernitza vers Sokol. Le visir ne les commandait pas, mais il avait mis à sa place le capitaine Koulin et le vieux Mehemed. Koulin avait déjà pillé en Bosnie des villages chrétiens, tué des notables et fait des prisonniers. Le knes Ivan sacrifia sa fortune pour racheter ces derniers, ce qui lui valut la haine des Turcs; il fut obligé de fuir et de devenir plus tard manœuvre.

Jacques Nenadovitch envoya dans le camp ennemi, comme parlementaires, Tschoupitsch et son neveu. Koulin ne voulut entendre parler que de soumission; il demandait qu'on détruisît la redoute de Tzerna-Bara, et prétendait qu'aucun des siens ne craignait de saisir le tranchant d'une épée nue. Les villages environnants, voyant ces pourparlers, crurent que

les Serbes reconnaissaient la domination turque, et commencèrent à fournir des vivres aux Bosniaques. Puis ceux-ci, s'étendant le long de la Save, dans les districts de Schabatz et de Valievo, les villageois sous les armes se dispersèrent, et chacun voulut aller à la maison veiller sur sa femme et ses enfants. La Save se couvrit de fugitifs qui gagnèrent la Hongrie, tandis qu'en Servie on tuait, on pillait et faisait des esclaves. Plusieurs villages se soumirent et acceptèrent des knes turcs. Les chefs serbes coururent risque d'être tués par le peuple, qui se croyait trahi, et ils se cachèrent dans les forêts. Koulin s'avança jusqu'à Oustie, près de la Koloubara, tandis que Hadgi-Beg, de Sokol, tâcha de se faire jour à travers la montagne, et Ibrahim parut à Nisch.

Tzerni-George commença alors à montrer ses talents militaires. Il opposa à Koulin 1,500 hommes, sous Katitsch, et sut l'arrêter, tout en ayant à déplorer la perte de ce dernier; puis il alla à la rencontre d'Hadgi-Beg, et le battit tout-à-fait près de Petzka. De là, il arriva par la montagne dans les districts déjà soumis aux Turcs; il y tua les knes et ceux qui avaient parlé de se rendre, en attirant à lui tout ce qui pouvait porter les armes. Alors se présenta à lui un jeune homme nommé Milosch Stoitschevitch, de Potzerie, qui avait été écrivain chez Ilia Markovitch, Boloubaschi du Potzerina, et qui avait vu enlever sa mère par les Turcs. Cet homme, petit et blond, avait été élevé par un curé, et s'était réfugié avec quelques camarades dans la montagne. A sa vue, Tzerni-George lui dit : « Tu es mon fils, et tu seras voïvode de » Potzerie. »

Les Turcs se voyant menacés par ce renouvellement de la révolte se retirèrent sur Schabatz, et se trouvèrent, au commencement d'août 1806, à Mischar (à 1 l. à l'E. de cette ville), en face de Tzerni-George, avec 7,000 fantassins et 2,000 cavaliers. Ce dernier éleva une redoute, et avait avec lui 3 canons et un mortier.

Les Turcs furent assez hautains pour demander aux Serbes la remise de leurs armes, sur quoi on leur répondit :

« Qu'ils n'avaient qu'à venir les chercher. » Deux matins de suite ils montèrent en vain à l'assaut de la redoute serbe, et leur firent dire qu'ils reviendraient une troisième fois pour voir si eux se retireraient derrière la Drina ou s'ils poursuivraient les Serbes jusqu'à Semendria.

Dans la nuit, Tzerni-George envoya ses cavaliers dans un bois voisin pour attaquer l'ennemi par derrière à la première décharge. Il défendit de tirer dans la redoute avant que les Turcs fussent si près qu'on ne pût les manquer. Lorsque l'ennemi se trouva dans cette position, les premiers rangs des Serbes ajustèrent bien, et au milieu de cette confusion, à laquelle les canons avaient aussi contribué, les cavaliers vinrent surprendre les musulmans, tandis que de son côté Tzerni-George, ouvrant la redoute, tomba sur eux avec son infanterie.

La déroute fut complète, les chefs les plus éminents périrent, savoir : Sinan, pascha de Goresda, le capitaine de Dervend et Koulin, ainsi que Mehemed et deux de ses fils. Les Serbes n'eurent que peu de pertes ; le curé Louka-Lasarevitch fut grièvement blessé ; mais les Turcs furent si maltraités qu'ils résolurent dans la nuit de laisser une partie des leurs dans le fort de Schabatz et de repasser la Drina. Or, cette retraite leur coûta tout aussi cher que la bataille, car leurs bandes furent attaquées dans la forêt de Kitog, on leur enleva leur butin, et Milosch de Potzerie y délivra sa mère en même temps qu'il conquit le sabre de Koulin.

Pendant ce temps, Pierre Dobriniatz dans sa redoute de Deligrad avait arrêté Ibrahim, pascha de Scutari, avec un corps que quelques uns élèvent à 40,000 hommes. Il sut s'y maintenir pendant six semaines. Voyant approcher l'automne et son armée diminuer par suite des petits combats soutenus contre Dobriniatz et les chefs serbes, savoir, Glavasch et Mladen, Ibrahim fit des propositions de paix lorsqu'il apprit la prochaine arrivée de Tzerni-George et la guerre dont la Russie menaçait la Porte.

Dans une entrevue à Semendria, les Serbes s'engagèrent

à envoyer à Constantinople comme parlementaires deux knes et le Bulgare Pierre Itschko, qui parlait le turc, le grec et l'allemand. Les Turcs se montrèrent disposés aux concessions les plus grandes, et, vers la fin d'octobre, Pierre Itschko était de retour et offrit aux Serbes de la part de la Porte la possession du pays et un gouvernement particulier national; on exigeait seulement qu'il y eût à Belgrade un mouhasil avec 150 Turcs. A la place des 1,800 bourses ou 900,000 piast. d'impôts, les Serbes paieraient 600,000 florins avec lesquels la Porte satisferait les spahis. Les chefs serbes se hâtèrent d'accepter cette offre, et on renvoya Peter Itschko avec deux knes pour obtenir la confirmation du divan. Le mouhasil était arrivé à Semendria avec les envoyés, ainsi on croyait être sûr du succès.

Malheureusement, la confirmation n'arriva pas, parce que les concessions promises furent trouvées trop défavorables aux intérêts des Turcs. Dépouiller les spahis était contraire au fetva du moufti pour les janissaires. La loi ne permettait pas de laisser à des rajas des armes et des places fortes, puisqu'on ne pouvait compter sur leur fidélité. Les Serbes de leur côté étaient impatients d'être maîtres des forteresses. Ils parurent avec leur mouhasil devant Belgrade et Schabatz, pour en demander la remise. Bekir-Pascha ne rappela pas plus ses Bosniaques de Schabatz qu'on ne fit attention à leur requête. Ils résolurent donc de prendre de force ce qu'on leur refusait.

Tzerni-George entoura Belgrade avec ses amis Tschärapitsch, Glavasch et Miloje. Parmi les Krdschalis de Guschanz-Ali, un certain Albanais grec nommé Konda avait contribué à la défense de Belgrade contre les Serbes; mais lorsque la guerre prit un caractère d'inimitié entre les musulmans et les chrétiens, il était passé dans le camp serbe et d'autres avaient suivi son exemple. Cet homme, petit et leste, s'offrit pour prendre la ville. Accompagné du Serbe Ousoue-Mirko, homme grand et fort, et de cinq autres individus déterminés, ils traversent avant le jour, le 12 décembre 1806,

les fossés extérieurs. Konda savait juste où on pouvait passer entre les postes sans être vu, et, arrivés sains et saufs dans la ville, au lieu d'aller droit à la porte, ils se dirigèrent vers la ville pour tromper l'ennemi, puis tout-à-coup, ils retournèrent sur leurs pas et avancèrent vers la porte des chrétiens. Un poste les rencontra et leur cria : *qui vive!* Konda, parlant turc, répondit ; Des soldats d'Usurbeg! un des chefs des Krdschalis. Il put donc prendre la garde par derrière, et comme c'était la fête du Bairam, les coups de feu furent pris pour son commencement. La garde se défendit tellement que quatre des campagnons de Konda furent tués ; mais, aidé de Mirko et d'un camarade blessé, il put, quoique blessé lui-même, ouvrir la porte au moyen d'une hache. Miloje s'y précipita, Tzerni-George escalada les murs, et un combat acharné commença. On tirait tellement des fenêtres qu'il fallut mettre le feu à beaucoup de maisons. Le Serbe Tscharapitsch fut tué à la porte de Stamboul, et à 10 h. la ville était évacuée par l'élite des Turcs, qui s'était retirée dans la forteresse.

Les Autrichiens n'ayant pas su dire si le territoire turc comprenait ou ne comprenait pas l'île appelée *Kriegsinsel*, au confluent de la Save et du Danube, les Serbes s'en emparèrent et purent affamer leurs ennemis. Soliman avait déjà employé le même lieu pour prendre Belgrade.

En décembre, Guschanz-Ali fut obligé de se rendre ; il s'embarqua pour Vidin avec ses Krdschalis. Soliman-Pascha devint alors maître de la forteresse. Schabatz se rendit en février 1807, et Oujitze en juin, de manière qu'il n'y avait plus d'endroit occupé par les Turcs en Servie, état que les Serbes ne peuvent oublier, et qui est encore la source de leur mécompte de voir aujourd'hui des Turcs dans trois forteresses. Les succès des Russes en Moldavie furent certes une puissante diversion pour les Serbes.

Tzerni-George montra d'abord beaucoup de modération ; deux hommes qui voulurent piller Belgrade furent tués, et leurs corps furent pendus aux portes de la ville. Il accueillit

bien ceux qui s'échappèrent de la forteresse. Néaumoins, les Turcs étaient probablement déjà voués à la mort, car Guschauz-Ali, passant devant Poretsch, eut à essuyer la décharge d'une batterie de Milenko, et les Serbes, furieux de l'avoir manqué, le poursuivirent en bateaux, et même sur le territoire autrichien. Guschanz, en vrai osmanli, répondit noblement à cette insulte, en renvoyant de Vidin les otages serbes qu'il avait avec lui, quoiqu'on eût tué encore par dessus le marché ses serviteurs, qui devaient lui amener par terre des chevaux.

Les Serbes voulaient se venger des Dahis, et continuèrent dans la même voie d'inutile cruauté. Lorsque Soliman vit qu'on ne pouvait pas l'aider, il demanda à pouvoir se retirer librement. On le lui accorda et on lui donna une escorte; mais le 7 mars 1807, accompagné de 200 janissaires et de quelques familles turques, il fut assailli à quelques heures de Belgrade, et l'escorte eut la lâcheté d'aider à ce massacre, auquel personne n'échappa. Pendant deux jours, on rechercha les Turcs à Belgrade pour les tuer, et ceux qui vivaient encore le troisième jour furent envoyés à Vidin, car ce n'étaient que des pauvres. Quelques uns se firent baptiser. Mladen, Miloje, le knes Sima Markovitch, Vele Ilitsch et d'autres s'enrichirent de cette affreuse manière. A Schabatz on se permit aussi de semblables méfaits.

L'inimitié des Turcs était donc irréconciliable, lorsque Pierre Itschko revint de la capitale, en apportant au lieu de la confirmation du traité les Teskeres du Haratch. Peut-être les chefs serbes eurent-ils vent de cette plaisanterie avant de s'abaisser à ces boucheries. Néanmoins, aucune chanson ne les a sanctionnées, et les vieux knes secouaient la tête en disant secrètement « que ce n'était pas bien et qu'on le paierait. »

La Servie était devenue un camp, chaque maison fournissait un ou deux soldats, les autres soignaient les affaires de la famille. Entre voisins, on se relevait chaque semaine à tour de rôle. On ne recevait pas de solde. Chacun avait ses armes, et chaque ville ou village envoyait des vivres aux siens deux fois

par semaine. D'une autre part, outre les anciens knes, il existait alors des voïvodes ou chefs militaires avec un pouvoir indépendant. Ils commandaient à de petits et de grands bouloubachis, ils nommaient et renvoyaient ceux-ci, et étaient entourés d'un certain nombre de jeunes cavaliers ou *Momki*, qui formaient à eux seuls la cavalerie. Ces derniers, sans être payés, recevaient des voïvodes des chevaux, de beaux habits et d'autres présents, outre le butin qu'ils partageaient. Quelques voïvodes avaient jusqu'à 50 Momki.

Naturellement les knes n'étaient rien à côté de ces capitaines qui s'appropriaient, les uns les octrois dans leur district, les autres les immeubles des Turcs. En demandant la Poresa, ils y ajoutaient quelque chose pour eux, quelques uns exigeaient la dîme, et même des corvées.

Cependant, tous les voïvodes n'étaient pas si indépendants; parmi eux on distinguait les suivants. Jacques Nenadovitch, ayant soulevé le district de Valievo et pris Schabatz, Louka Lasarevitch ne se sépara de lui que petit à petit. Jacques nomma un voïvode à Oujitze, après la prise de cette ville, et en 1807 il occupa le Jadar et la Radjevina, et se regarda dans tous ces districts comme le seul seigneur. Milenko et Pierre Dobriniatz avaient poussé à la révolte le district de Pojarevatz, puis Milenko avait conquis l'île et le district de Poretsch, et Pierre le pays autour de Paratchin. Le district Resava était leur allié, de manière qu'ils avaient l'air des maîtres du pays en-deçà de la Morava.

Dans la Schoumadia, Tzerni-George était le chef. Depuis la mort de Katitsch et de Tscharapitsch, qui avaient partagé son pouvoir, il était craint à Grotzka et à Belgrade, comme à Kragoujevatz et avait pris Pojega. Il n'y avait que Milan Obrenovitch à Roudnik et Vouitza, frère de feu Gjousche et son successeur à Semendria, qui jouissaient de quelque crédit à côté de lui.

Dans cet état de choses, les knes se voyaient trompés dans leur attente, et regrettaient d'avoir rejeté les commandements militaires autant que de les avoir confiés à des chefs qui se

faisaient appeler *Gospodar*, grands messieurs, et ne maintenaient guère l'ordre. Le sénat, ou *Soviet*, composé de douze membres soldés, un pour chaque district, devait remédier à ce mal et faire contre-poids au pouvoir militaire. Philippovitch, secrétaire de l'assemblée, la fonda et conduisit surtout les affaires; mais cet homme probe mourut trop tôt. Son successeur Jvan Jougovitsch était tout aussi habile, mais plus orgueilleux et obstiné, il jouit de moins de crédit.

Le sénat ordonna la vente des immeubles turcs; il tâcha de conserver la dîme pour l'entretien des troupes. Il fit signifier à Dobriniatz que ce n'était pas à lui à s'approprier le péage du bac de Pojarevatz, sur la Morava. Il fixa des impôts et des taxes pour l'église, et prit des arrêtés pour l'établissement d'écoles et de tribunaux. Chaque chef-lieu de district devait avoir son école, et à Belgrade fut établie une grande école (*Velika schkola*) avec trois professeurs pour les sciences historiques, mathématiques, et même pour un petit cours de législation. Jougovitsch, ex-professeur de Carlovitz, y donna des leçons.

Chaque kmet de village eut sa juridiction; chaque cadi, dans les chefs-lieux de districts, fut remplacé par un magistrat avec un assesseur et un secrétaire. Le sénat formait une cour d'appel.

Quant à l'élection des sénateurs, chaque *sovietnik* devait bien être élu librement; mais comment ne pas choisir celui proposé par le seigneur ou voïvode? Jacques Nenadovitch pouvait-il être attaqué par son neveu Prota, qui fut pendant quelque temps président du sénat? Le sénat, comme émané trop directement des chefs militaires, ne put pas toujours faire exécuter ses arrêts. Des voïvodes continuaient leur usurpation et influençaient les magistrats; ils ne voulaient pas obéir à des personnes non militaires. Tzerni-George voyant au commencement qu'on faisait des ordonnances qui lui déplaisaient, sortit et fit diriger les fusils de ses gens contre les fenêtres du sénat. « Il est facile, s'écria-t-il, de faire des lois » dans des chambres chauffées, mais qui se mettra à la tête » quand paraîtront les Turcs? »

Toutes les années, vers Noël, tous les voïvodes s'assemblaient à Belgrade; dans cette *Skoupschtina* ou diète, on décidait ce qu'on entreprendrait le printemps suivant, et chacun déposait ses comptes pour fourniture de munition, espionnage et soin des blessés. On fixait la poresa; on y recevait les plaintes, et quelquefois on conduisait en prison l'un ou l'autre voïvode. Les affaires les plus importantes se traitaient donc dans cette diète, que le sénat ne remplaça pas.

Il s'agissait alors de savoir si on pourrait tenir en bride les voïvodes en déférant à Tzerni-George le commandement en chef. D'abord, il n'avait pas eu tant à dire; Jacques Nenadovitch lui avait signifié même devant Belgrade que son pouvoir cessait à la Koloubara. Mais les événements de 1806 lui donnèrent un grand crédit; il nomma un voïvode dans le Potserina qu'il reprit; il secourut le pays en-deçà de la Morava et s'empara de Belgrade. Les Krdschalis, transfuges devenus Bekiares serbes, lui obéissaient surtout. Il avait sous lui l'artillerie qu'on avait achetée, trouvée ou rendue propre au service, au moyen d'un certain Milosav Petrevitch (1). Enfin, il passait déjà à l'étranger pour le chef des Serbes. Cependant les *Gospodars* n'étaient pas disposés à lui accorder un pouvoir absolu; ils entrevoyaient bien la nécessité d'un commandant suprême, mais ils n'en voulaient qu'un qu'on pût conserver ou démettre à volonté. Le sénat leur parut utile pour contre-carrer les projets de Tzerni-George, tandis que celui-ci pensait se servir du sénat contre ses compétiteurs. Naturellement, les sénateurs étant choisis sous ces deux points de vue, la zizanie du pays se mit dans le sénat.

Le district de Kragoujevats ou de Tzerni-George avait envoyé au sénat Mladen Milovanovitch, qui avait été, comme ce dernier, au service autrichien et haïdouk, et avait marié son neveu avec la fille de Tzerni-George. N'étant pas fait pour la guerre, à cause de sa taille et la difficulté qu'il avait à se mou-

(1) Cet homme, de son état cordonnier, devint horloger en voyant faire des montres, et fit fondre des canons en Servie.

voir, on le jugea bon pour le conseil, où il pouvait déployer son éloquence persuasive. En 1807, il conduisait tellement à lui seul toutes les affaires, que les autres sénateurs ne voulurent plus souffrir cet empiétement. Abraham Loukitsch, des districts de Roudnik et de Pojega, et Ivan Protitch, ami de Milan de la nahie de Pojarevatz, firent surtout de l'opposition.

Mladen et Miloje, vieux camarades, demeurant encore sous le même toit, tenaient en respect Belgrade avec leurs Bekiares et leurs *Momki*. Ayant reçu la première part du butin lors du pillage, ils continuaient à s'emparer des meilleures maisons, des boutiques et des terres. S'étant approprié la douane de Belgrade et d'Ostrouschnitza le commerce extérieur était dans leurs mains. Ils affermèrent la douane, les maisons et les terres à un prix fixé par eux, et ils forcèrent souvent les paysans à des corvées.

Loukitsch et Protitsch firent passer enfin au sénat l'arrêté que Mladen devait quitter Belgrade. Tous les sénateurs signèrent, Tzerni-George l'approuva, et Mladen dut conduire les Bekiares à Deligrad; puis Jougovitsch fut attaqué. Mais celui-ci et Mladen ne crurent pas leur influence perdue et amenèrent un autre sujet de dissentiment.

Après le pillage de Belgrade, lorsqu'on baptisa et éleva comme chrétiens des enfants turcs, chacun vit qu'on ne pouvait penser à se réconcilier avec le grand-seigneur. Les plus pacifiques conseillaient même de s'adresser à une puissance chrétienne avant l'attaque des Ottomans. Les chefs crurent devoir rassurer le peuple par la présence d'un employé russe. On était allié tout naturellement avec la Russie, puisqu'elle était en guerre avec les Turcs depuis 1806. Les députés serbes au quartier-général russe demandèrent qu'on leur envoyât Radofinikin qu'ils avaient déjà vu. Tzerni-George n'était pas tout-à-fait de cet avis, parce que cet homme était un Grec, gens dont les Serbes se défiaient, d'autant plus qu'ils n'étaient pas déjà en bons termes avec le métropolite Leonti, aussi un Grec. Néanmoins, son objection arriva trop tard, les conseillers étaient déjà en route.

Rodofinikin n'eut rien de plus pressé que de lier connaissance avec Leonti et de critiquer à la grecque les Serbes relativement aux *Momki* et au pouvoir exorbitant des voïvodes, qu'il conseillait de diminuer; enfin on vit plutôt en lui l'ennemi grec que le diplomate russe.

Mladen et Jougovitsch se servirent de la défiance de Tzerni-George envers cet envoyé pour se réintégrer dans leurs places. Ils lui représentèrent qu'on ne les attaquait que pour le renverser, et que Radofinikin et Léonti étaient en cela d'accord avec leurs adversaires. Ils voulaient établir en Servie un gouvernement grec comme dans les principautés valaques, et avaient été gagnés par les Phanariotes.

Jougovitsch raconta que Leonti avait pris à son service un des deux envoyés de Constantinople qui étaient venus pour traiter de la paix et qu'on avait renvoyés. Cet homme devait s'appeler Nicolas, et il avait parcouru pendant l'hiver le pays avec le métropolite pour soulever le peuple contre ses chefs, en leur insinuant que ces derniers ne cherchaient qu'à s'enrichir pour décamper ensuite, et laisser le pays à la merci des Turcs. Rodofinikin devait être du complot, car il avait demandé à traiter en personne avec les nouveaux députés de Constantinople, venus dans la Kraina. Lui, Léonti et Nicolas s'y étaient rendus dans un but secret. Tzerni-George, déjà soupçonneux, donna dans le panneau ; il fit éloigner Nicolas, et fit sentir sa mauvaise humeur à Leonti. Mladen et Jougovitsch revinrent à Belgrade. Au milieu de cette zizanie, causée par les prétentions des militaires, s'ouvrit la campagne de 1809. Néanmoins, il faut d'abord relater encore quelques événements antérieurs à 1807.

Lorsque Tzerni-George était devant Oujitze, Jacques Nenadovitch essaya depuis la Radjevina de pénétrer en Bosnie, tandis que depuis Poretsch Milenko tâcha d'occuper la Kraina, gouvernée par la famille des Karapantschitch, qui s'étaient brouillés avec les Turcs. Jacques Nenadovitch envoya en Bosnie deux députés avec des proclamations, dont l'un, un voleur, fut tué dans l'ivresse, et l'autre, un moine, revint, mais il y fit ensuite passer des hommes armés. Ils tuèrent un collecteur du Haratsch et

soulevèrent quelques villages, mais l'arrivée des musulmans fit rentrer tout dans l'ordre. Il fit bâtir alors un bateau, et transporta près de 1,000 hommes qui érigèrent une redoute; mais les musulmans la prirent et débarquèrent en Servie, de manière que Losnitza fut menacé. Milenko, d'abord heureux, fut enfermé près du Stoulik par Molla-Pascha, successeur de Pasvan-Oglou à Vidin, et ne put pas se mettre en communication avec les Russes.

Tzerni-George, maître du Starivla, aurait dû marcher sur Novibazar; mais la position des deux commandants ci-dessus mentionnés l'engagea à secourir Milenko, et à envoyer à Jacques Nenadovitch, Miloje avec les Bekiares. Malgré ses fanfaronnades et les beaux costumes de ses soldats, ce dernier ne dut dans la première affaire sa vie qu'à son cheval, et y laissa son bonnet. Le reste de l'été on se battit avec les Bosniaques dans la campagne, et une fois pendant deux jours autour de la redoute. Vers la fin de l'automne, les musulmans repassèrent la Drina.

Dans la Kraina, Isaiev avec des Russes se réunit à Tzerni-George, et ils remportèrent un avantage qui donna lieu à un pompeux bulletin, où on disait avoir tué 1,500 Turcs, pris huit redoutes avec des munitions, une caisse pleine de ducats, et de beaux chevaux. Malgré cela, Tzerni-George parti, Isaiev et Milenko assiégèrent inutilement Négotin, et durent se replier sur le mont Mirotsch.

Le seul Haidouk Veliko fit alors des conquêtes. Né dans la Tzerna-Reka, et simple bouloubaschi, il demanda au sénat un drapeau et la permission de rassembler des volontaires. On le lui accorda, et quoique avec peu de camarades, il assiégea un beg à Podgoratz, et le força de se rendre en allumant des tonneaux pleins de paille autour de sa palanque. Il le fit conduire à Vidin, après avoir échangé avec lui ses habits et son cheval, et lui avoir pris son argent. Veliko put alors enrôler plus de monde, et nomma des porte-drapeaux, des bouloubaschis, et même un bimbaschi. Il partagea le butin, en envoya une partie à Belgrade, et résista aux Turcs arrivant de Vidin. Une nuit, il se glissa dans leur camp, et tomba sur eux en criant: Veliko

est là, et est victorieux! Depuis lors il fut *Gospodar* dans la Tzerna-Reka.

Dans ce temps-là, les Russes avaient conclu à Tilsit un armistice avec les Turcs, et ne recommencèrent la guerre qu'au printemps de 1809, en même temps que les Serbes. Milenko dépassa le mont Mirotsch, des Russes vinrent l'aider, et ils assiégèrent Kladova.

D'un autre côté, la Drina fut franchie dans trois places, Vischegrad fut attaqué, le knes Sima Markovitsch entoura Srbernitza, Jania et Belina, et monta contre les montagnes bosniaques. Les Bosniaques musulmans se défendirent vaillamment. Mouo Orougdschitch y fut tué, et Louka Lasarevitch montra souvent son épée avec l'inscription de Charles VI. Partout où on arrivait, les chrétiens se soulevaient, et le knes Ivan, le même qui avait racheté les prisonniers de Koulin, se mit à leur tête.

Tzerni-George se rendit dans le sud pour se mettre en liaison avec les Monténégrins, et séparer la Bosnie d'avec la Turquie. Il arriva près de Sienitza par la montagne, et rencontra les Bosniaques et les Turcs sur la plaine de Souodol. N'ayant que fort peu de cavalerie, il fut sur le point d'y être battu, les ennemis pouvant déployer bien leurs cavaliers. Alors il rassembla ses troupes nouvellement organisées autour de ses canons. Voule Ilitsch de Semendria, à la tête des *Momki* et des Bekiares, se jeta avec force sur l'ennemi en criant : Les Turcs fuient, et ayant produit du désordre, on put remporter une victoire complète sur le pascha. On marcha sur Sienitza, et de là sur le territoire de la tribu des Vassoevitch et vers Drobniak, où on rencontra les premiers Monténégrins. C'était la première fois qu'ils voyaient des canons. Un voïvode serbe resta avec eux, tandis que le gros de la troupe rebroussa chemin pour prendre Novibazar, et vraiment les Turcs furent bientôt acculés dans le fort supérieur. Des Herzégoviniens et des Bosniaques se soulevèrent dans ces contrées; si on avait réussi à s'emparer de Novibazar, la révolution serbe aurait pris une tout autre fin.

Comme les amis de Tzerni-George avaient alors plus de pouvoir que jamais, le knes Sima passa la Drina à la place de Jacques Nenadovitch alors blessé; puis Pierre Dobriniatz fut remplacé dans les redoutes au sud d'Aleksinitze par Miloje, homme haineux, recommandé par Mladen, auquel Pierre ne voulait pas obéir. Malheureusement les débordements du Danube empêchèrent les Russes d'arriver à temps.

Les Turcs attaquèrent donc vigoureusement, en juin 1809, les redoutes au-devant de Nisch. Celle de Kamenitza, commandée par Étienne Singelitsch, knes de Resava et ami de Dobriniatz, avec 3,000 hommes, se défendit héroïquement, et n'obtint aucun secours du misérable Miloje. Lorsque les Turcs montèrent à l'assaut pardessus les cadavres des leurs remplissant les fossés, Étienne continua de se défendre; enfin il alluma sa provision de poudre et se fit sauter lui et les ennemis.

Les Turcs étaient si nombreux que cette perte ne leur fut pas sensible. Miloje, qui avait espéré s'établir à Nisch, fut obligé de se sauver à Deligrad, en abandonnant ses canons et ses bagages. Pierre Dobriniatz ne voulut pas l'aider, pour lui rendre la pareille. Il revenait d'une course au moment où cette déroute avait lieu, et dit simplement à ses gens: « Sauvez ce que vous pouvez. »

Tzerni-George reçut ces malheureuses nouvelles devant Novibazar. Il ordonna alors au knes Sima et à Milenko d'aller sur la Morava; il abandonna sa position à Sienitza et leva le siége de Novibazar, sans s'inquiéter du voïvode laissé dans le Montenegro. Il arriva à temps pour placer des troupes à Tchoupria. Or, malgré son arrivée et celle de Milenko, la fortune fut contre les Serbes, et il fallut rétrograder à Tchoupria. Mais comme on rapporta aux chefs laissés dans ce dernier point fortifié que les Serbes étaient totalement battus et s'étaient sauvés dans la montagne, ces hommes, nommés Raditsch et Jokitsch, quoique probes, eurent la malheureuse idée de détruire leur tête de pont; de sorte qu'à l'arrivée de Tzerni-George Raditsch était occupé à faire passer la Morava

à ses canons et à ses munitions, et Jokitsch détruisait la redoute. Tzerni-George vit brûler celle qui protégeait la droite du fleuve; dans sa juste colère, il tira sur Jokitsch. Mais il n'y avait pas de temps à perdre, il fallait employer la nuit pour arriver à Jagodin.

Veliko s'était tenu quelque temps à Bania; un jour, voyant des troupes serbes avec leur drapeau, il se crut sauvé, et se fit jour à travers les Turcs pour concerter avec ses compatriotes une attaque commune; mais les secours étaient trop faibles. De retour à Bania, il dut se contenter de sauver quelques braves soldats, et traversa de nouveau le camp turc.

Alors, tout le pays sur la droite de la Morava fut au pouvoir des Turcs, qui s'y conduisirent sans politique comme à leur ordinaire. Rodofinikin ne se crut plus en sûreté à Belgrade et passa le Danube avec Pierre Dobriniatz. Déjà les Turcs menaçaient d'arriver sur la rive gauche, et surtout Guschanz-Ali disait vouloir réaliser la visite promise à Tzerni-George à Topola.

Vis-à-vis de Pojarevatz se placèrent Mladen, le knes Sima et Vouitza; Tzerni-George fortifia le mont Lipar, près de Jagodin. Les Russes ayant passé le Danube, les Turcs furent obligé d'aller à leur rencontre, ce qui donna aux Serbes les moyens de chasser Guschanz-Ali du pays qu'il occupait et de repousser les Bosniaques qui attaquaient Losnitza. Leurs pertes furent réparées par les Bosniaques chrétiens, qui les avaient suivis dans leur retraite sur la Drina. On leur assigna des terres à Kitog.

Les échecs éprouvés par les Serbes firent du tort à Tzerni-George, engagèrent ses rivaux à se mettre en avant, et donnèrent beau jeu aux intrigues des Turcs comme de l'étranger. Jacques Nenadovitch demanda dans le camp de Losnitza, lorsque les Turcs se furent retirés, qui garderait désormais cette frontière : « Le même qui l'a fait jusqu'ici, repartit Tzerni-» George, en pensant à son interlocuteur. — Non, répondit » Jacques; que ceux qui repoussent les secours étrangers et » s'attirent des ennemis le fassent. » Il faisait allusion au refus

de Tzerni-George d'appeler une force notable de Russes en Servie. Nenadovitch fit rassembler les troupes et leur présenta son neveu le Protopapas : « Voyez, j'ai envoyé celui-ci, » il vous a trouvé un gracieux empereur ; mais Mladen et » Miloje rejettent le protecteur, et veulent être eux-mêmes » empereurs et rois. » L'irritation devint telle qu'on manqua d'en venir aux armes, et Nenadovitch en sortit avec plus d'autorité que jamais.

Dans la Skoupschtina du nouvel an de 1810, il apparut avec 600 hommes, c'est-à-dire avec plus de monde que tous les autres, et ceux-ci criaient dans les rues : « Nous voulons l'empereur ! » Il parla avec véhémence contre Mladen. Tzerni-George s'écria : « Si Mladen a mal fait, prends sa place et fais mieux. » Vous voulez l'empereur; moi aussi. » Ainsi, le désir de J. Nenadovitch fut satisfait ; Miloje fut exilé à Ostrouschnitza, et Mladen dut aussi se tenir éloigné quelque temps. Jacques Nenadovitch fut président du sénat, et prétendant ne pouvoir payer tant d'employés, il éloigna les sénateurs qui lui déplaisaient. Il partageait donc le pouvoir avec Tzerni-George, et sous son influence une ambassade partit pour demander du secours à la Russie.

Milenko devait en être ; mais arrivé à Poretsch, il crut suffisant d'y envoyer son secrétaire ; il refusa l'obéissance à son chef et mit son district en rébellion. Veliko se rendit auprès de lui, parce qu'on s'était plaint tellement de lui qu'on voulait l'enfermer dans une tour. Il rassembla ses gens et leur dit : « Lorsque je suis venu ici, je croyais qu'on me demanderait » combien de blessures j'avais reçues, combien de chevaux » avaient été tués sous moi ; au lieu de cela, on me parle de » femmes, partons d'ici. » Les deux amis espéraient un bon résultat de l'envoi de Pierre Dobriniatz au quartier-général russe.

Ce dernier se présenta comme le plénipotentiaire de la nation serbe, qui l'avait chargé de demander le retour de Rodofinikin et quelques troupes, en même temps qu'il annonçait aux Serbes qu'aucun secours ne serait donné si on ne changeait le commandant en chef et tout le sénat. Il abandonna

pas son plan lors de l'arrivée de l'ambassade serbe véritable. Il sut convaincre Milan de Roudnik que Tzerni-George tendait au pouvoir absolu, et obtint son assentiment à ses idées.

Tzerni-George était réellementmenacé, tandis que le pays était divisé en partis, les uns parlementant avec les Turcs, d'autres pensant à se livrer à la France; mais Tzerni-George s'adressa par le secrétaire Jougovitsch à l'Autriche, qui, vu ses plans assez arrêtés, ne lui fit pas de réponse satisfaisante. De plus, il fut assez heureux de trouver un archimandrite russe, nommé Philippovitch, qui mit le nouveau général russe au fait du véritable état des choses, et sut se faire appuyer pendant quelque temps par Milan. Dans une proclamation de mai 1810, Kamenski appela les Serbes les frères des Russes, des compatriotes de race et de croyance, et leur promit assistance, tout en reconnaissant leur chef Tzerni-George. Naturellement, ceux qui avaient de l'affection pour la Russie ne pouvaient pas s'opposer à celui qu'elle reconnaissait ni entrer en dispute quand l'union était nécessaire pour la guerre des Russes. Ainsi, ils remirent leurs projets à un autre temps, et au printemps ils avaient tous repris les armes contre les Ottomans.

On fit la guerre dans la Kraina, dans les redoutes, au confluent des deux Moravas et sur la Drina. Les meilleures troupes, 4,500 fantassins, et 1,500 cavaliers entrèrent dans la Kraina pour donner aux Russes une bonne idée des Serbes; ils étaient commandés par Pierre Dobriniatz. Des Russes sous Zouccato arrivèrent, et on prit Negotin, Brsa-Palanka et Kladova.

D'une autre part, Chourschid pascha de Nisch, se mit en mouvement avec 30,000 hommes. Les Serbes ne purent résister, même dans leurs redoutes. Ayant laissé une petite troupe devant Deligrad, le pascha prit Krouschevatz ainsi que Jasika, et commença à dévaster le pays, ce qui était le plus dangereux. En effet les Serbes de ces contrées de service dans les redoutes étaient portés alors à retourner chez eux pour protéger leurs familles. Quand les hommes deKrouschevatz et de Levatschka-

Rieka se dispersèrent, quand Kragoujevatz fut menacé, et les habitants de ce district abandonnèrent la redoute de Deligrad, ou la plus avancée, Tzerni-George devint très inquiet, et écrivit à Pierre Dobriniatz « qu'il devait venir avec ses troupes ou » engager les Russes à envoyer une partie de leurs forces. » Une des deux choses ; l'une ou l'autre aussitôt. A quoi sert » d'avoir Kladova? si on perd tout ici, comme il y a un an. » Sans attendre une seconde mission, il devait se mettre en » route tout de suite, et marcher nuit et jour, toute l'exis- » tence de la Servie étant menacée. »

Zouccato envoya 3,000 Russes avec le colonel Orourk ; Veliko les conduisit, et ils se réunirent aux Serbes, près de Jasika. Orourk leur inspira le courage de descendre dans la plaine de Varvarin ; Chourschid-Pascha en fut charmé, et dit à ses Turcs : « Vous vous êtes toujours plaints de ne pouvoir trouver » les Serbes dans la plaine, ici vous les avez. Vous allez montrer » si vous êtes dignes de manger le pain du sultan. » Il attaqua incontinent les Serbes. Le carré russe resta immobile, et sous sa protection les Serbes firent de si heureuses attaques qu'ils prirent sept drapeaux. Le soir Chourschid éleva une redoute.

Le peuple dispersé commença à revenir ; mais le danger n'était pas passé, car 40,000 Bosniaques avaient franchi la Drina. Tzerni-George demanda qu'on laissât au moins les Russes un mois avec lui, et que Dobriniatz lui envoyât de nouveaux secours. « Qu'ils arrivent, disait-il, une minute plus tôt, afin » que je puisse envoyer des secours une minute plus tôt à la » Drina. » Les Turcs y ayant pillé le pays se jetèrent sur Losnitza, qu'ils canonnèrent pendant douze jours, de manière que le voïvode Antoine Bogitschevitch ne pouvait plus se tenir longtemps. Ce fut alors un grand bonheur que Chourschid rétrogradât de mauvaise humeur sur Nisch, après avoir tenté encore une fois la fortune en plein champ, et tâché de se tenir dans sa redoute,

Tout de suite Tzerni-George marcha vers Losnitza avec toutes les troupes dont il put disposer, avec le peuple de Kragoujevatz, de Semendria, de Grotzka et de Belgrade, ainsi

qu'avec quelques Cosaques. Louka Lasarevitch arriva de Schabatz et Jacques Nenadovitch de Valievo. Dans la nuit du 5 octobre, ils étaient à 1/2 l. du camp ennemi, et y élevèrent une redoute. Les musulmans les attaquèrent le matin; mais bientôt ils furent chassés vers la Drina dans leurs grandes redoutes, et les Serbes se fortifièrent à côté d'eux. Le lendemain eut lieu la bataille décisive. On commença à se canonner et à tirailler, puis on en vint aux mains. « Ce n'était pas autre chose, disait » Tzerni-George; nous nous sommes mêlés, et nous nous » sommes battus deux heures au sabre, nous avons tué beau- » coup de musulmans, coupé beaucoup de têtes, ils ont perdu » trois fois plus de monde que nous, c'est la plus grande bataille » livrée. Le champ de bataille nous est resté. » En effet, les Turcs avaient tellement souffert qu'ils repassèrent la Drina; mais Tzerni-George les y poursuivait déjà, quand des envoyés du pascha proposèrent de ne dépasser la Drina, ni les uns ni les autres.

On avait donc fait une heureuse campagne; Orourk avait pris Bania en venant en Servie et Gourgouschovatz en s'en retournant; Kladovo était occupé. Le pays depuis Poretsch jusqu'au Timok était devenu serbe.

D'un autre côté, Mladen et Jougovitch, de nouveau maîtres absolus, les Gospodars étaient résolus d'arriver à une décision péremptoire à la diète prochaine. Milenko, Dobriniatz et Milan étaient au quartier-général de Zouccato, et Jacques Nenadovitch et les siens à Valievo. Ils voulaient réduire tellement le pouvoir de Tzerni George qu'on pût lui ôter sa place; mais Mladen et Jougovitch devaient être éloignés tout-à-fait. Ils espéraient que la présence d'un régiment russe les aiderait, en intimidant Tzerni-George, qui se croyait aussi moins agréable aux Russes que ses adversaires; puis ils pensaient pouvoir risquer un coup décisif avec leurs gens, et au moyen de leurs amis à Belgrade, ainsi que du peuple soulevé par Mladen.

Heureusement, ils ne cachèrent pas assez leurs projets. Un jour, Tzerni-George visita Louka Lasarevitch, qui soignait

sa blessure reçue sur la Drina. Tzerni-George lui dit, moitié en plaisantant : « Ainsi il arrive à celui qui ne se conduit » pas bien. » Louka crut le complot éventé, et, soit dévouement ancien à son chef, soit crainte de non-réussite, il lui découvrit tout ce qu'il savait. Lazar Voinovitch, secrétaire de Milan, arrivant sur ces entrefaites, Tzerni-George le gagna et en apprit encore davantage.

Tzerni-George se prépara alors à mystifier ses ennemis à la diète et à se procurer justement le pouvoir qu'on redoutait. Or, ne se présentant pas assez tôt, ces derniers lui en fournirent les moyens. Milenko et Dobriniatz attendaient le régiment russe, J. Nenadovitch ne voulait venir qu'avec eux. Tzerni-George put donc gagner tous les petits voïvodes.

A la diète du nouvel an de 1811, Tzerni-George fit passer deux résolutions qui changeaient tout l'état du pays. La première était que désormais les voïvodes ne dépendraient plus que du commandant en chef et du sénat, et non de plus grands Gospodars. On entreprit presque une nouvelle division territoriale. Les districts administrés par des bolouhaschis de Milenko eurent huit voïvodes. Milosch Obrénovitch, qui commandait au nom de son frère Milan les districts de Roudnik et de Pojega, perdit l'un et les deux tiers de l'autre. Des voïvodes dépendants de Nenadovitch ou de Louka, tels que Ant. Bogitschevitch, Milosch Potzeratz, Stojan Tschoulitsch, se trouvèrent être indépendants. Naturellement, les petits voïvodes furent portés pour ces innovations.

La seconde résolution fut une reconstitution du sénat. On sépara ses fonctions judiciaires et administratives ; les petits sénateurs formèrent un tribunal, tandis qu'une espèce de ministère, composé des hommes les plus capables, devait être chargé des autres attributions. Ils devaient s'appeler *Popetschiteli*; l'un avait l'administration de la guerre, l'autre la justice, un troisième les affaires étrangères, un quatrième le culte, un cinquième l'intérieur et un sixième les finances. On voulait occuper dans ce ministère Milenko et Dobriniatz, outre Mladen, le knes Sima Markovitch et Dosithei Obradovitch,

tous amis de Tzerni-George. La première résolution éloignait les deux premiers de leurs districts, et la seconde les sortait de leur position ancienne; or, Mladen ayant le ministère de la guerre, il ne leur restait que peu d'influence. On avait aussi décrété que leur opposition équivaudrait au bannissement. Après cela, le commandant en chef fit prêter serment aux voïvodes de n'obéir qu'à lui, et chacun retourna dans son district.

Le régiment russe n'arriva qu'après que tout fut achevé, mais les opposants auraient pu protester et s'y opposer, ils avaient Veliko avec 70 fidèles Bekiares et un parti. Cependant ils avaient à courir la chance d'un combat, et la mort subite de Milan affaiblit leur influence. Cet homme devint malade et mourut à Boukarest les derniers jours de 1810, peu après que Lazar Voinovitch fut retourné auprès de lui. Quelques personnes prétendirent qu'on l'avait empoisonné. De plus, Jacques Nenadovitch se prononça pour Tzerni-George en mariant son fils Jevrem avec la fille de Mladen, et il n'arriva qu'avec deux gardes. Dobriniatz, Milenko et Veliko restèrent alors seuls.

Tzerni-George fit de grands présents au dernier, lui renouvela sa dignité de voïvode de Bania, et l'appela souvent son fils, en disant que : « son fils aîné Alexis ne lui était pas plus cher. » Il le gagna donc, puis il l'éloigna. On inventa une lettre portant que les Turcs étaient déjà arrivés de Nisch jusqu'à Bania, un Tatare couvert de sueur dut l'apporter. Veliko partit de suite avec tous ses Bekiares. Le parti de l'opposition ne perdit pas pour cela courage. Étienne Jivkovitch, le plus riche citoyen de Belgrade, et ancien adversaire de Mladen, conseillait d'essayer une révolte sous la conduite des deux chefs restants. Il voulait commencer par un assaut de la maison de Mladen, mais Milenko et Dobriniatz prétextèrent le manque de monde dévoué. Jivkovitch repartit : « Ne sommes-nous pas trois? » n'avons-nous pas nos *momki*? Aux premiers coups de feu, » le peuple de la ville, haïssant Mladen, et les campagnards » avides de butin nous soutiendront. » Certainement, ils auraient été aidés. Milosch Obrenovitch, affecté par la mort de

son frère, avait déjà envoyé une lettre dans laquelle il promettait 2,000 hommes, mais elle arriva trop tard. Dobriniatz et Milenko n'espéraient plus, et disaient à Jivkovitch qu'il leur manquait des munitions. Ce dernier en alla rassembler quelques sacs, mais ils avaient perdu courage et ne lui répondirent rien.

Tzerni-George, sûr de n'avoir rien à craindre d'eux, n'avait plus qu'à savoir ce qu'il avait à attendre du régiment russe de Neuschlot, commandé par le colonel Balla. Après avoir dîné chez Mladen avec Dobriniatz, Milenko et ce dernier, et accompagnant le colonel à la maison, Tzerni-George entra en dispute avec Milenko et ordonna à son garde de lui ôter son sabre. Balla intercéda pour Milenko, chez qui il demeurait; alors Tzerni-George ôta son bonnet, et pria Balla de lui dire au nom du pain de l'empereur, s'il était venu pour soutenir le parti de Milenko. Balla répondit qu'il était arrivé pour secourir la nation serbe commandée par Tzerni-George. « Alors » laisse-moi prendre et baiser ta main à la place de celle de » l'empereur, » s'écria Tzerni-George. Il ne pensa plus à la rixe avec Milenko.

Le lendemain, il envoya à Milenko et Dobriniatz leur nomination dans le sénat, où ils avaient la minorité depuis la défection de Nenadovitch. Quoique prévoyant le bannissement, ils refusèrent, espérant qu'on les laisserait vivre en particuliers dans leurs districts. Mais ils reçurent le lendemain le décret de leur bannissement, et on reprochait à Dobriniatz sa fuite devant Deligrad, celle avec Rodofinikin, ses prétentions à se dire député de la nation sans l'être, et le reliquat de ses comptes de douane. Quant à Milenko, on lui rappelait sa rébellion à Poretsch, son emploi illégal de secours pécuniaires russes pour payer ses Bekiares, etc. On leur montrait l'Autriche, la Turquie, la Valachie ou la Russie comme lieux d'exil. Ils choisirent le dernier pays. Ayant occupé Poretsch et Kladovo avec des troupes sûres, Tzerni-George les fit conduire par Pojarevatz au Danube, sous l'escorte de Cosaques et de Serbes.

A peine partis, la lettre citée de Milosch arriva, et ils étaient déjà au-delà du Danube quand il y eut des mouvements en leur faveur dans leurs districts. Tzerni-George apaisa ces troubles, non avec les troupes ordinaires, mais avec des Bekiares et les *momki*, ou gardes des voïvodes. Nous avons déjà dit comment Milosch s'en tira (*Voy.* vol. III, p. 257). Leonti, dont on se défiait, fut transféré à Kragoujevatz, et on s'entendit bien avec le nouvel envoyé russe Nedoba.

La Servie avait donc enfin une constitution monarchique militaire, et Tzerni-George, nommé lieutenant-général russe, et décoré de l'ordre d'Alexandre Nevski, en était le petit prince. Les hommes influents n'étaient puissants qu'en tenant avec lui.

C'était un bonheur et une nécessité pour le pays, tel qu'il était placé vis-à-vis de la Porte. De plus, on avait un allié puissant, car même en 1811, où les Russes n'avaient pas toutes leurs forces libres, la campagne russe se termina avantageusement par l'imprudence du grand-visir. Pour ouvrir aux Bosniaques le chemin par la Servie, Chourchid-Pascha fit alors proposer à Tzerni-George de le reconnaître prince de Servie aux mêmes conditions que les hospodars valaques, et même il ne refusait pas des garanties mais il excluait celle des Russes.

Tzerni-George était fort embarrassé, car s'il rompait avec ces derniers, il ne voyait pas où il trouverait une garantie semblable, l'Autriche évitant soigneusement de se mêler de ses affaires, ce qui aurait pu la brouiller avec la Porte et la France, qui faisait son possible pour être agréable au divan. D'ailleurs, le passage des Bosniaques aurait mis en danger l'indépendance serbe.

Tzerni-George envoya les propositions au quartier-général russe, en déclarant ne vouloir traiter à part, tout en se soumettant d'avance à ce que les deux empereurs russe et turc décideraient.

Tzerni-George n'avait pu devenir chef suprême qu'en détruisant la constitution du pays, car les boloubaschis et les

petits voïvodes étaient liés intimement aux *Gospodars*, et la nomination de nouveaux voïvodes par lui donnait de l'unité à l'administration, mais tous les choix n'étant pas heureux, et se ressentant trop de l'influence de Mladen, le pays les voyait avec peine.

De plus, en s'attachant au char de la Russie, on courait ses chances malheureuses, et justement cet empire eut à supporter cette année l'attaque de Napoléon, qui menaçait son existence. Il fallut donc faire la paix avec la Turquie, coûte qu'il coûte. Le 28 mai 1812, elle fut conclue à Boukarest; grâce à l'or anglais, à la vénalité du divan turc, et aux perfides intrigues des deux Morousi, dont l'un, nommé Démétrius, était premier drogueman du reis effendi Galeb. Du reste, Bonaparte ne pouvant rester en place que par la guerre, les Turcs pouvaient penser que Constantinople pourrait bien recevoir sa visite après Saint-Pétersbourg, comme une étape convenable pour celui qui voulait aller aux Indes.

Cependant le sultan eut la bonhomie de promettre dans ce traité de laisser aux Serbes l'administration de leurs affaires intérieures, et de ne les imposer que modérément, tandis qu'aucun Turc ne devait se mêler dans la levée des impôts, comme c'était le cas dans quelques îles de l'archipel. Néanmoins à côté d'une amnistie complète, le sultan ne voulait pas laisser aux Serbes leurs armes, ni surtout les forteresses, de manière qu'on lui céda sur ce dernier point. Il demanda même la remise des canons. Cette paix fut le premier essai de conciliation; mais elle laissait trop de points à régler à l'amiable, et le sort de la Servie était désormais lié aux revirements politiques de l'Europe.

A Boukarest on paraît avoir voulu conclure déjà alors un traité d'alliance entre la Russie et la Porte. On dit que l'amiral Tschitschakov avait le plan d'attaquer avec la flotte russe de la mer Noire les Français dans la mer Méditerranée, et de faire avancer une armée par la Valachie et la Servie contre la Dalmatie. On dit qu'on avait commencé à établir des magasins sur la Drina. Le 19 juillet 1812, le sultan avait ratifié la paix, et

en août un corps de Russes entra dans la Kraina, quoique ce fût territoire turc. Les envoyés serbes furent bien reçus par Chourschid-Pascha à Nisch, et partirent avec des recommandations pour le grand-visir.

Cependant l'ambassadeur français, M. Andréossy, avait ouvert les yeux à la Porte, et les députés serbes avaient été renvoyés de Constantinople dans le camp du grand-visir; à leur arrivée, ils virent exécuter le prince Morousi qui devait étayer leurs demandes. Chourschid-Pascha n'était plus si poli, et le régiment russe quitta Belgrade et la Servie. Les envoyés revinrent donc chez eux, sans avoir rien conclu.

En janvier 1813, on renvoya quatre députés serbes à Nisch pour s'aboucher avec Tschelebi-Effendi, délégué pour cela de Constantinople. Ceux-ci offrirent à l'effendi les mêmes conditions que Pierre Itschko, savoir : un gouvernement libre, de payer un tribut, de recevoir à Belgrade un pascha avec un certain nombre de troupes, mais de garder les forteresses, et de n'y admettre des Turcs qu'en cas de guerre. D'une autre part, le successeur de Pasvan-Oglou à Vidin, jadis son secrétaire, et appelé pour cela Molla-Pascha, se conduisait avec tout autant d'indépendance que ce dernier; en conséquence, il fut menacé par la Porte, et proposa de se réunir aux Serbes. Mais Molla-Pascha n'était pas assez lié avec ces derniers pour faire peur à la Porte, il ne put jamais se résoudre à leur remettre Vidin; d'ailleurs, les Serbes l'auraient peut-être refusé, parce que la Russie leur avait conseillé de ne pas irriter les Turcs, pour qu'ils ne renouvelassent pas les hostilités. En conséquence Molla-Pascha fut vaincu et décapité.

L'effendi exigea des Serbes la remise de toutes les places fortes, des munitions et des armes, l'admission des Turcs chassés de Servie dans les villes et les palanques, et une soumission entière. Ceux qui seraient mécontents pourraient émigrer. Il n'y avait donc pas moyen de s'entendre.

Avant de reprendre l'offensive, l'effendi invita encore une fois les Serbes à une conférence, en mai 1813, et Tzerni-George accorda alors que les forteresses retourneraient aux

Turcs, qu'on laisserait aux Serbes leurs petites armes, et surtout, pour la continuation de la paix, qu'on empêcherait le retour des Turcs jadis expulsés. Tschelebi-Effendi, homme âgé, fit espérer la conclusion de la paix sous ces conditions.

Plusieurs raisons donnèrent une tout autre tournure aux affaires, ce qui provint de ce que le grand-visir voulait ôter toutes les armes aux Serbes, ou de ce que les anciens spahis de Servie, nombreux dans l'armée turque, empêchèrent un traité si désavantageux pour eux. Il est possible aussi que la bataille de Lutzen et les succès de Napoléon diminuèrent la peur qu'on avait des Russes. La guerre fut donc reprise contre les Serbes abandonnés à eux-mêmes.

Tzerni-George tâcha d'animer son peuple d'un même sentiment; il fit dire des prières dans toutes les knejines lors de la semaine de Pierre et Paul, et après que les moines eurent imploré Dieu pour donner la victoire aux leurs, Tzerni-George envoya à tous les voïvodes une proclamation pour l'ouverture de la campagne. Il y rappelait pourquoi on s'était battu pendant neuf ans, non pas pour soi, mais pour la religion et les têtes de ses enfants. Ils avaient trouvé un protecteur qui avait stipulé par un traité que les Turcs ne reviendraient plus dans les villes et les palanques : « Si le tzar turc le voulait bien, les » spahis et les janissaires, disait-il, désiraient l'empêcher. Ils » avaient juré de décapiter tous les Serbes plus âgés que sept » ans, de traîner dans l'esclavage les femmes et les enfants, » et de les faire turcs pour coloniser la Servie avec d'au- » tres peuplades. Mais ne sont-ce pas ces mêmes Turcs que » nous avons battus sans armes, tandis que maintenant les » Serbes ont 150 pièces d'artillerie, 7 forteresses à murailles » de pierre, et 40 redoutes trempées du sang ottoman. » On pouvait tenir sans secours 10 ans, mais avant 6 mois on pouvait espérer celui de son allié. La nation n'avait qu'à se lever en armes tout ensemble, et il terminait par des *Amen* répétés et par ces mots : « Que Dieu donne du courage aux fils ser- » bes; qu'il veuille briser la force de l'ennemi qui est venu » pour détruire la vraie croyance. » Chacun s'arma là-dessus,

se fournit d'habits, de vivres, d'une nouvelle paire d'opankes, et alla à son poste.

Tzerni-George eut d'abord l'idée de détruire les redoutes aux frontières et d'attendre l'ennemi dans les montagnes, ce qui aurait été prudent ; mais Mladen s'y opposa, parce qu'il avait des terres sur l'extrême limite. On attendit donc l'ennemi comme jadis dans les redoutes aux trois frontières. Le knes Sima fut placé avec 10,000 hommes sur la Drina, Mladen avec tout autant de monde sur la Morava méridionale, Veliko eut 3,000 hommes pour protéger les places fortifiées près du Danube, dans la Kraina, et Tzerni-George devait se tenir avec une réserve à Jagodin.

Les Turcs, bien au fait de ces mesures et de l'état des partis serbes, marchèrent d'abord sous le Kapetan-pascha de Vidin contre Veliko, qui était alors le héros national. Il était si dévoué aux Russes qu'il ne voulut jamais croire que les Français eussent pris Moscou, et lorsque les Russes lui reprochèrent de s'appeler haidouk, il répondit : Je serais très fâché » qu'il y en eût un plus grand que moi. » Aussi était-il très avide de butin. Pour une paire de pistolets, il aurait risqué sa vie, mais une fois en sa possession, il les donnait. « Si j'ai, » disait-il, chacun doit avoir ; mais si je n'ai pas, je prendrai. » Il était jovial, plein de courage et de franchise, mais il ne savait pas garder un secret. Il aimait la guerre pour la guerre. Il la désirait pour la Servie pendant toute sa vie, une fois mort on pouvait avoir la paix. Il ne voulait rien avoir à faire avec des soldats venant de la charrue, mais il n'aimait que des guerriers décidés, des *Momki* ou des Bekiares. Il se brouilla avec sa femme, qui ne voulait pas servir ses gens comme lui, qu'il appelait ses frères. Pour les surprises et les défenses des défilés, il était l'homme par excellence, mais à l'avenir il allait avoir à défendre des forts.

Miloutin, frère de Veliko, fut le premier attaqué par les Turcs ; ils tombèrent, près de Kladovo, sur les paysans qui étaient occupés à cacher leur avoir dans la montagne. Miloutin

les repoussa, mais ne put leur enlever leurs prisonniers et leur butin. Ses cavaliers ne pouvaient suivre les ennemis dans les sentiers montueux. Veliko alla au-devant de l'ennemi, fit rentrer quelques milliers de bestiaux dans la place forte de Negotin, se montra devant Vidin, et chassa les premiers Turcs qui parurent sur le Timok, près de Boukovtscha; mais les ennemis arrivant avec 18,000 hommes, il fut obligé de s'enfermer dans Negotin, d'où il faisait jour et nuit des sorties pour fatiguer les Ottomans. Il leur tua du monde, mais il en perdit aussi, de manière que les Turcs demandèrent du secours au grand-visir, et lui au sénat.

Retschep-Aga, le prince valaque Karadja et le grand-visir amenèrent bientôt des renforts. Ils travaillèrent nuit et jour sous terre, et approchèrent toujours plus. Ils détruisirent une tour après l'autre, et enfin la plus haute, où Veliko demeurait. Celui-ci se logea alors dans la cave. Il fit fondre tout ce qui se trouva en fait de plomb et d'étain, il fit même charger avec des pièces de monnaie, et continua à se défendre vaillamment. Le corps de réserve de Tzerni-George ne s'étant pas formé, Mladen fut invité à le secourir, mais il répondit : « Qu'il se secoure lui-même; dix chanteurs entonnent ses » louanges à table, et je n'ai personne. Qu'il se tienne, le » héros. » Le sénat, auquel Veliko avait écrit qu'il voulait à Noël demander comment le pays était gouverné, envoya enfin un bateau avec des munitions, mais c'était trop tard.

Veliko faisant sa ronde le matin, comme à son ordinaire, et ordonnant la réparation d'une redoute, fut reconnu par un canonnier turc, qui le visa. Veliko tomba, le corps déchiré en deux, et en s'écriant : Halte! Ses gens l'enterrèrent dans l'église.

A peine mort, on éprouva l'énormité de sa perte. S'il avait vécu lors de l'arrivée du secours, il aurait continué à protéger cette frontière, et aurait entretenu la résistance. A présent, le découragement se mit tellement parmi les siens, qu'ils s'enfuirent par un marais et la montagne vers Poretsch. Les habi-

tants de Brsa-Palanka et de Veliko-Ostrova en firent de même. Jivko Constantinovitch, devenu voïvode de Kladovo par la faveur de Mladen, oublia la peine qu'avait coûtée la prise de cette place ; il s'entendit avec Joze, président de la magistrature et citadin, et ils s'enfuirent avec les Momki et les Bekiares. Alors les Turcs se ruèrent sur cette malheureuse ville, les hommes y furent empalés et les enfants baptisés par dérision dans l'eau bouillante.

Les Ottomans s'étendirent dans les nahies voisines, et tout ce qui put s'enfuir se rendit à Poretsch. Le danger pressant fit qu'un vaillant homme, nommé Hadgi Nicolas, s'empara du pouvoir. Il éleva une redoute à la pointe inférieure de l'île, car Poretsch n'a été transporté sur la terre ferme que par le prince Milosch, et est devenu Milanovatz. L'ennemi aborda entre le bourg et la redoute ; mais les lâches recommencèrent à fuir. On tâcha de gagner la rive du Bannat sur des bateaux, des planches ou à la nage. Hadgi Nicolas fut pris et décapité. Enfin, jusqu'à Semendria, rien ne résista aux Turcs.

Chourschid-Pascha laissa alors un corps de troupes devant la redoute de Deligrad, bien défendue par Vouitza, et avança sur la droite de la Morava. Mladen n'empêcha pas qu'il n'opérât sa jonction avec Kapetan Pascha près de Petka (Petkora des C.), au N. de Pojarevatz. Ce n'est qu'au débouché de la Morava que les Turcs se trouvèrent vis-à-vis des Serbes, toute la rive droite étant perdue pour eux. Sur la Drina, le knes Sima ne s'opposa pas au passage des Turcs, quoique tous les voïvodes demandassent à se battre. Lorsque Leschnitza fut assiégée, il n'entreprit rien pour sauver la place. Milosch de Potzerie avait été tué il y avait deux ans par un brigand qu'il poursuivait, et son frère commandait à Leschnitza. Il eut la bêtise de croire, au dire de l'évêque de Zvornik, qu'il ne lui serait rien fait à lui et aux siens s'il se rendait. Ainsi les Bosniaques n'eurent pas de peine à reprendre le sabre de Koulin ; leurs prisonniers furent promenés armés en Bosnie, et conduits à Constantinople, d'où aucun ne revint en vie. Antoine Bogitschevitch était aussi mort, et Pierre Molla, qui remplaça à Leschnitza le lâche comman-

dant, n'osa pas pourtant se défendre et se contenta de se sauver.

Le knes Sima resta même immobile dans son camp quand les Ottomans attaquèrent la redoute de Ravani, où étaient les vaillants voïvodes Stojan Tschoupitsch, Milosch Obrenovitch et Prota Nenadovitch. Il n'envoya ni munitions dont on manquait, ni même du monde, pour relever les soldats fatigués d'une si longue insomnie. Dix-sept jours les voïvodes tinrent dans leur redoute, et y souffrirent plus que partout ailleurs; enfin ils l'abandonnèrent. L'ennemi avança alors vers Schabatz, où le knes Sima était resté immobile par stupidité ou par un infâme calcul.

Jamais le pays n'avait été dans un plus grand danger. Déjà, en 1806, beaucoup de gens avaient cru la partie perdue, quand les Turcs furent à Schabatz. En 1809, l'ennemi, occupant la rive droite de la Morava, avait paru très menaçant, et aujourd'hui qu'il ne restait plus que la Schoumadia, on ne voyait Tzerni-George nulle part. Il était tantôt avec quelques uns de ses gens à Topola, tantôt près de Belgrade.

Cette conduite, cadrant si mal avec son ancienne valeur, ne peut s'expliquer que par des motifs bas. Loin des combats, et n'entendant que des propos décourageants, sa fermeté en fut abattue; au lieu de savoir trouver des expédients nouveaux dans son génie et des ressources dans son pays, il s'était trop accoutumé aux secours des Russes. On dit même que, craignant de perdre ce qu'il avait, il ne pensa qu'à enterrer son argent et à se ménager une retraite à l'étranger, pour revenir peut être un jour avec l'appui d'un allié occupé alors ailleurs. Du reste, les Serbes étant battus partout, lui seul ne put en être la cause; mais la zizanie des partis et diverses intrigues ennemies purent avoir influé sur ce manque de savoir-faire général, qui fut par trop extraordinaire. Tout n'était pas perdu, les forteresses pouvaient tenir au moins jusqu'en hiver, on pouvait se fortifier dans la montagne, et la saison comme le manque de vivres auraient fait rebrousser chemin aux Turcs. Au lieu d'avoir ces salutaires inspirations, Tzerni-George apparut

le 1er octobre dans le camp sur la Morava; le lendemain les Turcs passèrent la rivière sans qu'on les en empêchât, et le 3 octobre Tzerni-George, son secrétaire Janiki, Nedoba, Leonti et Philippovitch étaient en Hongrie! Les troupes près de Schabatz se débandèrent à cette nouvelle; Semendria et Belgrade n'étant pas même approvisionnés se rendirent, et les Turcs furent maîtres de nouveau de la Servie.

Au milieu de cette lâche débandade, il se trouva cependant des petits chefs qui ne se laissèrent pas emporter par cette panique générale, et qui restèrent sur le sol sacré de la patrie. Parmi ces vrais patriotes se trouva au premier rang le voïvode Milosch Obrenovitch, et parmi les autres, on peut citer les suivants : Lasar Moutap, Arsenie Lomo, Militsch Drintschitch, tous du district de Roudnik; Jovan Dobratscha, du district de Kragoujevatz; Militsch Radovitch, Raka Levajatz, Alexis Popovitsch d'Oujitze; George Protitch de Dragatschevo; Petronie Perounitzitch, du district de Pojega; Milosav Lapovatz et Stanoie Glavasch, du district de Semendria; Hadji Prodan Gligorovitch, de Senitza, voivode du Stari-Vla, et Etienne Jakovlievitch de Levatscha, dans le district de Jagodin.

Milosch Obrenovitch se trouvait à Sabreschie, quand son compagnon d'armes Jacques Nenadovitch, revenant de la Syrmie, l'engageait à passer aussi en Hongrie. « Que sera ma vie » en Autriche, répondit-il, pendant qu'on traînera en esclavage » ma femme, mes enfants et ma vieille mère? Qu'on me tue » comme tant d'autres! Allons dans mon district, il y a encore » quelque peu de peuple, c'est juste que je périsse avec lui. » Il se rendit donc chez lui à Brousnitza, et occupa Oujitze; mais voyant qu'il ne pouvait résister, la garnison de cette dernière place ayant même pris la fuite à l'approche des Turcs, il posa les armes à Takovo aux pieds de l'aga Ali-Sertschesma, delibaschi du grand-visir.

Les Turcs récompensèrent sa soumission en lui conférant la dignité de knes supérieur de Roudnik, et le visir Soliman à Belgrade lui donna une paire de pistolets et un cheval arabe. « Voyez, dit-il à ses gens, mon cher Basch knes et fils adoptif,

» il fait à présent le doux et le modeste, mais j'ai dû prendre » la fuite plus d'une fois devant lui. Près de Ravani, il m'a » brisé le bras, alors tu m'a mordu, mon fils adoptif. » Pour cela, repartit Milosch, ton bras sera couvert d'or.

Les Turcs redevenus maîtres des places fortes, le pascha distribua dans le pays de petits corps de troupes, en particulier des Albanais ou des Bosniaques. Les spahis chassés revinrent; des places de musselim furent données à des Turcs expulsés de Servie. Des commissaires parcoururent les villages pour recueillir les armes et les beaux habits, et pour imposer des amendes. Tout Turc se crut bientôt en droit d'échanger ses habits contre ceux des Serbes, qui étaient meilleurs. On fit travailler des Serbes aux réparations de la citadelle de Belgrade. La peste en fit périr beaucoup. Enfin on eut l'absurdité de tourmenter un peuple qui avait joui de 10 ans de liberté.

Vers la fin de 1814, Latif-Aga, musselim du district de Pojega, voulant éviter la peste, se réfugia de Karanovatz dans le couvent de Trnava, où se trouvait Hadgi-Prodan, ex-voïvode du district de Senitza. Pendant l'absence de ces deux personnages, Michel, frère du dernier, et Pajsie Kristitch, igoumen du couvent, eurent une dispute avec les Turcs de Latif-Aga; ils tombèrent sur eux avec leurs jeunes gens, et pillèrent ce qui appartenait à Latif-Aga.

En un instant, les districts de Pojega et de Jagodin furent en révolte, et même l'émeute gagna celui de Kragoujevatz. Hadgi-Prodan, à cette nouvelle, se sauva, et se mit à la tête du peuple. Gligorovitch et Etienne Jakovlievitch de Levatscha suivirent son exemple. On envoya à Milosch un prêtre, nommé Simo, pour qu'il soulevât les districts de Roudnik et de Kragoujevatz, et qu'il se mît à leur tête comme Tzerni-George

Milosch, voyant que l'approche de l'hiver ne promettait pas de réussite, leur répondit de rester tranquilles et de n'exposer ni leurs têtes ni celles du peuple. Il expédia Simo à Belgrade, pour exposer à Soliman l'origine de la révolte; puis il marcha avec Hadgi-Beg, musselim de Roudnik contre les rebelles;

semonça et apaisa sagement le peuple. Hadgi-Prodan n'étant qu'avec quelques hommes à Trnava fut abandonné à cette nouvelle, et les Turcs qu'ils avaient garrottés furent livrés à Milosch. Hadgi-Prodan se sauva avec son frère et quelques jeunes gens à Dragatschevo. Milosch envoya inutilement Lomo et le Turc Tchor-Souk pour rattraper Hadgi-Prodan, mais ses compagnons furent trouvés. Ne pouvant les sauver tous, Milosch dit à Tchor-Souk : « Mon frère adoptif (*Pobratime*), tu sais » qu'une nièce de Pliakitch est mariée avec Hadgi-Prodan, » elle a été amenée ici ; par amitié pour Pliakitch, je désire que » nous la puissions cacher. » Sur quoi Souk repartit : « De par » Dieu, mon frère, c'est bien, personne ne le saura de moi. » Là-dessus, Milosch prit cette madame, la fit costumer en homme et l'envoya de nuit en sa maison ; mais il menaça la femme d'Hadgi-Prodan de les tous massacrer si elle disait que Petria, la madame en question, avait été prise avec elle. Les Turcs n'ont su où elle avait passé que long-temps après que le moment fut arrivé de la rendre à son mari.

Soliman fit marcher des troupes contre les rebelles, avec ordre de piller et de faire des esclaves ; il écrivit à Milosch de se réunir à son Kiaya pour rétablir la tranquillité en promettant qu'il ne serait rien fait à ceux qui se soumettraient, à l'exception d'Hadgi-Prodan et son frère. A l'arrivée du Kiaya du pascha à Tschatschak, on reçut la nouvelle que la knéjine de Grouja, dans le district de Kragoujevatz, était surtout en révolte. A la première sommation, se rendirent cinq des chefs principaux, savoir : Simo Pastrmatz, Blagoie de Knitch, Voutschitch de Voutschkovitza, Milenko d'Opornitza et Stanak de Vitanovatz. On soutint le lendemain avec les autres un petit combat ; mais les rebelles, forts seulement de quelques cents hommes, restèrent maîtres du champ de bataille, quoique Milosch eût avec lui 1,000 Serbes et environ 100 Turcs, car les gens de Milosch étaient mal armés et cherchaient plutôt à effrayer qu'à tuer. En effet, pendant la nuit, les rebelles se dispersèrent, et Milosch arriva avec Aschinbeg à Kragoujevatz.

Au lieu de pardon, le Kiaya du pascha fit prendre et garrotter les principaux habitants à Tschatschak, sous le prétexte de les garder en otage jusqu'à la fin de la révolte. En se rendant Kragoujevatz, il voulut piller et faire des esclaves dans la partie inférieure du bassin de Grouja. Alors, Milosch lui dit : « Si tu veux m'entendre, ne fais pas cela, je te promets de te » livrer tous les coupables; mais si tu ne suis pas mon conseil, » je me retirerai, tu pourras faire ce que tu voudras, et tu » verras ce qui en arrivera. » Le Kiaya se rangea de l'avis de Milosch; néanmoins, il fit aussi garrotter les premiers habitants de Kragoujevatz, qui lui avaient apporté des vivres, et se rendit à Jagodin, où il continua ses arrestations. Parmi ces personnes arrêtées, se trouva le fils du voïvode Schoukitch de Joupa. Étant fils unique, sa mère amena au pascha sa fille nubile, et l'offrit en échange au pascha. Cette jeune personne s'entendit plus tard avec un prêtre, qui était devenu mahométan, pour n'être pas empalé, et elle s'enfuit avec lui en Hongrie.

Milosch s'étant retiré chez lui, le Kiaya du pascha ariva avec 115 prisonniers à Belgrade; tout le pays étant pacifié, on les décapita le jour de saint Sava, avant Noël, et on planta leurs têtes sur les murs de la ville. L'igoumen de Trnava et 63 individus furent empalés. Les Serbes voudraient élever à 300 les personnes qui périrent alors à Belgrade ou dans l'intérieur du pays et 50 furent faits esclaves. Hadgi-Prodan se réfugia en Hongrie.

Milosch, voyant cette conduite absurde et traître de Soliman, vit bien que sa tête n'était pas en sûreté; car si Soliman lui devait la cessation de la révolte, il devait le craindre comme le sachant aimé du peuple. Les Turcs recommencèrent à aller de maison en maison pour s'emparer des beaux habillements et des armes. Les Serbes racontent que dans ces expéditions un homme de Grbitz (dist. de Kragoujevatz) fut rôti vivant, parce qu'il ne voulait pas dire où étaient des pistolets et des cuirasses; des femmes reçurent la bastonnade sur la plante des pieds; d'autres furent coiffées avec des bonnets pleins de cendres

ou étendues sur le ventre et accablées de pierres. Milosch pria alors ses amis ottomans de le tenir au fait de ce qui se tramait à son égard.

Soliman ayant fait décapiter Stanoie Glavasch, espèce de grand-bailli serbe, qui avait aidé à apaiser la révolte; Milosch était par hasard depuis quelques semaines à Belgrade quand sa tête y arriva. Un kavas du pascha lui cria : « As-tu vu la tête » de Glavasch ? c'est à présent à ton tour. » Sur quoi Milosch lui repartit : « Bien, car j'ai déjà jeté depuis long-temps ma » tête dans une corbeille, et j'en porte une étrangère. » D'une autre part, le pascha avait toujours su retenir Milosch et l'empêcher de partir, maintenant il n'y avait plus à hésiter. En conséquence, il racheta pour 50,000 piast. 60 Serbes qui allaient être vendus comme esclaves, et pour 4,000 la femme de Kosta Koujoudschia, frère de Dimitrie, voïvode de Novibazar. Or, ne pouvant payer ces sommes, il emprunta en Syrmie 200 ducats, et demanda au Kiaya du Pascha un teskere pour pouvoir s'en aller et amener quelques centaines de bœufs, dont la vente devait payer sa dette. Le Kiaya consentit pour un pour-boire de 150 ducats, et Milosch ainsi que Dimitrie purent partir de la ville.

Milosch avait quitté dès long-temps son habitation de Brousnitza pour Scharana; mais après l'échauffourée d'Hadgi-Prodan, il ne s'était cru en sûreté qu'au milieu des montagnes de Roudnik, sur un petit bien nommé Tzernoutia, où il se bâtit une maison. Il y fut joint par Moutap, Simo Pastrmatz, Blagoje et d'autres hommes déterminés. Pour ne pas exciter de soupçons, ces gens plantèrent des pruniers, tout en entretenant des liaisons avec les mécontents des environs. Milosch leur communiqua qu'il n'y avait plus de temps à perdre pour échapper aux Turcs, mais il remit la révolte à cause de l'hiver, envoya son frère Jevrem avec des bœufs à Ostrouschnitza pour les vendre, et Démétrius dut rassembler quelque argent dans le district de Roudnik avec d'anciens billets de haratsch.

Le jeudi avant le dimanche des Rameaux, Lomo arriva à Jasenitza et chassa le percepteur. Jean, frère de Milosch, Simo

Pastrmatz et Blagoje en tuèrent le samedi un autre à Konioutscha, près de Grouja. Milosch, voyant qu'on devançait ses ordres, fit conduire tout de suite, sain et sauf, à Oujitze, Aschin-Beg, mousselim de Roudnik, son frère d'adoption, parce qu'ils s'étaient juré mutuellement de ne pas se trahir.

Lomo attaqua tout de suite Roudnik, où demeurait Tokatlitch, musulman haï par les Serbes, et ayant perdu sa place de mousselim par les menées de Milosch. Cet homme se barricada dans son habitation; mais Lomo voyant qu'il ne pourrait le prendre vivant, entra en pourparlers. Tokatlitch répandit du sel sur le pain, le baisa et l'envoya à Lomo, pour qu'il fît la même chose. Ce dernier l'ayant fait, Tokalitch et ses gens se rendirent, et Lomo les conduisit hors du lieu dans une embuscade, où les Serbes les tuèrent tous à l'exception d'un seul. Celui-ci s'écria : « Pourquoi agis-tu ainsi, Lomo? tu » avais donné ta parole; que Dieu te punisse! » Lomo voulut s'excuser; là-dessus, continuant leur route, le serviteur de Tokatlitch tira de sa ceinture un coutelas d'argent et le tendit à Lomo en disant : « Prends mon couteau; lorsque les Serbes » m'auront tué comme mon aga, il sera au moins entre les » mains d'un héros; si tu me laisses échapper, tu ne me dois » rien; porte le couteau et pense à moi. » Lomo tendant la main pour prendre le couteau, le Turc lui tira son pistolet dans le front et eut le bonheur de pouvoir s'enfuir. Milosch, revenant d'accompagner Aschin-beg, ne fut instruit de l'affaire que par la rencontre de ce Turc, qui fuyait à toute bride.

Le jour des Rameaux en 1815, Milosch alla à Takovo, et assembla le peuple dans l'église. Tout le monde, vieux comme jeunes, fut d'accord qu'il n'y avait plus à hésiter entre la révolte ouverte et le joug oppressif et peu politique des Turcs. De retour à Tzrnoutia, Milosch revêtit ses armes, il se présenta à ses gens, et, remettant à Sima Pastrmatz le drapeau de voïvode caché jusqu'ici, il s'écria : « Maintenant je suis ici, et » vous êtes en guerre avec les Turcs. » Tous furent pleins de joie, et chacun se dit : « Il est à présent vraiment avec nous. »

Milosch envoya de tous les côtés des lettres ; pour que grands et petits prissent les armes et tombassent sur les Turcs. Enfin les armes cachées reparurent de toutes parts.

Soliman, apprenant cela, fit arrêter et jeter en prison Jévrem, frère de Milosch, qui était encore sur la Save. Le bimbaschi Kara-Moustapha, avec quelques centaines de Turcs et le knes serbe Aksentie du district de Belgrade avec un nombre égal de Serbes, se mirent en marche pour Roudnik. Milosch alla à leur rencontre à Roudovitza, ce qui engagea ses ennemis à se fortifier dans une redoute. Ayant laissé pour les observer Miloutin Garaschanin, il retourna vers les siens. Il rassembla encore une fois le peuple le jour de Pâques dans le couvent de Moravtzi, et se rendit à Tschatschak, où son frère Jean et Lasar Moutap avaient enfermé des Turcs dans une mosquée. Mais le Kiaya du Pascha arriva bientôt avec 10 à 12,000 hommes à Maidan, de manière que le peuple commença à avoir peur, et Milosch se vit tellement délaissé qu'il fut déjà question de retourner à la maison ; de tuer les femmes et les enfants, et de s'enfuir dans les forêts comme des Haidouks. Au milieu de ces entretiens décourageants arrivèrent 800 hommes de Grouja, et Mikti Drinschitch avec 200 hommes de la montagne de Tzerna-Gora dans le district de Roudnik et du Levatsch, troupes que Milosch avoit envoyées contre l'ennemi.

Le Kiaya du Pascha s'établit à Tschatschak, et Milosch fit élever au nord de la Morava une redoute sur le mont de Loubitza, d'où il repoussa le jour suivant les Turcs et blessa le Pascha-Vranialia. Le même jour, dix vieux kmets serbes des districts de Roudnik et de Belgrade partirent avec des lettres du knes Aksentie pour apaiser le peuple ; quelques uns furent amenés à Milosch et furent tués. Les Turcs renouvelèrent leurs attaques ; mais les Serbes ayant reçu des renforts, les repoussèrent toujours.

Vers ce temps, quelques centaines de Turcs avaient élevé une redoute à Palesch et y avaient planté un canon, ce qui empêchait la révolte de prendre pied dans les districts de Belgrade et de Valievo. Le Kiaya du Pascha leur ayant envoyé de Valievo

un renfort, Milosch dirigea contre ces derniers Militi Drintschitch qui battit cette troupe; puis laissant son frère Jean à Lioubitza, il se rendit à Palesch. Il fit avancer contre la redoute ses Serbes derrière de petits chariots à cochons, et fit préparer des fascines; mais lorsque tous ces préparatifs furent faits, les Turcs effrayés se sauvèrent avant l'aurore, et furent poursuivis par les Serbes de telle manière, que sur 300, il n'en arriva que 12 à Belgrade. La prise d'un canon fut inestimable pour eux, et ils l'eurent bientôt mis sur un affût. Tous les districts de Belgrade et de Valievo prirent désormais part à la lutte; il vint des secours et des munitions de Hongrie, et les anciens chefs, sous Tzerni-George, reparurent en Servie, savoir : Stojan Tschoupitsch, Pierre Moler, Paul Zoukitch, le knes Miloje Theodorovitch, le knes Maxime Raschkovitch, Simo Katitch, Simo Nenadovitch, frère de Proto Nenadovitch, et fils du knes Aleksie, Bojo Bojitchevitch, Nicolas Smilianitch, et le capitaine Ilia Sedanovitch.

De Palesch, Milosch marcha contre Valievo avec deux canons, car on avait déterré dans un bois un autre canon, caché du temps de Tzerni-George. Les Turcs, ayant aussi élevé une redoute, les Serbes sous Moler et Zoukitch n'osèrent pas s'établir dans la plaine, et campèrent à Klitschevatz. Mais Milosch à son arrivée leur dit: « Frères, vous m'avez peut-être attendu, » mais je n'ai à attendre à présent personne; car ni empereur ni » roi ne veut m'aider. Si nous craignons aujourd'hui les Turcs, » et ne nous en approchons pas davantage, que feront alors » les autres? » Le même jour il avança jusqu'à la redoute, fit placer ses pièces, et sommer les Turcs de se rendre. Ceux-ci effrayés s'enfuirent dans la nuit, les Serbes les poursuivirent; mais Milosch resta en disant: « Celui qui fuit de lui-même, » je lui souhaite un bon voyage, je ne veux pas l'empêcher; au » contraire, prions Dieu que tous les autres Turcs se sauvent » ainsi. »

Le lendemain, il se rendit à Klitschevatz près de Moler et de Zoukitch. Moler lui dit : Mon frère Milosch! nous avons » maintenant la guerre de nouveau, qui sera le chef du peuple? »

Sur quoi Milosch repartit : « Ce sera le moindre des soucis, il » faut d'abord voir où devra être le chef ; chassons d'abord » les Turcs, et achevons notre ouvrage ; il sera facile alors de » trouver un chef, mais si tu veux déjà l'être, sois-le. » Moler répondit : « Frère ! je ne veux pas être chef ; mais tu ne dois pas » non plus l'être, ni Zoukitch ; personne ne devra dire comme » Tzerni-George : Je suis seul seigneur ; mais nous quatre, » moi, toi, Zoukitch et Proto Nenadovitch (beau-frère de » Moler), partagerons en frères le pouvoir, et gouvernerons » chacun dans son pays ; signe cela à présent. — Laisse cela, » frère, repartit Milosch, je ne le signerai pas ; mais je ne m'y » oppose pas si cela doit être ainsi ; car nous sommes trois et » déjà chefs, le Proto le sera aussi quand il sera de retour de » Vienne ; mais si nous voulons maintenant déterminer par » écrit celui qui sera chef dans une maison étrangère, cela » aurait l'air de préparer le tourne-broche, le lièvre étant en- » core dans la forêt. » Stojan Tschoupitsch interrompit cet entretien qui laissa dans l'âme des deux personnages un certain germe de dissidence.

Pendant que Milosch retournait à la redoute, les trois individus restés eurent une conversation à la suite de laquelle Zoukitch tua le knes Pierre de Tvrdojevatz comme pouvant engager le peuple à choisir Milosch pour son chef. Quelques uns montrèrent leur indignation à tel point que Moler et Zoukitch se réfugièrent dans une maison ; d'autres vinrent implorer le secours de Milosch en le nommant *Gospodar.* A cette nouvelle, Milosch dit que c'était arrivé sans sa volonté, mais Sima Pastrmatz et Blagoje ayant insinué que Moler et Zoukitch avaient voulu assurer leur vie vis-à-vis des Turcs, Milosch, par politique, dit que ledit knes était un espion turc, et qu'il avait ordonné de le tuer. Il rétablit ainsi la tranquillité avec quelque peine.

Il laissa Moler à Valievo pour soutenir les postes avancés vers Sokol et Srebernitza ; il prit Zoukitch avec lui et retourna à Tschatschak. Pendant son absence il n'y avait eu que des escarmouches ; les Turcs parcouraient et pillaient le Dragat-

schevo; un millier d'Albanais, amenant des Serbes prisonniers de l'Ovtschar, tuèrent du monde; mais une partie des prisonniers se sauvèrent sous les murs du couvent de Saint-Nicolas, qui sont baignés par la Morava, et les gens du couvent empêchèrent les Albanais de les reprendre.

Quand les Turcs virent arriver Milosch avec des canons, ils ne voulurent pas le croire, et attaquèrent la redoute, mais ils furent repoussés même en deçà de la Morava; malheureusement Zoukitch et Nicolas Lounievitza établirent une redoute sur la rive gauche, et dégarnirent ainsi celle du mont Loubitch. Le troisième jour, Milosch, voyant que les Turcs s'apprêtaient à passer la Morava, les uns sous Konjevitch et les autres sous Trbouscha, et non où étaient les Serbes, il divisa le petit nombre de ses cavaliers en deux troupes, et les envoya à la rencontre des Turcs avec ordre de se retirer sur les redoutes. Il plaça le commandant Jean Dobratsch dans la redoute inférieure et Raitch dans la supérieure; il rangea le reste de sa troupe en bataille sur la Morava à côté de la redoute. Les Turcs repoussèrent la cavalerie serbe et même l'infanterie commandée par Milosch. Or, celle-ci, ne pouvant entrer dans la redoute supérieure que lentement, se mit à l'escalader et la détruire pour en ressortir de même de l'autre côté. Les soldats de la redoute suivirent ce funeste exemple, et le commandant Raitch resta seul après avoir déclaré aimer mieux mourir que d'abandonner les canons qu'on avait tant désirés. Raitch fit partir ses pièces contre les Turcs arrivant dans la redoute, et fut tué en se défendant. Dans la redoute inférieure environnée par les Turcs, les Serbes se défendirent. Milosch entraîné par ses gens s'était rendu sur le mont Lioubitch avec l'archimandrite Melentie Paulovitch de Vratchevschnitza. (*Voy.* l'anecdote citée vol. III, p. 258.) Il y trouva un tambour que l'archimandrite commença à battre pour rassembler de nouveau les Serbes. Les Turcs s'étant retirés le soir de la redoute inférieure, les défenseurs s'enfuirent aussi, et furent poursuivis; mais Milosch vint à leur secours. Sur 3,000 Serbes il n'en restait plus que 180, de manière que Milosch fit placer des manteaux sur des piquets

pour déguiser le petit nombre des siens, et envoya recruter des troupes.

Les Turcs de leur côté retournèrent avec les canons serbes à Tschatschak. Ils étaient victorieux ; mais ils avaient perdu leur chef le Kiaya du pascha : en sorte que, voyant les Serbes se rassembler de nouveau, ils prirent la résolution de se retirer en Bosnie. Ils suivirent donc le lendemain la route par le Jelitza ; mais les Serbes fugitifs autour de Dragatschevo les attaquèrent et leur prirent des esclaves. Puis en deçà de la montagne, Milosch les rattrapa à Rtara, ce qui compléta leur déroute. Ils abandonnèrent les canons, les bestiaux et les esclaves ; les Serbes firent un grand butin, et tuèrent tant de monde, qu'enfin Milosch s'écria : « Arrêtez, frères, au nom de Dieu ! sans » cela, c'est un crime devant Dieu. »

De Kravaritza Milosch retourna à Rtara, et publia « que celui qui avait des prisonniers devait les amener devant sa tente, » et que celui chez qui on en trouverait plus tard serait tué. » Tous les prisonniers rassemblés, Milosch fit panser les blessés, les fit mettre sur des brancards, plaça les femmes avec les enfants sur des chariots, et les hommes sur des chevaux, et les remit ainsi le lendemain aux Turcs à Oujitze. Les femmes turques élevèrent aux nues la générosité de Milosch en la comparant à la conduite tenue par les Turcs envers les prisonniers serbes. « Les Serbes nous ont traitées, disaient-elles, comme » leurs sœurs, et ont respecté notre honneur. Leur religion » est la vraie foi, Dieu les aidera certainement. » Elles racontèrent leur aventure à Senitza, à Rouschitch-Pascha, qui était venu pour prendre une idée des affaires.

Pendant ces divers combats de Milosch, les Turcs avaient élevé des redoutes à Kragoujevatz, à Karanovatz, à Batotschina et à Pojarevatz. Au commencement de la lutte, Jean Dobratscha, Jean, frère de Milosch, et l'archimandrite Melentie marchèrent sur Kragoujevatz ; les Turcs, au nombre de 6 à 700, allèrent à leur rencontre ; les Serbes passèrent la nuit à Stanove, et brûlèrent la ville le lendemain, tandis que les Turcs se retirèrent dans une redoute autour d'une mosquée.

Les Serbes furent obligés plusieurs fois de s'éloigner de Kragoujevatz pour empêcher leurs compatriotes de se soumettre aux Turcs sur les bords du Lepenitza et ailleurs.

A la nouvelle de la déconfiture de Tschatschak, les Turcs quittèrent Kragoujevatz et voulurent se retirer sur Jagodin; mais les Serbes les rattrapèrent sur le mont Tzerni-Vr, et les tuèrent presque tous.

Milosch ayant laissé son frère Jean en observation devant Oujitze, et ayant bloqué les Turcs de Karanovatz, se rendit par Kragoujevatz à Pojarevatz, où 1,500 Delis avaient élevé six redoutes. Sur la route il obligea, à Batotschina, en vingt-quatre heures, 300 à 400 Turcs à se rendre, et il brûla leur redoute. Il passa la Morava à Oraschie, s'approcha de Pojarevatz, et fut reçu si bravement par les Delis, que ses gens commencèrent à avoir peur. Milosch prit alors ses pistolets et leur cria : « Où voulez-vous aller, malheureux enfants? Où » voulez-vous fuir? Où est la forteresse où vous pouvez » vous cacher? Voulez-vous que les femmes vous couvrent » avec leurs tabliers? Rebroussez chemin, lâches, voilà notre » maison (en montrant la redoute), c'est là qu'est la femme, » les enfants d'un chacun de vous; si vous l'abandonnez, tout » est perdu. Celui qui ne me suivra pas, je lui couperai la » tête : je ne veux pas attendre que les Turcs me la coupent. » Là-dessus, il tira son sabre, et poussa son cheval tout droit contre le Delibaschi, en lui criant : « Par Dieu, Delibaschi, » tu iras peut-être encore quelque part; mais moi, je ne sais » où je dois aller, il faut que je meure ici. » Ses troupes reprirent courage et repoussèrent les Delis de manière à pouvoir s'établir à côté de leur redoute.

Le lendemain, il fit préparer des fascines et rassembla des renforts; puis, le troisième jour, il rassembla les chefs et leur tint le discours suivant : « Frères, les Turcs se sont fortifiés, » nous n'avons pas de temps à perdre pour les garder; cette » plaine est celle de Semendria et de Belgrade; les Turcs » peuvent aisément recevoir des secours par eau, des troupes » se rassemblent en Bosnie et en Romélie, il faut tâcher de se

» délivrer vite de ces Turcs; c'est pour cela que j'ai résolu de » courir à l'assaut. Mes frères, le chef qui ne veut pas attaquer » en tête de ses gens ne doit pas mourir sans nécessité pour » moi, mais il doit me le dire, afin que je le remplace. » Tous s'écrièrent qu'ils voulaient suivre ses ordres. Là-dessus, il ordonna l'assaut. « Soldats, dit-il, celui qui attaque les re- » doutes peut bien mourir, mais il peut aussi rester en vie, » car tous ne périront pas; mais celui qui reculera d'un pas, » perdra certainement la vie par ma main. Je veux vous pré- » céder à l'assaut. »

Les Turcs se défendirent vaillamment, et n'abandonnèrent la première redoute que lorsque les Serbes y furent entrés. Des amis de Milosch le prièrent alors de ne pas s'exposer comme cela le premier, à cause des conséquences de sa mort pour l'avenir de la Servie. Le lendemain, les Serbes, contents du butin qu'ils avaient fait, demandèrent eux-mêmes à continuer l'assaut des autres redoutes. Mais Milosch les laissa reposer vingt-quatre heures pour raccommoder les fascines; puis il attaqua et prit l'une après l'autre la deuxième et la troisième redoute. Alors les Turcs s'enfermèrent dans la plus grande redoute, où ils avaient un canon, et dans deux plus petites, autour de l'église et de la mosquée. Les Serbes les en chassèrent aussi, mais ils ne purent les déloger de l'église. S'étant barricadés, ils passèrent ainsi vingt-quatre heures dans le voisinage de cet édifice, n'ayant pu recevoir de Milosch qu'un peu d'eau-de-vie, qu'il leur envoya par un homme, malgré les balles des Turcs. Le soir de cette journée, les Serbes pénétrèrent par une brèche dans l'église, et après avoir été repoussés plusieurs fois, ils en chassèrent les Turcs, et les acculèrent, les uns dans la mosquée et les autres dans la grande redoute.

Ces derniers, effrayés, demandèrent à parlementer. Lorsqu'ils surent que Milosch était à la tête des Serbes, ils dirent: » Nous ne connaissons pas le knes Milosch, mais s'il est là, nous » voulons nous rendre, car c'est un knes impérial, et là où il » est, il n'y a que des sujets, mais nous ne voulons et ne pou- » vons nous battre contre des sujets. » Les Serbes demandèrent

la remise des armes, comme aux Turcs de Batetschina. Les Turcs refusèrent, mais un jour de plus ils y auraient consenti; malheureusement, on apprit que les Bosniaques étaient entrés dans la Matschva, et marchaient sur Schabatz; que le pascha Adem de Novibazar rassemblait des troupes, et que des troupes de Romélie et d'Albanie allaient se joindre à Maraschli-Ali-Pascha, visir de Romélie. Les Turcs conservèrent donc leurs armes et furent conduits à Tchoupria par le secrétaire de Milosch, nommé Démétrie.

Là-dessus, Milosch se rendit à Karanovatz, et fit parader ses gens en vue des Turcs, qui, affamés, se rendirent. Milosch leur laissa leurs armes et leur avoir, et les chargea d'une lettre amicale pour Adem-Pascha. Celui-ci le remercia de sa générosité, car il y avait à Karanovatz plusieurs habitants de son paschalik. Il lui marquait en même temps dans sa lettre, qu'il n'avait rien craindre de lui, et ajoutait : « Élève-toi, Ban, sur » des branches de sapins; moissonne, Ban, comme tu as commencé, fais seulement attention que ce que tu as moissonné » ne soit pas mouillé par la pluie. »

Milosch ayant distribué des postes d'observation dans ce pays, alla à la rencontre des Bosniaques sur la Drina. Rouschitch-Pascha, arrivé à Belina, avait placé une partie de ses troupes sur la Drina, vis-à-vis de Badovnitza, et avait envoyé le reste, sous le commandement d'Ali, pascha de Nikschitch, dans la Matschva, où il fit élever une redoute pour empêcher la révolte de gagner ce district et la Potzerina, et pour soutenir Schabatz.

Milosch avait atteint Sleptschevitch quand Moler lui demanda d'attaquer le soir même la redoute turque près de Doublie; mais Milosch lui répondit : « Il n'en est pas temps » aujourd'hui; nos troupes sont fatiguées, il a plu, et les » Turcs, restés à sec, auront l'avantage sur nous; nous n'avons pas même de bonnes fascines. Reposons-nous cette » nuit, et demain nous attaquerons. » Moler ne voulut pas suivre ce conseil; il prit avec Jean, frère de Milosch, quelques troupes de Valievo et attaqua les Turcs, mais il fut re-

poussé. La honte les empêcha de revenir joindre Milosch; ils passèrent la nuit à la pluie. Le lendemain, tout étant prêt pour l'assaut, Milosch s'avança avec les siens : « Jusqu'ici, s'écria-t-il, » nous n'avons attaqué les Turcs que de nuit, car nous dési- » rions qu'ils fuient; maintenant nous voulons les attaquer de » jour, au nom de Dieu, et s'il est possible, aucun d'eux ne » nous échappera. » Il attaqua à 5 h. après midi; la cavalerie tira depuis une hauteur sur les Turcs, tandis que l'infanterie montait à l'assaut; le désordre se mit parmi les Ottomans, et ils s'enfuirent pour tomber sous les coups des Serbes. On dit que de 1,000 hommes, 15 repassèrent seuls la Drina. Au moment de la déroute, le pascha voulut fuir; mais son cheval ayant été tué par un Serbe, il perdit son bonnet et se cacha dans un fourré, où Milosch le suivit et empêcha de le tuer. Milosch racheta de ses gens le bonnet et le châle du pascha et les lui rendit. Les Serbes prirent encore vivants une vingtaine de Turcs; mais eux-mêmes perdirent deux chefs, savoir, Militie Drinschitch et Simo Nenadovitch.

Après le combat, Milosch conduisit le pascha dans sa tente, lui fit servir des pipes et du café, et le traita poliment pendant plusieurs jours, en lui faisant comprendre en même temps que les Serbes ne s'étaient pas révoltés pour enlever le pays au sultan, mais que des méfaits les avaient forcés de se battre contre leurs tyrans et de chercher justice auprès du padischah. « Si le sultan savait, repartit le pascha, quelles » troupes tu as, il aurait déjà fait justice à ton peuple. Gar- » de-toi seulement d'avoir affaire avec l'un ou l'autre des » rois étrangers, si tu veux que ton pouvoir sur ces pays te » reste; laisse au contraire à la grâce du sultan de te nom- » mer visir de ce pays. » Milosch ayant fait présent à son hôte d'un cheval, d'un habit orné de fourrures et de 1,500 p., il le renvoya avec les autres Turcs à Rouschitch-Pascha.

Sur ces entrefaites, Maraschli-Ali-Pascha ayant atteint Tschoupria, Milosch laissa Moler sur la Drina et alla à Jagodin, où il campa sur le ruisseau de Belitza, au pied du

mont Lipar, vis-à-vis du pascha. A peine arrivé, il reçut une lettre de Rouschitch-Pascha, qui l'invitait à une entrevue en-deçà de la Drina pour faire la paix. Maraschli-Aga-Pascha, de son côté, voulait aussi arriver au même but.

Milosch laissa Voulitchvitch à sa place et lui recommanda bien de ne rien conclure avec les Turcs aussi long-temps qu'il serait sur la Drina, où il voulait gagner et sonder Rouschitch-Pascha. Ce dernier lui envoya à Leschnitza une vieille connaissance, le delibaschi Sertchesma, qui le reçut sur sa parole d'honneur et le conduisit auprès du pascha avec le knes Abraham Loukitch de Pojarevatz, Pierre Otaschevitch de Kragoujevatz et Nicolas Simeounovitch de Valievo. Milosch exposa ses raisons d'avoir pris les armes; mais Rouschitch-Pascha demandait, comme préliminaire de la paix et comme signe de soumission, que le peuple serbe lui livrât ses armes, en ajoutant qu'il pourrait porter plus tard les armes qu'il voudrait, et aurait un autre pascha à Belgrade. Milosch se sentant en son pouvoir, ne put qu'acquiescer à ses désirs; mais le pascha ne voulait pas le lâcher et pensait qu'un de ses compagnons pourrait retourner en Servie annoncer cela au peuple. Milosch observa finement que le peuple ne croirait pas à ce que ces knes lui diraient, qu'il valait mieux qu'il y allât et que ces compagnons restassent. Alors, le pascha demanda au moins que le secrétaire Dimitrie restât; mais Milosch prétexta en avoir besoin, ne laissa que les knes, et son fidèle ami Sertschesma le ramena sain et sauf en Servie. « Tant que moi » et mes mille Delis seront en vie, tu n'auras rien à crain- » dre, » lui avait dit ce galant homme. (*Voy*. vol. II, p. 86.)

Milosch, sorti de ce guet-apens, se rendit à Belitza, où Maraschli-Ali-Pascha voulait prévenir Rouschitch et avoir seul le mérite d'avoir pacifié la Servie. Aussi il ne demandait pas qu'on lui livrât les armes: « Soyez seulement soumis au » sultan, vous pouvez porter des pistolets et des fusils ou » même avoir des canons, et si Dieu le permet, je vous » placerai sur des chevaux et vous vêtirai de pelisses de zi-

» beline. » Cependant, les Serbes avaient essuyé deux petits échecs, savoir, près de Miliva et sous le mont Jonor, où ils avaient des redoutes.

A l'arrivée de Milosch toute hostilité cessa ; déjà Vouitza et le protopope Nenadovitch avaient déterminé avec Maraschli-Ali-Pascha d'envoyer des députés serbes à Constantinople ; le pascha devait rester à Tchoupria jusqu'à leur retour et jusqu'à l'arrivée d'un firman offrant le pardon et l'oubli pour tout. Mais le pascha voulait qu'on le laissât aller d'abord à Belgrade. Il expédia donc à Milosch un de ses intimes de la religion grecque en l'invitant à venir le voir et lui envoyant son rosaire en signe de bonne foi. Milosch accepta ce dernier, entra en fraternité avec l'envoyé et se rendit à Tchoupria chez le visir.

On convint 1° que les Serbes laisseraient aller le kiaya du visir avec 7 à 8,000 hommes au Vratschar, près de Belgrade ; 2° qu'une députation serbe irait à Constantinople avec les recommandations du visir, qui resterait à Tchoupria jusqu'à leur retour ; 3° que les troupes serbes conserveraient leur position, et que le visir écrirait aux Bosniaques de cesser les hostilités. Le knes Miloje Teodorovitch et le moine Néophyt du couvent de Saint-Nicolas partirent pour Constantinople ; mais les Bosniaques n'obéirent pas au visir, et revinrent jusqu'à la Sasavitza, où ils furent battus.

Vers ce temps, l'ambassadeur russe à Constantinople demanda à la Porte quelle guerre on faisait aux Serbes, puisqu'elle était contraire au traité de Boukarest. Après un mois, les députés étaient de retour à Tchoupria, et apportaient le firman accordant le pardon et ordonnant à Maraschli-Ali-Pascha d'aller à Belgrade et de soigner les Serbes comme ses propres enfants. Milosch licencia une partie de ses troupes, et n'en conserva que pour garder les frontières et observer Soliman-Pascha. Le knes Aksentie et Milentie, archimandrite de Stoudenitza, se rendirent à Constantinople pour rendre compte de l'exécution du firman, et le premier y resta comme agent serbe.

Milosch parcourut et organisa le pays, et se pressa si peu d'aller à Belgrade, que les officiers du visir lui insinuèrent une trahison de sa part, disant que Milosch n'attendait que l'hiver pour interrompre les rations livrées aux Turcs et pour recommencer la guerre. Enfin Milosch arriva, et les gens de Soliman en furent aussi abattus que ceux du visir contents. Le soir de son arrivée, il fut invité avec tous ses knes à venir chez le visir. Ils trouvèrent quelques centaines de Turcs dans la cour; le visir était en société avec quelques paschas et environ soixante bimbaschis, ayans et begs. Le plus grand silence régna pendant quelques instants, jusqu'à ce que le visir demandât à Milosch : « Êtes-vous soumis au sultan ? — Oui, nous le sommes, » répondit celui-ci. Cette demande et cette réponse furent répétées trois fois. Là-dessus le visir annonça avoir reçu un firman, en vertu duquel il était obligé de s'éloigner. « Non, très honoré visir, s'écria Milosch; si tu nous quittes, » nous voulons tous abandonner le pays. Il y a déjà deux ans » que Rouschitch-Pascha nous a voulu pacifier; mais il nous a » laissé Soliman-Pascha qui nous a convertis en brigands, tandis qu'il est lui-même un vrai brigand, qui extermine le » peuple et dévaste le pays du sultan. » Il détailla les horreurs commises par ce Turc en ajoutant : « Nos maisons sont encore » dans les forêts sur des chariots; si tu en doutes, envoies-y » tes gens. »

Les paroles de Milosch qui parlait serbe plurent au visir; il en écrivit au sultan qui lui permit de rester. Dès le lendemain les troupes turques commencèrent à se retirer, et des commandants ou musselims furent distribués dans les forteresses et les villes de la Servie.

Il fut convenu que les knes seuls rassembleraient les impôts; que chaque musselim serait assisté toujours par un knes serbe, et qu'à Belgrade un tribunal de douze knes serbes, un pour chaque district, jugerait les délits des Serbes, et serait responsable envers le pascha des condamnations à mort. Ces derniers juges étaient aussi chargés de transmettre les impôts au visir. Milosch réunit au paschalik de Belgrade l'île de Po-

retsch qui en avait été distraite et unie au paschalik d'Adakalé. « Si tu ne nous la rends pas, nous la prendrons de force, dit » Milosch au visir, car elle nous a coûté trop de sang. » Le visir en écrivit à Constantinople, et le désir de Milosch fut rempli.

Cependant le rusé visir, appelé pour cela *Doubarudji*, très circonspect, n'espérait qu'arriver à ses fins par des finesses. Aussi il déclara quelques mois après sa venue que le firman lui ordonnait d'enlever les armes au peuple, mais Milosch lui dit que c'était impossible.

L'ordre rétabli dans le pays, il s'agissait de reconnaître un chef déterminé; or Milosch avait déjà pour lui le peuple et les Turcs, ce qui fit que l'amour-propre de Moler se trouva froissé, lui qui était le premier après Milosch, surtout dans les districts à l'O. de Koloubara. Milosch lui proposa de devenir président du tribunal ou de la chancellerie serbe à Belgrade, puisqu'il savait parler et écrire bien le serbe et le turc. Moler accepta croyant devenir son collègue, et espérant le supplanter plus tard. Le protopope Nenadovitch devint knès du district de Valievo, et Zoukitch celui de Kragoujevatz. Mais un troisième compétiteur s'éleva dans la personne de l'archimandrite Melentie Nikschitch de Stoudenitza qui revint de Constantinople comme évêque et comme métropolite d'Oujitzé. Il pensait jouer le même rôle que l'évêque du Montenegro. Le bruit courut aussi que Moler et Nikschitch avait insinué au visir et à la Porte qu'on pourrait prendre les armes au peuple. De son côté, Nikschitch espérait prendre la place de Moler et débusquer ensuite Milosch. Il chercha avec son secrétaire Jean Miokovitch à brouiller ses deux compétiteurs.

A l'assemblée tenue à Belgrade à la Saint-George en 1816, ces derniers eurent une dispute si violente que Milosch se leva et dit : « Jusqu'ici, frères, j'étais votre chef, dès à présent » c'est Moler. » A peine ces paroles étaient prononcées que les knes, surtout de la Schoumadia et en-deçà de la Morava, tombèrent sur Moler, et voulurent le garrotter. Ses amis effrayés restèrent muets. Moler fut mis en prison, et le lendemain sa sentence de mort fut prononcée par le métropolitain Nikschitch

et ensuite par les autres knes. Le pascha fut sommé de la faire exécuter; mais celui-ci s'excusa, alors ils s'écrièrent tous, « Ou nous ou lui ; » alors le pascha ordonna de l'égorger pendant la nuit. Nikschitch croyait déjà que tout était fini quand, se rendant la nuit de Valievo à Schabatz, il fut assassiné le 16 juin par des personnes qu'on fit passer pour des brigands.

Après ces morts violentes, à la place desquelles on aurait pu souhaiter l'exil, Milosch resta le seul chef des Serbes. Le 6 novembre 1817, il fut confirmé à une assemblée tenue à Belgrade par les deux métropolitains, Agatangel de Belgrade et Gerassim d'Oujitze, ainsi que par les trois archimandrites Melentie de Vratchevschnitza, Samuel de Kalenitch et Nicephore de Ravani; puis les knes de tous les districts le reconnurent par écrit pour leur prince héréditaire, et lui promirent obéissance. Cette cérémonie fut répétée en mars 1826 à Belgrade par les knes et les kemts du bas pays, et à Valievo par ceux du haut.

Malgré l'état assez satisfaisant de la Servie sous Maraschli-Ali-Pascha, il se commettait çà et là des irrégularités: ainsi, un musselim de Poretsch fit couper les oreilles à un Serbe; un autre en décapita un, et le pascha lui même exerçait certains actes despotiques, de manière que les Serbes, toujours la paix de Boukarest en vue, envoyèrent à Constantinople des députés pour prier d'accorder les conditions de paix conclues en 1806 avec Pierre Itschko. Les Turcs éludèrent plusieurs fois ces demandes; mais, en 1820, Milosch expédia à Stamboul des envoyés pour demander un commissaire turc avec lequel on pourrait s'entendre. Comme l'exécution du traité de Boukarest se traitait entre les Russes et les Turcs, la Porte se hâta d'accorder aux Serbes les quatre points principaux, savoir : le tribut du paschalik de Belgrade, la suppression des musselims hors des villes frontières de la Hongrie, et la reconnaissance de Milosch comme knes supérieur des Serbes; mais les autres devoirs de sujets, en particulier l'alimentation de l'armée turque, restèrent recommandés aux Serbes.

Un diplomate turc accompagna les députés serbes à Belgrade

pour la remise de ce firman, et pour rassembler des signatures à un écrit attestant qu'on était content de l'état actuel, et qu'on ne demanderait jamais rien d'autre. Milosch alla à sa rencontre, l'accompagna de Batotschina à Hassan-Pascha-Palanka, et lui prépara une maison à Belgrade. Or, c'est maintenant le lieu de dire que la bonne harmonie entre Milosch et le visir Ali ne put pas durer long-temps, parce que le premier cherchait continuellement à régler les affaires serbes, c'est-à-dire à empiéter sur le pouvoir discrétionnaire que les Turcs possédaient encore, tandis que les bonnes dispositions de l'autre diminuaient à mesure qu'il voyait la Servie échapper de plus en plus au contrôle de la Porte. Tout naturellement, il put croire que les Serbes cherchaient à expulser de leur pays les seigneurs et les habitants turcs des forteresses, or ces derniers sont encore actuellement un grief pour les Serbes.

Milosch voulant se rendre avec les knes à Belgrade reçut l'avis que les Turcs de Belgrade, et surtout les seigneurs ou spahis voulaient lui dresser un guet-apens. En conséquence, au lieu d'aller droit à cette ville, il se rendit à Ostrouschnitza, et arriva avec 2,000 hommes. Le visir ne voulut pas le recevoir, protestant qu'à Belgrade un si grand rassemblement ne trouverait pas à se nourrir, et que d'ailleurs il ne voulait avoir affaire qu'à des sujets sans armes. Milosch s'établit à Topschider, à 1 l. de Belgrade, avec 200 hommes et son frère Jean. Le diplomate turc envoyé par la Porte lui fit visite et lui lut le firman du sultan. Les trois premiers points du firman furent bien reçus, mais les Serbes ne voulurent pas se départir du droit qu'ils prétendaient avoir de pouvoir s'adresser en tout temps au sultan pour d'autres demandes. Là-dessus, l'agent turc leur ayant demandé ce qu'ils voulaient, et eux ayant répondu, les droits que leur assurait le traité de Boukarest, Odja-Tchan remonta à cheval, s'éloigna, et prétexta le peu de sûreté en Servie pour faire son voyage par la Hongrie et la Valachie.

Le visir ayant invité encore Milosch à venir à Belgrade, et le menaçant de destitution, celui-ci lui fit répondre : « Comme

» le sultan m'a créé prince, il peut en nommer un autre, nous » verrons qui il nommera; mais je puis aussi soigner les af- » faires du sultan à Kragoujevatz. »

Milosch envoya quelqu'un à Constantinople pour contre-balancer le rapport de l'Odja-Tchan, et on le pria d'envoyer une députation. Alors, Milosch rassembla le jour de la Saint-Démétrius, une *Skoupschtina*, et on choisit pour députés Vouitza Voulitchevitch, knes de Semendria; Démétrius Djortchijevitch, knes de Jagodin; Ilia Markovitch, de Schabatz; Samuel Jakovlievitch, archimandrite du couvent de Kalenitch; Miloje Voukaschinovitch, protopope de Jagodin; Abraham Petrovitch Stiekitch, secrétaire de Milosch, et Rista Doukitch, de Belgrade. L'agent serbe à Stamboul était alors le knes Sava Liotitch.

Leurs demandes étaient les suivantes : 1° de pousser les limites du territoire serbe jusqu'aux redoutes occupées du temps de Tzerni George, comme l'avait stipulé le traité de Boukarest; 2° de fixer pour le tribut une seule somme; 3° de reconnaître Milosch pour prince héréditaire, et comme régissant le pays conjointement avec un sénat; 4° de laisser aux Serbes la liberté de bâtir des églises et des couvents, d'ériger des écoles et de soigner l'instruction; 5° de défendre à tout Turc, hors à ceux des villes serbes, de s'établir en Servie.

La députation serbe fut bien reçue, mais la révolution grecque ayant éclaté, leur affaire fut oubliée, et les envoyés furent gardés en otage pendant 4 1/2 ans, vu la crainte d'une révolte en Servie. Enfin, au milieu de mars 1826, l'empereur Nicolas Ier soumit à la Porte trois points d'où dépendait la paix avec la Russie, savoir : de remettre les principautés valaques dans l'état où elles étaient en 1821, de relâcher les députés serbes et d'avoir égard à leurs demandes, et de déléguer des personnes qui pussent régler avec des diplomates russes ce qui conviendrait aux deux empires. La convention d'Akermann du 14 octobre en fut la suite.

Lorsque l'acte séparé d'Akermann en faveur des Serbes arriva en Servie, Milosch rassembla tous les knes et les nota-

bles à Kragoujevatz. Le 15 janvier 1827, il fit lire dans l'église par son secrétaire Démétrius Davidovitch, en présence du métropolitain d'Oujitze, le discours suivant :

« Très vénérable monsieur ! vénérables et honorés membres du clergé ! nobles knes et très honorés kmets ! mes chers frères !

» Lorsque le cruel Soliman suçait notre sang, empalait nos frères ou les tuait, que nous étions pour cela en guerre avec lui, et que je m'étais rendu, au péril de ma vie, au milieu des Turcs, je conseillai déjà d'implorer la grâce de notre très haut empereur, afin qu'il mît fin à cette effusion de sang, qu'il nous reçût parmi ses sujets et posât les fondements de notre bonheur futur et durable. Comme je savais que les empereurs d'Europe ne souffrent jamais de rebelles, mais qu'ils se plaignent d'eux et s'arment contre eux, moi, le plus petit prince, ne désirant rien autre que de rendre heureux le peuple et d'établir une bonne administration intérieure, je devais me régler sur eux et les prendre pour modèle ; d'ailleurs, il ne me convenait pas d'irriter celui que je devais supplier ; pour cela je tombai à genoux devant le sultan et lui demandai grâce. Vous-mêmes l'avez entendu plus d'une fois dans nos réunions, soit à table, soit dans les combats, comme je demandai toujours à Dieu qu'il voulût amener le cœur du sultan à la miséricorde et l'apaiser par ses moyens virtuels.

» Notre protecteur a agi dans ce sens depuis un an, et nous avons envoyé il y a six ans une députation à Constantinople pour discuter avec notre empereur les droits à accorder à notre pays ; mais la révolution valaquo-grecque interrompit nos négociations. L'empereur Alexandre aurait accompli avec le temps nos désirs, mais le Très-Haut l'a appelé à lui ; or, il a ordonné généreusement à son lit de mort et dans son testament à son successeur et frère l'empereur Nicolas, régnant glorieusement sur la Russie, de s'interposer pour nous comme le défunt l'avait fait (1).

» L'empereur actuel pressa donc le sultan de terminer nos affaires, et je me sens heureux, mes chers frères, de pouvoir vous donner la bonne nouvelle que le sultan a consenti à signer avec l'empereur Nicolas un traité accordant aux Serbes les droits demandés, par lesquels nous pouvons devenir une nation européenne. (Ici on lut la convention d'Akermann, communiquée vol. III, p. 262.)

» Vous voyez, mes frères, le temps est près où notre chère patrie paraîtra parmi les États constitués, et où notre nation éprouvera les

---

(1) Le peuple cria trois fois alors : « Dieu reçoive son âme ! que sa mémoire dure » à jamais ! »

bienfaits de l'aisance, résultant de la liberté du culte religieux et du commerce, ainsi que de l'introduction d'une législation et de l'instruction du peuple. Jusqu'à hier, le Serbe était un esclave étranger dans l'empire ottoman ; depuis aujourd'hui, il peut vivre avec sa propre âme et commander sur son avoir, sa tête et son domestique. Ce n'est sûrement pas un petit avantage. Cet état a été amené par onze ans d'efforts et de soins, avec beaucoup de dépenses, au milieu de craintes, et après plusieurs révoltes étouffées. Pour y amener notre nation, j'ai sacrifié tout ce que peut sacrifier un mortel qui aime sa patrie et désire la rendre heureuse. Mais, plus nous approchons de la position dans laquelle nous devrions être avec le peuple, plus mes soucis augmentent pour conserver intact le bonheur que les empereurs nous destinent. Je crains les rébellions qui ont eu lieu plusieurs fois dans ce pays, je crains qu'elles ne recommencent, parce que nous sommes très sensibles à toute excitation venant de nos ennemis; et quand nous n'avons point d'autres ennemis à combattre, nous faisons de l'opposition contre nos autorités, et croyons plutôt nos ennemis que les discours de ces dernières. Or, le nombre de nos ennemis ne s'augmentera que lorsque nous serons arrivés à un état florissant et lorsqu'ils nous envieront beaucoup plus qu'à présent, depuis qu'une telle faveur impériale est devenue notre partage; alors ils s'attacheront encore plus à médire de nous, comme si nous troublions la paix et la tranquillité, et ils allègueront cela pour nous arracher tout ce que les droits impériaux nous offrent. Nous avons à redouter toutes ces choses. Déjà, quand nous n'avions aucune ombre de liberté, et que nous gémissions dans l'esclavage, quand tous s'écriaient : « Si quelqu'un était là pour faire » cesser l'effusion du sang et nous recommander à la miséricorde » impériale, » chacun aurait donné un esclave pour que nous puissions vivre en paix avec les autres esclaves. Combien n'y en a-t-il pas eu alors qui ont fait des émeutes véritables, qui ont fait circuler parmi le peuple des discours séditieux, qui ont crié contre moi que j'étais impérieux, sévère et impitoyable pour les impôts! Combien m'ont reproché pour cela la mort de quelques personnes qui avaient des intentions séditieuses! Vous le savez vous-mêmes, dites donc quel but ils avaient : s'ils voulaient fonder la paix, le bonheur parmi nous, ou plutôt nous précipiter tous dans l'abîme et la perdition? Qu'est-ce que le pays a gagné par les révoltes qui l'ont déchiré? Commençons par les anciens temps. (Il énuméra ici toutes les révoltes depuis 1690.) De quelle utilité ont été les révoltes de Djak, de Tscharapitch, de Dobriniatz et d'Abdoula? la perte de beaucoup d'âmes, la guerre civile, la haine mutuelle entre des frères, l'incendie des maisons, la ruine de familles entières et une

éternelle honte pour notre nom. Ceux qui m'ont reproché la fin des rebelles ont-ils su ce que les cours impériales demandaient? Ceux qui ont dit qu'aucune somme d'or ne suffisait pour me rassasier ont-ils calculé combien nous en avons employé pour nous racheter des Turcs, pour payer nos employés et les employés impériaux? Ont-ils réfléchi que nous devions aussi faire des épargnes pour travailler avec le sultan à procurer à notre patrie ses droits? Ont-ils pensé que des millions ne suffiraient pas pour cela? Il nous aurait été très difficile de traiter avec les cours, si nous n'avions pas fait jadis des épargnes.

» Nous vous soumettons tout cela, frères, et vous le disons, parce que les cours exigent l'envoi d'une députation à Constantinople pour nous procurer les droits si long-temps désirés. Nous devons y penser, et choisir en conséquence des gens aussi capables que sachant conserver sacrés et intacts les droits acquis. Les cours demandent de nous l'obligation de nous soumettre à la justice impériale (mot à mot à l'épée de la justice impériale), et nous ne pourrons nous plaindre d'aucune injustice, ni même nourrir une telle espérance. Si nous violons un seul ou même le plus petit article des droits à nous concédés, ce sera comme si nous les violions tous, personne ne nous protègera, mais nous nous attirerons la colère de tous les princes d'Europe comme de la cour qui nous protège maintenant. Voyons, frères, comment nous répondrons à ces cours et pouvons les satisfaire. Faisons que nous ne le déterminions pas pour aujourd'hui ou demain, mais pour toujours, pour les enfants de nos enfants et leur postérité. Les cours attendent de nous obéissance, continuation non interrompue de la paix et du repos entre nous, obéissance envers l'autorité que les empereurs donnent à notre pays, en même temps qu'ils nous procurent le bonheur. Ma conscience me dit que j'ai rempli moi-même mon devoir d'après mes forces et les circonstances, je n'ai conservé dans ce pays que par ma fermeté et ma juste sévérité la paix, la tranquillité, l'ordre et tout ce que les cours exigent des sujets d'un empire. Aussi ai-je amené à cette heure dans laquelle nous recevrons des droits. Je sacrifiais ma vie et méprisais la mort, j'entendais même vos injustes reproches, et j'étais pour cela plein de soucis et affligé; cependant je pardonnais et n'avais rien d'autre en vue que de procurer à la patrie ses droits, de les fonder pour des siècles et de vous rendre heureux. Je l'ai exécuté, je l'ai vu, et remercie maintenant le Très-Haut pour cette grande grâce C'est ce que j'ai produit moi seul, c'est à présent à vous à conserver votre bonheur.

» Nous n'avons pas besoin, mes frères, de crier, de nous révolter ou de nous flatter les uns les autres. Nous devons sacrifier l'un

comme l'autre dit, cent et mille têtes, non comme si nous avions soif du sang de nos frères, mais parce qu'il est nécessaire de punir les méchants et les rebelles, et d'atteindre le but principal, savoir, de préserver toute la nation de son malheur et de sa ruine; c'est ce qu'attendent et demandent de nous deux puissants empires, savoir, les empires turc et russe.

» Frères, l'union et la paix élèvent aussi les petits pays, la désunion et la révolte détruisent les grands royaumes; nous devons donc conserver les premières. Nous ne pouvons pas faire grand'chose avec un gouvernement faible et en sous-ordre (*l'oddim*), au contraire, nous ne pouvons pas seulement soutenir notre inviolabilité, il nous faut la sévère exécution de la justice, ayant tant d'étrangers parmi nous. Par une justice sévère, le devoir sera accompli par lequel le gouvernement doit rendre compte de tout le bien et le mal fait à la patrie au peuple, aux empereurs, à Dieu lui-même et à sa conscience. Il me reste le sentiment que j'ai rempli mon devoir d'après mes forces et les circonstances; ce sentiment et les faits connus de tout le monde sont ma récompense pour mes efforts et mes peines, le monde les connaît et nos descendants les connaîtront aussi bien (il aurait pu dire mieux) que les contemporains. »

Là-dessus on remercia Milosch pour ses soins, et on se dispersa aux cris de : « Dieu te conserve toi, Gospodar, le sultan » et l'empereur Nicolas. » Le même jour, le tribunal supérieur s'entendit avec les knes, et ceux-ci avec les kmets pour la rédaction de la formule de serment suivante à Milosch.

« Excellence prince Milosch Obrénovitch! très gracieux Gospodar!

» Après avoir entendu aujourd'hui votre discours plein de joie et de bonté pour nous et notre peuple, nous vous souhaitons bonheur en récompense de vos efforts incessants par lesquels vous nous avez procuré d'un empereur une si grande grâce et de l'autre une si forte protection. Nous vous prions du fond de notre cœur comme des enfants et des serviteurs très humbles; ne cessez pas à l'avenir comme à présent de nous conduire au bonheur et au bien-être, et de protéger pour cela le bon et le faible, de punir le méchant d'après des lois justes; regardez notre bien-être, notre bonheur comme un bien qui vous est confié; nous vous en prions, nous tous ensemble ici et soussignés, membres du tribunal national, les ecclésiastiques, les knes supérieurs des districts, les knes des tribunaux de districts, les knes de districts et les kmets de villages, en notre nom, au nom

du reste du peuple absent et de ceux de nos frères qui se joindront encore à nous. En renouvelant tous les serments prêtés déjà en 1817 et 1826, nous vous déclarons, tous d'accord et unanimement, pour nous et nos frères, de génération en génération, pour notre Gospodar et prince, et nous jurons pour nous et notre progéniture, à vous comme à vos frères, vos enfants et toute votre famille, que nous vous serons fidèles et obéissants toujours et en toute chose; que notre Sauveur devienne même l'ennemi de celui qui violera ce serment! Que le très haut et unique Dieu nous aide à cet égard nous et nos enfants! »

En outre, on rédigea une pétition au sultan pour lui demander un métropolitain serbe, et pour qu'il voulût nommer et confirmer Milosch comme prince héréditaire de Servie. Le 16 janvier se passa en festin, et le 17 avant midi, le haut tribunal convoqua toute l'assemblée devant l'église pour y entendre la lecture de l'acte, et le confirmer chacun de bouche. On appela enfin Milosch et ses frères, et on fit remettre au premier cet acte par l'intermédiaire de Vasilie Popovitch, knes supérieur de Pojarevatz. Il le prit, le mit sur sa tête découverte, et appela à lui toute l'assemblée, et les embrassa tous, en tenant l'acte à la main. Après un grand repas, on alla signer l'acte dans la chancellerie. Les premiers signataires furent les frères de Milosch, puis les membres du haut tribunal, les archimandrites, les protopopes, les knes et les kmets. Il y eut en tout 800 signatures.

On choisit comme députés pour Constantinople Lasar Theodorovitch, ex-secrétaire de Milosch, membre du haut tribunal, Athanase Michailovitch du même tribunal, le knes Ilia Markovitch avec le drogueman Marc Georgievitch et Jean Antitch. Mais Ilia fut remplacé plus tard par Étienne Simitsch. Le 20 décembre 1827, le sultan ayant violé la convention d'Akermann, ces députés furent traités de nouveau comme des otages.

Quant aux révoltes qui avaient eu lieu sous Milosch, voici les principales.

La première fut celle de Zoukitch en 1815, où les Serbes étaient en pourparlers de paix avec Maraschli-Ali-Pascha à Tchoupria. Il se disputa avec Milosch, s'enferma avec ses

gens dans le couvent de Manassia; puis s'étant rendu plus tard à discrétion, il se raccommoda avec lui.

Au printemps de 1817, le knes Sima Markovitch et le capitaine Dragitch se révoltèrent; mais ils furent bientôt pris et exécutés à Belgrade. L'été de la même année, Jivan Tschoniaga du Matschva eut le même sort. Au printemps de 1821, les knes supérieurs du district de Pojarevatz, Marc Abdoula et Étienne Dobriniatz se séparèrent de Milosch, à l'instigation de Maraschli-Ali-Pascha, qui insinuait qu'ils ne devaient tenir qu'aux droits des knes, et qu'il les soutiendrait. Il voulait semer la discorde parmi les Serbes, et pouvoir écrire à Constantinople que cette demande venait du peuple. Ils étaient les plus riches knes après Milosch, et chéris par lui comme ses frères. Néanmoins, ils n'osèrent avouer leur dessein au peuple, et craignaient surtout à Omolie le knes Miloutin, frère du Haidouk Veliko, à Pojarevatz le knes Joksim, et Miliko, le plus jeune frère du Haidouk Veliko, qui avait servi chez Milosch.

Abdoula alla le soir, le 24 mars 1821, avec quelques gens chez ce dernier, il lui communiqua son projet, et lui promit de l'argent; mais celui-ci répondit qu'un para de Milosch lui était préférable à un ducat d'Abdoula. Miliko alla chez le knes Joksim, et s'arma avec lui pour se rendre à Kragoujevatz. Abdoula apprenant cela envoya quelques serviteurs pour les tuer en route, en faisant passer ces deux braves gens pour des Turcs qu'on poursuivait pour des brigandages. Lorsque Joksim et Miliko arrivèrent à l'embuscade, les serviteurs firent feu, Miliko tira son pistolet et courut contre eux, ce qui les força de se disperser.

Milosch écrivit le 25 mars aux knes voisins de rassembler quelques centaines d'hommes, et de marcher vers la Morava. Ali-Pascha lui envoya un Tatare pour annoncer que le peuple était en émeute dans le district de Pojarevatz, et qu'il rétablirait la paix. Milosch lui répondit que si le pascha ne voulait pas voir tout le peuple se révolter, il ne devait pas s'en mêler. Il envoya son frère Jevrem avec quelques gens dans le ditrict de Pojarevatz avec ordre de prier les Turcs de rebrous-

ser chemin si on les rencontrait, ou de se battre avec eux s'ils ne le voulaient pas. Les troupes serbes arrivant dans le district de Pojarevatz, les habitants furent tout étonnés d'en apprendre la cause, ils se joignirent à elles, et poursuivirent Abdoula et Dobriniatz. Deux cents Turcs arrivèrent à la Morava; mais retournèrent sur leurs pas à la menace d'attaque de la part des Serbes. Les deux rebelles se voyant abandonnés de tous les côtés, Dobriniatz se sauva avec son secrétaire et un homme à Leskovatz, et Abdoula se cacha dans des fourrés, d'où poussé par la faim, il se rendit à Milosch, et fut conduit garrotté à Kragoujevatz. Dobriniatz fut livré par le pascha de Leskovatz. Ils furent jugés et laissés libres sous la condition de ne plus se mêler d'affaires publiques. Peu de temps après, Abdoula fut trouvé mort dans sa maison, ce qui engagea Dobriniatz à s'enfuir dans le Bannat. Peu après, le visir devint malade, mourut, et fut remplacé par Abdoul-Raman-Pascha, ex-gouverneur d'Adakale.

Vers la fin de 1824, quelques gens des districts de Roudnik et de Pojega vinrent chez Knitchanin Vasa, qui avait tué, en 1815, près de Tschatschak, le Kiaya du Pascha, et lui proposèrent une révolte générale. Il communiqua cela à Blagoje, qui s'était rendu à Milosch lors de l'échauffourée de Hadgi-Prodan. Milosch, informé par lui du projet, fit saisir et exécuter les rebelles. Quelques semaines après, au milieu de janvier 1825, le knes Pierre Voulitchevitch de Semendria, apprenant que quelqu'un dans son district parlait toujours de révolte, il le fit prendre dans sa maison; mais les villageois prirent fait et cause pour ce dernier, et entourèrent la maison du knes en criant qu'il n'était pas permis de saisir ainsi quelqu'un sans jugement. Le knes tint toute la nuit, mais le lendemain il rendit le prisonnier, qui alla à Azania. Dans ce lieu, les villageois s'assemblèrent en plus grand nombre et se plaignirent des impôts, des violences des knes, etc.

A cette nouvelle, Milosch envoya son frère Jean avec quelques troupes de milice de Lepenitza et de Jasenitza, tandis que son frère Jevrem devait en rassembler d'autres. Les

paysans d'Azania n'ayant pas envie de se battre, le prince Jean y arriva sans difficulté, et ceux-ci lui exposèrent qu'ils avaient voulu seulement mettre un frein aux violences des knes; alors les milices firent chorus avec eux. Comme les paysans de Semendria demandaient surtout à changer leur knes Pierre contre Miloie Djak de Kousatak, alors absent, le prince les apaisa en leur disant d'envoyer Djak et quelques uns de leurs kmets à Kragoujevatz pour cette affaire.

Djak, de retour, organisa une véritable émeute à Hassan-Pascha-Palanka; il envoya son frère avec quelques troupes à Pojarevatz, pilla la maison du prince Jean et souleva le peuple, tandis que lui-même se dirigea avec le gros de son monde sur Kragoujevatz. Il pilla encore plusieurs maisons, et arriva à Topola. Sur ces entrefaites, quelques troupes de Grouja et des districts d'Oujitze et de Pojega arrivèrent, sous le commandement de Vouschitch; mais Djak avait 5,000 hommes, et ce dernier seulement 2,000. Celui-ci établit une redoute près de la forêt d'Oplenitza, non loin des troupes de Djak, et l'attaqua le lendemain. Djak blessé au pied, toutes ses troupes prirent la fuite. Le prince Jevrem arriva alors avec 1,500 hommes des districts de Valievo et de Schabatz; ils pillèrent Kousatak et les villages des rebelles et tuèrent le frère de Djak; puis on fit ce dernier prisonnier, et il fut conduit à cheval à Batotschina dans un carré de troupes, que Milosch harangua de la manière suivante : « Voilà, mes frères, ce qui » est cause que je vous ai éloigné de vos maisons dans ces » tristes circonstances, si vous voulez, pardonnez-lui; sinon » faites-en ce qu'il vous semblera bon. » Alors tous s'écrièrent qu'il meure! et ils déchargèrent leurs fusils sur lui. Milosch démit tous ses knes et les remplaça par d'autres.

Pendant la révolte de Djak, George Tscharapitch de Ripagn avait soulevé le peuple du district de Belgrade; mais à la nouvelle de la fin de Djak, Tscharapitch se sauva dans le Bannat. Plus tard, il tâcha de fomenter une révolte en Servie avec Michel Belisavlievitch, professeur syrmien à Belgrade, et un autre professeur serbe, nommé Pierre Radosavkitch.

Tscharapitch et ses adhérents revinrent le dimanche des Rameaux, en 1826, en Servie, ses complices allèrent le trouver de nuit sur le mont Avala, et lui apportèrent des munitions; puis ils écrivirent à Belgrade une proclamation, dans laquelle ils mettaient à prix les têtes de Milosch et de ses frères: la première pour 50 ducats et les autres pour 20, tandis que pour celles de Sima Pastrmatz, du knes Vasilie Popovitch et du knes Voutschitch, ils en offraient 5,000. Mais ne pouvant pas assez vite écrire des doubles de cette proclamation, ils découvrirent leur projet à un aide de Pierre Radosavkitch. jeune homme de Nisch. Alors Milosch en fut informé, les professeurs furent saisis, et Tscharapitch fut tué au-dessus du couvent de Rakovitza. Pierre Radosavkitch prétexta d'abord ne rien savoir, et ne fut pas trahi par son ami; mais, à Kragoujevatz, celui-ci avoua sa connivence avec lui. Alors Pierre fut cherché et obligé d'écrire ce qu'il pensait qu'on devait faire avec lui, s'il avait su la conspiration. Il écrivit qu'on devait lui arracher les yeux et lui couper les poignets et la langue. Alors on lui montra les aveux de Michel, et on eut la barbarie de couper à ce dernier les deux mains et un peu la langue, et à Pierre ainsi qu'à son aide la main droite et un peu la langue. Les autres rebelles serbes furent tués.

Depuis la convention conclue à Akermann en 1826 entre la cour de Russie et la Porte, la Servie avait obtenu un nouveau gage de son existence politique, et quelques primats s'étaient flattés d'entrer dans toute la jouissance des droits que les Turcs exerçaient jadis sur le peuple. Ils croyaient que les biens territoriaux des spahis leur reviendraient, et qu'ils formeraient un corps de nobles comme les bojares en Valachie. Le prince les employa pour différents services publics. Les uns furent en députation à Constantinople; d'autres soignèrent la correspondance étrangère du prince; d'autres furent placés dans le tribunal supérieur national; tous servaient le prince avec zèle. Vers la fin de 1830, ce dernier reçut le hattischérif concernant l'indépendance intérieure de la Servie, et le bérat contenant la concession de la dignité de prince pour Milosch et

ses descendants. A cette occasion, quelques primats espéraient être récompensés par des terres et des titres. La démarcation des limites, la prise de possession des six districts, le paiement des biens allodiaux aux Turcs quittant la Servie, et tous les priviléges accordés à la nation serbe n'étant pas encore exécutés, ils se flattaient que leurs espérances se réaliseraient lorsque tout serait terminé. Ainsi se passèrent trois années.

Vers la fin de 1833, la Servie obtint un nouvel hattischérif indiquant l'exécution des susdits priviléges qui lui avaient été concédés par le hattischérif du 7 rebioul evely 1246 (août 1830). Le prince Milosch fit lire à l'assemblée nationale cet acte, au mois de février 1834, et fit connaître que les rapports de la Servie et de la Porte étaient définitivement réglés. Il leur fit communiquer aussi les bases de la nouvelle administration, donnant l'assurance que le système féodal ne serait jamais introduit de nouveau en Servie, et que les impôts étaient remplacés par un tribut annuel à la Porte. La destruction totale du féodalisme étant consommée, le prince déclara qu'il voulait conserver la nationalité serbe par une observation stricte des lois, par des règlements sur la tranquillité et l'ordre publics, et par des réformes graduelles et adaptées aux mœurs, aux habitudes et aux rapports politiques du pays, tout en repoussant toute administration coûteuse ou apte à léser la propriété ou le droit personnel des Serbes. Ceux des notables qui croyaient jouir du partage des biens territoriaux des Turcs virent alors leurs espérances anéanties, surtout lorsque l'assemblée nationale sanctionna toutes les propositions du prince relativement aux objets précédents, et exprima, dans une adresse remise par le tribunal supérieur, qu'elle se confiait avec amour, pour l'avenir, à sa sagesse paternelle. Pendant et après cette assemblée remarquable, plusieurs employés supérieurs firent entendre leur mécontentement au prince en ajoutant le désir d'améliorations. Parmi ces personnes faisant de l'opposition, il y en avait de bien intentionnées et ne voulant que des choses rationnelles. Elles désiraient limiter les pouvoirs du prince, le forcer à reconnaître solennellement certains droits aux Serbes, tels

que celui de la propriété, la liberté individuelle, la nécessité d'un jugement pour toute condamnation, la nomination d'un sénat élu par la nation, comme du temps de Tzerni-George, et comme le spécifiait le hattischérif, pour contrôler les actes du gouvernement, et un exposé annuel de l'emploi des impôts. Mais parmi ces vrais patriotes, ces adversaires du gouvernement trop autocratique du prince, il y avait aussi des personnes séduites par la charlatanerie du jour, c'est-à-dire ne croyant un État renouvelé de fond en comble et en chemin certain de perfectionnement que par la publication d'une charte et un nouveau titre pour le chef de l'État.

Si le prince avait le tort de ne pas prêter l'oreille aux premiers, parmi lesquels figuraient plusieurs de ses premiers employés et son frère Jevrem, ou si ses rapports diplomatiques ne le lui permettaient pas, naturellement il ne pouvait acquiescer aux sollicitations des véritables ventrus de Servie, qui ne tendaient à rien moins qu'à introduire une aristocratie contraire au bien de la nation. En effet, ils désiraient pour eux la création de charges avec de grands émoluments et des priviléges, comme en Valachie et en Moldavie.

Le prince voyait que ces notables n'avaient en vue que de s'enrichir et de s'élever aux dépens de la pauvre nation à peine délivrée des Turcs; de plus, il lui était évident que ces mêmes gens, dût-il créer ces charges, n'étaient pas capables de les remplir, et que ce qui était praticable dans un pays ne l'était pas dans un autre. Il leur fit comprendre l'indiscrétion de leurs demandes en ajoutant que, s'ils avaient occupé depuis longtemps des emplois publics, ils en avaient été récompensés autant que le permettait l'état du trésor, et qu'ils n'avaient pas droit à une rémunération ultérieure. Dès ce moment, il y eut une divergence d'opinion entre le prince et ses employés supérieurs. Il commença à épier plus soigneusement leurs démarches, à contrôler plus sévèrement leurs services, et à réprimander fortement certaines fautes; ce qui ne fit qu'augmenter le désir des primats pour un avenir meilleur.

D'abord ces démonstrations ne parurent qu'insignifiantes, de

manière que le prince qui en avait connaissance fit semblant de ne pas les voir. Mais de jour en jour les contradicteurs devinrent plus audacieux, et cherchèrent à se faire un plus grand nombre d'amis en répandant des bruits calomnieux sur le prince et son gouvernement. Ils critiquaient son administration, et tâchaient de lui enlever l'amour du peuple, tandis qu'ils cherchaient à démontrer au prince et aux gens qui lui étaient dévoués que la nation était mécontente avec la forme de l'administration. Parmi les adversaires les plus décidés du prince étaient son conseiller intime Abraham (Avram) Petroniévitch, les membres de l'ancien tribunal supérieur national George Protitch, Stojan Simitsch, Mileta Radoikovitch, Milosav Resavatz et Ranko Maistorovitch, enfin le commandant de la milice serbe, Voutschitch-Perischitch. Le prince Milosch, qui croyait pouvoir compter sur l'affection du peuple, s'inquiétait peu de cette opposition, et continua à gouverner à sa guise. Ainsi se passa la moitié de 1834.

Dans l'été de cette année, il envoya Stojan Simitsch en Valachie et Moldavie pour y féliciter en son nom les nouveaux chefs de gouvernements. De retour de sa mission, Simitsch montra encore plus de mécontentement. Il loua la vie galante des Bojares valaques et les établissements publics des pays voisins ; il les compara à ceux de la Servie, et chercha à prouver que le prince Milosch traitait trop durement lui et les autres employés, les privant de beaucoup de commodités que les employés avaient dans d'autres pays, etc. Bientôt après, madame Stojan Simitsch accoucha d'un fils à Krouschevatz. En 1817, cet homme n'était qu'un manœuvre dans une fabrique de tabac. Le prince, le croyant digne de sa confiance, le chargea de sa correspondance secrète en qualité de courrier, puis il l'éleva au rang de knes, et lui donna plusieurs missions pour divers paschas turcs, où il eut des occasions de s'enrichir par les présents d'usage et différentes autres manières. Le prince permit à un de ses fils d'être témoin du mariage de Simitsch, qui eut lieu en 1830 à Pojarevatz; en conséquence il laissa aussi aller son épouse la princesse Lioubitza avec le jeune

prince Michel, à Noël 1834, à Krouschevatz, pour être marraine du garçon de Simitsch. A la suite de la princesse étaient Mileta Radoikovitch, Abraham Petronievitch de Jagodin et Milosav Resavatz de Svilainitza. Le prince avait donné à Stojan et à son frère Aleka Simitsch alors absent pour affaires à Nisch, un konak à Krouschevatz; il y avait ajouté un grand moulin à eau à six roues, des terres et des maisons d'exploitation.

Lorsque tous ces personnages furent établis à Krouschevatz, et que le baptême eut eu lieu, on passa quelques jours en fêtes sous prétexte de faire les honneurs à la princesse, mais, dans le fait, pour achever le plan déjà long-temps conçu de trahir leur maître et bienfaiteur. Tout le jour, comme le soir, on portait des toasts au prince et à sa famille au son de la musique, à table et hors de la table; puis, dans la nuit, on préparait clandestinement des plans contre le prince, et pour renverser l'ordre établi.

Simitsch exposa, dit-on, divers plans, et découvrit aux autres qu'il avait déjà long-temps réfléchi avec George Protitch comment on pourrait se débarrasser du prince. Ils arrêtèrent en conséquence, sous serment, de lui remettre de concert une adresse contenant leurs vœux, à la première assemblée nationale, en février prochain, et s'il n'acquiesçait pas à leurs demandes de se lever en armes, et d'obtenir ce qu'ils voulaient par la force. A cet effet, Milosav Resavatz, qui avait été compromis déjà avec Abdoula, chef de rebelles du district de Semendria, promit de faire révolter tout le district de Resavatz; Mileta Radoikovitch se chargea de soulever ceux de Jagodin, de Tchoupria et de Paratchin; et Stojan Simitsch celui de Krouschevatz. Avram Petronievitch devait les aider dans l'exécution du plan d'opération lors du commencement de l'insurrection, parce qu'il était constamment autour du prince, et pouvait ainsi mieux juger les circonstances. On dit même que George Protitch développa un plan d'attentat contre la vie du prince, et proposa une récompense pour celui qui l'exécuterait; mais tous ont nié plus tard cette circonstance.

Lorsque la princesse Lioubitza retourna après le nouvel an

à Pojarevatz, les membres du complot se séparèrent. Avram Petronievitch alla avec Mileta Radoikovitch à Jagodin et Resavatz à Svilainitza pour faire les préparatifs de l'insurrection. A peine la princesse était arrivée à Pojarevatz que toute la conjuration était découverte au prince. Milosav Resavatz en eut tout de suite vent, l'annonça à Mileta Radoikovitch et à Avram Petronievitch à Jagodin, et le communiqua à Stojan Simitsch à Krouschevatz; ainsi les conjurés eurent le temps de se préparer avant que le prince ne prît ses mesures.

Mileta Radoikovitch, Petronievitch et Simitsch, ainsi que Milosav Resavatz s'efforçèrent de rassembler un corps de troupes, qui pût les protéger contre la peine qu'ils encouraient. Le 6 (18) et le 7 (19) janvier 1835, Mileta et Petronievitch avaient environ 1,000 hommes armés. Après avoir envoyé l'ordre à Resavatz d'observer avec sa troupe le district de Pojarevatz, dont le dévouement au prince, qui y résidait, était connu, il se mit en marche pour Kragoujevatz. Dans l'intervalle, M. Resavatz le joignit avec l'assurance qu'il avait pris de telles mesures qu'on n'avait rien à craindre du district de Resavatz. Ils avancèrent vers Kragoujevatz qui est à 8 l. de Jagodin et arrivèrent ce jour à Taborischte, à 3 l. de la capitale.

Le prince Milosch, qui avait connaissance des mouvements et des vues des conjurés, eut, dit-on, un moment d'indécision, et étant déjà en route pour les bords du Danube, il rebroussa chemin; mieux avisé, il envoya à Voutschitch-Perischitch, qu'il croyait un de ses fidèles, l'ordre de protéger la ville contre les insurgés avec la garde et la milice locale. Voutschitch reçut cet ordre le 7 janvier à midi. Vers les 11 heures arriva le capitaine du district de Semendria Jovantsche Spasitch avec de nouvelles instructions, savoir : de ne pas livrer la ville aux insurgés, et avec l'ordre à George Protitch et Ranko Maistorovitch, membres du tribunal supérieur, de venir avec le capitaine Spasitch à Pojarevatz, parce que, d'après tous les renseignements, le prince avait lieu de douter de la fidélité de ces derniers. Ceux-ci, au lieu d'obéir au prince, allèrent joindre à Taborischte leurs complices, et Voutschitch les accompagna pendant une

partie du chemin pour leur sûreté. Ils furent complimentés par Mileta Resavatz et Petronievitch, et on s'efforça d'animer encore plus le peuple, en leur faisant croire dans de beaux discours que la Providence avait fait choix des deux arrivants pour commencer la régénération, et pour complimenter, au nom des gens de Kragoujevatz et de tous les Serbes, le peuple comme le libérateur de la tyrannie éprouvée, etc.

Le 7 janvier s'étant passé ainsi, et croyant le peuple assez excité dans la nuit du 7 au 8, ils renvoyèrent le métropolitain Pierre Jovanovitch qui était venu pour les détourner de leur projet. Ils continuèrent leur marche, et arrivèrent à Kragoujevatz, le 8 janvier 1835, à l'aube du jour. Voutschitch, qui n'avait pas encore jeté le masque vis-à-vis des personnes attachées au prince, alla au-devant d'eux avec un escadron de houlans. Il les rencontra devant la ville qu'il leur abandonna après un court entretien.

Mais au moment où les amis du prince aperçurent la trahison de Voutschitch, il se préparait une crise affreuse dans la ville. Les riches cherchaient à dérober leur avoir à un pillage qui semblait vraisemblable. Les employés de la cour se préparaient à défendre la maison du prince, sa chancellerie et le trésor de la nation, qui étaient dans des édifices contigus. Ils envoyèrent au capitaine Toutzakovitsch, commandant du district de Grouja, appartenant à Kragoujevatz, la nouvelle de la trahison de Voutschitch, et le prièrent de rassembler au plus tôt des hommes armés, et de venir au secours du konak et de la ville.

Pendant que les citoyens étaient dans l'inquiétude et l'incertitude, s'ils devaient s'opposer aux insurgés ou non, leur avant-garde apparut dans la rue principale, et toute de suite après suivirent tranquillement les autres masses; tous se dirigèrent vers le tribunal supérieur, dans la vaste cour duquel ils se campèrent. Pendant ce temps, Voutschitch revenait à la maison du prince, où il apprit aux amis de ce dernier qu'il avait livré la ville aux insurgés, sous la condition qu'ils n'iraient pas dans la partie occidentale de la ville jusqu'au

pont, qui mène à la place d'exercice, ni vers le konak du prince, et que le reste de la ville était sous sa sauve-garde ; il assura qu'il ne serait fait de mal à personne. Quoiqu'il tâchât de cacher sa connivence avec les insurgés, et de justifier sa convention avec eux, quelques personnes virent si bien ses desseins qu'il ne pouvait plus les tromper. Ils se regardèrent presque comme prisonniers, et n'osèrent pas sortir ce jour, sans lui en demander la permission. On ne pouvait pas savoir si Voutschitch avait conservé pour lui la partie de la ville où était le trésor et le palais du prince, pour les préserver d'une attaque et du pillage, ou pour s'emparer lui-même de ce grand butin.

Dans l'intervalle, l'ardeur des insurgés s'était un peu refroidie en voyant que le peuple ne secondait pas cet entreprise, et qu'ils n'avaient été reçus que très froidement par les habitants de Kragoujevatz et les employés dévoués au prince ; ils commencèrent à penser à la possibilité d'une mauvaise issue, si les autres hauts employés du prince ne se joignaient pas à eux. En conséquence, ils adoptèrent la proposition de Voutschitch d'inviter à une assemblée tous les knes et les notables présents à Kragoujevatz et attachés au prince, pour leur exposer les motifs de leur levée de boucliers, et pour tâcher de les attirer dans leur parti. Le même jour, à trois heures après midi, cette assemblée fut ouverte dans la salle du tribunal supérieur, dans laquelle George Protitch allégua plusieurs griefs relatifs à des insultes qu'il avait éprouvées. Au moyen de cela, et avec des assertions calomnieuses contre l'autorité du prince, il essaya de justifier l'insurrection, en ajoutant que l'existence du prince Milosch était contraire au bien-être de la Servie; que les maux endurés par le peuple et les employés n'auraient de termes qu'avec sa mort, etc. Ce discours ne plut pas du tout à la majorité. Plusieurs voix s'élevèrent en faveur du prince; on disait qu'ils n'avaient suivi les chefs des insurgés que pour se consulter sur l'abolition de quelques abus, dont se plaignait le peuple, mais non pas pour attenter à la vie du prince, ou à la succession princière si chèrement achetée. Protitch eut donc le dessous. Alors quelques insurgés plus modérés démon-

trèrent la nécessité de l'introduction de lois civiles, surtout relativement à la sûreté des personnes et de la propriété; et en même temps ils déclarèrent qu'ils ne s'étaient mis à la tête de l'insurrection que pour cela, et non pour attenter aux droits du prince. A cet exposé d'autres personnes du parti du prince répondirent que ce dernier ne souhaitait pas moins qu'eux de donner au pays des lois; qu'il les avait fait depuis long-temps élaborer; mais qu'il fallait encore attendre quelque temps jusqu'à ce que le travail fût achevé. Ces pourparlers montrèrent bientôt au parti du prince la faiblesse des insurgés, et il acquit tant de courage qu'on déclara aux insurgés que leurs procédés comme leurs désirs, concernant l'introduction de certaines lois, étaient la légalité, et qu'ils devaient proroger leurs vœux jusqu'à la première assemblée nationale, convoquée pour le 2 février. De plus, ils demandèrent aux insurgés de se fier à la clémence du prince pour cette fausse démarche, et de renvoyer tout de suite le peuple à la maison.

Néanmoins, ils ne purent pas encore se faire écouter, quoique le capitaine Toutzakovitch fût arrivé avec 1,500 soldats de la milice pour défendre la cause du prince. Les insurgés déclarèrent ne vouloir quitter Kragoujevats que lorsqu'ils auraient réglé avec le prince les affaires du pays, et, malgré les remontrances du parti du prince, ils prirent la résolution de convoquer tout de suite l'assemblée nationale, et de l'attendre à Kragoujevats, mais d'insinuer aussi au prince qu'ils n'en voulaient pas à sa personne. Là-dessus, tous ceux qui étaient du parti du prince s'éloignèrent du tribunal, tandis que les insurgés restèrent et s'occupèrent de la convocation de l'assemblée.

Le 9 janvier, Voutschitch, qui n'avait pas encore jeté le masque, et se tenait ordinairement dans le konak du prince, alla tout seul chez les insurgés, et accepta d'eux la place de dictateur, qui lui fut offerte, avec les promesses faites réciproquement de le reconnaître pour leur chef, de suivre ses ordres, et lui, de son côté, de les protéger contre tout danger. Cette défection fut bientôt sue au konak, où ce parti nomma

le capitaine Pierre Toutzakovitch pour chef provisoire de la garde et de la milice accourue pour secourir le konak. On lui fit en même temps part de l'importance de la confiance mise en lui, et on l'engagea à rester fidèle au prince. Cet officier, attaché au prince dès sa jeunesse, voulait justifier cette confiance, en ordonnant à l'artillerie de se tenir prête à attaquer les insurgés, ce que les gens du konak ne permirent pas pour épargner la ville, et parce que les instructions du prince étaient de ne pas verser du sang, si possible, et de ne se défendre qu'après avoir été attaqué. Mais Toutzakovitch avait du moins le désir de prendre Voutschitch et de le faire fusiller; ce qui ne put avoir lieu, parce que ce dernier voyant que le parti du prince se grossissait, et que l'arrivée continuelle de la milice rendait le danger toujours plus pressant, était parti pour Pojarevatz afin de demander au prince l'amnistie pour les insurgés. Il croyait, à ce qu'il paraît, que personne ne savait la dictature clandestine dont l'avaient investi ces derniers.

Le 10 janvier, l'ordre du prince arriva d'annoncer aux insurgés qu'ils eussent à s'en aller et à congédier leurs gens armés; que chacun devait attendre tranquillement chez lui l'assemblée nationale convoquée par le prince, où alors chacun pourrait présenter ses vœux et ses griefs dans les formes voulues par les lois. Si cela avait lieu, les insurgés pouvaient être assurés d'une amnistie entière; mais, dans le cas contraire, ils n'auraient qu'à s'en prendre à eux pour les suites fâcheuses de leur entêtement. On communiqua tout de suite cet ordre aux insurgés, qui s'y soumirent d'autant plus vite qu'ils avaient appris que le peuple avait fait prisonnier, à Palanka, Ranko Maistorovitch, qui avait été envoyé dans le district de Semendria pour y étendre l'insurrection, et qu'il avait été livré au prince. De plus, ils avaient vu se grossir d'heure en heure le parti du prince, et ils s'en voyaient pour ainsi dire bloqués à Kragoujevatz. Enfin, le capitaine auquel Resavatz s'était fié pour tenir en échec le district de Pojarevatz au moyen de celui de Resava, avait abandonné les insurgés et était passé dans les rangs du parti de Milosch.

D'après tout cela, les chefs de l'insurrection virent qu'ils n'avaient plus d'autres moyens de salut que de se soumettre aux ordres de ce dernier.

Dans la nuit du 10 au 11 janvier, on résolut que les insurgés quitteraient le 11 Kragoujevatz et se débanderaient ; conformément à cette résolution, les commandants des insurgés, de concért avec les employés fidèles au prince, firent connaître à leurs gens l'ordre du prince, relatif à leur départ de la capitale, et leur devoir de s'y conformer. D'ailleurs, le prince était prêt à entendre les vœux du peuple dans la première assemblée, et de mettre fin aux abus. Après cette publication, les insurgés abandonnèrent Kragoujevatz dans le même ordre qu'ils y étaient entrés. Tout de suite Davidovitch, accompagné d'un autre employé du prince, se rendit en hâte à Pojarevatz. Avec lui arriva aussi Milosav Resavatz, avec lequel Mileta Radoikovitch se disputa tellement au départ des insurgés et à cause de la défection du district de Resava, que ce dernier l'aurait presque tué. Or, ne se sentant nulle part en sûreté, il ne crut avoir rien de mieux à faire que d'aller à Pojarevatz avec les employés du prince et de se jeter à ses pieds. Mais il fut renvoyé à Kragoujevatz, avec ordre d'y attendre ce dernier, parce qu'on croyait sa vie plus en sûreté à Kragoujevatz qu'au milieu du peuple qu'il rencontrerait sur sa route jusqu'à Pojarevatz. A peine était-il arrivé dans la capitale que le bruit du retour des insurgés se répandit. Le peuple courut aux armes, il se forma des rassemblements, surtout devant la cour du prince, et lorsqu'on vit Resavatz se diriger à cheval vers ce lieu, on le prit pour l'avant-garde des insurgés, on le tira en bas de son cheval et on le maltraita, malgré ses protestations qu'il n'avait aucun mauvais dessein et qu'il venait se livrer de bon gré. Quelques officiers et employés accourus le délivrèrent et apaisèrent le peuple.

Le 12 janvier, tout était tranquille. Le prince reçut ce jour à Pojarevatz la nouvelle du départ des insurgés de la capitale. Il fit assurer par écrit aux trois chefs Mileta Radoikovitch,

Avram Petronievitch et à Stojan Simitsch, qu'il leur pardonnait leur faute, mais qu'ils devaient seulement tâcher d'apaiser la révolte dans les districts insurgés. Le même jour, le prince envoya son frère Jevrem avec un de ses secrétaires à Kragoujevatz pour mettre en ordre diverses choses jusqu'à son arrivée. Il expédia avec eux Ranko Maistorovitch. Milosch non seulement lui pardonna, mais le laissa encore dans sa place de membre du tribunal supérieur. Il congédia aussi tous les capitaines de districts et les autres notables qui lui étaient dévoués et qui étaient venus pour prendre ses ordres contre les insurgés.

Le 13, le prince prit le chemin de la capitale, et le 14, lors de son approche, beaucoup d'employés supérieurs, et même plusieurs de ceux qui étaient compromis dans l'insurrection allèrent au-devant de lui, et en furent complimentés avec bienveillance; puis il fit son entrée à Kragoujevatz au milieu des décharges d'artillerie et des feux de peloton de la milice, au son des cloches, et au milieu des jubilations d'une foule de peuple accourue des environs.

Lorsque le jour suivant Avram Petronievitch arriva avec les autres chefs des insurgés, le prince les fit venir chez lui, leur fit une vive remontrance de compromettre une nationalité achetée si chèrement par de pareils méfaits, et les pria de l'aider, au contraire, par des propositions faites à cœur ouvert. Là-dessus, tous le remercièrent et renouvelèrent leur serment de fidélité dans l'église. Tous les chefs d'insurgés restèrent à leurs postes, à l'exception de George Protitch, qui, nommé depuis lors président du tribunal de Belgrade, perdit son emploi et fut expulsé du conseil du gouvernement, parce qu'il fut prouvé qu'après une demi-année d'exercice il avait mésusé de son pouvoir dans un procès de la commune de Belgrade contre son kmet ou maire. Stojan Simitsch, se sentant probablement coupable d'une plus grande faute envers son prince, se rendit en juin 1835 à Boukarest avec la permission du prince, en alléguant des affaires parti-

cullères et des commissions de Milosch. Il voulut, dit-on, y établir une fabrique de tabac à priser, commerce qu'il y faisait il y a vingt-cinq ans.

Tel est l'exposé fidèle des troubles du commencement de 1835, troubles qui avaient leur source, d'un côté dans l'égoïsme et l'amour-propre de quelques primats enrichis par le prince, et de l'autre dans une trop grande opiniâtreté de celui-ci à ne pas vouloir reconnaître solennellement aux Serbes certains droits, sans lesquels son gouvernement descendait au rang de celui d'un pascha.

Le 2 février 1835 eut lieu une Skoupschtina générale très nombreuse, et qui comptait près de 10,000 âmes. Après avoir été de très bonne heure à l'église, le prince monta dans un pré voisin sur une estrade, et tint au peuple le discours suivant :

« Il y a une année que nous nous étions rassemblés en plus grand nombre, et pour des affaires plus importantes. Nous espérions pouvoir nous réunir de nouveau à la Saint-George; mais le manque de fourrage pour une si grande quantité de chevaux a rendu nécessaire que l'assemblée de Saint-George fût réduite à un petit nombre de personnes. Pendant l'été et l'automne, nous ne pûmes convoquer une plus grande assemblée, d'abord à cause de la sécheresse extraordinaire et le manque de foin et d'eau, puis parce que nous n'avions pas terminé tous les travaux qui devaient être soumis à l'assemblée générale. Il nous a été même impossible jusqu'ici d'achever le recensement de tous les habitants et le calcul du produit total de la dîme et d'autres chapitres du revenu.

» Je ne pouvais terminer dans un si court espace de temps les arrangements nécessaires que je désirais prendre. Nous ne sommes devenus des nouveaux hommes que depuis un an, c'est-à dire depuis que nos rapports avec la Porte sont réglés. La Servie n'est un État que depuis un an, et à la fondation de tout État et surtout d'un nouveau, il faut bien prendre garde de se trop presser, et de ne pas même publier une seule parole qu'on soit obligé peut-être de rétracter à son propre détriment et à celui de la communauté. La fondation des États actuels dans le monde a demandé des siècles; cependant on trouve encore toujours quelque chose à y ajouter. La Servie ne peut pas suivre une autre voie, ce pays ne peut pas devenir dans une année un État complétement réglé sans qu'il n'y reste rien à désirer. Le peuple serbe a plusieurs particularités nationales

qu'il faut d'abord tâcher d'adapter à la civilisation et aux lumières de l'Europe pour prendre petit à petit une place honorable dans ses rangs. Le principal est qu'il n'y a pas parmi nous assez d'hommes capables pour conduire nos affaires de gouvernement de la manière dont cela se pratique dans les autres États européens. Tout cela a retardé jusqu'ici les institutions dont je vous ai entretenu l'an passé à la Saint-Tryphon, et que je désirai, comme je vous l'ai dit, établir dans notre pays.

» Maintenant nous voilà réunis dans une assemblée solennelle entouré des membres de ma famille chérie, de notre vénérable métropolitain et de nos évêques, des membres du tribunal national serbe, de ceux des tribunaux de districts, des capitaines de districts, des kmets principaux de la nation serbe et de notre haut clergé; je viens donc, chers frères, vous rappeler ce discours tenu l'an passé, imprimé et distribué parmi vous.

» Je vous y disais combien je désirais que : 1° toutes les affaires nationales fussent arrangées et sanctionnées; 2° que les impôts fussent établis sur le taux le plus modique et d'après le mode le plus équitable et en même temps le plus profitable pour le trésor; 3° que toutes les dettes de nos précédents évêques pesant sur les nouveaux districts acquis fussent éteintes. Je vous ai laissé la liberté et le temps de discuter ensemble et chez vous avec le peuple mes propositions, et de me communiquer là-dessus vos idées et celles du peuple. Depuis ce temps-là, les dettes diocésaines des nouvelles acquisitions ont été payées comptant, mais les deux premiers points demandent donc encore nos soins.

» Depuis ce moment-là jusqu'à présent, nous avons eu tous le temps d'y réfléchir et de nous concerter à cet égard. De mon côté, l'an passé, j'ai été occupé dans mon cabinet et avec le tribunal supérieur à voir comment on pourrait établir le mieux ce qui serait le plus nécessaire et le plus utile à notre patrie, et je me suis décidé positivement aux mesures suivantes :

» 1° De rédiger et publier un statut pour la Servie dans lequel seront définis les droits et les devoirs du prince et des autorités serbes. Ce statut vous sera lu; vous y verrez que les droits généraux de la nation ou ceux de chaque Serbe sont fixés en détail comme l'humanité le prescrit. Vous y trouverez la liberté personnelle pour chacun, comme aussi que chaque Serbe est maître de sa propriété. Nous devons tous prêter serment d'observer ce statut, nous ici présents aussi bien que le reste de nos frères absents. Nous devons prêter serment les uns aux autres, le prince aux autorités et à la nation, et celle-ci au prince et aux autorités, que nous observerons ce statut aussi religieusement et entièrement que l'Évangile, et

que nous n'en dévierons pas de la largeur d'un doigt, sans le concours et le consentement de nous tous et du peuple entier.

» 2° Je me suis décidé à ériger un conseil d'État composé de conseillers et de six administrateurs ou ministres, parmi lesquels toutes les branches du service national seront distribuées. Les administrateurs prépareront les affaires, les conseillers les jugeront et discuteront, et ensuite ces actes me seront soumis pour la sanction. Les administrateurs comme les conseillers seront responsables de leurs travaux au prince et à la nation, et en général ils auront à répondre pour tout abus qui deviendrait sensible dans les affaires de la nation.

» 3° J'ai fait revoir, améliorer et discuter encore une fois le livre de nos lois civiles et criminelles, auquel on travaille déjà depuis quatre ans, et qui prescriront à nos cours de justice le mode à suivre pour protéger l'innocent et punir le coupable. Ainsi chaque Serbe y trouvera protection et justice, non pas, comme jusqu'ici, d'après le bon sens du juge, mais d'après la loi elle-même. Par de tels règlements, je pense que l'administration intérieure s'enchaînera le mieux. Le peuple sera sous ses kmets, les capitaines et les tribunaux, ceux-ci sous le conseil d'État, ce dernier sous le prince et à côté de lui, mais le prince sous la loi et en connivence continue avec le conseil. Par cette institution, j'espère qu'on remédiera à tout acte arbitraire de nous tous ensemble ou de chacun en particulier. Il est possible qu'on remarque quelques omissions dans ces institutions, mais elles disparaîtront avec le temps et à mesure qu'elles deviendront sensibles. Jusqu'ici mon savoir, mes connaissances ni mon temps, n'ont pas suffi pour achever un ouvrage si important, c'est-à-dire qu'on puisse dire que personne ne peut objecter à mon ouvrage des omissions, et que c'est l'ouvrage le plus complet du monde.

» En tenant ainsi ma promesse d'établir une administration intérieure légale, je passe maintenant à un autre point important de mon discours de l'an passé, savoir, à la manière dont les impôts doivent être distribués parmi la nation. Le peuple serbe est obligé de faire face aux dépenses suivantes : le tribut du sultan, la liste civile du prince et de sa famille, la paye des employés de l'État et des évêques, les dépenses pour l'entretien des troupes nécessaires à la paix et au bon ordre entre nous, les dépenses pour l'entretien des gardes aux frontières qui nous défendent, afin que personne du dehors ne nous surprenne, les dépenses de la poste, pour la bâtisse et l'entretien des lazarets, les dépenses pour la députation à Constantinople, les dépenses pour les agents dans d'autres pays, enfin les dépenses accidentelles ou imprévues. Toutes ces dépenses ont été payées jusqu'ici au moyen de très divers revenus, et la nation serbe est obligée de les acquitter.

» Nous nous sommes efforcés jusqu'ici, moi et notre tribunal national, de trouver un moyen qui satisfît à toutes les exigences de la nécessité, de la manière la plus aisée et la plus juste pour le peuple et la plus favorable pour notre gouvernement. Nous avons très souvent débattu cette question l'an passé, et nous différions d'opinion à cet égard. A la fin, il m'a semblé que je ne pouvais mieux arranger cette affaire qu'en réunissant en une somme tous les impôts des Serbes et les faisant rassembler sous cette forme en deux termes, savoir, à la Saint-George et à la Saint-Démétrius, afin que la nation ait assez de temps pour acquitter ses impôts d'une époque à l'autre.

» Pour que le peuple ne soit plus tourmenté par des vétilles, j'ai proposé un seul impot de 3 écus par tête pour chaque semestre, sans qu'il lui soit rien demandé de plus pour les impôts subsistant jusqu'ici, savoir : le Haratsch, le Tschibouk, la taxe de l'évêque, l'impôt personnel, la taxe des mariages, celle des moulins et des instruments distillatoires pour l'eau-de-vie, celle pour l'engraissement des cochons au moyen des glands, la dîme du maïs, du blé, de l'orge, des ruches et du vin ; enfin, le peuple ne sera plus tenu envers les employés à des corvées, excepté pour des constructions faites par le gouvernement et entreprises pour l'utilité générale ; mais le gouvernement paiera même ces corvées, au moins aux gens qui y seront occupés tout un jour. Les villages devront néanmoins s'entendre entre eux pour la construction des chemins et des ponts.

» Les forêts des villages et leurs pâturages seront à l'avenir un bien communal. Toute la nation paie pour cela des droits, donc elle doit jouir du droit de les employer. Depuis ce moment, il n'appartient à personne, pas plus à notre gouvernement qu'à un kmet, un employé, un marchand, un villageois ou tout autre individu, de les entourer de palissades, ne dût-il y avoir que dix arbres, ou bien d'empêcher ses frères d'autres villages ou districts de s'en servir.

» Si le peuple réfléchit que ces 3 écus pour chaque semestre remplacent toutes les taxes précédentes, que la paie des évêques y est comprise, et qu'il n'aura plus d'autres impôts partiels, que la dîme des récoltes que Dieu lui accorde lui restera désormais, qu'il pourra employer les forêts et les pâturages, que les corvées pour les employés cessent, et que le gouvernement paie celles auxquelles on se soumet pour lui ; si, dis-je, la nation prend ces différents avantages en mûre considération, j'espère que chacun entreverra que 3 écus par tête pour chaque semestre est un des impôts les plus modiques qu'un peuple ait jamais supporté en Europe. Nous verrons si nous pourrons faire face aux dépenses avec cet impôt. Notre gouvernement essayera s'il suffit ou non. Ce sera le devoir de l'administrateur des finances de présenter après un an

à moi, au conseil d'État et à l'assemblée nationale, le compte exact des recettes et des dépenses.

» Afin que cette somme modique de 3 écus par semestre soit répartie le plus justement parmi le peuple, et afin que le plus riche comme le plus pauvre serbe soit content, je vous soumets ici les tableaux des hommes mariés et des célibataires avec l'indication de leur avoir et de leur bien ; d'ailleurs chaque kmet ou chaque ancien connaît combien chacun de ses frères a eu à payer de dîme. L'impôt sera réparti d'après ces tableaux et d'après la fortune ; mais mon soin et celui de mon gouvernement ne sera point celui de déterminer combien chaque frère aura à en supporter, ce sera l'office des anciens des communautés. Ces derniers devront prendre connaissance des tableaux, y comparer la dîme d'un chacun, et se concertant avec les capitaines et les juges, distribuer le plus équitablement possible l'impôt d'après la fortune de chaque frère, afin que les pauvres ne puissent pas se plaindre d'injustices et m'accabler de leurs doléances.

» Je vous soumets, tous ces détails, mes frères et messieurs, et je souhaite de vous tous, de chaque district pour lui, par écrit, votre opinion générale, franche et non déguisée, pour savoir si vous êtes satisfaits de mes règlements autant que de la quotité et du mode de paiement des impôts. Que ceux qui sont rassemblés ici me disent leur opinion ; après cela, ayant prêté serment aux statuts de l'État, choisissez les individus les plus habiles et les plus capables, et laissez-leur une procuration en qualité de vos députés, afin que je puisse, conjointement avec le conseil d'État, prendre avec eux les mesures ultérieures. Ces dernières seront communiquées plus tard à la nation, qui apprendra ainsi ce qui aura été fait. Ces mêmes individus choisis seront vos députés, et envoyés aux frais de ceux qui les délèguent ; ils assisteront à chaque assemblée pour réviser les comptes et en référer au peuple. Une si grande foule de monde ne peut pas s'assembler chaque année sans de grandes dépenses ; mais des députés tels que je propose existent dans tous les États, et ils nous sont nécessaires. »

Ce discours, critiqué par mainte chancellerie étrangère, rend cependant au juste les sentiments de la nation serbe. On peut le trouver impolitique en certains points, ou dangereux pour les voisins, c'est possible ; mais celui qui connaît la Servie, son peuple et toute la nation serbe dans la petite Servie actuelle comme en Turquie y trouve indiqués tous les désirs des patriotes de ce peuple dans un style qui peut paraître plein de

répétitions à un étranger, mais qui, s'approchant d'un sermon fait par les moines aux paysans, est celui employé par les Slaves dans la discussion de leurs affaires.

Une constitution fut rédigée par M. Davidovitch, alors secrétaire du cabinet du prince, et quelques jeunes gens, et le 15 février 1835, elle fut promulguée solennellement. Cette charte était composée de 14 chapitres dont le 1er, en 2 articles, définissait l'étendue et l'état de la Servie; le 2e fixait les couleurs nationales et les armes serbes; le 3e, en 2 articles, s'occupait des divers employés du pays; le 4e, en 8 articles, de la législation et du mode d'administration; le 5e, en 30 articles, du prince de la Servie; le 6e chapitre, en 32 articles, du conseil d'État; le 7e chapitre, en 5 articles, des tribunaux; le 8e chapitre, en 10 articles, des assemblées ou diètes; le 9e chapitre, en 7 articles, de l'église; le 10 chapitre, en 9 articles, des finances; le 11e chapitre, en 24 articles, des droits généraux des Serbes; le 12e chapitre, en 8 articles, des droits des employés; le 13e chapitre, en 2 articles, des changements et additions à faire à la constitution serbe; et le 14e chapitre, en 1 article, terminait cet œuvre, ressemblant à tant d'autres chartes éphémères.

Comme elles pleine de bonnes vues, elle ne pouvait rien changer, si elle n'était pas le résultat de besoins sentis généralement; le reste n'était que des lettres mortes ou de belles phrases, susceptibles de diverses interprétations, comme les passages de la Bible, et n'arrêtant nullement les empiétements ou les caprices d'un despote, qui ne connaît d'obstacles à sa volonté que les baïonnettes.

Cette charte fut signée par le prince Jevrem pour son frère, et d'après l'ordre de ce dernier, par lui-même et son frère Jean, par les députés des districts, les capitaines, les juges, les membres du conseil d'État, deux ecclésiastiques de chaque district, les évêques, et par le métropolitain. Chacun y apposa son cachet, comme à quelque chose d'impérissable et de très important.

Puis, comme dans toutes ces comédies, suivirent les décrets

de nominations assez nombreuses, savoir : de douze conseillers d'État, de quatre conseillers ordinaires et de cinq ministres. Le petit pays de Servie allait avoir presque autant de ministres et d'excellences que la France, et les modestes jeunes secrétaires du prince, transformés en excellences, se rejouissaient déjà en perspective de voir le siége du gouvernement à Belgrade, et de se montrer, comme grands seigneurs, à leurs amis de la Hongrie. Alors M. Zachariades se chargea de traduire le Code Napoléon, comme si c'était une panacée universelle, et si la Servie était la France. Dans les innovations à faire en Orient, il ne faut pas vouloir européaniser ses habitants ; mais au contraire, il faut greffer de bonnes institutions européennes sur le fond asiatique dont l'idéal du gouvernement, comme l'a dit M. Hammer, est l'unité patriarcale, tandis que chez nous on gouverne trop souvent plus en faveur de certaines parties de la société que pour tous ses membres en général.

Dans une pareille œuvre, et avec de tels sentiments, il ne pouvait manquer de s'introduire des absurdités ; ainsi si les ministres étaient des excellences, il fallait désormais relever la dignité du prince, en lui donnant au moins le titre d'Altesse, et le rendant l'égal du sultan, son maître. Puis, pour n'être pas obligé de recommencer plus tard la terrible besogne de bâcler une charte, on la fit tout de suite pour tous les Serbes. Le prince devint par quelques traits de plume, à l'instar de l'autocrate de tous les Russes, chef de tous les Serbes, et on avait, à cet effet, regardé quelques Serbes et Bulgares du pays turc, présents à cette élucubration, comme les représentants de leurs concitoyens. Dans un discours, le prince était censé avoir reçu les hommages de tous les Serbes de l'empire ottoman.

Le prince Milosch est assez fin pour qu'on puisse penser qu'il ne vit pas sans un sensible plaisir ce manque de tact politique et cet œuvre d'écolier, aussi il ne se passa que bien peu de temps entre la solennité de la promulgation de la constitution serbe, et les réclamations de la part de la Turquie. de la Russie et de l'Autriche. Le prince se voyant com-

promis par ces singeries des libéraux d'Europe, reçut à ce propos du sultan l'invitation de venir à Constantinople, et déclara y accéder dans son discours de clôture à la diète en février 1835. La réponse des meneurs de l'assemblée montra qu'ils craignaient déjà de se voir déçus dans leur espoir ; aussi n'épargnent-ils pas les assurances pathétiques d'amour et de fidélité pour voiler leur désappointement.

Un orateur de l'assemblée s'écria, dit-on :

« Seigneur, nous ne te laisserons pas sortir du pays avant que ce dernier soit complétement organisé. Tu nous as donné un statut et des lois, mais ces règlements ne sont pas en vigueur, et encore moins fermement assurés. Qui est-ce qui règlera cela sans toi? Et tu veux cependant nous quitter ; nous ne le permettrons pas. Envoie à Constantinople tes fils, tes frères, tes employés, envoie-nous tous, mais nous ne voulons pas que tu y ailles. »

Ensuite l'assemblée fut dissoute, et le prince ayant offert aux membres du Skoupschtina un somptueux repas, reçut encore un sabre et un bocal en or orné de diamants d'une assez grande valeur, ainsi que l'adresse de remerciements suivante, qui est caractéristique du caractère bon et religieux du Serbe, comme des espérances secrètes de la nation.

« Altesse et gracieux seigneur, nous avons reçu hier des mains de votre altesse le statut de la Servie qui fonde notre gouvernement et définit les droits de chaque Serbe. Maintenant nous voyons que nos vœux sont comblés. Ce que vous avez cherché à établir par votre valeur et vos longues veilles marche rapidement vers le but désiré, au moyen de vos institutions sages et bienfaisantes. Ainsi se consolide l'édifice des droits mutuels des Serbes. Les hattischérifs du sultan sont des actes résultant de la grâce illimitée impériale, de la bienveillance d'un empereur comme de la protection d'un autre ; mais, prince et seigneur, l'édifice des droits réciproques des Serbes est uniquement l'ouvrage de votre patriotisme, de votre justice, de votre bienfaisance, de votre raison et de vos veilles. Nous ne pouvons prévoir l'étendue que pourra prendre par la suite cet édifice et l'utilité qui en résultera pour la Servie, mais nous savons et comprenons que la liberté personnelle, la sûreté de la propriété et la modicité des taxes que vous nous avez accordés sont des bienfaits que

Dieu nous a octroyés par l'intermédiaire de votre altesse. Remercions d'abord Dieu, puis les très gracieux empereurs, mais nous prions à genoux votre altesse tous ensemble, grands et petits, en notre nom et au nom de toute la nation serbe dans l'empire ottoman, jetez seulement un regard sur notre visage et vous serez assuré de notre reconnaissance. Nous ne sommes pas capables d'exprimer par des mots cette dernière, mais nous savons tous que le même vif sentiment animera pour toujours nos âmes et nous guidera comme des enfants dans nos devoirs d'obéissance, de soumission et d'inaltérable affection pour vous, prince, ainsi que pour vos héritiers et toute votre haute famille. Quelque fort que nos cœurs aient battu jusqu'ici pour vous et pour votre haute famille, dès à présent ils brûleront encore mille fois plus vivement pour la gloire et l'honneur de votre altesse princière et de votre haute famille.

» Regardez-nous, prince, tous et toute la nation serbe comme vos fils fidèles et obéissants. Si l'homme a quelque chose de sacré au monde, croyez bien que nous regardons à tout jamais comme notre devoir le plus saint de vous témoigner notre reconnaissance par des paroles autant que par des faits ! Ce qui nous peine le plus, c'est que la langue et la plume sont incapables d'exprimer notre reconnaissance ; mais, prince, soyez assuré, nous sentons tous que nous sommes confondus de reconnaissance. Ce que la faiblesse de notre entendement, notre langue et la plume ne peuvent exprimer doit être remplacé par le symbole de nos sentiments avec lesquels nous apportons à votre altesse de la part de la nation serbe les trois présents répondants aux vôtres, savoir : le sel et le pain, le sabre et le verre. Le sel et le pain pour nos prisonniers et les prisonniers étrangers rachetés et nourris par vous, le sabre pour celui avec lequel vous avez défendu le pays, et le verre pour le calice de salut et de bonheur que vous nous avez offert hier.

Gracieux seigneur et prince ! veuillez accepter ces présents avec la même joie vive avec laquelle nous vous les présentons. Mangez le sel et le pain pour le sel et le pain que vous avez donnés à nos prisonniers rachetés par vous ; portez le sabre pour la défense future de la nation, et videz le verre à notre reconnaissance comme vous comblez de bonheur nous et notre chère patrie.

» Comme le sel et le pain nourrissent l'âme et le corps, votre âme nourrira notre fidélité et notre soumission. Comme les pierres précieuses du sabre pour la défense du pays éblouissent les yeux, de même la manière dont vous avez défendu le peuple, et la Servie devra éblouir les yeux de tous les défenseurs des autres nations. Que l'édifice que vous avez élevé soit aussi durable que les gemmes du sabre et du verre, qui n'ont rien à craindre de la faux du temps et des hommes !

» Comme le symbole de notre reconnaissance est orné de la corne d'abondance, que toute espèce de bonheur et d'abondance vous accompagne, prince, jusqu'au terme le plus éloigné et autant d'années qu'il y a de gouttes dans le verre que nous vous offrons. Nous nous aimons autant mutuellement que le sel et le pain se marient bien ensemble. Comme les gouttes dans le verre ne sont pas séparées, de même nous ne nous séparerons jamais de vous et de votre haute famille, ni vous et votre haute famille de nous !

» En présentant ces présents à votre altesse, nous la prions à genoux de les vouloir accepter dans votre grâce, et nous vous assurons solennellement au nom de notre nation et de tout le peuple serbe que nous serons tous, jusqu'à la mort, avec un respect filial, vos très fidèles (sujets), les membres soussignés de l'assemblée.

» Kragoujevatz, le 16 février 1835. »

Le voyage de Constantinople n'eut lieu que le 31 juillet (A. S. 19 J.), parce que la famille du prince ne voulut laisser aller son chef qu'après l'avoir remis en quelque sorte à l'ambassadeur russe à Constantinople. Dans l'intervalle, il n'avait déjà guère été question de la constitution octroyée, et les secrétaires d'État étaient déjà changés. Jusqu'à la frontière, Mifut escorté par 2,000 hommes; mais il ne conserva en Turquie que 80 houlans. Il avait une suite composée de 60 personnes, y compris son secrétaire de cabinet d'alors, M. Jivanovitch, qui avait remplacé M. Davidovitch, homme instruit qui l'avait servi avec zèle dans des moments difficiles. Il s'embarqua à Vidin, sur le Danube, et alla de Routschouk à Schoumla et Varna. Il fut reçu par tous les paschas avec les plus grands honneurs, les évêques de Vidin, de Routschouk et de Varna allèrent à sa rencontre, et firent dans cette dernière ville un service solennel en sa présence. De Varna il fut par eau à Constantinople.

Le 28 août il fut reçu par le sultan assis sur son divan. On dit qu'il ne sut que dans le palais l'obligation où il serait de baiser le pied du sultan comme un vassal, cérémonie qui ne lui fit guère plaisir. Ensuite il tint le discours suivant : « Tout-» puissant sultan, d'après les décrets de la Providence, il m'é-» tait réservé l'insigne faveur de paraître devant vous avec mon » peuple. Mon cœur en est plein d'une joie inexprimable, sur-

» tout parce que je puis exprimer ainsi que mon heureux peu-
» ple nos sentiments de reconnaissance devant votre auguste
» trône. La sagesse et la justice dont vous a comblé le Tout-
» Puissant ont su mettre un terme à tous les dissentiments et
» les discordes de vos peuples, et fonder ou renouveler des in-
» stitutions qui font l'admiration de tous les monarques et des
» nations. L'histoire éternisera avec éloge le nom du créateur
» de telles œuvres. Comme chef de la nation serbe, et honoré
» de la haute confiance de votre altesse, je suis venu pour vous
» prier de recevoir avec indulgence l'assurance de notre re-
» connaissance filiale. »

Ces paroles prononcées en serbe furent traduites en grec par son conseiller Petronievitch, et ensuite en turc. Le sultan donna au prince une boîte contenant l'ordre du Nischam et le portrait du sultan orné de diamants. Le séraskier et Milosch baisèrent ce dernier. Le sultan ajouta qu'il lui donnait cet ordre pour lui et sa famille. Ensuite le prince fut ceint d'un sabre de prix et couvert d'un manteau d'honneur. Le prince remercia en baisant à plusieurs reprises le pied du sultan.

Là-dessus le sultan vint à parler des incursions des Bosniaques en Servie, et le prince fit sourire le sultan par la repartie heureuse suivante : « Ces petits désordres, dit-il, tout-puis-
» sant sultan, ne sont rien comparés à votre grand pouvoir,
» et ne ressemblent qu'à des piqûres de mouches. » Il présenta ensuite lui-même au sultan les gens de sa suite, et ce dernier ordonna qu'on lui fît voir tout le palais et les curiosités de la capitale. Le lendemain le sultan considéra les présents que lui avait fait remettre le prince Milosch, et on dit qu'il s'écria que « ces derniers étaient aussi considérables que Milosch parais-
» sait fort. »

Au retour de son voyage à Constantinople, Milosch reprit son ancien système de gouvernement, et oublia la malencontreuse charte qui avait déplu aux souverains, et n'avait servi qu'à faire croire aux badauds d'Europe que la Servie était déjà arrivée au niveau des pays à parlements.

Cependant, depuis la conjuration du 7 janvier 1835, le

prince Milosch paraissait avoir senti qu'il fallait d'une manière ou d'une autre au moins avoir l'air d'être prêt à satisfaire les désirs rationnels de ses concitoyens. En conséquence, en 1837, il fit venir en Servie deux jurisconsultes serbes de Syrmie, M. Lazarovitch, bourgmestre de Semlin, et M. Hatschitch, conseiller municipal de Neusatz. Il les pria de faire un code de lois pour les Serbes, en ajoutant aux pratiques en usage les lois et les règlements en vigueur ailleurs, qui pourraient leur paraître d'une application convenable en Servie.

Leur travail achevé, il les renvoya, dit-on, sans en être content; mais, en novembre, ayant reçu la visite du prince Dolgorouki, un des aides-de-camp de l'empereur de Russie, la promulgation de nouvelles lois fut mise de nouveau sur le tapis. On fit répandre que le prince Dolgorouki avait apporté une ébauche des bases principales de ces lois; mais que plusieurs choses d'ailleurs bonnes avaient été trouvées inapplicables à la Servie.

En 1838, le prince Milosch rappela les deux jurisconsultes de la Hongrie pour discuter de nouveau leur travail, et le tribunal supérieur, le *veliki soud* ou *soviet* reçut pour président le prince Jevrem, et fut chargé de s'occuper de même de nouvelles lois organiques. Il tint ses séances à Kragoujevatz.

D'une autre part, les notables serbes se voyant toujours dupés par le prince Milosch, et ayant vu partir les jurisconsultes syrmiens qui avaient été appelés en 1837, s'étaient plaints dans l'intervalle à Constantinople. Le sultan fit demander à Milosch la raison de ces doléances, et exigea qu'il lui fût fait une députation dans laquelle serait compris Abraham Petronievitch, un des plaignants. Alors Milosch expédia à la fin de mai 1838 son secrétaire, M. Jivanovitch, avec M. Petronievitch et le colonel Jovan. Le consul anglais, M. Hodge, partit aussi pour Constantinople pour appuyer, dit-on, le prince Milosch dans son refus d'accorder une constitution entière, sous le prétexte que c'était une mesure non adaptée à l'état moral des Serbes. Son secrétaire Jivanovitch dut faire contre-poids à M. Petronievitch, qui était opposé aux vues du prince. La députation revint à la

fin de l'été. Pendant ce temps, le prince avait perdu tant de terrain, que Voutschitch se promenait dans les rues de Belgrade, armé de pistolets, en narguant son pouvoir.

Le 24 décembre 1838, dans le milieu du mois turc de Scheval 1254, le sultan approuva des institutions et des lois élaborées pour la Servie de concert avec l'empereur Nicolas, et ordonna au visir Hussein de Vidin de remettre en personne ces documents au prince en présence du visir de Belgrade et du consul-général russe en Servie.

Dans l'audience de congé accordée le 16 février 1839 par le sultan à la députation serbe à Constantinople, le sultan prononça les paroles mémorables suivantes : « Je prends Dieu » à témoin que je n'entends faire aucune distinction entre mes » fidèles sujets chrétiens et mes sujets musulmans. J'ai entre» pris le voyage à Silistrie pour en donner les preuves, et si » d'autres affaires ne m'en eussent pas empêché, j'aurais été » plus loin, et peut-être jusque chez vous. En conséquence, » j'accorde au peuple serbe à sa prière de nouveau quelques » lois qui puissent contribuer à son bonheur. Je donne ma pa» role impériale que je serai toujours content d'apprendre que » vous êtes heureux. Saluez pour moi le peuple et le prince; » dis-leur cela, Abraham (en s'adressant à Ab. Petronievitch, » chef de la députation), et que Dieu vous accorde un heureux » voyage. »

L'arrivée du hattischérif du sultan (*Voy*. vol. III, p. 291) fut un coup cruel pour Milosch, car il vit qu'il s'était appuyé sur des amis trop faibles, dans son désir de n'embrasser aucun parti étranger et de rester Serbe. Ainsi, à Vienne, on n'agréa pas les propositions qu'il fit faire au commencement de 1839, et à Constantinople l'influence russe eut tellement le dessus, que M. Hodge, à son retour, vit qu'il ne pouvait rester en Servie. D'un autre côté, le règlement constitutif du sultan ôtait le *veto* à Milosch et le subordonnait trop au sénat; ce qui ne pouvait convenir ni à son caractère ni à son intime conviction que la Servie avait encore besoin d'un gouvernement plus fort et moins aisé à être circonvenu par l'étranger. Au lieu de faire

bonne mine à mauvais jeu, dans l'espérance de circonstances plus favorables et de propositions étrangères pour contre-balancer l'influence russe, il eut la maladresse de se laisser prendre à la glu, et de tremper dans une émeute qui eut lieu pour renverser le sénat.

Quoique Milosch promît d'observer ce pacte, il fit répandre le bruit parmi le peuple qu'il avait à présent, à la place d'un prince, dix-sept knes ; que le sénat l'opprimait et le tenait prisonnier. Il tâcha même de se faire des partisans parmi la nation et les soldats, en distribuant de l'argent par le moyen de son frère Jean et ses autres affidés. On prétendit même que le pascha de Bosnie reçut de lui ou devait recevoir 2 millions de piastres pour l'aider de ses troupes à l'exécution de ses plans. Il se rendit alors dans la quarantaine de Semlin, sous le prétexte d'y voir ses fils et sa femme, puis, arrivé dans ce lieu, il fit dire au sénat, au visir Joussouf et au consul russe par son *alter ego* Abraham Petronievitch qu'il ne retournerait en Servie que quand le nouvel ordre de chose cesserait. Le sénat lui envoya une députation pour lui faire une remontrance, et le visir ainsi que le consul en firent de même.

Milosch demandait 1° que son frère Jevrem, président du sénat, et les sénateurs Voutschitch et Stojan Simitsch fussent démis de leurs charges ; 2° qu'il n'eût pas à donner des dédommagements pour des biens qu'il s'était appropriés, disait-on, contre tous les droits ; 3° qu'il n'eût pas à rendre compte de l'administration des revenus et des dépenses de l'État ; 4° qu'il ne fût responsable envers personne pour ses actions comme prince légitime. On lui répondit qu'en cette dernière qualité il ne lui était pas loisible d'entreprendre quelque chose contre les lois, et qu'il serait obligé de rendre le bien mal acquis, lors même qu'il fixerait sa résidence hors du pays. Le commissaire turc l'engagea encore une fois à revenir en Servie, risque à n'attribuer qu'à lui seul les suites fâcheuses de sa résistance.

Il revint le lendemain, après avoir promis par écrit à la députation de bonifier tous les dommages occasionnés. Quelques jours après, les troupes régulières de Kragoujevatz, de Krouschevatz

et de Tchoupria se révoltèrent, et firent prisonniers leurs officiers ainsi que les employés qui refusèrent de s'unir à eux. Le 25 mai, 400 hommes d'infanterie et 200 cavaliers marchèrent sur Belgrade avec 4 canons, sous le prétexte de délivrer le prince des mains des sénateurs.

A cette nouvelle, le sénat alla chez le prince et l'accusa d'être le chef de la révolte ; mais il le nia, et s'offrit d'aller au-devant des rebelles pour les rappeler à l'ordre, ce qui ne fut pas accepté pour de bonnes raisons. Au contraire, on le fit garder à vue, afin qu'il ne pût pas s'échapper, et on nomma pour commandant de l'armée nationale Voutschitch Perischitch, homme énergique et populaire. Le prince lui donna même plein pouvoir pour opérer la soumission des rebelles. Le même jour, un manifeste du sénat appela la nation serbe sous les armes contre les rebelles, qui voulaient remettre le peuple sous le joug.

On envoya aux rebelles l'archevêque Pierre Joanovitch et l'évêque de Tschatschak Nicephore Maksimovitch pour les ramener par des paroles conciliantes; mais ces remontrances ayant été sans effet, Voutschitch sortit de Belgrade le même jour avec quelques centaines de soldats et de la milice bourgeoise. Chemin faisant, sa troupe s'éleva à 3,000 hommes ; il la rangea le lendemain en ordre de bataille à Treschouja, à 5 l. de Belgrade, près du couvent de Rakovitza. Il fit entourer les rebelles et les fit prisonniers sans tirer un coup de fusil. Les soldats furent privés de leur uniforme et envoyés chez eux en caleçon et chemise, et on ne fit prisonniers que les chefs, au nombre de vingt-deux. Le sénat tâcha de remonter à la source de cette révolte.

Deux capitaines des districts de Pojarevatz et de Semendria voulurent aussi insurger leur pays, et les militaires d'Aleksinitze, au S. de la Morava serbe, quittèrent leurs postes pour marcher sur Kragoujevatz. Voutschitch marcha alors contre Kragoujevatz avec environ 8,000 hommes ; arrivé près de cette ville, il attira à lui les milices des contrées environnantes et leur expliqua les avantages de la nouvelle constitution,

de manière que son corps s'éleva à 15,000 hommes. Avec cette force, il entoura Kragoujevatz, s'empara du prince Jean Obrénovitch, et força ses partisans à se rendre, après avoir harangué le corps des militaires réguliers, dont il avait été une fois le chef. Il les désarma et leur enleva aussi leur uniforme.

Il était clair que cette levée de boucliers avait été organisée par des gens dévoués au prince ainsi que par ses créatures, qui craignaient de perdre leurs places depuis que le sénat était revêtu d'un pouvoir supérieur à celui du prince.

La Porte étant bien aise d'avoir trouvé le moyen d'affaiblir la Servie et d'y avoir regagné si aisément de l'influence ; il était naturel que le visir de Belgrade ordonnât aux Turcs de ne pas se mêler aux dissensions des Serbes, puisque le sénat ne faisait qu'obéir aux volontés du sultan. Du reste, le sultan a fait un très faux calcul, et le nouveau code n'est qu'un acheminement pour mettre les forces serbes plus à la disposition de la Russie, pour produire plus tard, suivant l'occurrence, des changements de domination en Bosnie et en Romélie, au détriment de l'Autriche.

En Servie, le souvenir de Tzerni-George est encore vivant, et plusieurs hommes influents penchent pour la Russie, parce qu'ils voient dans cette puissance les moyens de parvenir à leur but d'établir un grand État serbe. D'un autre côté, on se rappelle bien que par le traité de Boukarest, de 1812, les Russes abandonnèrent les Serbes, qui refusèrent de remettre à ces derniers toutes les positions fortes et de placer tous les combattants sous le commandement russe.

Une assemblée nationale fut décrétée à Belgrade pour découvrir les auteurs de cette guerre civile et concerter les mesures à prendre. Le sénat fit élire par l'armée nationale dix députés dans les dix districts qui étaient représentés dans cette troupe armée, et une circulaire appela à l'assemblée nationale les députés de tous les districts du pays. Ces députés, au nombre de 400, apportèrent leur pleins pouvoirs ; l'armée fut dissoute et renvoyée.

Parmi les prisonniers, le prince Jean, frère du prince, s'était tout de suite écrié : « Laissez aller ces pauvres gens, » ils sont innocents ; n'attachez que moi et mon frère, la ré» volution est notre ouvrage. » Lorsque le prince Milosch eut connaissance de cet aveu, de la divulgation des ordres envoyés à son frère et de l'irritation du peuple contre lui, irritation qui allait, suivant quelques personnes, jusqu'à vouloir le lapider et chasser sa famille du pays, il perdit sa contenance, et, le 12 juin, il déclara au sénat et à l'assemblée nationale, par l'intermédiaire du métropolitain, qu'il résignait sa charge en faveur de son fils aîné, en priant qu'on le laissât se retirer sur ses biens en Valachie. Il ajouta qu'il ne remettrait plus le pied en Servie. L'assemblée accepta le 13 juin son abdication par écrit. On dit même qu'il avait été question de le déclarer traître au statut organique. Le visir Joussouf, qui le haïssait, voulait qu'on le livrât à la Porte comme rebelle.

L'acte d'abdication du prince Milosch est adressé au sénat, à la magistrature, au clergé et au peuple serbe :

« Comme ma santé épuisée par mon pénible gouvernement du peuple serbe pendant plusieurs années m'empêche de le continuer, je me suis décidé librement d'abdiquer la dignité de prince serbe, et de me délier du serment prêté. J'abdique donc maintenant solennellement et à tout jamais cette dignité et me délie du serment en faveur de mon fils aîné Milan, qui, d'après l'hattischerif donné au peuple serbe et du bérat que j'ai reçu, est mon successeur légitime dans la dignité princière. Comme le repos et le délassement me sont indispensablement nécessaires après tant d'années de gouvernement pénible, je quitte pour toujours la Servie et emporte dans mon cœur la seule consolation que j'abandonne ma patrie dans un moment où son sort est assuré par des lois et des priviléges, où elle est sous un haut protectorat et où y règnent la paix, l'ordre, la concorde et le contentement. Comme confirmation que cette abdication a été écrite d'après ma véritable volonté, je donne à savoir que mon plus jeune fils Michel y a apposé mon nom et prénom et ainsi que mon sceau, ne sachant pas moi-même écrire.

» Donné à Belgrade, le 13 juin 1839.

» MILOSCH OBRENOVITCH. »

En même temps il adressa à son cher fils aîné Milan Obrenovitch le rescrit suivant :

« Ma santé affaiblie par le gouvernement pénible du peuple serbe pendant de longues années m'engage à abdiquer la dignité princière, et à vous la remettre d'après le hattischerif et le bérat donnés par le sultan au peuple serbe et à moi ; ce que j'ai fait aussi aujourd'hui par la déclaration de mon abdication adressée au sénat, au corps des magistrats, au clergé et à tout le peuple serbe. En même temps que je vous en donne connaissance et que je vous souhaite bonheur à la dignité que j'abdique volontairement, je vous donne ma bénédiction paternelle avec la prière ardente au Tout-Puissant qu'il vous conduise dans sa céleste sagesse, de manière que vous vous attiriez l'amour du peuple dont vous allez devenir le chef et dont le bonheur doit toujours vous tenir à cœur, afin que, augmentant de toutes manières les véritables bénédictions du peuple, vous deveniez le père de la patrie et le fils du Père Éternel, à la joie de votre père qui vous a toujours souhaité et vous souhaite de tout son cœur et du fond de son âme la jouissance de tous les biens terrestres et célestes.

» Donné à Belgrade, le 13 juin 1839.

» MILOSCH OBRENOVITCH. »

Milosch voulait partir dès qu'il eut résigné ; mais on ne le lui permit que lorsque tous les documents, les bérats, les firmans, les hattischerifs et sa correspondance politique furent débarqués du bateau dans lequel il les avait déjà mis.

Enfin, après avoir prié de jeter le voile de l'oubli sur tout ce qui s'était passé, le 15 juin à 9 heures, le prince, suivi de l'archevêque, des évêques, des sénateurs et d'autres employés, prit congé solennellement de la nation serbe, s'embarqua avec son fils Michel et un seul domestique dans un bateau. Quinze hommes de garde, un sénateur et trois officiers l'accompagnèrent jusqu'à Tschernetz en Valachie.

Le jeune prince Milan étant malade, l'assemblée nationale nomma, le 16 juin, une régence composée d'Abraham Petronievitch, ministre des affaires étrangères, du prince Jevrem

et de Voutschitch. Une députation de huit personnes fut envoyée à Constantinople pour expliquer les événements, tandis que M. Soritch, ex-précepteur des princes et secrétaire du consul russe, partit pour Saint-Pétersbourg.

Les rebelles furent livrés à la justice. L'assemblée nationale prit un caractère bien plus démocratique que sous Milosch, parce que chacun y eut le droit de parler librement, tandis que sous Milosch elle n'osait le plus souvent que sanctionner les résolutions du prince et de ses secrétaires. Ses ennemis disent qu'il a assuré ainsi son élection et son hérédité. Les députés n'étaient pas élus, mais étaient nommés par lui; mais dans cette assemblée c'était tout le contraire; cependant on y ajouta les capitaines supérieurs et les présidents des tribunaux qui furent convoqués par le sénat.

Les députés tinrent leur assemblée séparément du sénat, et choisirent neuf députés, trois knes supérieurs, trois ecclésiastiques et trois kmets pour soumettre les vœux nationaux au sénat, et pour recevoir ses réponses, avec la réserve de pouvoir paraître tous ensemble dans le sénat pour discuter ces dernières.

Les transactions entre le sénat et l'assemblée eurent lieu par écrit. On pria les députés de travailler à ramener l'ordre dans le pays. Les droits des communes furent reconnus, et on leur accorda l'emploi des forêts, les pêcheries, la pêche des sangsues, la colonisation, les boucheries, les auberges, les taxes pour le mesurage. Les revenus tirés de ces branches de services doivent être employés à ériger des écoles, des églises et des hôpitaux.

L'assemblée nationale exprima les vœux suivants: 1° L'éloignement du service public de personnes élevées en rang ou d'ordre inférieur qu'on pourrait soupçonner d'avoir aidé les intrigues du prince. 2° L'ex-prince doit rendre compte de tous les revenus et des dépenses du pays pendant son administration, sans y comprendre les sommes livrées au pascha de Scutari et à Hussein Kapetan de Gradatschatz pendant leur révolte, ni les présents faits au pascha de Bosnie pour l'aider

à soumettre les Serbes. 3° Il doit rendre ou remplacer tout ce qu'il s'est approprié contre les lois. 4° Tous les bâtiments publics élevés avec l'argent de l'État doivent être estimés, et on n'en doit recevoir et garder que ceux qui sont utiles, et pour les autres il devra bonifier à la caisse publique les dépenses occasionnées.

Le sénat promit de prendre ces désirs en considération, et de référer la décision des plus difficiles à remplir à la Porte et à l'empereur de Russie.

Le 21 juin, l'assemblée nationale fut dissoute, et tous les députés et les membres de la régence, les conseillers et le haut clergé, allèrent chez le visir Joussouf, où se trouvèrent aussi le commissaire turc et le consul russe. Le visir déclara au député que la résignation de prince était en ordre, et il recommanda l'obéissance au nouveau chef. Le sénat fit, dit-on, cesser certaines pensions accordées par Milosch, et diminua certaines charges.

Le prince Milan étant mort le 8 juillet, et enterré dans l'église de Belgrade, une députation fut envoyée à son frère cadet pour le prier de revenir dans sa patrie, et de se mettre à la tête du gouvernement. Or, le 27 juin, le prince Milosch, établi dans sa terre de Miloschia-Pojana, avait déjà protesté contre son abdication, en la représentant comme un acte auquel il avait été forcé sous menace d'attentat à sa vie. Puis à la mort de son fils aîné il fit une seconde protestation, en prétendant n'avoir abdiqué qu'en faveur de son fils aîné. Il envoya un exemplaire de cette protestation à Constantinople, et une autre à Saint-Pétersbourg en se plaignant amèrement du consul-général russe à Belgrade.

M. Germani fut envoyé inutilement en Valachie au prince Milosch. Pour gagner du temps, celui-ci répondit aussi à la demande faite par l'archevêque serbe d'envoyer son fils cadet en Servie comme prince, qu'il était trop douloureusement affecté par la mort de son fils aîné pour pouvoir se séparer déjà de son fils Michel.

Sur ces entrefaites, la Porte fit redemander à la régence le

Harvani, le sabre et le portrait du sultan, orné de diamants, qu'avait reçus le prince Milosch, et qui lui avaient été remis comme au prince de Servie. Le sadrasem Mehmed Chosrev-Pascha envoya la lettre suivante à la régence : « Fidèles amis, comme » il est nécessaire que les décorations et les habits d'honneur » accordés par le sultan à l'ex-prince Milosch lui soient enle» vés et rendus au véritable chef de la principauté, cet écrit » du visir vous est adressé pour que vous vous efforciez, » comme il vous est ordonné, d'enlever à l'ex-prince, sans » exception, tous les ordres impériaux, les Harvanis, etc., » qui lui ont été donnés. Exécutez tout de suite ponctuelle» ment cet ordre. » En conséquence, le ministre des finances Alexis Simitsch alla voir pour cela le prince en Valachie. Enfin, la Russie et la Porte répondirent à Milosch, et le prièrent de rester tranquille.

Le prince Milosch n'en a pas moins laissé un fort parti dans sa patrie parmi les paysans et parmi les Bulgares, car on n'a pas oublié que c'est à lui que l'on doit la loi qui prescrit aux riches des indemnités pour le pacage des troupeaux, ce dont ils se croyaient exempts, et qu'il a remplacé par un impôt unique et aisé à lever toutes les précédentes taxes. D'ailleurs, les gens sensés aiment toujours mieux ce qu'on connaît que ce qu'on a en perspective.

Encore vigoureux, quoique dans la soixantaine, son rôle politique pourrait bien n'être pas terminé, si toutefois il avait encore assez d'audace pour profiter des circonstances politiques qui peuvent se présenter, ou que les puissances ne l'empêchassent pas de montrer à la Porte que son abdication forcée n'a pas détruit son influence en Turquie. Si, en Europe, l'état de ce pays était connu comme il l'est de la Russie et de l'Autriche, cet homme serait juste un des instruments nécessaires pour la reconstitution solide des États dans lesquels la Turquie est déjà divisée par le vœu des peuples.

§ 2. Histoire de la Bosnie et de l'Herzegovine.

Après l'invasion des Slaves, des Croates et des Serbes en Turquie, la Bosnie et l'Herzegovine furent, comme la Servie, sous la domination de Schoupans; plus tard, la Bosnie appartint tantôt à la Servie, tantôt à la Hongrie, ou plutôt elle forma un État à part, sous la suzeraineté plus ou moins positive de l'une ou l'autre de ces puissances. En 1130, c'était un duché sous Ladislas, issu d'un mariage entre Hélène, fille d'Ourosch, grand-duc de Servie, et du petit-fils d'Étienne II, roi de Hongrie. En 1169, profitant de la faiblesse de ce dernier royaume, Étienne Nemania s'appropria ce pays, et, après sa mort, Étienne Nemanovitch lui succéda en Servie et en Bosnie, tandis que son frère Volcan fut créé grand-duc de Zenta et de Choulm, c'est-à-dire du territoire du Montenegro, de Cattaro, de Raguse et d'une partie de l'Herzegovine. Ce dernier choya beaucoup la cour de Rome.

Déjà, en 1198, Coulin, Schoupan de Bosnie, soumis à ce Nemanovitch, passa sous la domination hongroise, et dès ce moment datent les bans de Bosnie, l'hérésie des Patreniens, les efforts des papes et des rois de Hongrie pour extirper cette doctrine, comme aussi pour faire rentrer les schismatiques grecs dans le sein de l'Église romaine. Il y eut toujours des évêques catholiques en Bosnie, et ils étaient tirés de l'ordre des minorites, qui existe encore dans ce pays. L'intolérance de Rome y a produit beaucoup de troubles, a fait verser bien du sang, et rendu moins unanimes les efforts faits pour résister aux Turcs.

Si la partie méridionale de la Bosnie actuelle, ainsi que l'Herzegovine, fut long-temps serbe, la plus grande partie de ce pays ne rentra jamais au pouvoir des Serbes, quoique Étienne Dsouchan eût l'air un moment, en 1350, de vouloir l'enlever à la Hongrie.

En 1235, Coloman obtint de son père André, roi de

Hongrie, la Bosnie, sous le titre de duché, et le pape confirma cette nomination, à cause de son zèle pour le catholicisme.

En 1241, les Mongoles portèrent leurs ravages à travers la Hongrie jusqu'en Bosnie et tuèrent Coloman. Le ban Nicolas, ne pouvant s'opposer aux Patreniens, Bela IV de Hongrie envoya en Bosnie des troupes avec le général Cotroman, qui fut le chef de la race de ce nom, et fonda en 1263 le château de Serajevo.

En 1247, Bela IV donna à Soubitch, comte de Brebir, le Bannat de Croatie, de Dalmatie et d'Esclavonie, et à son beau-fils le duc Ratislav, ex-ban de Croatie, le bannat de Machov, c'est-à-dire les rives de la Save, depuis la Drina jusqu'au-delà de Belgrade. En 1302, Paul, comte de Brebir, occupa, à la demande de Ladislas, une partie de la Bosnie, et obtint du roi Charles Robert le titre de ban. Mais, en 1305, Miloutin, Kral de Servie, reprit ce pays, et étendit sa domination jusqu'en Basse-Herzegovine, En 1319, il se forma contre le roi serbe une ligue composée de Mladin, ban titulaire de Bosnie; de Mentulus Mousaché, comte de Clissa, et de Vladislas Konovitch, duc titulaire de l'Albanie maritime; Mladin et Paul de Berbir conquirent la Bosnie. Sous le tzar serbe Étienne Douschan, Étienne, ban de Bosnie, commença à être infidèle à la Hongrie, et à chanceler dans son zèle pour le catholicisme, car il craignait le monarque serbe.

En 1349, Étienne Cotromanovitch, excité par Louis, roi de Hongrie, attaqua l'Albanie maritime appartenant à Douschan; mais il fut battu par ce dernier. Ce ban étant mort en 1357, et n'ayant laissé que deux filles, son neveu Étienne Tvartko lui succéda, et épousa Dorothée, fille de Straschimir de Bulgarie. Paul Klousitch, parent des Cotroman et seigneur d'Ousora, et Miroslav se révoltèrent, et furent vaincus. Élisabeth, reine de Servie, lui redemanda le duché de Choulm comme son héritage paternel. Tvartko le lui céda, et obtint à la place le bassin du Narenta, Novigrad et Imota. Sa fille Catherine fut mariée, en 1362, à Hermann, comte de Cilley, favori du roi Louis.

Tvartko s'étant absenté en Hongrie, en 1362, son frère Vouk produisit des troubles, et devint catholique, espérant devenir prince de Bosnie par l'appui de Louis I; mais Tvartko étouffa la révolte, tandis que ce dernier entra l'année suivante en Bosnie pour y extirper l'hérésie. Tvartko conjura l'orage par des promesses, ce qui lui valut des missionnaires avec lesquels il vécut depuis 1367 en guerre ouverte. Les trois frères Balsa, Schoupans de Zenta et à Trebigne en Herzegovine en profitèrent en montrant beaucoup de zèle pour le pape; mais, en 1373, ils furent soumis, ainsi que Altoman, seigneur d'Oujitze. En 1376, Tvartko fut couronné roi de Bosnie à Mileschevo par l'abbé du couvent, et il prit le titre de *Rasciæ, Bosniæ, Maritimæ rex.*

Tvartko voulut profiter de la mort du roi hongrois Louis pour s'arrondir dans la Dalmatie, mais cela ne lui réussit pas. Quoique le knes Lasar de Servie l'eût aidé, il eut de la peine en 1387 à engager Tvartko dans une ligue contre les Turcs. En 1392, Bajazet attaqua la Bosnie, ce qui amena Tvartko à se déclarer son vassal, et à envoyer aux Turcs, comme les Serbes, des troupes auxiliaires. Il reprit alors ses projets sur la Dalmatie hongroise, et donna l'Herzegovine à Vouk-Hrana.

Il mourut le 23 mars 1391, en ne laissant qu'un fils naturel, nommé Tvartko, qu'il avait eu de sa concubine Voukosava. Le peuple et la noblesse appelèrent sur le trône Dabischia, fils naturel de Miroslav, et neveu du défunt. Ayant négligé de remplir ses devoirs de vasselage, Bajazet envoya contre lui une armée qui ne fut repoussée qu'avec l'aide des Hongrois. En conséquence, Dabischia vint en personne se déclarer vassal du roi Sigismond, sous la condition qu'après sa mort la Bosnie reviendrait à la Hongrie.

Dabischia mourut peu après la bataille malheureuse de Nicopoli en 1396, et la Hongrie ne pouvant faire valoir ses droits, le fils naturel de Tvartko et Ostoia Christitch, fils d'un noble de la Bosnie méridionale, se disputèrent le trône, ayant l'un le peuple, et le second la noblesse pour lui. Ne pouvant parvenir à se vaincre ni l'un ni l'autre, Tvartko se soumit à

Bajazet, et Ostoia à Ladislas de Naples, prétendant de la couronne de Hongrie.

Bajazet ayant été rappelé en 1397 en Asie, Sigismond, roi de Hongrie, voulut rétablir son autorité en Bosnie, et créa ban Hervoia; mais après le départ de Sigismond, celui-ci embrassa le parti d'Ostoia et se fixa à Jaitza. En 1399 et 1400, la guerre civile dura entre Ostoia et Tvartko; mais les années suivantes, Hervoia ne voulant plus dépendre d'Ostoia, et celui-ci ayant été battu par les Ragusains, se raccommoda avec le roi de Hongrie, qui, pourtant, ne pouvait pas l'aider. Tvartko le vainquit avec le secours de 10,000 Turcs, et Hervoia passa aussi de son côté.

En 1407, Sigismond marcha contre la Bosnie, et la pacifia l'année suivante, en soumettant Hervoia, duc de Spalato, en faisant prisonnier Tvartko, et en décapitant à Doboi 160 nobles bosniaques. La Bosnie eut alors pour ban Jean de Maroth, et pour premier voïvode Sandal, tandis qu'une petite portion méridionale, en particulier le district de Srebernitza, fut annexée à la Servie, gouvernée alors par le despote George. Sandal fut le premier à se révolter contre Sigismond, et en 1410 il fallut refaire une campagne en Bosnie, parce que ce seigneur, et une partie de la Bosnie, s'étaient de nouveau soumis à Tvartko. Sandal ayant été envoyé pour chasser les Turcs de la Rascie, Hervoia attaqua ses domaines avec l'aide des Ottomans, et put se soutenir contre Sandal et les Hongrois jusqu'en 1414. L'année suivante, s'étant reconnu vassal de Mahomed, les Turcs entrèrent en Bosnie, y exercèrent d'affreux ravages, et y battirent les Hongrois; mais le pascha Ikach se mit bientôt à la place de Hervoia, qui mourut de chagrin à Cattaro.

Malgré un armistice conclu pour six ans avec Vladislas, les Turcs s'étendirent toujours plus, et prirent Vischegrad, Sokol et Klioutsch. Ostoia fut obligé de payer un tribut annuel de 20,000 ducats, et épousa Jelitza, veuve d'Hervoia.

En 1419, Sigismond fit entrer une forte armée en Bosnie, le pascha Ikach fut battu, Tvartko devint ban de la Bosnie sep-

tentrionale, et Ostoia resta maître dans le sud. Or, ayant opprimé le peuple, les nobles, sous la conduite d'Étienne Jablonovitch, se révoltèrent, et Ostoia fut obligé de s'enfuir chez les Turcs. Ceux-ci lui donnèrent 8,000 hommes; mais il fut repoussé par les forces réunies d'Étienne et de Tvartko, lui sur la Piva, et son fils Radivoi ailleurs. Alors Thomas Vilitch, commandant de la citadelle de Serajevo, et ami d'Ostoia, proposa, en 1422, que Tvartko, Ostoia et Étienne se reconnaîtraient réciproquement pour princes de Bosnie, en promettant de défendre le pays contre les Turcs. Étienne mourut sans enfants en 1423, et sa part fut partagée entre les deux autres. Ostoia conserva le pays maritime de l'Herzegovine, et Tvartko eut le reste de la Bosnie, à l'exception de Srebernitza qui demeura aux Serbes.

Tvartko resta en paix jusqu'en 1426, et fit présent à Jean Marnavitch de tout le pays de Voinitza et de Douvno, parce qu'il avait bien combattu contre les Turcs. Il admit les droits de la famille hongroise de Cilley au trône de Bosnie, parce que Catherine, mère de Hermann de Cilley, était fille de Tvartko I, et le 2 septembre 1427, il signa à Boboratz un contrat, dans lequel il reconnaissait pour ses héritiers Hermann, ou sa postérité mâle, au cas qu'il mourût sans enfants, et dans le cas contraire Herman les protégerait.

En 1436, Radivoi, fils d'Ostoia, revint avec des Turcs; mais il fut repoussé par Tvartko, qui repeupla son pays, et fut appelé le roi juste. Les Turcs s'étant emparés d'une grande partie de la Servie, il se rapprocha de l'église catholique, et accepta en 1439 un légat du pape, espérant des secours de la Hongrie. En 1443 il mourut, et les Bosniaques, oubliant le contrat avec les Cilley, proclamèrent roi Thomas Christitch, fils naturel d'Ostoia et de Vojaktchia, une Ragusaine. Hunyad, contre-balançant l'influence des Cilley, obtint du roi Vladislas la confirmation de cette dignité, sous la condition de payer annuellement 3,000 ducats à Hunyad. Christitch épousa Catherine, fille d'Étienne Cosaccia, qui possédait le pays de Choulm, depuis la mort de son père Sandal, et avait le titre

de duc de Saint-Sava. Il paya aux Turcs un tribut annuel de 25,000 ducats. Il fit tenir, en 1346, une assemblée du royaume à Cognitza, et décréter des lois contre les Patreniens, sans accepter cependant l'envoi d'évêques romains. Cosaccia, de son côté, favorisa les Patreniens, et fut si dépravé que sa femme et son fils se sauvèrent à Raguse. Il déclara la guerre à cette république, et, menacé de tous les côtés par les Turcs et les Latins, il laissa ses États à son fils.

Vers ce temps se distinguaient dans la Haute-Bosnie deux chefs ou knes, en maintenant leur indépendance contre les Turcs; l'un s'appelait Isak et habitait sur les bords supérieurs de la Drina, ou peut-être même à Drobniak, et l'autre, nommé Paul, était aussi sur les frontières méridionales de l'Herzegovine; c'est peut-être le même que Jean Paulovitch, seigneur de Trebigne et du Montenegro.

Le fils de Thomas, connu sous le nom d'Étienne Thomassevitch, épousa Marie, fille du dernier despote serbe George Brankovitch, et fut nommé commandant de Semendria et de Servie. Trouvant que son père vivait trop long-temps, il fit croire à Matthieu, roi de Hongrie, qu'il avait juré fidélité à Mahomed II. Celui-ci ordonna à Thomas de céder sa place à son fils, qui, ayant gagné pour lui son cousin Radivoi Jablonovitch, étrangla avec son secours le roi pendant qu'il assiégeait un château de Voukman, fils de Pribila, ban de Croatie.

Étienne publia des lois contre les Manichéens, parce qu'il voulait éloigner les partisans de sa mère. Il envoya une députation au pape pour demander son couronnement comme roi, et prit le nom de roi de Rascie, de Servie, de Bosnie, de Primorie et de certaines parties de la Dalmatie et de la Croatie. Sous le prétexte d'attaquer les Turcs, il rassembla, le 3 juin 1459, tous ses vassaux sur la plaine de Kosovo. Les seigneurs présents donnent une idée de l'état de la Bosnie d'alors : ce furent Radivoi Jablonovitch, ban de Jaitza; Étienne Stanitch, voïvode de Primorie; Momalle Thomanovitch, ban d'Ousora; Pierre Kovatchitch, voïvode de Pougne; Vouk Greblianovitch, comte de Livno et voïvode de Prousatz; le comte Radivoi Vladmiro-

vitch ; le voivode Micinovitch ; Paul Kroubetitch, voïvode de Zvornik et de Maschva ; le voïvode J. Skatitch ; Vlad. Voukitch, voïvode et préfet de Rascie ; Dejan Altomanovitch, préfet de Servie et inspecteur des mines ; Vouksa Veselitchitch, voïvode de Castel-Nuovo et de Mariomir ; Brankovitch, voïvode du pays des bords supérieurs de la Drina. Il ne manquait qu'Étienne Cossaritch, duc du pays de Saint-Sava.

Thomassevitch promit à Mahomed un tribut double et le château fort de Cosaccia. Étienne Cossaritch fut donc attaqué, et s'adressa au pape et à Mahomed. Celui-ci, content d'être appelé comme arbitre, se décida en apparence pour le parricide, et fit occuper par son pascha Isak un château après l'autre, en promettant secrètement à Catherine de punir son fils et de lui rendre la Bosnie. Alors Thomassevitch reconnut son erreur, promit à Matthieu de laisser occuper ses places fortes par des Hongrois, et sut se faire couronner par le légat du pape en 1461. Au commencement de 1462, Matthieu voulant déposer Thomassevitch, le pape les raccommoda.

Étienne s'étant amouraché d'une Florentine, sa femme Hélène se sauva à Raguse, qui ne voulut pas la lui rendre ; il s'ensuivit une guerre où le duc fut battu et se sauva chez les Turcs, tandis que son fils Vladislas lui succéda. Isak, pascha d'Uskioub, reçut ordre d'attaquer Raguse, ce qui ramena Étienne en Herzegovine. Dans ce désordre, Catherine, veuve de Thomas et fille d'Étienne, se sauva par Raguse à Rome, et y mourut le 25 octobre 1478. Elle légua par testament au pape la Bosnie, son fils et sa fille étant devenus dans l'intervalle mahométans.

En 1463, Thomassevitch rompit avec les Turcs, en refusant le tribut annuel. Mahomed, invité par les Manichéens, arriva sur la Drina avec 150,000 chevaux, sans compter l'infanterie et le train. Il prit Travnik, ayant su gagner le commandant, il marcha sur Jaitza, qui de frayeur lui ouvrit ses portes, et passant le Verbas à la nage, son visir atteignit et prit le roi à Klioutsch. Il se servit de ce dernier pour achever sa conquête ; puis, contre sa promesse de lui laisser la vie

sauve, il le fit écorcher vif, digne peine pour un parricide. En huit jours, soixante-dix villes et châteaux se rendirent ; le nombre des esclaves fut énorme, et 30,000 jeunes gens furent enrôlés dans les janissaires.

Le sultan battit, par son visir Omar, le ban Paul de Thor sur les frontières croates et attaqua l'Herzegovine, où Étienne Cossaritch évita sa cavalerie et le fatigua par une guerre de partisans dans les montagnes, système qui bien suivi en Bosnie aurait empêché probablement la conquête de ce pays par les Turcs. Plusieurs seigneurs furent faits prisonniers, et des châteaux, en particulier celui de Popovo, furent détruits ; le visir Mahomed resta comme gouverneur de Bosnie.

La même année, Matthieu Corvin reconquit en automne presque tout ce dont Mahomed s'était emparé au printemps. Il prit même d'assaut Jaitza et soixante autres châteaux ; Zvornik résista seul. Emerich Zapolya fut proclamé gouverneur de Bosnie, et plus tard, ban de Croatie, de Dalmatie et d'Esclavonie. Vladislas, duc d'Herzegovine, qui l'avait aidé, fut créé baron hongrois, et reçut les seigneuries de Prozor et de Rama. En 1464 le sultan reprit la Bosnie, le roi de Hongrie n'ayant pas d'argent pour pouvoir se défendre ; mais il fut obligé de lever le siége de Jaitza, car Nicolas de Ujlak fut envoyé au secours de Zapolya.

En 1466, Étienne Cossaritch mourut, et nomma le conseil de Raguse son exécuteur testamentaire ; Vladislas obtint la partie supérieure du duché d'Herzegovine, et Vlatko la partie inférieure. Ils devinrent tributaires des Turcs. En 1467, Zapolia fut remplacé par Nicolas d'Ujlak, ban de Machov. Pendant que les Hongrois étaient occupés contre les Bohêmes, les Turcs, sous Assam-Beg, poussèrent en 1469 une reconnaissance par l'Esclavonie jusque dans le Frioul et la Styrie, et emmenèrent 30,000 prisonniers. C'est alors que la citadelle de Schabatz en Servie fut bâtie. En 1470, Nicolas devint roi de Bosnie, tandis que son fils conserva le titre de duc d'Ujlak.

En 1471, les Turcs arrivèrent jusqu'à Laibach, et Matthieu fit établir un fort vis-à-vis de Schabatz. En novembre 1473,

il prit d'assaut cette dernière place. En août 1479, les Turcs refirent une excursion dans l'intérieur des États autrichiens. Matthieu prit Jaitza, et pénétra en Herzegovine pour délivrer les ducs de leur tribut aux Turcs; mais manquant d'argent, il rétrograda, et en 1483 le sultan conquit aussi l'Herzegovine. En 1491, Laurent d'Ujlak succéda à son père, tandis que le commandement des troupes hongroises fut donné à Jean Corvin, ban d'Esclavonie, de Croatie et de Dalmatie; une grande partie de la Bosnie était déjà turque, mais les Hongrois y possédaient encore quelques places fortes.

En 1499, Balthasar de Bathiani fut capitaine et ban des châteaux de Bosnie, et en 1500, Jean Giulaj fut ban de Jaitza. En 1501, les Vénitiens perdirent les places qu'ils avaient gagnées en Herzegovine en 1483.

En 1516, dans un armistice entre le roi Louis II, de Hongrie, et Selim, les places de la Bosnie ne furent pas mentionnées, de manière qu'elles durent s'approvisionner elles-mêmes. En 1520, sous Soliman Ier, les Hongrois abandonnèrent, faute de vivres, Srebernitza, Teschain et Sokol, et les Turcs brûlèrent Knin. Belgrade et Schabatz ayant été pris par les Turcs, le conseil d'État de Hongrie confia les forteresses de Bosnie à des troupes impériales. En 1523, Jaitza, Banialouka et Orbatz étaient encore aux Hongrois; mais après la malheureuse bataille de Mohatsch, le 29 août 1526, tout espoir fut perdu. Jaitza n'ayant ni assez de garnison ni assez de vivres, fut pris par capitulation, après dix jours de siége, au commencement de l'an 1528. Ce funeste exemple fut suivi par les châteaux de Bela, de Jesero, d'Orbovatz, de Levatz, de Serepvar, d'Aparatz, de Greben et de Perga. Le commandant de Banialouka alluma le fort et se retira en Hongrie.

Toute cette ligne d'avant-postes conquise, les Turcs s'emparèrent tout de suite, en Dalmatie et Croatie, des districts occidentaux de Vobina, de Lika et de Corbavie, et, en 1530, ils pénétrèrent jusque dans la Carniole. En 1537, les Turcs prirent Clissa, en 1538 Doubitza, en 1565 Kroupa et Novi; en 1570 ils obtinrent même, dans leur paix avec les Vénitiens, trente villes du district de Sebenigo, et en 1591

ils conquirent Bihatsch, etc. Alors on commença à établir des colonies de Croates fugitifs; Carlstadt et le généralat de Varasdin furent fondés, et on se servit des *Uskokes*, ou réfugiés de Turquie, pour guerroyer sur les frontières et faire des incursions en Bosnie. Dans ce cas se trouvèrent, surtout en 1591, les Uskokes de Zeng; mais ce fut au commencement du siècle suivant qu'ils firent le plus de mal aux Turcs; les Vénitiens les exterminèrent en 1617. Ces républicains ayant recommencé la guerre avec les Turcs, Leonardo Foskola reprit Clissa, et s'avança en 1649 jusqu'à Serajevo avec l'aide des Bosniaques catholiques et de leurs ecclésiastiques.

Toute cette frontière croate et dalmate fut le théâtre de luttes continuelles, dans lesquelles les succès se balancèrent entre les Turcs, les Vénitiens ou les Hongrois; mais ce ne fut qu'après la seconde bataille de Mohatsch, en 1687, et après que les Turcs furent refoulés derrière la Drave, que les Impériaux et les Vénitiens remportèrent des avantages marqués. En 1688, le margrave de Bade pénétra en Bosnie et inquiéta même les environs de Serajevo. En 1689, on fit la faute de ne pas achever la conquête de la Bosnie, qui aurait donné cependant une si belle base d'opération pour l'avenir; mais la victoire de Pojarevatz ne fut utilisée que pour conquérir Vidin et Nisch. En 1694, le commandant de Brod fit une incursion jusqu'à Maglai. Le 20 juin, les Vénitiens prirent Mostar, en Herzegovine, et en 1697, Eugène ayant battu les Turcs à Petervaradin, alla piller et brûler, du 18 octobre au 1er novembre, Serajevo, après avoir détruit ou pris les châteaux de Doboi, de Techain, de Maglai et de Vrandouk.

La paix de Carlovitz, en 1699, rendit aux Turcs toute la Bosnie, mais au moins la limite hongroise fut placée sur l'Ouna, ce qui aurait dû rester ainsi. Le traité de Pojarevatz, le 21 juillet 1718, ne fit qu'agrandir la frontière dalmate. Mais à la paix fatale de Belgrade, le 18 septembre 1739, le Danube et la Save devinrent la frontière de l'Europe civilisée, et, contradictoirement à l'accord signé pour les limites le 4 mars 1741, les Turcs, étant de mauvaise foi, passèrent l'Ouna à deux

lieues au-dessus de Novi et s'approprièrent une langue de pays avec des châteaux s'avançant dans le cœur de la Croatie. Or, à la paix de Sistov entre Selim II et Léopold II, le 4 août 1791, on tâcha en vain de rectifier cette fautive frontière, d'où sont résultés tant de brigandages.

Avant d'attaquer Ali-Pascha de Janina, le sultan Mahmoud voulant pacifier et réformer la Bosnie, y envoya le pascha Djelaloudin, moine de la secte des Bektaschis, qui a le droit de mendier, mais qui préfère travailler pour gagner sa vie. Il avait l'ordre de punir sévèrement et impartialement tous les rebelles, ce qui était bon pour les sujets chrétiens, mais funeste pour les prétentions outrées des soi-disant nobles turcs.

Ce pascha ayant gagné pour le système du sultan la puissante maison des Djindjafisch, à Serajevo, se crut tout permis et fit tuer beaucoup de monde, entre autres les capitaines de Dervend et de Banialouka, un Fotschitsch et Achmed Bairaktar, de Serajevo. Il poursuivait surtout les gens âgés et influents, et prit de force Mostar et Srebernitza. Il parcourait la ville et le pays étant déguisé, et allait même dans les églises chrétiennes, ce qui le rendait encore plus odieux aux Bosniaques musulmans; mais il avait su ramener ainsi l'obéissance partout.

D'après leurs anciens droits, les habitants de Serajevo se plaignirent de ce pascha à l'Odjak des janissaires de Constantinople. Le sultan promit bien de faire droit à leurs plaintes; mais en secret il était trop content de la conduite du pascha et de la ponctualité à exécuter ses ordres pour se priver de ses services. Le pascha était donc encore en place en 1820, l'année où Ali-Pascha fut attaqué par terre et par mer, et il voulut même essayer de soumettre les Monténégrins, puisqu'il avait si bien réussi avec les Bosniaques.

Au printemps de 1821, les Souliotes, excités par Ali-Pascha, parcouraient l'Épire; Odyssée partit de Janina pour révolter la Livadie. Ali-Pascha révéla à l'Hétérie que le sultan voulait extirper les Grecs; les Hétéristes s'emparèrent des principautés valaques, et Mauromichaelis descendit de ces montagnes pour prendre la Morée; en un mot, les Grecs se-

couèrent partout leurs chaînes. Le pascha Djelaloudin mourut dans cet intervalle, au commencement de 1821, et la Bosnie fut de nouveau livrée à elle-même, car les personnes dévouées au sultan furent obligées d'en sortir.

En 1825, Ibrahim-Pascha fut chargé par le sultan d'occuper la Grèce, ce qu'il put faire réellement, grâce à ses troupes instruites à l'européenne. Frappé des avantages du service militaire d'Europe, le sultan fut d'autant plus enclin à changer son armée et à abolir les janissaires. Le 26 mai 1826, il fit donner par son conseil la déclaration que pour défendre la parole de Dieu et se défendre contre les infidèles, les musulmans devaient se soumettre à une stricte subordination militaire et apprendre l'exercice. Les janissaires sentant qu'il s'agissait de leurs priviléges, se révoltèrent, et, le 16 juin 1826, le sultan émit le fameux firman qui abolissait à tout jamais ces nouveaux strélitz, sous le prétexte de leur donner une nouvelle organisation.

Une pareille mesure put être acceptée en Bulgarie et Romélie, mais non pas en Bosnie; aussi elle y causa une grande fermentation. Les Bosniaques faisant allusion aux baudriers croisés des nouvelles troupes, s'écrièrent qu'ils n'avaient pas besoin du sultan pour porter le signe de la croix. Le sultan envoya à Serajevo, en Bosnie, un nouveau visir, Hadji-Moustapha, et six commissaires; mais déjà, en janvier 1827, ces personnages étaient chassés ignominieusement de Bosnie et étaient obligés de passer par la Servie.

Le sultan nomma alors pour visir Abdouraham-Pascha, de Belgrade, homme dévoué et dissimulé, qui, étant sur un pied amical avec le prince Milosch, put rassembler quelques centaines d'hommes avant de se rendre en Bosnie; d'ailleurs le prince serbe n'aimait pas l'aristocratie bosniaque, trop peu favorable à ses vues secrètes. Ali-Pascha-Vidaitsch, de Zvornik, se déclara pour lui et lui ouvrit la citadelle, qui est réputée la clef de la Bosnie du côté de la Servie. Depuis là Abdouraham émit une proclamation menaçante, et comme il avait avec lui les frères Djindjafisch, Gioulouga, et quelques autres

personnages d'une certaine influence en Bosnie, il put se hasarder de venir à Serajevo; on s'y battit dans les rues, et les rebelles se voyant perdus, se réfugièrent dans le château, où ils furent assiégés et pris.

Le visir fit décapiter les sept chefs qui avaient résisté dans ce fort, savoir : Pino Bairaktar, Ibrahim-Aga-Bakrovitch, deux frères Tamischtchi, Feiz-Aga-Tournadgi, Hadgi-Aloud-Aga-Tournadge, et l'aga des janissaires Routschoukli. D'autres, qui s'étaient soumis, subirent le même sort, et même, dit-on, plusieurs centaines de bourgeois de Serajevo furent de ce nombre. Dans une seule nuit, il en fit périr trente. Le visir fixa sa résidence à Serajevo au lieu de Travnik, et il fit prendre les nouveaux uniformes. Il n'épargna pas non plus les rayas, en les soumettant à des contributions.

Sur ces entrefaites, la guerre des Russes ayant éclaté, trente mille Bosniaques se rassemblèrent sur l'Orlovopolie (la plaine de l'Aigle), près de Belina. Ces troupes devaient aider, disait-on, le sultan; mais au fond, elles étaient là pour effrayer les Serbes, et les empêcher de se déclarer pour les Russes. Il y eut bien des pourparlers pour leur passage à travers la Servie; on promettait de ne faire aucun dégât, de tout payer; si un œuf devait coûter un para, on en donnerait deux, disait-on. Mais Milosch n'y consentit pas, et sans se déclarer pour les Russes, il opposa aux Bosniaques un corps de troupes sur la Drina, rendant ainsi un grand service aux Russes, en paralysant les secours attendus de Bosnie.

Milosch ayant reçu de l'empereur moscovite l'ordre de ne pas bouger, il eut la force nécessaire pour suivre une politique utile à son pays, et d'accord cependant avec celle de son protecteur. On ne peut s'empêcher de penser que si Milosch avait employé alors toutes ses forces matérielles et morales pour nuire aux Turcs, il n'eût excité une forte révolte en Mœsie, en Bulgarie et en Macédoine. La conséquence en aurait été une crise fatale pour le trône du sultan; la Bosnie et l'Albanie se seraient déclarées probablement indépendantes, et le reste de la Turquie aurait été partagé entre les vainqueurs.

Or, le partage de Milosch aurait dû être assez grand; c'est peut-être cette raison et la crainte de l'Autriche qui imposèrent tant de modération au cabinet russe, qui ne voyait pas encore le moment arrivé de dépecer à lui seul toute cette belle proie.

Cette guerre avec les Russes est pour nous une preuve des ressources de la Turquie, puisque le sultan n'a été vaincu qu'après deux campagnes. Plus d'un diplomate russe l'a aussi jugée ainsi. En effet, le sultan ne faisait que commencer ses réformes militaires, et sous ce rapport déjà sa déclaration contre la Russie dut paraître impolitique. Malheureusement il entrevoyait dans les chances de la guerre les moyens de se délivrer d'un bon nombre de ses ennemis; c'est au moins l'idée horrible et profondément hypocrite que lui prêtent ses propres sujets. Les hommes les plus vigoureux de son empire furent appelés aux armes contre les infidèles, leurs ennemis les plus acharnés ; les partisans les plus prononcés des anciennes coutumes oublièrent leur dégoût pour répondre à cet appel, et plus d'un homme vaillant, dit-on, au lieu de trouver la mort dans les rangs ennemis, périt ignominieusement à son arrivée, par l'ordre du sultan.

Si ce dernier redoutait une révolte de ses sujets chrétiens, les Bosniaques, soupirant après l'indépendance, craignaient que la victoire ne facilitât au sultan les moyens de les rendre plus soumis à ses ordres. Le sultan se rassurait peut-être par l'assurance formelle que les grandes puissances ne permettraient pas le partage de son empire, et de deux maux, la possibilité d'une révolte et d'une guerre désastreuse et celle de sa chute, il prit le parti le moins désavantageux pour lui.

C'est sous ces auspices que se forma le rassemblement de troupes à Belina. Or le capitaine de Visoko, à 6 l. de Serajevo, au lieu de s'y rendre, marcha avec son monde sur cette dernière ville. Le visir l'ayant appris envoya à sa rencontre son kiaja, accompagné du kapidgibaschi ou bourreau, pour ramener le capitaine à l'obéissance. Les troupes s'étant arrêtées, il en sortit quelques pauvres diables, qui demandèrent de l'ar-

gent avant d'obéir au visir, prétextant d'avoir vendu déjà tout ce qu'ils avaient pour subsister. Le kiaja voulut les faire saisir pour leur faire trancher la tête; mais ils s'écrièrent : « Que celui qui croit au prophète nous aide et nous sauve. » Le kiaja fut non seulement obligé de renoncer à son projet, mais encore de prendre la fuite. Des coups de fusil le poursuivirent jusqu'à Serajevo. 2,000 Bosniaques disant qu'ils allaient chercher la foi (*Trajiti-Sakon*) entrèrent dans Serajevo, où on se battit pendant trois jours, quoique les troupes d'Abdouraham eussent été surprises à l'improviste. Enfin, Abdouraham, retiré dans la citadelle, en sortit, et se rendit en juillet 1828 à l'Orlovopolie. Mais il fut chassé du camp, et fut obligé de venir seul offrir ses services au sultan; le camp fut levé plus tard. Dès lors les visirs de Bosnie n'ont plus habité Serajevo, mais ont toujours résidé à Travnik.

Ali-Pascha-Vidaitsch de Zvornik fut nommé en 1829 pascha de Srebernitza; mais, au moment de son arrivée dans cette place, il la trouva occupée par Memisch, qui avait armé les chrétiens et gagné les musulmans. Il retourna donc à Zvornik; mais les portes en étaient fermées, et un de ses parents, Mehmed, ami de Memisch, s'était emparé de la citadelle. Néanmoins, ayant encore des amis dans la ville, il s'y introduisit et s'y battit avant de se rendre au capitaine Hussein de Gradatschatz qui était venu secourir Mehmed. Il se défendit jusqu'à la dernière extrémité, et enfin dans la maison, où il était avec son fils; en se livrant à discrétion, il recommanda son fils à Hussein, qui le traita comme son enfant. Hussein emmena Ali-Pascha-Vidaitsch à Gradatschatz et en fit son ami, amitié qui ne s'est plus démentie. Le capitaine Hussein (Hussein-Capetan) était fils d'Osman-Capetan, homme juste et sévère autant pour les musulmans que pour les chrétiens. Son fils avait déjà alors le surnom de Dragon de Bosnie (*Smai od Bosna*), et ajoutait ce singulier sobriquet à sa signature.

Pendant l'été de 1830, le sultan reprit son plan de réforme pour la Bosnie, et y envoya un visir, qui devait résider à Travnik. Au commencement de 1831, le capitaine Hussein occupa

Travnik, et obligea le visir à déposer son uniforme et à reprendre l'ancien costume après s'être purifié en se lavant et priant. Il comptait garder le visir pour gouverner sous son nom et donner à son administration une apparence de légalité; mais le visir s'échappa pendant les fêtes du Ramazan, et se sauva en Autriche, d'où il fut à Constantinople. Après cela, Hussein-Capetan fit arriver un Tatare de Mitrovitza avec un firman du grand-seigneur, qu'il avait fait fabriquer, et par lequel ce dernier lui conférait le titre de visir de Bosnie.

Dans le même temps, Moustapha, pascha de Scutari en Albanie, rassembla une armée de 40,000 hommes. On croyait qu'il allait marcher contre Constantinople; 25,000 Bosniaques se réunirent pour le soutenir dans cette entreprise. Au printemps de 1831, les troupes de Moustapha-Pascha, sous Kara-Pheisia, avaient pris Sophie.

Le grand-visir fut chargé de marcher contre lui, et résolut désormais d'abolir en Turquie tous les begs et musselims héréditaires, les timariotes, et de les remplacer par des officiers sûrs du Nizam, et de faire percevoir les impôts par les autorités municipales. C'est à Prilip que se rencontrèrent les troupes de Moustapha et du grand-visir. Or, ce dernier avait tellement travaillé sourdement les soldats de son ennemi, qu'une bonne partie passa dans ses rangs, étant gagnés d'avance. Moustapha-Pascha fut donc obligé de se réfugier à Scutari et de s'y défendre.

Le prince Milosch voulut engager les Bosniaques à aider ou ne pas aider Moustapha-Pascha, ou à se servir de lui pour rentrer en grâce; mais le capitaine Hussein, au lieu d'employer les Serbes pour arriver à ses fins, lui répondit avec arrogance: « Prends » seulement le peu d'aliment que tu as devant toi; moi, j'ai » renversé mes plats. Je ne veux rien savoir d'un sultan près » duquel tu veux intercéder pour moi. Je suis toujours et par- » tout prêt à te recevoir; mon sabre a frappé avant que le tien » ne fût forgé. » 25,000 Bosniaques partirent pour la plaine de Kosovo en chantant: « Nous allons à la plaine de Kosovo, » où nos ancêtres ont perdu leur gloire et leur foi; nous pou-

» vons perdre aussi notre gloire et notre religion; mais nous » pouvons aussi les conserver, et retourner victorieux en Bos- » nie. » Ils occupèrent Kosovo aisément, et n'éprouvèrent de résistance qu'au pied du mont Glieb, près d'Ipek, de la part des troupes régulières du grand-visir Reschid-Pascha. Ali-Pascha-Vidaitsch battit ces dernières, et prit enfin cette ville.

Pendant ce temps, le grand-visir était avec un corps de troupes à Uskioub. A la nouvelle de cette défaite, il envoya contre les rebelles un petit corps; mais il fut battu, et les Albanais passèrent du côté des Bosniaques. Si alors ces derniers s'étaient avancés sur Scutari, Moustapha-Pascha aurait été débloqué. Le grand-visir le craignant envoya une députation aux Bosniaques pour connaître les conditions qu'ils mettaient à rester en paix. Ils demandèrent trois choses: la continuation de l'état actuel de leur pays, un visir bosniaque, et l'investiture de cette charge pour le capitaine Hussein. Le grand-visir accorda tout, et les rassura tellement, que, sans attendre le firman d'investiture, ils se retirèrent chez eux, et délaissèrent leur ami Moustapha-Pascha, lui qui était appelé par sa position à les protéger encore long-temps.

Au moyen de ses Tatares et de ses messages, le grand-visir fit parvenir aux chefs bosniaques des propositions secrètes. Ainsi, il insinua au capitaine de Touzla qu'Hussein était bien jeune pour être visir, et qu'il conviendrait davantage pour cette place. Cet homme donna dans le panneau, et leva son camp pour retourner chez lui. Ali-Pascha-Vidaitsch voyant la désunion prendre pied, voulait poursuivre le traître et le tuer; mais Hussein s'y opposa. Le grand-visir attaqua alors Moustapha-Pascha, et le força enfin de se rendre. Il fut obligé d'aller vivre dans l'oisiveté à Constantinople. Le grand-visir plaça ensuite son camp à Vouschitrn, afin de pouvoir menacer également les Albanais, les Bosniaques et les Serbes.

Dans l'intervalle, le capitaine Hussein gouvernait en visir, et avait nommé un kiaja, un divan-effendi, un hasnadar, et s'intitulait *Vites od Bosna*, le héros de Bosnie. Sans que le grand-visir s'en mêlât, il avait déjà excité la jalousie, et les

gens puissants de Serajevo, les agas âgés, ne voyant pas arriver le firman d'investiture, craignaient que cette comédie n'eût une mauvaise fin.

Ali-Aga de Stolatz était resté fidèle au sultan, et avait même armé les chrétiens d'Herzegovine pour se défendre. Il avait accordé l'hospitalité, en 1831, au visir de Bosnie, qui avait été obligé de s'enfuir, et qui passa depuis là en Autriche. Dans son château, situé sur un roc, il défia les attaques d'Hussein. D'une autre part, Mahmoud Vidaitsch de Zvornik, ne s'était pas montré reconnaissant envers Hussein, car il ne vint pas à Kosovo. Hassan, aga d'Ipek, fut au nombre des récalcitrants; il ne voulait recevoir aucun ordre du capitaine Hussein.

Le sultan, instruit de cet état de choses, nomma Kara Mahmoud visir de Bosnie, et il arriva avec 30,000 hommes, savoir : 18,000 Albanais et 12.000 soldats disciplinés. Hussein aurait pu aisément se défendre et leur disputer l'entrée de la Bosnie méridionale; mais il avait déjà des ennemis, et il n'en pouvait laisser derrière lui. Il resta donc à Serajevo, fit tuer quelques agas de cette ville, et envoya quelques mille hommes contre les troupes du sultan. Alaibeg Todorovitch occupa avec 800 hommes Bagniska et Kosovo, mais il fut entouré par 15,000 hommes, pris et envoyé à Constantinople. Le musselim de Priepolie, Hadgi Moui-Aga, jadis négociant, se posta avec quelques canons pour défendre le passage du pont sur le Lim, près de cette ville. Il fut pris et promené dans la ville, placé à rebours sur un âne. Il s'écriait : « N'y a-t-il pas un » Turc ici pour me tuer et m'épargner cette honte? » et on lui répondit : « Vous, les Bosniaques, êtes les vrais » Turcs. »

De cette manière, Kara Mahmoud put avancer vers Serajevo; Hussein ne vint à sa rencontre que jusqu'à cinq heures de cette ville, sur le mont Vites. Il avait avec lui 20,000 hommes, et avait fait armer des chrétiens de sa capitainerie de Gradatschatz; mais ces derniers n'entrevoyant pas ce qu'ils perdraient au changement, n'étaient pas enclins à se battre.

La désunion fut telle, qu'il n'y eut guère que 3,000 hommes qui prirent part à l'action.

Devant les murs de Serajevo, Hussein et Ali-Pascha Vidaitsch voulurent encore s'opposer à l'entrée de Kara-Mahmoud, mais la plupart de leurs gens attendaient l'issue pour se déclarer, et Ali, aga de Stolatz, arrivant avec ses Herzégoviniens musulmans et chrétiens, décida la déroute en prenant les Bosniaques en flanc. Les agas remirent la ville au vainqueur; les chefs se sauvèrent dans leurs châteaux, d'où ils espéraient obtenir de meilleures conditions, et Hussein se réfugia en Autriche avec ses plus zélés partisans, savoir : le mollah de Serajevo, Ali-Pascha Vidaitsch, le capitaine de Kroupa et 200 autres petits chefs.

Kara-Mahmoud sut maintenir une stricte discipline; la ville ne fut pas saccagée, et il s'établit lui et ses troupes à Goritza, à 1/4 de l. de Serajevo. Chaque capitaine fut obligé par la force de se rendre, et ils furent tous envoyés à Constantinople, ainsi que Hassan, aga d'Ipek. Ali, aga de Stolatz, fut récompensé par le paschalik d'Herzegovine, et fut élevé au rang de visir.

Le grand-visir Reschid, voyant les événements devenir si favorables, pensa à attaquer le Montenegro; Namik, pascha de Scutari, tomba à l'improviste dans ce pays avec 7,000 hommes, mais il fut repoussé. Reschid-Pascha, appelé par son souverain à passer en Asie pour combattre Ibrahim-Pascha, voulut que la Bosnie fût toute pacifiée, et de peur que les fuyards réfugiés en Autriche n'entreprissent quelque nouvelle levée de boucliers, il obtint du sultan un firman qui promettait à ces rebelles le pardon, la vie sauve et leur fortune. D'ailleurs, il savait qu'il y avait déjà eu quelques troubles à Serajevo, et qu'on avait même attaqué le visir. Le prince Milosch fut employé comme médiateur dans cette transaction, où l'Autriche se montra encore fidèle à la Porte.

Cette affaire fut si bien traitée, que presque tous les partisans d'Hussein revinrent en Bosnie, et que Kara-Pheisia, qui avait pillé Sophie, ne craignit pas d'en faire autant. Hussein et ses intimes étaient seuls exceptés dans cette amnistie; mais

bientôt il arriva un firman même en faveur d'Hussein ; il était alors gardé à vue à Esseg. L'autorité militaire autrichienne le fit prier de se rendre à Semlin pour prendre connaissance du firman ; il s'y rendit avec 100 hommes en octobre 1832. Il montait un beau cheval avec un caparaçon orné d'or et d'argent, et se garantissait du soleil avec un parapluie. Ali-Pascha-Vidaitsch, le capitaine de Kroupa, et d'autres, l'aidèrent à descendre de cheval et le portèrent chez le général. On lui promettait la vie ; mais on lui enjoignait de se rendre à Constantinople, où on déterminerait sa résidence future. Hussein accepta ces offres, toutes dures qu'elles étaient, car l'Autriche ne lui laissait que l'alternative d'avoir pour prison Comorn, en Hongrie, ou de se soumettre. Pendant les vingt-quatre heures de réflexion qu'on lui laissa, quelles ne durent pas être les pensées de cet homme courageux et entreprenant ! Un peu plus politique, insinuant et instruit, il aurait donné probablement à la Bosnie un second Milosch, ce qui n'aurait point été du goût de plusieurs puissances ni même du prince serbe.

Le capitaine Hussein se rendit à Belgrade et de là à Constantinople, où on s'efforça, dit-on, de le rendre partisan des réformes du sultan ; mais il ne put jamais se décider à endosser l'uniforme du Nizam. En conséquence, il fut relégué enfin à Trébizonde, comme plusieurs autres rebelles, et il y est mort. L'amnistie fut si complète pour les chefs retournés en Bosnie, qu'on en vit renommés musselims, et Ali-Pascha-Vidaitsch fut même de nouveau en charge. La Bosnie fut pacifiée pour le moment, tant que 10,000 hommes y restèrent. Des impôts assez forts furent exigés ; néanmoins elle ne donna point encore de recrues pour le Nizam (1).

En 1834, Vehighi-Pascha, pascha de Belgrade depuis 1832, fut nommé visir de Bosnie. Cet homme rusé, encore en place, a employé toutes les finesses asiatiques pour se débarrasser des hommes influents ou turbulents de son paschalik. L'année

(1) Voyez *Politische Zeitschrift*, de M. Ranke, vol. II.

de son arrivée, il fit exécuter Achmed, beg de Livno, Mousta, beg de Petrovatz, appelé aussi Petrovtza Mousta Beg, et une foule d'autres begs, de bairactars et de boloubaschis. Cependant il n'aurait pas réussi à soumettre pour le moment la Bosnie par un système de terreur sans Osman-Pascha, de Scopia. Cet homme était fils de Soliman-Pascha, qui avait été visir de Bosnie, puis de Belgrade et plus tard en Romélie. Son fils Osman s'était sauvé de Bosnie en Hongrie lors de l'administration du capitaine Hussein, et de là il s'était rendu à Belgrade, où il vivait très chétivement, quand tout-à-coup la Porte se souvenant de lui, lui envoya sa nomination comme pascha du nouveau Orschova. Le Tatare qui lui apporta cette bonne nouvelle nous a dit qu'il n'en pouvait revenir de surprise. Plus tard il fut adjoint à Vehighi-Pascha, lorsque celui-ci passa en Bosnie. Si ce dernier était le diplomate, l'autre était le militaire et l'homme connaissant le pays.

Si beaucoup de petits chefs avaient été faciles à prendre et à décapiter, il n'en était pas de même de Himsa-Effendi, ayan de Bania-Louka. Cet homme était aimé dans le pays, et commandait un canton où il aurait pu mettre environ 10,000 Bosniaques chrétiens sous les armes; d'ailleurs il était tout près de la frontière et pouvait s'y procurer par ses richesses des moyens de résistance.

Le visir ayant l'ordre d'introduire le Nizam en Bosnie et de lever des recrues, avait appris qu'au lieu d'obéir à ses ordres, plusieurs chefs conseillaient à leurs subordonnés de ne jamais se soumettre à cette innovation et surtout de ne pas laisser sortir des troupes bosniaques de la province; ils savaient qu'on les enverrait en Asie pour dégarnir la Bosnie et la tenir plus aisément en bride avec quelques milices albanaises. Parmi les secrets adversaires du visir, se trouvaient Himsa-Effendi, et son proche parent Moustabeg-Timar-Tefterdar, ou chef des spahis de Bosnie, homme estimé qui vivait à Serajevo.

Himsa-Effendi se défiait du visir et ne voulait pas sortir de son canton. Il fallut donc d'abord dissiper ses préventions en le choyant, en le consultant à chaque occasion, et en l'appelant

même son père. Himsa-Effendi, circonvenu habilement, perdit ses soupçons, et, au bout de six mois de correspondance avec le visir, on crut qu'il était assez amadoué pour qu'on pût le prendre au piége. Le même Tatare Mehmed qui avait été presque chaque semaine à Banialouka, fut chargé de lui porter une lettre par laquelle le visir lui demandait instamment de venir à Serajevo, parce qu'il avait besoin de ses bons conseils.

Le visir avait fabriqué lui-même une petite révolte simulée; on avait tiré même, dit-on, quelques coups de fusil. Au reçu de cette dépêche, Himsa-Effendi parut quelques instants pensif; mais ayant entendu les détails de la bouche même du Tatare, il lui dit qu'il était prêt à retourner avec lui à Serajevo. Pendant ce temps, le visir était sur le qui-vive, car il craignait que sa victime ne lui échappât, et, déjà en route, un autre Tatare vint au-devant du premier envoyé pour apprendre à son maître l'issue de sa ruse.

A son arrivée à Serajevo, Himsa Effendi fut logé dans un bel appartement, et reçut les compliments du visir par l'intermédiaire de ses officiers. Le lendemain, il fut admis à l'audience du visir avec son parent Mousta-Beg. Tous deux furent accablés de politesses, et le visir investit même Himsa-Effendi d'une haute charge dans sa maison. Puis tout-à-coup il feignit une affaire, et pria ses deux amis de passer dans le divan de son trésorier. Celui-ci s'empressait de leur faire les honneurs d'usage, quand il vit arriver une escouade de gendarmes, et approcher de lui le *kapidgibaschi* ou chef des kavas; il prit peur, et pria ce dernier de s'éloigner; mais celui-ci, sans y faire attention, se jeta sur Himsa-Effendi, lui mit le cordon au cou, et l'étrangla pendant que le trésorier et son banquier juif se sauvaient et allaient se cacher dans les écuries, n'ayant probablement pas la conscience nette, et croyant qu'on en voulait à leurs personnes.

D'une autre part, Mousta-Beg était resté en vrai fataliste à sa place, et avait vu avec douleur l'exécution de son parent. L'opération achevée, le kavas voulut aussi tuer Mousta-Beg;

celui-ci ne fit que manifester son étonnement, et demanda le temps de faire sa prière. Dès que tout fut fini, le visir fit publier un firman du grand-seigneur, qui déclarait ces deux seigneurs rebelles, et les condamnait à la mort. Néanmoins, il paraît que cette atroce exécution a plutôt augmenté le nombre des ennemis du sultan, qu'elle ne lui a fait des amis.

A peine cette nouvelle fut connue à Banialouka, que le fils d'Himsa-Effendi jura de venger la mort de son père, et il se réunit, avec 2,000 hommes à Ali-Vidaitsch, pascha de Bélina. Probablement le visir avait prévu une levée de boucliers, car on le vit gagner, avec ses mercenaires albanais, la bataille de Schieptché sur ses ennemis, qui n'avaient pas eu le temps nécessaire pour préparer complétement leurs mesures défensives.

Après cela, Vehighi-Pascha et Osman-Pascha allèrent assiéger le château de Belina, derrière les faibles murs duquel s'étaient réfugiés les chefs rebelles. Il fallut avoir toute l'ignorance des Bosniaques ottomans, où l'intime conscience d'être détestés par le paysan, pour empêcher les rebelles d'entreprendre une guerre de partisans, au lieu de livrer des batailles et de se cloîtrer dans un château. Certes, plus d'un capitaine bosniaque aurait pu ainsi devenir le libérateur de sa patrie et le vengeur des infortunés lâchement exécutés. Au lieu de cela, Ali-Vidaitsch-Pascha et le fils de Himsa, Hussein-Effendi, furent obligés d'aller en exil à Trébizonde, comme l'ordonnait le grand-seigneur dans sa clémence.

Tels furent les événements les plus importants qui se passèrent, en 1835, en Bosnie, et à la suite desquels Osman-Pascha fut nommé musselim à Livno. C'était cet homme, en effet, qui avait seul montré de la vigueur et de la détermination dans les combats; au lieu que Vehighi avait été plus d'une fois sur le point de fléchir ou de revenir à ses voies de duplicité asiatique.

En 1836, il était convenu que le pascha exterminerait de concert avec les Autrichiens les petits chefs turbulents de l'extrême frontière croate, qui ne cessaient de commettre chaque

année des brigandages dans les États hongrois voisins. Le pascha envoya lui-même un Tatare à Carlstadt pour guider les Autrichiens et leur faire connaître les lieux les plus convenables à l'attaque. Les Autrichiens entrèrent par Kladouscha. Malgré les raquettes à la Congrève, les Bosniaques, retranchés derrière les murs de leurs nombreux fortins, tuèrent encore assez de monde, et ne cédèrent qu'à la force.

En 1837, Vehighi-Pascha voulut compléter son épuration en Croatie, et attaqua les capitaines de Kroupa, d'Ostrovitsa (t. Ostrovtza) et de Bihatsch (t. Bitsche). Le capitaine de ce dernier lieu fut le seul qui lui fut fidèle et qui suivit ses ordres relativement au Nizam; mais ses subordonnés ne lui obéissaient pas. Accompagné d'Albanais et de cavalerie de spahis de la Romélie, il débloqua le capitaine de Bihatsch, et le confirma dans son emploi d'ayan. Il battit les autres capitaines et fit prisonnier le capitaine Mehmed de Kroupa, tandis que Mourad-Beg-Bessirevitch prit une position dans une montagne, et ne se rendit qu'en 1838, lorsqu'une amnistie proclamée par les Autrichiens fit rentrer en Croatie ou Dalmatie les déserteurs qui s'étaient réunis à lui. Les deux capitaines furent aussi exilés à Trébizonde.

C'est à la suite de ces expéditions qu'Osman-Pascha ayant acquis de la réputation, le sultan pouvant l'employer plus utilement ailleurs, le fit venir à Constantinople pendant l'hiver de 1837 à 1838, sous le prétexte de voir, disait-il, ce héros (*Ounak*). Il plut au sultan, fut élevé au rang de visir, et reçut le commandement des trois paschaliks, de Trébizonde, de Kaisarieh et de Maden en Asie. Cette année, il a été nommé visir à Andrinople.

Nakif-Effendi, jadis cadi à Serajevo, est aussi tombé en disgrâce, et a été exilé, d'abord à Gradisca, puis à Dervend, où il est actuellement encore, sous le nom de Fassli-Pascha. Cet homme possède un millier de boutiques à Serajevo, et a établi avec de l'argent des vakoufs, un grand nombre d'auberges et de Tschiftliks, ou fermes en Bosnie.

Depuis la mort du sultan Mahmoud et la bataille de Nisib, le visir n'a pu exécuter une levée de recrues ordonnée par la

Porte, et on n'a pas osé encore publier le manifeste de Gulhane, ni en Bosnie, ni en Herzegovine. Le visir de ce dernier pays paraît même menacé de destitution, vu son antipathie pour les réformes. Il faudra voir si cet homme résolu ira porter de bon gré sa tête à Constantinople, ou s'il saura se maintenir par la force, en regagnant l'appui des chrétiens, et même au moyen des Monténégrins, qui, malgré ses cruautés, peuvent s'en servir comme les Grecs ont employé Ali-Pascha de Janina.

L'armement des chrétiens de Bosnie et de l'Herzegovine par le capitaine Hussein et par Ali-Pascha de Mostar est un événement qui peut avoir des suites fâcheuses pour le sultan, car la délivrance de la Servie et de la Grèce a eu le même commencement. On a bien tâché de les désarmer ensuite; mais ils n'oublieront jamais qu'on a eu besoin d'eux. Ces pays paraissent donc à la veille de quelque catastrophe.

§ 3. Histoire des Monténégrins, d'après M. Vouk et le Mémoire du Grlitza.

Dans le XIVe siècle, le pays du Zeta, c'est-à-dire le bord septentrional du lac de Scutari et les rives de la Moratscha, appartenait au prince George Balsa ou Balscha (prononcé aussi Baoscha dans cette contrée). Il s'était marié avec une fille du roi serbe Lasar, qui périt dans la bataille malheureuse de Kosovo, le 15 juin 1389. Balsa n'y assista pas; mais il était en route pour venir au secours de son beau-père, et on ne put l'attendre, dit-on, parce que la bataille fut avancée par l'action téméraire de Milosch Obilitch, second gendre de Lasar, qui alla poignarder le sultan Amurat dans son camp.

Balsa avait un fils, nommé Strascimir, auquel sa figure noire lui valut le sobriquet de *Tzernoje*, noir. L'histoire nous a conservé peu de chose de remarquable de ce prince; mais par contre, nous savons que son fils Étienne Tzernojevitch vécut du temps du héros albanais George Scanderbeg ou Castriote, dans la première moitié du XVe siècle. Tzernojevitch, comme voisin et allié de Scanderbeg, lui envoya un corps de

troupes, sous le commandement de son frère Bojidar pour combattre les Turcs. Mais la véritable guerre d'indépendance contre les Ottomans ne commença réellement que sous son successeur.

Étienne eut trois fils, Ivan, ou Jean, Bojidar, et André, surnommé le brave *Arvanit*, ou Albanais. Le gouvernement échut à Ivan par droit d'aînesse. Lorsque les Turcs eurent conquis l'Albanie et l'Herzegovine, après la mort de Scanderbeg, ils attaquèrent le Montenegro qu'Ivan défendit vaillamment; or, reconnaissant que ses forces ne suffisaient pas contre de tels ennemis, il demanda des secours aux Vénitiens. Ses représentations n'ayant pas été écoutées, il ne lui resta d'autre salut que de se confier lui et son peuple en leur bravoure. Dans cette résolution, il abandonna et détruisit la résidence de ses ancêtres, le château de Jabliak, sur une île au confluent de la Moratscha, dans le lac de Scutari; puis il se retira dans les montagnes du Montenegro, comme dans une forteresse naturelle.

Sur une butte, au bord du torrent, appelée alors Obod, et à présent Tzernojevitch-Rieka, il bâtit un petit fort, et plus loin, à l'O., dans l'intérieur du pays, il construisit une église et un couvent sur la plaine de Cetinie. Pendant qu'il prenait ses mesures, Ivan excita son peuple à la défense, fit fortifier tous les passages, et prit, en un mot, avec un zèle exemplaire tous les moyens pour résister aux Turcs. Son peuple étant animé par l'activité de son chef, chacun jura de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour la patrie, et on adopta pour loi que celui qui abandonnerait son poste sans ordre de son supérieur, serait exclu de toute société, revêtu d'habits de femme et livré aux femmes avec un rouet et une quenouille à la main, afin que ces dernières le poursuivissent d'un endroit à l'autre avec les mêmes armes. Les Ottomans apprenant ces déterminations, et occupés ailleurs, laissèrent nos montagnards quelque temps tranquilles.

Une des plus belles chansons serbes célèbre la noce d'Ivan Tzernojevitch, résidant encore à Jabliak et gouvernant un pays qui s'étendait de la mer au Lim vert, probablement vers Plava et Belopolie. Aujourd'hui encore on peut atteindre en

quatre heures le Lim, depuis Koutschi à Gouzinie, et probablement que les Turcs ont enlevé plus tard aux Monténégrins Gouzinie, Plava et Belopolie, événement rendu probable parce que ces lieux ne sont pas occupés par des Bosniaques, mais surtout par des Albanais. Sur le côté occidental, la mer formait les limites du Montenegro, car si l'espèce de république de Cataro s'était donnée aux Vénitiens lors de la chute de l'empire serbe, les Monténégrins possédaient les communes de Braïchi, de Maine, de Pebori, outre la grande et fertile vallée que les Allemands et les Italiens appellent Joupa (lieu exposé au soleil) et que les Slaves nomment Gerbali. Des salines se trouvaient dans ce district. On a même des documents qui prouvent que la belle vallée de Canale (s. Konavlj), en-deçà de Castelnovo, a été une dépendance du Montenegro, et que le prince Ivan l'a donnée en gage aux Ragusains pour quelques milliers de *Perpers*, monnaie byzantine alors courante à Raguse. On peut donc présumer que du temps d'Ivan, son territoire comprenait le littoral que les Vénitiens ne purent conserver plus tard et qui devint turc.

Ivan jouissait d'un grand crédit, car une des deux filles de son frère André épousa de son temps le prince Valaque Radoul, qui a régné entre 1462 et 1477. L'autre fille, nommée Angélique, fut mariée avec le prince serbe Étienne Brankovitch, fils du despote serbe George I[er]. La noce d'André a donné lieu à plusieurs chansons serbes très poétiques, dont une seule a été publiée (1); les autres se chantent encore dans le Montenegro. La princesse Angélique est honorée comme une sainte en Servie, et surtout en Hongrie, sous le titre de *Maika Angelika*, la mère Angélique; ses deux fils, le despote Jean et l'archevêque Maxime, sont aussi des êtres très révérés par le peuple.

Le souvenir du prince Ivan Tzernojevitch est encore si frais dans le Montenegro, qu'on croirait qu'il n'a cessé de régner que depuis peu d'années. Le règne de ce prince semble être

(1) *Voyez* les chansons serbes de M. Vouk, édit. de 1824, vol. II, chans. 35.

pour les Monténégrins une époque presque aussi mémorable que pour les Serbes la bataille de Kosovo. Une source sur la montagne de Lovtschin porte encore le nom d'*Ivanbegova-Korita*, ou d'Auge du prince Jean; dans son voisinage, sont les restes de sa maison de campagne. Les biens qu'il donna au couvent de Cetinie s'appellent *Ivanbegovina*, c'est-à-dire la donation du prince Jean.

Relativement à sa progéniture, les traditions et les chansons diffèrent. D'après ces dernières, Ivan n'aurait eu qu'un fils nommé Maxime (Maksim), pour lequel il demanda au doge de Venise la main de sa fille. Après le consentement du doge, il déclara dans sa joie qu'il amènerait au moins mille amis de noces et que le doge devrait en avoir autant; mais parmi tous ces gens personne ne serait plus beau que son fils. Le Doge donna son assentiment et promit de riches présents, en ajoutant des menaces pour le cas où cette beauté du futur ne se vérifierait pas. Le prince Ivan, de retour à Jabliak, trouva, à son épouvante, son fils défiguré par la petite vérole. Néanmoins il poursuivit son plan de mariage et résolut de le conduire à fin par la ruse. Il chercha dans tout son pays des amis de noce, et il fit passer pour futur Milosch Obrenbegovitch, voïvode d'Antivari, jusqu'à ce qu'on eût amené la future dans le pays. Milosch se prêta à cette tromperie sous la condition qu'on lui laisserait les présents qu'il recevrait; Ivan y consentit et en promit encore d'autres. A Venise, Milosch fut comblé de présents, parmi lesquels se remarquait une chemise d'or donnée par la mère de la jeune personne. La chanson dit qu'elle ne fut pas filée à la main, qu'elle ne passa pas sous la main du tisserand, qu'elle ne fut pas tendue sur le métier, mais qu'elle fut tissue avec les doigts, et qu'un serpent fut entortillé dans le col. Ce serpent doré portait à sa tête un diamant étincelant, afin que les époux n'eussent pas besoin de lumière dans leur chambre nuptiale.

Tout étant en ordre et le cortége étant déjà dans les environs de Jabliak, le prince Ivan découvrit la tromperie à sa belle-fille et lui montra son véritable époux. Elle resta stupé-

faite, arrêta son cheval, reprocha à Ivan sa fausseté, et ajouta, en regardant Maxime, qu'il ne lui manquait rien, mais qu'elle ne ferait pas un pas de plus si Milosch ne rendait pas tous les présents. Celui-ci s'excusa sur les conventions faites, néanmoins il en remit une partie, tout en gardant la chemise à laquelle la jeune fille tenait le plus. Elle se plaignait d'avoir passé avec trois compagnes trois ans à ce travail, au point que leurs yeux furent desséchés, et appelant d'une manière véhémente Maxime, elle s'écria : « Ta mère n'a que toi tout seul, » mais à dater de ce jour elle ne t'aura plus; ta lance sera » ton brancard, ton bouclier ta couverture; ta figure paraî- » tra un jour aussi noire devant le siége du dieu de justice » qu'elle est rouge aujourd'hui de honte en présence de » Milosch. Qu'il en soit ainsi, à moins que tu n'obtiennes » des étrangers les présents en question. » Ces mots firent leur effet sur Maxime, déjà ému, et sur-le-champ il tua Milosch; ou, d'après d'autres versions, il y eut un combat singulier, après lequel les parents et les amis des deux partis se livrèrent un combat acharné, dans lequel périt une grande partie de la fleur du pays. Maxime, couvert de seize blessures, conduisit seul la jeune épouse à Jabliak; il mit tout un an à se guérir, et employa l'art des médecins envoyés par son beau-père.

Pendant ce temps, Jean, frère de Milosch, se rendit auprès du sultan, à Constantinople, et lui demanda de l'aider à venger son frère. Maxime se voyant en grand danger, et prévoyant la fin de son gouvernement, renvoya, suivant la chanson, sans l'avoir embrassée, la jeune fille à ses parents, et se rendit lui-même à Constantinople pour défendre en personne sa cause. Le sultan, flatté de ces deux visites, engagea les deux seigneurs à devenir mahométans, Jean, sous le nom de Mahmoud-Beg Obrenbegovitch, et Maxime, sous celui de Scander-Beg Ivanbegovitch. Après avoir servi pendant neuf ans le sultan, celui-ci leur donna à chacun un paschalik héréditaire, l'un à Ipek et l'autre à Scutari. D'après la tradition, la famille de Bouschatli, qui a gouverné à Scutari jusqu'en 1831, descend en droite ligne du prince Maxime, et Mousta-

pha-Pascha, le dernier pascha héréditaire de Scutari, vit encore à Constantinople. De même, les paschas d'Ipek se prétendent descendre du seigneur Jean Mahmoud-Beg, et au moins, en 1836, il y avait encore à Ipek un pascha qui réclamait cette origine.

D'après les traditions conservées dans le Montenegro, le prince aurait eu deux fils, George et Étienne, surnommé Stanischa. George s'étant allié avec une Vénitienne de la famille de Mocenigo, gouverna le pays après la mort de son père, tandis que son frère Stanischa leva un petit corps de Monténégrins, et se rendit à Constantinople pour prier le sultan de lui concéder le pays de Zeta, moyennant un tribut, comme les princes valaques. Le sultan le reçut très bien, et le força lui et sa suite à embrasser l'islamisme. Il reçut le nom de second Skander-beg ou beg Alexandre. Étant revenu plus tard avec ses mahométans dans le Montenegro, on lui reprocha son changement de religion; il redevint chrétien, se fit moine et mourut dans un couvent; mais les Monténégrins qui l'accompagnèrent restèrent musulmans.

D'après une autre chanson monténégrine, Stanischa ayant servi le sultan pendant sept ans, et ayant été jusque vers Bagdad, reçoit de ce dernier le paschalik de Scutari jusqu'à la mer, et une armée turque pour soumettre le Montenegro. Son frère le rencontre près de Lieschkopolie, le bat et fait prisonniers beaucoup de Monténégrins devenus mahométans. Stanischa se sauve à Scutari; mais les habitants de cette place lui en défendent l'entrée, et il se réfugie au village de Bouschat (S. de Scutari), d'où sa famille reçut le surnom de Bouschatli. Quoi qu'il en soit, il paraît certain qu'un fils du prince Ivan devint musulman, qu'il revint dans le Montenegro avec plusieurs de ses compatriotes aussi mahométans, et que ces derniers persistèrent dans leur foi nouvelle.

L'épouse déjà âgée de George ne se plaisant pas dans un tel pays de montagnes, et les Turcs ne cessant d'y faire des incursions, elle décida son époux à aller finir leurs vieux jours tranquillement à Venise, d'autant plus qu'ils n'avaient

point d'enfants. George remit le gouvernement au métropolitain de Cetinie, lui recommanda les chefs du pays, et abandonna sa principauté, accompagné d'une grande masse de la population jusqu'à Cattaro.

Cet événement doit avoir eu lieu en 1516, ou au moins dans le premier quart du XVIe siècle. Il faut ajouter à l'honneur de ce dernier prince monténégrin, qu'il existe encore aujourd'hui des livres d'église imprimés en lettres cyrilles, avec son nom et sous son gouvernement. Ils sont à placer parmi les plus anciens ouvrages slaves imprimés. Ils portent qu'ils sont imprimés sur l'ordre du voïvode de Zeta, George Tzernojevitch, en l'an 1494; mais on ne trouve pas cité l'endroit de l'impression, et on prétend seulement savoir par tradition qu'ils furent imprimés dans un bâtiment établi sur l'Obod par le prince.

Depuis cette époque, la théocratie a gouverné le Montenegro. Le nouveau régent ecclésiastique n'eut rien de plus pressé que de recommander l'union et la vigilance contre les attaques des Turcs, ainsi qu'une grande prudence, afin d'éviter les prétextes d'hostilités de la part de leurs ennemis. Le Sandjak-Beg fit cesser les opérations en voyant que l'islamisme gagnait toujours plus de pied dans le Montenegro, et en pensant que, sans chef, les Monténégrins seraient amenés d'eux-mêmes à se soumettre. Il commença à intriguer au moyen de la religion mahométane.

Les métropolitains de Zeta et de Cetinie étaient consacrés par les patriarches serbes d'Ipek, qui ne faisaient que tous les sept ans une visite canonique dans le Montenegro. Nikodim, troisième métropolitain après German, étant mort quelques années avant la visite du patriarche, personne n'osa s'aventurer à Ipek à travers le pays turc, et le pays resta sans métropolitain. Le Sandjak-beg se voyant déçu dans son espoir de soumettre le Montenegro, ne laissa pas passer cette bonne occasion. Il prit ses mesures, et avec le secours des Monténégrins musulmans, il s'empara du fort d'Obod, qui servait en même temps de marché, et était pour cela très nécessaire aux Monténé-

grins ; il paraît avoir pénétré en 1604 jusqu'à Liesehkopolie, sous prétexte qu'on ne lui avait pas fait le présent accoutumé. Les mahométans en acquirent plus d'importance.

Les choses restèrent ainsi jusqu'à ce que Visarion, septième métropolitain, se laissa amener par la république de Venise à se départir du système pacifique, et attaqua les Turcs de 1620 à 1623. Soliman, pascha de Scutari, marcha donc en 1623 avec de grandes forces contre le Montenegro et pénétra, après un résistance acharnée, jusqu'à Cetinie. Il y brûla l'église, le couvent et les autres habitations ; mais ses troupes ne trouvant dans ce pays sauvage et rocailleux aucun des agréments de la vie, il rétrograda à Scutari. Cependant, les Monténégrins ayant éprouvé la supériorité des Turcs, les chrétiens se soumirent à payer le haratsch ou la capitation, ce qui fut suivi d'un long armistice.

A la fin du XVII[e] siècle, on choisit pour métropolitain Daniel Petrovitch Niegosch ou Niegousch, de la tribu des Niegouschi. On prétend qu'il fut élu à son corps défendant, et qu'il fut consacré en 1700, à Setschoui en Hongrie, par le patriarche Arsenius III, qui avait émigré à la suite d'une guerre entre les Autrichiens et les Turcs. Les habitants de Zeta ayant obtenu du pascha de Scutari la permission que ce métropolitain vînt consacrer une nouvelle église, il s'y rendit, se fiant à la foi donnée ; mais à peine arrivé, il fut fait prisonnier, lié et conduit à Podgoritza, où il aurait été sûrement empalé si on ne l'avait racheté pour 3,000 ducats. Les habitants de Zeta donnèrent 1,000 ducats, et les Monténégrins 2,000, comme produit de la vente des ornements les plus précieux de leurs églises.

Ce malheur, et le fait que l'islamisme prenait toujours plus de pied dans le Montenegro, amenèrent le métropolitain Daniel à engager ses compatriotes à tuer ou chasser tous ceux d'entre eux qui étaient mahométans et qui ne voudraient pas redevenir chrétiens. Ses raisons paraissant convaincantes, la nuit de Noël fut fixée pour cette Sainte-Barthélemi monténégrine. Tous ceux qui ne purent se sauver furent massacrés, à l'ex-

ception d'un petit nombre, qui préférèrent à la mort le baptême. De ce temps datent dans le Montenegro les noms turcs d'Alitch, de Huseniovitch, etc.

De cette manière le Montenegro fut délivré de l'islamisme, qui menaçait sa liberté, et la nahie de Katounska put au moins regagner de nouveau son indépendance entière, tandis que d'autres districts plus voisins des Ottomans continuèrent à leur payer de petits tributs tout en faisant cause commune avec leurs frères. Ces événements arrivèrent au commencement du XVIIIe siècle ; aussi déjà en 1706, les Turcs attaquèrent le Montenegro, depuis l'Herzegovine, et commencèrent une petite guerre, qui a duré jusqu'à présent, à l'exception de courts intervalles.

La première attaque, depuis l'Herzegovine, fut repoussée avec une grande perte, et plusieurs des chefs furent faits prisonniers par les Monténégrins, qui ne les rendirent que sur une rançon, consistant en des cochons, sanglante ironie pour les musulmans. Chacun entrevit qu'il ne servait plus à rien de rester tranquille, mais qu'il fallait défendre la patrie, sa foi et son foyer. Naturellement les Monténégrins cherchèrent en Europe un ami et un allié, en tâchant d'identifier leurs intérêts avec quelqu'une des puissances européennes, et en favorisant ses desseins. Or, leur choix fut décidé par les rapports hostiles des Russes et des Turcs, qui se faisaient alors la guerre, et par l'identité de religion avec les Moscovites. Dès que l'empereur russe fut entré en campagne, les Monténégrins attaquèrent les Turcs. Ils massacrèrent les musulmans, baptisèrent leurs enfants et leurs femmes, et irritèrent de plus en plus les Turcs; aussi ceux-ci n'attendirent qu'un instant favorable pour se venger.

La paix ayant été conclue avec la Russie, les Monténégrins ne paraissent pas avoir reçu des Moscovites les secours qu'ils leur étaient dus, d'après leur amitié pour cette puissance. Le seraskier Achmed-Pascha fut envoyé, en 1712, contre le Montenegro avec une armée dont le nombre est élevé probablement par exagération à 60,000 hommes. Mais il trouva la

population préparée à le recevoir, et après plusieurs essais infructueux, le pascha se retira avec une grande perte de monde. Ce succès donna encore plus d'importance au Montenegro aux yeux de la Porte, et une armée, encore une fois plus forte, fut rassemblée pour soumettre ce petit pays. En 1714, 120,000 hommes, sous Douman-Pascha-Keuprili, commencèrent leurs opérations. Tout était si prêt pour la défense que ce général crut devoir recourir à la ruse, en offrant aux Monténégrins la paix sous des conditions favorables, et espérant que ces dernières seraient acceptées, parce qu'on connaissait la force numérique de ses troupes, et qu'il commençait à manquer de munitions dans le Montenegro. Sur sa parole donnée, trente-sept des principaux Monténegrins furent envoyés dans son camp pour traiter de la paix.

Cependant l'astucieux Asiate ne voulait qu'ôter à ce peuple ses chefs pour les vaincre ensuite plus aisément. Dès l'arrivée des trente-sept Monténégrins, il les fit arrêter, et ordonna l'attaque. La conséquence fut que, malgré leur bravoure, les Monténégrins, manquant de munitions, durent être battus. Les Turcs pénétrèrent jusqu'à Cetinie; ils brûlèrent de nouveau l'église et le couvent bâti par le métropolitain Daniel; ils pillèrent et dévastèrent les villages et des tribus entières. Les habitants se sauvèrent en partie dans les montagnes pour y défendre à la vie et à la mort leurs femmes et leurs enfants; d'autres crurent trouver un asile dans le pays maritime vénitien; mais les Turcs les y suivirent, et y massacrèrent des milliers d'individus, tant hommes que femmes et enfants, 2,000 furent conduits dans l'esclavage. Les Monténégrins crurent que ces derniers massacres n'avaient pas été commis à l'insu des Vénitiens; mais il est bien plus probable que la république de Venise n'avait pas alors assez de puissance pour ne pas craindre une guerre avec les Turcs, et préférait à ce malheur souffrir une violation si sanglante de son territoire. Quoi qu'il en soit, la même armée qui dévasta le Montenegro marcha de là le long de la mer Adriatique en Morée pour attaquer les Vénitiens dans cette presqu'île. Enfin, les Turcs,

ayant pillé, brûlé et ravagé tout ce qu'ils avaient pu atteindre, se retirèrent, et les Monténégrins encore en vie revinrent occuper leurs montagnes, et retournèrent à leur genre de vie accoutumé. Les musulmans du voisinage continuèrent bien à faire souvent des incursions dans le pays pour voler ou dévaster ; mais le plus souvent ces attaques finirent malheureusement.

En 1767, un aventurier nommé Étienne le Petit (*Stephan Mali*) excita beaucoup l'attention des Monténégrins. Il paraît avoir été un déserteur autrichien de Lika en Croatie ou un homme de Carniole. Il voyagea d'abord comme médecin forain dans le Montenegro, et servit comme domestique dans la commune de Maine sur la côte maritime, près de Boudva, tout en distribuant en même temps des médicaments en charlatan. Tout-à-coup il communiqua à son maître, comme un grand secret, qu'il était l'empereur russe Pierre III.

Son maître crédule conçut tout de suite un grand respect pour son serviteur, et s'efforça de le lui montrer en toute occasion. Un jour, étant présent à une noce à Niegouschi, dans le Monténégro, le maître, voyant son serviteur lever le verre pour boire, se leva, et ôta sa calotte en signe de respect. Les Monténégrins regardèrent d'abord ceci comme une plaisanterie, et se mirent à en rire, car ils connaissaient le domestique aussi bien que le maître. « Si tu fais un tel honneur à ton » valet, s'écrièrent-ils, pourquoi ne lui donnes-tu pas de meil» leurs habits ? Si tu n'as pas d'habits, tu aurais dû venir chez » nous pour en louer. » D'autres demandèrent ironiquement : « Pourquoi ne l'as-tu pas armé ? Si tu n'avais pas de sabre, tu » aurais dû lui attacher au côté un bâton, etc. » Néanmoins, le bruit se répandit dans le pays maritime vénitien, le Montenegro et le territoire turc adjacent, que l'empereur de Russie était dans cette contrée, et partout cette fourberie trouva des gens qui y crurent.

Étienne-le-Petit se rendit alors dans le Montenegro, où on avait pris la sage mesure que, du vivant du métropolitain, son successeur fût déjà nommé et consacré. Le métropolitain Sava

gouvernait le pays, et son successeur devait être Vasilie. Sava avait abandonné à ce dernier la direction des affaires à cause de son grand âge, et s'était retiré au couvent de Stanievitchi, où il s'occupait d'économie rurale. Vasilie, de son côté, était absent et en voyage à l'étranger.

Quoique Sava ne manquât pas de déclarer Étienne pour un imposteur, cela n'empêcha pas qu'il ne gagnât de plus en plus des partisans, et fût même reconnu pour chef du pays. Le patriarche serbe d'Ipek lui envoya un beau cheval comme présent, et les Turcs l'ayant appris, il fut obligé de se sauver dans le Montenegro. Dans le pays maritime, cette fausse nouvelle causa enfin tant de sensation, que les Vénitiens crurent devoir intervenir à main armée. A Risano, où il n'y a que des religionnaires grecs, il y eut du sang versé (1).

Un certain Pierre Dschoja, un des principaux de la ville, avait donné à Étienne des armes et des habillements, et lui avait envoyé avec cela une lettre. Or, cet homme avait été jadis en Russie; sa démarche devenait donc significative. Les Vénitiens firent une sévère remontrance à Dschaja et aux deux capitaines, Chelovitsch et Korda; mais ceux-ci en furent si offensés, qu'il s'ensuivit une altercation. On les cita à comparaître à Cattaro, et sur leur désobéissance à s'y rendre, on envoya 1 major et 40 soldats à Risano pour les y chercher. Le major ne fit pas semblant d'avoir aucun ordre semblable; mais quand les capitaines l'accompagnèrent sans soupçon à sa barque, il ordonna tout-à-coup de les arrêter et de les jeter dans le bateau. Ceux-ci crièrent au secours; les Risanotes, toujours en armes,

(1) Dans toute cette ville il n'y a qu'une église catholique, mais dans l'église grecque il y a un autel où un prêtre catholique lit l'office le dimanche et les jours de fêtes. Cette tolérante permission de faire dans la même église deux offices différents était, du reste, commune dans ce pays du temps des Vénitiens. Ainsi à Cattaro, où les catholiques, quoique moins nombreux que les Grecs, ont dix églises, tandis que ces derniers n'en ont qu'une seule, cette dernière contenait un autel où on lisait la messe catholique. Les Français ont détruit ce dernier et ouvert aux Grecs une seconde église.

même encore aujourd'hui, accoururent pour délivrer leurs concitoyens. Le major se sauva sur son bateau malgré la fusillade; mais le gouvernement vénitien, ne voulant pas avoir le dessous, envoya à Risano quelques bâtiments de guerre pour débarquer quelques mille hommes et pour attaquer la ville, si on empêchait le débarquement. Les Risanotes se défendirent si courageusement dans leurs maisons, que les troupes durent se retirer après avoir perdu quelques centaines d'hommes, tandis que les habitants de la ville prétendirent n'avoir eu qu'un homme et une femme de tués.

Korda, capitaine de la commune, fut appelé alors à Cattaro. Sur la question, pourquoi ils avaient tiré sur les troupes du doge, il répondit qu'ils n'avaient pas battu des soldats du doge; mais qu'une troupe inconnue était venue tomber sur leur ville pour les opprimer, que les enfants (*dete*), c'est-à-dire les jeunes gens avaient commencé à les repousser, et qu'ainsi s'était engagée l'affaire. Il sut de cette manière excuser cette échauffourée, et ayant promis de se battre avec tout autant de valeur pour le doge, on leur pardonna.

Vers ce temps-là, la cour de Russie envoya dans le Montenegro, à l'instigation des Vénitiens et des Turcs, le prince Dolgorouki pour apprendre au peuple qu'Étienne était un imposteur. Étant arrivé dans le pays, les chefs de toutes les nahies se rassemblèrent à Cetinie sur l'invitation du métropolitain Sava, à l'exception de ceux du Sermnitza, où Étienne habitait un couvent. L'assemblée ayant reçu avec plaisir l'envoyé, crut au rapport que Pierre III était mort, et qu'Étienne jouait le rôle d'un imposteur. On se promit mutuellement de ne plus reconnaître Etienne pour chef. Néanmoins, le lendemain des coups de fusil annonçant l'arrivée de cet individu, tous accoururent à sa rencontre en répondant à ses décharges par d'autres, et criant : « Que nous soyons heureux aujourd'hui et » toujours! Voilà que vient notre seigneur. » Arrivé à Cetinie, il fut emprisonné par Dolgorouki et Sava dans une chambre de l'étage supérieur. Mais ceci ne le déconcerta pas; il continua à jouer son rôle avec assurance. « Voyez-vous, disait-il à ses

» gardes, que Dolgorouki me reconnaît lui-même pour l'em-
» pereur; sans cela, il ne m'aurait pas logé au-dessus de lui,
» mais sous lui, etc. » Ainsi, les Monténégrins étaient confirmés dans leur idée qu'il était vraiment Pierre III. Dolgorouki, voyant qu'il s'efforçait en vain de les tirer de leur erreur, partit du pays sans avoir exécuté sa commission.

Ces événements engagèrent les Turcs à attaquer le Montenegro, et les Vénitiens tirèrent cette fois un cordon sur leurs frontières, de manière qu'on pût croire qu'ils avaient excité les musulmans à cette guerre et qu'ils voulaient aider à la destruction totale des Monténégrins en n'en laissant passer aucun sur leur territoire.

Une nombreuse armée attaqua le Montenegro de trois côtés : le pascha de Bosnie, depuis Nikschitchi ; le pascha de Romélie, depuis Podgoritza, et celui de Scutari, depuis le district de Sermnitza. Il se livra de sanglants combats, les Monténégrins se battirent comme des lions ; mais comme ils manquèrent bientôt de poudre, les Vénitiens ne leur en vendant plus, il fallut qu'ils s'aidassent tant bien que mal avec celle qu'ils prirent aux Turcs. On se battit ainsi deux mois ; les Ottomans dévastèrent et pillèrent plusieurs villages sur les frontières. Ils emmenèrent en esclavage le petit nombre de Monténégrins qui tombèrent dans leur main ; mais déjà avancés dans le pays, ils rétrogradèrent au commencement de l'automne, et ne pénétrèrent pas à Cetinie. Les Monténégrins crurent que Dieu les avait aidés ; car en un jour la foudre alluma et fit sauter les magasins de poudre du camp turc sur la Sermnitza, et celui de Boudva dans le territoire vénitien.

Pendant toute cette guerre, Étienne ne se distingua nullement, et ne fit qu'élever contre l'Herzegovine quelques redoutes, qui portent encore aujourd'hui son nom. Comme les Turcs demandaient qu'on leur livrât cet homme, les Monténégrins, ne voulant, ni refuser, ni accorder formellement cette extradition, prétendirent qu'il avait été tué dans un combat, envoyèrent comme preuve le cheval que le patriarche serbe d'Ipek lui avait donné, et cachèrent Étienne.

Cet aventurier avait gouverné quatre ans le Montenegro, et avait trouvé partout obéissance ; on dit même qu'il fit fusiller deux hommes pour cause de vol. Il fit poser 10 ducats et un pistolet garni d'argent sur une pierre à côté de la route de Cetinie à Cattaro, et ces objets restèrent plusieurs semaines, sans que personne n'eût osé les toucher. Mais sa conduite pendant la guerre lui fit beaucoup de tort dans l'opinion publique. En mettant le feu à une mine, il perdit les yeux ; son domestique grec fut gagné alors par le pascha de Scutari, et il lui coupa la gorge. Ce méfait commis, il ferma la chambre, et dit aux gens présents qu'on ne devait pas faire de bruit ni entrer dans la chambre jusqu'à ce qu'il revînt, parce que son maître avait mis quelque chose sur les yeux, et avait besoin de repos. Mais le Grec n'étant pas revenu après plusieurs heures, on enfonça la porte de la chambre, et on trouva sur son lit Étienne baigné dans son sang.

En 1785, Mahmoud, pascha de Scutari, entreprit une nouvelle campagne contre les Monténégrins avec une armée nombreuse. Il croyait le moment favorable, parce que le pays était sans chef, car le métropolitain Pierre Petrovitch-Niegosch, consacré en 1777 à Carlovitz en Syrmie, avait été faire un voyage. Cette circonstance fit que les Turcs purent arriver jusqu'à Cetinie, et piller ou dévaster beaucoup de villages et de tribus ; mais le pays n'offrant pas les subsistances nécessaires pour une armée, il fallut bientôt penser à battre en retraite. Or, le pascha n'osa pas retourner par la même route qu'il était venu ; mais il passa, comme le pascha Keuprili, par le pays maritime, et l'ancien ordre de choses fut rétabli dans le Montenegro.

Dans le temps de la guerre des Russes et des Autrichiens contre les Turcs de 1787 à 1791, les Monténégrins, aidés par le major autrichien Voukasovitch, tombèrent sur les Turcs leurs voisins et excitèrent de nouveau la colère de la Porte. Ce fut alors que le pascha Mahmoud fit tuer dans une entrevue des officiers autrichiens qui lui étaient envoyés par suite de ses avances à l'Autriche. Il voulut peut-être effacer sa faute par cette trahison. Aussi la paix conclue avec l'Autriche, le

Montenegro fut attaqué par Mahmoud-Pascha, le grand-père de Moustapha, dernier pascha héréditaire de Scutari. Il prétexta que certains districts, tels que Drobniak, et à l'E. de la Moratscha, avaient cessé de payer leurs impôts depuis la dernière guerre. Mais Mahmoud-Pascha, quoique avec 40,000 hommes, trouva les Monténégrins tout autrement préparés que dix ans auparavant. Le métropolitain Pierre était à leur tête, et les conduisit lui-même au combat, la croix dans une main et l'épée dans l'autre. A peine le pascha se fut engagé dans les montagnes qu'il fut attaqué de tous les côtés; battu complétement, et même, blessé, il ne dut son salut qu'à la fuite. Ayant repoussé une armée du sultan, le pascha se regardait comme invincible; aussi cette défaite l'humilia tellement que, plein du désir de se venger, il rassembla promptement une nouvelle armée doublement forte, et tomba après trois mois de nouveau sur les Monténégrins. Son armée fut non seulement battue totalement, mais lui-même fut tué dans la mêlée, et sa tête habillée, avec son sabre et sa giberne, paradent encore à Cetinie, où les habitants ne passent guère devant ce trophée de leur victoire sans ôter leur bonnet.

Depuis ce moment, une nouvelle époque commença pour le Montenegro, car son indépendance complète en date. Aucun tribut ne fut plus demandé ni payé, et les Albanais comme les musulmans du voisinage s'accoutumèrent peu à peu à regarder ce pays comme un État étranger. Néanmoins n'ayant reconnu son indépendance par aucun traité, la Porte croit toujours pouvoir élever des prétentions sur le Montenegro.

Au commencement de ce siècle, les Monténégrins eurent des démêlés avec le chef des Français, qui, foulant aux pieds tout droit des gens, s'était emparé de l'État de Venise et de la république de Raguse. Malgré les éloges que les Monténégrins donnent encore à certaines parties de l'administration française, ils ne purent jamais s'accorder avec eux à cause de leur amitié pour les Russes. Ils refusèrent avec beaucoup de prévoyance de recevoir chez eux un consul français et de permettre la construction d'une route à travers leur pays, car ils

voyaient bien que cela conduirait à la réunion de leurs montagnes au grand empire. Enfin ils eurent même à repousser une attaque des Français, commandés par le maréchal Marmont, et une de leurs chansons célèbre leur victoire.

En 1806, les Russes ayant débarqué à Cattaro, les Monténégrins au nombre de 6 à 7,000, marchèrent avec eux contre Raguse et s'y livrèrent assez au pillage; mais ils furent repoussés très promptement par les Français.

En 1820, Djelaloudin, pascha de Bosnie, avait fait enfin respecter les ordres de la Porte par les moyens les plus atroces, en coupant force têtes ou étranglant les récalcitrants. Cette opération difficile achevée, il voulut aussi essayer de soumettre le Montenegro, et envoya à cet effet une armée dans la vallée de la Moratscha. Les Monténégrins attirèrent leurs ennemis dans les défilés de cette partie de leur territoire, les y attaquèrent et les vainquirent.

L'évêque Petrovitch pensa tout de suite après sa victoire sur Mahmoud-Pascha, à établir plus d'ordre dans son pays. Il commença par former dans chaque nahie une espèce de gendarmerie, sous le nom turc de *Koulouk*, et ilconstitua un tribunal supérieur, composé des principaux habitants du pays. Malgré les difficultés de ces réformes, l'évêque était occupé à étendre son plan de civilisation quand il fut surpris par la mort, en octobre 1830, à l'âge de soixante-seize ans, ou, suivant M. Vouk, de plus de quatre-vingts ans. Se sentant tout-à-coup très faible, il convoqua à Cetinie les notables du pays. Il leur déclara que sa dernière heure était venue, et leur recommanda l'union et le désir d'introduire parmi eux un ordre légal. Là-dessus, il leur présenta comme son successeur un de ses neveux, âgé seulement de dix-huit ans, et encore en habits civils, parce que son cousin-germain, autre neveu de l'évêque, avait renoncé depuis peu à l'état ecclésiastique. Il conjura tous les Monténégrins de vive voix et par écrit dans son testament, de se jurer mutuellement un armistice de six mois entre les nahies, les tribus, les villages, les familles, et les individus isolés, afin que ce temps pût être employé à l'or-

ganisation intérieure, et qu'on eût le loisir de s'accoutumer au changement de gouvernement. Le 18 octobre, il se chauffait encore dans sa cuisine; il se rendit de là dans sa cellule, où il avait vécu en vrai cénobite; il se mit au lit, et tout en causant avec les assistants il mourut sans douleur.

Le lendemain, son successeur fut revêtu par les chefs présents des habits sacerdotaux, et fut présenté au peuple, le bâton du défunt à la main, sur l'aire d'Ivan Tzernojevitch, comme le nouveau régent. A peine la nouvelle de cette mort fut répandue dans le pays, que les Monténégrins arrivèrent de tous les côtés à Cetinie pour verser des larmes sur le cercueil de leur cher évêque, qu'ils révéraient à l'égal d'un saint, et qui les avait gouvernés si heureusement pendant plus d'un demi-siècle. Conformément à son testament, un armistice général fut conclu, et pour le confirmer, les nahies, les tribus, les villages, les familles et des individus isolés promirent dans l'église et sur le cercueil du défunt son observation religieuse.

L'évêque fut enterré dans l'église, et le 18 octobre 1831 on le déterra pour le mettre ailleurs. Or, comme on trouva son corps conservé, le peuple fut fortifié dans son idée qu'il était un saint. Maintenant, son cercueil est devant l'autel dans l'église, et les Monténégrins, comme les habitants du pays maritime dalmate et des contrées turques, viennent le visiter en pèlerinage.

A l'invitation de Moustapha, pascha de Scutari, l'évêque de Prisren vint consacrer le jeune régent comme diacre et comme archimandrite. Il s'appelait Radoje, et reçut pour son état ecclésiastique le nom de Pierre. Ce n'est que le 6 août 1833 qu'il fut consacré évêque à Saint-Pétersbourg.

En 1832, le grand-visir Reschid-Pascha, ayant cru avoir soumis l'Albanie et la Bosnie, pensa aussi à prendre le Montenegro. Le vieil évêque étant mort, il était encore douteux si son neveu saurait aussi bien régir le pays que son oncle. En conséquence Reschid-Pascha fit sommer les Monténégrins de se soumettre, et il ajouta à ces menaces des promesses favorables. Leur chef devait paraître devant le grand-visir; il de-

vait être envoyé, avec de bonnes recommandations, à Constantinople et y recevoir le bérat de prince, comme le prince Milosch; mais s'il refusait cette demande, son pays devait être abîmé. Ces menaces ne purent pas plus effrayer les Monténégrins que ces avances ne les tentèrent. Leur chef possédait déjà depuis long-temps une plus grande indépendance que le prince serbe. Il n'avait pas besoin d'un bérat tant que son peuple voulait défendre sa liberté, et s'il ne le pouvait plus, aucun firman du monde n'était capable de le protéger. Il crut donc inutile de répondre au grand-visir, et les Monténégrins firent des gorges-chaudes de la bonhomie de ce dernier.

Les Ottomans eurent alors recours aux armes, et le Montenegro fut attaqué par 7,000 hommes commandés par le fils de Namik-Ali-Pascha, nouveau pascha de Scutari depuis la destitution du pascha héréditaire Moustapha. Les Monténégrins, ne s'attendant à rien, étaient occupés à garder leurs troupeaux quand les Turcs atteignirent leur premier village nommé Martinitchi. Ils le trouvèrent presque abandonné. Il n'y avait que vingt-quatre hommes à la maison; mais ceux-ci se mirent, malgré cela, sur la défensive : dix furent tués; les autres furent tous blessés, et le village paraissait perdu. Déjà quelques maisons étaient en feu, et quelques prisonniers avaient été faits, quand le reste de la population du village descendit des montagnes. De hauteur en hauteur on s'invitait à venir au secours. Les communes voisines se pressèrent d'arriver. Radovan Pouliev, chef réputé de ce district, conduisit cent hommes de Bernitza; il en vint presque autant de Latsche et Brajovitchi. Quoiqu'ils ne formassent qu'un petit corps, la nature accidentée du terrain les aida à soutenir un combat meurtrier pour leurs ennemis. Le pascha de Scutari fut obligé de céder, parce que ses Guègues se détachèrent de lui, et les Bosniaques furent vaincus, parce que la désunion se mit parmi eux. Au contraire, du côté des Monténégrins, il n'y avait pas matière à trahison, et les Turcs furent chassés. Ceux-ci emmenèrent, il est vrai, leurs prisonniers; mais les Monténégrins purent se glorifier de cinquante crânes de leurs ennemis. Mais cela ne leur suffi-

sait pas, ils voulurent se venger; à cet effet, une de leurs tribus, celle de Koutschi, attaqua le village guègue de Touzi, et ne revint qu'après l'avoir brûlé et pillé.

Namik-Ali recommença son attaque sur un autre côté de la frontière; mais partout les Ottomans furent repoussés. En 1836, la Porte ayant de nouveau élevé des prétentions sur le Montenegro, et l'Autriche en faisant valoir d'autres sur certaines portions de ses frontières autour du pays de Cattaro, l'évêque alla, pendant l'hiver de 1836 à 1837, faire un voyage à Vienne et à Saint-Pétersbourg.

En 1838, l'Autriche commença à avoir des démêlés sérieux avec les Monténégrins, qui désiraient secrètement posséder un point quelconque du littoral, afin de pouvoir recevoir plus aisément et sans le contrôle de l'Autriche des secours de l'étranger. Depuis long-temps, il régnait de l'incertitude sur certaines limites exactes du Montenegro et du pays de Cattaro, en particulier sur certains pâturages près du couvent de Stanievitchi. On saisit ce prétexte pour contre-carrer les vues de l'évêque, et on décida la question en montrant la baïonnette. En conséquence, le 2 août, il y eut du sang versé par suite de l'audace peu réfléchie des Monténégrins. Cette désharmonie entre l'évêque et le gouvernement autrichien enhardit les ennemis naturels des Monténégrins. Les Albanais de Podgoritza firent une incursion dans leur pays; mais ils furent repoussés, et on se battit aussi le long du Zem, ainsi que dans le district de Koutschi.

Dans certains points des environs de Cattaro, le territoire du Montenegro approche très près du littoral, mais ne l'atteint pas. Si les Monténégrins ont pu penser à s'étendre de Graovo à la mer, et occuper la petite langue de terrain turc entre le territoire de Cattaro et celui de Raguse, maintenant ils manœuvrent pour atteindre la mer du côté de Spitza. Les plateaux de Graovo et de Nikschitchi sont devenus le théâtre de petits combats, d'autant plus qu'Ali-Pascha, visir d'Herzegovine, désirait se rendre de nouveau tributaires tous les habitants de ces lieux. Cette question n'est pas encore décidée : il

y a eu une espèce de paix faite, au printemps de 1838, par l'intermédiaire de l'ex-consul anglais de Novibazar, M. Vassœvitch; mais les habitants des environs de Nikschitchi l'ont rompue, suivant le dire des musulmans, et on s'est battu de nouveau.

D'un autre côté, en 1838, le pascha de Scutari, Osman-Pascha, s'est montré fort jaloux des prétentions des Autrichiens sur le Montenegro; il y croyait voir le commencement d'une invasion du territoire turc, et il s'est même alarmé sérieusement du voyage du roi de Saxe dans le Montenegro. On disait même que des munitions avaient été livrées par les Turcs aux Monténégrins dans le but d'arrêter les Autrichiens ou pour envenimer davantage ce désaccord. Du reste, Ferik-Pascha remplaça bientôt Osman, il annula une convention entre les Monténégrins et les Turcs d'Antivari, et occupa une portion du territoire déclaré neutre.

En novembre 1838, l'évêque du Montenegro conclut un traité de paix avec le visir d'Herzegovine, par lequel il promettait de faire payer un petit tribut pour une petite partie de l'Herzegovine adjacente au territoire de Graovo. La ratification de ce traité a été subordonnée au consentement de la Porte et du cabinet de Saint-Pétersbourg. On disait que l'évêque voulait ainsi gagner du temps, ne pouvant aider en hiver les habitants de Graovo à cause des neiges.

En janvier 1839, le pascha d'Herzegovine retint prisonniers des députés monténégrins, et en avril, il fit empaler quatre Monténégrins qui étaient venus pour apporter la rançon de cinq habitants et du voïvode de Graovo, faits prisonniers par le visir, quoique venus, sur sa parole, pour traiter avec lui de la paix. Le visir exigea pour leur rançon le haratsch en retard, et il lui fut apporté.

D'une autre part, l'évêque mal avisé fit des dispositions pour repousser par la force les Autrichiens qui voulaient régler la délimitation de leurs frontières; mais des Albanais ayant fait une incursion sanglante dans la Sernitza, les Monténégrins se montrèrent plus accommodants envers l'Autriche, et, en mai

1839, l'évêque a vendu à l'Autriche pour 17,000 florins son couvent de Stanievitchi et la terre qui en fait partie. En août 1839, le conseiller russe Tschevkin a fait un voyage en Dalmatie.

Les 7 et 8 juin 1839, les Monténégrins ont battu un corps de quelques milliers d'Albanais, commandés par Bekir-Beg. On dit que ce dernier est resté sur la place, que les Albanais ont perdu quelques cents hommes, et ont été poursuivis jusqu'à Spouge. Les Monténégrins avaient été battus dans deux rencontres, et ont perdu cinquante hommes et trois femmes. Le pascha de Scutari voulant venger cet affront, l'évêque a terminé l'affaire à l'amiable.

Le 15 juillet 1839, 3,000 Monténégrins ont fait une incursion dans le pays des Albanais de Spitz, en passant sur le territoire dalmate à Gospodio. Cette année, les Monténégrins, ayant déjà empiété sur la plaine de Zeta, le long du Moratscha inférieur, paraissent avoir des intentions sur la place de Podgoritza, et se sont entendus, dit-on, avec les habitants de Hoti, de Groudi et de Clementi. Ces tribus auraient reconnu même, dit-on, l'évêque, et lui auraient donné des otages, ce qui ne serait que le commencement de projets ultérieurs, et dont la première chose serait la conquête de Podgoritza et de toute la vallée de la Moratscha. Said-Pascha à Scutari, ex-pascha de Silistrie, ne peut rien contre ces montagnards sans l'aide des Guègues.

§ 4. No'e sur l'histoire des Bouches de Cattaro.

Il paraît que la reine Teuta, chassée de son royaume d'Illyrie, se réfugia dans les bouches de Cattaro, et s'établit à Risano, dont les habitants, s'étant augmentés, et étant exposés aux attaques de leurs ennemis, allèrent s'établir à Cattaro, et y bâtirent un château sur un roc escarpé de 100 p. de hauteur. Pline a peut-être désigné Cattaro sous le nom d'Ascrivium. Risano, Cattaro et Dulcigno furent long-temps les retraites favorites de pirates, qui y trouvaient toute facilité pour se cacher dans de profondes baies.

En 866, les Agavènes de Carthage détruisirent de fond en comble Cattaro, Boudna, Risano et Le Rose, dernier endroit qui ne s'est plus relevé de sa ruine. Après le départ de ces barbares, le reste des habitants se réunirent à des Bosniaques chassés de leur pays par les Hongrois, et depuis ce moment, Cattaro fut une république indépendante. En 1115, George Kral de Servie lui fit présent du Scoglo di Privlaca, appelé aujourd'hui degli Stradiotti, de Loustitza, de Cartoli et de la plaine de Joupa. Rodoslav confirma cette donation en 1250 pour reconnaître l'attachement des habitants de Cattaro pour son frère et son fils Simon Nemania.

Depuis lors la république reçut encore à diverses époques du roi serbe Ourosch et de la reine Hélène les villages suivants du Joupa inférieur et supérieur, savoir : Lositze, Miatz, Dobrota, Ledenitza (Glacière) et Bianca, ainsi que le district de Krouschevitza jusqu'à Fioumera.

Plus tard le tzar serbe Étienne confirma en 1361 ces donations. La ville de Cattaro formait donc une république sous le protectorat serbe, et elle régissait les habitants de la campagne comme ses sujets. Elle avait ses lois civiles et criminelles.

Lorsqu'en 1368 l'empire serbe fut divisé en quatre parties d'inégale force, la république sécoua le joug serbe, et entra en alliance avec Louis I, roi de Hongrie. Mais la même année les Vénitiens s'en emparèrent, la dévastèrent, et l'abandonnèrent, parce qu'ils étaient en guerre avec les Hongrois. En 1378 le 14 août, l'amiral vénitien Vettor Pisani prit Cattaro par surprise. En 1382, Cattaro, encore sous la protection du même roi de Hongrie, fut cédée par sa fille Marie et son épouse Élisabeth à Tvartko, roi de Bosnie ; mais Cattaro s'opposa à cette injustice, et sut conserver sa liberté, après deux ans de guerre.

Après cela, la république eut à repousser des attaques, soit de la part des princes albanais de la famille des Balsa, soit de la république de Raguse qui avait à se plaindre de piraterie. En 1391, elle entra en alliance avec cette dernière, ainsi qu'avec Dulcigno et Antivari, autres stations d'écumeurs de mer.

Au commencement du xv[e] siècle, les Turcs ayant conquis l'Albanie, la république en fut effrayée, et se donna volontairement en 1410 aux Vénitiens, sous les conditions suivantes. D'abord rien ne devait être changé au gouvernement; puis les établissements publics et les employés devaient être payés par les revenus de la république; enfin, si Venise venait à ne pouvoir plus protéger Cattaro, cette république ne pouvait être cédée ni vendue à qui que ce soit, mais recouvrait son indépendance. Les Vénitiens remplirent si exactement les conditions de cession, qu'en 1797 on regretta à Cattaro d'être obligé d'échanger leur gouvernement contre celui des Autrichiens. Sous Venise, le territoire de Cattaro s'agrandit de celui de Castel-Novo, puis les Tre Commune et le district des Pastrovitchi s'y réunirent sous la condition de conserver leurs priviléges.

En 1420, Cattaro fut pris par le roi Sigismond avec le secours de ces mêmes Pastrovitchis. En 1539, la flotte vénitienne s'étant retirée, le célèbre Barbarousse parut le 14 août devant Cattaro, et l'attaqua par mer et par terre sans succès. En 1667, Cattaro éprouva les effets d'un tremblement de terre.

Lorsqu'en 1797 ce pays fut cédé à l'Autriche, on envoya une députation au général autrichien Roukavina. Par le traité de Presbourg, il passa à la France, ou plus exactement au royaume d'Italie; mais les Russes en prirent possession avant l'armée des Français, et ne l'abandonnèrent qu'à la paix de Tilsit. Enfin, Cattaro devint autrichienne.

§ 5. Précis de l'histoire des Albanais (1).

Dès le temps du roi Gentius et de la domination romaine, l'Albanie était divisée en partie septentrionale et en partie mé-

(1) Tiré surtout des *Recherches sur l'histoire des peuples de l'Europe orientale*, par Jean Thunmann (*Untersuchung üb. die Geschichte*, etc. Leipzig, 1774, in-8°, pag. 254 à 322).

ridionale, celle-ci a formé plus tard l'Épire, tandis que l'autre portion est devenue, sous Justinien I[er], la Prevalitaine. Les anciennes colonies grecques de Dyrrachium et d'Apollonia, et en général, plusieurs points du littoral avaient une civilisation particulière, tandis que les Schkipes étaient refoulés dans les montagnes, où ils se sont conservés comme les Basques dans les Pyrénées, et n'ont eu que bien moins à souffrir des éruptions des barbares que leurs voisins des plaines et des contrées maritimes. Cependant, l'invasion d'Alaric méla à ce peuple assez de Goths, d'où peuvent être venus les mots suédois de leur langue, tandis que la domination romaine et les Grecs leur avaient légué beaucoup de mots latins ou grecs. Quant aux mots slaves, ce sont des emprunts faits lors de l'occupation du Montenegro, du pays de Zeta, de Scutari et d'Antivari par les Serbes, de 640 à 1360 (1).

Pendant le temps de la domination bulgare en Turquie, c'est-à-dire de 800 à 1017, les seules villes maritimes, en particulier Dyrrachium, purent rester grecques ou changèrent souvent de maîtres. Ce n'est que vers 1073 que les aborigènes reprirent de l'influence, tandis qu'alors recommencèrent les relations de domination entre l'Italie et l'Albanie. au moyen des Normands, sous Robert Guiscard, duc de Calabre.

En parcourant les annales de l'histoire, nous retrouvons toujours l'Albanie morcelée en divers États, ou ces divisions d'Épire et de Prevalitaine. Quand l'Albanie septentrionale a été puissante, l'Épire a vu diminuer son pouvoir, parce que la moyenne Albanie est tombée en partage au chef de la Prevalitaine. Mais tout le contraire est arrivé quand l'Épire a été gouvernée par un prince puissant; car, si l'Albanie septentrionale a eu encore son chef particulier, son autorité a été diminuée par l'influence de son rival. Ainsi, vers 640, les

(1) M. Xylander trouve que dans son Dictionnaire schkipe 1/5 des mots sont latins, 1/7 germains, 1/8 grecs. 1/18 turcs et 1/60 slaves, c'est-à-dire que la moitié est empruntée à ces langues.

Serbes occupèrent une grande partie de la Prevalitaine sans pénétrer en Épire. Si, vers 861, les Bulgares possédèrent la plus grande partie du nouvel Épire, Douratzo et une bonne partie de la Haute-Albanie ne leur échut pas en partage. Douratzo ne tomba en leur pouvoir que sous leur roi Samuel après 976. Enfin, l'empereur byzantin reprit l'Épire pendant le xie siècle, et les Schkipetares ne parurent vraiment sur la scène du monde que sous Nicephore Bryennius, duc de Douratzo, qui attaqua avec eux les Slaves de Dioclea et de Dalmatie, ce qui plut aux Albanais, vu leur peu de sympathie pour ces derniers.

Les Normands qui s'étaient établis dans l'Italie inférieure, commencèrent à avoir alors envie de posséder le nouvel Épire. Robert Guiscard, duc de Calabre et de la Pouille, passa dans ce pays en 1081, et s'empara de Douratzo. Son fils Boemond étendit de là ses conquêtes jusqu'à Janina et Ochrida; il pénétra même jusqu'à Servia et Veria en Macédoine. Mais ce héros étant retourné en Italie, l'empereur byzantin reprit même Douratzo. En 1107, Boemond revint et battit les troupes d'Alexis; mais acceptant en 1109 la paix, il retourna mourir en Italie. Ces expéditions furent les premières qui renouvelèrent la domination que les Romains avaient exercée si longtemps dans ce pays, et elles eurent plus d'influence que les Vénitiens sur la fidélité des Guègues envers l'Église romaine. En effet, en 1250 l'évêque d'Albanie s'était déjà retiré du giron de l'église d'Orient. D'une autre part, on voit que l'Albanie d'alors était surtout le pays actuel des Myrdites, des Doukagines, les environs d'Elbassan et une partie des montagnes de la Moyenne-Albanie.

Après l'occupation de Constantinople par les chevaliers francs, en 1204, et au milieu de la dissolution de l'empire grec, Michel-Angel Comnène devint *despote d'Albanie*. C'était le fils du sevastokrate Jean, frère utérin des empereurs Isaac II et Alexis IV. Envoyé en Asie pour lever des impôts, il se révolta, et fit la guerre à l'empereur, avec l'aide du sultan d'Iconium. Lorsqu'Alexis fut chassé du trône, il retourna en

Europe, et s'empara sans peine de l'Étolie et de l'Epire ancien et nouveau, ainsi que de Janina, d'Arta et de Lépante. Il fut l'ennemi constant des Francs byzantins. Assassiné en 1205, il eut pour successeur son frère Théodore, tandis que son fils naturel Michel, encore fort jeune, n'obtint qu'une très petite portion de ses États. Théodore conquit la Thessalie, Ochrida et le bassin de Bitoglia ou Prilip, ainsi que Douratzo.

Après plusieurs guerres avec Asan, roi bulgare, Michel, son neveu, lui succéda et fut maître de toute l'Albanie-Méridionale; mais, à sa mort, en 1276, il ne laissa à son successeur et fils aîné Nicéphore Angel, que le vieux Épire et l'Acarnanie, avec les îles Ioniennes; tandis que le sévastokrate Jean Angel obtint la Thessalie et ses annexes en Locride.

Pendant que l'Épire avait ainsi ses chefs, l'histoire nous montre Douratzo dépendant d'un prince de Tarente, nommé Philippe, qui était en même temps duc d'Athènes, et luttait contre les Serbes; mais. en 1373, son arrière-neveu Louis, prince de Navarre, perdit cette ville, qui fut vendue pour 6,000 ducats à George Balsa, comte de Zenta.

D'un autre côté, on trouve encore, en 1337, comme despote d'Épire et d'Étolie, un Jean II Ducas, de la famille des comtes de Céphalonie et de Zante; mais ce prince n'ayant laissé à sa mort que son fils Nicéphore, âgé de douze ans, l'empereur Andronique s'empara de son pays avec l'aide des Turcs seldjoukes. Nicéphore s'étant révolté, Cantacuzène le soumit de nouveau en 1340, et il ne fut plus qu'un panhypersevastos de l'empereur.

Dans ce temps-là, plusieurs seigneurs albanais étaient déjà devenus assez puissants pour que Cantacuzène leur confiât des gouvernements. Ainsi, Guini de Spalata obtint les environs de Janina, et Mousachi Topia le district d'Arta. En 1346, le tzar serbe Étienne Douschan soumit toute l'Albanie, et ajouta cette souveraineté à ses titres. Janina et le Pinde eurent pour gouverneur Prialoupas, avec le titre de César. Simeon ou Siniscian, frère du roi Étienne de Servie, fut mis à la tête du despotat albanais; mais, à la mort de ce dernier, en 1356, il se vit

impliqué dans une guerre de succession avec Ourosch, fils d'Étienne; ce qui amena l'ex-despote Nicéphore à reprendre les États de son père.

Nicéphore ayant été tué dans un combat sur les bords de l'Acheloüs, Siméon donna à son épouse le gouvernement de l'Étolie, d'Arta et de Janina; et les habitants de ces contrées étant toujours harcelés par les Albanais, Siméon leur accorda, au lieu de sa femme, le despote Thomas. Mais celui-ci vexa beaucoup les Grecs. Il bannit, en 1367, le métropolitain Sébastien et les principaux habitants de Janina. Il força les jeunes personnes des meilleures familles à épouser des Serbes, et établit un régime de tortures. Des Albanais, sous Pierre Leosa, bloquèrent Janina pendant trois ans; mais le mariage d'Irène, fille de Thomas, avec leur chef mit fin à cette attaque. En 1379, étant revenus, Thomas les battit, et un combat naval eut lieu sur le lac.

Au printemps de 1380, les premiers Turcs passèrent le Pinde; Thomas les repoussa, et pour être sûr des secours du pape, il apostasia publiquement. Ayant banni, en 1381, le métropolitain, il fut assassiné par ses gardes le 23 décembre 1385. Isaos, gouverneur de Céphalonie, fut appelé par les vœux du peuple à remplir sa place. Il fut battu en avril 1399 par les Albanais, fait prisonnier et racheté à Argyrocastron.

Les musulmans devenant toujours plus redoutables, et Amurat menaçant, en 1431, de prendre l'Épire par la force, les Epirotes se soumirent, et, le 9 août 1431, Janina reçut garnison turque.

Dans l'*Albanie septentrionale*, Douschan à peine mort, en 1356, on vit surgir la famille Balsa, qui était, dit-on, de la maison de Baux en Provence, et arriva en Albanie avec Charles Ier, roi de Sicile. Balsa s'empara de Scutari et du pays inférieur du Zenta jusqu'à Cattaro; et Ourosch ayant été battu, eu 1368, par Voukatschin, Balsa occupa aussi la partie supérieure du Zenta, au moyen de ses valeureux fils Strascimir, George et Balsa. Ces trois seigneurs passèrent la même année de l'église orientale à celle de Rome. Avant sa

mort Balsa enleva encore à Charles Topia la ville de Croja, en chassant de leur pays la famille des Doukagines et des Sophi.

Ses fils, restant unis, augmentèrent leurs États et alliés avec Spata et d'autres seigneurs schkipes; ils arrachèrent aux Serbes une partie de leurs possessions. Ils achetèrent Douratzo aux troupes navarraises, prirent Berat et Aulone, et s'emparèrent même d'une partie de la Thessalie et de la Macédoine, en particulier de Castoria. Ils tuèrent Biagio Matarango de Mousachi, occupèrent Arta et dévastèrent les domaines du comte Charles Tocco de Céphalonie.

Cependant, malgré les batailles perdues par Tocco, les habitants d'Étolie, fatigués du régime des Albanais, se réunirent à lui, et en 1376 la république de Raguse rétablit la paix entre Tocco et les Balsa, dont le premier épousa leur sœur Catherine. Charles II, fils de Tocco, obtint de Manuel Comnène le titre de despote et conquit Angelocastro; mais il mourut en 1430, et ses États passèrent aux Ottomans sous son neveu et son petit-neveu.

George Balsa étant mort en 1379 à Scutari, son frère puîné fut battu, en 1383, par les Turcs, sous Vrenes, dans la plaine de Saura près de Berat. Balsa, et Joanisch, fils de Voukatschin, restèrent sur la place.

George Strascimir Balsa, fils de Strascimir, eut à soutenir, en 1386, une nouvelle guerre contre les Ottomans, et perdit Castoria, Berat, Croja et Douratzo. Le sultan lui vendit cette dernière ville et lui laissa Scutari. Douratzo fut donné en gage aux Vénitiens, auxquels son fils Balsa l'enleva plus tard. Il mourut en 1421, pendant un voyage auprès de son oncle Étienne, despote de Servie. Les Vénitiens profitèrent de sa mort pour occuper Boudva, Dolcigno et Scutari.

Pendant que la puissance de la maison Balsa déclinait, deux autres familles albanaises, les Arianites, nommés aussi Comnène, et les Castriotes, commencèrent à gagner de l'influence. Les Topia et les Spani devinrent puissants, et déjà, en 1436, un Topia, nommé Depas, était général des Albanais. Cepen-

dant ils ne firent pas autant de bruit que les familles qui devinrent la terreur des Ottomans sous Mahomet II, pendant la vie de George Castriote et de son beau-père Arianita Topia Golem. La rivière Voioussa formait la limite des possessions des deux maisons. Les Castriotes possédaient tout ce qui était au nord, à l'exception des villes vénitiennes.

George Castriote, le plus jeune fils de Jean Castriote, seigneur d'Amathia, fut livré par son père en otage au sultan Amurat II, lorsqu'il pénétra pour la première fois en Haute-Albanie. Distingué par sa stature et ses qualités physiques et morales, il devint musulman, et avait déjà un sandjak à l'âge de dix-huit ans.

Après plusieurs combats singuliers et des hauts faits d'armes en Asie et en Europe, le sultan, le comparant à Alexandre, l'appela Iskenderbeg. A l'âge de trente-neuf ans, il s'échappa, en 1443, du camp turc après la perte de la bataille de Nisch contre Hunyad, et se rendit maître de Croja en présentant un firman extorqué au secrétaire d'Amurat, qu'il avait poignardé après cela.

Le carnage de la garnison de Croja fut le signal de l'assassinat des Turcs dans tous les anciens domaines de son père, et bientôt on vit à Croja un congrès où parurent ses beaux-frères et ses neveux, savoir : Hamsa et Moïse Golotes Petri, Mousachi, petit-fils de sa sœur Angélique, Goike et George Stresi, fils de sa sœur Jella, Ginus Mousachi et Vlaice. Ils rassemblèrent 12,000 hommes, et dans peu de temps ils eurent fait la conquête de tous les châteaux du pays. Alors Skanderbeg invita à une réunion, à Alessio, les seigneurs chrétiens ses voisins, savoir : Arianites Topia, André Topia et ses deux fils Comino et Mousachio, George Stresius Balsa, les chefs des familles Mousachi et Doukagine, Lucas Zacharie, seigneur de Drivasto, et Étienne Tzernojevitch, du Montenegro, avec ses fils.

Tous reconnurent Skanderbeg pour leur chef; ses revenus furent élevés à 200,000 ducats, et il se trouva par le fait maître de toute la haute et moyenne Albanie, avec le Mousaché, l'Acrocéraune, Tepedelen et Argyrocastron. Ses dra-

peaux étaient rouges, avec l'aigle noire à deux têtes, comme l'ont encore les Myrdites. Ce n'est pas le lieu ici de détailler les succès des armes de Skanderbeg. Il suffit de dire qu'il tailla en pièces trois ou quatre fois les troupes d'Amurat II ; de manière que ce dernier ne pouvant prendre Croja, mourut de dépit en 1450. Après un échec sous les murs de Berat, son neveu Moïse passa du côté de ses ennemis, puis se réconcilia avec son oncle, tandis que son neveu Hamsa devint aussi traître à son pays et à sa foi. Skanderbeg battit les troupes de Mahomed, puis on en obtint la paix, mais après trois ans l'ayant rompue, il abîma quatre armées envoyées contre lui, et sut résister, en 1465, dans Croje à une armée de 100,000 hommes commandée par Mahomed II en personne.

Ce héros mourut, le 27 janvier 1467, à Alessio, à l'âge de soixante-trois ans, après trente ans de guerre, savoir, de 1443 à 1467. Avant sa mort, il recommanda à son peuple le fils qu'il avait eu de son mariage avec Donica, fille d'Arianites Cominates, chef qui mourut en 1469 ; mais ce jeune homme n'avait pas hérité de ses grandes qualités, et passa plus tard avec sa mère dans le royaume de Naples.

Skanderbeg est pour les Guègues ce qu'Étienne Douschan est pour les Serbes ; mais avec cette différence que le souvenir du premier est celui d'un des plus valeureux soldats qui aient existé, tandis que l'autre fut plutôt un grand conquérant. S'il fut quelquefois cruel, il faut le lui pardonner par égard pour son temps et son peuple. S'il ne porta pas la guerre loin de ses frontières, c'est que ses troupes ne sympathisaient pas avec les Slaves et les Grecs. Son nom est encore tellement en vénération, que sa grande cuirasse dorée, conservée dans la collection du Belvédère, à Vienne, est l'objet d'une espèce de culte de la part des Albanais. Couverte de figures asiatiques, elle ressemble, dit-on, à celle portée encore par quelques chefs tscherkesses, et est probablement un trophée de ses faits d'armes en Asie. Ses ossements furent déterrés à Alessio par les Turcs, et distribués comme des amulettes.

Après la mort de Skanderbeg, les places de la Haute-Alba-

nie n'eurent plus que les Vénitiens pour les soutenir. La possession de Croja coûta à Mahomed II plus d'une année de peine, et le siége de Scutari, qui dura presque autant, savoir, du 8 juin 1478 au 25 avril 1479, restera à jamais mémorable. Sa reddition fut une condition de la fin d'une guerre de seize ans entre les Turcs et la république de Venise. Alors Antivari, Drivasto et Alessio furent aussi occupés (1).

Les Myrdites, restés seuls, surent encore résister aux Turcs. Voyant que les rois de Naples ne leur offraient qu'un asile, ceux qui n'émigrèrent pas firent, en 1592, hommage de leur pays à Charles-Emmanuel de Savoie; mais abandonnés lâchement par toute l'Europe, ils se soumirent aux Turcs tout en restant armés et conservant leurs propriétés, sans payer d'impôts ni permettre aux Turcs de pénétrer ou de demeurer dans leur pays. La politique engagea les Turcs à respecter de pareils adversaires, et leur joug ne s'appesantit que sur ceux qui ne purent résister à cultiver les plaines fertiles.

Les rixes sanglantes ne manquèrent pourtant pas de temps à autre; mais, comme dans le Montenegro, l'occupation d'un pays si pierreux aurait coûté aux Turcs plus qu'il ne valait. Dès le milieu du XVIe siècle, les Myrdites eurent l'instinct des Monténégrins, d'avoir un chef, ou prink, et ils élurent Zacharie, chef de la famille qui porte le nom de Lesch, ou Alexandre. Depuis lors, Oros a été la résidence de ce petit souverain. La montagne est pleine de vie, tandis que la mort et le silence règnent trop souvent à ses pieds; des décombres, des halliers de figuiers et des bouquets de vignes sauvages indiquent seuls les places d'anciens villages. Mais la grande ombre de Skanderbeg va bientôt être vengée, et ce brave peuple reverra les jours de prospérité de ses ancêtres.

Dans l'Épire, les campagnes de Bajazet II en 1492, et du grand Soliman en 1537, n'empêchèrent pas certains cantons

(1) *Voyez*, pour les détails, la *Vie de Scanderbeg*, par Barleti; *Commentario delle cose de Turchi e del S. Giorgio Scanderbeg*, Vinegia, 1451; et l'*Histoire de l'empire ottoman*, par M. de Hammer.

de montagnes de conserver aussi leurs libertés; savoir, les Souliotes jusqu'en 1803; les Chimariotes jusqu'au temps d'Ali-Pascha, dans ce siècle; et les Cauloniates encore plus tard, tandis que les Armatoles des montagnes de l'Œta, d'Agrapha, d'Acarnanie, etc., jouirent de certaines franchises jusqu'au moment de l'établissement du royaume grec.

Pendant trois siècles et demi, l'Albanie resta gouvernée par un grand nombre de petits begs héréditaires, et se mahométanisa petit à petit, tout en fournissant continuellement des troupes au sultan, et en présentant souvent le spectacle de petites guerres intestines.

Parmi les troubles momentanés dans la Haute-Albanie, on peut surtout citer les excursions de Doudsche-Pascha, gouverneur de Bosnie, qui, au commencement de 1638, attaqua la tribu des Clementi. Ceux-ci promirent de rester tranquilles, sous la condition d'un nouveau firman confirmant leurs immunités. Le même visir fit aussi élever un château à Rojai, et établir un poste sur le mont Glieb pour arrêter les brigandages des Malsores. Une expédition plus sérieuse fut, dans le siècle passé, celle des Turcs contre Kara-Mahmoud, pascha de Scutari, qui eut le talent de les repousser et de conserver son paschalik héréditaire.

Depuis long-temps, l'Albanie n'avait présenté d'hommes bien marquants, quand Ali-Pascha parut sur la scène du monde en Épire. Cet aventurier de Tepedelen, né en 1740, d'abord chef de brigands, profita des circonstances pour s'emparer du territoire de petits chefs, et pour usurper enfin le paschalik de Thessalie, puis celui de Janina, dont la Porte lui donna l'investiture pour le récompenser de ses prouesses. Dès lors il ne cessa de s'arrondir et d'employer mille ruses, des trahisons, comme des cruautés, pour envahir le pays des begs, ses voisins, tels que ceux de Delvino et de Berat, et pour extirper de puissantes familles. Il fit obtenir à ses dignes fils Veli et Mouktar les paschaliks de Morée et de Thessalie; il soumit les Chimariotes; il eut de longues et cruelles guerres avec les Souliotes avant d'arriver au haut de leurs rochers; il ne laissa

guère quelque liberté qu'aux Schkipetares de Staria ou de Tomoritza, et eut même à son service des Guègues ou habitants de l'Albanie septentrionale. Enfin, ses forfaits et son ambition engagèrent la Porte à le déclarer, en 1821, traître à l'empire. Trahi par ses fils, les Ottomans arrivèrent alors aisément jusqu'à Janina, et assiégèrent le satrape pendant long-temps. En désespoir de cause, il entra en liaison avec ses anciens ennemis les Souliotes, qui harcelèrent les troupes turques. Les Grecs se servirent de ce scélérat pour faire réussir leur révolte, tandis qu'il ne voulait que se débarrasser des armées de la Porte en produisant une diversion en Grèce. Il espérait même étouffer lui-même plus tard la révolte des Grecs. Sa mort tragique, en 1822, dans un couvent de l'île de Janina, est trop connue pour en parler. Son tombeau se trouve au bas de l'escalier de son palais, et sa mémoire est encore célébrée dans toute l'Albanie, parce que, s'il fut un tyran, c'était au moins un despote national.

A sa mort, en 1822, on vit de nouveau surgir le petit nombre de begs qu'Ali-Pascha n'avait pas tués; tandis que, dans le nord de l'Albanie, Moustapha ou Moustai-Beg fixait les yeux de ses compatriotes, et semblait être appelé à remplacer son rival Ali-Pascha sur la scène politique; mais il n'avait pas les talents de ce dernier, et vivait sous des circonstances moins favorables à l'ambition des satrapes turcs.

Après la dernière guerre avec les Russes, l'Albanie était en pleine révolte. Si les réformes du sultan y avaient déjà excité la désaffection générale, toute l'Albanie était en émoi à cause de l'intention manifeste du gouvernement d'établir partout une administration uniforme régulière, et de débarrasser ses sujets de l'insolente et rapace aristocratie militaire des begs. Ces derniers admirent bien à Janina Emin-Pascha, nommé par la Porte, mais ils faisaient ce qu'ils voulaient; Selictar Poda et Veli-Beg, ainsi qu'Arslan-Beg, étaient leurs chefs. C'est dans ces temps que tombent les courses d'Arslan-Beg dans le S.-O. de la Macédoine où il pilla Kojani; c'est alors que Taphilbos exerça mille brigandages. Le grand-visir Reschid-Pascha, voyant

le danger menaçant la Porte, arma les chrétiens de la Macédoine, et délivra le pays de ce fléau; mais, n'ayant pas assez de troupes pour venir à bout des rebelles par la force, en vrai Asiate, il employa la ruse. Il ménagea pour le moment Moustapha-Pascha de Scutari pour diminuer le nombre de ses ennemis; il détacha Selictar-Poda des autres révoltés, et se servit, par son canal, de Veli-Beg pour soumettre Arslan-Beg, qui n'était qu'un grand chef de palicares, et qui avait été excité à la révolte par Selictar-Poda. Puis il eut l'astuce de faire entrevoir à ce dernier la perspective de devenir chef de l'Albanie, et l'engagea ainsi à l'aider à tromper les begs albanais pour s'en débarrasser sans peine.

Les begs, choyés par leur compatriote, comme par le grand-visir, furent attirés à Monastir, sous prétexte d'une fête militaire. Accompagnés de 400 partisans, ils y furent parfaitement reçus et traités; mais, le jour de la fête, ils trouvèrent les troupes rangées en carré, et personne dans ce dernier pour les recevoir. Arslan-Beg vit tout de suite qu'ils étaient perdus, et s'écria : « Nous avons mangé de la boue. » A quoi Veli-Beg répondit : « C'est la manière régulière de saluer; tu ne peux » plus t'enfuir qu'à ton déshonneur et au mien. » Néanmoins, Arslan-Beg changea de place avec Veli-Beg avant d'entrer dans le carré. A peine arrivés, le signal de faire feu fut donné du kiosk du visir, et ils furent reçus par une décharge de fusils, suivie d'une attaque à la baïonnette. Tous furent tués, excepté Arslan-Beg qui put se sauver; mais il fut poursuivi et atteint, à quelque distance de Monastir, par Chior-Ibrahim-Pascha, qui le tua. Ainsi périt, en 1830, d'une manière atroce, la fleur des seigneurs albanais (1).

Moustapha-Pascha de Scutari est fils de Kara-Mahmoud, qui s'était défendu long-temps contre les troupes du sultan dans sa citadelle de Scutari. Ce paschalik avait été gouverné depuis nombre d'années par sa famille, qui porte le nom de Bouschatlia, et qui est une des plus anciennes du pays; on le

(1) *Voyez* à cet égard le *Spirit of the East*, de M. Urquhart.

dit descendre des Merliavtschevitch, d'où est issu le roi Voukatschin. D'après les chansons serbes, il descendrait d'Ivan-Tzernojevitch. Moustapha-Pascha avait vingt-cinq ans et certaines connaissances; il aimait surtout la géographie et les cartes. Quand le sultan lui ordonna de marcher contre les Grecs, il le fit réellement, en 1823, mais avec beaucoup de précaution. Si Botzaris, au lieu de périr, avait réussi dans son projet de le tuer dans sa tente, dans la vallée du Karpenitze, il aurait plutôt détruit un ennemi du sultan; car il savait qu'on voulait se débarrasser de lui, comme des autres begs héréditaires.

En 1829, Moustapha-Pascha marcha, par ordre du sultan, contre les Russes; mais avant de partir il garnit le château de Scutari de gens sûrs, et fit étrangler en prison son plus proche parent, qui serait devenu pascha s'il était mort sans enfants. Il arriva à Vidin avec 35,000 hommes; mais il y resta inactif, placé qu'il était, comme le disaient ses intimes, entre deux ennemis, le sultan et les Russes. Ces derniers le flattaient, dit-on, de le rendre indépendant. Le sultan, toujours fidèle à son système de se débarrasser de tout homme influent qui n'était pas pour ses réformes, nourrissait le désir secret qu'il l'aidât et qu'il pérît dans cette entreprise. Moustapha-Pascha aurait pu peut-être empêcher les Russes de passer le Balkan; mais il n'en fit rien, et Diebitsch prit Andrinople. Ce n'est qu'alors qu'une petite armée de Bosniaques arriva près du théâtre de la guerre à Philippopoli.

Moustapha-Pascha était contre les réformes, et les Turcs espéraient le voir renverser le sultan et revenir aux anciens usages. Se voyant trompé, il avança pour empêcher la conclusion de la paix, et voulut profiter de la désaffection générale pour aller détrôner le sultan. Ce n'est qu'alors qu'il soutint un combat contre le général Geismar, qui le repoussa. Le sultan, de son côté, fit faire dans sa capitale de nombreuses exécutions, en même temps qu'il envoyait un de ses grands officiers à Andrinople pour traiter de la paix. Moustapha-Pascha resta après la paix à Philippopoli, et ne s'en fut qu'a-

près avoir reçu une forte somme d'argent du sultan, ou suivant d'autres du général russe.

Bientôt les chefs albanais, bosniaques et autres, compromis envers le sultan, résolurent de jeter le masque, puisqu'ils couraient risque de perdre leur tête, et Mehmed-Ali envoya secrètement de l'argent à Scutari. Depuis la chute du prince Milosch, ses ennemis lui ont reproché, peut-être à tort, d'en avoir aussi donné. Pendant que l'Albanie méridionale était encore en demi-révolte, Moustapha-Pascha rassembla, en 1831, 30,000 Guègues, et marcha contre le grand-visir Reschid, qui était à Monastir et attendait le retour de ses troupes venant du sud. Ce dernier, possédant la forteresse de Berat, isolait les Guègues des Toskes. De plus, 8,000 hommes de la troupe régulière étaient occupés en Épire à y compléter la soumission, et un nombre égal gardait les défilés et assurait les liaisons entre Janina, Berat, Uskioub et Salonique. Le grand-visir n'avait auprès de lui que 5,000 hommes de troupes régulières, et 1,500 Albanais.

Moustapha Pascha avança sans difficulté jusqu'à Prilip, et aurait certainement pris Monastir, s'il ne se fût arrêté trois jours dans cette ville pour s'y reposer. Reschid-Pascha se trouvant dans une position désespérée, exposa aux chefs des troupes que le moment était critique pour la Porte, et que les troubles ne profiteraient qu'à la Russie. Là-dessus, il s'adressa aux primats grecs, dont il s'était acquis les bonnes grâces par des concessions opportunes. Les Grecs firent une collecte de 250,000 piastres, qui furent rendues postérieurement, et dont 80,000 servirent à la construction d'églises. Enfin, un convoi d'argent de Constantinople arriva en temps opportun.

Après avoir placé des canons sur la hauteur qui domine Monastir pour tenir les mécontents en respect, il marcha contre Moustapha-Pascha, qui perdit par sa négligence un combat livré à Prilip, et fut aussi battu dans les gorges du mont Baboussa. Un capitaine grec de la Chamourie avec 300 Grecs y prit un couvent où des Guègues s'étaient retranchés.

Après avoir reçu les exécrations de six paschas qu'il avait engagés à prendre son parti, Moustapha-Pascha alla se renfermer dans son château de Scutari, où il fut assiégé par le grand-visir. Alors, voyant sa cause perdue, il dévoila les trames de Mehmed-Ali, rendit Scutari, et conserva la vie, parce qu'on vit bien que ce n'était pas un ennemi habile. Désormais, et après quinze ans de souveraineté, il dut vivre à Constantinople, où son fils a été camarade d'enfance du sultan actuel. Mais les chefs des rebelles sous ses ordres furent exécutés en grande partie de la manière la plus cruelle; quelques uns même furent lancés, dit-on, par des machines jaculatoires contre de grandes broches en fer mises dans des murailles.

Un Turc, par conséquent un ennemi des Albanais, nous fit comprendre toute la différence de position entre les paschas actuels de Scutari et Moustapha-Pascha, en comparant ce dernier à un grand arbre avec des branches étendues, et les autres, à un tronc mort. « Ceux-ci, dit-il, n'ont aucune racine dans » le pays, et sont à la merci de la première révolte bien con» duite, tandis que Moustapha-Pascha avait mille liaisons » avec toute la Haute-Albanie par les chefs qu'ils entretenaient » autour de lui. De plus, il était leur compatriote, et se pré» tendait issu de la famille royale serbe. »

Après cette expédition heureuse, le grand-visir Reschid-Pascha crut l'Albanie pacifiée; mais elle ne l'était que bien incomplétement, comme le prouvèrent les troubles partiels qui eurent lieu de 1833 à 1836 dans l'Épire, dans la Moyenne-Albanie, et surtout dans le pays des Guègues. Les agents de Mehmed-Ali ne furent pas toujours étrangers à ces mouvements.

Namik-Ali, pascha de Scutari, voulant faire des levées à Scutari, eut à essuyer en 1835 un siége des Guègues mahométans et catholiques. Ils détruisirent les bacs sur le Drin et occupèrent les passages de cette rivière, de manière que le pascha fut bientôt obligé de se rendre, après avoir essuyé de grandes pertes. Ces siéges réitérés ont abîmé une grande

partie de la ville de Scutari, au pied de la butte du château. Pendant l'occupation de Scutari par les Guègues rebelles, on dit que les chefs y maintinrent une police assez stricte; néanmoins, beaucoup d'habitants s'étaient sauvés dans les environs, vu qu'on n'était nulle part en sûreté contre les projectiles de la forteresse.

Dans la même année, les Guègues de Prisren et d'Ipek se mirent aussi çà et là en révolte contre leurs paschas, et en 1836 c'était le tour des Dibres, qui chassèrent l'autorité installée par le Roumeli-Valesi. En 1838, les Albanais de Rojai, trop vexés, avaient aussi expulsé leur aga turc, et s'en étaient choisi un autre. En 1839, ceux de Prisren et des Dibres se sont de nouveau révoltés, et en 1840 il y a eu aussi des mouvements semblables dans le bassin du Metoia. Jusqu'à présent ces émeutes véritables sont sans conséquence; mais dans le cas possible d'une révolte, s'organisant dans quelque point voisin de la Turquie, la Haute-Albanie serait une pépinière de soldats tout formés pour les rebelles. La Chamourie et le Mousaché sont trop divisés pour pouvoir conduire aussi vite à des bouleversements importants sans le secours des Grecs.

(Note citée dans le vol. II, pag. 65.)

Lois et ordonnances (Sakon i Oustav) *du tzar Étienne le Macédonien et aimant le Christ, autocrate de la Servie, de la Bulgarie, de la Hongrie, de l'Albanie, de la Hongro-Valachie et de beaucoup d'autres contrées et pays. Lois établies avec la grâce du très haut Dieu Jésus-Christ en l'an du monde 6857 (1349) dans le 20e indict., le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur.*

Ces lois et ces ordonnances ont été établies dans une assemblée où se trouvaient notre très vénérable père, le patriarche Kyr Johannik, tous les grands et petits dignitaires de l'Eglise, les métropolitains et les évêques, le tzar Étienne, les knes, les grands et petits gouverneurs de l'empire. Ces ordonnances et ces lois sont les suivantes :

1. Il faut prendre soin de la religion chrétienne, des saintes églises, des couvents et des ecclésiastiques.

2. Aucune autorité ni personne ne doit se marier sans la consécration de son évêque ou de son confesseur autorisé par l'évêque.

3. Aucun mariage ne doit avoir lieu sans cérémonie de mariage et serment prêté; celui qui célébrera une noce sans la consécration et la permission de l'Église sera mis en prison jusqu'à ce qu'il ait payé l'amende.

4. Chacun doit se montrer soumis à tous les ecclésiastiques en général, et à son confesseur en particulier, et chacun doit leur être obéissant. Si quelqu'un offense par un péché l'Église ou les ecclésiastiques, ou enfreint de plein gré quelque commandement, il doit soumettre son sort à l'Église sainte, et se réconcilier avec elle, à moins qu'il ne soit d'une communion étrangère. S'il persiste dans sa désobéissance, s'il se tient éloigné de l'Église et ne veut ni se soumettre ni se réconcilier avec elle, il sera excommunié par l'Église et paiera une amende.

5. Les ecclésiastiques ne doivent pas anathématiser les chrétiens pour leurs péchés, mais ils doivent leur faire des remontrances avec douceur et sans scandale, et leur représenter deux ou trois fois la grandeur de leur faute; si alors ils n'obéissent pas, ils les excommunieront.

6. Quant à l'hérésie latine et ceux qui attirent des vrais croyants dans cette foi, le patriarche et les métropolitains ainsi que les évêques doivent expliquer à ces derniers la théologie et les Saintes-Écritures, afin qu'ils se convertissent de nouveau à la véritable foi et au vrai christianisme. Si quelqu'un ne veut pas se convertir et revenir à la véritable foi, il sera puni de mort comme cela est écrit dans les ouvrages des saints Pères, et le vrai croyant tzar doit extirper de ses États toute hérésie. Celui qui ne voudra pas se convertir perdra tout son avoir; au contraire, celui qui reviendra à la véritable foi recevra en présent ses biens confisqués. Les ecclésiastiques hérétiques d'une autre communion qui cherchent à faire des prosélytes seront arrêtés, envoyés dans les mines ou expulsés du pays. On consacrera les églises hérétiques et on les ouvrira aux ecclésiastiques de la vraie croyance, afin que chaque personne s'étant départie de cette dernière y revienne.

7. Des protopopes seront attachés aux grandes églises, et ils de-

vront convertir les latins dans toutes les villes, les bourgs et les villages. N'y eût-il dans un lieu qu'un seul homme qui ne soit pas un vrai croyant, ils lui feront une leçon spirituelle, et ils l'instruiront chaque dimanche dans l'église. Chaque chrétien doit se convertir à la vraie foi comme l'ordonnent les apôtres et les saints Pères.

8. Si on trouve un ecclésiastique latin cherchant à convertir un chrétien à la foi latine, il sera puni de mort d'après le précepte des saints Pères.

9. Si on trouve un demi-croyant ayant épousé en secret une chrétienne, il devra recevoir le baptême de la seule manière chrétienne; mais s'il ne se laisse pas baptiser, on lui prendra sa femme, ses enfants, sa maison; il sera réduit à la misère et obligé d'émigrer.

10. Si on trouve un hérétique vivant avec des chrétiens, il sera marqué au visage et chassé; celui qui le cache souffrira la même peine.

11. Le synode ecclésiastique doit nommer à toutes les cures, dans toutes les villes et les villages, d'habiles ecclésiastiques qui recevront la confession de leurs ouailles. Ils devront préalablement recevoir la bénédiction du saint patriarche et en avoir obtenu le pouvoir ecclésiastique d'absoudre les hommes de leurs péchés, et chacun doit leur obéir d'après les préceptes de l'Église. Les ecclésiastiques non nommés par le synode, mais seulement par l'usage, ne doivent pas passer pour de véritables ecclésiastiques, car chacun n'est pas propre à cet état; il faut pour cela comprendre bien les Saintes-Écritures et posséder toutes les bonnes qualités nécessaires.

12. Aucun laïque (*belatz*, mot à mot, habillé en blanc) ne doit juger des affaires ecclésiastiques. Celui qui est pris sur le fait de le faire paiera 300 perpers (1). L'Église seule doit juger les péchés et toute espèce d'affaire d'Église.

13. Les évêques, les métropolitains et les igoumens ne doivent pas obtenir leurs places pour de l'argent; que celui qui le fait soit anathématisé et excommunié; ils doivent être nommés par tout le synode. Chacun doit être jugé par son église; si des personnes de deux églises sont en désaccord, ils seront jugés par les deux églises. Les

(1) Le perper valait alors en Servie et Bulgarie 15 aspres, c'était une monnaie d'or valant le quart d'un mark.

villageois et les gens appartenant à une église ne doivent pas aller à une autre; ils doivent rendre des services à leur église et non travailler pour d'autres, que ce soit pour faire les foins, pour le labourage, la vigne ou tout autre ouvrage grand ou petit; car ma majesté les a délivrés de tout autre travail, excepté celui pour leur église. Celui qui sera surpris obligeant les sujets de l'église à quelque ouvrage, si sa majesté l'apprend, ce seigneur perdra toute sa fortune, et sera puni comme un transgresseur des lois du tzar et de l'Église.

14. Les curés qui possèdent du terrain doivent le conserver et être libres d'impôts; mais ceux qui n'en ont pas et qui habitent sur le territoire de leur église recevront trois acres de terrain exactement mesurés. Le fonds de terre de l'église ne peut être ni acheté ni vendu par personne, sans qu'on le remplace par un autre fonds voisin de l'église.

15. Le curé ne doit nullement quitter son seigneur foncier; mais si ce dernier ne peut pas lui fournir la subsistance légalement déterminée, il ira chez l'évêque, et celui-ci exhortera le seigneur foncier à lui fournir cette subsistance. Si ce dernier ne veut pas obéir, le curé pourra aller où il veut. Lorsque le curé possède lui-même un bien, il ne peut en être chassé, mais il est libre.

16. Toutes les donations et ordonnances faites par ma majesté et les autres tzars vrais croyants, les assignations de fonds de terre, et les documents à cet égard, doivent avoir pleine autorité; il n'est loisible à personne de donner ces fonds de terre aux églises, ou pour le salut de son âme, ou de les vendre; mais les actes impériaux doivent conserver toujours leur valeur.

17. Quand un noble ayant une fille, meurt sans plusieurs enfants, et que sa mort laisse ses possessions et ses terres sans héritiers mâles, s'il se trouve quelque enfant mâle dans sa famille, ne fût ce que le fils de son troisième frère, il obtiendra les terres. Les possessions d'un seigneur foncier seront libres d'impôts, à l'exception de la dîme et des contingents de troupes pour faire la guerre. Ni son excellence le tzar, ni le kral, ni la tzarine, ni aucun autre seigneur ne pourra prendre à quelqu'un son terrain sans sa volonté.

Les seigneurs fonciers et les autres personnes qui ont des églises dans leurs possessions ne seront pas soumis, ni par le tzar, ni par le patriarche à la grande église; mais un tel seigneur pourra bâtir ses églises et avoir ses moines; il ne sera obligé de présenter au pa-

triarche que l'évêque, afin qu'il le consacre et lui donne l'autorité ecclésiastique.

Un seigneur foncier qui est déjà soumis avec son église à la grande église ne jouit pas de cette liberté.

18. Les colons sur des biens nobles doivent toujours y rester, et ne donneront aucune possession à un nouveau colon (*Podsanik*). Les gens que les seigneurs ont sur leurs biens doivent y rester, et seulement ceux à qui ces derniers donnent la liberté (que ce soient des pères de famille ou des filles) seront libres.

19. A la mort d'un riche seigneur foncier, les armes appartiennent au tzar; mais ses habits, ses perles, ses objets en or et en argent, ses pierreries, ses ceintures dorées et d'autres parties de sa fortune retombent à ses fils; mais si celui qui meurt n'a pas de fils et seulement une fille, celle-ci hérite de tout cela, et elle peut le vendre ou le donner à sa guise.

20. Si un noble blesse l'honneur d'un autre noble, ou l'injurie, il paiera 100 perpers, et un petit gentilhomme (*Oulastelitschie*) qui offense un noble, devra, en outre, recevoir la bastonnade. Un noble ou gentilhomme qui injurie un paysan, paie 100 perpers; mais si, au contraire, l'injure vient de ce dernier, il paiera la même amende et sera marqué.

21. Si quelqu'un injurie un évêque, ou un moine, ou un curé, il paiera 100 perpers, et sera mis quarante jours en prison, comme convaincu de sacrilége.

22. Si un noble fait violence à une femme mariée, on lui coupera les deux mains et le nez; une femme mariée se livrant au libertinage, aura les oreilles et le nez coupés.

23. Les nobles dont les troupes pillent le pays à leur passage, sont obligés de payer tout le dégât en repassant par la même contrée.

24. Pour l'infidélité, le frère sera pardonné pour le frère, le père pour le fils, les enfants pour le père; ceux qui n'ont rien fait ne paieront aucune amende; mais la maison ou la famille de ceux qui auront commis quelque délit en paiera.

25. Un noble non appelé à un dîner ou souper, ne doit pas se mettre par force à table; mais s'il y est invité à temps, et ne vient pas, c'est une offense.

26. Tout noble, ou toute espèce de guerrier, revenant à la maison avec sa troupe, ne pourra pas être cité en justice avant trois semaines écoulées.

27. Les grands nobles ne doivent pas être cités en justice par un simple avis, mais par des envoyés de justice; mais pour les autres l'avis avec le sceau de la justice est suffisant.

28. Le noble qui par haine fait du mal aux colons par le pillage ou l'incendie, ou qui leur joue tout autre mauvais tour, perdra son domaine, et n'en recevra pas d'autre.

29. Quand quelqu'un meurt et qu'il a un village dans un district ou sur les limites de plusieurs districts, les dommages causés à ces possessions par le feu ou toute autre voie seront payés par toute la contrée environnante.

30. Les colons seront jugés par leur juge, c'est-à-dire par leur seigneur pour toutes les affaires, aussi bien pour dettes que pour les affaires du tzar. Ils auront recours au juge pour des injustices, comme pour obtenir justice, pour des vols ou des brigandages, ainsi que pour avoir arrêté des personnes.

31. L'huissier ne sera pas envoyé à la femme, et celle-ci ne sera pas citée, quand le mari est absent de la maison ; mais s'il a fait son message à l'homme, sa faute doublera s'il ne comparaît pas.

32. Les colons et les paysans du pays qui habitent le même village doivent payer ensemble leurs impôts. Quelque terrain que chacun ait, il paiera l'impôt.

33. Quant au travail à exécuter par les gens des seigneurs, ils doivent travailler pour eux deux jours chaque semaine, leur donner annuellement un perper impérial, leur couper du foin un jour, et travailler dans leurs vignes un jour ; s'ils n'ont pas de vignobles, ils lui exécuteront pendant un jour d'autres ouvrages. (Ils travaillaient donc 106 jours par an pour leur seigneur.)

34. S'il y a dans une maison des frères ayant chacun leur bien, ou un père qui a donné à chacun de ses enfants le sien, ou tout autre individu dont le pain et la fortune soient séparés, quoiqu'il cuise sur le même foyer ; ceux-là travailleront autant que ceux qui habitent seuls une maison, et ils doivent à leur seigneur tous ses droits.

35. Aucune assemblée de paysans ne doit avoir lieu ; celui qui hante de pareilles assemblées aura les oreilles coupées et sera marqué au visage. (Les temps ont bien changé à cet égard en Servie.) Un mineur, qui ne peut pas lui-même faire un procès, doit nommer un délégué qui se mette à sa place.

36. Quand un village est voisin d'un autre, ils partageront la

jouissance et la surveillance des pâturages, comme s'ils ne formaient qu'un village; les forêts et les prairies défendues en sont exceptées, car personne ne doit s'y servir des pâturages. Les habitants d'un vallon ne doivent pas se servir des pâturages d'un autre.

37. Celui qui conduit des bestiaux dans le blé, ou foule aux pieds un vignoble ou un pré, s'il l'a fait exprès, il paiera la valeur du dommage, d'après l'estimation de personnes impartiales. S'il a exprès détruit ainsi un champ par ses bestiaux, il paiera trois fois 50 perpers, et s'il est d'un autre district 100 perpers. Celui qui détruit quelque chose qui appartient à un village, paie 50 perpers, dont la moitié est pour le tzar et la moitié pour la ville ou le village que cela regarde.

38. Quand des villages ont des différends, ils doivent s'adresser au tzar; et quand l'autorité proclame ses décisions, on doit s'y conformer.

39. Les métropolitains et les évêques ne doivent pas obtenir leur place pour de l'argent; si un tel fait se découvre, l'ecclésiastique, comme celui qui a reçu l'argent, perdront leur place.

40. Les igoumens ne sont démis que pour crimes; ils sont choisis par tous les moines de chaque couvent, qui doivent être des hommes raisonnables et religieux. Ma majesté leur a donné le pouvoir de domination sur leurs moines; ils peuvent se tenir des chevaux, des bœufs, des moutons, et doivent observer les règles monacales.

41. L'évêque ne doit pas envoyer des laïques avec des ecclésiastiques; mais un moine doit accompagner chaque curé, et celui-ci prendra du premier ce qui lui revient des biens.

42. Les moines qui se laissent tonsurer et restent dans leurs maisons doivent se défaire de leurs femmes et vivre dans les couvents.

43. Les moines tonsurés qui sont possesseurs d'églises ne doivent pas y vivre. On doit leur fournir les habillements.

44. Un moine qui quitte ses habits sera emprisonné jusqu'à ce qu'il retourne à l'obéissance. Ils ne doivent pas vivre hors des couvents, à l'exception des ermites.

45. S'il y a des hérétiques qui brûlent les corps des morts ou les déterrent pour les brûler, l'endroit ou le village où cela a lieu paiera une amende, et les criminels seront livrés à la justice. Si un ecclésiastique a participé à ce méfait, il perdra son état et sera banni du pays jusqu'à sa mort.

46. Celui qui vend un chrétien à l'étranger aura la main et la langue coupées.

47. Les sujets des seigneurs qui habitent dans des villages ou sur des terres ecclésiastiques doivent retourner chez leurs maîtres. Personne ne doit être à charge à l'Église, mais le tzar dans ses voyages doit en être reçu dignement.

48. Un seigneur foncier de l'Église qui lève un impôt perdra toute sa fortune. — Personne n'a à commander aux églises, si ce n'est son altesse le tzar, le très vénérable père, le patriarche et le logothète du tzar. Toutes les églises de notre empire ont été affranchies de toute corvée par notre majesté.

49. Les églises du tzar ne doivent pas être subordonnées à la grande église (de Constantinople). Dans toutes les églises, les pauvres doivent être entretenus, les archevêques et les évêques y doivent veiller et rassembler les nécessiteux pour leur donner des aliments.

50. Si les fonctionnaires préposés à des villages appartenant à l'église ou à une terre ecclésiastique chassent les paysans de l'église, ils seront garrottés, ils perdront leurs terres, et l'église prendra autant de paysans qu'il en faudra pour remplacer ceux qui auront été chassés.

51. Les fonctionnaires des églises sont soumis en toute chose au tribunal des métropolitains, des évêques et des igoumens. S'il y a un noble parmi deux plaideurs, on se conformera à ce que mon substitut dans le tribunal décidera, et à la teneur de l'acte impérial.

52. Quand deux personnes élèvent des prétentions à des biens-fonds de villages, on jugera au moyen d'un nombre égal d'arbitres nommés par chaque partie.

53. Les montagnes doivent appartenir, celles du tzar au tzar, celles de l'église à l'église, et celles des nobles aux nobles.

54. Si on produit deux actes impériaux de possession, on décidera d'après le dire des témoins.

55. Pour une parole mauvaise ou déshonnête le noble paiera 100 perpers, et le paysan 12 perpers et il recevra la bastonnade.

56. Pour un homicide involontaire avec une pierre, du bois ou une arme, on paiera 300 perpers; pour un meurtre prémédité, on aura les mains coupées; et pour un meurtre par suite d'une rixe, on paiera la somme fixée par le tribunal.

57. Un noble ayant tué un paysan en ville ou à la campagne paiera

1,000 perpers; un paysan ayant tué un noble aura les mains coupées et paiera 300 perpers.

58. Celui qui frappe ou tue un évêque, ou un moine, ou un curé, aura d'abord les mains coupées, puis la tête, ou bien il sera pendu.

59. Le parricide ou celui qui tue sa mère, son frère ou son enfant sera brûlé.

60. Si deux nobles se disputent, celui qui a commencé donnera deux cautions pour lui.—Si l'offensé, appelant devant la justice l'offenseur, ne comparaît pas, hors le cas de maladie, il perdra sa cause, lors même qu'il aurait raison.

61. Les gages doivent être dégagés.

62. Si quelqu'un reconnaît quelque chose qui lui a été volé quelque part ou sur quelqu'un, fût-ce même dans les champs, lors même que personne ne serait là pour citer le voleur devant la justice, il doit aller avec lui au village et remettre sa personne à l'autorité; et si le village ne fait pas comparaître le voleur devant le tribunal, il sera condamné à une amende fixée par ce dernier.

63. Celui qui accompagne un étranger dans un pays étranger doit le remettre à sa destination en présence de sept témoins.

64. Celui qui arrache la barbe à un noble ou à tout autre honnête homme aura la main coupée; celui qui arrache la barbe à deux paysans paiera à chacun 12 perpers.

65. L'incendiaire sera brûlé; si son village ne le livre, il paiera les dommages de l'incendie; quand quelqu'un incendie un village, les environs paient le dommage, si on ne prend ou ne livre pas l'incendiaire.

66. On ne doit faire violence à personne, quelle que soit son occupation; celui qui fait violence à quelqu'un ou le foule aux pieds en galopant à cheval perdra tous ses chevaux: la moitié sera pour le tzar, l'autre pour celui qui a souffert, et les coupables seront punis de mort comme il est prescrit par les saints Pères.

67. Les juges examineront les actes impériaux présentés; ils prendront et remettront au tzar ceux qui sont contraires à de plus anciens actes. Les actes à demi effacés ou avec des additions ne seront pas valables; si quelqu'un y a écrit quelque chose, la décision ci-relatée est nulle.

68. Celui qui offense un envoyé du seigneur paiera 100 perpers; et s'il le frappe, il perdra toute sa fortune.

69. Le magistrat d'une colonie reçoit d'un fonds de terre 5 perpers, du village 5 perpers, de tous 5 perpers, d'un moulin 5 perpers ; le magistrat de campagne reçoit 5 perpers ; celui de la ville, un cheval et l'habillement, 5 perpers pour un vignoble, 5 perpers pour un cheval, 6 deniers pour une jument, 4 deniers pour un bœuf et 2 deniers pour un mouton.

70. Les magistrats en voyage n'ont pas le droit d'employer la force pour se faire entretenir, et de prendre quoi que ce soit, excepté ce qui leur est offert de bon gré. Celui qui leur manque de respect, s'il est noble, perdra tout son bien et tombera dans la misère. Si cette offense vient d'un village, il sera pillé. On leur fera partout de grands honneurs.

71. Le prisonnier ou l'esclave qui s'échappe et emporte quelque chose sera libre, s'il arrive à la cour du tzar ou chez un de ses serviteurs, ou chez un ecclésiastique ou un noble. S'il s'est sauvé chez un pauvre homme, il sera son esclave et devra demeurer dans la cour de l'église ; s'il est réfugié dans le palais impérial, il sera libre.

72. Quand des individus sous caution et appartenant à des pays étrangers réunis au territoire du tzar se sauvent, ceux qui ont été caution pour eux n'ont rien à payer. Celui qui reçoit quelqu'un venant de l'étranger et s'étant enfui de chez son maître, doit le rendre ; mais le réfugié, échappé par nécessité ou de l'esclavage à l'étranger, ne sera pas rendu, le pays dût-il même en souffrir.

73. Si quelqu'un trouve quelque chose près de nos limites, il le prendra ; mais si quelqu'un le réclame comme le sien et le déclare au tzar, il sera traité comme un voleur et paiera tout. En temps de guerre, si l'on trouve quelque chose en pays étranger, on l'apportera à son capitaine ou voïvode.

74. Les marchands voyageurs ne doivent être arrêtés par aucun noble ni par personne ; leur commerce ne doit pas être entravé par la force, et on ne doit pas s'emparer de leur argent ; celui qui usera envers eux de violence ou les volera, paiera 500 perpers et rendra le vol. Il est permis aux marchands de vendre sans empêchement de petites et de grandes marchandises. Que celui qui veut acheter achète, et que celui qui veut vendre vende.

75. Les employés du tzar n'ont pas droit d'arrêter ou d'emprisonner les marchands pour qu'ils leur cèdent leurs marchandises sans profit ; mais chacun peut aller en liberté au marché et faire le

commerce. Le noble qui arrête un marchand paiera 300 perpers; si c'est un employé du tzar, l'amende sera de 300 perpers.

76. Un étranger arrivant dans une ville ou un village doit remettre à son hôte tout ce qu'il a, pour que celui-ci le lui garde. Lorsqu'il redemande à l'hôte ses effets, s'il en manque, ce dernier paiera tout. Le territoire d'une ville et ses environs doivent payer tout ce qui y est volé.

77. Les églises orthodoxes ne doivent pas être démolies par les troupes. Les soldats ne doivent pas se disputer, un tiers ne doit pas aider deux soldats se disputant et se battant; celui qui aide ainsi aura les deux mains coupées.

78. Si quelqu'un achète ce qui a été volé à l'étranger, et qu'il se trouve que cela ait été pris dans nos domaines, ni lui ni un étranger n'aura pas le droit de l'acheter. Si quelqu'un prétend faussement qu'une chose est à lui, mais que les détenteurs se légitiment par un écrit conformément à la loi, il n'aura rien, et l'autre gardera ce qu'il a.

79. Tout ambassadeur étranger recevra les honneurs qui lui sont dus; on lui donnera à chaque village le nécessaire pour son dîner et son souper.

80. Quand le tzar donne à quelqu'un un bien-fonds ou un village avec une terre, il paiera au logothète 30 perpers pour le diplôme, et 6 perpers à l'écrivain.

81. Aucun decret impérial ne sera violé; qu'il soit porté à l'impératrice, au kral ou aux petits ou grands nobles, ou à tout autre personnage, tout le monde doit s'y conformer. S'il ne peut pas être exécuté tout de suite, le temps nécessaire sera accordé pour cela.

82. Quant aux paysans seigneuriaux, aucun seigneur n'a le droit de faire quelque chose en dehors de l'ordonnance. excepté ce que le tzar a prononcé et confirmé. Le paysan lui travaillera deux jours la semaine; s'il lui est commandé quelque chose contre les décrêts, le tzar ordonne que l'ouvrier ne disputera pas avec son maître, avec le noble ou l'église; mais si on est injuste envers lui, personne ne doit l'empêcher de se plaindre aux juges impériaux, Ceux-ci doivent lui rendre la justice d'après la loi, et si l'ouvrier gagne le procès contre son maître, le juge demandera à celui-ci une caution qu'il contentera son ouvrier dans un certain terme, et le maître n'aura pas le droit de lui faire aucun mal.

83. Personne, qu'il soit de l'église ou un noble, ne doit enlever

un ouvrage à un homme sans une décision des juges impériaux; c'est l'ordre strict du tzar.

84. Si quelqu'un ayant reçu du tzar des terres ou des villes se trouve compromis dans une trahison ou une infidélité, ou s'il fait la moindre chose contre les volontés du tzar, par exemple, s'il pille une contrée ou un village ou quelqu'un, il perdra sa seigneurie, il paiera tout, il perdra la vie, et sera réduit à la mendicité (1).

85. Un voleur entrant sur le territoire d'un commandant des frontières, s'il peut retourner chez lui avec sa proie, le commandant paiera le vol sept fois.

86. Si un noble ou tout autre homme se trouve quelque part comme voyageur, et que quelqu'un, et même un employé du tzar, engage le pays ou les environs à s'emparer de sa terre, de sa maison ou de sa fortune, il sera traité comme toute personne infidèle envers le tzar.

87. Des brigands ou des voleurs ne doivent se trouver nulle part. Les endroits ou les villages où on en prendra, ou bien dans lesquels on apprendra qu'il s'en est introduit, seront pillés et les habitants disséminés. Les brigands et les voleurs seront pendus, le seigneur du village sera emmené garrotté au tribunal du tzar, et paiera tout le dommage occasionné. De même seront punis les knes, les *staraschine* ou anciens, et les autres notables des contrées où de tels méfaits auront lieu. Quand les notables l'auront annoncé à leurs seigneurs, et que ceux-ci n'y auront pas fait attention, ces derniers seront mis à mort comme les voleurs. Si quelqu'un accuse un individu comme brigand ou voleur devant le juge, sans qu'il y ait de preuves convaincantes, il devra retirer, devant la porte de l'église, du feu le fer destiné à cet usage par le tzar, et le poser sur la table sacrée.

88. Quand les juges du tzar ont adressé à quelqu'un un écrit concernant un fait quelconque, tel qu'un vol, ou un brigandage, ou toute autre affaire juridique, celui qui n'obéit pas à cette injonction, qu'il soit de l'église ou noble, sera considéré comme désobéissant au tzar même.

89. Il y aura désormais décision juridique et séquestre pour de petites et de grandes affaires. Il y aura vingt-quatre juges nobles; pour de plus petites affaires, douze juges, et pour de très minimes,

(1) Le prince Milosch a suivi cette loi à la lettre. (*Voyez* vol. III, pag. 280.)

six. Ces juges iront d'abord à l'église, avec leurs habits de cérémonie, pour y prêter serment; et après cela, leurs jugements et décisions recevront toute créance. Les grands commandants doivent avoir plus de pouvoir, et les juges moins; d'autres gens ne doivent pas faire des complots contre eux, ni contre ce qui est ordonné par les commandants.

90. Les envoyés du tzar ou des juges ne doivent nullement aller sans acte impérial dans les maisons, excepté où on les envoie avec des lettres de juges; car ils ne doivent rien faire que ce qui leur est commandé dans ces lettres.

91. Si les marchands voyageant de nuit ne sont pas reçus par le noble ou le seigneur du village, ils camperont près du village, d'après la loi du tzar. Si un voyageur gâte quelque chose, le seigneur du village paiera le dégât, parce qu'il ne l'aura pas reçu dans les maisons (1).

92. Quand un voyageur, un marchand, un moine ou un curé est volé ou attaqué par des voleurs, il s'adressera au tzar pour se faire rendre ce qu'on lui a volé; le tzar fera arrêter les commandants du pays où ce méfait a eu lieu, et ces derniers feront arrêter les gardes et les voleurs. Chaque voyageur ou négociant doit aller au commandant des postes, pour qu'il ait à l'accompagner et le faire remettre d'un poste à un autre (mode encore en usage). Si quelque chose de leur bagage manque, et que des gens dignes de foi l'assurent, cela sera payé.

93. Quand le juge décide quelque chose, et que l'avocat (que chacun peut appeler à sa guise) comparaît, ce dernier n'aura pas le droit de parler d'autre chose, ni de calomnier les autres avocats. Tout juge qui a prononcé couchera par écrit sa décision, en gardera copie, et en donnera un exemplaire à la partie en cause. Le juge enverra des personnes fidèles, probes et dignes de foi, comme envoyés et avocats, au tribunal du tzar; ce qu'ils auront dit dès le prime abord sera cru, et on en déduira la sentence judiciaire, tandis qu'on ne fera pas attention à ce qui sera dit ensuite.

94. On arrachera les yeux et coupera la main aux ivrognes qui font du tapage, attaquent, battent ou font saigner quelqu'un sans le

(1) Cette loi, très sage, indique clairement que l'état du pays, surtout en Albanie, était comme aujourd'hui.

tuer. Un ivrogne qui frappe, ou fait tomber le chapeau ou le soulier, ou qui prend quelque chose, que ce soit une arme ou toute autre chose, ou qui insulte ou frappe avec la main sans faire saigner, sera arrêté dès qu'il sera revenu à lui, et recevra cent coups avec des baguettes doubles. De plus il restera douze jours en prison, et, à sa sortie, il recevra encore la même dose de coups (1), et paiera 40 perpers.

95. Un faux monnayeur dans une ville ou un village sera brûlé; et l'endroit où il habitait paiera une amende fixée par les juges du tzar. S'il était dans un village, ce dernier sera de plus pillé et détruit.

96. Le juste tzar prononce, et les saintes synodes ont ordonné que celui qui a commerce honteux avec le bétail perdra ses parties génitales. D'après la décision des saintes synodes, l'homme et la bête seront brûlés (2).

97. Ceux qui mangent et boivent avec des hérétiques seront soumis à une pénitence, comme l'ordonne l'église catholique et apostolique d'Orient; mais les canons ne défendent pas cela aux prisonniers et aux ambassadeurs.

98. Celui qui arrive armé dans un village ou une maison sera exécuté par le glaive; s'il jette des pierres dans une maison, et enfonce le toit couvert de tuiles ou d'autre chose, il paiera 100 perpers pour une première fois, s'il l'a fait exprès, et 300 s'il l'a fait deux à trois fois. S'il enfonce la porte, s'introduit dans une maison et pille, il aura les mains coupées, et paiera le dommage; dût-il même être un envoyé du tribunal, il ne doit pas se permettre de pareilles choses.

99. Quand le magistrat vend quelque chose pour une créance communale ou pour toute autre raison, et que la vente se fait en public dans une ville ou une assemblée, le magistrat ou envoyé vendant ne doit rien acheter, les autres doivent estimer et acheter comme ils l'entendent.

100. La loi défend que personne ne s'avise d'épouser une veuve encore en jugement ou peu après la mort de son mari; si une telle femme osait épouser un homme pendant son deuil, il est nécessaire;

(1) Cette singulière espèce de législation est encore en vigueur en Hongrie et en Autriche.

(2) On voit que ce vice incompréhensible existait déjà alors, lorsque les Turcs n'étaient pas encore dans ce pays, il ne faut donc pas les en rendre responsables.

et même décent pour l'individu qui doit être son mari de ne pas se marier avec une femme qui, après la mort de son premier mari, n'a pas attendu quelque temps en son honneur.

101. Que ce soit une créance impériale ou synodale, un créancier ne doit pas attaquer la veuve malheureuse ou l'orphelin avant quinze jours jusqu'à ce que le temps du deuil soit passé; celui qui n'observe pas cela et tourmente des malheureux, paiera, comme violateur de la loi, ce qu'il aura donné.

102. Celui qui rassemble un corps de troupes contre le tzar mourra par le glaive. Si quelqu'un trouve dans une lettre cachetée du bavardage inutile contre le tzar, et qu'au lieu de la brûler il la lise devant d'autres personnes, lui et celui qui a écrit seront soumis à la même peine (1).

103. Quand un soldat est occupé à la guerre, d'après les ordres du tzar, sa femme doit l'attendre dix ans jusqu'à ce qu'elle obtienne des nouvelles écrites par quelqu'un; elle ne doit pas se marier tant qu'elle n'a pas la certitude de la mort de son mari. Lorsqu'elle l'a acquise, elle doit attendre encore un an avant de se marier. — Quand une femme ne peut certifier la mort de son mari par des attestations écrites et qu'elle se marie avec un autre soldat, ils seront séparés comme adultères. Si le premier mari revient, il peut reprendre sa femme. S'il est fait prisonnier, la femme doit aussi l'attendre; mais si elle s'unit à autre homme et que son véritable mari revienne, il a le droit de reprendre sa femme : car une loi dit, la femme doit attendre cinq ans son mari dans l'esclavage, et elle peut se marier si elle n'a rien entendu de lui pendant cet intervalle de temps.

104. Celui qui viole une vierge, dit la loi de la sainte Église orientale, que ce soit avec violence ou par ruse, aura le nez coupé, et la fille recevra le tiers de sa fortune. — Si le fait a eu lieu avec son consentement, mais sans que les parents le sachent, aussitôt que ceux-ci le sauront, le mariage sera conclu si l'homme veut la prendre pour sa femme, et si les parents y consentent. — Ce consentement n'étant pas donné, si le violateur est riche, il donnera une livre d'or à la fille; s'il est très pauvre, il aura le nez coupé et sera réduit à la misère, et s'il n'est pas fort pauvre, il donnera une demi-livre d'or

(1) Cette loi sévère montre que l'empire du tzar Douschan avait assez d'ennemis, probablement Grecs et Albanais, et n'était pas établi sur des bases solides, comme la suite l'a prouvé.

et sera exilé. Si quelqu'un a violé une fille ayant moins de treize ans, si les parents ne veulent rompre un tel lien, ils devront attendre le temps du mariage; mais s'ils veulent le rompre, cela aura lieu, et le violateur donnera à la fille le tiers de sa fortune.

105. L'adultère avec le consentement de la femme d'un autre, s'il est marié, paiera 100 perpers, parce qu'il couvre de honte son semblable, et la femme sera punie et tourmentée corporellement. S'il n'est pas marié, il paiera 50 perpers, et la femme portera toute la peine; car elle n'est autre chose qu'une fille publique, et son mari ne devra pas la recevoir chez lui. Si c'est une veuve et qu'elle ait consenti à ce méfait, tous les deux doivent être exposés à l'animadversion publique; mais si l'homme a employé la force, il paiera 500 perpers et recevra la bastonnade.

APPENDICES.

APPENDICE PREMIER.

Manière de voyager en Turquie.

Il est d'usage en Turquie que les paysans, les marchands et les pèlerins voyagent plusieurs ensemble en caravanes (t. et s. *Kervan*, a. *Schokheri*). Les gens aisés, les autorités du pays ont avec eux un ou plusieurs domestiques, parce que leur entretien est infiniment moins coûteux que chez nous, et qu'en général le même train de ménage entraîne ordinairement en Turquie un plus grand nombre de domestiques qu'en Europe. Ainsi si on a plusieurs chevaux de bagage (*Seisana*), il faut calculer un domestique (s. *Komordjia*) pour conduire et soigner chaque paire de chevaux. En Turquie la nourriture journalière d'un cheval coûte 1 fr. 20 c., excepté dans les localités où l'orge se paie de 25 à 40 paras.

Si on n'a pas l'économie d'avoir ses chevaux, on voyage avec ceux de la poste ou du *Menzil* (s. *Poschta*), ou bien on en loue à des conducteurs de chevaux, les *Kiradgis* des Turcs et des Slaves, les *Agoiati* des Albanais et les *Augogiate* des Grecs. Dans le premier cas, on est obligé de suivre certaines routes, et de faire même quelquefois des détours; mais ce qu'il y a de plus ennuyeux, c'est qu'on ne peut pas aller où l'on veut, et si on quitte la poste pour prendre le *Kiradgi*, on a des difficultés ou moins des formalités à remplir à un chef-lieu pour pouvoir reprendre des chevaux de poste.

Cette répugnance des maîtres de poste (t., a. *Menzildgi*, s. *Poschtar*) à servir les voyageurs (1) s'explique par le taux bas de la taxe de la poste, de manière qu'il est toujours plus économique de la prendre que de louer des chevaux, surtout dans un pays, comme par exemple en Albanie, où les chevaux de bât sont toujours en réquisition pour le transport des marchandises.

(1) T. *Yoldjou*, s. *Poutnik*, a. *Oudetar*, v. *Kaletorindouse*, g. *Odoiporos*.

Il faut avoir sa selle, si on ne veut pas employer les selles turques; il faut l'importer de l'étranger, car on n'en trouve à vendre en Turquie qu'à Boukarest et à Pera. (*Voy.* vol. III, p. 90.)

Nous avons donné sous l'article de la poste aux chevaux tous les détails sur cette administration, et la manière de s'en servir. (*Voy.* vol. III, p. 383.) Il ne nous reste donc qu'à parler des voyages avec les *Kiradgis*.

Les voyages en *caravanes* (*beraber* ensemble) ou avec des chevaux de louage ont le désavantage qu'on va assez lentement et dans de très mauvais chemins, il y a même à cet égard une différence d'un tiers entre la marche au pas d'une caravane, et celle des chevaux de poste. D'ailleurs, on est obligé de ménager les bêtes du *Kiradgi*, tandis qu'on peut faire ce qu'on veut avec celles de la poste. D'une autre part, si on désire connaître bien le pays, les *Kiradgis* allant partout sont les meilleurs guides. Ils sont même alors infiniment préférables aux Tatares, et dans les contrées anti-turques, comme en Albanie, leur société est une garde plus sûre que tous les *Kavas* de la Turquie. Néanmoins dans les plus mauvais pays albanais, un chef de famille, un *Pliak* (ancien) reste toujours le meilleur *Jasakdgi*, ou protecteur du voyageur.

Le *Kiradgi* ne répugne pas de parcourir des routes de traverse, tandis que les Tatares, comme nos voiturins, n'aiment guère sortir de leurs routes postales, et élèvent souvent de prétendues difficultés. S'ils ne peuvent convaincre leur monde, ils tâchent d'arriver à leur fin, en prétextant la présence de *Haidoukes*.

Un inconvénient des *Kiradgis*, c'est qu'ils n'ont en général que des bâts de bois avec des étriers en corde, et presque jamais de selles, de manière que le voyageur est obligé d'avoir ses selles. Or, il n'y a guère que les domestiques soignant les chevaux, les *Seis*, qui se contentent d'un bât de bois, sur lequel ils mettent une couverture; les autres d'un ordre plus relevé exigent des selles turques.

Les *Kiradgis* n'étant pas aux ordres du voyageur comme les postillons, ne sont pas toujours si polis, et ne se laissent pas maltraiter ou injurier par les Tatares; mais on rencontre aussi parmi eux bien de braves gens. Ces pauvres hommes suivent le plus souvent à pied (1), et ne se perchent tant bien que mal sur un de leurs chevaux les moins chargés que rarement, lorsqu'ils sont bien fatigués. Quand ils conduisent des voyageurs ayant leurs selles, cette monture leur est fournie par le cheval sur lequel ils amoncèlent les bâts des chevaux prêtés. Cependant dans de grandes caravanes, ils ont quelquefois aussi leur cheval, qui s'appelle alors en serbe *Jalitza*.

---

(1) T. *Ayak*, s. *Peschak*, a. *Mpékëmpé*, g. *Pezos*.

Les kiradgis n'ont guère de fouet, ils se contentent d'une badine, ou n'ont rien à la main ; mais ils ne cessent de diriger de la voix leurs chevaux. Du reste, la régularité de la marche dépend en grande partie de celle de la bête en tête de la colonne. Cette dernière ne porte pas en général de grelots ou de clochettes, comme dans le Piémont et en Espagne. Dans des routes souvent boisées ou difficiles, la tâche du kiradgi devient très fatigante par ses courses çà et là pour ramener ses bêtes dans la bonne voie.

Les kiradgis font au moins journellement leurs 8 l. à pied, et sont habillés souvent bien légèrement, malgré le froid et le mauvais temps. Nous en avons vu dans la Haute et Basse-Albanie faire des voyages sans bas, à pieds nus (s. *Bos*), ou en gros souliers ferrés ne tenant pas aux pieds, leur *Koupoutza*.

Les courses avec les kiradgis reviennent un peu plus cher que celles avec la poste, surtout si on parcourt une route où le kiradgi ne peut pas espérer de transport de marchandises pour son retour. Sous ce rapport, malgré leur aspect assez misérable, ces hommes sont le plus souvent de véritables marchands qui commencent ainsi leur carrière. En effet, s'ils ne trouvent pas de retour, ils achètent avec leur argent, en tout ou en partie, des objets bon marché dans un lieu pour les revendre avec profit dans tel autre. D'ailleurs, ils n'ont pas ainsi à craindre que les voleurs leur prennent leur argent, ce qui pourrait arriver s'ils retournaient par la même route à vide, les brigands devant alors leur supposer de l'argent. Avec leur vie toujours en plein air et leur habitude de voyager souvent de nuit, et de préférer par économie les bivouacs dans quelque lieu que ce soit aux auberges, on comprend que de tous les voyageurs de la Turquie, ce sont ceux qui peuvent donner le plus de prise aux voleurs.

Une caravane peut voyager à très bas prix avec des kiradgis, quand elle reste sur les grandes routes de commerce où ceux-ci peuvent espérer un retour. Ainsi, en 1839, nous rencontrâmes à Mitrovitza des pèlerins turcs qui allaient de Salonique à Serajevo avec des chevaux de kiradgis, à raison de 120 p. (30 fr.) par cheval, sans la nourriture de ces derniers. Les kiradgis récupéraient ce bas prix sur le grand nombre de pèlerins : ce voyage leur rendait 1,000 p. ; ils ne donnaient que rarement l'orge à leurs bêtes, et les mettaient paître gratis sur des pâturages, au lieu d'acheter du foin.

En général, leur système économique est de ne faire entrer leurs bêtes dans les écuries des auberges que dans le gros de l'hiver, ou dans les villes en été. A la campagne, ils les mettent simplement sur le pâturage, et se couchent à côté d'elles en les attachant avec des cordes (*Pajban*) ou sans les lier. Nous en avons vu aller coucher de-

hors malgré la pluie et malgré un froid de 2° sous zéro, et n'avoir pour se couvrir que leur *Strouka* ou même seulement leur veste grossière (*Gouniatz*).

Les *Kiradgis* de caravane portent le plus souvent avec eux quelques longs bâtons pour tendre le soir la toile dans laquelle ils donnent l'orge et le foin à leurs chevaux. Les *Surudgis* ou postillons n'emploient à cet effet que des petits sacs de poils de chèvre (*Torba*).

Les kiradgis sont en très grande partie des chrétiens, surtout des Valaques ou Zinzares, dans l'Albanie méridionale, la Thessalie et la Macédoine transaxienne; des Serbes albanais ou bosniaques, dans l'Albanie septentrionale; des Bosniaques serbes, dans la Bosnie et l'Herzegovine; des Bulgares, en Bulgarie et dans la Thrace. Ces gens retournent presque tous dans leur patrie lorsqu'ils se sont acquis quelque argent. Les Valaques ont surtout cette habitude, et deviennent quelquefois par la suite de gros marchands. Les kiradgis les plus renommés sont ceux de Metzovo en Albanie, de Vanitchès en Macédoine, de Klisoura près de Castoria, de Senitza en Bosnie, et, en général, de la Bosnie méridionale et de l'Herzegovine.

Pour voyager en Turquie, il faut se pourvoir d'un *Teskere* ou très petit passeport, dans lequel les noms des voyageurs et leur destination sont spécifiés. Jusqu'ici on n'a pas encore adopté l'usage européen d'appendre au passeport le signalement du porteur. Les paschas peuvent donner aux voyageurs un passeport d'un ordre plus relevé, un *Bouyourdi* (*S. Boujrountia*), écrit en petite écriture turque, *Divani*. Il leur est même permis d'y spécifier qu'il sera accordé aux voyageurs un logement particulier, et que toutes facilités leur seront offertes pour leur voyage. Si on obtient un pareil *Bouyourdi* d'un visir ou pascha à trois queues, et qu'on ait un Tatare avec soi, c'est, en temps ordinaire, comme si on avait un *Firman* (*Ferman*) de la Porte, quoique, dans le fait, les visirs n'ont rien à commander aux paschas qui ne leur sont pas subordonnés.

Le *Firman*, au contraire, est un ordre du gouvernement central à tous ses hauts et bas employés, et il porte seul le chiffre du sultan; aussi, il ne s'obtient qu'à Constantinople par le moyen des ambassades étrangères, et coûte 45 p. (entre 13 et 14 fr.), plus un pourboire au drogueman d'ambassade. Ce grand firman consiste en une grande feuille, avec le chiffre du sultan en tête. Ses termes et sa valeur sont variés suivant les individus. Ainsi, à l'ordinaire, les firmans spécifient seulement qu'aucune autorité quelconque ne doit opposer d'obstacle au voyage du porteur; qu'on doit, au contraire, l'aider efficacement et le protéger au besoin. D'autres firmans ordonnent qu'on fournisse des logements particuliers aux voyageurs partout où

ils le désireront, et rarement les paschas y sont tenus à faire accueil aux étrangers ou au moins à leur donner le *Taim*, c'est-à dire à leur envoyer à dîner, à nourrir leurs chevaux avec les approvisionnements de leur propre écurie, ou par voie de réquisition dans les villages, à leur fournir des chevaux de poste gratis, au moins pour la première station ; à les faire escorter, etc.

Lorsqu'on a un firman, on voyage ordinairement avec un Tatare; néanmoins on peut être porteur d'un bouyourdi ou d'un firman sans avoir de courrier avec soi. Nous devons cependant faire observer que, la première coutume prévalant et étant adoptée pour tous les voyages des grands seigneurs, il en résulte que l'étranger avec firman et sans Tatare sera moins respecté que s'il en avait. On pensera qu'il a manqué à l'étiquette ou qu'il économise, et il rentre ainsi presque dans la classe des marchands, bien moins respectée par les paschas que les étrangers voyageant pour leur plaisir.

Les Tatares (*Tatar*) forment une corporation, et leurs noms sont inscrits dans un livre particulier à Constantinople. Près de chaque pascha, il y a un certain nombre de courriers qui sont sous les ordres d'un chef, le *Tataragha* ou *Tataraghassi*, ordinairement un ancien Tatare. Chaque consulat ou ambassade étrangère en Turquie a aussi quelques courriers semblables à son service.

Plus le pascha est élevé en grade, plus ses Tatares inspirent de confiance et de respect à la population et aux paschas dont on parcourt les gouvernements. Les Tatares eux-mêmes savent fort bien, s'ils appartiennent à des visirs, rappeler tout de suite qu'ils ne sont pas des courriers ordinaires, mais des Tatares du divan (*Divanski Tatar*). Chaque pascha a des Tatares à lui et des Tatares de son paschalik ou du gouvernement.

Le *Tataragha* prend des jeunes gens de bonne volonté et les dresse. A l'ordinaire, avant d'entrer en activité de service, ils sont obligés de servir pendant deux ans comme domestiques dans la maison des tatares ou le *Tatarhan*. Dans chaque chef-lieu ou résidence de pascha, il y a une semblable maison où les courriers en passage peuvent loger au besoin. A Constantinople, le Tatarhan est naturellement très vaste.

Le *Tataragha* reçoit une gratification assez forte pour chaque Tatare qu'il accorde à un voyageur. Elle s'élève environ à 400 p. ou à 100 fr. pour un seul voyageur, et cela devient un peu plus coûteux si on est plusieurs. Il en est naturellement de même pour le prix d'un Tatare, qui peut doubler si on est quatre ou cinq voyageurs; mais les prix varient beaucoup suivant qu'on peut soi-même les établir ou qu'on a besoin d'un tiers. Dans ce dernier cas, ce tiers reçoit un pour-boire de 20, 30 à 50 fr., suivant la longueur du voyage ; et il

arrive aussi qu'il est assez déshonnête pour forcer le Tatare à lui décompter une certaine somme de ce qui lui reviendra. Ces genres de tripotage sont fort à l'ordre du jour en Turquie parmi les droguemans grecs ou arméniens. L'étranger qui ne sait pas le turc en est toujours la dupe quoi qu'il fasse, car le Tatare ainsi plumé se croira en droit de se récupérer d'une autre manière.

Les Tatares sont honorés du titre d'*Effendi* ou monsieur, et la politesse veut, lorsqu'on est content, de les appeler *Tatara* (abréviation de *Tataragha*) en leur adressant la parole. Ils sont très flattés des égards qu'on leur témoigne, et sont en général des hommes précieux par leurs connaissances sur toute la Turquie. La plupart savent un peu lire ou même écrire une des espèces d'écritures turques, et on rencontre de temps à autre des *Ayans* qui ont commencé leur carrière par être courriers.

Il y a peu de courriers qui sachent plusieurs langues, parce que ce sont la plupart des Turcs asiatiques; mais ceux qui sont des musulmans nés dans la Turquie d'Europe parlent toujours, outre le turc, au moins une des autres langues de la Turquie. Ce sont donc ces sortes de Tatares qu'il faut rechercher. Quant aux Tatares du prince serbe, il n'en a que pour son service, et dût-il même en céder à un voyageur, un pareil compagnon ne serait nullement à souhaiter dans une bonne partie de la Turquie. Il pourrait tout au plus convenir pour le voyage de Belgrade à Constantinople.

Les négociants munis de *Bouyourdi*, et appelés à voyager avec des convois de marchandises, prennent souvent des Tatares, et choisissent plutôt des Tatares hors d'emploi qu'en activité, afin de s'en tirer à meilleur marché. Leur prix est alors d'environ 20 piast. ou 5 fr. par jour. Les autres Tatares se font payer en général 25 p. par jour, non compris les frais de poste pour leur cheval et la nourriture. On conclut bien quelquefois des accords pour n'avoir pas à payer la table du courrier; mais ce ne sont que des gens étrangers aux usages turcs qui entrent dans de tels détails, car la sobriété des Ottomans réduit ce surcroît de dépense à peu de chose, à moins que le courrier ne soit grand buveur d'eau-de-vie. D'ailleurs, malgré les clauses du contrat, on ne peut s'empêcher de supporter quelquefois cette dépense dans des repas faits en commun.

Il arrive le plus souvent qu'on conclut un accord pour un voyage; ainsi on fixera un tant pour aller de Routschouk, de Belgrade, de Scutari ou de Janina à Constantinople. Ces arrangements, bons pour des courriers et des négociants, ont le désagrément qu'on ne peut guère modérer le galop de son Tatare, qui regarde cette espèce de voyage sous le même point de vue que le transport d'une dépêche. Si on veut le forcer à aller très doucement, il pourrait prétendre que

l'accord est annulé par cela seul qu'on ne l'a pas averti d'avance qu'on ne voulait pas voyager vite. Aussi le prix de ce genre d'accord se règle sur le pied d'une course de courrier Ainsi de Belgrade à Constantinople, par exemple, ce sera pour le moins 2,500 p., parce que le courrier compte l'allée et la venue ; or un courrier extraordinaire, allant avec célérité, demande jusqu'à 5,000 p. pour faire ce trajet, et revenir avec la réponse en huit ou dix jours.

Lorsqu'on veut renvoyer son Tatare, il faut lui payer son retour jusqu'à l'endroit où on l'a pris, sur le pied ordinaire du prix des courriers. Il faut donc arranger par économie son voyage, si on peut, de manière à revenir à l'endroit ou près la ville d'où on est parti. Le courrier calculant ce désavantage d'être ramené chez lui, plutôt que d'y retourner seul, il peut arriver qu'il prenne prétexte de quelque désaccord entre lui et le voyageur pour souhaiter d'être renvoyé. Dans ce cas, rien de plus efficace qne de ne pas faire attention à ces petites ruses, et de se plaindre à l'autorité, au cas qu'on sache parler le turc, et que le courrier devienne désagréable. En le ramenant chez lui, on tiendra aussi davantage en respect le plus malicieux garnement, car il aura toujours devant lui la perspective du châtiment qu'il ne peut éviter. Dans le cas contraire, si on veut se plaindre réellement de son guide, il faut faire passer ses remontrances à la Porte par les ambassades et les consulats. Le résultat en est alors plus ou moins manqué, parce qu'on n'est plus sur les lieux prêt à confondre le mensonge.

Du reste, les Tatares offrent toute sûreté pour le voyageur, puisqu'ils sont obligés, sous peine de mort, de le ramener vivant ou d'apporter avec lui les attestations écrites les plus irrévocables de sa mort accidentelle ou naturelle. Ils sont tenus aussi à le défendre de leur personne contre toute attaque, et ils ne peuvent céder qu'au nombre des assaillants.

Ils se procurent le permis pour prendre les chevaux de poste au cas que l'étranger n'ait pas ses propres chevaux. Ils veillent à l'état des harnais et des bâts, et surtout à ce que les charges soient bien placées sur les chevaux. Ils mettent eux-mêmes la main à ce travail difficile pour les premiers jours d'un voyage, lorsqu'on ne connaît pas encore bien le poids respectif des paquets, et que les cordes ne sont pas encore étirées. Avec des cordes armées à leur bout de crochets de fer, on simplifierait et accélèrerait peut-être cette opération, de fixer des bagages en équilibre sur les deux côtés d'un bât. Si, en route, l'équilibre paraît manquer, le Tatare fait ajouter d'un côté ou de l'autre quelques pierres dans un des sacs de crin dans lesquels les chevaux mangent l'avoine. A l'arrivée dans les auberges, ils aident à décharger; ils font nettoyer les chambres; ils préparent le lieu où le

voyageur pourra s'asseoir. Quoique nullement tenus à faire la cuisine de leurs voyageurs, ils ont cependant quelquefois la complaisance de se charger de ce service gratuitement et sans se faire prier, lorsqu'ils ont ce talent, qu'il manque de cuisinier, ou qu'ils ont pris en affection l'étranger. Dans ce dernier cas, on ne peut vraiment trop payer les agréments qu'un Tatare ajoute ainsi à un voyage. D'un autre côté, maint Tatare ne fera que sa cuisine, et ne s'embarrassera que peu du dîner de ses voyageurs, s'il n'en est pas choyé.

Dans les villes, ils accompagnent l'étranger chez les autorités, ou se chargent de l'exhibition des passe-ports. Pour les avoir toujours sous la main, ils les portent dans une espèce de petite giberne en cuir (s. *Tchemer*) pendue à leur cou. Le caractère d'un Tatare est si sacré en Turquie, que personne n'oserait jamais toucher à une de ces gibernes, qui restent pendues dans la première chambre venue.

Lorsque le firman ou le *Bouyourdi* spécifie que le voyageur peut avoir partout un logement, il est d'usage d'aller avec le Tatare tout droit chez les paschas ou les ayans dans les villes, ou chez les agas ou *Soubaschis* ou *Malbaschis* dans les villages. Le Tatare expose l'affaire en deux mots dans le konak au *Kiaya* du pascha, ou rarement au pascha même, tandis que l'étranger attend devant le palais avec sa caravane Quelquefois le pascha ou l'ayan désire voir tout de suite le voyageur; mais le plus souvent cette visite n'a lieu qu'après qu'on est établi dans son logement. Lorsque la demande du courrier est accordée, on est conduit dans une maison par un homme du pascha, ou le chrétien qui, dans la ville, a l'office de distribuer à tour de rôle parmi ses coreligionnaires les personnes que le pascha ordonne de loger, et qui sont appelées *Mousafir*.

Quelquefois on est obligé d'attendre une demi-heure ou une heure sur la rue ou dans le divan des autorités, parce que le distributeur des logements demeure quelquefois loin, ou parce que les logements sont rares, ou qu'on cherche à procurer ce qu'il y a de plus convenable. En général, un pour-boire de 2 1/2 à 5 p. est dû à ces procureurs de logements ou aux soubaschis; mais, dans les villes à visir, si le logis a été procuré par un *Kavas*, le moins est 5 p., et si on est plusieurs, on donne jusqu'à 20 p.

Ces arrivées subites dérangent souvent les pauvres *Rayas* forcés de vous loger; en temps de peste surtout, on est obligé d'apaiser les jérémiades des femmes, ou même d'entrer en longs pourparlers avant d'obtenir enfin l'entrée de leurs maisons ou un local convenable à la place du chenil où l'on veut se débarrasser de ses hôtes malencontreux. Cependant, en général, la bonne humeur de ces pauvres gens revient bientôt, lorsqu'ils entrevoient la perspective certaine d'un petit pour-boire. Ils craignent toujours qu'on ne fasse comme certains

Turcs, qui, logés par l'autorité, se gobergent aux frais des propriétaires, et s'en vont en ne payant rien ou fort peu de chose.

On s'établit, en général, dans la meilleure salle de la maison où on est reçu, et on emploie les gens de la maison à nettoyer la chambre (t. *Supurmek*, s. *Schistiti sobou*); à couvrir le plancher de tapis (s. *Zastrirasti sobou*), et le divan d'un tapis plus fin, nommé *Sertzada*, s'il y en a dans la maison; puis on se fait chercher les objets nécessaires, et préparer le dîner. Il ne faut pas trop s'inquiéter de leurs lamentations, car on se rabaisse aux yeux des Turcs, et on rencontre quelquefois des rayas, et surtout des Grecs, qui savent fort bien vous vexer en désertant leur maison et laissant l'étranger privé de toutes les informations nécessaires pour se procurer sa nourriture. Il y en a même dans les grandes villes qui font une différence entre l'ordre de loger et celui de loger et nourrir un étranger, même payant sa dépense : dans le premier cas, le voyageur peut être abandonné par son hôte de la manière la plus désagréable, comme cela nous arriva à Monastir.

Dans la campagne, le Tatare s'arroge le droit de choisir l'habitation la plus convenable. Une fois qu'il a parlé au *Soubaschi* ou *Sabit*, il ne s'inquiète plus des objections des rayas, et s'établit même dans les maisons en l'absence des propriétaires (1). S'ils l'ennuient trop, il les menace de son fouet, ou leur distribue même quelques coups, prêt à les traiter avec douceur lorsqu'ils savent se mettre de bon gré à leur place.

Ce droit de logement paraît si désagréable, que l'abolition de ce grief serait un acte de haute politique, en même temps qu'elle favoriserait l'établissement de nouvelles auberges et l'amélioration de plusieurs de celles qui existent.

Si l'endroit est un peu considérable, et si le firman du voyageur spécifie qu'on lui doit la nourriture et le logement, le chef de la communauté chrétienne met lui-même ses subordonnés en réquisition pour fournir à l'étranger ce qu'il faut pour ses chevaux, et commande son dîner dans une ou deux maisons suivant l'occurrence. Il

---

(1) Ainsi, en 1836, nous forçâmes la porte de l'auberge du meunier de Brniatz sur l'Ibar. Étant arrivés à la nuit close, nous étions d'autant plus étonnés de ne trouver personne, que des feux indiquaient çà et là au moins du monde dans la montagne. Aussi notre kavas se mit à crier à tue-tête : « Ibrahim, Ibrahim, si tu ne » reviens pas, on te coupera la tête. » Il croyait qu'il avait décampé de frayeur; mais personne n'arriva pour apaiser notre faim, et deux de nous furent obligés de se placer près des tonneaux d'eau-de-vie, pour empêcher nos gens de se griser complétement. Le lendemain se présenta un voisin, dont le courroux ne s'apaisa qu'au reçu de quelque argent pour l'aubergiste et après le dire du Tatare que nous étions des employés ou protégés du sultan (*Tzarski-Lioudi*).

arrive moins souvent qu'on nourrisse gratis les chevaux que les hommes.

La position des Européens est souvent pénible lorsqu'ils voyagent avec un Tatare, car ils sont obligés de fraterniser davantage avec ce dernier qu'avec les habitants chrétiens, et d'éviter d'avoir l'air de s'avilir aux yeux des musulmans par trop de condescendance pour des coreligionnaires. Au milieu d'une population chrétienne, on comprend que le Turc a senti la nécessité d'une stricte étiquette, afin qu'on ne perde jamais le respect qui lui est dû. Il s'ensuit qu'un Européen ne peut pas inviter à sa table ses hôtes, et que, même dans les villes, une invitation pareille au chef des chrétiens paraît quelquefois une offense faite aux Turcs. Il en résulte aussi qu'on ne peut que gratifier d'un peu d'eau-de-vie ses hôtes ou les anciens d'un village où le Tatare a fait une réquisition de grains pour les chevaux, ou de poulets, de lait, etc., pour la table du voyageur. Si on voulait payer en entier de semblables corvées imposées à un village; si on donnait même des pourboires considérables, on pourrait devenir suspect aux musulmans. Le meilleur, dans ces cas, est de laisser faire au Tatare ses distributions, ou de donner soi-même en cachette à la maîtresse du logis (b. *Boba*) ou aux enfants, et de demander à voir l'église grecque, s'il y en a, pour y déposer une modique offrande de 5 ou 10, ou 15 p., suivant les dépenses.

Nous ne pouvons passer sous silence que les voyageurs européens, ayant besoin pour leur repas de plus de choses que les habitants de la Turquie, il nous est arrivé d'entendre dans notre premier voyage des *Rayas* mécontents de leur pour-boire, s'écrier que les chrétiens catholiques étaient pires que les musulmans. Un peu de générosité évitera toujours de pareilles exclamations.

Il est bon d'employer quelquefois son Tatare pour le paiement des postes et le règlement des comptes d'auberge; car ils ne se gênent guère pour ramener à un prix modique certains comptes enflés de Zinzares ou de Grecs. Nous en avons vu achever le paiement avec une paire de soufflets administrés avec toute la gravité turque et reçus avec toute l'humilité apparente du raya courroucé. Si les Tatares ne se chargent pas de ces réductions de compte, on peut être sûr qu'ils sont de moitié dans la fourberie ou qu'ils ont peur, ce qui ne peut arriver que çà et là en Albanie. Ainsi à Gouzinie, notre Tatare était devenu si doux que nous fûmes indignement volés; car on nous fit payer même un *Yirmilouk* (5 fr.) pour notre chambre; tandis qu'en Turquie les aubergistes des hans ne connaissent pas cet article de recettes. Il n'y a que peu de grandes villes qui fassent exception à cette règle. M. Viquesnel voyant notre hôte arrêter mon cheval par la bride pour exiger ce que nous refusions de lui donner,

s'écria : « Nous irons nous plaindre à l'ayan. » Mais là-dessus le Boloubaschi de ce dernier repartit en souriant : « Croyez-vous donc » que vous êtes ici en Romélie? l'ayan ne peut rien ici. »

D'une autre part, il faut régler ses comptes tout de suite avec les courriers ; car, ne se notant rien, on peut être sujet à être trompé sans qu'ils le veuillent, ou au moins cela peut donner lieu à des discussions d'argent fort désagréables.

Quant à ces touristes qui ont eu quelquefois la bonhomie d'accorder à l'italienne avec les Tatares que ces derniers les nourriraient en route, parce qu'ils trouvaient cela plus commode; il est tout simple qu'il soient arrivés à la fin de leur voyage au galop sans n'avoir guère vu que du café, du fromage blanc, des oignons et du pain, les substances alimentaires d'un Tatare en service. Pour gagner aussi vite que possible son salaire, ce dernier aura pu encore épouvanter le voyageur de faux récits de voleurs, afin qu'il ne lui vienne aucune tentation d'aller lentement.

Les personnes qui voyagent en Turquie sans savoir aucune des langues de ce pays, sont à la merci de leurs Tatares ou de leurs droguemans. Ce n'est que bien rarement qu'elles ne sont pas alors trompées sur les comptes d'auberge ou de poste, sur les pour-boires, etc. Les aubergistes consentent à donner un tant, ce qu'on appelle un *Tschibouk*, aux Tatares et aux domestiques, et ils grossissent en conséquence le chiffre de leurs comptes. Heureusement les voyages en Turquie sont assez bon marché pour ne pas rendre extrêmement considérable ce surcroît de dépenses.

La plus désagréable particularité des Tatares, c'est que tous exigent qu'on leur paie d'avance une portion de la somme qui leur sera due le voyage fait. Comme ils ne sont pas toujours en service, ils sont très souvent endettés vis-à-vis du Tatar-agha, leur chef, ou du moins, s'ils sont mariés, il faut qu'ils laissent à leur famille de quoi subsister. Il en résulte que ce premier paiement fait, on se soumettrait à une assez grande perte d'argent si on voulait les renvoyer pour mauvaise conduite ou incompatibilité d'humeur peu de temps après les avoir pris.

Comme nos courriers, bien des Tatares ont du penchant pour la boisson ou pour les plaisirs sensuels, ou pour ces deux choses; mais ce n'est que le soir à la couchée qu'ils montrent leur intempérance ; leur sobriété et leur activité sont à l'ordinaire exemplaires le reste de la journée.

Un autre ennui difficile à prévenir dans un voyage de longue haleine, c'est que tous les Tatares sont habitués à acheter diverses marchandises dans les localités où elles sont meilleur marché que chez eux. Ainsi, un Tatare de Constantinople, de Bulgarie ou de

Servie, s'il touche Larisse, achètera de la soie, ne fût-ce que pour que sa femme en file des vêtements ou au moins des pendants de manches (*Latitze*); s'il va à Janina, il achètera du tabac à priser, etc. D'autres fois, ce sont de petits présents pour ses amis, ou des pipes pour les revendre. Or, ces objets augmentent le poids et le nombre des bagages. Pour éviter ces achats, il faut accorder avec son Tatare qu'on ne lui avancera aucun argent sur son gage pendant toute la route, si ce n'est ce qui est nécessaire pour l'achat de son tabac à fumer et ses petits besoins. Le meilleur parti est toujours de paraître n'avoir que juste avec soi l'argent nécessaire pour le voyage.

A l'instar de nos voiturins, beaucoup de Tatares sont fort enclins à admettre des compagnons de voyage, des Tatares cherchant du service, des militaires, etc.; ces gens, quelquefois utiles pour faire nombre dans de mauvais passages, deviennent une charge, car on ne peut faire autrement que de les nourrir. Vu les usages hospitaliers du pays, il faut un certain tact pour éviter cet écueil.

La *meilleure saison pour voyager en Turquie* est du mois de mai au commencement d'août; plus tard la chaleur devient si forte qu'on prend aisément la fièvre, surtout sur le littoral de la mer Égée et de la mer Adriatique. Au contraire, les mois de juillet, d'août, de septembre et d'octobre sont les meilleurs moments de l'année pour visiter la Bosnie et les hautes chaînes de la Turquie. Il faut donc disposer son voyage en conséquence, visiter Constantinople en mars et avril, le mot Athos, etc., en mai, pour se porter de là en Thessalie, en Macédoine, dans le Balkan, le Rhodope et la Haute-Albanie, et terminer par la Bosnie et la Haute-Servie. Les voyages en hiver en Turquie sont très pénibles, à cause de l'état des routes, de la fréquence des gués, des débordements des rivières, de la mauvaise construction des maisons, et du manque de poêles et de vitres aux fenêtres. Dans cette saison, on peut tout au plus visiter le littoral méridional.

Il est préférable de commencer son voyage à Belgrade, à Rout schouk, à Constantinople, à Salonique, à Janina ou à Athènes, parce qu'on trouve dans ces villes plus de facilités pour avoir des bons domestiques ainsi que des drogmans intelligents et sachant, à côté de quelques langues de Turquie, une langue européenne, c'est-à-dire l'italien, le français ou l'allemand. Belgrade ou Routschouk ont l'avantage sur les autres villes d'offrir de bons chevaux à plus bas prix qu'ailleurs

Quant au *choix des domestiques* (1) ou *drogmans*, nous ne con-

(1) T. *Khezmetkiar*, pron. *Husmedgiar*, s. v. *Slouga*, g. *Oiketès* ou *Doulos*.

seillerions pas les Valaques, à cause de leur caractère sournois, de leur incompatibilité d'humeur avec les Slaves et les musulmans, et de leur peu de connaissance de la Turquie. Nous ne voudrions pas non plus prendre un Grec ni même un Albanais, parce que nous craindrions leurs supercheries, leur morgue et surtout leur babil, quelquefois inconsidéré. Le Serbe, le Bosniaque ou le Bulgare nous paraissent infiniment préférables, parce qu'ils sont plus sobres de paroles, assez enclins à l'obéissance, bien au fait des usages turcs et s'accommodant bien avec la plus grande masse des habitants de la Turquie. S'ils ne fraternisent pas avec le Grec, ils savent lui en imposer, et ce n'est vraiment que dans la haute Albanie et dans l'Herzegovine, au voisinage des Monténégrins, que la compagnie d'un Serbe peut procurer des désagréments. Si les Bosniaques musulmans n'aiment pas les Serbes, au moins en temps ordinaire, ils ne vont pas pour cela entrer en querelle avec un domestique; mais dans la haute Albanie catholique, ou près du Montenegro, le Serbe est vraiment fort mal à son aise, témoin ces Malsores de Schalia qui disaient tout froidement à un de nos domestiques, chrétien grec de Bosnie: « Si nous savions que tu fusses Monténégrin, comme tes habits pourraient le faire croire, nous te couperions le cou, selon l'usage. » A Scutari, un pandoure serbe, qui nous servait de domestique en 1837, arriva un jour tout effaré, parce que, sur la place publique, on l'avait pris pour un Monténégrin, et on avait voulu le soumettre sans façon à l'*Adet*, la coutume.

La paie (t. et s. *Ailouk*, s. *Alvalouk*, s. *Plata*) est pour un garçon d'écurie de 10 à 12 florins par mois (25 à 30 fr.); pour un domestique un peu plus relevé de 12 à 14 florins; si un garçon d'écurie (t. s. *Seis*, g. *Seëzes*) a son propre cheval, la paie peut aller à 18 florins.

Quant à un *drogman* (1), c'est toujours une chose coûteuse, et on n'en trouve pas partout. C'est à Constantinople, Salonique, Andrinople, Athènes, Corfou et dans les grandes villes des rives du Danube et de l'Albanie, qu'il est le plus aisé d'en rencontrer; néanmoins ce n'est que dans les deux premières villes et à Athènes où il y a des gens qui ne font guère que ce métier.

Leur paie est, en général, au moins double de celle des domestiques ordinaires; mais souvent on est obligé d'en passer par des prix bien plus élevés, surtout si on les prend dans des villes de second ordre. Nous avons vu des gens qui demandaient jusqu'à 10 florins (25 fr.) par jour.

Il est bien rare de trouver de bons interprètes. En général, ils

(1) T. *Terdjiman*, s. *Tolmatsch*, a. v. *Telmatsch*, g. *Dragoumanos*.

sont ennuyés par les demandes des voyageurs, et s'en débarrassent en leur faisant mille contes pour n'avoir pas la peine de questionner les habitants; ce qui est surtout le cas si un drogman voyage dans un pays dont la nation ne fraternise pas avec la sienne, ou s'il ne veut pas être reconnu par son accent malgré son accoutrement. Il en est de même dans les pourparlers des voyageurs avec des habitants de la Turquie, et rien de plus risible que de voir plusieurs Européens n'ayant qu'un interprète. Ce malheureux est accablé alors si souvent de questions diverses, qu'à tout instant il fait des mensonges; au lieu de communiquer les demandes des étrangers, il s'écrie, comme l'a fort bien dit M. Urquhart : Ils sont fous, ou ils s'informent de choses inutiles. Si les étrangers pressent leur quidam sur la réponse faite, il s'en tire par une autre défaite, telle qu'ils ne veulent pas vous répondre ou ils ne vous comprennent pas. Enfin si quelquefois les drogmans disent aux Turcs des choses totalement différentes de celles qu'on leur confie, il ne faut pas toujours leur en vouloir, car plus d'un Européen fait des questions incompréhensibles, choquantes ou indiscrètes pour un oriental, ou du moins exprime ses désirs d'une manière totalement inconnue en Orient.

Lorsqu'on voyage en Turquie, il est d'usage d'emporter avec soi, comme dans le moyen âge, non seulement son lit, mais encore bon nombre d'autres objets de ménage. D'abord les voyageurs, à moins de grande misère, emportent tous avec eux un tapis (*chilim*, ou *kilim*), ou au moins un morceau de couverture pour se coucher dessus ou s'en couvrir. Les voyageurs européens ne peuvent rien faire de mieux que de porter avec eux un petit matelas (1) qui se roule et se met avec un oreiller, une paire de draps et une couverture de laine (2) (t. *kebe*, *chebe*) ou de soie, rembourrée avec du coton (*Jorgan*), dans un fourreau de toile. Ceux qui aiment à avoir la tête élevée peuvent mettre sous leur matelas leur petit porte-manteau (*Tekrija*), qu'on attache ordinairement à la selle. Il y a des personnes qui font couvrir le matelas en étoffe de crin pour n'avoir pas à craindre le contact d'objets pestiférés, le crin ne prenant pas de semblables miasmes, qui s'attachent au contraire à la laine et au coton. On peut aussi faire diviser son matelas en deux ou trois compartiments carrés, sous la forme de coussins de canapé, liés ensemble par des charnières d'étoffe. Ce genre de matelas peut servir même plus commodément de siége que le matelas rond, et il se charge sur le cheval tout aussi aisément.

---

(1) T. et s. *Douschek*, v. *Madrazoul*, g. *Stroma*.

(2) T. *Kebe* ou *Chebé*, s. *Pokrivatsch*, a. *Giorgan* ou *Pokrovtz*, v. *Poplonoul*, g. *Paploma*.

Pour achever le lit, on fait mettre en-dessous du foin en guise de paillasse, et, pour éviter la vermine ou le contact des objets pestiférés, on peut faire étendre sur les nattes et sous le foin la toile enduite de cire, ou la *Mouschema*, avec laquelle on garantit contre la pluie les effets chargés sur les chevaux.

S'il fait froid, on peut ajouter à sa couverture celle que le cheval porte sous la selle (1). Ce n'est qu'en hiver que des pelisses, des *Boundas* hongroises, ou pelisses de peau de mouton, deviennent un meuble indispensable; en été elles prennent trop aisément la vermine.

Les *vêtements* du voyageur doivent être réduits au plus strict nécessaire. Il faut bien savoir qu'on n'a d'occasion de s'habiller en frac qu'à Salonique, à Constantinople, à Belgrade et dans peu d'autres villes turques sur les frontières; partout ailleurs on n'a besoin que d'une redingote légère et d'habillements fort peu élégants. Il ne faut pas oublier des serviettes, car on n'en trouve guère dans les auberges. Pour rendre le chargement facile, il faut, autant que possible, partager son bagage dans deux sacs en cuir à la turque, ou dans deux malles plutôt en cuir qu'en bois. On a aussi des sacoches doubles (*Bisak*) le *Heibe* des Turcs, en poil de chèvre, qui sont fort commodes et se trouvent partout à acheter (*Voyez* vol. III, pag. 106). Les paquets s'attachent avec des cordes au bât en bois, et sont couverts d'une toile enduite en cire jaune, la *mouschema*, qui elle-même est retenue par une longue sangle bigarrée en poil de chèvre et se terminant par une corde.

Dans l'Asie-Mineure, on est aussi dans l'habitude de répartir également le bagage dans deux vastes sacs de poils de chèvre, les *Harars*, ce qui facilite le chargement. Les Turcs se servent pour serrer leurs vêtements de grands sacs en cuir, appelés *Hourch*; mais les Européens préféreront des malles.

Si on a deux malles ou deux sacs, on peut mettre dans l'une ses vêtements, et dans l'autre ses ustensiles, ses livres, etc. Pour les objets de cuisine, on se sert ordinairement des *Bisak* ou doubles sacoches, afin de pouvoir les distribuer sur plusieurs chevaux, et les avoir toujours sous la main.

Parmi les ustensiles de ménage le plus indispensable est le chaudron en fer fondu ou plutôt en cuivre étamé avec une anse en fer pour pouvoir le suspendre à la chaîne, qui est suspendu au-dessus de chaque foyer en Turquie. Nulle part dans les auberges et chez les paysans on ne trouve des trépieds en fer (2). Si on préfère le pot

---

(1) T. *Kebè*, s. *Pokrovatz*, a. *Poulitze*, v. *Straioul* ou *Gerga*, g. *Skepè*.
(2) T. *Sadjayak*, s. *Sadjak*, v. *Kratizà*, g. *Pyrostia*.

en fer fondu, il faut faire cette emplette avant d'entrer dans le pays, car cette espèce d'ustensile ne s'y trouve pas.

Les autres objets peuvent se réduire à une poêle en fer (t. et s. *Yoltaçan*, un pot de fer-blanc pour faire le café (*Kave-Ibrik*), ou une théière, et une ou deux bouteilles de bois ou *Schoutoura* pour mettre de l'eau-de-vie ou du vin, soit pour la route, soit pour des couchées où il en peut manquer. Pour des traversées de plusieurs jours sans auberges à vin ou eau-de vie, on trouve à acheter d'énormes *Schoutoura*, contenant trois ou quatre oches; mais elle ne sont pas à conseiller, au moins pour le vin, parce qu'il se gâte dès qu'on les a entamées. Plusieurs petites *Schoutouras* sont bien préférables. En Bosnie et Herzegovine, on se sert rarement d'espèces de petits sacs en cuir ou d'outres appelées *Matara* pour porter des liqueurs à cheval.

Enfin, il faut prendre avec soi des brosses à souliers, des boîtes de cirage, des briquets phosphoriques, quelques bougies, un petit chandelier même, et des provisions de riz, de haricots, de lentilles, de sucre, de café ou de thé, ainsi que quelques saucissons et du chocolat, des tablettes de bouillon, etc., pour les cas de manque d'auberge.

Le café, tout pilé, se met dans de petits sacs étroits en cuir (t. *Kavekese*, s. *Kesa*) qu'on trouve à acheter tout faits, et qui se ferment avec un lacet en cuir. On y enferme une cuillère de bois nécessaire pour en sortir commodément le café. Il est bon d'enfermer les autres provisions dans des sacs en toile.

D'autres objets utiles à avoir sont quelques petites tasses (*Phildjan*) pour boire le café; or, on a en Turquie des étuis (*Phildjan-Kese*) en marroquin fait exprès pour en contenir. Lorsqu'on en est muni, on peut partout, suivant l'usage oriental, honorer d'une tasse de café les personnes qui vous visitent, comme s'en abreuver. Les courriers portent souvent leur *Phildjan* dans leur poche, ce qui leur est plus facile qu'à nous, vu l'ampleur de leurs vêtements.

Bien des lecteurs, ne connaissant pas l'Europe orientale, trouveront bien multipliés les effets nécessaires pour voyager confortablement en Turquie, toutes ces choses y sont pourtant indispensables. Il ne faut pas oublier que, déjà en Pologne et en Gallicie, on voyage avec son lit, et on paie dans les auberges sa chambre avec ou sans lit. On ne trouve encore du cirage que dans quelques grandes villes turques; nous avons dit que les chandeliers, et même les chandelles (1), manquent çà et là, et qu'on a recours au flambeau de poix (*Maschala*), ou au bois résineux.

(1) T. *Ayden*, s. *Svetchia*, v. *Louminc*, g. *Kerion*.

Les autres provisions et les ustensiles mentionnés rendent le voyageur tout-à-fait indépendant, de manière qu'il n'a plus à régler sa marche sur les auberges, et peut camper ou rester partout où il lui plaît. D'ailleurs, le café, et surtout le sucre, ne se trouvent pas partout, en particulier dans les montagnes, et on a dans le dernier un objet de présent que chaque habitant de Turquie reçoit avec plaisir. Vieux comme jeunes ont dans ce pays un goût enfantin pour les choses sucrées, et un brin de sucre, comme un peu de tabac, nous y a gagné plus d'un cœur. De même le riz manque quelquefois dans les auberges, ou le chaudron de l'aubergiste est déjà employé par un voyageur.

Les Turcs remplacent l'utile coco en cuir par un calice en cuivre (s. *Saplak*) ou une moitié de noix de coco. Comme on ne trouve nulle part des fourchettes (1), il faut encore avoir avec soi un couvert complet. Ceux qui se laissent plier ensemble comme un couteau sont les plus commodes pour le transport. Nous avons aussi trouvé utile d'avoir une assiette d'étain avec nous pour plus de propreté.

Si on a la vue basse, ou si on veut faire des observations de physiques, il faut porter en double ses crayons, ses pinceaux, ses lunettes et tous ses instruments ; car nulle part en Turquie on n'en retrouverait de semblables, et même dans les villes maritimes les assortiments de lunettes offrent très peu de choix. On ne peut acheter même de l'esprit de-vin qu'à Constantinople, à Salonique, à Scutari, à Belgrade et dans quelques villes sur le Danube.

Nous avons vu aussi porter avec soi une chaise sur laquelle s'ajustait une petite table, qui, démontées, formaient ensemble trois pièces de la longueur d'un parapluie ordinaire. Cet attirail est trop compliqué, et pour cela de peu d'usage; si on veut absolument ne pas s'habituer aux usages turcs, ou si on ne se contente pas de son matelas comme siége, le meilleur semblerait être d'emporter une petite chaise pliante et un pliant carré en petites barres de fer ou de bois fort s'adaptant aisément à toutes les *sofra* ou tables basses des Turcs. On pourrait ainsi partout dîner et écrire à l'européenne.

Quelques voyageurs ont aussi employé en Asie une tente et des lits de fer qui pouvaient se démonter ; de tels objets ne peuvent être aisément emportés que lorsqu'on voyage avec des chameaux.

Tous les habitants de Turquie portant la moustache sans trace de favoris ni barbe, il est bon de se mettre à la mode du pays, et il est de plus nécessaire de voyager armé au moins de pistolets d'arçons,

---

(1) T. *Tjatal*, s. *Vilouschke*, a. *Piroua* ou *Phourkoulitze*, v. *Phourkouta*, g. *Perouni*.

parce que c'est l'usage, et que les armes, dussent-elles même n'être pas chargées, inspirent du respect. D'un autre côté, des pistolets à la ceinture sont une vraie inutilité qui ne fait que vous rendre risible, les Turcs sachant fort bien que les Européens n'en portent pas. Ce n'est qu'en Servie et dans les plaines de la Thrace qu'on peut se dispenser des pistolets; tandis qu'en Albanie, au contraire, on fera bien d'armer en outre d'un ou deux fusils ses domestiques, afin d'être à la mode du pays et d'offrir aux malveillants, si par hasard on en rencontrait, des armes égales. Si des voyageurs turcs croient devoir prendre avec eux des armes de prix, ou ornées en argent pour singer les hauts personnages, un Européen ne doit pas les imiter; car, ne pouvant cacher sa qualité d'étranger, de semblables armes pourraient exciter, au moins en Albanie et en Bosnie, plus d'envie que le bagage le plus considérable.

Enfin, comme les médecins et surtout les médicaments ne se trouvent que çà et là en Turquie, tout voyageur fera donc bien de prendre avec lui quelques remèdes contre les maladies auxquelles on peut être le plus exposé, telles que la fièvre tierce, les fièvres en général, les maux d'estomac, la dysenterie, les inflammations de poitrine ou de bas-ventre et le rhumatisme. D'ailleurs, tous les Européens passant pour médecins, la distribution de médicaments est un moyen de gagner la faveur des habitants qui vous donnent l'hospitalité. Pour ceux qui ne sont pas médecins, on peut se faire diviser les médecines par doses pour ne pas risquer d'en mésuser. Ces médicaments peuvent se réduire aux suivants : du tartre émétique comme vomitif, du calomel, du jalap et des sels comme purgatifs, de la rhubarbe comme purgatif et tonique, de l'extrait de gentiane comme stomachique, du sulfate de quinine comme fébrifuge, de la mauve comme émollient, des cantharides comme vésicant, du camphre ou de l'opodeldoch comme antirhumatismal, du sureau comme sudorifique, du tilleul et de la camomille. Un clysoir et une lancette peuvent compléter le petit attirail médicinal.

Maint lecteur trouvera ridicules ou superflues ces précautions minutieuses; cependant nous ne croyons pas qu'aucun voyageur ait parcouru un peu long-temps la Turquie sans éprouver les effets délétères d'un pays où le soin de la salubrité publique est totalement inconnu. Il faut connaître ces pays et y avoir été malade pour comprendre l'embarras extrême dans lequel une indisposition y peut jeter le voyageur; car tout, jusqu'à une chambre ou le lieu du repos nécessaire peut lui manquer dans certains lieux. Pour nous, dans tous nos voyages, nous avons eu recours à nos médicaments pour nos gens ou pour nous; et dans notre dernier, nous avons même dû renouveler notre provision de quinine et d'émétique, tant nous avons rencontré de fiévreux.

Les voyages à cheval faits à la turque et non en courrier ne sont point si fatigants qu'on se l'imagine; et une fois habitué à son cheval, ils vous procurent mille agréments. Ce n'est que dans le temps des pluies qu'ils deviennent fort désagréables; car rien de plus piteux qu'une promenade à cheval enveloppé dans un manteau turc ou de toile cirée, ou d'étoffe enduite de caoutchouc par une pluie battante.

Une chose essentielle est d'avoir avec soi des personnes entendues dans le chargement des bêtes de somme, et sous ce rapport les Tatares et les garçons de poste sont à l'ordinaire précieux. Pour pouvoir charger commodément, il faut toujours être au moins trois, afin que l'un puisse attacher les cordes, tandis que les autres soutiennent les bagages des deux côtés du bât. Pour les gens du métier cela se fait assez vite. Si on néglige d'avoir des hommes entendus, on risque de faire un voyage tel que le commencement du nôtre, en 1836, où, au lieu d'avoir un domestique pour chaque deux chevaux, nous n'avions que quatre domestiques pour douze chevaux, et deux seuls qui fussent du métier. Il en résulta que nos bagages tournèrent si souvent que nous ne pûmes faire que cinq à six lieues par jour.

Lorsqu'on voyage en courrier ou au galop, c'est l'usage de prendre à chaque station une tasse de café et de fumer une pipe pendant qu'on selle les chevaux. Cette habitude est si générale, qu'on vous offre ces objets sans que vous les demandiez. Après cela viennent les questions sur ce qu'il y a de nouveau à Constantinople ou ailleurs. Les Tatares remplacent vraiment chez les Turcs nos gazettes.

Pendant l'hiver et les temps de pluie, les routes sont si boueuses, qu'on a peine à reconnaître la couleur des vêtements. Si on rencontre sur la route des voyageurs, on se salue en se souhaitant simplement un heureux voyage (*Oughouroula*), ou en ajoutant plus affectueusement le mouvement de la main droite sur le cœur.

Dans les forêts on tire quelquefois des coups de pistolet, ou si on est en compagnie de quelques Serbes ou Bosniaques, ils entonnent avec une voix de Stentor quelques airs nationaux. Lorsqu'on marche en caravane dans des chemins étroits, il faut observer un grand ordre, car sans cela il arrive souvent des accidents. Si on voyage avec un Tatare, il reste toujours près du bagage; lorsqu'il arrive tout seul à une auberge avant le reste de la caravane, il s'assied à côté du bagage jusqu'à ce qu'on vienne, et dort même souvent à la même place.

Entre les stations, on s'arrête quelquefois en été pour boire à une fontaine, ou bien, sans descendre de cheval, on demande au premier aubergiste la cruche d'eau, on en avale quelques gorgées, et on repart là-dessus ventre à terre, sans donner de pour-boire.

Lorsqu'on voyage lentement, ces petits arrêts pour boire sont très fréquents, et il y a même des gens du pays qui ont l'air de se faire un cas de conscience de ne pas goûter l'eau de chaque fontaine.

Sur toutes les routes de Turquie, il y a des endroits ombragés (1) plus ou moins commodes, très bien calculés comme points de repos pour les voyageurs qui ne courent pas la poste. Ce sont à l'ordinaire un groupe de beaux arbres, des chênes, des noyers, des tilleuls, des peupliers ou des platanes dans la Thrace orientale ou la Macédoine méridionale, etc. Une fontaine coule souvent près de ces lieux, ou bien il y a un puits, et on y trouve fréquemment des caravanes dînant ou se reposant, ou même y passant la nuit, tandis que leurs chevaux ou leurs bœufs paissent aux environs.

Dans ces courtes haltes, on descend souvent de cheval, on regarde si tout est en ordre, on resserre les sangles (s. *Popregnouti*), on s'accroupit ou s'étend à terre, et on y fume quelquefois une pipe. Si on y rencontre par hasard des troupes de femmes zingares ou bulgares, on s'amuse à les faire danser en leur offrant une bagatelle.

Dans les grandes chaleurs de l'été, on part de très bonne heure, et on repose dans quelque auberge ou sous de grands arbres de 11 à 2 ou 3 heures. Quelquefois on dîne en plein air au bord du premier ruisseau; on sort du bissac de poil de chèvre la volaille ou le mouton enveloppé de papier et d'un linge, les œufs durs, et quelquefois le Tatare vient y ajouter un peu de riz cuit, de la *pita*, du halva, ou des fruits conservés dans son mouchoir à bouts brodés en or. D'autres fois on n'a pu emporter que de la viande crue, et il faut d'abord la faire cuire à la brochette devant un feu improvisé. En peu d'instants le bois sec (s. *Soubarok*) nécessaire est rassemblé et la flamme brille, car les habitants ont un talent particulier pour allumer le feu. Un petit morceau d'amadou est placé au milieu d'herbes sèches et est tourné rapidement dans l'air jusqu'à ce qu'il en sorte de la fumée et enfin la flamme. Un petit somme après le dîner, vers midi, est alors d'usage (*Adet*).

Si, en approchant de la couchée, on rencontre une fontaine ou un ruisseau, le postillon slave crie : *Neka pi konie*, c'est-à-dire qu'on fasse boire les chevaux, afin qu'ils puissent en arrivant manger le foin avec appétit.

S'il n'y a pas de place dans les auberges des villes, les devantures de boutique des bazars sont quelquefois des lieux commodes pour dormir, au moins pour ceux qui ne craignent pas d'être réveillés de

(1) T. *Kölge*, s. *Zaladje*, a. *Sktad* ou *Chie* ou *Mehié* g. *Iskios*.

bonne heurre par les boutiquiers. Lorsqu'on est arrivé le soir à l'auberge, si on voyage avec la poste, on commande tout de suite les chevaux pour le lendemain, parce qu'on les conduit quelquefois pendant la journée sur des pâturages fort distants des écuries ; c'est donc trop tard d'y penser seulement le matin.

Les chevaux des voyageurs ne trouvant pas partout des écuries dans les petits hameaux, ils sont obligés de se contenter assez souvent de hangars, ou même de bivouaquer dans des cours. Il arrive quelquefois que ces bêtes se détachent et s'échappent dans les environs, ce qui peut surtout arriver au commencement d'un voyage, où les chevaux n'ont pas encore fait connaissance l'un avec l'autre.

Il n'y a pas non plus partout des maréchaux-ferrants, ce qui est quelquefois fort désagréable. Aussi, il est bon d'avoir toujours avec soi quelques fers et des clous, et un domestique qui entende un peu le ferrage. Cette dernière précaution est surtout nécessaire dans les pays si pierreux et souvent si déserts de la Bosnie et de l'Albanie.

Un des plus grands inconvénients des voyages à cheval, c'est la facilité avec laquelle les chevaux se blessent sur le dos, ce qui les détériore bien vite. On doit donc avoir le plus grand soin de faire rembourrer bien les selles et les bâts, et de voir que cette bourre (*Stelia*) ne blesse en aucune façon les chevaux. Sous les selles on met pour cela quelquefois de minces coussins (*Tielti* ou *Palan*), et ordinairement des couvertures. Les bâts doivent être si bien adaptés au corps du cheval qu'on ne peut pas faire emplette d'un bât avant d'avoir son cheval, et qu'on doit éviter d'échanger les bâts entre plusieurs chevaux de charge. Après une telle méprise, une seule journée, ou même une demi-journée peut suffire pour abîmer un cheval.

Lorsque les chevaux sont blessés sur le dos, on leur met sous le bât ou la selle des espèces de coussins mous, minces et troués (*Palan*) sur l'endroit malade (s. *Sadno* ou *Krvavitza*) pour empêcher la friction. On lave les blessures avec de l'eau-de-vie, de l'urine, et on y applique des emplâtres (*Jakija*) pour exciter la suppuration. Ces derniers sont composés surtout de savon, d'eau-de-vie et d'œufs. Les sangles produisent aussi aisément sous le ventre des tumeurs, surtout dans les chevaux de bât, qui sont défigurés ainsi horriblement au bout de quelques jours et perdent leurs forces. Cet accident est encore plus fatal, et exige qu'on laisse quelques jours la bête courir sans charge.

Si en tout pays il est dangereux de lâcher la bride de son cheval quand on en descend, c'est surtout le cas en Turquie, dans un pays souvent si sauvage, où un cheval peut être bien plus aisément perdu ou volé que chez nous. Pendant nos voyages, nous avons souffert

assez souvent des retards, provenant de semblables négligences, parce que les habitants de Turquie sont enclins en général à attribuer à leurs bêtes plus d'intelligence qu'elles n'en ont réellement. Un de nos compagnons a été sur le point de perdre son cheval dans une grande forêt, et même à Priepolie en Bosnie un de nos domestiques désespérait déjà de retrouver le sien, quand le hasard l'amena dans une rue où il reconnut sur sa bête un Zingare. Ce dernier prétexta naturellement n'avoir eu que de bonnes intentions; mais si le mauvais pavé ne l'avait pas empêché de galoper, il aurait eu probablement le temps de mettre son vol en lieu de sûreté. Quand les chevaux sont déjà accoutumés les uns aux autres, si l'un d'eux s'égare, et qu'on ne l'effraie pas, il revient en général de lui-même regagner ses camarades; mais il ne faut pas toujours s'y fier.

Les domestiques n'aiment pas en Turquie conduire à la laisse les chevaux de bât, ou ils regardent au-dessous d'eux de faire les postillons; d'ailleurs, les bêtes se font toujours un peu tirer. Le Tatare n'ayant pas le droit de frapper des domestiques, ne peut obtenir d'eux la même stricte obéissance que des postillons. Il en résulte que souvent les chevaux de bât sont abandonnés à eux-mêmes; ils restent derrière, ou vont trop lentement, ou même s'égarent dans les broussailles et les mauvais sentiers, ce qui peut faire tourner les charges. Nous avons même vu par ces négligences des chutes très graves qui auraient pu tuer les chevaux. En un mot, cette manière de servir les voyageurs est une source de querelles.

Lorsqu'on voyage dans les chaleurs de l'été à cheval, il faut bien se garder de rester à cheval en conduisant sa monture à la rivière; des malheurs peuvent en résulter, ou tout au moins le cheval peut être enclin à se coucher dans l'eau, s'il n'y est pas entraîné.

Les habitants de la Turquie ne font que deux repas par jour; le matin à dix ou onze heures, et le soir après le coucher du soleil, l'*Akscham* des Turcs. Cette habitude est tellement invétérée, que les voyageurs sont souvent obligés de se soumettre au premier repas s'ils ne partent pas de bonne heure, ce qui coupe alors tout-à-fait la journée. Une autre particularité, c'est qu'il faut arriver dans les villes et les bourgs avant l'*Akscham*, car, à cette heure, toutes les boutiques se ferment, chacun rentre chez soi, chrétien comme turc, et il est difficile de se procurer à manger ou même de trouver les auberges. Il arrive quelquefois que, quoique dans des villes assez grandes, on soit obligé d'attendre jusqu'au lendemain pour avoir de la viande et de la soupe, et qu'on ne trouve que du café sans sucre, du pain, du fromage blanc et du vin pour se remettre de ses fatigues. Si on obtient en outre des œufs, les Turcs pensent qu'on est déjà bien heureux et qu'on peut bien attendre douze heures.

Si on débarque dans une auberge ou une poste turque avant l'*Akscham*, les femmes de l'aubergiste ou du maître de poste vous préparent un dîner ou souper, comme on voudra l'appeler, qui est quelquefois très bon; mais si on arrive plus tard, le mari est déjà dans son harem, et l'usage veut qu'on n'aille l'y interrompre que pour des affaires très pressantes. Il est rare alors que les femmes se prêtent encore à vous servir de cuisinières; il faut se cuire ses mets soi-même, si toutefois on trouve à se procurer quelques poulets ou du mouton.

Sous ce rapport, les villages sont des couchées bien plus agréables, surtout s'ils sont habités par des chrétiens; on y trouve toujours et partout au moins des poulets, des œufs, du lait aigre ou fraîchement tiré, du pain, du vin, ou au moins de l'eau-de-vie et quelquefois même du mouton. Néanmoins, comme la volaille ne demeure pas à l'ordinaire dans des poulaillers réguliers, mais se niche sous les toits et sur les arbres, il est quelquefois impossible d'en accrocher quand il fait sombre. La chasse aux poulets constitue une partie si essentielle du débarquement des voyageurs dans une auberge, que ces pauvres volatiles quittent souvent par pressentiment en masse leur retraite lorsqu'ils voient arriver des étrangers. Bien souvent on est obligé de les tuer en leur lançant des morceaux de bois ou des pierres, ou même en leur tirant des coups de fusil.

Une bonne chose est d'acheter d'avance la volaille ou la viande dont on a besoin pour la journée; elle en est meilleure; on évite de s'échauffer le sang par des viandes toutes fraîches, et on peut mettre en arrivant le pot au feu. Le chaudron sert fort commodément de garde-manger pendant la route. Si cela est possible, on envoie aussi son Tatare ou un de ses domestiques en avant pour préparer le dîner, et on n'a plus qu'à se mettre à table en arrivant.

Le café au lait étant inusité dans ce pays, si on en veut boire, il faut en aviser l'aubergiste le soir pour le lendemain matin. Plus d'une fois, le lait mis en réserve ainsi le soir pour notre déjeuner se trouva bu le matin, et il fallut se contenter de café noir, parce que le lait venait de loin, ou parce que les bêtes étaient déjà au pâturage, ou bien parce qu'on avait fait du yaourt avec tout le laitage restant.

Le manque complet d'armoires dans les auberges, les fenêtres sans vitres, les trous fréquents de leurs châssis en papier, exigent en Turquie des soins particuliers pour la conservation des vivres; sans cela, on se voit frustrer de la manière la plus cruelle de ses provisions par des chats ou des chiens. De pareilles mésaventures peuvent paraître risibles pour un Européen; mais elles ne le sont point pour ceux qui parcourent la Turquie, Ainsi, a-t-on par hasard conservé dans son bissac quelques tablettes de chocolat, du jambon

ou des saucisses, pour des localités où on ne doit rien trouver. Si on n'a pas soin de fermer exactement son coffre, on court risque de ne plus rien retrouver le lendemain, et d'être obligé de faire toute une traversée de la Turquie avant de pouvoir racheter dans quelque port de mer de tels objets si communs en Europe et si rares en Turquie. Parmi plusieurs mésaventures de ce genre, nous nous rappelons surtout la scène risible d'Ochrida où nos gens bien fatigués s'étaient fait cuire un énorme gigot. Or, comme il était fort tard, ils se contentèrent de quelques œufs, et réservèrent le morceau de choix pour le lendemain, sans faire attention qu'un gros chien était couché dans un coin du han. Naturellement, ce dernier, à son réveil, voyant un pot à terre avec de la viande, crut que c'était pour lui, et, le matin arrivé, nos domestiques n'eurent que la satisfaction de bien rosser leur remplaçant, et furent obligés de partir presqu'à jeun, tant il est difficile, en Turquie, de trouver à toute heure que ce soit, même dans les villes, la viande dont on a besoin,

Jadis, il fallait se déguiser en musulman ou raya pour pouvoir voyager en Turquie ou au moins en Bosnie et Albanie. Cette précaution est devenue tout-à-fait inutile, même dans une bonne partie de l'Asie turque. Nous avons fait tous nos voyages habillés à l'européenne, avec nos chapeaux noirs ou blancs de feutre, sans qu'on nous ait fait la moindre insulte. Les habitants de la Turquie sont familiarisés avec nos vêtements; les guerres, les habillements réformés des militaires turcs et une foule de voyageurs, surtout commerçants, ont achevé de détruire cette antipathie contre le costume européen. Cependant tous les habitants voient avec plaisir l'étranger affublé du fess, pourvu qu'il ne commette pas le manque de tact d'employer les fess réservés aux colonels ou généraux; car dans ce cas on se moquerait de lui. Un Européen avec le fess peut même être pris pour un employé turc. Quant à la possibilité de racheter un chapeau en Turquie, il est bon de savoir qu'on n'en trouve que dans les grands ports de mer et à Belgrade.

Les Européennes qui voyagent en Turquie s'habillent encore quelquefois en homme; mais si cette précaution était peut-être nécessaire jadis, nous ne voudrions pas la conseiller à présent, à moins que la stature féminine puisse bien se déguiser. Sans cela, reconnues tout de suite, elles peuvent s'exposer à des ennuis. La seule chose dont elles ont besoin, c'est d'avoir sous leurs robes des caleçons longs à la turque. Il faut éviter soigneusement les vêtements vert clair du Prophète.

Puisque nous parlons des femmes, nous devons recommander aux hommes n'ayant jamais voyagé en Turquie, d'être bien circonspects envers les dames musulmanes qu'ils peuvent rencontrer

sur les routes ou dans les auberges. Sur ce chapitre, le mahométan n'entend que difficilement raison, et pour des riens, des méprises, on peut voir s'allumer des querelles désagréables. Il en est de cela comme de manger du porc sur le siége accoutumé d'un Turc, et d'autres choses semblables tenant aux préjugés dans lesquels il est élevé.

La Turquie est un sol si volcanique, et les Turcs sont si accoutumés à voir parcourir le pays par des émissaires politiques, que le voyageur étranger le plus inoffensif peut être soupçonné d'espionnage, d'autant plus que les musulmans ont de la peine à comprendre qu'on entreprenne un voyage entièrement par curiosité ou par plaisir. Aucun homme parcourant la Turquie ne peut s'empêcher de prendre quelque intérêt au sort des populations de cet empire; néanmoins, tout en prêtant l'oreille à tout ce qui se dit d'intéressant, on doit toujours avoir l'air de n'être occupé que de son affaire, c'est-à-dire de voir des antiquités, de chercher des plantes ou des minéraux. Nous devons ajouter que les botanistes, passant pour médecins, sont moins sujets à être taxés d'espions que les géologues, les géographes, et surtout les déchiffreurs d'inscriptions ou les chercheurs de monuments anciens.

Il faut éviter de prendre des notes en route quand il y a plusieurs passants. Cette précaution, inutile en Bulgarie et Romélie, est surtout essentielle en Albanie et en Bosnie. On doit aussi tâcher de faire ses écritures dans les auberges sans que cela soit trop remarqué, ou sans y mettre trop de temps, pour ne pas exciter la curiosité des allants et venants.

Si on peut aisément se procurer beaucoup de renseignements géographiques et statistiques dans les conversations, il faut se garder quelquefois de les consigner tout de suite devant la société dans son portefeuille; mais ce qui est surtout essentiel, c'est de ne pas tenir un protocole formel de tout ce qui se dit pendant une conversation. Ce manque de tact peut être funeste au voyageur, ou du moins abréger l'entretien et lui enlever de précieux documents. Il faut, en un mot, savoir faire parler les habitants sans avoir l'air d'être trop curieux de tout ce qui tient à la géographie et la statistique du pays. Or, cela se peut aisément en entremêlant aux demandes qui pourraient éveiller des soupçons d'autres questions sur les usages et les mœurs, sujets sur lesquels tous les habitants de la Turquie répondent toujours avec plaisir (1).

---

(1) Nous avons vu dans la Bosnie des garçons d'auberge musulmans, si contents de notre conversation et de nos manières, qu'ils disaient « s'ils étaient les maîtres, ils ne feraient pas payer de si braves gens que nous. » La figure de maint Albanais s'épanouissait lorsque nous leur disions : *Lioup phliaschk*, je désire converser.

Il faut se défier des rapports des gens qui vous accompagnent d'office, car, en Turquie comme en Servie et en Russie, on cache quelquefois sous ces honneurs la malice de ne vous laisser voir que ce que l'on veut, ou le désir de savoir ce que vous faites et pensez.

Pour ne pas courir risque d'exciter des soupçons, il faut toujours être prêt à répondre à toutes les questions les plus ennuyeuses et donner les explications demandées ; la conduite contraire peut seule attirer des désagréments. Combien de fois nos baromètres et nos observations physiques nous ont-elles suscité de questions ; mais une réponse banale a toujours satisfait l'interlocuteur indiscret.

Il ne faut pas négliger la précaution de ne pas passer trop souvent dans les mêmes lieux, ni même s'arrêter outre mesure dans une localité pour faire des observations géodésiques ou d'antiquités. C'est dans ce stationnement que réside surtout le danger pour le savant d'Europe ; car il peut se faire qu'en se montrant souvent dans le public, il devienne le sujet de quelque malveillance, ou même excite le courroux de quelque musulman ou chrétien par l'inobservation de coutumes qui lui sont étrangères.

Si les auberges en Turquie sont sûres, on doit se défier de certains hans épirotes ou grecs, où l'on est assailli alors des questions suivantes : *Tzele ti?* qui es-tu ? *Kapo vien?* d'où viens-tu ? *Kou posch kon?* où allez-vous ? Il faut répondre prudemment. Ainsi, on dira, par exemple : Nous ne venons pas de loin (*Nouk posch kom lark*). Dans certaines auberges albanaises, il faut aussi demander ce qu'il y a avant de s'installer ; car quelquefois il n'y a pas même du pain de maïs, leur *Koloubоti*. C'est l'usage, avant de descendre de cheval, d'appeler l'aubergiste (*Handji schiadet!* sortez, aubergiste !), et de prendre ses informations. Ainsi, on dira : *Akeni elp? Akeni bouk? Akeni vé? Akeni tom? Akeni sog?* y a-t-il de l'orge, du pain, des œufs, du lait et des poulets ? L'aubergiste répond à chaque demande un *Ka*, ou *Skâ*, il y a ou il n'y a pas.

Quant aux petits troubles qui ont lieu occasionnellement dans la Turquie occidentale, il ne faut pas s'en effrayer outre mesure, car l'étranger n'a rien à faire avec ces *Kutschuk sefer*, ou petite guerre, et les fusillades peuvent même s'interrompre pour lui. Un peu d'audace ne manque guère son effet ; nous nous rappelons, à cet égard, notre arrivée, en 1836, chez les Schkipetares du Metoia en Haute-Albanie. Une révolte venait à peine d'y être apaisée ; des villages entiers avaient été exilés en Romélie ; voyant passer à Istok des chrétiens en chapeau, ils s'écrièrent : « Les *Djaours* ont décidément le » dessus, il faut se soumettre. » En général il ne faut pas se laisser décourager par les exagérations de certains consuls, qui désireraient qu'on ne connût pas du tout la Turquie.

Pour les renseignements à prendre en route, il faut savoir que les habitants, en Turquie, n'ont le plus souvent aucune idée des distances ; si nos paysans nous trompent, à cet égard, en définissant l'espace à parcourir par une portée de fusil, les Slaves vous diront *Blisou;* les Albanais, *Apherr;* les Grecs, *Ochi-Makroua,* tout près, pour un chemin quelquefois de 1 à 2 l. Le *Jakin* des musulmans est bien plus précis, parce qu'ils sont plus habitués à s'occuper de la division du jour en heures à cause de leurs prières régulières. Les montres étant des raretés, bien des chrétiens, en Turquie, n'ont même aucune idée de la valeur d'une heure, et ne connaissent que le lever et le coucher du soleil, ainsi qu'à peu près quand il est midi.

Il faut savoir aussi que la plupart des habitants ne divisent l'année que par les saisons et certaines fêtes, et, faute de registres de naissance, souvent ils ne savent pas précisément quel âge ils ont, ou surtout quel jour et dans quel mois ils sont nés. En parlant avec le Slave, on a occasion fréquemment d'apercevoir combien ses idées sont bornées sur le passé. Le commencement du monde, le déluge (*Potop*), le temps des Latins ou Romains, le temps avant et après la bataille de Kosovo, en 1389, les temps modernes, le souvenir des vieillards les plus âgés, sont le plus souvent ses divisions historiques.

De plus, les heures ou les lieues, en Albanie, et surtout en Bosnie, ne sont parcourues qu'en 1 1/4 h., 1 1/2 h. et même 2 h. Dans le nord-ouest de la Bosnie et en Croatie, il devient évident que le mille allemand de 2 l. a été transformé en une heure turque; ce qui a produit sur les cartes de singuliers quiproquos, et pour les voyageurs les mécomptes les plus désagréables.

Enfin les Turcs, comme leurs sujets chrétiens, ne savent pas bien distinguer un chemin de plaine d'une route à travers des collines ou des montagnes : le mot de *Ravnina* est appliqué à l'un et à l'autre, pourvu que le sentier soit facile pour le cavalier, qu'on puisse y galoper au risque de se casser le cou, et quoiqu'il offre quelquefois des montées et des descentes de 1 à 2 h. Entre le *Kutschuk-Dagh* des Turcs, ou le *Mali-Bregovi* ou *Mala-Planina* des Slaves, ou le *Vogli-Mal* des Albanais, le *Mikroi-Vouna* des Grecs, et leur *Beuk-Dagk*, *Velika-Planina*, *Mad-Mal* et *Megaloi-Vouna*, ils ne savent trouver aucun terme moyen, de manière qu'on ne peut traverser que des éminences tout-à-fait insignifiantes ou même quelques buttes seulement, dans un pays indiqué comme de collines, ou qu'une grande chaîne ne se trouve être qu'une série étendue de montagnes peu élevées. Ce n'est que lorsqu'on indique de la neige sur les sommités qu'on peut être sûr qu'il s'agit de très hautes aspérités du sol. La plupart des chaînes n'ayant pas de noms généraux, mais leurs

portions prenant les noms des villes les plus voisines, les questions de ce genre n'aboutissent en général qu'à apprendre que c'est le *Balkan* ou la montagne.

Il en est de même des renseignements sur la profondeur et la largeur d'une rivière, ou la longueur d'un objet. L'indication d'aller à droite (1) ou à gauche (2) doit être interprétée souvent d'après le sens où se trouve celui qui l'a donnée, et non dans celui où est le voyageur. Enfin, dans les pays entrecoupés de sentiers, comme par exemple dans la Croatie turque et la Bosnie septentrionale, surtout au sud de la Save, entre la Bosna et la Verbas, l'indication de ne suivre que le droit chemin, le *Doghrou-Jol* des Turcs, l'*Oupravo-Pout* des Slaves, l'*Isia* des Grecs, est souvent une véritable dérision Lorsqu'on s'est contenté de tels renseignements, on est obligé, dans les lieux inhabités, de comparer quelquefois les indices du plus ou moins de passage par un chemin que par un autre, pour se décider pour telle ou telle direction. Nous avons eu plusieurs fois occasion d'admirer alors le tact des habitants de la Turquie pour cette manière de se guider, dans laquelle ils font aussi entrer en considération la manière dont sont placés les trous des fers des chevaux qui ont pu précéder la caravane.

Il nous est même arrivé en Bosnie de nous égarer tellement dans une forêt, entre Vitolia et la vallée de Laschva, que nous y passâmes, à la lettre, toute une journée, ne sachant comment sortir de ce labyrinthe de sentiers qui n'aboutissaient qu'à d'épais taillis où on coupait du bois. Le soleil était déjà prêt à se coucher, et nous étions dans le plus grand embarras, quand, par hasard, le fifre d'un berger nous apprit que la route manquée était dans notre voisinage. Entre Banialouka et Derbend, nous eûmes aussi de ces mésaventures, quoique nous y vîmes çà et là des habitants ; mais la plupart, nous prenant pour des brigands ou des sbires turcs, se sauvaient à notre approche, ou disparaissaient comme des fantômes dans les bois, au lieu de nous tirer d'embarras. Il nous arriva même de remettre dans la bonne voie des huzards spahis, qui avaient cependant pris un habitant du pays pour guide.

---

(1) T. *Saghda*, s. *Desno*, a. *Mdgiast*, v. *Din direpta*, g. *Dêtzia*.
(2) T. *Soldan*, s. *Levo*. a. *Meschemok*, v. *Stienga*, g. *Aristeros*.

APPENDICE II.

NOTES GÉOGRAPHIQUES.

---

§ 1. Nomenclature géographique.

Si les cartes de la Turquie contiennent tant d'erreurs dans la position des lieux habités et le tracé des montagnes et des rivières, si tant de villages y sont omis, leur nomenclature est très peu uniforme et extrêmement fautive pour les noms turcs comme pour ceux en serbe, en albanais et en grec. Tous les géographes ont senti que dans un pays habité par quatre races si différentes, il fallait adjoindre au moins aux dénominations turques des villes leurs synonymes slaves ou grecs, *et vice versâ*. Quant aux noms albanais, on les a négligés assez jusqu'ici, et ils ne paraissent guère avoir de synonymes, si ce n'est dans l'Épire et sur les frontières de la Haute-Albanie.

Une difficulté se présente dans l'exécution d'une carte sur un plan uniforme, parce que le mot turc, slave ou grec, a cessé quelquefois d'être en usage, et son synonyme semble seul connu dans le pays. Cet oubli des termes de sa langue nationale se remarque davantage entre les Bulgares et les Turcs qu'entre les Serbes ou les Grecs et les Turcs. Ainsi, par exemple, la ville de Prisren est connue presque uniquement sous cette désignation, tandis que le nom albanais Perserin n'est courant que parmi les Guègues. Au contraire, le mot turc d'Ipek a été substitué à celui de Petch des Serbes; le mot serbe de Prilip est remplacé souvent par le mot turc de Perlepe, dont les Bulgares ont fait aussi Prelepé. Pour Pirot, Lovatz (Bulgarie), Stoutzaitza (Macédoine), Plevlie (Bosnie), les dénominations de Scharkoe, de Lovdscha, de Karatova et de Taschlitza, paraissent être devenues très courantes, tandis qu'on emploie peu les noms turcs de Karagiovdscha pour Kragoujevatz, de Boulovan (en valaque Rocher) pour Rajan, en Servie, de Metrovdscha pour Mitrovitza, de Pilavna pour Plevna, de Pera Beoglou pour Vodena, en Macédoine, etc.

Si on choisissait dans chaque province les noms les plus courants en y joignant les autres comme synonymes, l'uniformité de nomenclature serait détruite; néanmoins, pour notre description, nous n'avons pas vu d'inconvénient à employer pour chaque province les

dénominations usuelles dans la langue nationale du pays, en y ajoutant les autres comme synonymes.

Une autre difficulté est celle provenant des différents dialectes turcs et slaves dans la Turquie, et de la manière de rendre convenablement avec nos lettres la prononciation des mots turcs et de certaines syllabes albanaises, en particulier le *ghain*, propre à ces deux langues. Ecrire les mots d'une matière inintelligible pour les gens du pays, comme certains géographes, nous paraît une pratique ridicule.

Nécessairement l'orthographe des cartes de la Turquie devra varier d'après la langue du pays où elles se publient. Ainsi les Français devront écrire souvent un *dj* à la place du *dsch* allemand dans les mots turcs, *eu* à la place de l'*oe* allemand, comme dans le mot *geul,* ou *goel,* un lac; *keupri,* ou *koepri,* un pont, etc. Le *k* aspiré ou kh est remplacé quelquefois par un *ch.* Ainsi on trouve *kalkali* écrit *chalkali*, etc.; ou même on ajoute des *k* surnuméraires pour exprimer des expirations fortes. Ainsi *Jenidjilar* est écrit quelquefois par des Allemands *Jenidschiklar; Adjilar, Adjiklar,* etc. Cependant tous les mots turcs terminés en *dsche* ne peuvent être rendus en français par *dje,* parce que cela donnerait une fausse idée de locale la prononciation locale; ainsi on dit dans le pays *Jenidsche-Vardar* et non Jenidge-Vardar.

D'une autre part, le slave a aussi certaines lettres qui ne sont pas rendues par les mêmes lettres dans tous les pays de l'Europe. Ainsi d'abord l'*ou* slave s'écrira *ou* en français et *u* en allemand, comme dans le mot de Schoumla; puis le *j* des Slaves est rendu fort improprement par un *sch* par les Allemands ou par un *x*. Par exemple, on n'écrira pas Raxan ou Raxnja, Poschega, Poscharevatz, Utschitze, ou Uxitsche, ou Uxice, mais *Rajan, Pojega, Pojarevatz, Oujitze,* Il y a des cas où il est bon en français de remplacer le *j* par un *g*. Ainsi au lieu de l'orthographe vicieuse de Raxnitza (Bulg. occid.), on écrira correctement *Ragnitza;* au lieu de Spouj, *Spouge.* Ailleurs il faudra mettre *sch*, comme dans le mot *Palesch*, en slave *Palej*. Quant au *j* à la fin des mots, on peut y substituer *i* ou *y*, comme dans les mots de Blagay, Preboi, Maglay, etc.

Le *ks* slave est rendu quelquefois improprement par un *x*, comme dans Alexinitze, au lieu d'*Aleksinitze.* Le *ni* slave est en français le plus souvent *gn*, comme dans les mots de *Rtagn*, de *Cetigne*, ou *Cetignie*, de *Kroupagn*, au lieu de Kroupain; de *Ripagn* au lieu de Ripain, etc.

Le *c* serbe est l'*s* française, et non le *c*, comme dans *Selo*, et non *Çelo*, un village; leur 3 notre *z*, leur *ch* notre *tch* et le *ts* des Hongrois, comme, par exemple, dans Vassoevitch et le mot français

chiche; leur *tsch* notre *tsch*, et non pas *cs* ou *tz*. Ainsi on trouve écrit Jakucsicza à la place de *Jakoutschitza,* Czerna ou Tscherna à la place de *Tzerna*, Tscharibrod à la place de *Tzaribrod*, etc.; ce qui est excusable, puisque les Bulgares ont l'habitude de faire cette substitution. Quelquefois on met par erreur un *tsch* à la place d'un *sch*, ou on fait le contraire; on substitue un *ch* à un *k*, un *ss* à un *sch*, un *sz* ou *cz* à un *tz*, un *ts* à un *tsch*. Ainsi on trouve écrit Tsatsak au lieu de *Tschatschak*, etc. Il faut savoir que les Slaves n'ont nullement le *ck* des Allemands, mais bien *sk;* les *f* leur manquent, et le *ph* n'est employé que pour des mots grecs ou albanais admis dans la langue. Deux consonnes semblables de suite sont des raretés, et surtout on ne voit pas deux *zz* comme dans Mezzovo pour *Metzovo*, Cettigne pour *Cetigne*, Widdin pour *Vidin*, Crusse pour *Krouse*. Le petit nombre de mots qui font exception sont surtout grecs.

On confond aussi quelquefois le *g* avec le *k*; ainsi on écrit Kabrova au lieu de Gabrova, ou on fait tout le contraire. On substitue des *w* au *v*, des *u* au *v;* ainsi *Pavlitz* devient *Paulitz*, qui, prononcé en allemand et en français, ne fait pourtant pas Pavlitz. La seule liberté qu'on puisse se permettre quelquefois, c'est d'indiquer l'aspiration des *i*, *a* ou *o*, en ajoutant un *h*, lors même que les Slaves n'ont pas cette lettre, puisque les Russes et les Grecs en font un *ch*, comme dans le mot Nachie. On pourrait dire *Nahia*, *Sohagora*, *Souha-Rieka*, au lieu de Naia, de Soagora et de Soua-Rieka.

En slave tout substantif pouvant devenir un adjectif, les noms de rivières et de villages portent souvent la terminaison adjective, ce qui est une autre source de confusion pour l'étranger; ainsi au lieu de la rivière de Gratschanitza, on dira aussi *Gratschanitzka-Rieka*; au lieu de Lioudtza *Lioudska-Rieka*. — Si on ne connaît pas la langue à fond, on peut se tromper quelquefois sur la nature du nom propre, d'après sa terminaison adjective.

Le slave a beaucoup de facilités pour changer la terminaison des mots, ou pour en faire des diminutifs en *itza* ou *itch*. Ainsi on dira: Lepenatz ou Lepenitza; Milischintza ou Milischintzi, etc. Quelquefois *intzi* est changé en *antzi*. D'une autre part, Slivova deviendra en diminutif Slivovitza; Vrania, Vranitza; Djakova, Djakovitza; Servia, Servitza; Stol (chaise), Stolitza; Slato (or), Slatitza; Zagoria (en-deçà des monts), Zagoritza (v. *Desoupra*); Podgorie (sous la montagne), Podgoritza (v. *Dintre*); Goloub (colombe), Goloubitza. D'autres fois on abrègera; ainsi on dira *Dol* ou *Do* au lieu de *Dolina*, vallée; *Souo* au lieu de *Souvo*; par exemple *Souodol* au lieu de Souvadolina; ou bien on mettra *atz* à la place de *ovatz*, comme dans Grabatz pour Grabovatz.

Mais comment agir pour les dialectes? Si on admet la prononciation de Constantinople pour le turc, et celle des Serbes pour la langue slave, on construira une carte dont plusieurs noms seront compris difficilement par les habitants de certains districts. Ainsi, par exemple, le mot turc *Keui*, village, est prononcé *Koi* et *Koë* dans la Bulgarie orientale. Les Slaves diffèrent tellement dans leur prononciation, qu'il est difficile pour un étranger de saisir au juste l'orthographe de certains mots. L'*i* devient quelquefois un *e*, un *ie* un *e*, un *o* un *ou*, un *s* un *sch*, le *sch* un *tsch*, l'*s* un *sch* ou *tz*, et pour certains Bulgares ou Valaques un *tsch;* ainsi on dira : *Rieka* et *Reka, Rojai* et *Roujai*, *Losnitza* et *Loschnitza*, *Rabotsevo* et *Rabotschevo*, *Tzerna et Tscherna.*

Préférant toujours l'utile dans la pratique à ce qui est purement théorétique, nous nous rangeons volontiers de l'avis des géographes ; qui ont sacrifié l'uniformité de dialecte à l'usuel; mais nous croyons peu convenable de se servir tantôt d'une langue, tantôt d'une autre pour indiquer des dénominations de rivières, de défilés, de bains, de ruines, de cascades, de couvents et de villages.

Cependant il ne paraît pas que la synonymie des noms de lieux soit si nombreuse en Turquie qu'en Hongrie, parce que les Turcs n'ont débaptisé que les dénominations des grandes villes, des bourgs et de quelques villages, ou n'ont qu'estropié la prononciation étrangère. Sur les frontières serbes et albanaises, il y a moins de ces doubles noms, parce que le mélange de ces peuples n'a été que minime comparé à celui des Turcs avec leurs sujets.

Les Turcs ont l'habitude de changer les terminaisons slaves en *itza* et *atz*, en *dsche* et *dscha* et le *tsch* en *dsch*; ainsi Gratschanitza devient Gradschanidscha; Melkovatz, Melkovdscha; Doubnitza, Doupnidscha, etc.

Quelquefois ils ajoutent au commencement de certains mots des *o*, parce qu'ils ont cru que le mot *ou*, le *dans* et *à* des Bulgares, appartenait au nom d'un lieu. Ainsi ils disent Ostrouga ou Oustrouga et Ostroumdscha à la place de Strouga et Stroumnitza.

Ils ont aussi fabriqué d'autres mots, qui n'ont aucun rapport avec ceux employés dans le pays; ainsi Larisse est devenu Jenischiler; Krouschevatz, Aladja-Hissar. Leur langue permet aussi des abréviations fort habituelles dans la conversation; ainsi Feredtschik devient *Fered* ; Oumour-Fakhi, *Fakhi*; Moustapha-Pascha Palanka, *Mousa-Pascha-Palanka* ; Hassan-Pascha-Palanka, *Hassan-Palanka* ; Jenidge-Vardar, *Jenidge* ; Bosna-Serai, *Serai*, etc.

De leur côté, les Valaques du Pinde changent quelquefois les *itza* en *ista* ou *istas* ; les *ik* en *ès*, et les Grecs ont aussi estropié à leur manière certains mots slaves, quand ils n'ont pu les traduire, comme

l'ont fait souvent les Allemands (1). Ainsi Jesero lac, est devenu Ozero et Nesero; Raova, Rachova (près de Larisse); le Prout, la rivière de Broutos ou Vrouto. Les Grecs adoucissent certaines lettres slaves et turques, ainsi le *sch* devient un *s*, etc.

Tous les peuples de la Turquie ont l'usage de traduire certaines dénominations qui ont une signification; ainsi le *Saranta-Poros* du grec est devenu le *Kirkgetschi* du turc; le *Tzerna-Gora* du slave, le *Karadagh* du turc, et le *Mavrovouno* du grec; l'*Agios-Oros* du grec, le *Sveta-Gora* du slave. De cette manière en Grèce des dénominations purement slaves traduites en grec ont fait oublier maint nom de lieu de l'ancienne Grèce.

Les cartes de Turquie sont surchargées de noms pour lesquels des signes suffiraient. Dans cette catégorie se placent les dénominations turques suivantes : *Keui*, village, mot écrit quelquefois Koë, Kei, Kioi, Koï et même Hoï, dont nous n'avons adopté que le Keui, Koë, Koï, parce qu'on trouve ces prononciations; son synonyme bulgare est *Selo*, écrit quelquefois Sello ou Szello; *Tchiftlik*, ferme, écrit quelquefois Tschiftlich (bulg. *Keligde*); *Koula*, tour, écrit çà et là Kulla ; *Karaoul*, poste de gardes, écrit quelquefois Karaula, Karakul, Carakul, Karakol, Karaghul, Karasul, Kareul; *Han*, auberge, mot prononcé d'une manière fort aspirée, et écrit quelque-Khan ou Chan; *Hammam* et *Bania*, bain; *Maden* (s. *Maidan*, v. *Bae*, h. *Banya*), mines; *Monastir*, couvent.

On a été jusqu'à écrire en toutes lettres si un couvent est grec ou catholique, si un village est mahométan ou bulgare. Tous ces renseignements, et surtout ce dernier, donnés par signes, sont précieux pour les voyageurs, mais il leur est fort inutile de savoir le nom passager d'une ferme et d'une auberge, qui change avec son propriétaire. A 1 l. de Doubnitza, sur la route de Kostendil, est le *Binek-taschi-han*, appelé ainsi d'une pierre pour monter à cheval, si par hasard cette dernière était ôtée, le nom de l'auberge se modifierait.

Les géographes ne devraient jamais traduire les adjectifs ajoutés aux noms des villes, des rivières ou des montagnes, tels que les suivants : supérieur, t. *Jokarda*, ou *Jokare*, s. *Gorni*, a. *Siper*, v. *Sous*, h. *Fönn*, *Fenn* ou *Fent*, g. *Anoteros;* inférieur, t. *Aschaghe*, s. *Dolni*, a. *Poschte*, v. *Dintre*, g. *Katoteros;* grand, t. *Beyuk*, écrit aussi Buyuk, s. *Veliki* ou *Golem*, a. *Mad*, v. *Mare*, h. *Nagy*, g. *Megalos;* petit, *Kutschuk*, écrit aussi Kucsuk et Kutjuk, s. *Mali*, a. *Vogli*, v. *Mik*. h. *Kis-apro*, g. *Mikros;* ancien, t. *Eski* ou

(1) Ainsi les Allemands ayant soumis les Slaves, ont traduit leur Podgoritza, Kamenitza, Starigrad, Beligrad, Stalibor, en Untersberg, Stein, Altenburg, Weissenburg, Goldberg.

Kodja, s. *Stari*, a. *Plak*, v. *Vechiou*, h. *Regi*, g. *Palaios;* nouveau, t. *Yeni*, s. *Nov*, *Nova*, *Novo*, a. *Ri*, v. *Noo*, h. *Ouj*, g. *Neos;* haut, t. *Yuksek*, s. *Visoki*, a. *Nalt*, v. *Mari*, h. *Magos*, g. *Ypselos;* profond, t. *Derin*, s. *Douboki*, a. *Phelt*, v. *Aphoudou*, h. *Mely*, g. *Vathous;* large, t. *Enli*, s. *Schiroki* ou *Schireni*, a. *Gat*, v. *Lat*, h. *Szeles*, g. *Platès;* plat, *Ravni*, h. *Lapos;* courbe, t. *Eyri* ou *Egri*, s. *Krivi;* bon, t. *Eyi*, s. *Dobar*, a. *Mirre*, v. *Bena*, h. *Jo*, g. *Kalos;* mauvais, t. *Fena*, s. *Sli*, v. *Drept*, g. *Kakos;* beau, t. *Guzel*, s. *Lep*, *Lepa*, *Lepo;* chaud, t. *Seghak*, s. *Toplii*, a *Bape*, v. *Cald*, h. *Heves*, g. *Thermos;* froid, t. *Sovouk*, s. *Stoudeni*, a. *Phtoft*, v. *Frig*, g. *Krios;* sec, t. *Kourou*, s. *Souvi* ou *Soui*, *Soua*, *Souo*, h. *Szaras*, g. *Xeros;* humide, t. *Nem*, s. *Mokar*, *kra*, *kro*, v. *Oud*, h. *Nedves*, g, *Ygros;* doux : t. *Tatlou*, s. *Blagi*, *a*, *o;* salé, t. *Touzlou*, s. *Slan*, *na*, *no*, h. *Sos;* acide, t. *Ekchi*, s. *Kiseo*, *Kisela*, v. *Acrou*. h. *Bor* (d'où est venu *Borsek*), g. *Oxys;* pierreux, t. *Taschli*, s. *Kameni*, h. *Koves;* boisé, t. *Ormanli*, s. *Drven;* sauvage, t. *Yabani*, s. *Divli*, *lia*, g. *Agrios;* blanc, t. *Beyaz*, s *Beli* ou *Bieli*, a. *Parde*, v. *Albou*, h. *Fejer*, g. *Levkos et Aspros;* noir, t. *Kara*, s. *Tzerni*, a. *Zi*, v. *Negrou*, h *Fekete*, g. *Mavros;* rouge, t. *Kermeze* s. *Tzerveni*, v. *Rosou;* vert, t. *Yeschil*, s. *Seleni;* bleu, s. *Plav;* fou, t. *Deli*, s. *Loud*; intelligent, t. *Akeli;* poli, t. *Tschelebi;* saint, t. *Aziz*, s. *Sveti*, a. *Schent*, v. *Sphant*, h. *Skent*, g. *Agios*.

La même règle devrait être suivie pour les substantifs ajoutés aux noms des montagnes, des caps, des vallées et des rivières. Ainsi, on n'écrira pas rivière de Kara, au lieu de rivière de Karasou ; montagne de Rilo, au lieu de Rilo-Planina, etc. Quant au mot de montagnes l'usage indique positivement d'employer dans certaines provinces le mot slave, grec ou albanais, et dans d'autres le mot turc. Ainsi, on dit indifféremment *Rilo-Dagh* ou *Rilo-Planina*, *Kodja-Balkan* ou *Veliki-Balkan*, mais on n'entend parler que du *Despoto-Dagh*, et jamais le *Schirena-Planina* ne deviendra le *Schirena-Dagh* ni le *Kiapha-Mala* albanais le *Kiapha-Dagh*, et ainsi de suite.

Les noms géographiques ayant une signification, et bons à connaître, sont environ les suivants : mer, t. *Deniz*, s. *Mora*, a. *Det*, v. *Mare*, g. *Thalassa;* cap, t. *Bouroun;* débouché, t. *Boghaz;* port, t. *Liman*, s. *Brod;* montagne, t. *Dagh*, s. *Gora*, a. *Mal*, *Malli*, v. *Mountele*, h. *Hegy*, g. *Oros*, *Vounon;* chaîne de montagnes t. *Balkan*, s. *Planina* (monts boisés), a. *Mal*, h. *Domb*, g. *Vouni;* Sierra ou montagne déchiquetée, s. *Kosa;* butte, t. *Tépé*, s. *Breg* ou *Brdo*, *Glavitza*, très petite, *Ounka;* cime, t. *Tèpé*, s. *Verch* ou *Vr ;* d'en haut, a. *Kiapha*, s. *Gorniak ;* lac, t. *Gueul*, s. *Jesero*,

g. *Limnè;* île, t. *Ada*, s. et v. *Ostrov* h. *Sziget*, g. et a. *Nesi;* vallée, t. *Déré*, s. *Dolina*, a. *Proua* ou *Pou*, v., *Vale;* prairie, s. *Livadia* et *Livaditza;* prés à côté d'une rivière, s. *Louka;* plaine, s. *Polie*, *Polia*, *Poliana* et *Pol*, slovaque, *Pojana*, a. *Phousche*, v. *Campou*, h. *Mesoe;* marécage, t. *Batak*, s. *Bara;* boue, s. *Blato*, h. *Sar;* cours d'eau, rivière, t. *Sou*, *Tschai* s. *Rieka*, *Voda*, a. *Lioume*, v. *Riou*, g. *Potamos;* torrent, s. *Potok*, h. *Patak*, g. *Cheimarros;* source, t. *Isvor*, s. *Vrelo*, a. *Kroua*, g. *Krounos*, puits, t. et s. *Bounar;* fontaine, t. et s. *Tscheschme;* cascade, s. *Bouk;* défilé, t. *Derbend*, s. et v. *Klisoura*, a. *Grouka;* porte, t. *Kapou*, s. *Vrata;* rocher, s. *Stiena*, a. *Gourr*, v. *Bolovan;* caverne, t. *Maghara;* fente, s. *Strouga;* mines, t. *Maden*, s. *Maidan*, v. *Bae*, h. *Banya;* minerai, t. *Rouda;* pierre, t. *Tasch*, s. *Kamen*, v. *Petra*, g. *Lithos;* lieu pierreux, s. *Kameniak;* or, t. *Altin*, s. *Slato*, h. *Arany;* argent, t. *Gumusch*, s. *Srebro*, a. *Erghent* g. *Argyros;* cuivre, t. et s. *Bakar;* fer, t. *Demir;* craie, t. *Kiritsch;* sable, t. *Koum;* terre, t. *Topra;* sel, t. *Touz*, s. *Sol*, v. *Sare;* limite, t. *Sinor*, s. *Granitza;* ville, t. *Chehir*, s. *Varosch*, v. *Cetate*, h. *Varos*, g. *Polis;* château fort, t. *Hissar*, s. *Grad*, h. *Var;* place palissadée, t. et s. *Palanka;* fort, t. *Kale*, s. *Grad*, a. *Kail*, g. *Kastron;* tour, t. et s. *Koula*, h. *Torony*, g. *Pyrgos*; village, t. *Keui*, s. *Selo*, a. *Katoun*, h. *Falou;* hutte, t., s. et v. *Koliba;* église, t. *Kilise*, s. *Tzrkva;* pavillon, t. *Tschardak;* boutique, t. et s. *Doukian;* pont, t. *Keupri*, s. *Tchoupria;* neige, t. *Kar*, s. *Sneg;* soleil, t. *Gunes;* jardin, t. et s. *Baktsche;* vignoble, t. *Bagh;* raisin, t. *Usun;* tête, t. *Basch*, s. *Glava*, v. *Kapou;* flambeau, t. *Machala;* couteau, t. *Tschatal;* vendredi, *Djoumaa;* bain chaud, t. *Bania*, s. *Toplitza;* épine, s. *Trn;* guerrier, t. et s. *Voinik* (d'où vient Voinitza); maréchal-ferrant, s. *Kovatsch*, a. *Kovan;* berger, t. et s. *Tschoban;* homme, t. *Adam;* père, t. *Baba;* fils, t. *Oglou;* fille, t. *Kis;* frère, t. *Kardarch;* diable, t. *Cheytan;* noix, s. *Orao;* prune, s. *Sliva;* cheval, t. *At;* âne, t. *Eschek;* cochon, t. *Domous;* chien, t. *Kiopek;* cerf, s. *Jelen;* oiseau, t. *Kouch;* aigle, s. *Orao;* épervier, s. *Jastreb*; corneille, s. *Vrana;* poisson, t. *Balouk*, s. *Riba* (de là Ribare et Ribaritza); saule, s. *Vrba* (de la Verbitza); peuplier, v. *Topola*.

2. Critique des cartes de la Turquie.

Les meilleures cartes de cet empire sont celle publiée en 1829 par le bureau militaire topographique de Vienne; celle de M. Lapie, reproduite avec très peu de modifications par Cotta en 1828, et les cartes russes, qui paraissent avoir copié, surtout la première. Celle

de Vaudaucourt, de 1821, est trop ancienne pour en parler, quoiqu'elle offre çà et là plus exactement le nom des localités que les autres cartes.

La première carte est évidemment la meilleure, parce que leurs auteurs n'ont pas seulement basé leur travail sur des observations géodésiques faites sur les frontières de la Turquie, mais encore parce qu'ils ont eu à leur disposition d'assez nombreuses observations faites par des ingénieurs géographes, qui ont traversé accidentellement la Turquie ou qui avaient été envoyés secrètement. On reconnaît surtout ces derniers renseignements dans le tracé de la Bosnie et de la partie orientale du Balkan ou de la Bulgarie, ainsi que dans les données assez exactes sur la population des villes de ces provinces.

D'une autre part, le gouvernement russe a profité de ses victoires sur les Turcs pour faire exécuter en Turquie comme en Asie des observations géodésiques et géographiques. De 1828 à 1832, les capitaines Vrontschenko, Ortenberg et d'Essen ont été occupés à ce travail et paraissent l'avoir étendu sur la plus grande partie de la Bulgarie, sur une portion de l'ancienne Thrace, et sur tout le Balkan jusqu'à Sophie. Ils auraient même pénétré dans le Rilo-Planina, d'après le dire des moines du couvent de Rilo. La position de 89 points a été déterminée ainsi astronomiquement, et 25 déterminations de longitude ont été faites. Les longitudes de Varna, de Bourgas et de Constantinople ont été fixées, et cinq voyages ont été exécutés avec des chronomètres. Malheureusement ces rectifications ne paraissent pas avoir été employées dans les cartes russes récemment parues.

La carte de Vienne a d'abord sur les autres le mérite de rendre en général mieux le relief des montagnes. Dans celle de Cotta, on n'a pas assez distingué les hautes chaînes d'avec les basses montagnes et les collines, on s'est trop laissé aller à ce genre d'enclaver chaque cours d'eau entre des pentes douces de montagnes. C'est joli à la vue, mais non conforme à la nature, qui se plaît à produire plus de contrastes et moins d'uniformité. En général, les chaînes ne sont pas bien dessinées, et les cartes ne feraient pas soupçonner surtout l'existence fréquente de plateaux et de plaines. Toutes partant de l'idée d'une chaîne centrale en Turquie, ne rendent nullement ni l'état morcelé des crêtes au centre de la Turquie, ni la différence de hauteur entre le Scordus, le Schar, le Karadagh, l'Orbelus, le Rhodope et le Balkan. Toutes ont changé en Alpes formidables, sous le faux nom d'Egrisoudagh, les petites montagnes au N.-N.-O. de Kostendil.

Toutes les cartes ne donnent qu'une idée très fausse du relief du *Scordus*, qu'on a regardé comme un massif impossible à visiter,

et qu'on a intitulé à tort l'Argentaro ou le Srbernitza; puis on lui a donné trop de longueur du N.-O au S.-E. et trop peu de largeur de l'E. à l'O., parce que le Montenegro paraîtrait occuper dans la nature une position plus directement N.-O. au S.-E. que sur les cartes. Les crêtes entre les bassins de Novibazar et d'Ipek sont surtout plus larges que sur les cartes, et entre elles coule la partie de l'Ibar au-dessus de Mitrovitza qui ne paraît guère indiquée sur aucune carte, à l'exception d'une carte de Servie annexée à une description statistique de ce pays dans le journal militaire d'Autriche de 1824. Les sources du Drin sont imaginaires; et entre Prisren et Skela, il court bien plus près du Scordus qu'on le croirait d'après les cartes. Le lac de Plava verse ses eaux au N. dans le Lim et non dans le Zem. Les sources du Tara et du Piva n'y sont pas indiquées. La Metoia ou la plaine de Prisren et d'Ipek n'est pas représentée comme elle est dans la nature, et ne forme sur les cartes qu'une vallée étroite. Le bassin d'Ipek devrait être moins long et beaucoup plus large, et l'espace entre Jpek, Djakova et Scutari est, d'une autre part. plus étroit. Jpek est, dans tous les cas, plus à l'E., environ au N.-N.-E. de Djakova et non pas au N.-O. Cette faute se lie à ce que nous allons dire sur les erreurs relatives à la Haute-Mœsie.

La *Mœsie supérieure* a une configuration tout autre que celle que les cartes lui donnent, et sa forme générale se trouve le mieux reproduite dans une carte de géographie ancienne de l'Atlas de Reichard. La partie entre Leskovatz, Vrania, Pristina et Kourschoumli a été tout-à-fait mal comprise dans les cartes de Vienne, et la presque totalité de ses nombreux villages a été omise dans toutes. On a donné dans la carte de Vienne une trop grande longueur à cette contrée, et on y a placé de la manière la plus singulière une rivière Tempesca, à la place du cours de la Morava, au-dessous de Leskovatz, tandis qu'on réunit la partie supérieure de cette dernière rivière et du Liperitza pour en faire la Morava. De plus, on paraît avoir réuni à la Tempesca une partie du cours de la Soukova et du Gomela-Voda de Trn, de manière que ces eaux, coulant dans la Nischava, sont représentées se rendant dans la Morava. Puis, à côté de cela, on a cependant figuré une seconde fois la Soukova avec des crêtes de montagnes imaginaires. Les positions tout-à-fait dénuées de fondement de Novo-Brdo, de Klisoura, de Trn (leur Taren), de Vrania, de Radomir et de deux Tzaribrod, complètent ce tracé singulier, qui ne peut être que l'ouvrage de quelqu'un que les gens du pays ont voulu mystifier.

Sur la carte de M. Lapie, et même sur celle de Vaudaucourt, on a au moins bien mieux figuré la partie occidentale de la Haute-Mœsie, en l'inclinant davantage du N.-O. au S.-E., et on a donné

le cours véritable de la Morava et du Toplitza ; mais pour la portion S.-E. ces cartes ne sont guère préférables à celles de Vienne. Tous les géographes paraissent avoir manqué de renseignements pour le pays montueux entre Pirot, Vratza, Etropol, Isladi, Sophie, Radomir, Egri-Palanka et Leskovatz. Le Gomela-Voda de Trn ne communique nullement avec la Morava supérieure, mais il est la source de la Soukova. Le relief du Snegpolie, du Schiroka-Planina, etc., n'est nullement indiqué, et le mont Vitosch, sous le nom faux de Doupindscha, est beaucoup trop loin de Sophie.

La position relative de Radomir, de Doubnitza et de Sophie est fautive. Radomir est au N., ou tout au plus au N.-N.-O. de Doubnitza. Sophie paraît être placé un peu plus au S.-E., savoir au N.-O. de Samakov; au N.-E. de Doubnitza; à l'E. de Radomir et à l'E.-S.-E. de Bresnik, qui est à 6 l. au N. de Radomir, et à 8 l. de Scharkoë. Or, sur les cartes, Bresnik se trouve placé entre Sophie et Tzaribrod.

De plus, tout le cours du Strymon supérieur et ses lacs sont imaginaires. Radomir est sur la rive orientale, et non occidentale de cette rivière sans lacs, et à 1/4 l. de ses rives. De très petits marais existent dans la plaine au S. de Radomir. Le Strymon remonte par ses affluents au N.-N.-O. vers Grlo, et le col de la vallée de Philipovitza, dont on ne trouve aucune trace sur les cartes. Le cours du Soukova y est aussi dessiné, sans avoir eu aucun renseignement, si ce n'est qu'il existait une rivière de ce nom. Il faudrait prolonger au N. le cours du Strymon sans lui faire décrire de courbe, et placer celui du Soukova plus obliquement du N.-E. au S.-O. Près de Doubnitza, il y a un Jahinova, qui est Janova, et un Plattokhan, qui est Blatohan.

Enfin à l'E. de Sophie, les géographes ont commis la singulière erreur de confondre le Grand et Petit-Isker (*Gomela* et *Mala-Isker*). Ils ont figuré exactement le cours des rivières dans le bassin de Sophie, et ils ont même bien indiqué que le Grand-Isker se jetait dans les gorges des montagnes au N.-N.-E. de Sophie; mais environ depuis Grigorevo, ils ont joint le lit du Grand-Isker avec celui du Petit à Etropol, et placé sur ce cours imaginaire les villages de Taschkisi, de Komartzi et de Striga, qui sont tous dans une vallée, remontant du S.-O. au N.-E., ou d'Ouselia, vis-à-vis de Jeni-Han par Malina, au Balkan d'Étropol. C'est sur le versant septentrional de ce dernier que le Petit-Isker a ses affluents supérieurs, courant S.-O. — N.-E., et puis S.-E. — N.-O., et il reçoit à Étropol un torrent, venant de l'O.; le cours de ce dernier a dû avoir sa part dans l'erreur indiquée des géographes. Après Étropol, le Petit-Isker occupe pendant 2 à 3 l. une espèce de canal bordé de rochers dans une large vallée ; ensuite il parcourt une plaine, et passe par Vikrar, qui paraît être

le village de Widrari, placé par les géographes à l'O. de cette rivière. Après avoir traversé au N. des gorges de montagnes, il va joindre le Grand-Isker à Roman, un peu au S. de Staroselo (ancien village); car depuis la plaine de Sophie le Grand-Isker continue à traverser les montagnes dans une direction N.-E., et vient passer ainsi à 3 l. S. de Vratza.

La faute géographique précédente est d'autant plus extraordinaire que le cours du Grand-Isker est la seule voie facile qui se présente pour pénétrer depuis la Bulgarie dans le bassin de Sophie, tandis qu'en passant par le Petit-Isker ou Étropol, on a à gravir pendant plus de 2 h., et une descente de plus de 3 h. pour franchir les crêtes au S. et S.-O. de ce bourg, et descendre dans une vallée qui court d'abord du N.-E. au S.-O., puis de l'E. à l'O., et débouche à plus de 8 l. de là au S.-O., dans le bassin de Sophie. Il y a même encore un col de 400 p. avant d'arriver à Taschkisi.

Dans la carte de Cotta, on trouve quelques villages de plus à l'E. de Sophie et sur les deux Iskers; mais il paraît qu'on y a indiqué deux fois le village de Malina (Malin de la carte). Les dix-sept villages du canton de Sladi ou Sladia en Bulgarie (l'Isladi des cartes) sont aussi oubliés. Ce bourg est à 5 h. de Dolni-Komartzi, et les villages qui en dépendent portent les noms de Lagana, Douschantzi, Perdop, Klisekeui, Schelopetsch, Karliovo, Kilanelare, Mirkovo, Karmarkeui, Smosko, Bounovo, Dolni-Komartzi, Gorni-Komartzi, Strigl (Striga des C.), Vrsch, Novaschoune et Pravetz.

Revenant maintenant à la partie occidentale de la Mœsie supérieure, on trouve qu'on a trop éloigné les unes des autres les villes de Leskovatz, de Vrania, de Pristina et de Novo-Brdo. Novo-Brdo n'est qu'à 5 h. au S.-E. de Pristina, et sa position est faussement indiquée au N.-O. de Vrania, tandis qu'elle est à l'O.-N.-O. et sur une crête à l'E. de la route de Ghilan à Pristina. Sur la carte de Vienne, on l'a voulu probablement indiquer par Csernagora; mais, même dans ce lieu, Novo-Brdo serait placé un peu trop au N. et trop loin de la route de Ghilan à Pristina.

Le cours de la Morava Bulgare, entre Kourvi-Han et son confluent avec la Nischava, est fautif, parce qu'il est trop N.-S.; la première rivière décrit dans ces lieux plusieurs contours, et est dirigée de l'O.-N.-O. à l'E.-S.-E. La vallée de Leskovatz, comme celle d'Aleksinitze, court du N.-O au S. E., et la Toplitza coule de l'O. à l'E., mais tombe dans la Morava par un coude dirigé environ au S.-E. Scharkoë (b. Pirot) doit être placé à 4 h. plus au S. et non au confluent du Belava et du Temstitza, dernier torrent, qui est peut-être celui dont la carte de Vienne a fait son Tempesca.

Une grave erreur se trouve dans la carte de Cotta et de M. Lapie

relativement au cours de la Tondja, ou Toundja, au S. du Balkan; cette rivière ne coule point à Jeni-Sagra, mais son cours est comme il est figuré dans la carte de Vienne. Néanmoins, dans toutes les cartes, Islivné (le Selimno des C.) paraît situé trop au N., puisque cette ville n'est qu'à 1 h. 1/2 à 1 h. 3/4 de la Tondja. Tschipka n'est bien placée relativement à Kezanlik, que dans la carte de Vienne.

Le coude formé par le *Haut-Balkan* à sa rencontre avec le reste de la chaîne paraît exagéré. Une carte du *Balkan oriental*, levée à la fin du siècle passé par un officier prussien au service russe, a permis de donner une représentation assez exacte de certaines parties de cette portion de la Turquie (1). Cependant on y a figuré à tort comme montagnes les très bas plateaux et les collines au N. de Kasan et de l'Akali-Kamtschik. Osmanbazar n'a pas pour horizon de hautes montagnes. De plus il n'y a point de lac au S. de Baschkoë (le Baszikoé des C.); un des affluents du Deli-Kamtschik y déborde quelquefois dans des temps de pluie. Il faut que celui qui a donné ce renseignement s'y soit trouvé à une pareille époque. Kasan est tout-à-fait mal placé dans la carte de Cotta, et se trouve bien indiqué dans celle de Vienne. Madara près de Schoumla, n'existe plus. La route directe de Schoumla à Aidos n'est marquée sur aucune carte, et le tracé du Balkan est bien fautif au S. du Deli-Kamstschik. Il ne décrit point de semblables ondulations. Le petit Kamtschik coule au S. de l'arête-sommet, au S. de Lopoutschka, et la traverse au moyen d'un défilé. Le Nadirdère remonte peut-être trop haut et l'Emineh-Dagh est moins élevé qu'on l'indique.

Au S. du Balkan, la *chaîne cotière,* appelée faussement Strandsia-Balkan, ne se lie pas à cette chaîne entre Karnabat et Islivné, comme l'indiquent les cartes, puisqu'à 1 h. 1/2 à l'E. de cette dernière ville les eaux des gorges du Balkan, non loin de la route de Schoumla à Kasan, se rendent déjà dans la mer Noire et non dans la mer Egée. Une vaste échancrure se trouve depuis là, au pied méridional du Balkan oriental. Il n'y a qu'un plateau bas entre Karnabat et Aidos, et un autre entre Aidos et Bourgas. De plus, entre Karabounar et la plaine d'Aidos, il y a plutôt une plate-forme particulière de 2 à 300 p. de hauteur qu'une chaîne.

La carte de Vienne place très bien Visa au pied des dernières pentes occidentales de la chaîne côtière, tandis que celle de Cotta l'a porté beaucoup trop à l'E.

(1) *Voyez* Nouvelles originales et considérations sur le théâtre de la guerre entre la Russie et la Porte, et sur les opérations possibles (*Original Nachricht. u. Betrachtungen ub. d. Schauplatz des Krieges zwisch. Russland u. d. Pforte,* etc.); par un militaire. Berlin, 1829, in-8° de 152 pages, avec une carte de 2 f. Chez F. Trautwein.

D'une autre part, cette dernière carte rend mieux la plaine au N. et N.-N.-O. d'Andrinople que celle de Vienne; mais aucune ne donne une idée des buttes et des groupes de hauteurs coniques, qui s'y trouvent près de Karabounar et entre Jeni-Sagra et Janboli. Benli a été détruit dans la dernière guerre avec les Russes et n'existe plus.

Dans les deux cartes, on remarque la faute de placer Tschirmen en grandes lettres sur la rive septentrionale du Maritza, tandis que ce n'est qu'un petit bourg sur la rive opposée, au S. de Moustapha-Pascha. Ce dernier se trouve même indiqué sur la carte de Cotta sous le nom de Tchurmen, et sur celle de Vienne sous celui de Thepehsandschak. Or, toute l'importance de Tschirmen dérive de ce qu'il donne le nom au sandjak et que les tribunaux y sont placés, parce que Andrinople était la résidence du sultan. lorsque cet arrangement administratif fut établi; cela explique aussi le nom de Thepehsandschak.

Aucune carte n'a su distinguer le Rhodope d'avec le *Tekirdagh*, et les collines entre le Despotodagh et la Maritza; dans toutes, le Tekirdagh y apparaît comme une chaîne trop élevée.

La large vallée de la Maritza au S. d'Andrinople est aussi défigurée dans les cartes qui en ont fait une fente étroite, ce qui est bien prononcé surtout dans la carte de Vienne. De plus, Dimotika est placé sur la rive occidentale et non orientale de cette rivière; et nous n'avons trouvé personne qui ait pu nous dire si Orichova, Zernetz et Thermolitza existaient, et nous ne les avons pas aperçus à notre passage sur les lieux mêmes où ils sont indiqués, mais Ipsala existe réellement. Le Malgara, marqué au N.-O. de Hirepoli dans la Carte de Cotta, existe-t-il vraiment?

Dans la *Macédoine*, les bords du cours du Strymon entre Doubnitza et Demir-Hissar (le Timurhissar des C.) ont été mal rendus dans toutes les cartes, au lieu des bassins et des défilés que nous y avons indiqués, on dirait que ce n'est qu'une fente continue. D'ailleurs, la route est très mal indiquée, et Libanovo (le Libonovo des C.) est sur la rive orientale et non occidentale du Strymon. Le mont Kreschna est omis; Razlouk est placé à plusieurs lieues trop au S. dans les cartes, puisqu'il est situé au confluent de plusieurs torrents, au N. du défilé de la Fille sur le Karasou au pied de la chaîne la plus septentrionale du Rhodope, au commencement du passage qui conduit à Bania.

Les cours du Braonista et du Bregalnitza sont défigurés dans les cartes. La Braonista prend sa source à l'E. de Karatova, placé 2 ou 3 h. trop à l'O., et va se rendre dans la Bregalnitza, près d'Istib où un autre cours d'eau, l'Istib vient les joindre à Novo-Selo (t. *Jenikeui*), le nouveau village, qui est à une demi-h. à l'O. et non pas à

l'E. d'Istib, comme l'indique la carte de Vienne. De plus, la Bregalnitza sort des montagnes au S. et S.-S.-E. de Karatova, reçoit le Zletovska et non Letovska-Rieka (*voy.* vol. I, p. 174), venant du couvent de Sveti-Otatz et de Lesno, et a un plus long cours que celui indiqué sur les cartes. Elle parcourt une vallée qui renferme beaucoup de villages inconnus aux géographes. Dans les montagnes de Karatova, il y a un certain nombre de villages inconnus; mais comme en Herzegovine et en Bosnie, un village n'y est souvent qu'une réunion de maisons isolées et éparses dans toute une vallée, de manière qu'on ne sait où les indiquer. Strajin (t. *Stradscha*) est le Strazin des cartes, et Topritza, près de Stroumnitza, est probablement Toplitza.

En deçà du Vardar, un bourg Tikwesch ou Tikawech se trouve sur les cartes, tandis que ce n'est que le nom du district de Tikavetch. Le Vistritza, au-dessous de Vodena, comme celui du bassin de Melenik, n'est que le nom slave de Bistritza grécisé.

A l'O. du Sarigoul-Vardar, les Cartes ne donnent nulle idée de la partie supérieure de la vallée de Trojak. La plaine immense de Prilip (1) (Prelepe des C.) de Bitoglia et de Florina n'est pas représentée de manière à ce qu'on ait une idée de son étendue, et surtout de sa largeur. Les montagnes au S. et S.-O. de Florina sont mal figurées. Il n'y a pas de crêtes entre le cours du Bilischta et du Devol. La plaine de Sarigoel est changée en vallée, et le lac de Castoria est figuré un peu trop circulaire. M. Pouqueville a commis une erreur manifeste en ne donnant que 8 t. au col de l'isthme où est situé Castoria, car il y a la place pour plusieurs rues. Le mont Vitzi s'appelle peut-être Vintzi. La route de Klisoura à Sarigoel est mal indiquée et trop éloignée du torrent de Blitsch. Les belles cascades de Vodena ont été figurées par M. Cousinery.

Les cartes ne donnent aucune idée juste de la configuration du pays entre le Bourenos et l'Indje-Karasou, ni en particulier des environs de Vourschitza (Selitza des C.) et de Bogaskoë (leur Bogotzico). On n'indique pas les vallées au pied méridional du mont Gerbena, ainsi que les vallons entre les plates-formes au S. de Kojani.

En *Thessalie*, le mont Olympe est placé beaucoup trop au N. et

---

(1) Marco-Kralievitch avait son château à Prilip, car il avait obtenu Castoria et la plaine de Monastir après la mort de son père Voukaschin, général d'Étienne Donschan. Sa femme, une Grecque, nommée Hélène Klapena, lui ayant fait éprouver des désagréments, il la répudia. Alors elle épousa Balsa, et lui procura même subreptivement la possession de Castoria. Ces déboires engagèrent Marco à entrer au service turc. (*Voyez* vol. II, p. [illegible].)

trop loin de Tempé, ne se trouvant guère qu'à E.-N.-E. d'Alassona. De cette manière, non seulement le défilé du Saranta-Poros est dans une autre position, mais de plus, les cartes ne reproduisent pas la forme des vallées entre Alassona et ce défilé, ni celle de la crête qui sépare le bassin d'Alassona de la plaine de Larisse. Le cours inférieur du Saranta-Poros est en majeure partie faux. On cherche en vain dans l'Olympe des cartes son pourtour en bourrelet, ses vallées et le couvent du Spermos. On remarque que les monts Cambuniens sont restés tout aussi inconnus, vu la hauteur de 7,000 p. qu'on voudrait leur donner. L'Astopoto, à Tricala en Thessalie, ne coule pas au S., mais traverse la basse-ville et va à l'E. dans les plaines, pour ne se jeter dans la Salambria qu'à 1 ou 2 h. de la ville. Castraki est mal placé sur les cartes ; car ce village est entre la Salambria et le couvent de Verlam et assez près de ce dernier.

La partie N.-O. de la Macédoine est en grande partie manquée ; on y cherche en vain le Sateska-Kieka, le Podalischta-Rieka, etc. Les noms des montagnes de Maniana-Petrin et de Spileon sont erronés. A l'O. d'Uskioub, on a donné à la vallée de Vlainitza le nom de Tetovo ; tandis que c'est la dénomination bulgare pour Kalkandel ou Kalkandelen des Turcs, dont les cartes ont fait Kalkandere. D'ailleurs, la crête entre la vallée de Vlainitza dont M. Viquesnel nous a donné le nom (*voy.* vol. I, p. 197), et celle de Kalkandel n'est pas si haute et si importante qu'on le croirait d'après les cartes. De plus, la vallée du Vardar doit être poussée un peu plus au N., relativement à Uskioub, puisque la route de cette ville à Kalkandel passe dans la prétendue vallée de Tetovo, et la route directe entre ces villes marquée sur les cartes n'existe pas. Les détails des vallées du Schar sont omises, et la dénomination du Lioubeten pour son extrémité orientale a été changée en Glioubetin et attribuée à des montagnes à l'E. ou au S.-E. de Pristina.

Au N. du Schar, les cartes ne donnent aucune idée de la différence d'élévation entre le Goliesh ou les parties méridionale et septentrionale des montagnes entre les bassins de Pristina et d'Ipek. Souha-Rieka est placé trop au N. relativement à Prisren, et devrait se trouver entre le Toplouka et Peteiana. Le cours du Tzernaleva-Rieka est mal rendu. A sa sortie dans le bassin de Pristina est le village albanais de Stena, d'où on peut gagner Saslia. Les sources du Dernitza, que d'après les cartes, nous avons appelé mal à propos Mitrovitza (*voy.* vol. 1, p. 25) sont placés trop au S. M. le prince de Vassoevith prétend que cette rivière se jette dans le Sitnitza un peu au S.-O. de Vouschitrn. Il est possible que cela nous ait échappé, et que le défilé d'où elle sort des montagnes soit si étroit que nous n'ayons pas remarqué cette coupure. Nous avons passé le Sitnitza à la

sortie septentrionale de Vouschitrn ; entre ce village et Mitrovitza, le Sitnitza est toujours resté à notre droite, et ne reçoit qu'un très petit ruisseau sur la frontière extrême de la Bosnie à 1 1/2 h. en avant du dernier bourg. Si cet ingénieur avait raison, comment le Sitnitza serait-il si peu de chose à Vouschitrn?

Janova ou plutôt Janievo ne paraît pas exister au S. de Mitrovitza, mais bien dans les montagnes jadis métallifères de Pristina ; car un homme du pays nous a indiqué ce village à 2 h. de Pristina, à 8 h. de Mitrovitza et à 6 h. de Katschanik. Nous y avons passé en venant de Guilan. C'est probablement une erreur de citer deux Vragolia sur la carte, celui dans la vallée du Mitrovitza serait de trop. D'après M. de Vassoevitch, les marais de Saslia ne seraient pas seulement la tête des eaux du Lepenatz, mais encore il en sortirait ou tout à côté en découlerait au N. l'eau-mère du Sitnitza, que nous avons appelé Lab (*voy*. vol. I. p. 142), qui recevrait ensuite le Gratschanitza et le Ternoleva-Rieka, et au N. de Pristina le véritable Lab.

Dans le S.-O. de la *Servie*, le mont Kopaonik (le Kopannegh des C.) n'est pas bien placé et trop au N.; mais surtout sa grande élévation n'est pas assez indiquée. De plus, on ne reconnaît pas bien dans les cartes ni le Jelin, ni le Stol. D'après de vagues renseignements, il y aurait une autre petite montagne du nom de Kopaonik dans les environs du Lab, coulant dans le Sitnitza. La gorge du Kopaonik, appelé Brzetie, prendrait son nom de la vitesse du torrent, car *Brzitza* veut dire une eau qui coule vite. D'après les renseignements obtenus par M. Viquesnel, de MM. Friedrichsthal et de Vassoevitch, le mont Plotsch ne serait qu'un grand contre-fort septentrional du mont Kopaonik, placé environ entre le château de Kosnik et cette montagne. (*Comp*. vol. I, p. 124.) Le village de Rudnitza (le Budnitza des C.) au pied oriental du Kopaonik, est placé 2 h. trop au S. Il est à 1/4 h. de l'Ibar. Kosnik (le Kusnik de quelques C.) n'est pas un hameau, mais un château ruiné sur le côté méridional de la vallée du Raschina, courant du N.-O au S.-E. Nous avons oublié de dire que le couvent de Stoudenitza était renommé pour ses truites et ses perches de montagne. Nous nous sommes trompé en disant que près de Valievo le Petzka-Rieka se réunissait à l'Obnitza. (*Voy*. vol. I, p. 119.) C'est le Lopotska-Rieka qui se réunit au Petzka-Rieka pour former très probablement les sources du Jadar, tandis que l'Obnitza, venant du Medvenik, et recevant plusieurs petits cours d'eau du S. et du N., se jette dans la Koloubara, au-dessus de Valievo, comme notre carte l'indique. Dans la vallée de la Koloubara, lisez Stoublina à la place de Stablina, Drajevatz au lieu de Drasevacz, Voinovika à la place de Vainovika ; dans celle du Ljig, Bania au lieu de Pania, Babouch au lieu de Ba-

batch; dans celle de l'Oub, Gologlava au lieu de Gologlaba (tête chauve); dans celle du Schabatz, Stapar au lieu de Slapar.

Le tracé de la chaîne centrale de la Servie est fautif, et surtout le relief du groupe le plus élevé des monts Roudnik n'est nullement rendu. Il est mieux exprimé dans la carte de Vienne que dans celle de Cotta, Belopolie s'y trouve au moins; mais il manque dans le voisinage plusieurs villages qui se trouvent sur celle de Cotta, par exemple Brousnitza près de Lounovatz (le Lunaviza de la C.) dans la vallée de Maidan. Le mont Avala est placé 1 1/2 h. trop au S., et est le sommet indiqué dans la carte de Vienne, à l'E. de Resnik. La distance entre Belgrade et Grotzka (Grotzko des C.) est trop considérable. Kragoujevatz est traversé par le Lepenitza qu'on nous a indiqué sur les lieux à tort sous le nom de Jesenitza (*voy.* vol. I, p. 112). Kavador au S. de Kragoujevatz est un faux nom.

Les chaînes orientales de la Servie ne sont guère mieux figurées, car il est impossible de s'y reconnaître sur le terrain, surtout pour la partie méridionale. Aleksinitze est séparé du bassin un peu élevé de Bania par une série de basses hauteurs traversées par deux gorges. Bania est au pied méridional de montagnes calcaires qui se lient au cône du Rtagn (le Herkani des C.) par des plateaux plus larges que ceux marqués sur les cartes. Il y a là des plates-formes entre la chaîne orientale et les petites hauteurs, à l'E. de Paratchin, ce que les cartes ne feraient pas soupçonner. La Tzerna-Rieka (le Tserna-Reska des C.) est confondu avec le Timok, et on a indiqué à tort un bourg du nom de Timok, tandis que c'est le nom d'un district. On a placé trop au S. la chaîne entre les affluents de cette rivière et ceux de la Morava. On a mis l'arête environ à la place du plateau où se trouve la route de Bania à Loukova, et au couvent de Sveta-Petka. Or, le torrent de Loukova, ou le Loukavitza-Potok, coule dans la Morava vers Paratchin. Vue depuis le Rtagn, la chaîne ne paraît point décrire une aussi forte courbe que sur les cartes. Le Krivina placé dans la vallée supérieure du Timok ne peut être autre chose que le Krivivir, qui est sur le versant appartenant à la Morava. Il en est de même d'Oreovitch (l'Oreovacz des C.), mais Sverlik (t. *Esferlik*) serait environ à sa place.

Le relief des plateaux entre le Petit-Timok et Gorgouschovatz (Gurguschovac des C.) sur la route de Nisch n'est pas exact; ces montagnes sont plus larges, par contre la pente pour descendre du S.-O. au N.-E. dans la vallée du Petit-Timok devrait être plus courte. La carte de Vienne n'estime qu'à 7 l. la distance de Nisch à Gorgouschovatz, tandis qu'il y a bien au moins 10 à 11 l. par la nouvelle route. Le défilé de la Morava serbe entre Makreschan et Stalatch n'est pas marqué dans les cartes, et celui à l'E. de ce dernier

lieu sur la Morava bulgare est trop faiblement indiqué. Au confluent des deux Moravas, la vallée est fort large, et non pas une gaîne, comme dans les cartes. Le Deligrad, marqué sur la pente méridionale du Jastrebatz, n'est qu'une redoute du temps de Tzerni-George sur la limite actuelle de la Servie, entre Nisch et Aleksinitze. Tchoupria est en plaine, et non sur une butte, comme l'indique la carte de Vienne, et il n'y a plus de tête de pont. Le mont Jouor a été appelé par erreur Jouvor (*Voy.* vol. I, p. 114).

Dans la carte de M. Lapie et de Cotta, on a confondu la Jesava, qui est le bras droit de la Morava, près de Semendria, avec la Jasenitza, qui se jette dans la Morava, à l'E. d'Hassan-Pascha-Palanka. Sur ces cartes, comme sur celle de Vienne, on a séparé en deux le cours de la Resava pour en former la Resava se jetant dans la Morava, près de Svilanitza (le Sviliarij des C.), et un Resavtschina ou vieille Resava imaginaire. La Resava parcourt une bonne partie de la vallée de la Grande-Morava, et s'approche beaucoup de cette dernière, à l'O. de Svilanitza ; c'est ce qui a trompé les géographes. Son cours paraît bien indiqué dans la carte de Servie, dans le *Militairische Zeitschrift* de Vienne. Le mont Lipar est à l'O. ou au N.-O. de Jagodin.

Dans le N.-E. de la Servie, on ne trouve pas indiquée la route de Milanovatz à Kladova (Gladova des C.) et Negotin. L'île de Poretsch ne contient plus le bourg de ce nom, puisque ses habitants forment ceux de Milanovatz, situé à Goloubintze, non loin de l'entrée de la vallée du Poretschka-Rieka. Au lieu de Kulisza, il faut lire Tschoulitza. Enfin, les limites méridionales S.-O. et S.-E. de la Servie actuelle ne se trouvent sur aucune carte.

Si la *Bosnie*, la Croatie et l'Herzegovine sont bien mieux figurées que la Servie, on y remarque cependant bien des fautes. Ainsi, la route de Priepolie à Hissar longe le côté oriental et non occidental du torrent. La forteresse de Zvornik est au S. de la ville et non au N., et cette ville, resserrée entre la Drina et la colline, n'a pas la forme qu'on lui donne. On a confondu avec Zvornik un village à 1/4 h. au S. du château. Les eaux salées du Touzla supérieur et inférieur sont utilisées au moyen de puits. Les eaux du petit bassin de Souodol, c'est-à-dire vallée sèche, composées de petits ruisseaux, paraissent s'engouffrer à l'E. du *Koula* ou de la tour de Spahi, placé au N. de Ougrlo, et ressortiraient dans la cavité de Sienitza pour former la source du Jablanitza (*Voy.* vol. I, p. 56). D'après M. de Vassoevitch, nous aurions eu tort de placer le mont Stavitza à Tschetschevok, au S. de l'Ibar (*Voy.* vol. I, p. 28), car il serait au N., entre Rojai, Belotitch et le mont Vrenie. La source principale du Drin albanais est la Vrela ; le ruisseau plus à l'E., et appelé Drin

par nous (*Voy.* vol. I, p. 24), est extrêmement peu de chose hors les temps de pluie. Notre torrent de Lioutza (*Voy.* vol I, p. 19), près de Novibazar, est écrit Lioudska-Rieka, c'est-à-dire rivière folle, par M. de Vassoevitch. Il y a de grandes fautes dans la carte de Vienne pour la Basse Croatie turque. Brounzeny-Maidan est à 7 à 8 h. de Banaliouka, et plus à l'O. du Goimonitza qui reçoit le torrent de Timar, et le Satin-ska-Rieka, coulant à Brouzeni-Maidan, et entrant dans la plaine à l'O. de Piskavitza. La vallée du Tzrkvina, à l'O. du fort de Banialouka, est omise.

Dans l'*Herzegovine*, le lac Jesero n'envoie pas ses eaux à l'O., mais au S.-E., dans la Narenta, au-dessus de Cognitza, le Han-Podporim est plus à l'O, ou plutôt la Narenta ne décrit pas sur la carte un aussi grand contour O.-E. et N.-S. que dans la nature. On a mal représenté la configuration de la plaine de Gatzko, le cours des torrents, et les vallées entre ce point et Nevesign. Tartarovitsch (Tartarova des C.) et la route sont placés plus à l'O. Il n'y a point là de torrent Moravia et de lac près de la petite forteresse de Nikschitchi (Niskiki des C.), car les eaux s'y engouffrent dans la terre, et ne débordent que momentanément, comme dans le lac de Vergoratz en Dalmatie et celui de Zirknitz en Carniole. Le cours si curieux du Soutschesa ou Souteska n'y est indiqué que par le village nommé à tort Sentista. Le confluent de la Drina et du Piva est porté trop au N. On a fait du district de la Tara un village, et estropié le nom de Kolaschin en Solasin, tandis qu'on a placé une rivière Tara en Haute-Albanie. Drobniak a été indiqué sur la Moratscha, au lieu qu'il est sur le Touschoumlie, qui reçoit de l'O. le Boukovitza, et se réunit plus au N. au Piva (*Voy.* vol. I, p. 8).

Le *Montenegro* des cartes est un tout autre pays que le véritable, et même les plus hautes cimes de la Turquie sont omises. Outre les montagnes mal placées ou non indiquées, on y a omis des torrents, tels que le Verouscha, le Mala-Rieka ou l'eau de Berskout, et on y a prolongé imaginairement le Tzernojevitch du lac de Scutari à Cetigne et jusque dans le district de la tribu des Niegouschi, tandis que cette rivière n'a qu'un cours de 1 l., et sort en masse d'un rocher calcaire. Cetigne est un bassin sans eau. Vaudaucourt seul a évité cette erreur, et Vialla n'a marqué qu'un petit marais près de Cetigne. On a fait de la rivière de Soutschitza un village. Le Kom est environ à la place où sur certaines cartes est indiquée une montagne imaginaire de Nishava. Toute la surface bosselée du Katounska-Naia n'est pas figurée comme elle est en réalité. M. le prince de Vassoevitch prétend que la Merkvitza n'est qu'un très petit cours d'èau. On a changé plusieurs districts ou tribus en bourgs, tels que Piperi, Bielopavlitchi (Bielopautze des C.), Bielise, Niegouschi (Genognussi

des C.), Graovo (Krahovo des C.), Bouronie (Burugne des C.), Piesievatz (Pieciuzzi des C.) On a placé Bielopavlitchi à une énorme distance de Cetinie, ce qui n'est pas. Dans le district de Piperi, sont les villages de Rogane, de Bedane et de Plemitsche. Près de Krouse, non loin du Soutschitza, il y a la petite plaine de Tiemovsko-Polie. Ostroug est non loin de Lieschna. Korita est au S.-O. du Kom, entre Medoun et Lopati (au N.-O. du Kom), village des Vassoevitchi, à 5 h. de Podgoritza. Le nom de Berskout (*Voy*. vol. I, p. 11) doit être changé pour celui de Mala Rieka, placé à l'O. du Kom; car, d'après M. de Vassoevitch, Berskout n'est qu'un village sur ce torrent. Les noms des villages et des lieux ont été horriblement estropiés : ainsi, Drobniak est devenu Drobniasche; la tribu des Vassoevitchi, Vassovitz; Martinitchi, Menusichi; Sitnitza, Schinizza; Zeta ou Zenta, Zetta; Merkvitza, Sussica; Rotzi, Bolzoni; Verbas, Verha; Korita, Curita, etc. Nous avons cité comme tribus les Bratonojitchi, que M. de Vassoevitch subordonne à sa tribu, dont il élève ainsi les individus au nombre de 15,000, tandis que les Hotti ne compteraient que 4,000 âmes (1). George, président du sénat monténégrin, n'est que le cousin germain de l'évêque (*comparez* vol. III, p. 515). Dans le district de Cattaro, on a oublié de marquer entre cette ville et Glouita le bourg de Dobrota.

Dans la *Haute-Albanie,* Podgoritza paraît plus près du Zem que ne l'indiquent les cartes. Près de ce bourg, est la petite plaine de Doliane, sur la Slatitza (Selista des C.). La Moratscha est navigable jusqu'au confluent du Zem; celui-ci a ses triples sources dans le district de Clementi, dont les cartes font un village. Le lac Rikavetz n'est qu'un étang sans écoulement dans lequel se rend de chaque côté un ruisseau. Celui de Hotti, trop grand, est lié par des marécages au lac de Scutari, dont il a fait une fois partie (*voy*. vol. I, p. 24). Nous avons eu tort d'appeler Vrschom une plaine au N.-O. de Gouzinie (Dogousia des C.); elle se nomme Vrmotch. Le Dolia, ou Odolia, reçoit dans la montagne de Troitza le Bistritnitza. D'après M. de Vassoevitch, une partie des montagnes au S. de Plava porte le nom de Baba, une montagne au S. du Velika s'appellerait Trebigne, et, au N. de la Vallée de Velika et du Zmilevitza-Planina, il y aurait un Jankova-Planina. Notre Visitor (vol. I, p. 30) ne serait qu'un nom collectif pour indiquer les hautes montagnes à l'O., en

(1) M. le prince de Vassoevitch a présenté à la Société de géographie une carte manuscrite du Montenegro et du pays albanais et bosniaque jusqu'à Novibazar et Ipek. Il a élevé des doutes sur la véracité de la relation concernant l'ascension du Kom par M. Kovalevski. Les faits principaux étant reconnus vrais, nous n'avons pas à nous mêler de cette affaire singulière.

avant du Kom, d'où découle le Belitza, sortant d'un petit lac alpin et se réunissant au Verouscha pour former le Tara. Le nom de Psigna serait donné à la réunion des eaux de l'Opasaonitza (notre Opasnitza) et du Verouscha avant leur confluent avec le Belitza. A cet endroit, est le défilé de Stanka (étroit), où les Vassoevitchi se battent souvent avec les musulmans. Kolaschin est placé dans une petite plaine arrosée par un torrent coulant dans le Tara au N. de ce petit bourg. On ne peut le voir en montant depuis Lopati au Kom, et M. de Vassoevitch nie même qu'on puisse voir l'Adriatique depuis le haut du Kom. Le voïvode supérieur des Vassoevitchi réside à Konschioul.

Bien des noms de lieux sont défigurés dans les cartes de la Haute-Albanie. Ainsi comment reconnaître Jabliak dans Tschiabak; Spouge dans Spucz; la tribu de Koutsch dans Cuzzi; les pâturages de Kroutscheva dans le bourg de Cruschieva; Verbitza, près de Medoun, ruine d'un fort à l'E. de Podgoritza, dans Berbitza; Grouda dans Grado; Trieptsche dans Triepeia; Schalia dans Tettiga; Boga dans Bogou; Skrell dans Verla; Kirise dans Kiricatta, Bar dans Bardi; Botoutscha dans Beroutschi; Boudimlie, ruine d'un château sur le Lim, dans Boudimlohas; Bielopolie, district populeux, dans Bilepol; la tribu de Bijor (pron. Bihor) dans Bijotsche, etc.?

Drivasto, près de Scutari, n'offre plus que la ruine d'un château et un village, et non un bourg, et le château de Daina (Dagno des C.) a disparu totalement. Le Zadrina (Saderima des C.) est un district au S. du Drin et non un bourg. La montagne en-deçà du Bojana, vis-à-vis du château de Scutari, s'appelle Tarposch. La route de Scutari à Prisren a été mal figurée. Le mont Poucha ou Pouka est sur le côté occidental et non oriental du pays des Myrdites. On y cherche en vain Vlet, le Phlet de quelques personnes, comme les torrents que nous y avons indiqués. La montagne à passer entre Spass et Djakova porterait vraiment le nom de Pastritch. La ruine du couvent dans la vallée du Maritza, au S.-E. de Prisren, est peut-être celui de l'Archange Michel, où le grand Douschan fut enterré. Les Myrdites se divisent en *Myrdites* proprement dits, habitant la partie septentrionale du Myrdita, en *Doukagines*, occupant le centre, et en *Mats*, résidant dans la portion méridionale (*comparez* vol. II, p. 16). De là le mot de Mattia dans les cartes. Les véritables Guègues paraissent être les Albanais entre les Dibres, Djakova et Kalkandel. Les Doukagines comprennent les tribus de Peritsch et de Gatsch. Nous aurions commis une erreur en citant comme tribus guègues les Mogoul, les Leporosei, les Grouemir et les Boukemir (*voy.* vol. I, pag. 15). La Japourie de M. Pouqueville paraît être vraiment la Liaparie (*voy.* vol. II, p. 14).

Au S. de Douratzo et au N. du cap Laghi, est situé Bastova, et sont des salines. Près de l'embouchure de l'Ergent, il y a sur la rive septentrionale plusieurs villages, en particulier Mousakia. Sur le Drin-Noir, Istriga est le village de Starova, Sfeligrad n'est que la ruine du château de Svetigrad, placé par les géographes dans la montagne; Ischbath n'est qu'un hameau dont nous ignorons le nom véritable; Citta-Nuova n'est qu'un lieu de marché; le couvent de Saint-Alexandre ne paraît pas exister; Altin-Ili n'est autre chose qu'Ibalea.

Sur les frontières de la Macédoine, les environs de Goritza sont manqués; on ne rend point la plaine au N. de ce bourg, au milieu de laquelle est situé Pojani. Le lac de Svrina, au N. de Malik, est omis. Le Spiridion et le Drenovo n'existent pas, et ne sont que des cours d'eau s'engouffrant dans de hautes vallées. La place du Spiridion est occupée, au-dessus de Svesda, par une gorge rocailleuse, où il ne peut y avoir d'eau que lorsqu'il pleut. Plia est trop loin de Goritza. Les défilés du grand et petit Grouka, près de Molecha, s'appellent aussi Kiar ou Koloni-Derbend. Geortsche et ses environs sont habités par un mélange de Zinzares et d'Albanais. Dans l'Epire, au lieu de Lexoviko, Atisot, Bavraveun, Atischta et Petschiali, il faut lire : Leskovik, Alisot-Tschiftlik, Mavrovoun, Arschista et Petschiani. Anasolitza est synonyme de Lepsine et Staria de Starova.

Lorsqu'on a étudié la nomenclature géographique de la Turquie, on ne trouve guère de peine à déchiffrer les noms slaves estropiés par les Grecs et les Latins, et à comprendre les passages d'auteurs anciens, tout en étant étonné des erreurs risibles où ce manque de connaissances a quelquefois fait tomber les historiens les plus renommés. Ainsi, comme l'a déjà dit fort bien M. Léopold Ranke, les lieux de Ravanelle et de Brandize, cités comme des endroits de passages des croisés, ne sont autres que les environs du couvent de Ravanitza, et le bourg fortifié de Branitzova, sur le Danube.

APPENDICE III.

§ 1. Tableau des routes de poste et des principales routes non postales en Turquie, avec l'indication approximative des distances, d'après nos observations et des renseignements pris dans le pays.

Les personnes qui veulent se rendre de Semlin à Belgrade ont le choix du bateau autrichien ou des bateaux serbes. Le premier va régulièrement tous les jours après midi, et est destiné surtout au transport des marchandises. On fait le trajet pour 21 cent. On peut aussi profiter des retours des petits bateaux turcs, qui viennent le matin et après midi amener des personnes au parloir de la quarantaine. Le passage y coûte à l'ordinaire 2 p., mais l'étranger arrivant en Servie paie 1 zwanziger ou 5 1/2 p.; c'est ce que les Serbes appellent le para du Lazaret. Si, au contraire, on se rend de Belgrade à Semlin, il faut payer, depuis 1837, 2 p. pour l'hôpital qu'on veut bâtir à Belgrade.

On peut encore passer de Hongrie en Servie par Panschova, par Orschova, par Mitrovitza, et on peut entrer en Servie, mais non en sortir par Ratscha, Schabatz, Zabrezie et d'autres lieux, où il y a en Hongrie, pour les riverains, des parloirs sans lazaret.

SERVIE.

De Belgrade à Negotin, le long du Danube (route non postale), 53 1/4 h.

Vischnitza 1 1/2. — *Grotzka* (village de 800 h.) 5 (1). — Pont de bois sur un petit torrent. — Côtoyer le Danube et traverser des coteaux 2 3/4. — Plaine-*Smederevo* (Semendria) (ville de 800 maisons ou 8 à 9,000 h.) 1 1/4. — Pont sur la Jesava, ou le bras gauche de la Morava, plaine et bac sur la Morava 1 1/2. — Kostolatz 2 1/2. — Haram 3. — Gradzischte 3. — Goloubatz 4. — Dobra 4. — Podjetin 2 3/4. — *Milanovatz* (t. *Milanovdscha*) 1 1/2. — Gogerdsinlik 1 1/4. — Kobilova 4 1/4. — Tekie, ou fort Elisabeth 1 1 2. — Porte

(1) Tous les noms en italique sont ceux où il y a des postes ou des synonymes. Pour les routes non postales, il faut louer des chevaux ou avoir pour la Servie un ordre du prince et en Turquie un firman. D'après l'usage en Turquie, les distances sont données en heures ou minutes. Nous entendons par heures celles de la marche d'un cheval au bon pas. Il ne faut pas oublier que dans les montagnes l'ascension et les zigzags allongent beaucoup les routes.

de fer (*Donie-Demir-Kapi*, ou *Djerkap*) (1) Tiseratz. — *Kladovo* (t. *Fethislam*) (bourg de 2,000 h., avec une muraille et le petit fort de Pasmardja) 3. — *Brza-Palanka* 5 1/2. — *Negotin* 5.

De Belgrade à Vidin, 48 1/2 à 49 1/4.

Traverser la plate-forme du Vratschar.—Fontaine de Jörmöglouk. — Dolni-Mokrilouk 1 3/4. — Seconde fontaine. — Traverser un petit col. — Bolietsch 1 1/4. — *Grotzka* (800 h.) 2. — *Smederevo* (8,000 h.) 4. — Pont en bois sur la Jesava. — Plaine marécageuse. — Bac sur la Morava 1 1/2 (taxe de 20 paras par individu). — *Pojarevatz* (ville de 500 mais. ou de 1,800 à 2,000 h.) 2 3/4 à 3 1/4. — — Passer la basse crête de Sopot, vue sur les montagnes de la Schoumadia, l'Omolie et le Jastrebatz.—Plaine.—Passer deux fois la Mlava sur des ponts en bois —Terania et au S. Bara 2. — Monter sur une colline au haut de laquelle est le bois de Kotschariska-Lipovatz Srechna 1. — Gué du Pek 1/4. — Milievitza 1/4. — Baritsch, sur la hauteur 1. — Passer une crête. — Descente. — Sadina, dans un vallon 1 1/2. — Goloubatz 2. — Près de là une fontaine intermittente qui a des périodes de flux et de reflux de 6 heures. — Point de chevaux de poste, mais on s'embarque sur le Danube jusqu'à Milanovatz, qui est à 8 heures. — La route par terre est en partie fort montueuse, surtout après Goloubatz. Le long du Danube, on trouve les lieux suivants. Le château ruiné de Goloubatz, à 20' de Goloubatz. — Défilé du Danube. — Sur le côté du Bannat, la caverne des mouches (*Mukenhöhle*) (2). — Dobra. — Au-dessus de ce village, restes d'anciennes fortifications et cavernes. — Rochers de Taschtali, ou Grebene, dans le Danube 3 à 4. — Rocher de Gornie-Demir-Kapi (Porte de fer supérieure) s'avançant dans le Danube. — Cascade dans la montagne. — Ile où était jadis Poretsch. — Ile de Hadji-Nicolas. — Ancien château *Milanovatz*, non loin du débouché du Poretschka-Rieka. — Nouvelle route de voitures à travers le Mont-Mirotsch pour aller à *Brza-Palanka* 6 1/2 à 7; elle passe en partie par des bois et offre des vues agrestes. — *Negotin* 8. — Bac du Timok 1. — *Vidin* (ville de 20 à 25,000 âmes) 3 3/4.

De Belgrade à Nisch, 44 h.

Grotzka 5. — Traverser les hauteurs de Volodere, Kolar. — Traver-

(1) Voyez ma note sur les défilés du Danube, dans le Bullet. de la Soc. géol. de France, vol. VIII, pag. 136.

(2) Voyez *Geschichte der Golubatzer Muckenhöhle*, par Schoenbauer. Vienne, 1795.

sur le vallon du Raila-Rieka 3. — Traverser des petits coteaux, *Hassan-Pascha-Palanka*, sur le Jesenitza 6. (La poste compte 10 h. de Grotzka à ce bourg) (1). — Ratscha, sur le Lipovatz 4. — Batots china, sur le Lepenitza 2. — Deveba-Brda 2 1/2. — Traverser des hauteurs appartenant au mont Lipar. — *Jagodin* (800 mais.) 3 1/2. — Traverser le petit torrent de Lougovina-Rieka 1/2. — Une petite hauteur s'avançant en promontoire 25'. — Traverser cette hauteur 45'. — Plaine, reste d'une tête de pont, pont en bois sur la Morava, Tchoupria (bourg de 400 maisons) 20'. — Plaine, Paratchin (bourg de 400 mais., avec un pont en bois sur le Loupkova) 2. — A gauche, Tekia 1/4. — Vue à l'O. de la Morava, sur le mont Jouor (par erreur Jouvor), et à ses pieds Poteschak et Svoi. — Vue sur le Jastrebatz et les défilés sous Stalatch. — Lebina 1/2. — Trois auberges de Schoupeliak en deçà et non loin de Schoupeliaka-Rieka 3/4. — Traverser une plate-forme à bocages. — Descendre dans le vallon de *Rajan* (ou Raguia) 1 1/2. — Traverser une basse hauteur semblable à la précédente. — Vallon et petit cours d'eau venant de Bania et formé de deux affluents; l'un venant du N.-E. et l'autre du S.-E. — Vue sur le Rtagn à travers l'échancrure de ce vallon dans les petites montagnes à l'E. — Deux hans isolés appelés Deli-Logor (le camp des fous) 1 1/2. — Haidouk-Tschesme-Han (auberge de la fontaine des brigands) 1/2 — Près de là est une fontaine et un hameau, tandis que dans la plaine à l'O. est Rondovitza, et 1/2 au S.-O. Popovitza. — Grande prairie sur le bord de la Morava. — Fontaine vers le milieu 1. — Traverser une basse colline 1/2. — *Aleksinitze* (400 mais.), dans un vallon 1/2. — Petites ondulations de terrain. — Frontière turque en deçà du ruisseau de Dragevatz. — Han, *poste* et karaoul turc du même nom 2. — Vallon évasé avec le hameau de Topolnitze (de Topola, un peuplier) 1 3/4. — Pente insensible sur une lande sèche. — Vue du revers méridional du Jastrebatz, au S. celle du Stara-Planina. — Après quelques maisons, la citadelle de Nisch reste à gauche. — Pont en bois et couvert sur la Nischava. — *Nisch*, ville bulgare de 16,000 h., dont 6,000 sont musulmans, avec 1,000 mais. turq. et 4,000 mais. chrét., onze mosquées à minaret et 2 églises grecques 1 1/4.

D'Aleksinitze à Gorgouschovatz, 11 1/2 h.

Remonter le torrent de Bania. — *Bania* (village de 60 mais.) 3. — Remonter à sa source. — Ruine d'un vieux château 1/2. — Monter à Schetlouk 1. — Monter sur une plate-forme calcaire au S. du Rtagn,

(1) De ce lieu à Rabotschevo on compte 5 à 6 h., et à Jabari 6.

au N. du Krestatatz-Planina et à l'E. du Devitza. — Koulou. — Col. 3. — Vallon et torrent. — Remonter à un col et descendre vers le Timok 1. — Belle vue. - Vina 1. — *Gorgouschovatz* 2.

De Bania à Tchoupria par la montagne, 11 à 11 1/2 h.

Tergovischte 1. — Remonter un vallon au N.-E. — Vremscha, dans une gorge 1 1/4. —Remonter à la source du Vrela-Rieka 1/2.— Traverser le col 3/4. — Descente par un torrent dans une vallée 1/2. Loukova, sur le Loukovitza 1/2. — Traverser des hauteurs. — Krivivr (cime courbe) 2. — Plate-forme couverte de forêts 1. — Descente dans le bassin du Moutnischka-Rieka. — Couvent de Sveta-Petka reste à droite. — Auberge du couvent sur la route au pied de la montagne. — Gué du Moutnischka-Rieka 1. — Tzernitza, en deçà. — Plates-formes. — Boschtane-Selo 1. — Vue sur les montagnes calcaires escarpées à l'E. — Pente insensible jusqu'à *Tchoupria* 1 1/2 à 2.

De Pojarevatz à Jagodin, 17 à 18 h.

On cotoie la Resava entre Mali-Popovatz et Pragova. Mali-Popovatz 1. — Bois, Poliana 1. — Vlaski-Dol (vallée valaque) 1. — Proua 1. — Rakenatz 1 1/4. — Schaban 1 1/4. — Livaditza 3/4. — Porodi 1/2. — Koschoulievo 1/2. — Svilanitza (bourg de 400 maisons) 1. — Pont sur la Resava. — Monter sur des hauteurs, Glogovatz 2. — Medvedja (endroit d'ours) 1. — Popovitsch 1. — Grande forêt dans laquelle on arrive par degré sur un plateau 2 1/2. — Avant d'être en vue de Tchoupria, où conduit la route directe, et qui n'est plus qu'à 3/4 ou 1 h., depuis le pont d'où on l'aperçoit, il faut tourner à l'O., descendre vers la Morava, et se rendre par un autre village de Glogovatz au bac, qui est à 1/2 h. plus loin. — Ribari sur la rive occidentale de la Morava.—*Jagodin* ou *Jagodina* ville de 4 à 5,000 h. 1.

De Pojarevatz à Kragoujevatz, 15 1/4 à 16.

Svilanitza 9 1/4. — Kragoujevatz 6 à 7.

De Pojarevatz à Maidanpek et Milanovatz, par la route directe non postale de Kotschaina, 22 h.

Traverser la crête de Sopot. — Pont en bois sur le Mlava 1 1/2. — Savlinatz 2 1/2. — Au N. est Liaubine à 1/2, et au S. Schapine. — On laisse à droite Mischlienovatz, et à gauche Rabrovo. — Sena sur le côté occidental de la vallée de Pek 2. — Défilé de 1 h. — Krouschevitza. — Kotschaina en-deçà du Pek 1 1/2. — Remonter le

Pek. — Debcli-Lоúg, hameau valaque (tailli épais). — Anciennes mines de cuivre 8. — Montée dans les montagnes 2 1/2. — Lieu appelé Lischkovatz. — Vue sur les crêtes entre le Timok et le Poretschka-Rieka. — Descendre dans cette dernière. — *Milanovatz* 3.

De Krouschevitza à Goloubatz, 6 h.

Touria. — Rakova-Bara, village valaque 2. — Traverser la montagne qui comprend le Prisoi au N.-E. de Rakova-Bara, le Soumor au S.-E., et le Strenik 1. — Descente dans le vallon du couvent de Doùmau 1. — Descendre le torrent qui se jette dans le Schitkovitza. — Goloubatz 2.

De Pojarevatz à Jagodin, par la vallée de Mlava et Gorniak, 14 3/4 à 16 3/4 ou 17 3/4.

Franchir un coteau, remonter la vallée du Mlava, plusieurs villages, en particulier Schetonia, au confluent du Bosoura et du Mlava 7 1/2 à 8 1/2. — Schdrelo 1/4 h de là. — Sur le côté opposé le Kravaritza à 2 h. de Krepolin. — Couvent de Gorniak sur la droite du Mlava 1 1/4. — Slataia reste à 2 h. au S. — Le Bresnitza 1/2 plus haut, près d'un village de ce nom, et l'Osavitza 1/2 sous Krepolin. — Défilé. — Krepolin sur le Krepolinska-Rieka à 1/4 du Mlava. — Passer le Joschanitza et l'Adoujevo, affluents orientaux du Mlava. — Ribari. — Isvoritza (petite source). — Spuodol (au N., couvent de Torg, et au S., Schagoubitza) 3 1/2. — Passer par Slatova à la source du Koutinova au S. de Bosoura, affluent du Resava, la crête qui sépare la Mlava de la Resava. — Milieva 5. — Près de là la ruine de Manasia. — Franchir une crête, et gagner *Jagodin* par le bac, à 1 h. au-dessus de la ville 5, ou par le village et le couvent de Ravanitza ou Ravena, et Tchoupria 7 à 8. — D'après M. Pirch, on peut aller de Schagoubitza à la vallée du Pek par Lasnitza, Tschoka-Fontana, Omolie-Planina, le mont Bresa et le vallon du Todorovo-Rieka, d'où on gagne Maidanpek, ou Kotschaina, ou Koutschaina.

De Gradzischte à Voukovik, 6 1/2 h.

De Milanovatz à Rgotina (Hergotina des C.), 13 3/4 h.

Klokoschevatz 3. — Tanda. — Roudaglava (Budaglava des C.) 4. — Boutscha 3. — Rgotina 3 3/4.

De Svilanitza à Voinik, au haut de la vallée de la Resava, 9 h.

De Schetonia dans la vallée du Mlava à Tchoupria, d'après Pirch, 38 h.

Ferme des moines de Gorniak 3/4. — Moulin d'Isvor (source) 3/4.

— Vallon de Trmscha-Rieka, affluent du Bosoura, et recevant les eaux d'Isvor 1/2. — Vesitschevo 1/2. — Couper la vallée du Kaonitza, affluent S.-E. du Bosoura. — Sources du Bosoura 1/2. — Crête de Glavtschina. — Slatovo, source de la Koutinova. — Ce torrent reste à 1/4 à droite et tombe dans la Resava, près de Sedlare à 1 1/4 de là à Plaschane, sur le Vrelo. — La Resava 1/2. — Remonter. — Milievo et son torrent Miliva 1/2, — Pont sur la Resava. — Remonter. — Voinik, sur le ruisseau de même nom, reste à gauche 1/2. — Au S.-O. Belaike, sur le Doubnitza, qui reçoit le Voinik. — Jesero 1/2. et aux sources du Doubnitza. — Franchir la crête de Straschevitza. — Kovanitza et le torrent de ce nom, affluent de l'eau de Tchoupria 1. — Au S.-O. traverser le Mirosava, affluent du Ravanitza, et la Ravanitza 3/4. — Le couvent de ce nom est à 3/4 à l'E. — Tchoupria 1 1/2.

De Belgrade à Krouschevatz, 55 h.

Grotzka 5. — *Hassan-Pascha-Palanka* 9. — Jabari (de *Jaba*, une grenouille) 4. — *Kragoujevats* (ville de 6,000 hab. et 1 église) 6. — Bifurcation des routes de Krouschevatz et de Jagodin, sur la hauteur boisée 2. — Rekovatz 2. — Teschitch, en-deçà d'une crête boisée. — Belouschitch, dans la vallée évasée du Levatzka-Rieka 2 1/2. — Tolievatz (Tollovatz des C.) avec un cours d'eau de ce nom, en-deçà d'une basse crête 2. — Padresch, en-deçà d'une hauteur boisée, avec vue sur le Rtagn 2. — Salogavatz ou Salogava. — Kamenari et ruisseau 3/4. — Plate-forme. — Jasika (Jusika des C.) 3/4. — Bac sur la Morava. — Plaine jusqu'à *Krouschevatz* (bourg de 1,000 âmes) 3/4 à 1, ou 12 3/4 de Kragoujevatz. — Route en bonne partie à travers de petites collines assez souvent plus ou moins boisées.

De Belgrade à Kragoujevatz route directe, non postale, 22 à 23 h. Quelques personnes ne comptent que 21 h.

Mokrilouk (pré humide), à l'E. de la route 1. — Premiers bois de chênes 1/2. — Rakovitza 1. — Mont Avala 1/2. — On peut passer à l'O. et à l'E. de ce mont. A l'E., on passe par Bela Rieka, sur le torrent du même nom. — Rpagn (Ripain des C.) 2. D'autres ne comptent que 4 h. jusque-là. — Auberge isolée de Raila, dans le vallon de ce nom 2. — Rabotschevo, dans un vallon 2. — Le monastère de Nemenikouska-Tzrkva reste à droite, vers le pied du Kosmai 2 1/4. — Passer un petit exhaussement du terrain. — Koratschitze 1/2 à 3/4. — Franchir, dans la forêt, le Milatovitza et le Mitzatscha, affluents de l'Ivantscha. — A l'O. restent Radmilovitch (Ranilovich

des C.) et un autre hameau. Passer le Kouperschitza (Kupernica des C.). — Source sur l'ancien bien de Tzerni-George, non loin de Topola. — Belosavtzi 3. — Avant ce lieu, au pied des montagnes, à l'O., Boukova, près de Verbitza et Kobliare (1) Jabari (Schabari des C.) 2 1/2 à 3. — Avant Schoumitch, le Lipovatz, Schoumitch 2. — Han de Souschitza, dans la forêt 2 3/4. — Descente. — Desimilovatz. — Pont sur un cours d'eau 1. — *Kragoujevatz* 1/4. — Route dans les bois, culture seulement dans les vallons autour des villages.

N. B. Dragobratia à l'E. de l'entrée de la vallée du Jedralitza et Beloschevatz. à l'O. 35', au S.-O. de Kragoujevatz, Sabanka Gorni et Dolni plus au S., Teveritch au S.-S.-O.

De Belgrade à Tschatschak, 26 3/4. h.

Jabari 15. — Schatornia 4 1/2. — Roudnik 1 1/4. — Maidan 3. — Brousnitza 3. — Tschatschak 2, ou bien Jabari 15. — Treschnievitza 3. — Roudnik 4 à 5. — Brousnitza 6. — Tschatschak 1 2/2 à 2.

De Belgrade à Schabatz et Ratscha, 21 1/4 à 21 1/2 h.

Topschider 40' à 3/4. — Ostrouschnitza 3/4. — Petschana 1. — Ounka 1/4 — Traverser des collines, et en particulier les deux profonds ravins de *Mali* et *Veliki Douboko*, Baretsch reste à gauche 3/4. — Bac sur la Koloubara 35'. — Palesch, bourg de 5 à 600 hab. 1/4 à 20'. — Perovo 4. — Schabatz 5. — Schkitar 1/2. — Belotitch 2 12. — Gogatschik 2. — Sovliak 1 1/2. — Glogovatz 1. — Quarantaine de Ratscha 1/2. — Vis-à-vis se trouve en Bosnie un bac pour passer la Drina, et en Syrmie le parloir hongrois de Ratscha.

N. B. Dans les temps des inondations de la Save, on ne peut pas aller directement de Topschider à Ostrouschnitza, mais on passe par les lieux suivants : Knesivatz, à 1 h. de Topschider, à 1/2 l. de là Jarkova (Scharkova des C.) reste à gauche sur la hauteur, Jelesnik et le han de ce nom, à 1/2 h. plus loin, d'où a encore 1 h. pour atteindre Ostrouschnitza.

De Schabatz à Zvornik, 19 1/4 h.

Leschnitza 9 1/4. — Losnitza ou Loschnitza 4. — *Zvornik* 6.

De Belgrade à Zvornik par Kroupagn, 24 3/4 h.

Palesch (s. *Palej*) 4 20' à 4 1/2. — Forêt de chênes, Grabovatz ou

(1) Belosavtzi est à 3 h. de Verbitza, 2 de Schouma et 4 de Saranova (Savanova des C.), derniers villages de la vallée du Jasenitza.

Grabatzi h. 25'. — Drenak 1. — Voukeschevitza 2. — Bouratscha 1/4. — Baniani 3/4. — Bouri 1/4. — Kalenovatz ou Kalinovatz 1/2. — Double passage de la Tamnava, qui prend sa source à Tzernilevo, et reçoit les eaux du Milischenitza sortant du Vlasitch, 1/2. — Novatzi (de monnaie) (Novascky des C.) 1/2. — Joupe 1. — Podselevatz 50'. — Keschelevo (pron. Ketzielevo) (Kuselievo des C.) dans le vallon du Raschnitza, affluent S.-O. du Tamnava (17 mais.), 3/4 — (1) — Breznitza 1/2. — Soubotitza (Soubotica des C.) sur les hauteurs 1 1/4. Montée du mont Vlasitch 1 1/2. — Belle vue au N.-O. et à l'O., sur le Tzer, les montagnes de Sokol, de Rojania et de Medvenik. — Milischenitza (Milischnitzi) 35' (à 2 de Belotitch). — Plate-forme boisée de Tromedja ou de Kriva-Granitza. — A 1/2 au S., à la descente Trougata, et route de Belotitch qui n'est qu'à 1 1/2. — Istova 1 1/4. — Gué du Jadar 1/2. — Vallée du Jadar, remontant vers Brousia. — Sur la rive droite près de là, Rojania. — Bela-Tzrkva, sur la rivière du même nom, 1 1/4. — Remonter, à l'E., un de ses affluents, le Tolischevatzka-Rieka. — Passage d'une montagne. — Komirisch 1 1/2. — Petite plaine du Kroupagnsko-Polie. — Kroupagn 3/4. — Remonter le Schaschavitza, et passer la montagne 2. — Zvornik 1 1/4.

De Kroupagn à Lioubovik, par la vallée du Kerjevatzka (ou Kerjavatzka) Rieka, 7 h.

Jagode-Planina (partie S.-O., mont Orlovo-Krilo) 2. — Drina 2. — Lioubovik 3.

De Belgrade à Valievo, 17 1/2 h.

Route postale par Palesch. — Baniani 9 h. 45'. — Tschoulitza (petite tour) 4. — Valievo 3 3/4. — Une autre route va de Palesch par Oub (Hub des C.) 6. — Valievo 6. — Une troisième non postale traverse de Belgrade à Batievatz 6 1/4. — Toplitza 14. — Valievo 4 1/4 (bourg ouvert d'environ 2,200 h., avec le Konak du colonel Nenadovitch).

De Valievo à Schabatz, 10 à 10 1/4 h.

Tschoulitza 3 3/4. — Keschelevo 2. — *Schabatz* 4 à 4 1/4.

De Valievo à Zvornik, 11 à 13 h.

Belotitch 5 3/4. — Kroupagn 3. — *Zvornik* 3 1/4 ou 5, suivant les routes suivies.

(1) Keschelevo est à 4 h. de Oub, 5 de Valievo, 4 de Badania, 6 à 7 du mont Tzer, et à 7 de Schabatz.

De Valievo à Sokol (Vautour), 8 h.

Boukovitza, avec un han 1 h. 25'. — Gué de l'Obnitza, qu'on laisse au S. — Prischevitza, avec un han isolé 45'. — Kamenitza (de pierre, à cause de la surface pierreuse et pleine de trous). — A l'O.-S.-O., vue du Medvednik. — Rogoschanitza 1/2. — Laisser à droite Olovo et à gauche Dragovitza. — Vallon de Lopoten ou Lopotska-Rieka 2 3/4. — Route se bifurquant, l'une allant à Sokol et l'autre à Belotitch. — Vallée du Petzka-Rieka, avec un hameau de ce nom 1. — La route de voiture cesse. — Montée et passage de la montagne 2. — Descente depuis la redoute de Tzerni-George sur le mont Gola à Sokol 1/2. — Nous avons mis 8 h. 40'.

De Valievo à la quarantaine de Lioubovia ou Lioubovik, 9 1/2 h.

Petzka-Rieka 5 1/2. — Passage des montagnes. — Descente sur Lioubovia (Lonia des C.) 4.

De Kroupagn à Sokol, 3 1/4 h.

Montée par le vallon de Bogoschitza. — Banievatz sur la hauteur 1/2. — On voit dans la vallée de Bogoschitza, plus à l'O., Tomagne, et au pied du Jagode-Planina, Sredjitza. — Vallée de Slivova, descendant à l'E., 1. — Passer au-dessus de Petratz. — Belle vue sur la Servie septentrionale jusqu'à l'Avala ou au Kosmai, etc.; sur le Vidoesitza, près de Lechnitza et le Tzer. — Atteindre le pavé qui conduit à Sokol par-dessus la crête de la montagne de Gola 1 à 1 1/4. — Redoutes de Tzerni-George au S. — Vue sur les montagnes de Bosnie. — Descente sur Sokol 1/2. — Nous avons mis 4 h. — Sokol, bourg musulman de 400 mais., sous un voïvode turc dépendant du pascha de Belgrade. Pour aller de là en Bosnie, on passe la Drina au bac de Sikirtch-Skela.

De Sokol à Belotitch, 2 3/4 h.

Petratz 1 1/4. — Belotitch 1 1/2.

De Sokol à Oujitze le long de la Drina, 19 à 21 h.

Lioubovia 3. — Côtoyer la Drina. — Bakovintza 6. — Passage des montagnes d'Ivitza à Mokrogora (montagne humide) et à *Oujitze* 10 à 12. — Cette route très peu fréquentée est presque sans auberge, de manière qu'il faut transporter avec soi de l'orge pour les chevaux et des provisions. Le lazareth de Lioubovik offre un auberge.

De Valievo à Oujitze, 12 h.

Koroschitza 1. — Batschevatz 2. — Regana 3. — Kozeritsch et Tzer-

nokosa (chèvre noire) 3. — Lougnitza (écrit Loujnitza) 1. — Doubok (profond) 1. — Oujitze 1. — Ce chemin ne traverse des montagnes qu'entre Koseritsch et Oujitze.

De Valievo à Tschatschak, 18 à 19 h.

Vlakovtzi 5. — Drousetz (?) 6. — *Tschatschak* 8.

De Valievo à Kragoujevatz par Verbitza, route nouvelle de 21 h.

Miloschavatz. — Toplitza 3 1/2. — Barzilovatz. — Schmerlikova, 3 à 3/4. — Trebouschnitza 1/2. — Verbitza 4. — Bania ou Boukovik, Topola, Boschornia 2. — Jabari 2. — Ovschistie, Schoumitch, *Kragoujevatz*, 6.

De Valievo à Kragoujevatz, par Toplitza et Treschnievitza (des Cerises), 18 h.

Gué de la Koloubara. — Torrent de Gradatz (Gradac des C.) 1/4. — Embranchement du chemin du couvent de Petnitza à 2 h. de Valievo. — Vue de Popoutschka, sur la rive gauche de la Koloubara et à l'E. de Schouschoka. — Han de Beloschevatz 3/4. — Courte montée. — Torrent et Belastena 1/2. — Traverser une colline. — Torrent de Ribnitza, coulant au N.-N.-O. 1/2. — Tabanovitsch 1/4. — Vrtglava 3/4. — Passage du Toplitza (chaud) sur un pont et han de Toplitza 1/2. — Village et han de Doudovitza (des mûres), à la rencontre du Lig et de l'Onieg. Remonter ce dernier vallon. — Barsi. — Schmerlikova ou Schmerlikovatz (Schmerglikovatz des C.), avec un han 3 à 3 1/4. — Hauteur avec vue sur les monts Schtouratz. — Jivkovitza (Schiskovitz des C.) 1 1/2. — Jalovik (Jalovnik des C.) — Voukasovtzi (Voukasevatz des C.) 1 1/2. — Mont Venschatz, reste au N. — Treschnievitza (Treshniavez des C.), village de 50 feux avec un han 1. — Schatornia 1 1/4. — Vlasnovatz (Vlasnava des C.) 1/4. — Stragari, dans la vallée du Jesenitza 1. — Remonter son affluent, le Srebernitza, hameau de Kotradge, montée le long du Klisourska-Rieka, au han de Klisoura 55. — Traverser le Lepenitza. — Koutlovo (Kutielava des C.) 1 1/4, au S.-O. sur ce dernier. — Slivovatz. — Han de Divostin, 1 1/4 (le couvent de Dratscha est à 1/2 h. au S.-O.). — Kragoujevatz 1/2.

De Kragoujevatz à Schabatz, nouvelle route de voiture par Verbitza et Toplitza, 37 4.

Verbitza 8. — Toplitza 16. — Oub 4. — Baniani 2. — *Schabatz* 7.

De Kragoujevatz par Jagodin à Gorgouschovatz, 28 1/2 h.

Montée insensible et puis assez grande. — Koukourovatz 2. — Auberge de Drnak 1/2. — Grande forêt du mont Tzerni-Vr, de 3. — Des-

cente dans le vallon du Belitza à Stiple 1/2. — Boue à empaler. — Jagodin 2. — Tcheupria 2. — On peut gagner de la Bania par la route de poste d'Aleksinitze, ou bien par la route plus directe suivante. — Bania 11. — Gorgouschovatz, bourg de 130 mais. 7 1/2.

De Kragoujevatz à Novibazar en Bosnie, par Karanovatz et Stoudenitza, 31 h. (Route de charrette, excepté entre Stoudenitza et Balievatz.)

Keritschan 1. — Dragobratie. — Montée et passage du mont Grasnitza 2. — Vue depuis la cime sur le mont Kablar et les monts Stolovi au S. de Karanovatz. — Vallon du Lipnitza 3/4. — Auberge de Schestin-Han 1. — Vue du mont Kotlenik au S. et à l'O. — Pont du Grouja. — Traverser un affluent du Potoschena-Voda qui se rend dans le Grouja. — Vitkovatz et Milakovatz restent à droite 2 1/4. — Pont sur un petit torrent. — Vitanovatz 3/4. — Sortir du bassin du Grouja, traverser une crête, et descendre sur la Morava, à Podvitanovatz (Vitanovatz inférieur) (le Schovaritza de M. Viquesnel) 1 h. 5'. — Belle vue sur les montagnes : au S., sur le Kablar et l'Ovtschar à l'O., et la vallée, une petite partie Jastrobats, paraît à l'E. — Gué de la Morava ou bac, suivant la hauteur de l'eau 1/4. — Karanovatz 4 h. 40', ou d'après la poste 9 h. de Kragoujevats, bourg de 300 maisons ou 1,200 à 1,500 h., dont 260 paient l'impôt. — L'ancien couvent de Jitscha, sur le Jitscha Rieka, est à 1 h. au S. — Vue sur la crête de l'Ostrovatska Planina au N. de Tschatschak. — Schibonkovatz 1/2. — Konarevo 40'. — Auberge isolée 1/4. — Passages de crêtes, dont une est grande et forme promontoire entre les contours de l'Ibar. — Han du Lopatnischka, ou Lopatnitsa-Rieka 1 h. 30'. — Longer l'Ibar, Kraschlische, à droite, 2 h. 10'. — Vue du château de Maglitsch sur la rive orientale de l'Ibar. — Ascension sur les pentes des montagnes. — Bresnik 1 h. 20'. — Vue sur le mont Jelin. — Vallon profond et torrent du Douboschitza (assez profond), affluent de l'Ibar. — Montée sur la cime de la haute montagne boisée de Jakó 50' à 1. — Belle vue sur le mont Kopaonik. — Au pied de la montagne Jakovo et Brezovo. — Descente à Stoudenitza 2 h. 20'. — Ouschie 1. — Remonter le Radouscha-Voda et passage de montagnes. — Belle vue sur les monts Stolovi, le Jelin, le Kopaonik, et le Stoudena, en avant de ce dernier. — Balievats (Pelanevats des C.) 3. — Brvenj, Brvnitza, sur l'Ibar 1/2. — Eglise du village de Pavlitza, sur la droite de cette rivière. — La longer, le confluent de la Raschka et de l'Ibar. — Remonter la Raschka. — Han de Milatkovitsch 3. — Poste serbe de Raschka, sur l'extrême frontière, vis-à-vis du débouché du Doukim-Potok 1/2. — Postenie 1 20'. — Novibazar 35'.

De Kragoujevatz à Novibazar, par Krouschevatz, la Raschina, Brous et le mont Kopaonik, 43 1/4 h.

Krouschevatz 13. — Vallon de Pepelioouscha, affluent de la Morava, (*voy*. vol. I, p. 136.) avec le village de Pepelievatz (Prepolois des C.) — Trebotin dans le vallon du Verbitschka-Rieka. — Verbitza 3. — Deux vallons et deux plates-formes. — Bobota 2. — Botounia 2. — Vue sur les montagnes de Kriva-Rieka, le château de Kosnik et le Jelin. — Brous 2. — Remonter le vallon de Gratschevatzka-Rieka. — Hameau de Radmono 4 1/2 à 5. — Gorge de Brzetie propre à bivouaquer 1/2. — (D'après les gens du pays 4 h.). — Montée au col en-deçà duquel on traverse un profond vallon boisé, dont les eaux vont au S.-E. dans le Toplitza avec le village de Bzovinatz dans le bas, et ascension du Kopaonik par des prairies 5. — Vue magnifique à l'E. et S.-E. (*Voy*. vol. I, p. 125). — Descente au N.-O. et à l'O. sur Lisina 2. — Roudnitza 1. — (Les gens du pays ne veulent compter que 6 h. de pays de Brzetie à Roudnitza.) — Mauvais gué de l'Ibar à cause de la profondeur de l'eau à la moindre pluie, et frontière de la Bosnie 20'. — Traverser la langue de pays au S. du confluent de l'Ibar et de la Ratschka. — Hameau de Kondjoulitch reste au S.; traverser le vallon de Kravitscha, descendre de Bcotschin dans le vallon de Douk-Phetova, qui débouche dans le Doukim-Potok. — Atteindre la Raschka 4 1/2. — Postenic (pron. aussi Postienie) 1 20'. Dvoriste et Kondjoulitch restent au N. dans les hauteurs, et on passe trois cours d'eau dont le dernier est celui de Degeva (et non Jijeva) au pied oriental de la colline du couvent des Colonnes de Saint-Georges 20', — *Novibazar*, ville de 9 à 10,000 h. 1/4. — (D'après les gens du pays de Roudnitza à Novibazar 6 h.) On peut aussi aller du mont Kopaonik à Novibazar par Belo-Brdo au S.-E. de cette ville; on compte 7 à 8 h.

N. B. Le château de Kosnik, au S. de la vallée de la Raschina et au-dessus de Botounitch est à 4 h. à l'O. de Botouna, et à 2 1/2 h. à 3 h. N.-O. de Brous. On s'y rend de Botouna par le vallon du Vratar qui vient déboucher dans celui de Botouna. On met 1 h. pour y monter depuis Botounitch. Entre ce lieu et Brouss, on rencontre les villages de Milentia, de Ribaria et d'Osretze; ce dernier est non loin du torrent d'Osredatz qui vient du S.

De Kragoujevatz à Oujitze et Vischegrad en Bosnie, 28 1/2.
(La route praticable pour des charrettes jusqu'à Oujitze.)

Schatoria 4. — Remonter la Jesenitza pour atteindre Roudnik, situé à l'E. de la partie supérieure du Despotovitza 3. — Maidan 1 1/2.

— Brousnitza 2. — Descendre la vallée du Mavtscha-Takovo. — Berschitie 3. — Dobrodol (bonne vallée) 3. — (et 3 h. de Tschatschak). Passer la crête du Kremen. — Vallon de Tschermenitza, Pranjani reste à gauche. —Drouschetic. —Gué du grand torrent de Kamenitza (pierreux). — Tourner autour du mont Gonia, extrémité septentrionale du Kablar. — Otan dans la vallée de Skrabesch parallèle au Kamenitza. — Crête. — Vallée et village de Dobrinia, lieu de naissance du prince Milosch 3 1/2. — D'après M. Pirsch, au N.-O. le mont Soubiel, et au N.-E. le Povlen. -- Traverser le Pojega. — Traverser la Louschnitza (cendrillon). — Ponikovitza 1/2. — Ouj'tze 1. — Passage des montagnes. — Affluent du Pojega et se rendant avec ce dernier dans le Dictinie, non loin de Pojega. — Mokragora 5 1/2. — Vischegrad 5.

On peut aussi aller à cheval à Brousnitza par les montagnes de Roudnik. — On passe par le vallon et le couvent de Dratscha 2, ou par Divostin 1 1/2. — On laisse à droite la route de Valievo pour gagner une crête à l'E. de Ragojevatz. — Baret, vue des cimes du Stolovi derrière Karanovatz, par-dessus les montagnes. — Bassin du Grouja 1. — Entrée des montagnes après les deux Vrbava, Gornia et Dolnia. — Mont Vrbava 2 1/2. — Lipovatz et Tzernova sont non loin de la route, han du Couvent de Vratchevschnitza 1/2. — Remonter le torrent, venant de Belopolie, Tzrnoutia ou Tzrnoutscha, habitation ancienne du prince Milosch 1. — Passage des montagnes. — Mont Prljine au-dessus de Maidan. — Ce hameau sur le Despotovitza 3. — (On peut monter de là au mont Schtouratz). — Descendre le Despotovitza. — Brousnitza 2.

N.B. On compte 30 h. d'Oujitze à Belgrade et de cette ville à Serajevo.

De Jagodin à Oujitze par Krouschevatz, 35 1/4 h.

Torrent 1/2. — Franchir une éperon de montagnes. —Division de la route de Tchoupria et de Krouschevatz 1 1/4. — Majour 1/4. — Ostrikovatz, Mali-Jovatz 1/2. — Torrent de Vranievatz, Veliki Jovatz (Jevatz des C.). — Plus au S. Vranievatz. — Dvoritza (la petite cour) 1/2. — Raschevitza 3/4. — Poloschatz 1/4. (Ces trois villages sont au pied du Veterina.) — Route allant à Svoinovo 1/2, de la Morava 1/4. — Obresch 3/4. — Katoun 1/2. — Varvarin (Bambari des C.) 1/2. — Plaine, Maskare (Maskari des C., mal placé) 1/2. — Boschniani, sur un ruisseau de ce nom 1. — Schanatz (Schunich des C.) 1/2. — Jasika 1/2. — Bac sur la Morava. — Krouschevatz 3/4. — Pepeliouscha. —Torrent de Verbitza, Ribnik. —Traverser le Popovitza. —Trstenik 5 1/2. —Glavistie 3 1/4. —Gué de l'Ibar avant Karanovatz 2.

—Makova-Rieka; Adrami à droite; Samaili, Mrschnitzi, han Slatina 3. — Jeschevitza, Vilouscha, Konievitch reste sur la rive gauche de la Morava, Drvari, Tschatschak (bourg de 2,000 h.) 3. —Gué de la Morava, Louschnitza 3. —Pojega 3. —Oujitze (ville de 7 à 8,000 h.) 3.

On peut aussi aller de Varvarin à Krouschevatz par le bac, sous la ruine de Stalatch, à 1 1/2 de Krouschevatz, en passant par Makreschan, à 1 de Stalatch, par Bivolia, sur la rive droite du Raschina et à 1/4 de la première ville. On peut aller de Jasika à Trstenik directement, en ne passant pas d'abord la Morava. Kouklin reste à droite 1. — Bela-Voda, Konjousi, Drenova 3. — Bac sur la Morava à l'O. de Tzrnischava et près de Potschekovina 2 1/2. — Trstenik 1/2.

On peut aussi se rendre de Tschatschak à Oujitze par une route passant sur la pente du mont Jelitza.—Rtari 2. —Vallée de Tianie, recevant le Potoka. — Vue de la Morava supérieure. — Virovo 3. — Vue du couvent d'Arili, à 1/2 à l'E. du confluent du Rsav, dans la Morava. — Village, couvent et torrent de Godovik. — Oujitze 6.

De Krouschevatz à Kourschoumlie, par Jounis et Prekpolie (t. *Ourkoub*), 17 h.

Jounis 3. — Tesnitza 2. — Prekoplie 6. —Kourschoumlie 6.

De Krouschevatz à Kourschoumlie par la montagne, 6 à 7 h.

De Kosnik à Brous et Kourschoumlie, 6 à 7 h.

Votourik. — Mileutia 1/2. — Ribaria 1/2. — Osretze 1/2. — Brous 1. — Passage des montagnes. — Vallée du Jankova-Klisoura. — Kourschoumlie 4 à 5.

De Karanovatz à Bagniska ou Vouschitrn, par Stoudenitza, 31 1/2 h.

Lopatnitza 3 1/4.—Stoudenitza 6 h. 50'.—Roudnitza 8.—Jarenie, frontière serbe 2. — Bagniska 6. — Vouschitrn 5 1/2. — Ou directement de Jarenie à Vouschitrn 7.

De Tschatschak à Senitza en Bosnie, par Jvanitza, 17 1/2 h.

Viniats 7. — Ivanitza 3. — Kauna 6. — Frontière bosniaque. — Senitza 1 1/2.

D'Oujitze à Sénitza en Bosnie, 14 h.

Radesch 7. — Senitza 7.

MOESIE ET BULGARIE.

De Nisch à Vidin, 10 3/4 h.

Pont en bois et couvert sur la Nischava. — Longer le pied de la citadelle. — Plaine cultivée, direction à l'E. — Posetsch au S.-E. 2 3/4. — Orsovitsch, à l'E.-S.-E., sur le pied des montagnes. — Deux petites pentes. — Un vallon et une troisième pente. — Col du poste serbe de Groumada 1. — Descente dans la vallée du Petit-Timok. — Pont et Han isolé 1/2. — Montée. — Plate-forme calcaire. — Monter insensiblement 2 1/2. — Du plus haut point, belle vue sur la vallée du Danube et la Valachie. — Descente par une belle gorge au grand Timok 2. — Gué du Timok. — Descendre à Gorgouschovats 2. — Jeni-Han 3. — Défilé du Vratarnitza (petit portier), limite serbe 1 1/2. — Han de la vallée du Ternok, Vidin 10 1/2.

De Nisch à Sophie, 27 3/4 h.

Monument avec des têtes de Serbes à 10' de Nisch. — Knez-Selo reste à droite, au pied des montagnes 1/4. — Gorni-Matevatz dans la même position 1/2. — Dolinatevatz dans la même position 1/4. — Pont sur la Koutinska-Rieka formée par la réunion de deux torrents 1/2. — Le bain de Bania 1/4. — L'auberge de Bania 1/4. — Montée à un col où il y a un karaoul et une fontaine 3/4. — Descendre au Topolnitza-han, café turc avec deux hans bulgares 3/4. — Gué du Topolnitza-Rieka, gué du Tzervena-Rieka (rivière rouge) 1/2. — Schouplikamen-Han (auberge des pierres perforées), près de singuliers rochers calcaires. — Entrée dans la plaine de Moustapha-Pascha-Palanka par une gaîne de 1/2. — Ce bourg reste à droite, au pied de la montagne. — Traverser la plaine 2. — Pont du torrent de Moustapha-Pascha-Palanka où afflue le torrent de Tzernaklişka Rieka 1 1/4. — Tzernaklişki-Han (auberge du défilé noir) 3/4. — Entrer sans s'en apercevoir dans la vallée du Temschtitza. — Han avant le pont. — Pont en bois sur ce torrent. — Vue de l'échancrure par laquelle il gagne la Nischava 1 3/4. — Gué du Belava 10'. — Montée pour franchir une petite crête. — Vue à l'O. de Stanitsche et du couvent de Saint-Nicolas, au pied du Belava-Planina. — Descente dans un vallon du torrent de Pirot 3/4 à 1. — *Pirot* (ville bulgare de 6 à 8,000 h.) 1/2 ou 11 3/4 de Nisch. — Pont sur la Soukova. — Remonter le torrent de Tzaribrod. — Tzaribrod 4. — Pont sur le torrent. — Passage de la Basse-Montagne ou d'un col. — Passer plusieurs fois le torrent. — Dragoman reste à gauche. — Blato 6. — Descente dans le bassin de

Sophie. — Chalkali 1. — Belle vue au S. — Voyager dans la plaine à l'O. du Loukova, affluent principal du Grand-Isker, et traverser plusieurs petits torrents. — *Sophie* (ville de 20 à 25,000 h., ou un peu plus de 5,000 maisons, la plupart bulgares, à 22 minarets) 5 ou 16 de Pirot. — Au pied du mont Vitosch 50 moulins et plusieurs villages, entre autres Bhaleffendi et Pegan.

De Bania à Trn par les montagnes, 23 h.

Cette route passe par Eminova, Koutina, dans la vallée du Koutinska-Rieka, Draschkova-Koutina et Schagorovtza; elle traverse le Koutina Dere entre Krestavtscha et Gornie-Douschnik; passe sur deux ponts, puis sur le Koutina Dere; et va entre ce torrent et Gornie-Dragela, en laissant à gauche Raona-Dobrava. On gagne Linova par Savidintsa et Statovitza 6. — Depuis Linova, une route va à Dol et une autre assez montueuse à Scharkoë. On peut atteindre en 10 h., depuis Livona, le village de Tzrvena-Jabouke (pommes rouges), sur le Schirena Planina, d'où on descend dans le pays de Boukovik, où se trouve Trn (village bulgare avec 16 à 20 musulmans et une tour-prison).

De Nisch à Pristina (b. *Prischtina*), route non postale, 26 h.

Kourvi-Han 2 1/2. — Gué sur la Morava 1/2. — Remonter la Toplitza, Gué de cette rivière. — Ourkoub, ou Prekoplie 1 1/2 à 2. — Si on est à pied ou en mettant son cheval à la nage, on peut franchir la Morava dans un tronc excavé à Kourvi-Han. — Kourschoumlie 6. — Bania 2. — Kratovo 4. — Podroujevo 3. — Barilevoselo 1. — Vouschitrn 2. — *Pristina* 4.

C'est la route la plus courte pour aller de Nisch à Pristina; cependant les couriers et la poste passent par Leskovatz et Vrania, parce que le premier chemin traverse un pays d'Arnaoutes, qui a offert une fois peu de sûreté.

De Nisch à Pristina par Leskovatz et Vrania, 37 1/2 h.

Monter sur de petites hauteurs. — Bonne vue du Jastrebatz et des montagnes des Arnaoutes. — Plaine. — Malo-Sitch reste à gauche 2 1/4. — Kourvi-Han (limite du paschalik de Leskovatz) 1/4. — Dans une gorge, derrière le hameau de Klisoura. — Scheschine reste au pied du Badltschka-Gora. — Vue au S. de la cime du Kourbetska-Planina. — Gué de la Morava 1/2. — Ruisseau et Han du Pousta-Rieka 1/2. — Vue sur le Stara-Planina, au pied du Baditschka-Gora Tourschina 1/2. — Lipovatzki-Han, à 1/4 à l'O. de Lipovats (bois de tilleuls), 1. — Rasgor, en-deçà de la Morava 1/4. — Petzanepta, avec

une auberge sur un affluent de la Morava ; Brianovtze, avec une église à 1/4, à droite de la route 1/4. — Girtanitza, sur la rive orientale de la Morava ; Doublian, sur le Natischka-Rieka ; Doublian-Han, café turc 3/4. — Pont sur le Boutschanska-Rieka, affluent de la Morava à l'entrée de Leskovatz (ville traversée par la Morava, 3,000 f. ou 12,000 h., avec 6 mosquées à minarets ; les Turcs habitent sur la rive occidentale ; les Bulgares ont leur église à Komarava, à 1/4 de la ville) 1. — Gidelitza 1 1/2. — Traverser la plaine au S. — Entrée des défilés le long de la Morava 2 1/2. — Gué de la Morava. — Dolni Mazouritza 3. — Verbovo 4. Kourdelitza, 1 1/2. — Bania-Han 1/2. — Toplatz 1. — Pont sur la Morava. — *Vrania* (ville de 6 à 8,000 h., 6 à 8 mosquées à minarets) 2 ou 16 de Leskovatz. — Ribinitze 1/2. — Naradovschan, sur un affluent de la Morava venant du N. 1/2. — Katoun (village bulgare dans un vallon du même nom) 1. — Remonter ce vallon. — Ratogosch 1. — Un village reste au S. à 1/2 de la route. — Japarnitza 1. — Remonter la vallée de la Morava, offrant des gorges étroites. — Ternovtza, village bulgare avec un torrent venant du N. — Loutschani, village albanais 1/2. — Konschioul, village albanais, avec la ruine d'une église serbe 1 1/2. — Franchir une arête étroite. — Les défilés où la Morava décrit six contours cessent à 1/2 plus loin. — Large vallée avec un torrent venant du N.-E. — Au S. de la Morava, on voit Smorik. — Ropotov 1. (Le maître de poste de Vrania a fait un contrat avec l'aubergiste pour recevoir ses chevaux.) Franchir une hauteur 1/2. — Descente dans le bassin de Guilan (bourg de 1,500 à 2,000 h.) 1/2. On peut aller à *Pristina* en traversant Guilan, la crête entre le bassin de Guilan et celui de Pristina, et, en descendant ce dernier, c'est la route de voiture, qui a environ 8 à 8 h. 1/2. — Un autre chemin plus court, mais seulement praticable pour des cavaliers, traverse tout droit par les montagnes. — Pousti 1/2 de Guilan. — Remonter un torrent venant du N.-E., monter au N. sur des petits plateaux, descendre à 3 de Guilan dans un vallon avec un petit hameau albanais. — Bois de chênes couvrant de petits sommets. — Vue de Novo-Brdo ou Nova Brda, bourg de plus de 150 mais., avec 3 à 4 mosquées, perché sur la montagne à 2 l. au N.-E. de la route) 3/4. — Déboucher à 3 h. avant Pristina dans la vallée étroite de Graschanitza, qu'on descend à l'O. et au N.-E., et enfin à 2 h. avant *Pristina* traverser encore une grande crête et quelques coteaux. — Pristina, ville serbe et musulmane de près de 10,000 h., avec une douzaine de mosquées, dont deux sont assez belles. — Traces à l'E. d'un fossé ou des fortifications improvisées en 1806.

De Pristina à Novibazar, 17 h. 55'.

Franchir une colline de vignobles.—Passer trois éminences.—Teké de Derviches sur la dernière. — Gasimestan ou Champ de bataille de Kosovo de 1389 (1), une sinuosité du bassin du Sinitza. — Teké du sultan Amurat 1 1/2. — Han et café sur Lab 1/4. — Pont en bois sur cette rivière. — Plaine. — Pavena reste à droite sur la hauteur, ainsi que Tzernitza qui est à 3/4 de la route, sur un affluent du Lab du même nom, et remontant au col qui conduit à Poudroujevo et Kratovo 1. — Longer le Tzernitza 10'. — Gratscha reste à droite sur une plate-forme. — Belle vue au N.-O., sur l'échancrure de l'Ibar. — Koula et Tschiftlik, à gauche 1 h. 20'. — *Vouschitrn* ou Vouschitrin, gros village avec deux mosquées et une église grecque 1/2. — Pont en pierre, ou gué du Sitnitza ou Schitnitza, à la sortie de ce village. — Plaine. — Petit ruisseau coulant O. E., limite de la Bosnie 1 1/4. — Petite plate-forme de 80 p. à franchir 1. — Mitrovitza (bourg de 2 à 300 maisons avec 1,000 h.) 1 4'. — Vues agréables. — Vues des carrières de meules, à 1 3/4 ou 2 au N.-E. — Pont en bois sur l'Ibar, à la sortie du bourg. — Passer au pied de la butte où est perché à l'O. le château de Svetschan. — Sur la rive orientale de l'Ibar, Boletin, village arnaoute est caché dans les montagnes. — Longer l'Ibar. — Bougaritche, sur la rive orientale 1 1/4. — Traverser une petite crête. — Vallon qui amène dans la vallée de Bagniska ou Bagnska, ou Bagnaska Rieka 1. — Moulin. — Remonter ce sillon au N.-O. — *Bagniska* (village de 40 maisons) 3/4. — Abandonner le torrent pour un affluent au N. 1/4. — Monter sur le Rogosna-Planina 50.—Sommité ondulée en jardin anglais; vues champêtres. — Rogosna Han 3. — Trois descentes par gradins. — Han isolé 1. — Belle vue sur les vallées de l'Ilidja, de Rnava et le château ancien de Jelesch à l'O.-N.-O. en-deçà de la vallée de Joschanitza. — Descente de 1 h. 1/4 à grand contour dans le vallon de Rnava ou Ravna.— Descendre ce dernier et déboucher sur le Joschanitza, Gué, Novibazar 1. — La poste ne compte que 12 h. de Vouschitrn à *Novibazar*.

---

(1) Toutes les batailles livrées dans le district de Kosovo n'ont pas eu lieu dans cet endroit : ainsi, le 21 novembre 1403, Soliman fut battu par Étienne Lazarevitch près de Tripol, non loin du couvent sur le Gratschanitza. Hunyad ne livra-t-il pas bataille, le 18 octobre 1448, plus près de Vouschitrn que de Pristina? En novembre 1689, le chan de Crimée battit les Impériaux dans le voisinage de Pristina.

De Pristina à Uskioub, 16 h.

Schaglavitza 1/2. — Lapouselo (t. *Kadikeui*, a. *Lapetsch*) 3/4. — (A 1/2 à l'E., à la sortie de la vallée du Gratschanitza est le couvent de Saint-Étienne, avec trois moines, au N.-N.-O., un village bulgare, et à 1/2 à l'O. celui de Dodol). — Lebian 1 1/4. — Babosch ou Babousch 1 1/4. — Han isolé. — Montée d'un très bas plateau, de 80 à 100 p. sur la plaine. — Pont sur un petit cours d'eau sur le revers opposé. — A côté du marécage produit par cette eau, la misérable auberge de Saslia-Han 1. — Longer un peu et passer le Varoschka-Rieka 1 1/2. — A 1 l. à droite restent Varosch et Sirnik. — Ruisseau de Neradimia. — Novi-Han, karaoul du pascha de Pristina 1. — Poste du pascha d'Uskioub, tout près. — Bois brûlé jadis à cause des brigands. — Rivière de Lepenitza ou Lepenatz 3/4. — *Katschanik* 1 1/4. — Route sur la gauche du Lepenatz. — Petite galerie percée dans le rocher 20'. — Source acidule 1. — Il faut passer plus bas plusieurs fois la Lepenatz. — Villages cachés dans ses environs. — Plaine avant Uskioub 3/4. — Vesbek ou Isbek reste à droite. — *Uskioub* 1 1/2. — Mont Kartschiaka, à 1/2 h. à l'O. de cette ville, de 10,000 hab. avec 10 mosquées à minaret. Vu sa position au milieu d'un si riche bassin, elle avait reçu le nom de Promise de la Grèce.

De Guilan à Komanova, par la vallée de la Psigna, de 10 à 11 h.

De Vrania à Katschanik, une douzaine d'heures.

Monter par une échancrure de montagne et descendre par le Stagoudere (?).

De Vrania à Komanova, montant par la vallée du Moravitza et descendant par celle du Velika, 10 h.

De Vrania à Égri-Palanka, une douzaine d'heures.

On débouche par les montagnes dans le bassin de Strajin, puis on remonte l'Egridere.

De Vrania à Novo-Brdo et Prekoplie (route non postale), peu fréquentée, une trentaine d'heures.

Novo-Brdo 12. — Descendre la vallée du Liperitza. — Prekoplie environ 18 à 20.

De Vrania à Trn. La poste ne compte que 16 h., mais il y a au moins 18 h.

Pont sur la Morava 1/4. — Toplatz 3/4. — Bania-Han 1. — Le

bain reste à droite, à 1/4 de la route. — Kourdelitza. — Gué du torrent. — Verbovo, village et han 2. — (Il y a un torrent). Jeleschnitza, gué du torrent de ce nom. — Gorni-Mazouritza (t. *Jokariki-Mazouritza*) 3. — Dolni-Mazouritza reste au N.-N.-O. sur la Morava. — Gué du torrent venant de l'E. — Sourdebitza 1. — Gué du Vrtska-Rieka (rivière tournoyante). Remonter ce torrent sur sa rive orientale, — Vrtska-Han 1. — Remonter encore un peu la vallée et franchir la montagne entre le vallon du Vrtska-Rieka et celui de Klisoura, — Lasina, hameau au haut de la montagne 2. — Descendre à Klisoura, hameau de 20 à 30 mais. 1 1/2. — Descendre le vallon du Klisourska-Rieka, et déboucher dans la vallée du Neboiitza ou Gomela-Voda. — Klisovtza 1 1/2. — Milosavtzi et Seleuigrad restent à droite, à 1/4 h. de la route 1. — Trn (village de 60 mais.). 1 1/2.

De Leskovatz à Prekoplie, 6 h.

On va gagner Pousta-Rieka-Han, et de là il faut passer la Toplitsa à gué avant d'atteindre Prekoplie.

De Leskovatz à Pristina, route directe, 21 h.

De Leskovatz à Guilan, par la vallée de Medoka, route directe, 20 h.

De Leskovats à Scharkoe, 12 à 14 h.

De Leskovatz à Sophie, par Trn, 27 h.

Plaine. — Staikovitza, à l'E. de la route au pied du Baditschka-Gora. — Batmilovtza et ses marais, au N., dans la même position. — Konapnitza, en-deçà du Vlasina, dans la même position 2 1/4. — Eglise sur une butte. — Au N.-N.-E. de Konapnitza, Sebischova, Vlasiditza 3 4. — Traverser huit petites crêtes augmentant en hauteur l'une après l'autre au S. du Krouschevitza-Planina : fontaine de Jasen près d'un hameau sur la troisième hauteur. — Torrent d'Oboulagnitza coulant dans la Vlasina 3. — Traverser une petite crête et descendre dans la vallée du Vlasina. — Auberge isolée de Krivilskihan 1 1/2. — Montée au S. sur le plateau du Schirena, ou Schiroka Planina. — Gare, hameau 1/2. Dans le haut de ce vallon, se trouvent Bregena-Selo et Aleksinitze. — Sentier incommode à cause des branches d'arbres. — Belle vue sur le Souva-Planina et le Snegpol. — Jabonkovi (de pommes), hameau sur la pente d'un profond ravin de montagne (on peut y coucher) 2. — Vue du Tzerna-Trava-Planina et du Snegpol. — Voyager sur la crête, entre le torrent de Jabonkovi et la vallée profonde de Rakovska-Rieka, et ensuite sur une plate-forme

— Brousnitza 2. — Descendre la vallée du Mavtscha-Takovo. — Berschitie 3. — Dobrodol (bonne vallée) 3. — (et 3 h. de Tschatschak). Passer la crête du Kremen. — Vallon de Tschermenitza, Pranjani reste à gauche. —Drouschelie. —Gué du grand torrent de Kamenitza (pierreux). — Tourner autour du mont Gonia, extrémité septentrionale du Kablar. — Otan dans la vallée de Skrabesch parallèle au Kamenitza. — Crête. — Vallée et village de Dobrinia, lieu de naissance du prince Milosch 3 1/2. — D'après M. Pirsch, au N.-O. le mont Soubiel, et au N.-E. le Povlen. -- Traverser le Pojega. — Traverser la Louschnitza (cendrillon). — Ponikovitza 1/2. — Ouj'tze 1. — Passage des montagnes. — Affluent du Pojega et se rendant avec ce dernier dans le Dictinic, non loin de Pojega. — Mokragora 5 1/2. — Vischegrad 5.

On peut aussi aller à cheval à Brousnitza par les montagnes de Roudnik. — On passe par le vallon et le couvent de Dratscha 2, ou par Divostin 1 1/2. — On laisse à droite la route de Valievo pour gagner une crête à l'E. de Ragojevatz. — Baret, vue des cimes du Stolovi derrière Karanovatz, par-dessus les montagnes. — Bassin du Grouja 1. — Entrée des montagnes après les deux Vrbava, Gornia et Dolnia. — Mont Vrbava 2 1/2. — Lipovatz et Tzernova sont non loin de la route, han du Couvent de Vratchevschnitza 1/2. — Remonter le torrent, venant de Belopolie, Tzrnoutia ou Tzrnoutscha, habitation ancienne du prince Milosch 1. — Passage des montagues. — Mont Prljine au-dessus de Maidan. — Ce hameau sur le Despotovitza 3. — (On peut monter de là au mont Schtouratz). — Descendre le Despotovitza. — Brousnitza 2.

N.B. On compte 30 h. d'Oujitze à Belgrade et de cette ville à Serajevo.

De Jagodin à Oujitze par Krouschevatz, 35 1/4 h.

Torrent 1/2. — Franchir une éperon de montagnes. —Division de la route de Tchoupria et de Krouschevatz 1 1/4. — Majour 1/4. — Ostrikovatz, Mali-Jovatz 1/2. — Torrent de Vranievatz, Veliki Jovatz (Jevatz des C.). — Plus au S. Vranievatz. — Dvoritza (la petite cour) 1/2. — Raschevitza 3/4. — Potoschatz 1/4. (Ces trois villages sont au pied du Veterina.) — Route allant à Svoinovo 1/2, de la Morava 1/4. — Obresch 3/4. — Katoun 1/2. — Varvarin (Bambari des C.) 1/2. — Plaine, Maskare (Maskari des C., mal placé) 1/2. — Boschniani, sur un ruisseau de ce nom 1. — Schanatz (Schunich des C.) 1/2. — Jasika 1/2. — Bac sur la Morava. — Krouschevatz 3/4. — Pepeliouscha. —Torrent de Verbitza, Ribnik.—Traverser le Popovitza. —Trstenik 5 1/2.—Glavistie 3 1/4.—Gué de l'Ibar avant Karanovatz 2.

—Makova-Rieka; Adrami à droite; Samaili, Mrschnitzi, han Slatina 3. — Jeschevitza, Villouscha, Konievitch reste sur la rive gauche de la Morava, Drvari, Tschatschak (bourg de 2,000 h.) 3. —Gué de la Morava, Louschnitza 3. —Pojega 3. —Oujitze (ville de 7 à 8,000 h.) 3.

On peut aussi aller de Varvarin à Krouschevatz par le bac, sous la ruine de Stalatch, à 1 1/2 de Krouschevatz, en passant par Makreschan, à 1 de Stalatch, par Bivolia, sur la rive droite du Raschina et à 1/4 de la première ville. On peut aller de Jasika à Trstenik directement, en ne passant pas d'abord la Morava. Kouklin reste à droite 1. — Bela-Voda, Konjousi, Drenova 3. — Bac sur la Morava à l'O. de Tzrnischáva et près de Potschekovina 2 1/2. — Trstenik 1/2.

On peut aussi se rendre de Tschatschak à Oujitze par une route passant sur la pente du mont Jelitza.—Ktari 2. —Vallée de Tianie, recevant le Potoka. — Vue de la Morava supérieure. — Virovo 3. — Vue du couvent d'Arili, à 1/2 à l'E. du confluent du Rsav, dans la Morava. — Village, couvent et torrent de Godovik. — Oujitze 6.

De Krouschevatz à Kourschoumlie, par Jounis et Prekpolie (t. *Ourkoub*), 17 h.

Jounis 3. — Tesnitza 2. — Prekoplie 6. —Kourschoumlie 6.

De Krouschevatz à Kourschoumlie par la montagne, 6 à 7 h.

De Kosnik à Brous et Kourschoumlie, 6 à 7 h.

Votourik. — Mileutia 1/2. — Ribaria 1/2. — Osretze 1/2. — Brous 1. — Passage des montagnes. — Vallée du Jaukova-Klisoura. — Kourschoumlie 4 à 5.

De Karanovatz à Bagniska ou Vouschitrn, par Stoudenitza, 31 1/2 h.

Lopatnitza 3 1/4.—Stoudenitza 6 h. 50'. —Roudnitza 8.— Jarenie, frontière serbe 2. — Bagniska 6. — Vouschitrn 5 1/2. — Ou directement de Jarenie à Vouschitrn 7.

De Tschatschak à Senitza en Bosnie, par Jvanitza, 17 1/2 h.

Viniatz 7. — Ivanitza 3. — Kauna 6. — Frontière bosniaque. — Senitza 1 1/2.

D'Oujitze à Sénitza en Bosnie, 14 h.

Radesch 7. — Senitza 7.

vue du Haut-Balkan. — Le couvent du Saint-Ange (Sv. Aggel) reste à 2 h. au N. — Guéer le Petit-Isker. — Famille zingare nichée sur un arbre, employé pour y mettre des meules de foin. Petit vallon. — Jablanitza 2. — Vallée du Vid qu'on passe au gué 3. — Puits ombragé d'arbres sur son bord occidental. — La Kalnitza 1/4. — Isvor, gros village turc 1/2. — Sopot, village bulgare dans le Sopotska-Rieka, reste à l'E. à 1/4 h. hors de la route. — Traverser une colline boisée. — Vallée sauvage. — Hameau de Mikriou. — Ruisseau, affluent septentrional du Mikriou. — Lieu de halte, car il n'y a pas d'auberges jusqu'à Lovdscha. — Traverser des plates-formes. Isvor, autre village turc 3. — Kolibala 1. — Mirkovo, village turc 1/2. Descente 1/2. — Lovdscha 1.

N. B. Il y a une route plus directe et moins montueuse de Sophie à Etropol, qui va presque de l'O. à l'E. et à environ 12.

De Sophie à Nikopoli, 36 h.

De Sophie à Sladia, 12 h.

Même route jusqu'à Komartzi d'où on n'a plus que 5 h. — Sladia, bourg bulgare de 500 mais.

De Sophie à Tatarbasardchik, 23 1/2 h.

Groublian 2 1/4. — Passage du Grand-Isker au gué en été, et sur un pont en hiver, plus loin au S. — Jeni-Han (Nouveau-Han) avec une mosquée 3 1/2. — Entrée dans les montagnes 1. — Passage du partage des eaux. — *Ichtiman* (ville de 5,000 hab. avec plusieurs mosquées) 4 3/4. — Kapoulou-Derbend, ou gorge de la Porte trajane 2. — Forte descente. — Novo-Selo (t. *Jenikoi*) (nouveau village) 4. — *Tatarbasardschik* (ville de 7 à 8,000 hab. avec une église bulgare) 6.

De Sophie à Samakov, 9 h.

Groublian 3 1/4. — Samakov 5 3/4.

De Sophie à Doubnitza, 12 h.

De Sophie à Radomir et Kostendil, 14 h.

Radomir 6. — Cette route vient joindre celle de Radomir à Bresnik à 1/2 h. au N. du premier bourg. — *Kostendil* 8.

De Pirot (t. *Scharkoë*) à Doubnitza, 23 1/2 à 23 3/4 h.

Pont sur le torrent qui traverse Pirot. — Plaine. — Pont en bois sur

la Soukova 1 1/2 à 1 3/4. — Remonter au S.-S.-O. la vallée du Loukanitschka-Rieka, affluent du Soukova. — Torrent venant de l'O. — Han isolé 3/4. — Geliski-Han 1/4. — Réunion du Tzariritza, venant de l'E.-S.-E., et du torrent précédent, et vue du gros village de Tzaribrod (?) dans cette vallée latérale. — Sortie du Loukanitscha-Rieka qui va prendre sa source au S. 1 1/4. — Remonter le Divlianska-Rieka. — Auberge isolée dans le Divlianska-Rieka 2. — Un village caché à 1/2 h. dans la montagne à l'O. — Petit défilé près de là. — La vallée remonte au S. — On la quitte pour remonter au S.-O. et S. le Novoselska-Rieka. — Niemele 1 1/2. — Franchir un très bas col. — Cavité de Kresava ? d'où on ressort tout de suite par le défilé E.-O. du Grlska-Rieka qui dure 1/4. Grlo (40 mais.) 4. — *Brsnik* (village bulgare de 150 à 200 mais.) 3/4. — Au débouché dans la vallée du Strymon, Kotschari ou granges de Bresnik. — Un hameau de Ragantzi reste à gauche 1/2. — Moulin. — Provanitza 1 1/2. — Bifurcation des routes de Bresnik et de Grlo. — Batanovtza 1/2. — Gué du Strymon après ce village. — Embranchement du chemin de Radomir à Sophie, et de celui de Radomir à Bresnik 1/2. — Radomir (bourg bulgare de 3,000 hab., résidence d'un Musselim) 1/2. — On peut aussi aller de Radomir à Grlo directement en restant depuis Batanovtza sur la rive occidentale du Strymon ou de son affluent le Grlska-Rieka. — Prevalenitza 1 3/4. — Rakovatz reste à droite 1/2. — Mannis à passer au gué 1/4. — Abeh, village turc, reste à gauche. — Auberge située au pied de la montagne 1 1/2. — Traversée de cette dernière, vue du Vitosch. — Descendre au S. un petit vallon. — Moulin de Jakovo 3. — *Doubnitza* 1 ou 8 h. de Bresnik.

Il y a une autre route non postale qui va de Doubnitza à Radomir par Pobordol :

Auberge de Binektaschi-Han (auberge de la pierre pour monter à cheval) 1/2. — Remonter le vallon de Pobordol occupé par des villages bulgares. — Golemo-Selo (grand village), avec une ferme turque 1/2. — Malo-Selo (petit village) 1/2. — Mlamolovo 1 1/2. — Pobordol 1/2. — Passer la montagne, montée de 1/2. — Belle vue sur le Rhodope et le Vitosch. — Jedno 1 1/2. — Negovanitse 1/4. — Verba 1 1/2. — Faire un détour au N.-O., à cause d'un marais. — Passer un petit cours d'eau sur un pont. — Longer la rive méridionale et orientale du Strymon. Hameau et ferme 1/2. — Radomir 1/2. — En tout 7 1/2.

De Bania à Ichtiman, Sladia et Lovdscha (la dernière moitié non postale), 35 à 36 h.

Traverser la montagne. — La ferme ou Tschiflik. — Kojababke

3 1/2. — Ichtiman 1/2. — Sladia 11 1/2 à 12. — Lovdscha, environ 20

N. B. Il y a une autre route un peu plus courte pour aller de Kajababke à Bania par le petit marécage d'eau douce, le Batak-Banase 1 1/2 de Bania, et une ferme ou Tschiflik.

De Lovdscha à Tatarbasardchik, le long de l'Osma, par le Haut-Balkan (route non postale), de 25 à 26 h. Quelques uns comptent même 30 h.

Trojan 7. — Kalojeritza ou couvent d'Ouspenie 1. — Haut-Balkan 15 à 16. — Descente par la vallée de Troutscha. — *Tatarbasardschik* 3.

De Lovdscha à Nikopoli, 12 h.

Plevna 6. — Nikopoli 6 à 7.

De Lovdscha à Sistov, 16 h.

Plevna 6. — *Sistov* 10.

De Lovdscha à Eski-Sagra et Harmanli, 39 1/4 h.

Sortir de Lovdscha au N.-E. — Monter sur les hauteurs. — Vallon et ruisseau de Roubscher 4. — Plate-forme, Aghindjilar, village turc 1 1/4. — Gôrmesi, village turc 1. — Ruisseau affluent du Rousita. — Selvi (ville de 5 à 6,000 h., avec 3 mosquées à minarets). 3/4. — Gué du Rousita, — Monter sur de petites hauteurs sauvages. — Col. — Belle vue des chaînes subordonnées au Balkan. — Asabelli, village turc 3. — Kolibola (village de 60 feux) de côté, au S.-E. de la route, au milieu d'un bois 2 1/2. — Pont en pierre sur la Jantra, avant *Gabrova* (ville bulgare de 5,000 h.) 2 1/2. — Second pont de pierre sur la Jantra 1/4. — Remonter le vallon du Gabrova Sou, qui décrit des contours à l'O. en venant du S.-O. et du S. — Troisième pont 1/2. — Pied du Balkan de Tschipka 3/4. — Première rude montée. — Presque en haut, une fontaine. — Premier poste ou Karaoul 1. — Second poste 1/2. Belle vue au N. depuis une petite butte avant l'auberge. — Auberge à la cime du Balkan 3/4. — Vue sur le bassin du Tondja et les cimes voisines. — Descente à Tschipka 1. — (La poste ne compte que 4 h. de Gabrova à Tschipka.) — Schekerli (de sucre) village turc 1. — *Kezanlik* (ville de 10,000 h.) 1. — Plaine marécageuse. — Petit cours d'eau venant du N.-O. 1. 1/4. — Fontaine. — Pont de pierre sur la Tondja 3/4. — Café. — Passage d'une petite chaîne. — Derbendkeui sur le col à l'E. de la route 2. — Descendre par un vallon étroit où coule un torrent. — Route de voiture, gagnée en partie récemment

sur le roc vif; mais il manque 2 à 3 ponts sur le torrent. — Tourner à l'O. pour gagner. — *Eski-Sagra* (ville de 15 à 20,000 h., avec 13 mosquées à minarets et un vaste bazar) 2. — Plaine. — Gué du Sloujoudere. — Karabounar, d'après M. de Hauslab, au N.-E. deux petites buttes trachytiques 7. — Coteaux, et descendre dans la vallée de la Maritza. — Pont sur cette rivière. — Harmanli (30 maisons et une mosquée) 5 1/2.

De Lovdscha à Trnova, 12 h.

Selvi 7. — *Trnova* (ville bulgare de 12,000 h.) 5.

On peut aussi aller par la plaine ou par Kakrina en montant sur les hauteurs à l'E. de Lovdscha, et longeant la Rousita, on guée la Rousita à Mouina.

De Gabrova à Routschouk, 22 à 23 h.

Trnova 8. — *Routschouk* 14 à 15. — Plusieurs rivières à passer.

De Tirnova à Silistrie, 32 h.

Razgrad 16. — Totorean 10. — *Silistrie* 6.

De Tirnova à Schoumla et Varna, 29 h.

Vallée du Saltar 3. — La remonter 2. — Contrée montueuse. — Jelizlar. — *Osmanbazar* 9 à 11, suivant la route qu'on prend. — Terrain ondulé. — Descendre les gorges du Kirkgetschi 2 1/4. — Traverser plus de vingt fois ce torrent. — Déboucher sur la rive septentrionale à *Eski-Djoumaa* 1 3/4. — *Schoumla* 5 à 6. — Plaine. — Paravadi 6. — Route au N. de la lagune de Devna. — *Varna* (ville fortifiée, de 20,000 h., avec 12 mosquées) 5.

De Sistov à Islivné, 58 1/2 à 59 1/2 h.

Sabra 1 1/2. — Senovtze 8. — Nikopi 2. — Passage du Rousita. — Trnova 3. — Traverser des ondulations de terrain. — Bebrova sur le Bujukdere 8 à 9. — Traverser un torrent. — Bulgarskoë. — Monter à Stareka 5. — Col du Demir-Kapou (porte de fer) 3 1/2. — Tournoyer dans les montagnes aux sources du petit Kamtschik 2 1/2. — Traverser le Balkan d'Islivné, et descendre à Islivné par le côté élevé oriental d'un grand torrent qui passe à l'O. de la ville 3. Belle vue depuis cette descente sur l'est de la Thrace, et surtout sur le cours du Tondja. — Islivné, ville de 15.000 h., en petite partie bulgare. Grande foire en juin.

De Routschouk à Islivné, 37 3/4 h.

Tourlak 7. — *Razgrad* (une autre route non postale passe par Siniouscha ou Ouscinsche qui est à 3 h. de Razgrad). Arnautkoi 1. — (Il y a une autre route pour les voitures de Razgrad à Arnautkoi qui est à 1 1/2.) — Traverser une plate-forme. — Schonschak dans un vallon. — Autre plate-forme. — Schekere, village turc. — Descendre le vallon de Koubadin. — Traverser une crête. — Eiradin ou Eiladin dans une cavité. — Traverser une seconde crête. — Second vallon. — Troisième crête. — Troisième vallon avec le village de Tautlartschiflikeui. — Monter à la plate-forme de *Eski-Djoumaa* (vieux vendredi), ville musulmane de 5 à 6,000 h., sur un petit torrent, affluent du Deli-Kamtschik 6. — Éducation des vers à soie. — Remonter le Kirkgetschisou. — Défilé du Kirkgetschi. — Derbend 3/4. — A sa sortie, Derbend-Keui (village du défilé) 3/4. — Traverser une plate-forme. — Un vallon, avec une ferme. Une seconde plate-forme, près de Karascholi. — Un vallon, avec un petit ruisseau. — *Osmanbazar* (bourg musulman de 4,000 h., avec 2 mosquées à minarets) 4. — Plate-forme plus élevée, et 4 plateaux d'où on a des vues du Balkan oriental. — Avant le col d'où on descend à Tschatak, Badela reste à 1/4 au N. — Tschatak (village bulgare et turc, sur le Grand-Kamtschik) 4. — Montée sur une plate-forme inclinée qui conduit à un petit col. — Vue champêtre à l'O., sur le grand embranchement particulier N.-E. du Balkan; rochers bizarres à l'E. — Descendre à Kasan (bourg bulgare de 4 à 500 mais., avec une église grecque) 2. — Remonter la vallée et le torrent. — Moulin à foulon 1. — Monter et traverser un col, et descendre à Baschkoë (beau village bulgare de 180 à 200 mais.) 1 1/4. — Descendre au Petit-Kamtschik et le traverser. — Franchir la crête boisée du Vodo-Balkan, Vetschera (soir) 2. — Gué du torrent de Vetschera, et le remonter. — Ascension du Balkan par un sentier tournant fort en pente, presque 2 (descente 1). — Route décrivant un grand coude au N.-O. pour traverser un profond sillon où il y a un Karaoul bulgare 1. — Se reporter au S.-E. pour gagner la gorge principale. — Traverser un torrent venant de l'O. 20', et continuer à longer le côté occidental de la gorge toute boisée 1 h. 10'. — Plaine. — *Islivné* 1/2.

De Kasan à Karnabat, 8 à 9 h.

De Routschouk à Schoumla, 22 h.

Collines basses. — Tzernovoda 3 1/2. — Siniouscha 4. — Sur la plate-forme, entre Siniouscha et Tourlak, on voit pour la dernière fois la vallée du Danube. — Remonter la vallée du Lom. — *Rasgrad* (ville

de 15,000 h. musulmans, y compris 80 familles Bulgares, avec 7 mosquées à minarets) 7. — Arnaoutkoi, dans un vallon 1. — Plate-forme avec le village turc d'Utjuler ou Utjuklere. — Vallon. — Plate-forme plus basse. — Vallon avec le village turc de Bualkesen 3. — Buratlare, village turc de 80 maisons dans un vallon 1/2. — Plate-forme d'où on voit les hauteurs de Schoumla et le Balkan. — Veteschlar reste à 1/2 au S. — Vallon. — Plate-forme en partie boisée. — Vue de la baie de Varna et de la vallée de Paravadi. — Vallon 4. — Franchir une crête; au col une redoute; la citadelle reste à l'E.; descendre à *Schoumla*, la route décrivant un grand contour 1 1/2. Schoumla, ville surtout musulmane, d'au moins 20,000h., avec 50 mosquées à minarets, dont l'une à péristyle dans le genre de Saint-Pierre de Rome. —Le village de Strandja est situé dans un vallon au pied oriental de la citadelle.

De Silistrie à Rasgrad, 12 h.

De Silistrie par Schoumla à Karnabat, 58 à 59 h.

Schoumla 18. —Séparation des routes de Aidos et de Karnabat 1/4. —Plaine. — Gué du grand Kamtschik, sous Eski-Stamboul 5 1/2. — Dragoi. —Tschalikavak (bourg bulgare de 1,200 h.), sur un affluent de la rivière précédente, dont une branche supérieure s'appelle Bela-Rieka) 5. — Basse échancrure. — Vallon de Jeri, dont les eaux coulent dans le petit Kamtschik. — Pont en bois sur ce dernier. —Plate-forme ayant à gauche cette rivière et à droite un petit cours d'eau. — Dobrol (village de 60 mais.), au haut de la vallée du Keremtschi, qui tombe dans le Kamtschik sous Kamtschik. —Magalesi 5. —Passage de la dernière crête du Balkan; on y monte par une gorge et on en descend de même. — Kodmarava 3 1/2. —Plaine fertile. — *Karnabat* (ville de 4 à 5,000 h.) 2.—On peut aussi passer par Smiadova. —Gué du grand Kamtschik, sous Maraich. —Smiadova. —Remonter le torrent de Tschalikavak, qu'on passe 18 fois, et passer à Bairam 10 1/2.

De Schoumla à Aidos, 16 h.

Plaine remontant vers les hauteurs d'Eski-Djoumaïa. — Vue sur le Balkan et l'échancrure vers Dobrol. — Kenprikoi (ferme avec quelques maisons) 3 1/2. — Passage sur un pont d'un petit cours d'eau se rendant du N.-E. au S.-E. dans le grand Kamtschik, — Kirnouva (Kilnava des C.), village turc 1/2. —Fontaine. — Jakova (Jankova des C.) 3/4. — Descendre le grand Kamtschik. — Gué du grand Kamtschik, près d'un moulin, rivière n'ayant que 12 à 14 t. 2. — Kouroukheli, tout près de là, avec un ruisseau venant du S. —Descendre le Kamtschik. — Remonter un torrent venant du S.-O. — Jedekmale (village

turc) 1/2. — Koimli, village turc, reste sur la rive septentrionale du Kamtschik. — Traverser un partage des eaux et arriver dans la vallée longitudinale du Lopoutschka-Rieka 1/2. — Lopoutschka (village bulgare) 3/4. — Passage du Balkan 1. — Descendre le long d'un torrent qu'on passe plusieurs fois. — Tikeni 1/2. — Descendre dans la profonde vallée du petit Kamtschik 1/2. — Remonter cette rivière. — Boujala 1 h. — Affluent du N.-O. — Moulin et gué du petit Kamtschik, dangereux à cause des cailloux charriés par cette rivière, qui se gonfle très subitement; d'ailleurs les parties guéables coupent très obliquement l'eau, de manière qu'on ne peut s'y aventurer sans guide 1. — Jakodna, village turc tout près. — Vallon de Boghasdere (vallée du défilé), qui court du N. au S. — Moulin 1/2. — Boghazderekeui 1/2. — Plaine cultivée. — Passage au S. d'un bas plateau 3. — Belle vue depuis le haut. — Descente de 20 à 25'. — *Aidos* (ville bulgare et grecque de 3,000 à 4,000 h.), sur un petit torrent 1.

De Rasova à Aidos et Bourgas, 48 h.

Mousabeg (hameau) 15. — Passer le Tabandere. — Basardschik (ville de 5,000 h., surtout turcs, avec 10 mosquées) 5. — Koslidscha (bourg de 3,000 h., surtout turcs) 6. — Paravadi (ville turque de 9,000 habitants, avec 5 mosquées) 4. — Pont du grand Kamtschik. — Keupri-Koi (village du pont) 4. — Remonter la vallée du Delidge. — Vallée du Nadirdere. — *Aidos* 10. — Plaine inculte. — Kadikeui reste au N., au pied des coteaux 1. — Traverser de petits monticules. — Bain d'eau thermal 1 1/2. — Vue du golfe de Bourgas. — Bourgas 2 1/2.

De Varna à Babadagh et Matschin, 57 à 59 h.

A Tekékoi, où commence la plaine 6. — Kavarna 3. — Mangalia 10. — Kostendsche 9. — Beydaut 10 à 12; pays où il manque d'eau en été, et population clair-semée. — Babadagh 8. — Traverser des hauteurs. — Matschin 11 à 12.

De Babadagh à Isaktscha, 10 h.

De Varna à Bourgas par Aivadtschik, 21 h.

Traverser une plate-forme. — Passage du Kamtschik 6. — Dervisch-Jovan. 1. — Aivadschik, dans le Kosakodere 5. — Traverser la dernière crête du Balkan, au col d'Erketsch 3. — Vallée de Taschidere. — *Bourgas* 6.

De Varna à Bourgas le long de la mer, par Misivria, 23 1/2 h.

Passage de Kamtschik 6. — Kosakokoi 5. — Eminé 3. — Misivria 2 1/2. — Ahioli 4. — *Bourgas* 3.

De Varna à Basardschik, 7 1/2 à 8 h.

De Silistrie à Kostendsche, 24 h.

Rasova 12. — Kostendsche 12. — Sur toutes ces routes à l'E. de Silistrie, il n'y a pas de postes, et il faut se procurer des chevaux chez les paysans par le moyen des soubaschis ou des aghas.

THRACE.

D'Aidos à Kirkkilisé et Constantinople par les montagnes, 55 1/2 h.

Kitschalik 1. —Plateau inhabité.—Rousoukastro (t. Rousoukaster) dans un vallon 4. — Plateau sauvage. — Karabounar, dans une vallée 4.— Traverser une plate-forme boisée, à laquelle on monte et d'où on descend par un petit ravin. — Fahki (village de 160 maisons ou 600 h.), sur un torrent 4. —Plateaux à pâturages. —Petit vallon et torrent à traverser.—Petschiomale sur le Petchiomaledere, torrent coulant N.-S., et puis O.-E. 2. — Torrent. — Plate-forme agreste et rocailleuse. — Torrent de Kutschalerasou, coulant de l'E. à l'O.— Tastape à 1/4. du torrent.— Erekli (village turc de 150 maisons et une mosquée) 9. — Vue de la tour d'Eskipolis à l'E. — Plate-forme, descente insensible à Kirkkilisé (quarante églises), ville ouverte de 15 à 16,000 hab., avec 6 mosquées et des églises grecques, sur le bord de la vallée de l'Iskipedere 2.— Bois jadis à brigands 1 1/2.—Jena 5. Plaine. — *Bounarhissar* (bourg demi-grec, de 2 à 3,000 h.) sur un ruisseau. — Teké 1/2. — Turuschak 1 1/2.—Franchir des collines, descendre par un pavé.— Gué d'un petit torrent. — *Visa* (ville de 5,000 hab. surtout grecs), 3 1/2. — Plaine, villages turcs d'Erveni de Tschakerli 2, et de Kavatli. — *Serai* (bourg de 1,000 h.) 1 1/2. — Jenikoï 4. — Coteaux, Indschigis 4 1/4.—Tschataldscha 1 3/4.— Vallon du Karasoudere. — Constantinople 7.

Il y a souvent plusieurs chemins, parce que le pays est si sauvage qu'on n'a point à respecter des propriétés, on tâche donc de couper les coudes de la route. C'est surtout le cas jusqu'à Kirkkilisé et dans les collines couvertes de broussailles qu'on retrouve encore çà et là jusqu'au-delà de Serai. — De plus, la poste n'est bien organisée que jusqu'à Kirkkilisé; à Bounarhissar, il n'y avait que 4 chevaux à la poste; et plus loin on ne peut obtenir des chevaux qu'au moyen de réquisition obligée par l'intermédiaire des ayans ou aghas.

Quoique ce soit la route la plus courte d'Aidos à Constantinople, la cherté des fourrages et le voisinage de la grande route d'Andrinople à Constantinople fait que cette voie de communication fort employée

par les anciens est maintenant abandonnée. D'ailleurs, il paraît qu'autrefois des mauvais sujets échappés de la capitale ont exercé souvent des brigandages, surtout jusque vers Kirkkilisé. On voit encore plusieurs tombeaux dans un petit bois de haute futaie commençant à 1/2 lieue de la dernière ville.

De Visa à Midia, 4 1/2 h.

La route de Midia à Constantinople, le long de la mer Noire, est très peu fréquentée et souvent un sentier.

De Serai à Tschorlou, 7 h.

Plaine. — Descendre dans le vallon du Marouskadere 2. — Monter sur une plate-forme 1/2. — Tschiftlik. — Hadgi-Scheretta. — Tschorlidere 2. — Maikvoda 1 1/2. — Tschorlou 1.

De Kirkkilisé à Loulé-Bourgas (Bourgas-la-Pipe), 7 h.

De Kirkkilisé à Andrinople, 10 h.

Haskoi 7. — *Andrinople* 3.

De Fakhi à Andrinople, 16 h.

Kujuk-Derbend 8 1/2. — Andrinople 7 1/2.

De Karnabat à Andrinople, 25 h.

Traverser le Bokloudzedere à Karakougalouk. — Chaftan 5 1/2. — Jeniköi-Papasköi 7 1/2. — Plateau inculte (grand défilé). — Kutschuk-Derbend (le petit défilé) (4 à 500 hab.). — Buyuk Derbend (le grand défilé) (800 à 1,000 h.) dans une gorge 6 1/2. — Collines boisées beaucoup. — Akbounar (fontaine blanche) 3 1/2. — Pont sur le torrent à sec en été de Kravadi 2. — Andrinople 1.

D'Islivné à Andrinople, Fered et Enos, 50 3/4 h.

Gué du torrent d'Islivné. — Passage de la Tondja, sur un pont de bois 2. — *Janboli* (ville de 5 à 6,000 h.). — Passage de la Tondja sur un pont de bois. — Jenedschelli, ou Jenidsche 6. — Pont sur la Tondja. — Pont sur la Tondja dans le faubourg d'Andrinople 9. — Passage de la Meretsch ou Maritza et l'Arda, sur un pont de bois et un pont de pierre. — Maisons en-deçà du pont. — Hameau 1/2. — Emdelli, sur leur basse plate-forme 1. — Boghas, sur une autre plate-forme un peu plus haute, 2. — Passer des collines agrestes. — *Dimotika*; ville de 7 à 8,000 H. en partie Grecs 2 1/2. — Gué du Krisoldeni, en-deçà de la ville; beau pays bien cultivé. — Karabeili 2. — Sofflou 2. — Saltikoi (village bulgare) 1. — Petit torrent. — Bords du Maritza. — Kara-

bounar, affluent du Maritza 2. — Tschometschi (gros village turc), 1/2. — Selmenli (village turc) 1. — Koïghgeri (village turc) 1/4. — Très petits coteaux, surtout à l'O. — Passer un torrent 1 1/4. — *Fered* (bourg de 3 à 4,000 h.), avec une mosquée jadis une église grecque et un assez grand konak) 1 1/2. — Vue de l'île de Samothrace. — Bac sur la Maritza 1. — Pont sur la petite rivière de Kara. Asmuti 1/2. — Abhorkeui, hameau grec 2 (à 1/2 l. au S. d'Ipsala). — Tourner autour du golfe d'Enos 3.

D'Eski-Sagra à Andrinople, Constantinople et Pera, 69 h.

Karabounar 8. — *Hebibdsche* 8. — *Andrinople* 9. — Havsa 4 1/2. — Eski-Baba 3. — *Louli-Bourgas* 4 1/2. — Karistchiran 3 1/2. — *Tschorlou* (ville de 4,000 habit.) 5. — Kinikli 4. — *Silivri* (ville de 3,000 h.) 4. — Boados (60 à 70 mais.) 2. — Koumbourgas (Bourgas du sable) 1. — Laisser à gauche sur le promontoire Baïgrad (Kalikratia des G.) et d'autres villages grecs. — Long pont sur la lagune. — Buyuk-Tschekmedge (grand tiroir) (bourg, 1,800 h.) 3. — Monter sur une plate-forme d'où on a une vue ravissante sur Constantinople, le Bosphore et le mont Olympe. — Descendre dans le vallon d'Aramidere (vallon des voleurs) (ruines de bains) 2. — Traverser une plate-forme. — Lagune. — Pont avec poste militaire de Kutschuk-Tschekmedge (petit tiroir) (8 à 500 h.) 1 1/4. — Schaousch-Pascha 2 1/4. — Daud-Pascha 1/4. — Carrières. — Vallon avec des cafés sous des platanes. — Maisons de campagne de Kutschuk-Baloukli. — Constantinople 1/2. — Pera 1 1/2.

De Constantinople à Gallipoli, 41 1/4 à 42 h.

Boados 10 1/4. — Pays en partie inculte — Vignoble avant Silivri. — *Silivri* (ville de 3,000 hab.) 2. — Longer la mer. — Nous n'avons pas aperçu Papazli, existe-t-il ? 2. — Eski-Erekli (le Vieux-Erekli) (hameau de 8 à 10 mais. grecques) 1. — Turkmenli (bourg musulman ruiné de 8 mais. et 1 mosquée) 3. — Pays ondulé sans arbrisseaux. — Traverser le Tschorlou-Sou 5. — Belle végétation. — *Rodosto* (t. *Tekirdagh*), (ville de 18,000 hab.) 1. — Vue sur la mer de Marmara et la côte d'Asie. — Traverser un vallon et monter sur une plate-forme, station de repos sous des peupliers 1 h. — Belle vue à l'E. et sur le Kagridagh, vallon, et remonter à Aimadschik ou Ainadschik 3. — Petit col de Schanakli. — Descendre à Ortscha. — Kavak 9 à 10. — Gallipoli (ville de 12,000 hab.) 8.

De Constantinople à Seres, 94 h.

Même route jusqu'à *Aimadschik* 24 1/4. — Petit col. — Develi 2.

— Plateau ondulé 2 1/2. — Schermelen, au N. de la route 2 1/2. — Vallée évasée 1/2. —Remonter à *Malgara* (g. *Migaliaura*) (Migalgara des C.) (bourg de 2,000 hab. avec 5 mosquées) 2 3/4.—Ruzgiar (vent) (bourg de 2,000 hab.) 1 1/2. — Alischkoi (Ateschkoï des C. 1/2.) — Le plus haut point du plateau avant Keschan 1 1/2. — Descendre dans un vallon. — Bulgarskoï (eau de citerne) 1/2. — Remonter un ravin pierreux. — *Rouskeui* (t. *Keschan*) (bourg de 2,000 hab., avec 40 moulins à vent) 1. — Jenikoï 1. — Akorkeui, village grec sur la dernière pente du plateau 1 1/2. (Ipsala reste à 1/2 au N- — Rivière de Karaasmuti 2. — Bac sur la Maritza 1/2. — *Fered* (ville de 3 à 4,000 hab.) 1.—Route quelquefois semblable à celle de la Corniche. —Makri 8. — Karaoul, sur la hauteur. — Kiopekli (de Chien) 4. — *Comouldsina* 6.— Gue du Karatsch.— Pont du Sopari,— Jenidschei - Karasou 9. —Pont du Karasou (Rivière-Noire) et han. — 4. —Kavala (bourg de 2 à 3,000 hab.) 5. —Col à passer. —*Pirauschta* (t. *Prassta*) 3. — Pont de l'Anghista 7. — Passage du Signa. — *Seres*, (ville ouverte de 25,000 hab., 12 mosquées et des églises grecques) 7 1/2.

De Malgara à Kavak par la vallée du Kavakstschai, 5 à 5 1/2.

De Keschan à Gallipoli, 16 h.

De Keschan à Enos, 8 h.

De Keschan à Andrinople par Ipsala, 16 h.

Ipsala 4 1/2. — *Dimotika* 5 1/2. — Andrinople 6. — Usunkeupri (pont des raisins) à 8 de Keschan et de Fered.

De Rodosto á Dimotika, 17 h.

Hierepoli 6. —Usun-Keupri 8. — *Dimotika* 3.

De Rodosto (t. *Tekirdagh*) à Andrinople, 22 1/2 h.

On va joindre la route de Loulé-Bourgas à cette ville ou à Karischtiran.— Une autre route non postale va par Hierepoli et Usunkeupri (Djesr-Erkene des C.).

De Constantinople à Tatarbasardschik, 77 h.

Silivri 12. — Pont de pierre de 52 arches. — Longer la mer. — Monter et traverser une plate-forme, sur le côté occidental duquel était la muraille d'Athanase, redescendre sur le bord de la mer 2. — Traverser un coteau et descendre dans le vallon de Tschodadere 1. — Traverser une autre hauteur, descendre dans le vallon d'Araplidere,

où est l'auberge de Kinikli, ou Kinliki 1. — *Tschorlou*, bourg de 4,000 h. 4. — Pont de cinq arches sur le Tschorlou-Sou. — Pont de sept arches sur l'Erkene. — Karischtiran (t. Kares-Dervend), village surtout grec 5. — *Tschatal*, ou *Loulé-Bourgas*, sur le Karagatsch (ville de 5,000 h., avec 3 mosquées à minarets) 3 1/2. — Pont sur le Teké et Eski-Baba, ou Baba-Eskisi, 4 12. — Pont sur l'Asdere. — Havsa (ville de 3,000 h.) 5. — Collines basses à plate-formes. — *Andrinople* (t. Edrene). ville de 130 à 150,000 âmes, avec 4 superbes mosquées, un bazar énorme, un quartier grec, deux ponts en pierre sur la Tondja, dans sa partie septentrionale 4 1/2. — Auberge de Tekéhan, ou Jkikminaret 3 1/2. — Vue du bourg de Tschirmen, au S. de la Maritza, à quelque distance de l'eau. — Moustapha-Pascha (bourg d'environ 2,000 h.), en-deçà un pont en pierre sur la Maritza 2. — *Hebibdsche* (village surtout zingare) 3 1/2. — Vue du Rhodope à 2 ou 3 l. au S. — Harmanli (3 mosquées) 3. — Traverser l'Usundscha. — Passage de petites montagnes, assez belle vue du haut 1 3/4. — Descente dans le vallon de Usundscha. — Moulin 1/4. — Passage répété au gué de l'Usundscha 1. — Dourali-Vilaesi, hameau turc 1 1/2. — Remonter l'Aloudere. — *Hasskoë* (petite ville de 1,000 mais. ou 5 à 6,000 h., 6 mosquées, assez de musulmans) 2 1/2. — Passer au gué le torrent de Semitschedere. — Han de Semischtsche 2. — Kouroutscheschme (fontaine sèche) 1. — Terrain marécageux en hiver. — Kajatschik 2. — Coteaux. — Jeni-Mahale (village bulgare) 3. — Vue des montagnes vers Eski-Sagra. — Plaine. — Hameau de *Papazli*, avec une mosquée 2. — Tschemer, ou Kemerkeupri. — Pont en pierre de deux arches sur le Stanimak; en-deçà est un han 3 1/4. — Belle vue sur la gorge de Stanimak dans le Rhodope. — *Philippopel* (t. *Filibé*), appelée *Trimontium* à cause de 3 buttes, dont une est dans la ville (ville de 25,000 mais. ou 90 à 100,000 h.) 3/4. — Au N., village de Tzernagora (Tscharnarnagora des C.). — Groupe de peupliers comme lieu de repos 1. — Belle vue du Rhodope et du haut Balkan. — Auberge Ortabane-Han 1 1/2. — Harmanli au S. de la Maritza. — Selapitschka (le Zalopitza des C.), au N. de la route 1/2. — Odaka reste au S. de la Maritza. — Korikeui, ou Koroukeui (village sec) reste au N. — Marais et rizières à passer sur des chaussées et des ponts en bois 1 1/2. — Passer la Maritza sur un pont de bois. — Tatarbasardschik (ville de 7 à 8,000 maisons et une église bulgare) 1 1/2.

En hiver, la route entre Hasskoë et Tatarbasardschik, et surtout celle entre la première ville et Philippopoli, devient tellement impraticable, que même les couriers sont obligés de faire de grands détours et de longer le pied du Rhodope; au lieu de 14 h., ils en ont alors 24 à faire.

De Tatarbasardschik à Kezanlik, 24 1/4 h.

Lia 13. — Remonter la Baska et franchir les montagnes par une échancrure basse. — Kalofer 4 1/4. — Tsobipka 5. — *Kesanlik* 2.

De Philippopolis à Kezanlik, 19 1/4 h.

Plaine. — Koum-Sou (rivière du sable). — Hissar. — Lia 8. — Kezanlik 11 1/4. — Le reste comme ci-dessus.

De Philippopoli à Bourgas, par Janboli et Eski-Sagra, 50 h. 50'.

Papazli 4. — Eski Sagra entre 10 et 12. — Karabounar 3 1/2. — Passer un torrent descendant de la gorge conduisant à Kezanlik 25'. — Resta 1 1/2. — Durbovi, village musulman. — Torrent. — Mont Gradista, au N. — Au N., village turc avec un karaoul 1. — A gauche, village de Kirkkoi. — Karabounar 1/2. — Village turc sur un torrent, au N. de la route, 25'. — Jeni-Sagra (bourg turc de 1,000 h. avec une mosquée) 2. — Au N. le Bairdagh, au S. de la Tondja et par dessus vue du Balkan; route impraticable en hiver à cause des boues. — Hadidje, village turc à 1/4 au N. 1. — Petite butte calcaire dans la plaine — Assoli, village turc avec une mosquée au N. 1 1/2. Ferme et karaoul de spahi. — Mengeli 1/2. — Petites collines. — Kirmeni, village musulman 1. — Vue sur Janboli. — Kiopekli (de chien) 2. — Bosadge 1/2. — Amsoria 1/2. — *Janboli* 1. — Jenedscheli 6, ou tout droit à Karabounar (fontaine noire). — Karabounar 8. — *Bourgas* 4 1/2.

D'Eski-Sagra à Islivné, 15 h. 50'.

Jeni-Sagra (bourg de 1,000 h.) 5 h. 50'. — Kirmeni 4. — Tourner au N.-E. — Jagaki-Keui 1/2. — Descendre sur les bords de la Tondja 1. — Descendre l'eau. — Pont de bois sur la Tondja 1. — *Islivné* (ville de 15,000 h.) 1 1/2.

D'Islivné à Bourgas, 20 1/2 h.

Karnabat 10. — *Aidos* 6. — Kadikoi 1. — Bain thermal. 1/2. — *Bourgas* 2.

LE RHODOPE.

Cette chaîne est traversée d'un assez bon nombre de routes, dont les plus fréquentées sont celle de Philippopoli à Seres, par la vallée du Paschatschai et par Nevrekoub; celle de Bania à Seres, par le fameux défilé de la fille (Kis-Derbend); celle de Doubnitza à Seres par le mont Kreschna, et celle de Samakov à Seres par Melenik.

On peut en outre se rendre de Tatarbasardschik à Nevrekoub en droiture. Il y a aussi une route de Philippopoli à Seres par la vallée de Stanimak ; une autre qui va de Stanimak à Drama, une troisième qui conduit à Jenidschei-Karasou. Enfin une route parcourt la vallée de l'Arda de l'E. à l'O., et depuis le haut de cette vallée on peut se rendre de Karlidschik par Kopatschla à Comouldsina, ou par Neochorio à Jenidschei-Karasou, ou bien par les sources de l'Arda à Drama ; tandis qu'on peut aussi passer depuis le bas de la vallée de Stanimak au nord de Karlidschik. Tous ces derniers chemins sont très peu fréquentés, parce qu'il n'y a pas de poste, et des expéditions commerciales ont lieu rarement par ces voies excepté en hiver. D'ailleurs passant souvent par des forêts et étant dépourvus en partie de postes militaires, les négociants peuvent être exposés à être dépouillés, surtout en été, dans ces contrées très peu habitées, offrant assez de villages musulmans, et servant de retraites commodes à tous les mécontents ou malfaiteurs. Néanmoins la vallée d'Arda paraît être moins dans ce cas que d'autres parties du Rhodope. Ensuite il y a de ces routes qui ne sont praticables qu'au milieu de l'été, à cause des neiges sur les bois ; dans ce dernier cas, est surtout le passage du Rhodope, entre Tatarbasardschik et Nevrekoub, qui n'est ouvert que quelques mois de l'année, parce que c'est la route la plus élevée dans le Rhodope. Il est bien entendu que la presque totalité de ces chemins ne sont que des sentiers pour des cavaliers et des piétons, circonstance qui rend accessibles même les plus hautes crêtes.

De Philippopoli à Seres, par la vallée de Paschatschai, 33 ou 35 h.

Plaine quelquefois submergée, surtout en hiver. — Jenikoi 1 1/2. — Aladjilar 4 1/2. — Prestova 3. — Route en grande partie sur la pente élevée de la montagne, à l'O. du Paschatschai, de manière qu'on a une descente de 1 1/2 pour atteindre Prestova, village de maisons en bois. — Montagne considérable, à belles forêts de sapins. Otloudsildgi 5. — Despot-Jailak 4. Ce gros village musulman est dans un petit bassin du Karasou sujet à des inondations. On tourne autour d'une douzaine de cimes sur cette route de Prestova à Despot-Jailak. — Passer la montagne de Maleka. — Jalovtza. Laisser les usines et la mine de fer au S. — Nevrokoub 9, ou par Tzernova 11. — Nevrekoub, ville ouverte bulgare et grecque de 2,500 âmes. — (Vignobles et miel renommés.) — Traverser le Manikion. — Seres 6.

D'après M. Frère, négociant en sangsues, on peut aussi aller de Despot-Jailak à Seres directement par Tzernova en 18 h., savoir : — Auberge sur la montagne 9. — Derbend. — Deux villages musulmans. — Tzernova 3. — Seres 6.

De Tatarbasardschik à Nevrokoub, 36 h.

Razlouk 20 à 24. — Défilé de la Fille le long du Karasou 6. — *Nevrokoub* 12. Comme sur la route précédente, on y a de grandes forêts à passer, et on n'y trouve presque pas d'habitations.

De Bania à Drama et Pirauschta, 39 h.

Montée du Rhodope par une vaste gorge. — Forêts de sapins. — Descente sur Raslouk le long d'un torrent bordé de forêts 12. — Raslouk (bourg de 15 à 1,800 âmes dans une petite plaine, où 3 à 4 torrents se réunissent au Karasou. Deux ou trois villages sont dans les environs). — Descendre le Karasou sur sa rive occidentale, route fort au-dessus du torrent. — Fameux passage de la Fille, (Kiz-Derbend) avec la ruine d'un château. — Passer un col. — Nevrekoub 12. — Tzernova 4. — Drama 7. — Pirauschta 4.

De Samakov à Seres, environ 32 h.

Remonter l'Isker. — Poste au haut du mont Kreschna 12 à 14. — Seres 20 1/2.

De Samakov au couvent de Rilo, 5 à 6 h.

Entrée dans une grande gorge du Rilo-Dagh, et prendre à droite une vallée qui conduit au col, séparant ce sillon de celui du couvent de Rilo. A l'entrée de ce dernier on trouve un torrent venant du N.

De Doubnitza à Seres, 33 h.

Descendre la vallée du Djerina. — Auberge 2 1/2 à 3. — Koscharinsko-Han 3/4. — Traverser le vallon du Rilo 1. — Han et quelques maisons 10. — *Djoumaa* (vendredi) (bourg de 3 à 4,000 hab., plusieurs mosquées) 1/2. — Défilé sur le bord du Strymon 1. — Poste et auberge de Sirbin avec un ruisseau 2. — Monter au mont Kreschna (Kraschna) (bellevue au N.), petit ravin. — Second poste 1 1/2. — Petit ravin, montée à l'auberge et au poste au haut du mont Kreschna 1 1/2. — Descente dans une gorge où coule un torrent descendant du Perindagh. — (Superbe vue sur ce dernier.) — Vue de champs sans maisons visibles, excepté 3 à 4 granges. — Longer quelques instants le Strymon. — Auberge et poste de Schenadidere-Han dans un étroit vallon avec un torrent 3. — Franchir une crête extrêmement mince et de 100 p. d'élévation. — Descente dans une petite plaine sauvage. — Auberge ruinée 1 1/2 à 2. — Auberge en ruines 2. — Deux torrents à franchir. — Auberge de Bey-Han avec 1 torrent 3 3/4. — Libanovo 1/4. — Torrent du même nom. — Auberge de Marecostino-Han 1. — Passer une petite colline

fort basse par un chemin creux, et descendre dans la plaine du Bistritza. — Koula, ou tour, 1. — Bistritza 1. — Défilé. — Skala 2. — Route pavée. — *Demirhissar* 1. — *Seres* 4.

De Nevrekoub au poste au haut du mont Kreschna, 10 h.

De Nevrekoub à Melenik et Bistritza, 8 h.

Melenik 6 à 7. — Bistritza (Vistritza des C.) 1.

De Doubnitza au couvent de Rilo dans le Rilo-Dagh 8 1/2 h.

Descendre la vallée de Tzarina, Tschiftlik 3/4. — Auberge 35'. — Traverser des collines 40'. — Descendre dans la vallée de Rilo. — Village de Rilo 1 3/4. — Remonter la vallée sur la rive septentrionale du torrent. — Passer deux fois celui-ci sur des ponts en bois pour revenir enfin sur la rive septentrionale. — Hameau de Pastra 1 3/4. —Tschiftlik ou Ferme du couvent 2. —Torrent se divisant, le Jembeska-Rieka, venant du S.-E., et le Kalenska-Rieka, de l'E.-N.-E. On remonte ce dernier par une route de charrettes. — Couvent 1.

MACÉDOINE.

De Tatarbasardschik à Prisren en Albanie, 62 1/2 h.

Voyager sur la rive méridionale du Maritza. — Tschengel 1. — Demirdgi (de fer) 1/2. — Passer un petit torrent venant du S.-E. — Passer au gué un marécage près de l'Ellidere 1/2. — (Pendant 10' dans l'eau). — Bois de chênes 1. — A 1 l. au N., reste Sarambeg, où est la campagne du pascha de Tatarbasardschik, auberge de Jenihan (nouvelle auberge), à l'entrée du petit défilé de la Fille (Kiz-Derbend) 1. —Karaoul très peu plus loin. — Remonter la Maritza qu'on passe deux fois sur des ponts sans parapet. — Second karaoul 3/4. — Kiz-Derbend-Keui ou Kiz-Keui (village bulgare détruit et n'offrant plus qu'une église et dix maisons) 1/2. — Pont sur un torrent descendant du Despotodagh 1/2. — Troisième karaoul. — Gabrova 1 1/4 Pont sur un torrent venant du S. —Quatrième Karaoul. — On tourne au N. — Pont sur un torrent venant du S.-O. — Tourner à l'O. — Karaoul ruiné, et un autre sur la rive opposée du Maritza. — *Bania.* (village de 100 maisons ou de 4 à 500 h., avec un aga, une mosquée et une tour à horloge.) 2. — Belle vue sur le Rhodope. — Remonter un vallon. — Sources ferrugineuses. — Monter à un col, sur le côté oriental un sentier granitique dangereux pour les chevaux à cause des excavations produites par les eaux pluviales. — Col, Pins et

descente dans la vallée de l'Isker par une pente déboisée 2 3/4. — Belle vue sur le Rilodagh. — Gué d'un affluent du Grand-Isker (Gomeli-Isker), près de Sipoltsche. — Remonter cette rivière. — Samakov (bourg bulgare de 4 à 5,000 âmes) 1 1/4. — Gué du Grand-Isker à la sortie de ce bourg. — Plaine alluviale, avec des usines ou fonderies de fer. — Han isolé au pied de la montagne 1. — Monter dans un vallon étroit. — Second han 1. — Arriver au karaoul et au col d'une montagne 1/2. — Descendre le long d'un petit torrent par une pente peu forte à l'auberge de Gibran-Han et karaoul 1 1/2. — Plaine sans villages visibles. — Route sur le côté septentrional du torrent qui se rend à *Doubnitza*. — Petit défilé à l'entrée de cette ville bulgare et turque de près de 2,000 mais. ou de 7 à 8,000 âmes; ville fort longue et étroite, et traversée par le Tzarina 3. — Descendre la rive méridionale de cette petite rivière. — Pont ou gué 1/2. — Traverser un coteau. — Binck-Taschi-Han (auberge de la pierre pour monter à cheval) 1/4. — Division des routes allant, l'une au N., à Pobovdol et Radomir, et l'autre au N.-O., à Kostendil. — Gué du torrent venant de Pobovdol. — Deux routes pour aller à Kostendil. — La route de charrette va par Verbovnik ou Verbovnitza 1 1/4. — Traverser une basse plate-forme, et descente dans un vallon à Kosnitza-Han 1 1/4 à 1 1/2. — La route de cavaliers va franchir, au N.-E. de Verbovnitza et à 1 1/2 de Binck-Taschi-Han, une butte calcaire, d'où on longe ensuite, de l'E. à l'O., la crête qui borde la partie supérieure du vallon de Kosnitza, dans lequel on descend pour arriver au han par le côté méridional 1. — Vue étendue, depuis le haut de la crête, sur le Perindagh, le Rilodagh et le Vitosch. — (Les sources du Kosnitza sont au N. et N.-E.) — Monter sur une hauteur d'où on gagne le pont en pierre de Schetirtza (Silitza des C.), sur le Strymon 1/2 à 3/4. — Traverser une plaine cultivée. Ternoviak (Ternofluk et Tzernolouk des C.) 1/4. — Ragren (Pagrensi des C.), où il y a un petit affluent du Strymon 1. — *Kostendil*. — (Ville de 9,000 h. bulgares et musulmans) 1. — Vue du mont Koniavo au N. et N.-E. (le Strymon à 1/4 au N.) — Monter au col qui conduit dans le bassin du Bistritza 1 1/4. — Descendre, traverser le Bistritza sur un pont en bois, et en-deçà han isolé de Gerlena. — Traverser le bassin. — Pied de la montagne 1 3/4. — Col du Dvelaberdan, et descente par des sentiers excavés et tournoyants dans le Kriva-Rieka (t. *Egridere*) 1 1/2. — Peu de vue depuis le col. — Descendre à *Egri-Palanka*, en traversant une ou trois fois l'eau, et arrivant par la rive méridionale 2 à 2 1/4. — (La poste ne compte que 8 h. de Kostendil à Egri-Palanka, bourg de 2 à 3,000 h.) — Belle vue de montagnes, depuis la cîme des montagnes au S. — Vue au N.-E. sur le Kourbetska Planina. — Descendre l'Egri-Dere, et le traverser une fois. —

Franchir un petit promontoire de rochers. — Gué du torrent, et près de làTasch-Han (pron. aussi Tschatsch-Han) 1 1/2. — Plaine. — Gué del'Egri-Dere. —Gué du Rankovtza. — Han de Strajin (Strazin des C.) 2. — Monter sur les hauteurs, sous les cimes des montagnes situées au N. — Rester sur les hauteurs jusqu'à la vallée du Schinic 3. — Vue sur les montagnes de la Macédoine centrale. — Gué du Schinic et hameau. — Vinitza (pron. Vignitza) 1/2. — Buttes, Nagoritsch 1/2. — Vue de la plaine de Moustapha, des montagnes à l'O. du Vardar et du Schar. — Plate-forme aride. — *Komanova* ou Koumanova (t. *Gegligovo*), sur le Velika-Rieka qu'on passe à gué avant cette ville de 3,000 h. bulgares 1 1/2. — (La poste ne compte que 8 h. d'Egri-Palanka à Komanova.) — Plate-forme sèche au pied du Karadagh. — Bara et Mojantzi restant à droite 3. — Fontaine. — Petite descente dans le bassin d'Uskioub. — Aratschina 1 1/2. — Hassambeg reste à droite 1/2. — *Uskioub* 1/2. — Remonter la rive orientale du Vardar. — Sarai ou village avec le harem du pascha d'Uskioub 1. — Passer à gué le Lepenatz 1/2, et le Vardar sur un pont de bois 10'. — Gué du torrent de Vlainitza. — Laisser à gauche la Dreska et le défilé pittoresque d'où elle sort des montagnes à 20' de là qu à 1 1/2 d'Uskioub. — A la sortie de cette crevasse est Tschischtova (Ischitsche des C.). Remonter la vallée du Vlainitza. — Cimetière isolé, han et quelques maisons. — Poste militaire. — Défilé où il n'y a que la place du torrent. — Au S.-E., débouche le vallon de Laskartschik 2 1/2. — Groubschitch ou Groubschin 3/4. — Dobrotan ou Dobrtza. — Col du Dervenska-Planina et belle vue du Schar 1/4. — Pont du Vardar 1/4. — Plaine marécageuse. — *Kalkandel* (ville de 5,000 h.) 1 1/2. — Montée sur la rive occidentale du torrent de Kalkandel, Schibkovitza 1. — Teké de Derviche. — Vue sur Seltze, placé dans la montagne sur la rive opposée. — Partage du torrent 1. — Fontaine. — Descente et passage du torrent. — Passer sous le hameau albanais de Rodetz, et se diriger au N.-O. — Monter à Veschal, où on passe un torrent venant du N.-O., et affluent du torrent principal qui prend sa source à 1 1/2 à 2 à l'O., et reçoit un cours d'eau du col du Schar où on monte 2. — Route tournoyante. — Passage du torrent. — Monter en zigzag au col 2 1/4. —Vue du pic du Kobilitza (à l'E.), du mont Hass, des montagnes d'Ipek, de Pristina et du Kopaonik. —Descendre en zigzag. — Passer un ruisseau. — Dominer les affluents du Maratsch de Prisren. — Cours d'eau du S.-O. et S.-E. — Karaoul et Fontaine 2. — Village dans la vallée. — Terrasses. — Tourner à l'O. autour d'un grand cul-de-sac, avec un village. — Descendre dans une autre vallée. — Passer un torrent sur un pont 1 1/4. — Remonter au N.-E., traverser une crête et déboucher auprès du château de Prisren

1. — (Prisren, ville de 18 à 20,000 h., avec une dizaine de mosquées à minarets.)

De Kalkandel au pic du Kobilitza, 6 1/2 h.

Harem d'été du pascha. — Seltze, presque vis-à-vis de Schibkovitza. — Second village. — Division du torrent, et tourner au N.-E. 2. — Veitza, village guegue 1 1/2. — Monter au pic 3.

De Doubnitza à Karatova par Bobosch (route directe, non postale), 19 h.

Descendre la Tzarina. — Gué du Strymon. — Bobosch 3. — Karatova 16.

D'Egri-Palanka à Istib par Karatova, 19 à 20 h.

Descendre l'Egridere. — Auberge de Tasch-Han 2. — Passage des montagnes. — Kavakli 1 1/2. — Vouk-Han (auberge du Loup) 2 à 2 1/4. — Descente dans la vallée du Braonista 1/2. — Hameau. — *Karatova* (ville de 5 à 6,000 hab.) 1/2. — Franchir le col. — Col 3/4. — Vue au N.-E. de la cime pointue du Lisetz. — Mines de plomb 3/4. — Couvent du Saint-Père (Sveti-Otatz) et village de Lesnovatz, ou par abréviation Lesnovo et Lesno, 3. — Descente dans la vallée déboisée du Zletovska-Rieka. Jianovtze 3. — Pintschitza et Gigiantzi, l'une à droite et l'autre à gauche 1/2. — Ouartzie et Kroupischtie à l'O. — Passage au gué du Bregalnitza 1 1/2. — Vue au S. sur la chaîne du Platschkavitza. — Descendre la large vallée cultivée et arrosée par cette rivière. — Kara-Orman. — *Istib* (ville de 15 à 20,000 hab., en bonne partie chrétiens) 2.

De Seres à Istib, 34 1/2 h.

Petrovitsch 10. — *Stroumnitza* (t. *Ostroumdscha*) 12. — Radovitz 6. — *Istib* 6 1/2.

D'Istib à Uskioub par la plaine de Moustapha, 12 h.

Traverser le Sarpiaki à Gouriler.

D'Istib à Toli-Monastir par Keuprili (du Pont), 27 1/2.

Descendre le torrent d'Istib. — Gué de ce torrent. — Novo-Selo (t. *Jenikoi*) (bourg chrétien de 1,500 hab.) 1/2. — Pont de bois sur la Bregalnitza. — *Keuprili*. — Pont sur le Vardar 6 1/2. — Derbend, au col de Babousa sur les montagnes 6 1/2. — *Prilip* (t. *Perlepe*) (ville

sur le Kandris, de 6 à 7,000 hab.) 6. — Schelevo. — Entrée dans la plaine de Monastir 1. — Métairies ou *Tschiflik* 1/4. — Kenaklar à gauche 1/2. — Ragos 1 1/4. — Pont de bois sur le Karasou 2. — Village avec une église chrétienne 1 1/2. — *Toli-Monastir* (b. *Bitoglia*) (ville sur le Monastir-Sou, de 50 à 60,000 hab., énorme bazar, à 3/4 au S. est Kopriua) 1 1/2.

N. B. D'après M. Viquesnel, qui n'a pas fait cette route avec nous, il y aurait une autre route; il ne compte que 2 1/4 depuis le pont à Monastir.

D'Istib à Monastir par Kafadartzi (t. *Kaffadan*) (route non postale), 22 1/2 h.

Jeni-Koï 1/2. — Drava. — Traverser des collines. — Descendre le lit d'un torrent. — Traverser une crête. — Pepelischta 4. — Krivolak reste à l'O. — Passage du Vardar dans un bac 20'. — Negotin, dans le district de Tikavech 1/4. — Remonter la belle vallée du Velitscha. — Marina. — Kafadartzi (bourg de 3,000 hab. bulg.) 1 1/4. — Belle vue sur les montagnes au S. — Vosartze (t. *Vosadge*) sur le Karasou, Tscherna, ou Tzerna (Vardar-Sarigoul). — Pont de bois sur cette rivière 1 1/4. — Rosaman reste au N. — Auberge 1. — Défilé du Varisch-Derbend 1/4. — Deux petits cols de montagnes séparées par un ravin 1 1/4, — Remonter la rive septentrionale du Kaetz. — Trojatz, ou Trojak, au pied S. du mont Koziak 2 1/4. — Col de Plevat ou Plefar 1 1/2. — Vue du château de Marco Kralievitch, de la belle plaine de Monastir et du haut Soagora. — Prilip (ville de 6 à 7,000 hab.) 1 3/4. — Monastir 7

D'Istib à Salonique, 34 1/2 h.

Passage des montagnes, Stroumnitza 12 1/2. — Koustourlu 3, — Passage des montagnes. — Col d'Olivetz. — Le lac et le village de Toiran 5. — Vue étendue au S. — Descente dans la vallée du Galliko. — Kelketz 6. — *Salonique* (ville de 60 à 70,000 hab.) 8.

De Salonique à Seres par Klisali, 20 h.

Klisali 8. — Socho 3. — Giglitza 4 1/2. — Pont du Vardar. — *Seres* 4 1/2. — La route de voiture passe par Beschik 22.

De Salonique à Pirauschta, 28 h.

Klisali 8. — Beschik 4. — Auberge de Roumeli-Bogasi-Han 4. — Pont sur le Strymon. — *Orphano* 6. — Pirauschta 6.

De Salonique à Seres par Gumendsché, 18 1/4 h.

Traverser de très basses hauteurs et descendre dans la plaine de

Langasa (t. *Serischin*) 4. — Aginova reste à 1/2 à l'E. — Passage du torrent à sec en été. Gumendsché, misérable hameau 2 1/2. — Monter sur une plate-forme ondulée. — Likovau, hameau 4. — Lahana (Chou) 1. — Traverser des collines à broussailles avec 3 karaouls. — Descente à la plaine de Seres et vue de ce beau bassin. — Bahala 2 3/4. — Schaftscha 1/2. — Pont en bois sur le Strymon. — *Seres* 3 1/2.

De Schaftscha à Skala, 5 h.

Un village reste à gauche au pied de la montagne 1. — Un 2e village dans la même position 1. — Pont en bois sur le Strymon, à Keupri 1/2. — Un grand village turc reste à l'E. — Tatermele 1/4. — Djoumaa (bourg turc). — Spatovo 3/4. — Skala 1 1/2.

De Salonique à Toli-Monastir, 32 1/2 à 34 h.

Pont en bois du Vardar 3. — Pont sur le Karasmak 2. — *Karaferia* 6 1/2. — *Kailari* (t. *Sarigeul*) 8. — Col à passer. — Bania 4. — *Florina* 4. — Belle plaine avec des villages. — Dragosch 2. — Boukova. — *Monastir* 5 à 5 1/2.

De Salonique, par Vodena et Sarigeul, à Castoria, 28 1/4 à 29 1/2 h.

Pont de bois sur le Vardar 5. — Auberge isolée 1 1/2. — Fontaine sous Allahkilisia 1/2. — *Jenidsche-Vardar* 3. — Passer le Bistritza sur un pont de bois 1 3/4. — Puits d'eau saumâtre. — Vue sur Aoustos (Agostos et Niausta des C.). — Belle vue des cascades de *Vodena* (l'aqueuse). — Montée à cette ville 2 3/4 à 3. — Belle vue au S. depuis là. — Remonter la vallée. — Cascade sous Vabro ou Telovo 3/4 à 1. — Torrent de Kortschiavo, venant du N. — Lac de Telovo 1/2. — Belle forêt avec un Karaoul ou défilé. — Mourolar sur le lac d'Ostrovo 1 1/2 à 1 3/4. — Vue sur Ostrovo sur le bord N.-E. — Traverser les petites hauteurs de Karateria, Koesele 2 3/4 à 3. — Tschergiler (Kalguilar des C.) — *Kailari* (t. *Sarigeul*), (deux grands villages, l'un bulgare, l'autre turc) 2. — Colline à franchir 1 1/4. — Remonter le torrent de Bistritza. — Mokrina (Mocreni des C.) — Montée à Vlacho-Klisoura (bourg valaque de 2 à 2,500 hab.) 3. — Col à franchir, et descente par un vallon dans la grande vallée de Partzelista, qui contient inférieurement Leptschista (Listitza des C.) 2. — Komanitsch (Komanitzovo des C.) est près de là et dans la partie supérieure de la vallée est le couvent de Bogoroditza. — Londrop (Klandoropina des C.). Leko ou Vlaka 1 1/4 à 1 1/2. — *Castoria* (t. *Kesteri*, a. *Kastron*) (ville de 8,000 hab.) 2 1/2.

De Florina à Castoria, 8 1/4 h.

Kotori-Gorni et Dolni 1 1/4. — Vallon du Malska-Rieka (Machala des G.) 1/2. — Montée au col du Neretsehka-Planina 1 1/2. — Vue du Pinde et de l'Olympe, ainsi que des cimes dépendantes du Soagora. — Descente à Babschiol 1 1/4. — Tourner sous des cimes boisées en vue au N. des affluents du Devol 3/4. — Vallée du Vlaka-Rieka avec un village au haut. — Défilé. — Leko ou Vlaka 1 3/4. — Tourner autour du lac. — Castoria 1 1/4.

De Salonique à Janina par Veria, 55 1/2 h.

Veria (t. *Karaferia*) 11 1/2. — Kojani 8. — Sarigeul 5. — Grevéno 4. — Krania 7. — Metsovo 8. — *Janina* 14.

De Salonique à Larisse en Thessalie, le long de la mer, 31 h.

Pont du Vardar 3. — Pont du Karasmak et pont de l'Indje-Karasou. — Libanova. — Eleutherochori (Lesterochori) 6 1/2. — Kitros. — *Katrin* 4 1/2. — Syara 3 1/2. — (On peut monter de là au mont Olympe par le couvent de Saint-Denis). — Platamina 2 1/2. — Pont sur la Salambria dans la vallée de Tempé 2 3/4. — Source abondante. — Inscription romaine de Cassius Longinus. — Torrent à passer. — Ruine du château d'Oro-Kastron, ou, suivant les Turcs, d'un seigneur génois (Genevisc-Krail) 1 h. 5'. — Ambelakia (t. *Embelek*) et ses vignobles (g. *Ambélia*) restent à gauche à 1/2 h. sur la hauteur. (Bourg de 4,000 hab. ruiné depuis 1811. *Voy.* la Turquie par M. Urquhart, vol. I, p. 88) 1. — Baba (30 mais.) 10'. — Vue sur l'Olympe et sur Minaretli-Keui, placé sur la hauteur au N. — Remonter à gauche une vallée. — Hadgi-Baschi à gauche. — Jeschiler et Osmanli à droite. — Ces trois villages sont musulmans. — Chaussée pavée à travers le marais de Nesero. — Approcher du Salambria. — *Larisse* (ville de 25,000 hab.) 5. — Une autre route passe par le nouveau Han, au pied du mont Kissavo, et au S. du marais 5 1/2 à 6. — (Nidgebegtschiftlik reste à 1/2 h. au S. ou à 1 h. 1/2 de Larisse comme le han).

De Kitros à Castoria par Servia et Greveno, 36 h.

Velvendos 6. — *Servia*. 4 1/2. — *Greveno* 12. — Anaselitza 5. — *Castoria* 8 1/2.

De Katrin à Servia, 8 à 9 h.

De Servia à Castoria par Kojani et Schatista, 19 3/4 h.

Kojani 5. — *Schatista* 4. — Village 1. — Le gros bourg industriel grec et

turc de Vourschitza (Selitza des C.), reste à droite 1/2. — Vue à l'O. sur le plateau de Lepschieb, de Lepsine, ou d'Anaselitza et sur le Pinde.— Direction de la route au N.—Leptschita 1/2. —Autre village.—Tschiflik de Lapista. — Remonter au N. le vallon de Telka. — Telka (Pelica des C.) reste à 10' au N.-E. — Traverser un bas col à l'O. — Drenovo, village grec 1/2.—On domine la rivière encaissée de l'Indge-Karasou, villages sur la rive opposée dans la direction d'Anaselitza 1/2. —Plateforme 2. — Traverser le profond ravin de Boghas. — Bogaskoï (bogotzico des C.), bourg industrieux grec et zinzare de 500 mais. 1/2.— Sous Bogaskoi, traverser un torrent. — Remonter sur les hauteurs.— Descendre sur le bord de l'Indge-Karasou 1.— Pont d'Ismidgi, confluent du Gramma, ou Grammos, et du Sdreotza 1/4,—Remonter la rive orientale de ce dernier. — Moulin. — Ferme de Chaimbeg de Castoria 1/2. — Ratz. — Pont de bois sur la Sdreotza. — Eglise grecque isolée. — Vue sur le lac et la ville de Castoria. — Droupia, ou Doupiari 1/2. — Gravir une pente pour éviter des escarpements 3/4. — Source abondante 1/2. — *Castoria* 1/4.

De Servia à Elbassan par Greveno, 50 3/4.

Greveno 12. — Anaselitza 5. — Ismidgi 3 1/2. — Kroupistas 4 3/4. — Bilischtas 2. —Plia 2 1/2. — *Geortsche* (Goritza) 3. — Molecha 5. Koukousa 5 1/2. — *Elbessan* 6.

De Monastir à Kritschovo, 14 1/2 à 15 h.

De Monastir à Ochri, 12 1/2 h.

Remonter la vallée du torrent de Monastir d'abord sur la rive septentrionale. — Han isolé. 3. — Passer par une gorge, ou Bogas la montagne, et descendre à Resna (500 h.) 3 1/2.—Gagner le côté septentrionale d'un affluent du lac de Prespa.—Passer la montagne assez basse et descendre à *Ochri* 6. — Belle vue en descendant.

De Monastir au couvent de Saint-Non par la montagne, 14 1/2 h.

Resna 6 1/2.—Diavat et couvent grec 4.—Couvent de Saint-Non 4.

De Kritschovo à Prilip le long du Karasou, 12 h.

De Kritschovo à Keuprili et Istib, 21 à 22 h.

Passage des montagnes et *Keuprili* 14 à 15. — *Istib* 7.

De Kritschovo à Uskioub, 20 1/2 h.

Passage des montagnes 7. — Bagni 5. — Sortie par la vallée de la Dreska dans celle du Vardar 6. — *Uskioub* 1 1/2.

D'Ochri à Kalkandel par Kritschovo, 25 h.

Ferme 3/4. — Abandonner la route d'Oustrouga et remonter au N. 25° E. le Sateska-Rieka. — Podmolie 3/4. — Goretzi reste à l'E. 1/4. — A 1/2 h. au N. reste Oravnik, et au N.-N.-O. sont d'autres villages albanais. — Entrée de la vallée du Sateska-Rieka à l'E. de Trebenitsch, avec une église 1/2.—Au S. le Sateska reçoit un affluent de l'E. et un autre du N.—A l'E., Mescheritza 3/4.—Votoun-Han et Karaoul 2. (Deux affluents du Sateska, l'un venant du N.-O. et l'autre du N.-E.) — Gué de ce dernier torrent. — Pays sauvage. — Petite plaine. — Pont de bois sur le torrent résultant de la réunion de deux autres, l'un venant du N. et l'autre du N.-N.-E. 1.— Petit col 2. — Petite descente dans le vallon élevé de Slivo où coule un affluent du Sateska-Rieka. — Au N.-E., vue sur Erbina. —Auberge de Slivova (des prunes) 1/2. — Remonter le vallon.—Le hameau de Slivo reste à l'O. — Belle vue sur les montagnes à l'E. du Drin noir.—Petit vallon courant à l'E.-S.-E., avec le village de Tourie. — Second col 1/2. — Direction au N.-N.-E. — Descente dans des bois de hêtres et de chênes. —Fontaine de Touranska-Tschesmé 1/2. — Vallon courant au N.-E. et hameau de Brdjan (de la montagne) 1. — Han isolé du même nom dans le vallon de Brsanska-Rieka, courant au N.-O. et ensuite au N.-N.-E. — Passer le torrent 1/2. — Pont sur le même torrent 1/2. — Son affluent venant de l'O. — Drougovo. — A l'E. reste Serbiani. — Vue sur le konak de Kritschovo. — *Kritschovo* (1,500 h.). — Vue au S.-E. du défilé du Tzerna, ou Karasou, à 1 1/2 de là. — Remonter le Karasou. —Il reçoit un affluent du N.-O. et coule du N.-E. au S.-O.—Sources du Karasou, formées par le Zayas, venant du N.-O., et un autre torrent venant du N.-E.—Le hameau de Zayas reste à gauche. —Gué du torrent de Zayas 2 1/2. — Monter. — A 1/2 h. à droite Tregovischte. — Route tournante. — Col 1. — Belle vue. — Traverser la montagne 1. — Descente à Podalischta-Han et karaoul, pendant laquelle on a un moment la vue du Schar 1.—Pont sur le Podalischta-Rieka, coulant S.-25°-E. à N.-25°-O.—Descendre sur la rive orientale.—Vallée de Tzervinova courant du N.-E. au S.-O. 1/2.—Village du même nom restant à droite. — Quatre grands contours au N.-O. du Podalischta-Rieka. — Un affluent du N.-O. 1 1/4. — Trois contours du torrent 1. — Glogovik, village bulgare, reste sur la rive occidentale. — Han de Tourschani 1/2. —Village de Tourschani-gorni reste à droite, et Tourschani-dolni est 1/2 h. plus à l'E.-N.-E. — Gué du Vardar avant Kostovo. — Kostovo (a. *Gostivar*), avec 1,500 h. et quelques mosquées 3/4. — Beaucoup de villages bulgares aux environs, en particulier un au S. avec un konak turc. — Vue sur le harem d'été du pascha de Kal-

kandel. — Stounia reste à gauche 1/2. — Raptschitta 1/2. — Toumscheista. — Dobrido reste à gauche 1 1/2. (La partie du Schar au N. s'appelle Roudoka.) Au pied du Schar Pirotsch 1/2. — Rakovatz 1/2. — Scherovian reste à droite en-deçà du Vardar, à 1 l. du chemin dans le mont Salapek 1/2. — Schalasch 1 3/4. — Petleritsche, *Kalkandel* (b. *Tetovo*), 4 à 5,000 h. 3/4.

Une autre route va d'Ochri à Kritschovo par le haut de la vallée de Resna.

D'Ochri à Castoria, 20 h.

Fontaine 1/4. — Suivre la grève du lac. — Peschtani 2. — Trapetza (*Trepitza*) 1. — Traverser des hauteurs. — Boukova. — Ferme du couvent 2. — Guéer le Mokra-Ricka, et pont sur le torrent ou la source du couvent. — Couvent de Saint-Noń 1/2. — Vue sur le lac et les villages albanais sur la rive opposée, savoir Pogladetz (Bognadessi des C.), Moulischta, Lin et Radogda; Starova est un village plus loin à l'extrémité méridionale du lac. — Remonter le Mokra-Ricka, ou traverser directement les collines boisées. — Petit col, Blatch ou Blati en-deçà 2. — Podgoria (sous la montagne) 1/2. — Svesda, au pied de la montagne couverte de Buis 3. — Pojani reste à 1/2 h. à droite au milieu de la plaine de 4 l. de largeur sur 3 1/2 de longueur. — Vue sur les lacs de Svrina et de Malik et sur *Georische*. — Traverser sur un pont le Devol 3/4. — Pliassa, bourg en partie albanais, reste à gauche. (Couvent de Saint-Elie dans une gorge à 1 1/2 l. à l'E.-S.-E.) 1/2. — Vallée étroite en forme de canal de 1/4. — Défilé encore plus étroit de 1/4. — A l'E. l'étroit débouché ou la fente de la vallée du Devol. — Kandroi reste à droite. — Traverser un torrent affluent du Devol dans une large vallée qui a 1 1/2 l. de large 2 1/2. — Bilischta, village albanais mahométan avec deux grands konaks. — Le han est à l'O. du village 1/2. — Kapouschtitza dans un fond 1/2. — Un village reste à droite. — Torrent 1. — Plateau à traverser 1/2. — Traverser un torrent venant de l'E. 1/4. — Vue du Pinde et un village reste à l'E. — Traverser un cours d'eau qui vient du N. — Ormani et un han 1. — Passer une petite crête et descendre. — Source 3/4. — *Castoria* 1/4.

De Monastir à Larisse, 44 h.

Florina 6. — Passage du Prout et montée à Bania 4. — Col au-dessus 1/2. — Descente à *Kailari* (t. *Sarigeul*) 3 1/2. — Kirpeni 2. — Passage de deux cols et *Schatista* — (Ville sur une montagne de 2,000 à 2,500 mais. ou plus de 8,000 hab. avec 4 églises) 5. — Belle vue sur le Pinde et les montagnes de Metsovo. — Descente le long d'un

torrent dans un vallon qu'on remonte ensuite à l'E. 2. — Traverser un petit bassin du N.-O. au S.-E. 20'. — Traverser de petites crêtes, puis le vallon de Kodja-Matler. — Village de Kaïali-Ovatzi au N.-E. — Traverser une petite crête. — Kojani (ville grecque et zinzare de 400 mais. ou de 2,500 hab.) 1 h. 40'. — Village turc à l'O. — Akbounar 1/2 — Dijile, village turc 1. — Torrent. — Affluent de l'Indje-Karasou. — Jenouslou, village musulman 1/2 — Descente à l'Indje-Karasou 1 1/2. — Montée à *Servia* (1,000 hab. (t. *Serfidsche*) 1/2. — Montée au petit col, sous la ruine de l'ancien château. — Descente dans le torrent qui débouche par une fente à l'O. de Servia. Remonter ce torrent et l'abandonner. — Monter en zigzag au col au S. 2 1/2. — (Descente 2.) — Vue sur les montagnes voisines et le Labanitza-Planina au N.-E. — Descendre faiblement au premier karaoul 3/4. — Gaîne du Saranto-Poros 10'. — Deuxième karaoul et han à sa sortie 1 h. 5'. — Abandonner le torrent et traverser au S.-O. des coteaux. — Han isolé 1/2. — Passer le Saranto-Poros et plus loin un autre cours d'eau, coulant dans une vallée évasée, et se dirigeant aussi de l'E. à l'O. 1/2. — Traverser une basse crête 2. — Vue de l'Olympe à l'E.-S.-E d'Olasson et au N. celle de cinq cimes pointues, et de trois cols dont le plus bas conduit de Katrin à Servia. — Descendre dans la vallée du torrent d'Alassona courant à peu près E. et O. — *Alassona* (t. *Alasion* ou *Olosson*) (4 a 500 mais.) 1. — (A 1 1/2 à O. N.-O. réunion du torrent d'Alasson et du Saranta-Poros.) — Plaine au S. d'Alassona. — Torrent de Tscheridge. — Puits 1. — Tscheridge, gros bourg, reste à 1/2 h. à gauche. — Passer la montagne, avant le col un karaoul 1. — Vue sur le bassin de Larisse. — Karadère sur un torrent à sec en été 1. — Grande source plus bas à droite. — Depuis là la plaine jusqu'à Larisse. — Traverser trois fois le torrent qui résulte de la source, et les deux dernières fois sur des ponts en pierre. — Girenner 1 1/2. — Cabila détruit entièrement en 1822 1/4. — Traverser le lit d'une grande rivière à sec en été 1/4. — Vue de Tournovo à 3/4 à l'E. — Kasakler 1/2. — Jenlik 2. — *Larisse* 1/2.

THESSALIE.

De Larisse à Zeitoun, 18 h.

Pharsalia ou Phersal (t. *Sataldscha*) (5,000 hab., surtout grecs) 6. — Thaumako 4 2/2. — Lac de Daukli. — Passage des montagnes de Goura, où il y a près de la frontière grec souvent des bandes de Kleptes. — *Zeitoun* 7 1/2.

De Larisse à Volo et Trikeri, 25 1/2 à 26 1/2 h.

Lac marécageux de Karlat avec Deschani. — Veleitina 9. — Belle

vue sur le golfe de Volo. — Volo 3 1/2. — Argalasti 9 à 10. — Trikeri 4.

De Volo à Armyros, 4 h.

De Tricala à Phanari et Agrapha, 12 à 13 1/2 h.

Phanari 7. — Agrapha 6 à 6 1/2.

De Phanari à Sataldscha, 10 h.

De Tricala à Armyros; 13 1/2 h.

Sataldscha 12. — Passer les hauteurs et belle vue sur le golfe de Volo. — Armyros 3 1/2.

De Tricala à Alassona, 12 h.

De Stagus-Kalabak aux couvents de Meteores.

Castraki 1/2. — Rochers des Couvents 1/4 à 1/2. — Au S. du couvent de Meteoron, belle vue. — Vue au S. sur toute la Thessalie, le mont Goura, l'Œta et Negrepont.—Vue au N., sur Lagoura, Kanelati et le Blakava-Vouni, où il y a eu un village de ce nom dont il ne reste que l'église. — Vue sur les cimes les plus élevées du Pinde.

De Stagus-Kalabak à Servia par Demenitza, 14 h.

Demenitza (t. *Deumenek*) 10. — Servia 4.

De Sataldscha à Kabila, 9 1/2 à 10 h.

Pont sur la Salambria 5 1/2. — Kabila 4.

De Sataldscha à Volo 5 1/2 à 6 h.

De Sataldscha à Velestina, 4 1/2 h.

De Larisse à Janina, Delvino et Boutrinto en Albanie, 57 h.

Han de Moustapha-Pascha 4. — Gué du Salambria. — Remonter cette rivière. — Puits et cafetier 3/4. — (A gauche reste le pont en pierre sur la Salambria pour aller à Pharsale et à droite des villages.) —Zicot, village grec avec un han 1 1/2. —Rokovo (Plocovo des C.) 1/2. — Karaoul. — Joindre la Salambria 1/2. — Village à droite. — Traverser un affluent du Salambria 1 1/4. — Longer l'Astopoto. — Le traverser 3/4. — *Tricala* (ville de 9,000 hab. avec 9 mosquées à minarets) 1.—Passer un ruisseau près duquel est une église grecque 1/2.

— Ruisseau de Voivoda, et village à droite avec un han 1 1/2. — Village au N., au pied des montagnes. — Kalabak au N. 2. — Large gué du Cachia (t. *Koesten*). Vue au N. des Couvents de Meteores. — Remonter le Cachia. — Han en-deçà d'un petit torrent 1. — Vue au S. sur le mont Baba. — Han 1/4. — Gué d'un torrent. — Torrent de Klinovo dont le lit de cailloux est si large qu'on met près de 10' à le traverser. — Han 1 3/4. — Passer sur la rive gauche du Cachia. — Han. — Han en vue sur la rive septentrionale du Cachia. — Han détruit 2. — Route dans le torrent. — Karaoul sur la rive droite 1. — Han en vue sur la rive gauche du Cachia 1. — Passer sur cette rive. — Han 1/4. — Guéer le Cachia. — Han Malacassi au confluent du torrent de Malacassi (a. *Malakasch*) et du Cachia 10'. — Montée du mont Zigos. — Premier karaoul. — Vue du bourg de Malacassi au N. en-deçà du torrent. — Deuxième karaoul 2 h. 23'. — Col 7'. — (Descente 2.) — Belle vue sur l'Olympe, sur Krania et Greveno, sur le Peristera-Vouna, le Smolika et l'Épire. — Descente au torrent de Metzovo 1. — (Montée 1 1/2.) — Montée à *Metzovo*. — (Quartier au N. du torrent ou An-Ilion, 900 mais., et quartier au S. ou Pros-Ilion, 80 à 100 mais. 5,000 hab. zinzares.) — Descendre la vallée sur le côté méridional. — Karaoul. — Débouché du torrent avec celui venant du Perister 3/4. — Passer sur la rive occidentale du torrent 3/4. — Han sur la rive opposée; autrefois la route était de ce côté. — Fontaine. — Han et karaoul au confluent d'un torrent, venant des gorges entre le Peristera et le Cacardista (a. *Krapsch*) 1/2. — Vue du Perister. — Traverser le torrent. — Les trois hans ou Voutounos-Han (t. *Utsch-Han*) dont l'un est à côté d'une tour-karaoul sans porte 1. — Retourner sur la rive méridionale. — Débouché d'un petit vallon du N.-E. 1/4. — Sur la berge septentrionale chemin en corniche pour l'hiver 1/4. — Confluent de deux grands torrents, venant l'un du S. et l'autre du N., et pont écroulé 1 1/4. — Passer sur la rive septentrionale du torrent, sous Posgoil (Bagoli des C.). Au N. pont en pierre sur le torrent appelé Stoupounar. — On guée onze fois le torrent et le Dipotami, et quand l'eau est haute, on se tient sur la rive septentrionale, et on passe le Dipotami sur un pont en pierre. — Han détruit près de là. — Han et karaoul de Kyra. — Montée au col entre les monts Mitchikeli et Driscos (fontaine à 29' sous le col). — Descente à Baldoun-Han 2.—Kaiovotron du lac de Janina au moulin sous Hella 1/2. — Han 1/4. — Han de Catchika 3/4. — Han 1/4. — Entrée de *Janina* par le lieu de l'ancienne porte de Kalo-Tschesmè 1/4. — Dzizdza 4. — Muchari 2 1/4. — Delvinaki 2. — Passage du Derepoulo 4. — *Delvino*. 4. — *Boutrinto* 7.

ALBANIE.

De Janina à Arta, 13 h.

Pente-Pigadi ou les Cinq-Puits 6. — Descente — Calchico-Bazaro 3 1/2. — *Arta* 3 1/2.

De Janina à Prevesa, 18 h.

De Janina à Parga, 17 1/2 h.

Paramathia 9 à 10. — Margariti 4. — *Parga* 3 1/2.

De Janina à Sayades, 17 1/2 h.

Sarachovitza 6. — Philathes 8. — Sayades 3 1/2.

De Janina à Ochri, par Geortsche (s. *Goritza*), 25 à 26 h.

Cato-Ravenia 6. — Ostanitza 5. — Staria 10. — *Geortsche* 6. — *Ochri* 10 à 11.

De Premiti à Geortsche, 16 h.

De Janina à Scutari, 70 h. 10'.

Passage du lac avant le han Noutza 2. — Mauvais passage durant 20'. — Longer le pied pelé du mont Mitchikeli, et monter dans une gaine de montagne à un col. — Vue sur les villages de Petschiani et de Neochori, l'un sur le côté septentrional et l'autre sur le côté S.-O. du lac de Labschistas. — Laisser à droite la route conduisant par la montagne à Dvor et Konitza. — Étang à Katovotron au col. — Han et Karaoul de Vela ou Kalbaki 4. — Cato-Ravenia reste un peu à gauche 3/4. — Il y a un Raven supérieur et inférieur (*Apano-Raven* et *Kato-Raven*). — Petit étang, et près de là le village de Stoudena (froid) (Sudena des C.) — Artischta. — Petit étang 3/4. — Bassin de Zagorie. — Vue au N. du Nemertska-Malia et au N.-O. de l'Argenik. — A l'E. Mesovoun, et au N.-E. le Tschiflik-Alisot. — Franchir la petite crête pelée où se trouve le monastère de Mavrovoun qu'on laisse à gauche. — Han de Sahli-Pascha 1. — Passage de la montagne boisée en chênes verts. — Vue sur les montagnes et la vallée de Konitza, et sur les gros bourgs de Konitza et de Leskovik dans la vallée de Tscharkov. — Karaoul et han d'Ostanitza 2 1/4. — Le village d'Ostanitza reste au N.-O. sur la pente des montagnes. — Traverser le torrent d'Ostanitza sur un pont. — Gué du Konitza 20'. — Han sous Seran 40'. — Vue à l'O. sur Kara-Mourad, perché sur une hauteur sur la rive

gauche du Konitza. — Gué du Tscharkov 25. — Karaoul de Fourka 1. — Bois dangereux à tombes. — Village au N.-N.-O. détruit. — Arriver presque vis-à-vis des plus hautes montagnes du Nemertska-Malia des cimes desquelles on voit Delvino et Corfou. — Touranik-Han. — Pont du torrent de Levkovitza (Levkaritza des C.) — Bardiglione reste sur la rive gauche avec un pont en pierre pour y aller 2 3/4. — Pont sur la Konitza avant Permet (ville de 3,000 âmes, avec une petite communauté catholique romaine) 1 h. 20'. — Repasser sur la rive droite. — Laisser à droite Pazomet (Pazzometi des C.). — Passer sur un pont en pierre le torrent de Lioknitza 2. — Second torrent. — Han isolé 45'. — Han au bas de Klisoura et vis-à-vis du défilé de Grouka 1. — (Tepedelen reste à 5 l.) — Remonter la Desnitza ou Deschnitza sur la rive gauche. — Village albanais musulman reste à droite 20'. — Confluent du Desnitza et du torrent de Boubousi. — Han de Vinokase 2 1/2. — Passer au pied des hauteurs sur lesquelles sont perchées Stenitza ou Schtenitza, et à droite un autre village. — Han ruiné 1. — Remonter le torrent du Boubousi ou Baubiss. — Col, belle vue du Tomor. — Vers la descente à gauche un village sur la hauteur. — Vue du sentier allant du han Tojari, ou de Bogopolie à Tepedelen par la montagne appelée Mal-Dam. — Bogopolie sur le Skrapari 2 1/4. — Vue de Poggi et de Kamerlik situées à l'O. sur les pentes des montagnes. — Han de Tojari 20'. — Vue du village de Tojari sur la hauteur au N.-O. — Petit col à passer. Teman-Han 1 h. 10'. — Descendre un vallon arrosé par un affluent du Skrapari 1. — Petit col. — Descendre la vallée de Kodvitsa, débouchant au S. de Berat. — Kodvitza caché sur le côté supérieur de ce vallon. — Koutschova (Kusovitza) reste à droite dans la vallée du Loum. — *Berat* 2. — (D'après M. Viquesnel, de Teman-Han à Berat seulement 2 h. 35'.) — Kerno 11. — Passage en bac du Scoumbi (Uschkomobin des C.) — Kavaia 3. — Au S. salines de Bastova et le château turc de Surch. — *Douratzo* (a. *Douratsch*), ville de 8,000 hab. 3. — *Alessio* 14 1/2. — Zadrina 2 1/2. — *Scutari* 3 1/2. (Ville de 4,500 mais., ou 22,500 à 25,000 h. avec 2,000 boutiques. — Faubourg de Galata sur la rive droite du Bojana en-deçà du pont en bois, la forteresse de Rosapha étant au S.-E, et le mont Tarposch au N.-O.)

De Bardiglione à Cato-Ravenia par la montagne, 9 à 10 h.

De Berat à Aulone, 14 h

Passage du Loum sur un pont 1 1/2. — Roskovitza 5. — Passage du Vojoutza dans un bac 5 1/4. — *Aulone* 2 1/2. (*Voy.* le voyage de M. Pouqueville, vol. I, p. 307 et 348.)

De Berat à l'Elbassan (Ilbessan), 9 1/2 h. (D'après M. Viquesnel, 9 h. 25'.

Han isolé dans la plaine avant Berat où les Turcs battirent Balsa en 1383, et où Seveli, général turc, obligea, en 1450, Scanderbeg à lever le siége de Berat 1/2. — Pont sur le Laparda. — Prekonandri (a. *Sener*) 1. — (Jonction du Loum et du Laparda à 1 h. de là à l'O.) — Passage de petites crêtes d'où on distingue avant de perdre Berat de vue, Koutlava (Kluka des C.) à droite au pied des montagnes. — A l'E. s'élève la crête d'Ora, et à l'O. celle de Belogoscht ou Velogoscht. — Vallée du Déole 2 1/4. — Han isolé de Molas (?) abandonné et à moitié détruit. — Gué du Déole dangereux en temps de pluie 2 3/4. — (Karbonar (Carbonates des C.) est à 6 h. de là.) — Village albanais et moulin en-deçà. — Plaine. Gergian ou Gorgian reste à droite 2. — Bostandjies reste à 1/4. h. à droite. — Pont en pierre de Kourd-Pascha à 12 arches, moitié en voûte très surbaissée et la partie septentrionale divisée en trois angles assez saillants en petit, comme les ponts du Drin 35'. — *Elbassan* 10'. — (ville de 1,000 mais. musulm. et 2 à 300 mais. chrét. avec 3 mosquées à minarets.)

De Berat à Palermo ou Chimara par Tepedelen, 21 h.

Teman-Han 3. — Bogopolie 1 1/2. — *Tepedelen* 7. — Kosmani 6 1/2. — Palermo 4.

D'Aulone à Klisoura, 15 h.

Karbonara (Kamenitza) 3. — Lounetzi 5. — Tepedelen ou Tepelen 4. — Klisoura 3.

De Scutari à Toli-Monastir, 51 h.

Gué du Drinassi ou Chiro ou Kiri à la sortie de Scutari presque à sec en été. — Pouschatz (a. *Euchera*) avec une mosquée 1 3/4 à 2. — Église catholique 1/2. — Passage du Drin ou Skela 1 h. 35'. — Zadrina, grand village un peu à l'E. — Couvent catholique à clocher sur la rive droite du Drin 1/2. — Linista (pron. aussi Linischta) (Blinisti des C.). — Église catholique 1/2. — Poborik (Oboris des C.) 1/2. — Baldrin 1/2. — Lesch ou *Alessio* 40' à 1 h. (Bourg de 2,000 hab.) — Couvent de Sainte-Marie sur la droite du Drin. — Solitude de 5 l. de long sur 2 1/2 l. de large; on peut aisément s'égarer au milieu des broussailles. — Gué du Mati 3/4. — A la sortie des montagnes un village sur chaque côté sur la pente des hauteurs. — Scheuavlia-Han 2 1/4. — Koulahan 1. — Ruisseau dans ce lieu. — Ruisseau de Kukurlisou.

3/4. — Ondulations de terrain d'où on a la vue du Tomor. — Village près de Bouros Han 1h. 10'. — Lous-Han et second ruisseau d'eau hydrosulfureuse. — Crouja (t. *Akhissar*, *château blanc*) (ville de 4 à 5,000 hab.) reste à l'E. sur une haute corniche de la montagne à 500 p. sur la plaine.—Vue, à 1 l. sur les hauteurs au N.-O., de la ruine du fort d'Ischim ou Jeschim, et à l'O. de l'ancien château carré de Press ou Presa. — Torrent du Siasou 1/2. — Torrent de Tourkousa ou Kourkousa. — Vlies-Han. — Gué du Lana, affluent de l'Hismo. — *Tirana* (ville de 300 mais. ou de 2 à 3,000 hab., en bonne partie guegues musulmans avec un grand konak) 3 h. 35'.—Teké 3/4.—Vue du château ancien Schkipe de Petrova ou Petrella, qu'il ne faut pas confondre avec Petralba qui est peut-être Ischim, ni avec Petra ad Sanctum Nicolaum, sur le bord de la mer, près de Douratzo. — Gué de l'Arzende ou Argendé (Argilata de Barleti). — Village à gauche 1/2. — Deux torrents, affluents d'Argendé. — Hip reste à droite, et Trschida à gauche dans le vallon de Mrdaoui. — Han de Trschida ou Trpschida sur la pente du Gabar-Balkan (a. *Kiapha-Gabar*) 2 h. 38'.— Col de cette montagne 3/4. — Fontaine au S., sous le col. — Descente rapide dans la vallée de Koutscha 1 1/2. — Descendre cette vallée 1/2. — Traverser au S. une crête. — Plaine du Scoumbi 1 1/4. —Pont en pierre sur la Tzaranika 40'.—*Elbassan* 5'.—Han au pont sur le Scoumbi. — Passer deux torrents avant Koukousa 6. — Second pont sur le Scoumbi. — Remonter une vallée au N., traverser le torrent vers Keupri. — Col de la montagne de Bagora. — Goretzitza, hameau albanais, et une tour en ruines. — Belle vue. — Descente le long d'une gorge, en partie sur une chaussée pavée, à Strouga (bourg de 1,500 hab. albanais musulmans, catholiques et bulgares) en faisant un circuit au S. 6. — Pont sur le Drin noir. — Vue de l'entrée de la vallée des Dibres. — Pont en pierre sur le Sateska-Rieka 1/2. — *Ochri* (ville en partie bulgare de 9,000 hab., horloge à sonnerie) 1 1/2. — Resna 6. — *Monastir* 6 1/2.

La seule route militaire praticable pour des chariots, depuis la Romélie jusqu'à Scutari, passe par Cavaia et Douratzo.

De Scutari à Dibrepost (inférieur) par Oros, 25 à 26 h.

Alessio 7. — Oros 9 à 10. — Passage des montagnes 9.

De Dibre inférieur à Tirana par Oros et Crouja, 20 h.

Passage des montagnes et Oros (bourg de 1,500 h.) environ 9. — Crouja (ville de 4,000 h.) 7. — Tirana 4. —

De Dibre inférieur, par les montagnes, à Kritschovo, 8 à 10 h.

De Dibre inférieur à Kalkandel, 22 1/2 à 23 1/2 h.

Prisna 5. — Passer la montagne et Kostovo (a. *Goustivar*) 11 à 12. — Kalkandel 6 1/2.

De Dibre supérieur à Tirana par la vallée de l'Argendé, environ 12 h.

De Dibre supérieur à Prilip par Votounhan, 19 à 20 h.

Passage de la montagne et Votoun han 7 à 8. — Passage des montagnes et Prilip 12.

D'Ochri à Prisren par les Dibres, 53 à 54 h.

Pont en pierre sur le Sateska-Rieka 1 1/2. — Pont de Strouga 1/2. — Entrée du canal du Drin noir, ne laissant guère que la place pour la rivière et çà et là jusqu'à 1/4 de l. de large. — Descendre sur la rive orientale. — Villages dans la montagne. — Jzaischitza 9. — Dibre supérieur (1,000 mais.) 1. — Dibre inférieur (village guègue de maisons éparses) 5 h. — Sentier sur les deux rives. — Gourasenda 5 à 6. — Défilés extrêmement étroits. — Kolatschin (?) 4. — Villages cachés au pied de l'Ibalea et du Jalesch. — Monter à un col avant d'atteindre Schivankeupri et rencontrer quelques maisons 3. — Prisren 4.

N. B. Cette route n'est guère usitée que par les Albanais; les Turcs la regardent comme un véritable coupe-gorge, surtout dans le district de Kolatschin et ses défilés, ainsi qu'entre Strouga et le premier pont sur le Drin allant dans le Myrdita, la rivière y étant encaissée pendant 200 pas entre des rochers à pic, et les montagnes étant habitées surtout par les Myrdites.

De Scutari à Lastua ou la frontière dalmate, 13 1/2 h.

Antivari 10 1/2. — Lastua 3. — Depuis Antivari, toute cette route maritime est très montueuse et garnie de précipices.

De Scutari à Cetigne dans le pays des Monténégrins, 18 h. ou 23 à 24 h.

On peut s'y rendre par Jabliak, ou en bateau par la Sermnitza; mais pour des étrangers il est toujours plus prudent d'entrer dans le pays des Monténégrins sur l'extrême frontière turque, entre Antivari et le territoire de Cattaro, par la tribu des Paschtrojevitchi. C'est un voyage de 23 à 24 heures. De cette manière, on évite les soupçons des autorités turques, qui, vu les hostilités continuelles avec les Monténégrins, sont enclins à voir des espions dans chaque étranger

allant chez ces derniers, et surtout en revenant. D'ailleurs il y a sur les frontières dalmates des villages amis des Monténégrins, et on peut de cette manière se mettre en rapport avec l'autorité dans le Montenegro, tandis que l'envoi d'une lettre depuis Scutari à Cetigne ne doit être confiée qu'à quelqu'un de bien sûr. Aussi la plupart des voyageurs préfèrent passer en Dalmatie et se rendre depuis Cattaro à Cetigne par la tribu des Niegouschi, ce qui est une traversée de 8 à 9 h. On met 4 h. 1/2 à traverser le mont Lovtschin (*Monte Sella*) et depuis son col on a 4 h. 1/2 de descente, pendant les deux dernières le terrain est assez rapide.

De Cetigne à Bielopavlitchi, Martinitchi, Drobniak, Jesora et Taschlitza.

Drobniak 3 à 4 jours de marche. — Jesera 3 1/2 à 4. — Taschlitza 6. On peut aussi aller de Drobniak à Priepolie (Priepoli ou à Scnitza. Vu le territoire semi-turc de Drobniak, on est sorti souvent par là du Montenegro, mais c'est dangereux.

De Cetigne à Podgoritza, 8 à 8 1/2 h.

Berj 5. — Podgoritza 3 1/2.

De Cetigne à Nikschitchi, 15 1/2 h.

Une route passe par les tribus de Bielise, de Schiekitchi et de Plieschivtzi, mais on peut y aller aussi par une autre route.

De Scutari à Gouzinie, 21 h. 40' à 22 h. 40'.

Plaine. — Traverser deux petits cours d'eau sur un pont en pierre et le torrent du Rioli 1. — Fontaine aux peupliers 1/2. — Vue sur Scutari, son château, l'île du lac avec un château et les montagnes du Montenegro méridional. — Chapelle ruinée. Vraka (Placea des C.) et Gria (Grisca des C.) restent à droite de la route 1. — Kopilik reste à droite 1/2. — Gradisca 1. — Gagner par la plaine le lit d'un torrent à sec, qu'on traverse et remonte au N.-E. — Zagresch. — Didapie 1 1/2. — Retraverser le torrent deux fois. — Ruine d'une église latine. — Skrell (pron. aussi Schkrell) reste à l'O. 5 à 5 1/2. — Traverser le torrent à sec sur un pont en pierre. — Remonter la vallée au N. et N.-E. — Boga 1 1/2. — Monter au col de Schalia au S.-E. — Vue sur le Jalesch et le Sea-Gora à travers une grande gorge au S.-E. de Schalia. — Descente rapide et en zigzag sur un éboulis jusqu'à Schalia 5 h. 40'. — Remonter au N. et faire l'ascension du Prokletia par un sentier tournant à travers des rochers et des éboulis. — Deux cols à passer séparés par un fond couvert de neige en juin 1838. — Vue sur les montagnes de Schalia, ou *Schalia-Mala* à l'O. — Descendre

successivement dans le cirque de montagnes appelé Roudnitza, puis dans un second, et enfin dans une cavité où il y a un lac formé par les eaux des neiges 3 à 3 1/2. — Belle vue sur les pics élevés voisins. — Plus bas il y a encore une petite cavité rocailleuse. — Descendre la vallée du Vrouja. — Vousegn, ou Vousenie, hameau albanais 3. — Gouzinie (bourg de 2 à 300 mais., avec le Konak à 10' au S. en-deçà du Vrouia) 35'.

Cette route est fermée par les neiges 4 à 5 mois de l'année.

De Scutari à Gouzinie le long du Zem et par le district de Clementi, 22 1/2 à 24 1/2.

Hoti 9. — Zem 1 1/2. — Clementi 6 à 7. — Passage du Troitza et descente à Gouzinie 6 à 7. — Seltzi (faussement Seotzi), dernier village des Clementi à 4 h. de Gouzinie.

N. B. Cette route est aussi impraticable une partie de l'année, et le long du Zem, elle est souvent en corniche, et fatale aux chevaux de charge.

De Clementi à Schalia, 10 h.

De Gouzinie à Vassœvitch par le mont Koutsch, 12 h.

Route infaisable à cause des guerres des Monténégrins avec les gens de Gouzinie.

De Gouzinie à Cattaro par Podgoritza et par le Zem, 28 h.

Podgoritza 12. — Cetigne 8. — Cattaro 8 à 9.

De Scutari à Kolaschin ou à Gatzko, en remontant le long de la Moratscha, 50 1/2 h.

Hoti 9. — Le Zem 1 1/2. — Podgoritza 4 à 5 (?) — Ou bien Jabliak 8 à 9. — Goloubatz 2. — Podgoritza 4. — Spouge 3. — Martinitchi 2. — Par le pays des Vassoevitchi et la Verouscha à Kolaschin 9 à 10. — Ou par Rovtzi et Moravtzi à Drobniak 10. — Gatzko 12.

De Scutari à Prisren, 52 h.

Gué du Kiri ou Drinassi. — Route pavée, gâtée. — Fermes isolées 1. — Villages restant à gauche au pied de la montagne. — Route en corniche sur le Drin, qu'on remonte pendant 20'. — Bac 10'. — Passage dangereux à cause des mauvais bateaux. — Auberge isolée de Skela au bord du Drin. Plaine. — Ruine d'une église serbe. — Traverser un col extrêmement bas 3/4. — Remonter au S. la vallée du Saphouschare. — Traverser l'énorme lit du torrent plein de cailloux. — Doukian-Han 1 3/4. — Remonter la rive septentrionale du torrent à l'E. — Sentier extrêmement pierreux deux fois taillé dans le roc. — Gué du torrent.

— Pied du mont Pouka, où il reçoit un affluent de l'E., tandis qu'il vient du S.-E. 1 1/2. — Montée forte par un sentier tournant 1 1/2. (Descente 1.) — Auberge sur la plate-forme de la montagne 1 1/2. Vue au S. sur la vallée profonde du Saphouschare et sur quelques cimes de montagnes, près d'Antivari et de Scutari. — On reste sur les hauteurs en traversant de petites ondulations de terrain, et tournant le haut de plusieurs ravins qui sont dirigés au S. — — Kervet-Han 3/4. Descendre dans le vallon de Rapé (s. *Rapscha*), coulant N.-S. 1. — Gué du Rapé. — Montée du Scala-Phouschare, sentier tortueux entre des rochers. — Longer le bord septentrional du Saphouschare. Deux auberges isolées 1 1/2. — Latin-Han sur le bord du torrent 1 1/2. — Traverser le torrent du Saphouschare, et remonter un de ses affluents à l'E. — Col du mont Kiapha-Mala et descente 2 1/2. — (En allant de Prisren à Scutari à cause de la montée orientale plus forte 3.) — Deux auberges à Phlet ou Vlet, avec trois ou quatre maisons éparses 1/4. — Descendre le torrent du Kiapha-Mala sur la rive septentrionale 1/4. — Descendre le plus grand torrent dont ce dernier n'est qu'un affluent. — S'éloigner du torrent qui coule de l'O. à l'E. pour déboucher à Spass dans le Drin, et traverser, sur le mont Skan, de petites ondulations de terrain au N. de ce cours d'eau, et sur le cours supérieur de petits ruisseaux qui s'y rendent. — Han isolé. — Belle vue au N. sur les montagnes de Schalia et de Prokletia, avec l'indication de la place de la profonde vallée de Schalia, vue au S. sur les montagnes au S.-E. de Monastir. — Soukat-Han 1 1/2. — Descendre dans la vallée du torrent qui coule au S., et vient déboucher à l'O. de Spass 1 1/2. — Traverser cette eau. — Auberge de Spass 1/2. — Montée et descente le long du Drin. — Remonter le long du Drin. — Traverser le torrent de Kolini 2 1/2. — Auberge isolée 10'. — Un torrent. — Un troisième torrent 1/2. — Han isolé. — Un quatrième torrent. — Un cinquième. — Han Keuprisi ou du pont 3/4. — Pont en pierre sur le Drin. — Remonter cette rivière sur la rive septentrionale. — Passer sous le village de Rougova. — Sources abondantes au pied de la montagne. — Pont en pierre de Terzi-Keuprisi 1. — Suivre le bord méridional du Drin. — Voir la jonction du Drin noir et du Drin blanc. Tour-Karaoul au pont de Schivan-Keuprisi (a. *Oura-Scheit.*) 1/2. — Monter à un col 2. — Voyager sur le pied élevé du Jalesch. — Laisser un village albanais à la droite, sous la montagne, et le Drin à gauche, dans une crevasse. — Vue à distance de deux hameaux albanais, un de chaque côté de la route, et en deçà du Drin un bâtiment en forme de karaoul. — Belles sources de la vallée de Verbnitza. — Passer un torrent avec un moulin 2. — Passer l'Otscha 1. — Descendre des coteaux sur *Prisren* (ville en amphithéâtre de 18 à 20,000 h.) 1.

Il est bon de se munir, sur cette route, de pain, de vin, et même d'eau-de-vie; car on ne trouve guère ces objets dans la plupart des auberges; les poulets et les œufs y sont même rares.

De Scutari, par Spass, à Ipek, 32 1/2 h.

Spass 20 1/2. — Passage du Drin sur un bac. — Traverser une petite crête. — Remonter le vallon du Graschanitza, puis monter sur la montagne à droite du torrent et au N. — Plate-forme boisée. — Vue à l'O. d'une profonde vallée avec le village de Has, et en-deçà de hautes montagnes. — Han isolé avant le col dans une plaine déboisée 3. — En-deçà du très bas col, un petit bassin avec Lethail, hameau albanais 1. — Second col bas, et descente très pierreuse. — Torrent affluent de celui de Djakova ou Djakovitza. — Vallée cultivée 2. — Gué d'un grand torrent avant cette ville, de 6 à 8,000 h. avec 6 ou 7 mosquées 1. — Plaine, belle vue au N. — Eretsch 1 3/4. — Petites collines en éperon pendant 1/2. — Torrent et village de Baba 1/2. — Assez de villages çà et là. — Idelek 1 1/4. — Pont en pierre sur le torrent de Detschiani 1 1/4. — Vue de la coupole du couvent. — Tomber dans la route de Detchiani à Ipek; à cause d'un mouvement de terrain, on ne voit Ipek que quand on est dessus. — Ipek (ville de 2,000 mais. ou 6 à 7,000 h. en bonne partie Serbes avec 3 ou 4 petites mosquées) 3/4.

De Prisren à Ipek, 12 h.

Sortie du bassin de Maritza et du Soucha-Rieka 1 1/2. — Djakova 5 1/2. — Ipek 6.

D'Ipek au couvent de Detschiani, 2 1/2 à 3 h.

On passe, à 1/4 du pied des montagnes, par les trois villages albanais de Striatz, de Lioubonitch et de Lioubooucha. Le second est environ à moitié chemin. — Traverser un petit coteau couvert de châtaigniers, cachant la sortie du Detschanska-Bistritza, hors du très petit bassin où est situé le couvent, contenant 5 ou 6 moines. — A l'O. ou au N.-O., il y a une étendue de sauvages montagnes de 10 h.; néanmoins, il paraît qu'il y a un petit village au-dessus du couvent placé sur la rive droite du torrent.

De Detschiani à Clementi par le mont Prokletia, 10 h.

Si les habitants nous ont donné cette distance, nous ne savons pas comment va cette route; passe-t-elle par le Prokletia ou va-t-elle tomber à Schalia, par la grande gorge, au S.-E. de ce lieu et gagner

Boga pour traverser la montagne? Dans tous les cas, cela doit être un sentier extrêmement peu fréquenté, et même peut être scabreux.

De Detschiani au pays des Monténégrins, 16 h.

La route la plus facile serait par Ipek, Rougova, Plava et Gouzinie, qui est à 12 h. d'Ipek et à 4 h. de la frontière monténégrine de Koutsch; mais probablement les Monténégrins qui s'aventurent à venir à Detschiani passent par la tribu des Vassoevitchi, par Bihor et les montagnes d'Ipek. Les gens de Rougova sont ennemis des Vassoevitchi.

D'Ipek à Plava et Gouzinie, par la gorge du Streta-Gora et Rougova, 12 h.

Montée tournoyante au pied du mont Peklen, sur la gauche du Bistritza 2. —Rougova dans la montagne 4. — Descente dans le bassin du Lim par la grande gorge et le torrent qui y débouche sur la rive N.-E. du lac, entre celui de Velika et le petit bourg de Plava 4. — Gouzinie 2.

De Prisren à Katschanik, par le village de Koritsche et les contreforts de la partie septentrionale du Schar (route de piéton et de cavalier), 13 h.

Remonter le vallon du Maritsa.—Ruine de couvent et d'un château sur un roc 1 1/4.—Koritsche dans la montagne.—Katschanik 10 3/4.

De Prisren à Pristina, par le Tzernoleva ou Tzernolieva, 11 1/2 h.

Traverser le Maratsch dans la ville de Prisren sur un pont en bois. — Gloubitza, ou Lioubitza, reste à droite au pied du Schar 1/2. — Passer un torrent qui en vient. —Oritsche est aussi au pied du Schar avec un torrent, reste à 1/4 à droite de la route 1/2. — Petites plates-formes.— Village albanais à droite 2. — Gué d'un petit affluent du Soua -Ricka, village de Souha-Ricka, traversé par ce torrent 1/2. Monter sur une crête couverte en petits chênes.—Doulie (1) sur le col 2.—(Au S. -S.-O. de Doulie, Nidde-Doulie.)—Descendre le vallon du Tzernoleva. — Petit affluent du N. 1. —Affluent du S. Han, 1. — Sur la hauteur au N. Tzernoleva. — Plus bas 3 ou 4 mais., moulin et

---

(1) Le brave paysan arnaoute Haser de Doulie était père de dix enfants; il vivait d'un bien acheté 400 piastres (100 fr.); il y cultivait du maïs, des haricots, des choux, et récoltait 1500 oches de maïs, de manière que pour subsister il était obligé d'en acheter encore 500 oches, ce qu'il faisait avec l'argent retiré de la vente de ses autres récoltes et du travail manuel de ses enfants.

2 mais. —Quitter le torrent et la vallée pour remonter un petit ravin et traverser au N.-E. une crête boisée. — Descendre dans la plaine du Sitnitza. — Ribar, village albanais musulman au N. de la descente (à 1/2 h. au N. Podros) 1 3/4. — Skoulan, village bulgare 3/4. — Gué du Sitnitza, ou Schitnitza 1 1/2. — Plaine et *Pristina* 1 1/2.

D'Ipek à Pristina, 15 1/2 h. (D'après la poste, 14 h.)

1 Plavian. — Labian, ou Lebian 2 1/2. — Tzrkva 3/4. — Douboschar, au S. de petites collines et des petits bois. — Passage du Drin en bac (?) 2. — Drsnik 10'. — Basses plates-formes ondulées de Drsnik-Bari et de Brtscheva. — Bari-Iglareva 1 1/2. — Kieva 3/4. — Meletian. Auberge isolée de Lapouschnik 3 1/4. — Peut-être seulement 5 h. de Drsnik à Lapouschnik. — Au N.-N.-E. s'élève le Komoran et au S.-E. le Goliesch. — Passage du Dernitza sur un pont en bois 1/4. — Traverser des petites crêtes allongées presque du N. au S. 2. — Descendre dans le bassin du Sitnitza à Vragoulia 3/4. — Slatina, Guéer le Sitnitza ou Schitnitza 1. — *Pristina* ou Prischtina (ville ouverte de 9 à 10,000 âmes, avec une douzaine de mosquées à minarets). — Vue sur le Lioubeten au S.-O. 1 1/2.

BOSNIE.

D'Ipek à Novibazar, par Tzrkoles, Kolaschin, Brniatz et le mont Vrenie, 20 1/2 à 22 h. en allant peu vite; la poste n'en compte que 18.)

Radovtza et pont en pierre sur le Drin 1. — Belle vue sur les hautes montagnes de Detschiani et d'Ipek. — Novo-Selo reste à environ 1/2 au N. — Jablanisch ou Jablanitza 1. — Il y a près de là une source qui sort de la montagne du Kourilo-Planina en torrent, ce que les Slaves appellent *Vralo*. — Stoudenitza 1/2 à 3/4. — Lioubostia ou Liouboia 3/4. — Trntze 1/2. — Istok, à l'E., il sort des rochers une source en torrent 3/4. — Sinaia 1/2. — Bielopolie et le torrent de Rakosch 3/4 à 1. — Tzrkoles 1. — (Les gens du pays ne comptent que 6 h. de Tzrkoles à Ipek.) — La plaine, souvent boisée en petits chênes, cesse. — Après une montée de 1/2 h., côtoyer sur le côté sud des cimes calcaires du Soua-Planina ou Kourilo-Planina une corniche assez élevée, d'où descendent plusieurs petits torrents se rendant dans le Drin, et débouchant en partie des montagnes au S. de Tzrkoles; les villages de Drian, de Petzkii, de Meleia, de Zakoul et de Kaloudra, se trouvent dans le bas de ces vallons. — Belle vue sur la plaine de Metoia et du Schar. — Passer un vallon, courant du N.-O. au S.-E.; un second,

courant du N. au S.; un troisième, allant de l'E. à l'O., et arriver à celui de Tschetschevok, courant du N.-O. au S.-E., et versant ses eaux probablement dans l'Ibar. — Cabanes alpestres et albanaises de Tschetschevok 5. — Au N., à 1/2 h., cimes des montagnes. — Traversée de la partie orientale de cette montagne, en partie par des sentiers encavés profondément dans des bois. — Vue à l'E. sur une partie du Rogosna-Planina. — Belle traversée alpestre des montagnes de Stari-Kolaschin. — Descente au moulin de Brniak (s. *Brniatz*), sur le Brniatschka-Rieka, dans la vallée de l'Ibar, sur sa rive droite 3 à 4. — Pont de Ribaritsche sur l'Ibar 1 à 1 1/4. — Vue à l'E. du défilé du Vratsché, séparé du mont Vrenie par le vallon de Vischentza, et en-deçà apparaissent les hauts escarpements du Mokra-Planina, lié au Glieb (pron. Jelieb.)—Monter au col du mont Vrenie, maisons éparses dans le bas 2. — Descente dans la vallée de la Joschanitza. — Son affluent du Kojene, venant de l'E. 1 1/4. — Loutae et Mekinie, vers sa sortie, environ 1.—Novibazar 1/2 à 3/4, ville de 2,000 mais. ou 9,000 âmes. Au milieu de cette ville est au S. le confluent du Ratschka et du Joschanitza. (Les gens du pays ne comptent que 5 h. de Novibazar à l'Ibar et 6 de Brniatz à Tzrkoles.)

Cette route paraît être celle décrite dans la chanson serbe de la *Belle de Prisren*, qui se montra insolente envers Marco Kralievitch et ses compagnons. On y mentionne une route où on passe soixante-dix-sept fois un torrent, qui ne serait que la Joschanitza; de là on gagne Kolaschin, la Metoia, Senovatz et Oraovatz.

Il y a une autre route qui va de Novibazar à Ipek par Trigouschna ou le château ruiné de Jelesch, placé sur la hauteur, à l'E. de la vallée de la Joschanitza, d'où on gagne Rojai, et on passe le Glieb. Il y a aussi près d'une vingtaine de lieues, mais la poste en compte moins.

D'Ipek à Senitza (route non postale), 20 h. 40'.

Après le passage du Drin-Blanc, au N.-E., auberge du Drin-Han, à Novo Selo 1 h. 20'.—Monter en vue et à l'E. de la source du Drin. — Première partie très rapide dans des sentiers tournants 1. — Fontaine dans la forêt de Hêtres (vue magnifique) 3/4. — Aller à l'E. et côtoyer une profonde vallée boisée courant N.-S. — Muraille calcaire. — Escalier taillé dans le roc 20'. — Couloir d'un torrent montant au N.-E.—Vallon remontant à l'O.-N.-O. entre des sapins et les cimes. — La plus haute sommité du Glieb reste à gauche. — Deux petits cols gazonnés 2.—Descente graduelle au N.-E. sur Rojai.—Sapins.— Belle vue sur les montagnes du Glieb au Kom. — Premières maisons 1 1/2. — Franchir un vallon et un affluent du Makva. —

Traverser une hauteur. — Rojai (village de 80 mais. avec un petit castel au N.) 2 1/2. — Gué du Makva. — Remonter un torrent au N. — Maisons éparses dans un cul-de-sac 1/2. — Monter au N.-E. pour atteindre un plateau calcaire 1/2. — Traverser une petite crête. — Longer une vallée courant au N.-O., avec des maisons isolées. — Vallée de Baktsche courant N.-S., avec un moulin à 1/2. — Remonter cette vallée. — Col de la montagne de Krouschtitza. — Belle vue sur les montagnes autour du Kom 1. — Passer sur le côté oriental, puis revenir sur le versant occidental, et descendre par des plates-formes peu inclinées à Ougrlo, village albanais de 60 à 80 mais. 1 1/2. — Plaine de Souodol. — Fermes 2. — Suite de vallons ou cavités sèches. — Boudiava 1. — Plate-forme, vue de la plaine au S. de Sienitza 1 1/4. — Descendre 1/4. — Traverser une partie de la plaine. — Gué du Jablanitza, avant de monter à *Sienitza* (village de 150 mais.) 3/4.

On peut aussi atteindre la crête de Krouschtitza par Ontzie, en restant sur les hauteurs de Rojai.

De Rojai à Gouzinie, 11 h. 52' à 12 h.

Remonter au S.-O. la rive droite du Makva, et ensuite à l'O. un affluent de ce torrent. — Gavertzi (Zavresch, d'après M. Viquesnel) 1 1/2. — Jak-Kamen (rocher fort à cause d'un grand roc calcaire) 1/4. — Montée rapide du Dobrobouk-Planina 1 1/4. — Vue sur les monts Glieb et Haila. — Monter à la crête et au col du Zmilievitza-Planina, fontaine sous le col 1. — Tournoyer autour ou sur des sommets du Stamilovitza-Planina où on passe deux petits cols. — On reste presque toujours sur le côté méridional. — Passer par un quatrième petit col sur le versant septentrional des crêtes 1 1/2. — Cirque au-dessous du col de Mokra-Planina. — Village de Sekoulani (?) sur la montagne à l'O. — Traverser le col au S.-O. 1 1/2. — Belle vue au S.-O. sur le lac de Plava et ses montagnes, ainsi qu'à l'O. et O.-N.-O. sur les montagnes de Belischitza et du Kom. — Descente dans le vallon du Velika 2. — Gué du Lim 40'. — Remonter cette rivière sur son bord occidental. — A gauche le pont sur le Lim pour aller à Plava, situé sur la rive N.-O. du lac 48'. — (Plava, bourg albanais d'une centaine de maisons avec un casaba, ou résidence d'Ayan entourée d'un mur avec des meurtrières.) — Remonter la vallée du Lim, au-dessus du lac. — Marinovitch 3/4. — Gouzinie 1.

Une autre route va de Rojai plus directement de l'E. à l'O., à la vallée du Lim par Baktsche et la montagne de Djakova-Planina. Cette route est au N. de celle que nous venons de décrire, et ne passe pas sur de si hautes crêtes. La montagne de Koutsch ou Koutzi, et le lac de Rikavetz sont à 4 h. de Gouzinie.

De Rojai à Mitrovitza, le long du Makva et de l'Ibar et par Brniatz, 14 h.

Bela-Tzrkva (Église blanche) 1. — Bischevo 1. — Voutscha 1. — Godova 1/2. — Kotseharnitzi 1/2. — Dobrinia 1/2. — Tzrnitch 1/2. — Confluent du Charoia. — L'Ibar. — Défilé de Vratsché. — Ribaritsche 1/2. — Brniatz 1/2. — Kolaschin 1. — *Mitrovitza* 6.

De Rojai à Novibazar, route directe, 12 h.

Ramdoutz 1. — Ivovik (a. *Darikie*) 1/2. — Otdol 3 (?). — Jelesch 5 1/2. — Novibazar 2.

De Novibazar à Rojai, 18 1/2 h.

Remonter sur la rive septentrionale du Raschka, à une certaine distance. — Varevo 1/4. — Division des routes de Senitza et de Glougovik 1/2. — Gué du Lioudschka-Rieka, affluent de la rivière précédente. — A gauche à distance Loudkoitschevo, et à droite Dvojevitch. — Remonter la Raschka. — Traverser ce torrent 1/2. — Remonter la vallée de Belotitch, et monter au S.-S.-O. sur la montagne à l'O. 1 1/4. — Vue à l'O. sur le cours supérieur du Raschka surtout à l'O. de Dolani-Selo, et de la ruine du couvent de Sopotchani qui est à environ 1 h. de la route. — Vue au N.-O. de Gratchani sur la pente de la montagne. — Traverser une petite crête. — Vue au S. du Mokra-Gora avec quelques neiges en juin. — Descendre dans la cavité à fond plat et en zigzag de Glougovik, village albanais 1. — Sortir au S.-O. de cette cavité. — Petit torrent d'Ouvor qui s'engouffre au N.-O. — Delimedia (Delimagdia de M. Viquesnel) reste à gauche 3/4. — Remonter un étroit vallon dans un bois de chêne 3/4. — Fontaine. — Petite montée au Jarout-Planina 1/2. — Belle vue sur le Glieb au S. 15° O., et le Stavitza au S. — Descendre dans une vallée où coule du N. au S., le Charoia ou Charolia, affluent de l'Ibar qui va le joindre à Klisoura et reçoit un petit cours d'eau venant du S.-O. — Traverser à l'O. une crête d'où on a la vue sur la cavité de Souodol avec plusieurs villages. — Malaia est 1/2 l. sous cette cime. — Descendre dans ce bassin au S.-O. vers un village albanais, traverser un ruisseau coulant du S.-E., et sortir du bassin en s'élevant sur des terrasses de montagnes 2. — La route de Rojai à Ougrlo reste à l'O. — Gagner un petit col. — Traverser un petit bassin calcaire élevé, où il y a un ruisseau s'engouffrant dans le trou de Mousinaia ou fossé de Monsa. — Descendre dans un vallon du fond duquel on a la vue de la cime bifide du Kom. Remonter et traverser la crête étroite du mont Krouschtitza

d'où on a la vue du Kom au S. 25° O., et celle des montagnes de Plava, du Haila et du Glieb plus au S. ou tout-à-fait au S. 3. — Descendre sur le revers S.-O., et longer au S. des crêtes boisées en sapins. Ontzitie ou Ontzie (Ontzitch) 2.— Continuer à longer des crêtes boisées, et descendre à Rojai (a. *Roujaia*) 80 mais. en bois 2.—La Makva traverse le village.

De Novibazar à Senitza, 10 h.

Longer la rive septentrionale de la Raschka. — Gué du Lioudska. — (Liontza) Rieka 3/4.— La route de Glougovik reste à gauche.—On remonte le Lioudska à l'O.-N.-O., on le passe deux fois 1 1/4.—Ruisseau venant du N.-N.-O.—4e et 5e gués.—Pont sur le Lioudska 1/2.—Vue d'un ruisseau venant de l'O.—Vue du débouché du plus grand affluent du Lioudska avec embranchements, venant de l'O. 35'. — Donie-Han (Dornik Han des C.) 10'. — Ruisseau venant de l'O. — Gué du Lioudska 1/2. — Remonter la rive occidentale. —Vue d'un affluent venant du N.-E. avant Scheneva ou Schebina 1/2. —Trois autres petits affluents venant de l'E., le dernier au pied de la montagne. — Jusque là ascension insensible.—Montée de 3 tournants 1.—Dougopolie, ou Dougopoliana (village albanais) 1/2.—Plates-formes, trois ondulations totalement déboisées et sans eau. —Point d'arbustes jusqu'à Sienitza. — Vallon courant au N.-E. avec ruisseau. — Franchir une hauteur. — Rentrer dans le vallon. — Passer l'eau qui forme les sources du Vappa. — Lieu nommé Prekostavlia 2. — Montée insensible sur une plate-forme. — Plaine de Sienitza 1 h. 25'. — Gué du Jablanitza sous ce village. — *Senitza* ou Sienitza 35'.

De Senitza, par les environs de Bielopolie, dans la tribu des Vassoevitchi supérieurs, 16 h.

Cette route partant depuis la frontière serbe ou de Javor, près de Senitza, passe par Souodol, la tribu de Bihor et celle des Vassoevitchi inférieurs.

De Senitza à Bania-Louka, 68 h.

Voyager sur une plate-forme.—Vallon et torrent coulant à l'E. 1/2. —Voyager sur la pente d'une crête.—Petit col.—Vallon et torrent.— Remonter à un col et karaoul. — Petite cavité. — Second col avec quelques maisons.—Descente à Mileschevo-Dolina ou à la vallée de Mileschevo, ou par abréviation Milescheveda, où il y a un grand torrent 1/2. — Pont sur ce dernier. — Montée dans une forêt sur une route pavée. — Karaoul 1/2. — Col 1 1/2. — Belle vue à l'O. sur le Lieu-

bitschnia. — Hissar, dans la vallée de Mileschevo 1. — Han aux deux tiers de la descente. -- Gué du torrent sous le château d'Hissardji. — Descendre la rive orientale du torrent de Kosatitza (?)—Gué de ce torrent avant *Priepolie* (t. *Priepol*), ville de 500 mais. ou 2,000 h. 1 1/2. —Pont de bois sur le Lim 20'.—Remonter ses bords 1/2. — Remonter le Salaschnitza, son affluent 20'. — Gué de ce torrent et han isolé. —Montée d'une haute montagne qu'on peut passer par 4 routes 1. — Karaoul près du premier col 1. — Auberge de Taschli-Han près du plus haut point de la plateforme de cette sommité pleine de Combes 1/4. —Second karaoul au plus haut point 1/4. —Belle vue sur le Dormitor à l'O. 25° S., sur le Kom à l'O. 40° S., et sur 5 crêtes intermédiaires.—Descente par gradins, dans le vallon de Tchiotina (pron. Tcheatina, l'Oschokina des C.) 2 1/2.—*Taschlitza* (ville de 3,000 h., avec 6 mosquées) 1/2. — Parcourir une plateforme entrecoupée d'une douzaine de petits torrents affluents du Tchiotina. — Premier torrent 1/2.—Le second 1/4. Cime la plus élevée du Lioubitschnia à l'O. 10° S. — Troisième torrent 1/2. — Deux petits ruisseaux. — Torrent avec un han à l'E. — Trois autres torrents; le dernier 1/2. — Plateforme calcaire. —Descente dans une gorge avec un petit cours d'eau et Minareti-Han 1/2. — Monter dans les bois. — Kovatsch-Han (auberge du maréchal) 1 3/4.—Premier poste 1/2.—Rocher barrant la route. — Second poste 1/2. — Descendre un peu et remonter. —Troisième poste 1/2.— Descente.—Route exécrable. —Tourner un petit torrent venant de l'O.—Longer le Vrtska-Rieka. — Teké. —Traverser un second affluent venant de l'O.—*Tschainitza* (bourg de 180 ou 200 mais. ou de 1,800 h. avec une assez belle mosquée) 1 1/2.—Descendre la vallée du Vrt. — Franchir à l'O. une petite crête 2.—Déboucher sur la Drina.— La descendre.—Bac avant Goresda (bourg en bonne partie chrétien de 1,600 hab., avec deux mosquées) 2.—Remonter un vallon à l'O.—Franchir une montagne du S. au N.—Vallée—Seconde montagne à franchir par de mauvais chemins. — Descente à Pratza 5 3/4. — Gué d'un torrent dangereux dans les grandes pluies. — Pratza (7 à 8 mais. et 2 minarets) 1/4. — Remonter la vallée. — Han isolé 1/2.— Han isolé 1/2.—Tourner au N. et remonter un torrent. — Monter sur une montagne avec 2 karaouls 1 1/2. — Descendre au hameau et au han de Kolischitz 1/2.—Han isolé.—Franchir une basse crête —Han isolé près de la réunion de 2 torrents, l'un venant du N.-E. et l'autre de l'E.. qui est la Migliatzka 1 1/2. —Pont sur ce torrent. — Un torrent venant des montagnes au N. s'y réunit 1 3/4.—Descendre par une grande gorge à *Serajevo*. — Pont en pierre sur la Migliatzka sous le château 1. — Remonter et descendre dans la ville, de 12,000 à 18,000 mais., dont 1,000 sont de religion grecque et 5 à 600 catho-

liques; 5,000 boutiques 25'.—Pont sur le Jeleschnitza 1 1/2.—Ilidga. — Pont sur la Bosna.—Dragi 3/4.—Remonter un vallon boisé 1.— Karaoul 1/2.—Petite montée.—Rakovitza avec un han 1/4.—Petite crête 1/2.—Grabovitsch se voit 1/2 au S.-O.—Plodscho-Han, dans une vallée dirigée au N.-O. 1/2 (à l'O. Lietovik).—Touri reste à droite et Lopkova à gauche 1/2.—Han Malin (?) détruit et petite mosquée.—Passer le Lepenitza 1/2.—Lepenitza-Han.—(Pour aller à Kiseliak, on longe l'eau et on la passe sur un pont en bois 1/4. A Kiseliak il y a trois hans.—Confluent du Lepenitza et du Voinitza, à 1/4 plus bas.—Vue très champêtre.) —Pont de bois sur le Voinitza. —Remonter un affluent.— Jaova, ou Jaovatz, 2.— Franchir une petite crête. — Kobila-Glava, à droite, près de Graovtze, où existe à Jabouke une source gazeuse.—Descendre un affluent du Kositza. — Han-Moula, ou Moula-Sale-Han, à la sortie de la vallée qui va à Voinitza. — Village de Bousovatz 1/2.— Source ferrugineuse.—Village avec une eau ferrugineuse 1/2.—Torrent coulant au N. 1/2.—Petit étang.—Troisième source ferrugineuse.—Franchir une petite crête et descendre pendant 6' pour atteindre la plaine de Vitesch.—Vue sur Vitesch et Kopiktritza plus au S.— Vitesch, grand village avec trois auberges 1.—Passer la Laschva.—Gué d'un affluent du N.—Repasser la Laschva et la franchir une troisième fois.— Gorge étroite. —Teké et Cimetière 1/2. —*Travnik* (8,000 h., en-deçà d'un coteau; au S. est Varosch, ou Dolatz, bourg de 250 à 300 mais. chrét. cathol.) 10'.—Remonter la vallée du Laschva.— Teké d'Ismaël Baba avec une belle source 1.—Route qui va à Scopia.—Petit torrent avec un moulin.— Quitter la Laschva et remonter un affluent.—Passer deux fois l'eau.— Karaoul-Han et un village reste au N.-O. à 1/2 de la route.— Dervend Karaoul-Han 2.—Passer deux fois le torrent.—Cul-de-sac de montagnes.—Montée en zigzag 1 1/2.—Gorge entre le Vlasitch et le Souva-Planina (mont sec).—Descente sur la plate-forme de Vitolia à 1 1/2.—Hutte auberge 1/2.—Descente par des sentiers fangeux dans la profonde vallée de l'Ougra 1 1/4.—Longer le torrent.— Affluent du N.-E.—Pont en bois.—Karaoul 1 1/4.—Montée rapide et longue 1 1/4.—Belle vue.—Plates-formes ondulées, boisées en sapins. — Skender-Vacoub (village de 80 mais.), dans une vallée sans eau 2 1/4.—Franchir une petite plate-forme et descendre à Vratsche (de la porte) 1.—Vue sur le mont Tisovatz au N.-E. et le Kmerpitza à l'O., entre lesquels est la route. — Cimetière catholique. — Quatre vallées sèches. — Route dans une forêt de hêtres avec des bouts de pavé 1. — Sortie au haut d'un vallon se rendant dans le sillon du Verbania 2 1/2. — Tourner une crête. — Terrain à entonnoirs. — Forêt avec pavé ancien. — Vue. — Descente rapide sur un pavé à la Verbas 2.— Descendre la Verbas. —Défilé. — *Banialouka* (bain du pré à côté de

l'eau, ville de 2,700 mais. ou de 15,000 h., occupant pendant 1 l. 1/4 les bords de l'eau, surtout sur la rive occidentale ; un torrent traverse la partie méridionale sur cette rive ; il y a un pont de bois dans cet endroit, et un second à la sortie du fort, dans la partie septentrionale de la ville 2.

N. B. Il est utile de se munir de vin, parce qu'on n'en trouve pas en général entre Scnitza et Serajevo, et entre Travnik et Banialouka.

De Senitza à la contumace serbe de Mokra-Gora, 12 h.

Parloir serbe de Javor 2. — Mokra-Gora 10.

De Senitza à Zvornik (route non postale), 30 à 33 h.

Preboi 15 à 16. — *Vischegrad* 4 à 5. — *Srebernitza* 12. — *Zvornik* 9.

De Priepolie à Gouzinie, 18 h.

Berdarova 6. — Bielopolie 4. — Plava 6. — Gouzinie 2.

De Taschlitza à Drobniak, 12 h.

Descendre un peu la Tchiotina. — Franchir la crête du Lieoubitschnia. — Passer la Tara. — Jesero (lac) petite plaine, avec un étang. 8. — Passer le mont Grobotitza. — Drobniak 4.

De Serajevo à Oujitze, 25 à 26 h.

Tschelebi-Bazar 12. — *Vischegrad* 3. — *Oujitze* 10 1/2 à 11.

De Goresda à Vischegrad, 6 h.

De Serajevo à Zvornik, 30 h.

Passer une montagne 3 1/2. — *Olovo* 4 1/2. — *Klania* 4. — *Vlasanitza* 8. — *Zvornik* 10.

Sur cette route postale, les postes n'ont que très peu de chevaux, n'en ayant que pour un courrier.

De Serajevo à Zvornik (route non postale de Kiradgis), 28 1/4 h.

Passer une montagne et un hameau dans le vallon d'Ivagosesa, affluent du Bosna 3 1/2. — Mokro (humide) 1 1/2. — Monter sur la plate-forme de la montagne de Romania. — Montée de 25'. — Turbet, village et han. — Source abondante très froide. — Dans le voisinage, Rakevitza (Makovicza des C.). — Han de Podromonium dans un ra-

vin 4. —Vidritsch reste à droite 1. —Koschoutitza 1. —Montée sur une plate-forme boisée en sapins. — Vallon boisé. — Crête. — Auberge de Hitsch-Male-Han pour 240 chevaux dans un vallon dirigé au N.-O. 2. —Monter sur des crêtes boisées en sapins et hêtres.—Auberge dans les forêts sur la montagne 4.—Descente par un mauvais chemin tournant dans les bois 3. — Auberge de Podgorehan (auberge sous le mont) 1/4. — Descendre la vallée. — Nova-Kasaba 2 1/2. — Les eaux acidulées de Lepenitza (Lepenevich des C.) sont dans cette vallée. — Jonction d'un torrent venant de l'E. avec le *Tzerni-Jadar* ou Jadar noir. Pont sur le Jadar 1/2. — Franchir une montagne à un défilé du Jadar 1 1/2.—Fort de Kislar à gauche 1/2,—Descente par un pavé effroyable sur le Jadar 1. —Depuis là, sur la route directe, on passe cette rivière au gué, et on a encore 3 1/2 pour arriver à Zvornik. — On peut descendre aussi jusqu'à une auberge, près du débouché du Jadar, dans la Drina; on y passe le Jadar, suivant les saisons, au gué ou avec un bac. — Plaine cultivée. — Chemin resserré entre la Drina et les rochers escarpés 2. — La rivière décrit trois contours. — Promontoire à franchir 1. — Divisch 20'. —Traverser la partie inférieure de la forteresse. — *Zvornik* (ville de 10,000 âmes) 10'.

De Zvornik à Kolaschin, 55 à 56 h.

Vischegrad 29. — Goreschda 7 à 8. — *Fotscha* 5. — Guéer la Soutschesa et la Piva 4. — Remonter la rive occidentale de la Tara. — Kolaschin 10 à 11.

De Zvornik à Ratscha, 14 h.

Plaine. — Sortie des montagnes 4. — Traverser de basses crêtes. Schepak 1/2. — Descendre dans la plaine. — Jania 3. — Belina reste au S.-O. sur la hauteur. — Mediatchi 3. — Balatoun 2 1/2. — Bac de Ratscha sur la Drina 1.

De Zvornik à Belina, 10 1/2 h.

Jania 8 1/2. — *Belina* 2.

De Zvornik à Busud ou Brod, 58 3/4 h.

Kostour 4. — Mateskovatz 4 3/4. — *Srebernik* 7 3/4. — *Gradaschatz* 6. — Passage en bac du Bosna. — Doboy 7 1/4. — Kotorsko 3. — Busud 6.

N. B. Un bac turc passe les voyageurs à Brod.

De Zvornik à Gratschanitza par Srebernik, 20 3/4.

Touzla inférieur 9. — Lisovitch 4. — Srebernik 2 3/4. — Gratschanitza 5.

De Touzla inférieur à Schepiche, 10 h.

Brousnitza 5 1/2. — La Bosna 4. — Scheptche 2 1/2.

De Zvornik à Maglay et Banialouka, 43 à 44 h.

Touzla supérieur 7. — Touzla inférieur 2. — Gratschanitza 7. — *Maglay* 4. — Teschain (t. *Tischne*) 4. — Perniavor 9 à 10. — Banialouka 10. — Ou bien Teschain 4. — Snegotina 9. — Banialouka 10 ou 4 journées.

De Banialouka à Brod, 26 1/4 h.

Pont de bois sur le Verbas. — Franchir une petite hauteur. — Traverser la vallée du Verbagn, ou Verbania. — Pont en bois sur le torrent 3/4. — Monter sur les plates-formes boisées du Prisika. — Vallée de Slatina avec les villages de Slatina Gorni et Dolni, le 1er restant à 1/2 h. au N. de la route. — Torrent de Slatina, coulant au N.-O. 3 1/4. — Traverser un vallon dont le torrent coule dans la Slatina. — Crête, torrent coulant au N.-O. — Franchir quatre autres vallons. — Leschnia, au haut de la vallée du Garan 6. — Route dans les bois où on peut s'égarer. — Prniavor (village de 60 mais.). — Ilova, à 1 h. de Prniavor. — Palaschkovtzi, vue sur les monts Brestovatz entre les deux Okrina et sur le Lioubatz 5. — Gué de l'Okrina. — Forêt 3. — Monter sur la hauteur. — Vischnia, descendre dans un vallon où coule un affluent de l'Okrina 1 1/2. — Monter à Derbènd (bourg de 180 mais.) 1 1/4. — Moulins sur l'Okrina. — Gué de l'Okrina 1. — Traverser de petites éminences. — Koratschi, dans la plaine 2 1/2. — Traverser la plaine 1 1/4. — Longer la Save jusqu'à Busud 3/4. — Bac de Brod.

De Serajevo à Presopolie, 37 1/2 h.

Han Krivajevo 8 1/2. — Boukovdol 5. — Passer la montagne. — Soubo 6 3/4. — Lioubitch 4 1/2. — Touzla inférieur 2. — Vissare 4. — Tschlitch 3. — Presopolie 3 3/4.

De Serajevo à Voinitza et Scopia, 24 à 25 1/2 h.

Rakovitze 4. — Lépenitza. — Petit torrent. — Affluent du Voinitza. — Remonter la Voinitza 2. — Gué de cette rivière 1/2. — Pont sur la Voinitza. — Second pont 1 1/2. — Mosquée isolée près d'une usine de fer, torrent affluent du S. — Voinitza (ville catholique de 350 mais.) 2 à 2 1/2. — Remonter la Voinitza. — Col du

mont Setz (Lievre) 5. — Descendre en longeant le Verbas à Vacoub 6 1/2. — (au N. le mont Vranitza, de Vrania, corneille). — Scopia, (bourg de 1800 hab.) 3. (Les gens du pays ne comptent que 13 h. de Voinitza à Scopia). — Pour la route de Scopia à Sign par Koupris, voyez l'*Itinéraire* de M. Pertusier.

De Voinitza à Moulahan, 3 h.

Franchir par un bon sentier une assez haute montagne boisée en hêtres. — Belle vue. — Col 1. — Descendre sur le côté occidental d'une vallée. — Vladisch 1/2. — Policka 1/2. — Autre hameau 1/2. — Moula han 1/2.

De Travnik à Brod, 34 h.

Senitza 6. — Vrandouk 4. — Scheptche 5. — Teschain 6. — Doboy 4. — Kutorsko 3. — Brod 6.

De Travnik à Bihatch en Croatie, 28 1/2 à 30 1/2 h.

Jaitscha 8 à 10. — Geul-Hissar 2. — Vatzar 2. — Klioutsch 4. — Belai 6. — Bihatch 6 1/2 à 7.

De Travnik à Knin en Dalmatie, 39 à 40 h.

Koupris 14 à 15. — Glamosch 8 à 9. — Frontière dalmate, sur la chaine du Prolok, sur la route de Moulcovine 6, et sur celle du Forte Vrillo 10. — Knin 11 ou 5, suivant qu'on passe par Moulcovine ou le fort Vrillo.

De Travnik à Livno et Spalatro en Dalmatie, 56 1/2 à 57 1/2 h.

Passage de la montagne et Scopia 9 à 10. — Château d'Akhissar (château blanc) 1 1/2. — Koupris 3 1/2. — Schvitza 4. — Livno 4. — Frontière dalmate, Sign 9 1/2. — Spalatro 5.

De Travnik à Imoschi, 29 à 31 h.

Schvitza 18 à 19. — Schoupagnatz 1 1/2. — Bousitch 3. — Possoitchie 3 1/2 à 4. — Imoschi 3. (*Voyez*, pour ces trois routes, l'itinéraire de M. Pertusier.)

De Serajevo à Livno, 28 1/2 h.

Rakovitza 4. — Passage des montagnes, Narenta 9 1/2. — Schoupagnatz 12. — Livno 3.

HERZEGOVINE.

De Serajevo à Raguse par Gatzko, 47 à 48 h.

Pratza 7 3/4. — Goresda 6. — *Fotscha* 2 1/4. — Pont en bois sur la Tchiotina dans cette ville. — Brod, hameau zingare 3/4, vis-à-vis de l'entrée étroite de la vallée d'Oulok. — Bac sur la Drina. — Remonter le bord élevé de cette rivière. Pré de Meschana (Meschanske-Louke) 2. (Le confluent de la Tara, de la Piva et de la Soutschesa (Sentiste des G.), reste à 1/4 au S.) — Grande montée au S.-O. et à l'O., conduisant à Schourava, et tournant d'abord le haut d'un torrent se jetant dans la Drina 2. — Belles vues suisses au S. et à l'O. — Descendre à Schourava sur la Soutschesa 1 1/2. — Passer l'eau. — Grand affluent du N.-E. 1. — Remonter jusqu'à l'auberge isolée de Soutinska-Han 1/2 (hameau du même nom à 1/2 de là au N.-O. dans une gorge). — Belle vue à l'O. sur la Sierra du Soutinska-Planina (torrent descendant au N.-N.-O. du Preskavatzka-Planina). — Deux affluents de la Soutschesa, l'un du N.-O., l'autre du S.-O. — Remonter la rivière. — Grand coude à l'O. à 1/2. — Vue d'un grand affluent du S.-O. — Monter, franchir des murailles de rochers, et descendre pour gagner de nouveau la Soutschesa, coulant du N.-O. au S.-E. 1 1/2. — — Guéer trois fois l'eau pour éviter des rochers escarpés. — D'énormes pics dolomitiques des deux côtés. — Fente transversale O.-E. occupée par la rivière. — Forêt touffue. — Pont de bois sur la Soutschesa. Karaoul 1 1/2. — Défilé extrêmement étroit sous la ruine de Pirlitor 1/4. — Quitter l'eau pour monter en zigzag une hauteur 1/2. — Descendre à la Soutchesa par une route bourbeuse effroyable 50'. — Gué. — Longer l'eau jusqu'au confluent d'un torrent venant du N.-O. 20'. — Quitter bientôt la Soutschesa 1/4. — Ascension en zigzag à l'O., à la plate-forme du Tschemerno-Polie 1 1/4. — Belle vue et en montant à 1/2 au S., vue du Dormitor. — Traverser l'extrémité septentrionale du mont Leberschnik. — Montée 1/2. — Descente sur une plate-forme au S.-O. de Verba 1/2. — Vue étendue à l'O. et au N. jusqu'à Cognitza. — Plate-forme inclinée traversée de bandes de petits rochers proéminents. — Marcher S. 10° O. — Cours d'eau coulant E.-O. — Second petit torrent venant du S.-E., et formé de deux torrents, l'un venant de l'E. et l'autre du S.-E. — Monter et traverser une hauteur avec des maisons éparses. — Descendre à la tour de Gatzko, chez Ismaelbeg 2 (Gatzko est un district de 2 l. de diamètre avec un millier de maisons éparses, au N. de la tour, en-deçà du Mouschitza-Rieka, qui sort toute formée de rochers près de là, il y a six

maisons ; il en est de même pour Nitschitchi et Graovo). — Col du Kreschna-Korita. — Plate-forme de Roudina (du minerai). — Trebigne 8. — Raguse 6 à 7.

Chaque semaine, il y a des caravanes qui parcourent la route de Serajevo à Raguse par Mostar.

De Gabella à Serajevo par Mostar, 55 h.

Passage du Trebisat. — Kaplina 3. — Krouschevitchi 2. — Après le Josinitza défilé. — Plaine. — Mostar (ville de 10,000 hab. avec plus de 10 mosquées) 6. — Passer le pont au milieu de la ville. — Remonter la Narenta au N.-E., puis à l'E. — Affluent du S.-E. — Soutina reste à droite 2 1/2. — Trois hans au pied du mont Porim, savoir : Podporim, Belopolie-Han à 10 minutes du premier, et un troisième 1 1/4. — Montée au premier col du mont Porim 2 1/4. — Trois fontaines. — Zemlie-Han dans un bassin 3/4. — Fontaine. — Remonter à l'E. 25° N. — Plate-forme rocailleuse. — Descendre un peu à une tour. — Descente sur un pavé démantelé. — Karaoul abandonné et Koula-Han (auberge de la tour) 2 1/4. — Belle vue à l'E. — Descente 1/4. — Seconde descente au lac de Jesero ayant 3/4 h. de tour et environ 10' de largeur 3/4. — Gué du torrent qui en sort au S.-E. (La partie de cette vallée sous le lac s'appelle Vla, et celle au-dessus Stranina.) — Remonter en zigzag dans la montagne. — Han Bortché ou Borké dans une gorge 1. — Descendre dans la vallée du Narenta, en gagnant enfin le vallon du Biela-Rieka où est le hameau de Biela 2 1/4. — Descendre la Narenta à Cognitza où il y a un pont de pierre au milieu de la ville. — (Côté herzegovinien, nommé Cognitza, 100 mais. et 3 mosquées. — Côté bosniaque nommé *Neretva* 3 mosquées et très peu de maisons) 20'. — Remonter au N.-E. le vallon de Treschnitza (des cerisiers) 1 1/2. — Grande montée 1 1/4. — Belle vue de montagnes à l'O. depuis le col. — Descente dans le vallon de Bradina 3/4. — Second col avec un karaoul 1/2. — Route exécrable dans un bois. — Karaoul 1/2. — Descente dans la vallée de Rascheritza venant du N.-O., et se réunissant à celle de Boukovik venant du S.-E. — Descendre la vallée en traversant plusieurs fois l'eau. — Tarschin reste au N. — Tarschin-Han sur la rive méridionale du torrent 1 1/2. — Gué du Lepenitza venant du S.-E. en-deçà d'une éminence insignifiante et confluent avec le Ratscheritza. — Han en deçà. — Descendre la vallée à laquelle se réunissent deux autres vallons venant de l'O. 1/2. — Vallon venant du S.-O. avec le hameau de Beganovitch. — Han et bourg détruit de Pazari; il n'en reste qu'une mosquée. — Le Lepenitza tournant au N. — Karaoul 1 3/4. — Petit défilé. — Rivest. — Toupovtzi reste à l'O. sur le Toupovtza-Rieka. — Plaine.

— Gagner un petit torrent venant du S.-O. et de l'O., et tournant au N.-E. — Haidrisch, village musulman, reste à 1/4 à droite et un autre à gauche. — Torrent de Mileschave qui vient du S.-E., et va gagner la Bosna à l'E. 1 1/2. — Guéer deux fois ce torrent. — Mileschave. — Vallée s'évasant. — Dragi et han 1. — Chaussée et pont de pierre sur la Bosna. — Ilidga 3/4. — Pont en pierre sur le Jeleschnitza. — Vue agréable de la plaine de Doliane et de Serajevo. — *Serajevo* 1 1/2.

De Tschainitza à Mostar par Fotscha, 26 3/4 h.

Monter la montagne obliquement au N.-O. — Forêts de sapins et de hêtres. — Vue du sommet d'une vallée courant au N.-N.-E., et du sillon de la Drina. — Tourner au haut de cette vallée. — Col avec karaoul en ruines 2 3/4. — Descente à l'O. dans la vallée du Slatinska-Ricka (rivière d'or). — (Une route va au N.-O. à Posarevina.) — Ivtzar, au-dessus du confluent de deux torrents, venant, l'un de l'O., et l'autre du S.-E., et formant le Slatinska-Ricka, dont les sources sont à 7 h. au S.-E. de Fotscha 1/2. — Descendre cette vallée ondulée en traversant deux fois l'eau, puis traverser la montagne pour tomber droit sur Fotscha 3.

Autre route plus longue. Descendre la vallée jusqu'à son débouché dans la Tchiotina. — Mosquée isolée. — Ferme avec une tour. — Traverser trois fois l'eau. — Belle vue sur la gorge d'où sort au S. la Tchiotina 2. — Longer cette rivière jusqu'à Fotscha, qu'elle traverse. — Maisons éparses dans la montagne 2. — *Fotscha* (ville de 10 à 12,000 hab., avec 12 mosquées couvertes en plomb) 1. — (La poste ne compte que 6 h. de Tschainitza à Fotscha). — Bac sur la Drina. — Remonter la vallée d'Oulok jusqu'à Zagorie 6. — Passage de la montagne boisée. — Descente par un vallon où coule un affluent de la Narenta. — Traverser la Narenta 4. — Pays ondulé et la plaine où coule le torrent de Nevesign 2 1/2. — Mostar 8.

De Fotscha au couvent de Piva, 10 h.

De la tour de Gatzko à Mostar, 17 h.

A droite, maisons isolées, 1 tour et 2 églises grecques 1. — Torrent coulant entre la tour d'Ismael et Verba. — Second torrent coulant au N. — Maisons éparses à gauche. — Troisième torrent coulant au N.-E. — Petites éminences. — (Le Katavotron des eaux de la plaine de Gatzko reste à 1/4 à l'O.). — Entrée d'un vallon en forme de long canal sinueux 1 1/2. — Dobropolie, hameau sur la hauteur 3/4. — Petite mare d'eau, plus considérable en hiver (lac Dobritza des au-

teurs). — Voinitsa, petit cours d'eau. — Le guéer plusieurs fois. — Son gouffre, nommé Daloutska-Voda 1 1/2. — Descendre la vallée décrivant un grand coude au S.-O., pour se diriger de nouveau au N.-E. et N.-O. — Monter sur un pavé en partie en escalier à Salem-Palanka (s. *Tartarovitch*), composé d'une tour-karaoul, d'une petite mosquée avec un minaret en ruine et de deux boutiques 1 1/4. — Descente dans la plaine de Nevesign 1. — Belle vue sur les montagnes de Cognitsa. — Prairies. — Petit torrent de Nevesign. — *Nevesign* (s. *Nevesigna*) (bourg de 900 à 1,000 hab., avec 3 mosquées et 1 tour à horloge) 2. — (Le village de Batievitchi (Batievatz des C.) reste à 1 h. au N.-E.). — Montée de la montagne de Trousina. — Plates-formes ondulées au S.-O. et à l'O. du mont Velesch (route rocailleuse) 3. — Descente à la Bouna ou Bounitza par le vallon, à l'E. du château de Blagay. — Belle vue au N. et N.-E. — Blagay (village de 200 mais., s'étendant au pied de la montagne depuis Blagay à Mostar) 2. — Plaine. — Mostar 3. — (Dans le bassin de Mostar, sur la rive occidentale du Narenta, le village de Jasenitza, et plus loin celui d'Odbina.)

De Gatzko à Cattaro (s. *Kotour*), 19 à 20 h.

Torionotchi 8 à 9. — Descente par Ledenitza (glacière) à Risano 8. — Perasto 1. — Dobrota 1 1/2. — Cattaro 1/2. — On peut aussi passer par Klobouk et la plate-forme de Graovo.

De Gratzko à Drobniak, 12 h.

Remonter la plaine ou la vallée 3. — Passage des montagnes 9. — Drobniak contient quelques centaines de maisons éparses.

De Gatzko à Cognitza, 21 h.

Tartarovitch 6. — Nevesign 3. — Cognitza 12.

De Mostar à Raguse, 28 h.

Plaine. — Petites montagnes déboisées. — Doubrava. — Stolatz 6. — Monts Gloubigné dans une cavité 3. — Petites hauteurs. — Slano 9. — Traverser le Trebinschitza et monter. — Postragne. — Bergato ou Bargat 6. — Descendre à *Raguse* 2.

N. B. On peut aussi aller par le vallon de la Trebignitza ou Trebinschitza et la plaine de Popovo, d'où on peut se rendre tout droit à Stolatz.

De Mostar à Livno et Glamosch, 24 h.

Hauteurs. — Douvno dans le bassin de Blato 6. — Mont Rakitno à

eau s'engouffrant. — Boukovitza. — Passer un mont pierreux. — La Miliaska s'engouffrant reste à droite. — Schoupagnatz 10. — Livno (ville de 4,000 h.) 3. — Glamosch 6. — En été, on passe par Bogedo, où il y a des lieux marécageux.

De Mostar à Zvornik, 39 à 41 h.

Nevesign 8. — Zagorie dans la vallée d'Oulok 6. — Pratscha 4 (ou par Jabouka 2 journées). Glousinatz 6 à 7. — Dschelebi-Bazar 1 1/2. — Nova-Kasaba 6 à 7. — Zvornik 8.

CROATIE.

De Banialouka à Doubitza, 16 à 18 h.

Kosaratz 9. — Doubitza 6 ou 9, suivant la route qu'on prend.

De Bania-Louka à Berbir, 13 à 14 h.

De Bania-Louka à Novi, par Maidan et Stari-Maidan, 18 à 18 1/2

Remonter le petit torrent du Tzrkvina (de la petite église). — Monter sur une hauteur de 100 p. 1. — Cime de plates-formes ondulées 1. — Belle vue sur la Croatie turque et même sur les montagnes de Petrovatz. — Diverses cavités sinueuses sans eau, excepté celle où coulent la Gomoinitza ou Golmonitza et un torrent à l'O. de Piskavitza. — Bistritza 5. — Brounzeni-Maidan sur le Satinska-Rieka 3. — (Fonderies de fer à 1 1/2 au-dessus de ce village à l'O., et mines à 20 S.-O. de Timar (Simar des C.), Mines de Novi Maidan dans le N.-O. du Beremegilitza-Planina, séparant la vallée du Satinska de celle de la Sanna. — Ruisseau coulant N. à Timar.) — Traverser la vallée de la Sanna 5. — Remonter le Maidanski-Potok. — Stari-Maidan (bourg de 8,00 h.). — Fonderies 2. — Par la vallée de la Japra, ou par Stankovatz on gagne la Sanna 5. — Novi 2 à 2 1/2.

De Bania-Louka à Novi par Kosaratz, 18 1/2 h.

Ivaniska 4. — *Kosaratz* (bourg de 1,000 h.) 5. — Priedor 1 1/2. — Novi 8.

De Bania-Louka à Costainitza, 21.

Kosaratz 9 1/2. — Jellovatz 6 1/2. — Costainitza 5. —

De Novi à Bihatch, 12 1/2 h.

Kroupa 8. — Bihatch 4 1/2.

De Bania Louka à Bihatch, 29 à 30 h.

Brouzeni-Maidan 8. — Sanskimost 5. — Kamengrad 2. — Lipnik 1 1/2. — Kroupa 9 à 10. — Bihatch 4 1/2.

N. B. Il y a un grand manque d'auberges en Croatie.

APPENDICE IV.

Table des hauteurs mesurées en Turquie au moyen du baromètre, avec d'autres hauteurs évaluées approximativement d'après les premières.

Nous ne donnons la presque totalité de ces 1,274 mesures et estimations qu'avec une extrême méfiance, parce que souvent nous n'avons pas pu répéter nos expériences, ni faire exécuter des observations comparatives dans le voisinage des lieux mesurés. Cependant, en 1837, M. l'apothicaire Mathieu Ivanovitch de Belgrade a bien voulu se charger d'enregistrer soigneusement jour par jour les hauteurs du mercure dans nos baromètres laissés chez lui. Nous prions donc bien de ne pas nous reprocher dans la suite les inexactitudes de ce tableau; nous n'avons eu la prétention que d'arriver à des approximations, et de donner une idée grossière de la configuration de la Turquie. Nous savons combien il est facile surtout de faire des erreurs pour les petites hauteurs. Nous avons eu, du reste, l'avantage d'avoir de bons baromètres faits exprès pour notre voyage, et nous avons eu le bonheur de pouvoir faire deux campagnes avec le même instrument. Du reste, nous avons cru observer avec tout le soin possible dans un tel voyage et dans un tel pays, où il n'est pas toujours prudent d'établir son baromètre en vue de tout le monde. Ceux qui nous rectifieront auront, au contraire, toutes leurs aises, et ne devront pas oublier cette différence entre notre position et la leur. Nos mesures ont été calculées d'après les tables et les données de M. Daubuisson.

AUTRICHE.

	Pieds de Vienne.
Vienne (à la cathédrale de Saint-Etienne)..	483

HONGRIE.

Petervaradin.	351
Semlin (à la quarantaine).	267

SERVIE.

	Haut. absolue en pieds parisiens.
Belgrade, au bord de la Save.	237
— Sur le glacis de la citadelle (1).	335

(1) Nos observations répétées sur ce point nous ont donné 266 315, 335 et 351 pieds, parmi lesquels nous choisissons une espèce de moyenne, et faite dans les circonstances les plus favorables, savoir l'observation qui a donné 335.

Topschider. 247
Mokrilouk. 306
Col à 1 3|4 à l'E. de Dolni-Mokrilouk. 428
Plate-forme au pied du mont Avala. Environ 800
Cime du mont Avala.—(Chênes, Frênes et Tilleuls.) 1195
Col à l'O. de Grotzka, sur la route de Belgrade. 430
L'église de Grotzka. 243
Semendria. 210 à 227
Collines à l'O. de la ville. 377 à 427
Pojarevatz. 235 à 244
Colline à l'E. de Pojarevatz. 345
Hauteur du bois de chênes de Kotscharislka-Lipovatz, près de Bara et de Terania. 538
Srechna. 277
Fond du vallon à Baritsch. 583
Goloubatz. 200 à 210
Montagnes au-dessus du défilé du Danube, à l'E. de Goloubatz. Environ 2000
Colline à l'E. de Mali-Popovatz, au S. de Pojarevatz. 527
Svilanitza. 254
Popovitsch, au S. de Svilanitza. 254
Plateau boisé en chênes à 1 l. 1|2 au S. de Popovitsch. 677
Le plus haut point de ce plateau. 700
Monts Gorniak. (Sommet gazonné.) 1677 a 1800
Omolieska Planina. (Gazon et rochers) 3500
Mont Stol. (Hêtres, Cime de rochers.) Environ 3800
Crête entre le Poretschka-Rieka et Brza-Palanka. Entre 2600 et 3000
Tchoupria. Jagodina. 255 à 260
Le mont Jouvor, ou Gior, le plus haut point du Temnitschka Planina au S.-S.-O. de Jagodin. (Chênes.) 1855
Ruine de Stalatch. 560 à 600
Schoupeliaka-ricka-han. 442
Plateforme 2 l. au N. de Rajan. (Chênes.) 880
Rajan. 649
Aleksinitze. 327
Petites hauteurs entre Aleksinitze, Dragevatz et Bania. 800
Bania. 660 à 700
Mont Rtagn à l'E.-N.-E. de Bania. (Sommet rocailleux.) 3600 à 3900
Montagne entre Tergovischte et Loukova au N.-O. de Bania. Environ 1600
Montagne à l'E. de Loukova. Environ 3000
Montagne au S. de Bania. 3000
Premier col au S.-S.-E. de Bania, sur la route de Gorgouschovatz. 1400
Second col avant la descente dans la vallée de Timok, à Gorgouschovatz. Au-delà de 2000
Plateau entre le petit et grand Timok sur la route de Gorgouschovatz à Nisch. (Chênes.) 1800 à 2100
Gorgouschovatz. Environ 200
Col du poste serbe Groumada à l'E.-N.-E. de Nisch. Entre 900 et 1000
Montagne boisée entre Jagodin et Kragoujevatz. 1400
Kragoujevatz. 507
Colline à 1|2 l. au N. de Kragoujevatz. 626
Jabari. 450
Belosavtzi. 606
Rabotschevo. 610
Mont Kosmai. (Chênes.) Env. 1250
Mont Boukovik. Environ 1400
Rpagn. 596
La plus grande hauteur entre Ounka et Palesch. (Chênes.) 537
Palesch. 250
Baniani. 287 à 300
Keschelevo. 290
Cime du mont Vlaschitch. (Chênes et Bouleaux) 1001
Mileschintzi. 899
Vallée plus bas à l'O. 680
Montagne du Kriva-Granitza sur la route de Kroupagn. 1200
Rivière de Jadar. 310
Crête à l'E. de Kroupagn. 826
Jagode Planina au S. de Kroupagn et près des mines de plomb. 1817
Les cimes les plus élevées. (Gazon.) 1887 à 2000
Mont Tzer. (Chênes et Gazon.) 1500 à 1600
Mont Goutschevo au dessus de Losnitza. Environ 1000
Quarantaine de Ratscha. 350
Schabatz. 360
Kroupagn. 882
Mont Gola à l'E. de Sokol. 2260
Cime plus élevée un peu plus au S. 2505

Crête au N.-O. de Petratz. 1780
Ses plus hauts points. (Chênes et Bouleaux.) 1760 à 1780
Sokol. 1380
Mont Medvednik. (Chênes et Gazon.) Environ 2600 à 2900
Vallon du Petzka-Rieka sur la route de Sokol à Valievo. 611
Vallon du Lopotzka-Rieka sur la même route. 690
Valievo. 805
Topilitza. 805
Schmerlikovatz. 880
Vallon à l'E. de Givkovitza. 863
Col à Voukasovitsch. 973
Treschnlavitza. 995
Mont Venschatz. 1973
Col de Kilsoura. 1060
Colline à l'E. du couvent de Vratchevschnitza. 1023
Monts de Belopolie au S. du han de ce couvent, sur le Grouja, de 1800 à 2500
Col à l'O. de Tzernoutla. Env. 2000
Mines de Maidan.
—Par un temps de brouillard probablement plus de 2500
Plate-forme sous la cime du mont Mali-Schtouratz. 3037
Cime du Mali-Schtouratz. (Monts de Roudnik.) (Hêtres.) 3145
Cime du Veliki-Schtouratz, le plus haut point des montagnes de Roudnik. (Hêtres.) 3245
Col de Grasnitza sur la route de Kragoujevatz à Karanovatz. (Chênes.) 1160
Han de Schestin dans la vallée du Lipnitza. 615
Crête du Kotlenik à l'O. de Schestinhan. 916 à 1000
Crête à l'E. de Schestin han. Environ 14 à 1500
Mont Jastrebatz (Chênes et Hêtres.) Environ 3000
Krouschevatz. 330
Karanovatz. 495
Tschatschak. Environ 520
Mont Jelitza. Environ 1800
Mont Ovtschar. Environ 1500
Mont Kablar. 1920
Oujitze. Environ 1000
Mont Sialibor. Au-delà de 3000
Montagnes près de Gleditza. Au moins 2600
Verbitza. 688
Betouna. 1324
Crête entre Betouna et la vallée supérieure de la Raschina. Environ 2000
Château de Kosnik. (Chênes, Hêtres et Rochers.) 2868
Brzelie. (Hêtres.) 3367
Cime la plus septentrionale du mont Kopaonik. (Rochers et Gazon.) 5882
Seconde cime plus élevée au S. 5986
Autre cime de la même montagne. (Rochers.) 5650
Limite supérieure des sapins sur le côté occidental de cette montagne. 4686
Mont Pletsch. Environ 4800 à 5000
Mont Stol. ou Stolova Plahina, au S. de Karanovatz. Plus de 3000
Mont Gelin. (Chênes, Hêtres, Cime gazonnée.) Environ 4200
Lopatnitza sur l'Ibar. 531
Limite inférieure des pins le long de l'Ibar. 1591
Mont Jako au N. de Stoudenitza (Hêtres.) 3477
Limite supérieure des pins sur le revers méridional du mont Jako. 3360
Stoudenitza. (Noyers.) 1282
Partie inférieure de la vallée de Stoudenitza. 1037
Passage de la crête entre cette vallée et Balievatz. 1913
Balievatz. 1238
Han de Milatkovitsch. 1260
Poste serbe sur une hauteur au confluent du Doukim-Potok et de la Raschka. 1359

PARTIE S.-E. DE LA BOSNIE ET MŒSIE SUPÉRIEURE.

Novibazar. 1257
La butte du couvent des colonnes de Saint-Georges (*Djourjovi-Stoupovi*), près de Novibazar. Environ 2067
L'ancien château serbe de Jelesch. Environ 2600
Rogosna-Planina entre Novibazar et Bagniska. Ses parties basses. 2000 à 3145
Les parties les plus élevées. (Hêtres.) 3445
Bagniska. Environ 1680
Mitrovitza. 1460
Château de Svetschan (Chênes). 1990
Butte au S. à côté. 1830

Montagnes à carrières de meulières au N.-E. de Mitrovitza. 2390
Montagnes plus éloignées au N.-E. (Chênes.) 3490
Montagnes au S. O. Au-delà 2500
Plaine proprement dite de Kosovo, où a eu lieu la bataille entre le roi Lazar et Amurat. 1500
Plaine du Sinitza ou Skoulah 2 l. O. de Pristina. 1479
Plaine à 1/2 h. S.-O. de Pristina. 1542
Pristina. 1592 à 1600
Hauteur entre Babousch et Saslia (partage des eaux du Sinitza et du Lepenatz) (Chênes). 1580
Varoschka-Rieka. 1550
Katschanik. 1350
Col entre la plaine du Lab ou de Kosovo et Kratovo. Environ 2300 à 2400
Le plus haut col entre Pristina et la vallée de Graschanitza, sur la route de Novo-Brdo et de Vrania (Chênes). 2092
Novo-Brdo. Environ 2600
Col entre la vallée au pied des montagnes de Novo-Brdo et Guilan. 2384
Crête entre les bassins de Guilan et de Pristina. Env. 1700 à 1800
Plaine de Guilan-Pousti. 1440
Col entre Guilan et Kopolov. 1799
Collines de Kontschioul. Env. 1400
Partie supérieure de la vallée de la Morava à 3 h. au N. de Japarnitza (Maïs). 1144
Montagnes au-dessus de cette vallée, ayant 2 à 300 pieds. 1344 à 1444
Vallée de la Morava à 1/2 h. à l'O. de Vrania. 919
Montagnes au S. de cette vallée, dans ce point. Env. 12 à 1300
Montagnes au N. de Vrania, 1215 à 1919 et 2419
Kouï Belska - Planina (Hêtres sous la cime gazonnée). 4993
Montagnes autour de la vallée de la Morava, près de Jeleschenitza. 1293 à 2793
Jeleschenitza. 793
Vallée de la Morava à la sortie du Vrtska-Rieka, dans cette dernière. 1042
Vrtska-Han. 1764
Montagnes du défilé de la Morava au S. de Leskovatz. 2565
Konapnitza. 628
Baimilovtza. 667
Leskovatz. 565
Colline à l'E. de Leskovatz. 700 à 765
Baditschka - Gora (Chênes). 1420 à 2420
Montagnes à l'O. de Leskovatz. 1200 à 1500
Pousta-Han. 430
Kourvi-Han. 400
Butte au N. de ce point en-deçà de la Morava. 510
Hauteurs au S. de ce point. 680
Arnaout-Planina au S. et S.-O. de Prekoplie. Environ 2500
Collines à vignobles au S. de Nisch. 782
Nisch. 414
Plaine élevée au N. de Nisch. 548
Popolitze. 442
Crête au N. du bassin de Nisch. 940 jusqu'au-delà de 1000
Col à Karaoul entre Bania et Topolnitza-Han. 1014
Mont de Stara-Planina (Chênes et Hêtres; cime nue, rocailleuse). 3000 à 3500
Mont de Souva-Planina (Chênes et Hêtres; cime nue, rocailleuse), 3800
Klisourski-Han. 750
Belava-Planina. Au moins 2500
Hauteur entre la Temnava et Scharkoë (Pirot). 1200
Scharkoë. Environ 800
Col et passage entre Tzaribrod et la plaine de Sophie. Au moins de 2100
Montagne à l'E. de Scharkoë. 2800
Seconde hauteur à vignobles, à l'E. de Vlasiditza, sur la route de Leskovatz à Trn. 779
Autre cime plus à l'E. 879
Montagnes au S. de ce point. (Chênes.) 1479
Mont de Krouschevitza au N. de ce point. (Chênes.) 1379
Krivilski-han au pied du Schirena Planina. 748
Plate-forme du Schirena-Planina. 1993
Un des plus hauts points du Schirena-Planina. (Hêtres) 2268
Un autre point. 2401

Un troisième point près d'une fontaine. (Hêtres.) 2481
Montagnes à l'O. 2900
Jaboukovi. 3095
Montagnes de Snegpol ou Snegpolie. (Gazon.) 4000
Col avant la descente du Schirena Planina sur Selenigrad. (Hêtres.) 3189
Cimes à l'O. de ce col. 3689 à 3789
Limite inférieure des Hêtres sur le revers méridional du Schirena Planina, et limite supérieure des Chênes. 2285
Selenigrad (au moulin). 1991
Vallée du Neboititza ou Gomela Voda. 1920
Montagnes au S. de la vallée. 2740
Montagnes au N de la vallée. 2540, 2740 à 3800
Montagnes à 2 l. O. de Jovanovtzi dans cette vallée. 2540
Montagnes au S. de Klisovtza dans cette vallée. 3500
Limite inférieure des hêtres dans cette vallée à 3/4 à l'E. de Klisoura. 2000
Klisoura. 2040
Col du Klisourska - Planina. (Hêtres). 2830
Cimes au N. 2900
Cimes au S. 3303
Plateau élevé près de Lasina-Selo (prairie). 3365
Partage des eaux coulant à l'O. et au N.-O. dans la Morava et à l'E. et au N.-E. dans la Soukova 3203
Trn. 1542
Col entre Trn et la vallée de Philipovitza. 1884
Vallée de Philipovitza, à 1 h. S. du hameau de ce nom. 1741
Montagnes à l'O. de ce point. 2241 à 2341
Montagnes à l'E. de ce point. 1841
Col entre cette vallée et celle de Grlo ou des sources de Strymon. (Déboisé, gazon.) 2073
Petites buttes voisines. 2123
Vallée du Grlo. 1956
Montagnes auprès de Grlo. 2056, 2256 et 2356
Crête entre Grlo et le Novoselska-Rieka. 2210
Bresnik 1909 à 1945
Crête à l'E. de Brsnik. 2637
Grlo. 2056, 2256, 2356 et 2456
Premier col entre Bresnik et la descente sur la plaine de Sophie. (Montagne déboisée.) 2587
Second col. 2687
Banskiban dans cette plaine. 1637
Sophie. (Beaucoup de prairies, point de vignes.) 1609
Ouselia. 1640
Mont Vitosch. (Chênes, Hêtres, cime rocailleuse) Environ 4500
Crête entre le bassin de Sophie et celui d'Ichtiman. 2260 à 2460
Le col entre ces bassins. 2200
Plaine d'Ichtiman. (Prairie.) 2060
Col de la Porta Trajana. 2210
Crête entre le bassin d'Ichtiman et celui de la Thrace. (Chênes.) 2760
Crête entre la plaine d'Ichtiman et Bania. (Chênes.) 2801
Les points les plus élevés de cette crête. (Chênes.) 2901
Bania. 1791 moyenne entre 1758 et 1835
Col entre Bania et Samakov. 3135
Limite inférieure des Pins (P. Brucia), sur le revers oriental de cette montagne. 2280
Samakov. 1800
Col entre Samakov et Gibranhan 3 h. à l'E. de Doubnitza. 3115
Gibranhan. 2259
Doubnitza (Vignobles.) 1725
Plaine de Binek-Taschi-Han à Verbovnitz. 1785
Col entre Doubnitza et la plaine de Radomir. (Déboisé.) 2410
Mlamolovo. 1825
Col entre Pobovdol et sur l'autre route de Doubnitza par Jedno à Radomir. (Chênes.) 2500
Mont Koniavo entre la plaine de Radomir et de Kostendil. 2720 à 2920
Partie S.-E. de la plaine de Radomir (Prairie.) 2120
Autre partie, base de cette plaine. 1930
Radomir. (Déboisé.) 2073
Montagne à l'E. (Déboisée.) 3273
Montagnes à l'O. de la plaine. (Chênes.) Environ 2873
Colline entre Doubnitza et la plaine de Kostendil. 2425

Partie plus basse au S.-O. (Vignobles.) 2225
Kostendil. 1850
Crête au S. de Kostendil. 2150
Crête au S.-O. de Kostendil. 2650

BULGARIE.

Soumonghou-Balkan (N.-E. de Sophie). Environ 3000
Montagnes à l'O. de Malina au S.-E. de Sophie et à 1 l. d'Ouselia 1940
Montagnes à l'E. de Malina. 2640
Komartzi. 1997
Goloubetza-Planina, au N. de Komartzi. 2700
Limite supérieure des Chênes. 3209
Col du Balkan d'Etropol sur la route d'Etropol à Jeni-han. (Hêtres.) 4129
Etropol. 1750
Montagnes au S.-E. d'Etropol. (Chênes.) 2350
Vikrar. 1278
Jablanitza. 1510
Col entre Jablanitza et Isvor. (Chênes.) 1797
Sopot. 1435 ou 1495
Montagnes au S. de la vallée, à 2 l. à l'E. de Sopot, près de Mikreui. 2300
Col sur la route de Sopot à Lovdscha, à 3 h. de Sopot. (Chênes.) 1727
Cimes voisines de ce lieu. (Chênes.) 1827 à 1870
Hauteur, à 1 h. à l'O. de Lovdscha. 1691
Cime des coteaux, à 1 h. S. de Plevna. (Broussailles de Chênes.) 1425
La plus haute de ces cimes. 1455
Lovdscha (comme moyenne entre plusieurs mesures) 814 à 834
Point culminant, à 3 h. de Lovdscha, sur la route de Selvi. (Broussailles de Chênes.) 2098
Montagnes près d'Aghindjilar. 2400
Tourian Balkan, à la source de l'Osma. (Chênes, Hêtres et Gazon.) 5000
Despotohailasi, à la source de l'Osma. (Chênes, Hêtres et Gazon.) Environ 5100
Le plus haut point du Kodja Balkan près de Svendol Bogoroditze, au-dessus de Kalofer. (Chênes, Hêtres et Gazon). 5251
Vallon à 1 h. S. de Selvi. 1250
Plaine de Selvi. 1200
Montagnes au N. d'Asabelli. 2300 à 2800
Kolibola. 1832
Gabrova. 1984
Pied du Balkan, à 1 l. de Gabrova. 2198
Auberge au haut du Balkan de Tschipka. (Hêtres.) 4453
Cime au S. de cette auberge. 4628
Cime plus élevée à l'O. 5128
Trnova au bord de la Jantra. Entre 700 à 800
Razgrad. 913
Plateau entre Sonschak et Arnaout-Koë. 1654
Sonschak à 2 l. au S. de Razgrad. 1295
Collines d'Eiradin. 1449
Eski-Djoumaa. 949
Sortie du défilé de Kirk-Getschi (Chênes). 1000
Montagnes près de Derbend-Keui. 1850
Osman-Bazar. 1663
Plateau au N. de Badela. 1994
Plateau au N. de Tschatak (Buissons de Chênes, etc.). 1990
Point plus bas que le col au N. Kasan. 1863
Col au N. de Kasan. 1923
Cimes au-dessus du col (Chênes). 2223
Crêtes à l'O. 2200 à 2500
Vallée du Kamtschik à 1 l. au S.-E de Kasan, au moulin à foulon. 1616
Crête entre cette vallée et Basch-Koë (Chênes). 2163
Vallée du Deli-Kamtschik. 1263
Crête entre Basch-Koë et Vetschera (Chênes). 1663
Vetschera. 1270
Le plus haut point du passage du Balkan au-dessus de Vetschera (Chênes et Hêtres). 2876
Second col plus au S. et plus bas. 2600
Cimes les plus élevées de ce Balkan. 3076 à 3176
Balkan plus à l'E. 3200
Col de Demir-Kapi. Environ 3000

Col entre Islivné et Demir-Kapi. 2400
La cime la plus élevée du Tschataldagh (Rochers). 3264
Une de ses cimes les plus méridionales. 2746
Son pied près d'Islivné. 1237
Islivné (suivant le quartier de la ville). 1126 à 1170
Plateau au S. de Buratlare (Petit bois de Chênes, etc.). 1458
Au bas des hauteurs au N. de Schoumla. 1110
Schoumla. 698
Hauteurs autour de cette ville (déboisées ou à broussailles). 998 à 1098
Hauteurs vers Paravadi. Environ 850 à 900
Crêtes au S. de Keuprikoi (Chênes). 1400 à 1500
Kitnouva à 4 l. S. de Schoumla. 1036
Montagnes près de Kouroutcheli à 7 l. S. de Schoumla (Chênes). 1550
Montagnes près de Lopoutschka à 8 1/2 l. S. de Schoumla (Chênes). 1700
Lopoutschka. 1400
Col du Balkan au-dessus de Lopoutschka (Chênes). 1800 à 2000
Tikani ou Tibani. 1369
Montagnes près de Boujala (Chênes et Peupliers). 1300
Montagnes à l'E. de Boujala. (Chênes et Peupliers.) 1600 à 1800
Montagnes près d'Iskodna. 1300 à 1400
Montagnes près de Boghazdere-Keui, à 5 l. de Lopoutschka (Chênes). 1800
Plateau au S. de ce village. (Broussailles de Chênes). 1423
Ses cimes à l'O. 1823
Ses cimes au N. 2223 à 2323
Crête entre ce plateau et la crête au N. du Deli-Kamtschik (Chênes). 1723 à 1800
Tanhalva au N. d'Aidos. 443
Balkan entre Karnabat et le Deli-Kamtschik. Environ 2000
Emineh-Dagh. 2500
Collines à l'E. de Kostendsche 150 à 160
Hauteurs entre Babadagh et Toultscha. Env., dit-on 700 à 800

THRACE.

Tschipka. 1700
Kezanlik. 1650
Pont sur la Tondja entre Kezanlik et Eski-Sagra. 1615
Chaîne entre Kezanlik et Eski-Sagra (Chênes). 2800 à 2900
Col entre le Pont de la Tondja et Eski-Sagra. 2115 à 2215
Eski-Sagra. 1249
Chaîne au N. de Durbok. 2249
Jeni-Sagra. 1168
Chaîne du Bairdagh. 1568 à 1668
Montagnes au S. à 1 l. de Jeni-Sagra. 1268 à 1368
Autres montagnes plus à l'E. 1268 à 1468
Cime à 1/2 h. au N. de Hadidge. 1280
Montagnes au N. d'Asoli. 1268
Cimes déboisées entre Mengeli et Kirmeni. 1268 et 1368
Jajaki-Keui. 891
Islivné. 1126
Crête entre Karnabat et Aidos. Environ. 1390
Aidos. (Partie élevée de ce bourg.) 690
Plateau montueux et déboisé entre Aidos et les bains chauds. 760
Cimes plus élevées et les plus hautes au N. 820 à 1550
Kitschalik à 1 h. 1/2 S. d'Aidos. 760
Rousoucastri. 397
Karabounar. 710
Plateau après ce village. (Petits bois de chênes.) 1000
Point plus élevé et plus méridional de ce plateau. (Chênes.) 1153
Plateau au N. de Fakhi. (Forêt de Chênes.) 1153
Plateau plus près de Fakhi. (Forêt de Chênes.) 1183
Plateau au S. de Fakhi. (Prairies.) 2403
Cimes voisines au S. (Chênes.) 2900
D'autres cimes. 27 0
Petschiomale. (Prairies.) 2403
Plateau à 1 h. au S. de Tastadge. (Broussailles, Epineporte, Chapeau, Rochers.) 2018
Kirkkilisé. 703
Cimes au S.-E. 1203
Collines au S. de Turuschak,

2 l. de Bounarhissar. (Bocages de Chênes.) 1000
Pied des collines à l'O. de Visa. 935
Visa. (Bas de la ville.) 867
Serai. 850
Hauteurs à l'E de Visa. 1135 à 1235
Montagnes à l'E. de Seraj. 1235 à 1300
Hauteurs près de Belgrade, près du Bosphore (Chênes.) Env. 800
Montagnes le long du Bosphore. Environ 640 à 680
Mont du Géant vis-à-vis de Terapia. Environ 700
Keschisch-dagh, ou mont Olympe, près de Brousse. 6917
Mont Ida (Asie). Plus de 3000
Plateau à l'E. de Bujuk-Tschekmedge. 780
Point à l'E. de Bujuk-Tschekmedge, dans les vignes. 489
Château de Silivri. Env. 280 à 300
Plateau déboisé au N. de Tschorlou. 870
Plateau déboisé à 2 l. 1/2 au N. de Tschorlou. 925
Collines déboisées au S. de Karlouk. 920
Loulé-Bourgas. Environ 5 à 600
Andrinople. 400
Turkmenli. (Déboisé.) 521
Vallon à 2 l. S.-O. de Turkmenli, près de la mer de Marmara. (Déboisé.) 212
Plateau à 2 l. S.-O. de Rodosto. (Groupe de peupliers.) 1020
Cimes voisines. 1070 à 1080
Le Kagridagh. (Chênes.) Env. 1480
Aimadschik. 849
La cime du plateau au S.-O. de Develi, au N. de Schermeben, où passe la route. (Broussailles.) 1068
Cimes voisines. 1088
Malgara. 1188
Plateau à 2 h. à l'O. d'Alischkoi. 1215
Cimes voisines. (Broussailles de Chênes.) 1315 à 1365
Keschan. Environ 800
Fered. 480
Cimes de la Samothrace, probablement au-delà de 2400, environ 2600
Saltikoi, à 8 h. N. de Fered. 522
Emarli, à 1 1/2 S. d'Andrinople. 418
Plaine d'Andrinople (Champs et prairies.) 410
Lieu à 1 l. au N.-O. de cette ville. 456
Hebibsche. 993
Hauteurs à l'O. d'Harmanl. 1510
A 1 l. O. de Kouroutschesme. 1361
Montagnes à 1 l. 1/2 à O.-S.-O. de Kajatschik. 1861 à 2161
Montagnes entre Eski-Sagra et la Maritza. 1940 à 2050
Kalofer. Environ 2000
Montagnes de Kalofer. 2600
Montagnes au N.-E. de la plaine de Philippopoli. 1890
Keupri-Kemer. 1090
Philippopoli. 1090
Buttes dans cette ville. De 1190 à 1290
Un lieu à 3 l. O. de Tatarbazardschik. (Bois de chênes.) 1359
Jeni-han, à l'entrée du Kiz-Derbend. 1379
Montagnes au S. de Kizkeut. (Chênes et Tilleuls.) 2279
— au N. 1797
Montagnes à 1 l. E. de Bania. De 2100 à 2358

DESPOTODAGH OU RHODOPE.

Extrémité orientale au N.-O. de Fered. Environ 2000
— à l'O.-S.-O. de Kajatschik. Environ 2600
Montagnes au-dessus de Stanimak. 3090 à 3590
Karlova, dans le Rhodope. Environ 1600 à 1700
Cimes près de Karlova. 4650 à 5000
Despotodagh au S. de Tatarbazardschik. Au-delà de 6000
— au S. de Bania. 6791
Raslouk. Environ 2500
Rilodagh septentrional. 7239
Cimes plus hautes. 7739 à 7800
Village de Rilo. 1700
Couvent de Rilo. 3899
Limite supérieure des sapins près de ce couvent. 5858
Cimes méridionales du Rilodagh. Environ 7000
Contre-forts du Rilodagh, au-dessus de la vallée, entre Gibran han et Doubnitza. Env. 5000
Dioumaa. Environ 1600

Montagnes à l'O. de Djoumaa. Environ 3500

Montagnes à l'O. de la montagne de Kreschna. 3300 à 4000

Auberge au haut du mont Kreschna. (Chênes) 2800

Limite supérieure des vignes et du maïs, sur son revers méridional. Environ 2000

Schenadidere han 800

Marecostino han. 305

Perindagh. 5800

Ou même au-delà de 6000

MACÉDOINE.

Melenik. Environ 350

Montagnes entre Uskioub et Katschanik (Chênes). Env. 2000

Hauteur du sol tertiaire sur la Lepenatz, entre Uskioub et Katschanik. 1081

Uskioub. 580 à 600

Mont Kartschiak à l'O. d'Uskioub (Chênes). 2500 à 2600

Collines entre le Vardar à Negotin et Istib (Broussailles de Chênes et d'Épines porte-chapeau). 1402

Kafadartzi. 550

Collines à l'O de ce bourg. Env. 800

Montagnes éloignées au S. de Kafadartzi. Au moins 4000

Montagne et col entre le Vardar-Sarigoul et Trojak. Env. 1500

Trojak. 1167

Col de Plevat entre Trojak et Prilip (Gazon). 2684

Mont Koziak au N.-N.-O. de Trojak (Rochers). 3384 à 3484

Montagne au S.-E. du col entre Trojak et Prilip. 2984 à 3184

Montagne et col entre Prilip et Keuprili. Au-delà de 2500

Château de Marko-Kralievitch à l'O. de Prilip (Rochers). 1797 à 1847

Prolongement septentrional de la crête de ce château (Rochers déboisés). 1997 jusqu'au-delà de 2000

Prilip. 1597

Bitoglia ou Toli-Monastir. 1574

Soagora (Hêtres, Pins et Gazon). Au-delà de 5800

Florina. 1526

Col du Neretschka-Planina à l'O.-S.-O. de Florina (Chênes et Hêtres). 4922

Cimes voisines. 5422 ou 5522

Castoria. 1923

Mont Vitzi. 2923

Col de Vlachi-Klisoura. 3309

Collines à l'O. de Kailari. 1726

Kailari (Plaine déboisée). 1576

Col entre les plaines de Kailari et de Florina. Environ 2076

Montagnes au N. 2576

Montagnes au S. de Bourenos. Environ 3000

Montagnes entre Aladjilar et Despot Jailak. Environ 6000

Montagnes N. et E. de Nevrekoub. 6 à 7000

Nevrekoub. Environ 1500 (?)

Mont Sultanitza. 3000

Mont Manikion près de Seres. Près de 2400

Seres. 80

Schavtscha. 40

Cime de l'île de Tassos. Au-delà de 2000

Mont Athos. Suivant les diverses estimations 4260 à 5016 (?)

Mont Salomon. 3600

Mont Kortiasch. Au-delà de 2000

Montagnes près de Beschik. 2000

Crête à l'E. de Gumentsche. 1162

Col entre Toiran et Stroumnitza. Au moins 2800

Col entre Stroumnitza et Istib. Près de 3000

Istib. 590

Chaîne du Platschkavitza au S. du Bregalnitza. Vers 5000

Couvent de Lesno. Environ 2200

Col le plus élevé entre Lesno et Karatova. 2844 à 2900

Cimes à l'E. de Karatova. Environ 3000 à 3100

Karatova. 1627

Crête entre la vallée de Braonista et Strajin (Chênes). 2600

Egri-Palanka. 1700

Montagnes au N. d'Egri Palanka. 2700

Montagnes au S. d'Egri-Palanka. 2600

Col de la crête entre Egri-Palanka et le bassin de Bistritza (Chênes). 3062

Cimes plus élevées. 3112 à 3142
Bassin du Bistritza. 2280
Montagnes au S. du bassin du Bistritza. Un peu plus de 3000
Crête entre ce dernier bassin et Kostendil. 2480
Bassin de Strajin. 1650
Montagnes au N.-O. de Strajin (Chênes). 2600 à 2700
Le plus haut col entre Strajin et Komanova. 2500
Komanova 653
Col entre Komanova et Vrania. 1200 à 1400
Plate-forme entre Komanova et Uskioub. 880
Montagne de Karadagh (Chênes). 2000 à 2600
Montagnes au N. de Koesoli. (Chênes, Hêtres.) Au-delà de 4000
Montagnes au S. de Koeseli. 3000
Ostrovo. 1000
Telovo. (Chênes verts.) Env. 881
Vodena. (Platanes d'Orient; *Colutea arborescens*, arbre de Judée, etc.) 681
Montagnes à l'O. de Vodena. Entre 2500 et 3000
Montagnes à l'E. et au N.-E. Environ 2000
Pella. (Pays déboisé.) Environ 100
La fontaine au-dessous de Pella. 30
Crête entre la vallée de Vlainitza débouchant près d'Uskioub et la partie supérieure de celle du Vardar à Kalkandel. 1966 à 2000
Col sur cette crête sur la route d'Uskioub à Kalkandel. 1526
Crête au S. du Vlainitza Près de 3000
Kalkandel. (Vignes.) 1326 ou 1416
Toumscheista, à l'E. de Goustivar, ou Kostovo. 1420
Crêtes entre Kostovo et le Drin noir. Environ 4000
Montagnes à l'O. du Glogovik. (Chênes et Hêtres.) 3470
Montagnes à l'E. de Glogovik. (Chênes et Hêtres) 2270
Podalischta-han. 2117
Col entre ce lieu et le Zayas. (Hêtres, *Acer obtusatum*, *Alnus nigra*.) 3033
Pied méridional de la montagne sur le Zayas. 1806

Kritschovo. 1755
Vallée au-dessus de Kritschovo, près de Brdjan han. 2173
Premier col pour aller à Slivora. (Hêtres.) 3483
Second col pour aller à Slivora. 3239
Vallée de Slivo, ou Slivora. 2446
Col au S.-S.-O. de Slivova. (Chênes.) 2546
Cimes à l'E. 2846
Montagnes à l'O. (Hêtres.) Env. 4546
Montagnes à l'E. entre ce col et le Sateska. (Hêtres.) 4114
Plaine à 1/2 l. N. du Votoun-han 2114
Montagnes au N. et N.-E. de Trebenitsch, 2315, 2415, 2515, 2615
Montagnes à l'O. de Strouga. (Hêtres.) 4500 à 5000
Col de Babagora. (Chênes.) 2615 à 2780
Dibresipre. Environ 1900
Château d'Ochri. (Vignes.) 2121
Lac d'Ochri (Calculé avec les observations d'Alessio, 2413.) 2015
Crête entre Ochri et Resna. 2620
Prespa. 1750
Col entre Resna et Monastir. Environ 2300 à 2400
Mont Galeschitza. (Hêtres.) Au delà de 4000
Couvent de Schir-Naoun (Saint-Non.) 2035
Montagnes vis-à-vis à l'O. du couvent. (Chênes.) Environ 2700
Montagnes au S.-O. (Chênes.) Environ 2800
Montagnes au N.-O. (Chênes.) 2900
Col au dessus de Blatsch entre le lac d'Ochri et la plaine de Geortsche (Goritza). (Chênes.) 2745
Autre col plus au S., où est le partage des eaux. 2617
Cimes à côte. (Chênes.) 2767
Cimes à l'E. et N.-E. de Svesda. 3500 à près de 4000
Svesda. 2486
Pojani. (Plaine à maïs, coton, tabac.) 2450
Montagnes à l'E. 3600 à 4000
Pont de la vallée à 4 l. de Bilischta, où l'eau coule déjà au N. 2497
Montagnes du Devol. Au moins 4000
Lieu sur le côté oriental de la vallée de Bilischta, à 3 l. de

Castoria. 2792
Castoria. (Vignobles.) 1923
Bogaskoe. 1495
Col déboisé au S. de Telka. 2165
Montagnes au N. de Telka. 2400
Vourschitza. 1913
Cimes déboisées au-dessus de Schatista. 2728 à 2738
Schatista. 2658
Vallée sans eau entre Schatista et Kojani, environ 1750
Montagnes au N.-O. 2650
Partie orientale déboisée de ces dernières. (Chênes.) 2150 à 2250
Montagnes à l'O. (Chênes.) 2050 à 2150
Montagnes au S. (Chênes.) 2250
Montagnes entre cette vallée et Kodja-Matler. 2000
Col entre cette vallée et Kodja Matler, environ 1900
Col à 1 1/2 N.-O. de Kojani. 1920
Kojani. (Vignobles.) 1720
Hauteurs déboisées à l'E. de Kojani. 2120
Montagnes éloignées à l'O. de Kojani. (Contre-forts du Pinda.) Environ 3670
Dijile. 1670
Montagnes éloignées au N. (Contre-forts du Bourenos.) 2500
Collines voisines de Jenouslou. (Broussailles.) 1114 à 1164
Jenouslou. 1114
Montagnes à l'E. de Jenouslou. 1714 à 1914
Montagnes à l'O. du Naziliitza. 3000
Autres montagnes voisines. 1 à 2000
Servia. 1232
Ancien château de Servia. 1392

THESSALIE.

Col au S. de Servia, conduisant au Sarantoporos. 2516
Cimes déboisées, voisines à l'O. 2716
Cimes déboisées, voisines à l'E. du Labanitza Planina. 3116
Limite inférieure des Pins dans ces montagnes. 2526
Premier Karaoul. 2155
Cimes déboisées à l'O. 2555
Cimes déboisées à l'E. (Pins.) 3955
Cimes à l'O. du défilé du Saranto-Poros. (Chênes verts.) 2300
Cimes à l'E. de ce défilé. (Chênes verts.) 2700
Second Karaoul à la sortie méridionale de ce défilé. Env. 1600
Montagnes au N. et N.-O. de ce Karaoul. 2600
Cimes de l'Olympe. (Hêtres, Pins, Gazon.) 6112
Contre-fort septentrional de cette montagne. 2213
Crête avant Alassona, entre cette vallée et celle du Saranto-Poros. 1333
Cimes de cette crête. 1383 à 1413
Plaine déboisée au S. d'Alassona. 738
Col déboisé entre cette plaine et le village de Karadere. (Au-dessous Chênes verts en broussailles.) 1488
Monts voisins à l'E. 1560
Kasakler 2 1/2 l. au N. de Larisse. 90
Larisse. Environ 80
Col d'un contre-fort du mont Kisavo, sur la route de Larisse à Baba. Entre 201 et 280
Crête au S. Environ 800
Baba. (Platanes d'Orient.) Env. 30
Tempé, à la source à 1 1/2 l. à l'E. de Baba. 15
Ambelakia. (Vignobles.) 1021
Montagne au S. du château-fort ancien dans la vallée de Tempé. Environ 1800 à 2000
Mont de Kisavo. (L'Ossa.) 2600
Mont Mavrovouno. (Le Pelion.) 2400 à 2500
La plus grande hauteur de la crête entre Volo et la plaine de Pharsale. Environ 700
Cols entre le golfe de Volo et la plaine de Larisse. 4 à 500
Crêtes entre le bassin de Thessalie et la vallée de l'Hellada. Environ. 3000
Partie occidentale de cette crête. Au-delà de 4000
Montagnes au N. d'Agrapha. 4600 à 5000
Plaine entre Tricala et Rokovo. Environ 200
Montagnes au N. de Rokovo. 1300
Hauteurs au S. de Rokovo, de 6 à 700

	De 600 à 700
Tricala (quartier élevé).	434
Plate-forme du château ruiné.	Environ 500
Plaine déboisée à l'O. de Tricala.	346
Han sur le Cachia au pied des couvents des Météores. (Mûriers.)	331
Couvent de Varlam.	1050
Couvent de Météor.	1155
Cime au N. de ce dernier.	1255
Montagnes de Kosak au S. du Cachia, à l'E. du han à 3 l. de Stagous-Kalabak.	1332
Montagne de Baba, plus loin au S.	Au moins 3532
Montagne au N. du Cachia, dans le même lieu.	932
Han à 3 l. O. de Stagous-Kalabak.	332
Malacassi han.	1982
Montagne de Kroutschevo au N.-O.	4550 à 4650
Limite supérieure des vignes, du *Colutea arborescens* et de l'arbre de Judée sur le revers oriental du mont Zigos.	2182
Limite inférieure des pins sur le revers oriental du mont Zigos.	2782
Limite supérieure des pins et limite inférieure des Hêtres.	4800
Karaoul sous le col du mont Zigos. (Hêtres.)	4913

GRÈCE SEPTENTRIONALE.

Cimes septentrionales de Négrepont.	Au-delà de 4000
Mont Delphi, la plus haute cime de Negrepont.	5372
L'OEta et Saromata.	Environ 5000
L'Axiros.	5000
Le mont Vardousie.	7671
Le Guiona.	7730
Le Liakoura Oros, ou Parnasse.	7570
L'Hélicon.	5384

(1) Ces hauteurs, empruntées à la démarcation des frontières de la Grèce, sous la direction du colonel Barthelemi, ne sont citées ici que comme points de comparaison.

BASSE ALBANIE.

Col du mont Zigos.	5063
Cimes voisines.	5163
Col entre Metzovo et Milias.	5050
Metzovo. (Quartier septentrional.)	3705
Limite supérieure des vignes.	Environ 2,800 à 2900
Limite inférieure des pins à l'O. de Metzovo.	2465
Mont Perister. (Pins, Gazon et Rochers.)	Entre 6 et 7,000
Mont Cacardista. (Pins, Gazon.)	Au-delà de 6000
Mont Djourmerka. (Pins, Gazon.)	Au-delà de 6000
Auberge abandonnée à côté du torrent venant de Metzovo, à 1 h. du han Kyra.	1319
Col entre le han Kyra et le bassin de Janina. (Platane d'Orient.)	2774
Janina. (Cimetière ancien des juifs.)	1615
Janina. (Consulat français.)	1609
Calculé avec la mesure d'Alessio.	1512
Han Noutza. (Platane d'Orient.)	1600
Mont Mitchikeli. (Presque totalement déboisé sur le côté occidental.)	3000
Col de Pente-Pigadia. Probablement environ	2600
Col entre le bassin de Janina et la vallée de Calamas. Env.	2000
Mont Scroucles, le plus haut point de l'Acroceraune.	4230
Mont Argenik près de Tepedelen.	Environ 3000
Col déboisé entre le bassin de Janina et celui du han Kaldaki	1769
(Peut-être trop bas, et de 1,800 p.)	
Han Vela, ou Kalbaki.	1364
Crête entre le district de Zagorie et Artischta.	2099
Col entre Sahli-pascha-han et Ostanitza-han. (Chênes verts)	2031
Cimes voisines.	2181 à 2231
Touranik han, dans la vallée du Konitza. (Broussailles de myrtes.)	996
Ostanitza han.	909

Montagne au N. de Seran.	1190
Leksoviko.	1600 à 1700
Mont Vasilitza. (Pâturages.)	Au-delà de 5000
Mont Smolika. (Pâturages.)	Entre 4800 et 5000
Mont Desniko. (Pâturages.)	Environ 4000
Crête entre Staria et Geortsche	Peu au-delà de 3200
Malia Nemertska au S. de Permet.	Au-delà de 3899
Sa cime la plus élevée à l'O. de Bardiglione.	Environ 4899
Un point dans la vallée de Konitza au N.-O. de Permet.	899
Klisoura-han.	890
Vinokase-han.	1010
Col au N. de Boubousi (déboisé)	1711
Montagnes au S.-O. ou de Skrapari (déboisées ou seulement à broussailles).	3000
Le Petit-Tomor. (Gazon.) Au moins.	4102
Le Grand-Tomor. (Gazon.) Au moins.	5102
Col au S. de Teman-Han. (Broussailles.)	1102
Cimes voisines.	1242 à 1342
Col entre Teman-Han et Berat. (Bocages de myrtes et de lauriers.)	1042

ALBANIE MOYENNE.

Pont de Berat sur le Loum.	130
Berat (au-dessus du bazar) sur le côté septentrional du Loum.	230 230
Quartier élevé de Berat sur le bord méridional du Loum.	300
Château de Berat.	Environ 500
Plaine au N. de Berat.	249
Hauteurs à l'O. de la plaine au N. de Berat.	1200 à 1300
Hauteurs près de Velogoscht à 2 l. N. de Berat. (Chênes, Aunes, etc.)	1200
Bords du Deole sur la route de Berat à Elbessan. (Chênes.)	414
Montagnes au S.-E	Au-delà de 2500
Elbassan. (Oliviers.)	Environ 200 (?)
Crête entre Elbassan et la vallée de Koutscha.	900

HAUTE ALBANIE.

Pied du Gabar-Balkan dans la vallée de Koutscha. (Platane d'Orient.)	775
C de cette montagne. (Chênes.)	1860
Cimes à l'E. et au S.-E.	2300 à 2500
Cimes à l'O.	2160
Cimes au N.	1960
Montagnes de Peloumatz.	8 à 900
Tirana. (Oliviers.)	474
Collines à l'O. vers Petrella.	874 à 974
Montagnes au S.-E. de Crouja.	Entre 2500 et 3000
Montagnes à l'O. de la vallée entre Dibre-Sibre et Dibre-Post.	Au-delà de 3000
Oros.	Environ 1800 à 2000
Montagnes de Presa.	466 à 566
Crouja.	Environ 1200
Montagnes à l'E.	1900 à 2000
Lous-han. (Platanes d'Orient.)	166
Koulahan.	Au-delà de 100
Montagnes escarpées à l'E.	1500 à 1800
Montagnes escarpées à l'E. au-dessus de la ruine du château de Stelousia.	1800 à 2000
Schinavlia-han.	89
Alessio.	33
Son château.	Environ 223
Montagnes au S.-E. d'Alessio. (Chênes.)	700 à 800
Montagnes au N. du couvent de Sainte-Marie au-dessus d'Alessio.	5 à 600
Collines à l'O. et S.-O. de Bouschera. (Broussailles de Chênes et de Platanes d'Orient.)	Entre 2 et 300
Scutari (partie orientale de la ville). (Orangers, Grenadiers et Oliviers dans les jardins abrités.)	93
Montagnes près d'Antivari. (Rochers.)	Environ 2000
Gradisca.	831
Podgoritza. Probablement environ	150 à 200
Limite supérieure des Grenadiers dans la vallée de Boga.	1875

Limite supérieure des vignes sauvages dans cette vallée. 1975
Boga. 2715
Limite inférieure des Hêtres. Environ 3100
Limite supérieure des Hêtres au-dessus de Boga. 4400
Col entre Boga et Schalia. (Rochers.) 4466
Cimes à l'O. (Neige en juillet.) 6466
Limite inférieure des Sapins et limite supérieure des Hêtres à l'E. de Schalia. 3700
Schalia. (Maïs.) 2742
Limite supérieure des Hêtres et commencement des Pins au N.-E. de Schalia. 3042
Le plus haut col du mont Prokletia. (Rochers, et neige en juillet.) 6104
Cimes au N.-O. et S.-E. 6704 à 6900
Petit lac au lieu dit Roudnitza, sous les deux cols supérieurs de ce mont. 4014
Limite inférieure des Pins sur le Prokletia.[1] 3700
Limite inférieure des Hêtres. Environ 3000
Gouzinie. (Maïs.) 2696
District de Clementi, aux sources du Zem, environ 2800 jusqu'au-delà de 3000
Lac de Rikavetz. Probablement vers les 4000
Montagne de Koutsch. (Rochers et Gazon.) Environ 7000, et peut-être certaines parties 7500
Montagne de Troitza. 4696
Montagne de Brata. 4496
Montagne de Bor, entre Plava et Gouzinie. (Sapins.) 3696
Montagnes de Baba, au S. de Plava. Environ 5000
Lac de Plava. 2459
Mont Visitor, ou Bielitza. Entre 6 et 7000
Montagne de Mokra-Planina. (Gazon.) 5816
Zmilevitza-Planina. (Sapins et Gazon.) Au-delà de 5000
Col à l'O. du Dobrobouk-Planina, ou de Stamilovitza-Planina. (Hêtres.) 4500
Rojai. (Sapins.) 2903
Doukian han, 4 l. E. de Scutari. 538
Cime du mont Pouka. (Chênes et Hêtres.) 2201
Latin han. (Déboisé.) 1549
Col du Kiapha-Mala. (Pins et sapins.) 2638
Cimes voisines au N. 3438
Vlet. (Noyers.) 2066
Limite inférieure des sapins et des pins entre Vlet et Soukat. 1437
Plates-formes (à Noyers) à l'O. de Spass han. 1297
Cimes voisines. 1397, 1447 et 1697
Cimes à l'O. 2097
Spass-han. 620
Keuprisi-han 630
Karaoul du Schivan Keuprisi, sur le Drin noir. Environ 700
Mont Ibalea. (Cime gazonnée et à rochers.) 5800
Mont Jalesch. (Cime gazonnée et à rochers.) Près de 6000
Col entre le Drin noir et l'échancrure qui conduit à Prisren. (Petits bocages.) 2600
Mont Hass. Environ 4500
Petit col avant Prisren. (Bocages de chênes.) 1749
Prisren. 1149
Col du Schar (1) entre Prisren et Kalkandel. (Gazon.) 6380
Cimes à l'O. (Gazon et Roc.) 6819
Pic du Kobilitza. (Roc.) 7389
Cimes à l'E. du pic du Kobilitza. 7800 à 8100
Veitza. 3216
Pic du Lioubeten. (Roc.) 6400
Limite supérieure des Hêtres, sur le revers méridional du Schar. 4199
Limite supérieure des Noyers et du Maïs sur ce revers. 2789
Limite supérieure des vignobles sur ce revers. 1926
Kalkandel (divers quartiers). 1326 ou 1416
Plaine à l'E. de Prisren. 1240
Souha-Rieka en 1838. 1180
A 1/2 l. à l'E. de ce village en 1837. 1049
Premier col à l'E. de Souha-Rieka. 2247

(1) Les mesures de cette chaîne sont le résultat contrôlé de deux séries d'observations faites 1836 et 1838.

Le plus haut col entre Souha-Rieka et Tzernoleva-Rieka, à Doulie. 2408
Fontaine dans la partie supérieure du vallon de Tzernoleva-Rieka. (Chênes.) 2023
Moulin dans ce vallon près de Tzernoléva. (Chênés.) 1725
Plate-forme entre ce point et le village de Ribar, dans la plaine de Pristina. (Chênes.) 2219
Plate-forme près de Hass entre Spass et Djakova. (Chênes.) 1800
Mont de Schalleschoss. Près de 3000
Montagnes à l'E. Au moins 2800
Montagnes de Pastritch au N. 3300
Plaine de Djakova. 1011
Montagnes de Detschiani. Au-delà de 5000
Ipek. 1448
Biela-Drina à l'O. de Dresnik. Environ 1040
Dresnik. Environ 1100
Lapouschnik. 1457
Crête à côté. (Chênes.) 1807
Vallée du Dernitza. 1447
Crête entre cette vallée et le bassin de Pristina. 1900 à 2100
Mont Golesch. (Cime déboisée.) Environ 2700
Kourilo-Planina. Entre 3 et 4000
Tzrkoles. 1337
Hauteur du sol tertiaire à l'E. de ce hameau. 1811
Tschetschevok. Au-delà de 3000
Montagnes au N. de Tschetschevok. (Hêtres, Pâturages, Rochers) Au-delà de 4000
Mont plus au N.-N.-E. Environ 5000
Col dans le district de Kolaschin. (Hêtres.) 3800
Moulin de Breniatz, sur l'Ibar. Environ 1600
Col du mont Vrenie. (Hêtres.) 3084
Cimes voisines à l'E. 3800 à 3800
Limite supérieure du sol tertiaire sur le pied méridional du mont Peklen au N. d'Ipek. 1884
Limites inférieures des Pins sur ce revers du mont Peklen 3782
Mont Peklen au N. d'Ipek. (Rochers.) 5926
Cimes plus élevées au N.-O. (Rochers et Gazon.) 6726 à 6900
Mont Haila. 6900

Limite inférieure des Hêtres sur le revers méridional du Glieb. 3046
Cimes voisines. Environ 4000
Premier col du Glieb. (Hêtres.) 3951
Cimes voisines. 4451 à 4551
Limite inférieure des Sapins, et à peu près limite supérieure des Hêtres. 3777
Cimes à l'E. 4177 à 4277
Cimes a l'O. 4777
Le plus haut col du Glieb (pron. Jelieb). (Gazon.) 5197
Partage des eaux. 5187
Cime du mont Glieb. (Rochers et dans le bas quelques Pins épars.) Au moins 6197
Cimes à l'E. du col (Rochers.) 5497
Cimes à l'O. du col. (Rochers.) 5397
Rojal. (Mesuré en 1837 et 1838.) 2845, 2895, 2961. Moyenne 2903
Col à 2 l. N. de Rojal ou Roujal. (Déboisé.) 4233

BOSNIE MÉRIDIONALE.

Limite inférieure des Sapins au S. de Sonodol. 3925
Ougrlo. 2105
Col entre Ougrlo et la vallée de Charola, ou Charolia. 3465
Cimes voisines. Environ 3500 à 3600
Jarout-Planina. (Hêtres.) 3387
Mont Stavitza. Probablement près de 5000
Glougovik (Plaine de pâturages). 2606
Col entre Glougovik et la descente dans le bassin de Novibazar. 2954
Cimes voisines rocailleuses et dénudées. 3004 à 3014
Postenie à l'O. de Novibazar. 1310
Lioudska-Rieka han. 1890
Dougopélie. (Contrée déboisée et de pâturages.) Environ 2500
Cimes. (Contrée déboisée et de pâturages.) 2560
Plaine au S. de Senitza. (Pâturages et champs.) 2038
Senitza. (Orge, Avoine.) 2075
Crêtes à l'E. (Rochers.) 2773 à 2873
Col avant Miloschevedo-han. (Sapins.) 2090 à 2100

Miloschevedo-han. Environ 1400
Montagnes boisées en Sapins et Bouleaux à l'O. de Miloschevedo-han. Environ 3000
Col à 3 l. au S. de Priepolie. (Bouleaux.) 2082
Cimes voisines. 2370
Château d'Hissardgi. Environ 1756
Montagnes à l'E. de Hissardgi. (Rochers.) 3856
Priepolie. (Pruniers, Maïs, Noyers.) 1256
Montagnes à l'O. de Priepolie et sur le bord du Lim. (Chênes et Hêtres.) 3256
Montagne entre Priepolie et Taschlitza près de Taschlihan. (Bouleaux et Sapins.) 3768
Second col après cette auberge. 4176
Partie de la chaine du Lioubitschnia vis-à-vis à l'O. Environ 5000
Point au S. de Taschlitza. 2390
Taschlitza. 1442
Col au S. de Minareti-Han. (Rochers et Broussailles.) 2304
Kovatschi-Han (Bouleaux.) 3114
Premier karaoul. (Bouleaux et Sapins.) 3214
Deuxième karaoul à 2 l. au S. de Tschainitza. (Sapins.) 3300
Limite supérieure des Hêtres. Environ 3200
Tschainitza. (Cerisiers, Pruniers, Noyers) 1976
Montagnes voisines. 2276
Limite inférieure des sapins à l'O. de Tschainitza. 2276
Crête entre la vallée du Vrtska-Rieka et celle à l'O. de celle de Janina. 1900
Goresda. Environ 506
Crête au S. de Pratza. (Hêtres et Bouleaux.) 2800
Pratza. Environ 2000
A 1 1/2 au N.-O de Pratza. 2258
Crête entre Pratza et Koleschitz (Hêtres et Bouleaux.) 2469
Koleschitz. (Sapins, Bouleaux.) Environ 1860
Cimes à l'O. (Gazon.) 2500
Cimes à l'E. 2100
Col au N.-O. Un peu au-delà de 2000
Défilé à 3 l. au S.-E. de Serajevo après une auberge isolée. Environ 2000
Cimes aux environs. Entre 2800 et 3000
Montagnes au S. et S.-E. de la route de ce point à Serajevo. 3500 à 4200
Montagnes au N. Au-delà de 3000
Serajevo. 1762
Col entre Serajevo et Mokro; portion de la chaine de Romania. Environ 3200
Mokro. 3088
Plateau au N.-O. de Mokro. (Sapins.) 3743
Autre plateau à 7 h. de Mokro. 3002
Hitschmale-han. (Sapins.) 3032
Auberge à 4 l. au N.-E. sur la montagne. 3282
Podgorehan sous les montagnes. 645 à 662
Montagnes voisines. 1262 à 1662
Montagnes entre Srebernitza, Vischegrad et Dschelebi-Bazar. Environ 3000
Le plus haut point du défilé à l'O. de Kislar. (Chênes.) 1400 à 1500.
Zvornik. 410
Château de Zvornik. 660
Vallée de la Drina à 2 l. au N. de Zvornik. 462
Le plus haut point de la route de Jania, à travers des collines tertiaires au N. de Zvornik. 616
Cimes voisines. Environ 700
Jania. Environ 380
Lioubitschnia, ou Lioubeschnia. (Hêtres.) Suivant les points 4 à 5000
Crête entre Tschainitza et la vallée du Tchiotina. (Hêtres, Sapins et bouleaux.) 3476
Fotscha 556
Passage entre Zagorie et le bassin de la Narenta, ou Nevesign. (Hêtres.) Au-delà de 3500
Crêtes entre les vallées d'Oulok et de la Narenta. (Hêtres.) Entre 3600 et 4000
Montagnes à l'E. de la Drina, au S. de Fotscha. 3000
Jonction des trois rivières qui forment la Drina. Environ 800
Montagnes à l'E. de ce point. Au-delà de 3000

Col entre Meschanski-louke et la vallée du Soutschesa. (Hêtres et Poiriers.) 3800
Cimes sur ce col au N. 4200
Montagnes au S. 4800
Soutschesa han. Environ 1000
Soutschinska-Planina.(Hêtres.) Rochers nus. Au-delà de 6300
Preskavatzka-Planina.(Rochers nus.) Au-delà de 6000
Pirlitor. 1700
Château ruiné. 2400
Cimes voisines. (Sapins et Rochers.) Entre 6 et 7000
Tschemerno-Karaoul. (Hêtres et Pâturages.) De 3800 à 4000
Volojak-Planina (Sapins et rochers.) 5800 à 6000
Leberschnik. (Rochers et gazon.) 4600 à 5000
Montagnes à l'O. de Verba. 2000
Plateau déboisé entre Verba et la plaine de Gatzko. (Pâturages.) 2800
Plaine élevée de Gatzko. (Prairies.) 2500
Montagnes à l'O. 2800
— au N.-O. Au-delà de 3000
— à l'E. Au-delà de 2800
Plaine élevée déboisée de Nikschitchi. (Prairies.) Environ 2000
Plateau déboisé de Grahovo. (Pâturages.) Près de 2000
Mont Dormitor. (Rochers nus.) 7500 à 8000
Drobniak. (Point de Noyers.) Environ 2500
Mont Grobotitza, entre Drobniak et Jesero. Environ au-delà de 3600
Jesero. Environ au-delà de 2000
Couvent de Piva. Env. 2000 à 2500
Kolaschin. Environ 2600 à 3000
Mont Joupa. Au-delà de 3200
Mont Javorie. Environ 5000
Mont Trebisch. Environ 5200
Mont Kom (Rochers.) Entre 8500 et 9000
Mont du Koutschki-Kom. 7500
La plus haute cime du mont Polievitza, d'après M. Kovalevski. 5000
La cime la plus élevée après cette dernière. 4000
Hauteur moyenne de cette chaîne. Au-delà de 3600
Mont Loukavitza. Environ 4000
Mont Lovtschin. (Rochers.) 4200
Autres cimes sur la frontière dalmato-montenegrine. Au-moins 3500
Cetinie. (Prairies.) D'après M. Kovalevski. Environ 2000
Montagne de Golesch, entre le lac de Scutari et Glouhido 2500

HERZEGOVINE.

Col de Tartarovitsch. 2400
Cimes voisines. (Déboisées.) 3100
Nevesign. (Prairies et Noyers.) 1800
Mont Velesch. (Chênes et cime rocailleuse.) 3200
Col entre Nevesign et Blagay. 2700
Château de Blagay. (Rochers.) 700
Mostar. (Grenadiers et Vignobles.) 300
Crête entre Mostar et Douino. 1300
Montagne de Prolok. Env. 2500 (?)
Podporim-han. 480
Premier col du mont Porim. 2780
Zemliehan. 2660
Le plus haut point du passage du mont Porim. (Hêtres, *Acerobtusatus* et Pins.) 3400
Cime du mont Porim. (Rochers.) 3800
Limite inférieure des Pins sur cette montagne. 2680
Lac de Jesero. Environ 1800
Montagnes autour de Jesero. (Hêtres.) 3800
Montagnes au N. de Jesero. Entre 4 et 5000
Cimes du mont Vranatz (Rochers.) Au moins 6600
Borké-han. (Sapins, Noyer isolé un peu plus bas.) 2500
Cognitza. (Vignobles). 1100 à 1200
Cimes au S. de Cognitza. (Rochers.) 3800 à 4000

BOSNIE SEPTENTRIONALE.

Cimes au N. de Cognitza. Entre 3 et 4000
Col entre Cognitza et Bradina 2900
Cimes voisines. Au-delà de 3000
Tarschin. (Bouleaux.) 1860
Ilidga à l'O. de Serajevo ou plaine de Doliana. (Maïs.) 1759

Montagnes au S. (Hêtres.) 3552 à 3952
Montagnes au N. 2552
Crêtes boisées en Chênes et Bouleaux entre la plaine de Doliana et Rakovitza. 2350 à 2450
Kiseliak. 1720
Petites hauteurs voisines. (Chênes.) 2330 à 2430
Crêtes à l'E. de Soutinska. Env. 3000
Montagnes de Komiratscha à l'E. de Krivaja. Environ 3000
Voinitza. 2100
Mont Setz. (Hêtres, Pins et cime gazonnée.) Entre 5 et 6000
Mont Vranitza. Au-delà de 5000
Montagne de Radouscha. Au-delà de 5000
Scopia. Environ 1700
Koupris. (Prairies.) Environ 2000
Cimes au N. et N.-E. Au-delà de 4500
Cimes au S.-O. de Sokol. Env. 5000
Col entre Voinitza et Moula han. (Hêtres et Bouleaux.) 3800
Travnik. 1790
Montagne au N. 3000
— à l'O. 2290
Montagnes à l'E d'Ismaël-Baba-Teké. 2700 à 3200
Montagnes à l'O. de ce point. 2790
Crête entre le haut de la vallée de Laschva et Jaitza. Environ 2500
Karaoul han. 1940
Col du Vlasitch. (Sapins.) 3540
Mont Vlasitch. (Sapins.) Env. 4400
Plateau de Vitolia. Environ 3200
Cimes à l'O. 3700
Vallée de l'Ougra au pont. 1500
Col entre cette vallée et Skender-Vakoub. (Sapins.) 3400
Skender-Vakoub. (Sapins et Bouleaux) 2000
Vartsche. 1800
Col du mont Tisovatz. 2500
Cimes voisines. (Hêtres.) 2800
Cimes à l'E.-N.-E. Au-delà de 3000
Banialouka. Entre 4 et 500
Crêtes entre Banialouka et Slatina. (Forêts de chênes.) 1000 à 1300
Crête entre l'Okrina et Derbend, c'est-à-dire au N. de ce bourg. (Forêt de chênes.) 13 à 1400
Derbend. 600
Collines entre Derbend et le Danube. (Chênes.) 800 à 900

CROATIE.

Hauteurs à l'O. de Banialouka. (Chênes et Bouleaux.) 750 à 900
Point le plus élevé à 2 h. 1/2 de Banialouka. (Bouleaux.) Environ 1000
Hauteurs à l'O. de Brounzeni-Maidan. Environ 900 à 1000
Crête au N. de Kosaratz. 1600
Montagnes au S. de Petrovatz. Environ entre 3 et 4000

ESCLAVONIE.

Hauteurs au N. de Brod. Au-delà de 1500
Les plus hautes montagnes. 2748
Phrouska-Gora. (Syrmie.) De 2300 à 2500

BANNAT.

Montagnes près de Moldava. 2800
Montagnes autour de Mehadia. 3500 à 4000

VALACHIE ET MOLDAVIE.

Plaine près du Danube. 15 mètres ou 46
Boukarest. 77 mètr.
Ploeschti. 141 m. ou 435
Tergovist. 262 m. ou 807
Mont Retyezat (Partie S.-O. des montagnes du district de Hatzeg.) 7755 à 7800
Montagnes de Fagarasch entre la Valachie et la Transylvanie. Au-delà de 6000
Boudislav, dans les montagnes de Fagarasch. 7450
Boutschetsch. (Coin S.-E. de cette chaîne.) 8160 (1)
Petrosch. (Partie N.-E.) 6834
Mont Szreuzoul, à gauche de l'Aluta. (D'après les cartes autrich. 6468) 7122
Col d'Oitosch. Environ 2000
Montagnes entre la Moldavie et la Transylvanie. Entre 6 et 7000
Montagnes de Keliman et de Margita. Entre 6000 et 7000
Bassin transylvain. Environ. 1020

(1) Voyez *Rudimentum physiographiæ Moldaviæ* par de Verneau.

TABLE DES MATIÈRES DU QUATRIÈME VOLUME.

Pages

PARTIE HISTORIQUE ET POLITIQUE.

CHAPITRE PREMIER. — Coup d'œil sur l'importance politique et militaire des diverses provinces de la Turquie d'Europe. . . . 1

Divisions de l'ancien empire serbe, 2. — De la Bosnie, 5. — De l'Albanie et de la Macédoine, 6. — Position militaire de la Servie, 7. — Sa frontière S.-E., 7. — L'Ibar, et la cavité de Novibazar, 9. — Cavité d'Oujitzé, 11. — Bords de la Drina, 12. — Danube, 13. — Centre de la Servie, 14. — Position de la Bosnie, 15. — Son isolement de la Turquie, 16. — Routes de la cavité de Novibazar, 17. — Frontière albanaise, 18. — Frontière herzegovinienne, 18. — Position de la Croatie turque, 19. — Difficultés pour atteindre Serajevo, 20. — Attaque de la part de l'Autriche, 23. — Position du Montenegro, 25. — Importance militaire de la Mœsie supérieure, démontrée par l'histoire, 27. — Position de cette province considérée isolément, 32. — Essais de révolte, 33. — Refuges en cas de défaite, 35. — Position de la Bulgarie, 36. — Schoumla et la forme du Balkan, 37. — Position des provinces valaques, 40. — Position de la Thrace, 41. — Le Rhodope, position centrale en Romélie, 43. — Position particulière de la Macédoine, 44. — Frontière albanaise, 44. — Frontière méridionale, 46. — Position de la Thessalie, 47. — Position de l'Albanie, 48. — Faiblesse de la Moyenne-Albanie, 49. — Le Myrdita, 50. — L'Épire, 50. — Ses frontières, 51. — Conclusion, 53.

CHAPITRE II. — Rapports politiques des peuples de la Turquie d'Europe. 57

§ 1. Position politique des Valaques et des Moldaves. 57

L'origine de ces principautés, 57. — Leur état actuel, 59. — Nationalité valaque, 61. — Vues des Autrichiens et des Russes, 62. — La Transylvanie jadis une principauté indépendante, 65. — Appréciation du Valaque, 68.

§ 2. Position politique des Slaves et des Grecs.

Nationalité de ces peuples vis-à-vis de la Russie, 71. — Leurs idées à l'égard de l'Autriche, 74. — Orthodoxie catholique des

Pages.

rois de Hongrie, 76. — État de la littérature slave dans les États autrichiens, 77. — La Servie et la Bosnie ayant appartenu à la Hongrie, 80. — Diverses races slaves, 81. — Aperçu sur l'histoire des Serbes, 84. — Aperçu sur l'histoire des Bulgares, 87. — Nationalité serbe et bulgare, 89. — Son influence sur l'état politique des Hongrois, et aperçu sur ce dernier, 92. — Position des Bulgares de la Bulgarie, 99. — Position des Bulgares de la Mœsie et de la Macédoine, 102. — Pays grec de la Macédoine méridionale, 104.

§ 3. Position politique des Bosniaques. 106

Causes de cette position, 107. — Antipathie contre les Turcs et les Serbes, 110. — Avenir de la Bosnie, 111. — Importance de la Bosnie pour l'Autriche, 113. — Importance semblable de l'Herzegovine, 115. — Conditions de l'occupation de ces pays par l'Autriche, 117. — Brigandages sur les frontières, 119.

§ 4. Position politique des Albanais. 120

Antipathie contre les Turcs, 121. — Troubles très fréquents 122. Rivalité des Guègues et des Toskes, 125. — Désirs des Albanais, 126. — Les Guègues catholiques vis-à-vis de l'Autriche, 127. — Les Épirotes vis-à-vis des Grecs, 128. — Avenir des Albanais, 129.

§ 5. Position politique des Monténégrins. 130

Leur position relativement à Cattaro, 130. — Imperfection de leur gouvernement, 131. — Manière de civiliser le Monténégro, 132.

§ 6. Position des Slaves turcs relativement aux Valaques. . . . 133

§ 7. Position politique réciproque des Slaves et des Grecs. . . . 137

Aperçu sur l'histoire de l'établissement des Slaves en Turquie, 137. — Antipathie des Slaves et des Grecs, 144. — Comparaison de la révolte des Serbes avec la révolution grecque, 147. — Développement de cette dernière, 149. — Révolte des Serbes, 151. — Révolte de Milosch, 153. — Son gouvernement, 156. — Gouvernement grec, 159. — Utopie de quelques Serbes, 169. — Influence morale du prince serbe, 171. — Utopie grecque, 172. — Les Grecs ne sont pas dégénérés, 173. — Résultats heureux du gouvernement grec, 174. — Besoins de celui de Servie, 175.

§ 8. Position de la Porte relativement à ses sujets et aux puissances étrangères. 178

Nécessité d'une réforme réelle, 178. — Réformes nécessaires aux rayas, 182. — Immenses avantages de ces réformes, 188. — Prétentions éventuelles de Mehmed-Ali, 190. — Diverses di-

Pages.

pothèses pour le partage de la Turquie, 192.—Empiétements de la Russie sur la Turquie, 198.—Rapports anciens et récents des Autrichiens avec la Porte, 207. — Régime intérieur de l'Autriche, 211. — Régime extérieur de cet empire relativement à l'Orient, 221. — Les Slaves du Midi sous l'égide de l'Autriche contre les Russes, 227. — L'Autriche vis-à-vis de la Russie, 230. — Territoire turc à la convenance de l'Autriche, 232. — Rapports des Anglais avec la Porte, 234. — L'Angleterre vis-à-vis de la Russie, 235. — L'Angleterre vis-à-vis de la Grèce, 239. — Rapports des Français avec la Porte, 240. — Empire arabe français, 242. — Frontières du Rhin, 243. — Position de l'Allemagne vis-à-vis de la France, 245.—Possibilités dans l'éventualité d'un partage réel de la Turquie, 248.

CHAPITRE III. — Précis historiques. 255

§ 1. Histoire de Tzerni-George et du prince Milosch. . . . . *Ibid.*

Premier armement des Serbes, 255. — Les Dahis, 257. — Tzerni-George, 259. — Révolte des Serbes, 263. — Pourparlers avec les Turcs, 268.—Guerre ouverte avec les Turcs, 270.— La Servie libre, 276.—Dissensions, 279. —Événements de 1807, 281, —De 1809, 283.—De 1810, 286.—De 1811, 290.—De 1812, 294. —De 1813, 293.— Attaque des Turcs, 296. — Mort de Veliko, 298.—La Servie redevient turque, 300.—Milosch reste en Servie, 301.—Émeute d'Hadgi-Prodan, 302.—Révolte de Milosch, 305. — Jalousie de Moler, 308. — Retraite des Turcs à Tschatschak, 311.—Prise de Pojarevatz, 312. — Combat de Doublie, 314. — Arrangement avec les Turcs, 316.— Maraschli-Ali-Pascha, 318.—Mort de Moler, 319.—Dissidence avec Maraschli-Ali, 320.— Convention d'Akermann, 323.—Révoltes sous Milosch, 327.—Notables mécontents, 331.—Conspiration de 1835, 334. — Skoupschtine du 2 février 1835, 343. — Constitution, 348. — Voyage de Milosch à Constantinople, 352.—Nouveau règlement constitutif, 352. — Émeute, 357. — Abdication de Milosch, 359.

§ 2. Histoire de la Bosnie. 364

Schoupans serbes, 364. — Bans de Bosnie sous la suzeraineté hongroise, 365. — Rois de Bosnie, les deux Tvartko, 366. — Étienne Thomasevitch, 369. — Domination turque, 370. — Guerres avec les Hongrois, 371. — Ouskokes, 373. — Événements postérieurs, 373. — Djelaloudin-Pascha, 374. — Abdourabam-Pascha, 375. — Hussein-Capetan, chef de la Bosnie, 378. — Mort de Himsa-Effendi, 384. — Événements de 1836 et 1837, 386. — Ali-Pascha de Mostar, 388.

§ 3. Histoire du Montenegro. 388

Les princes de ce pays, 388. — Départ du prince George, 391. —

Pages

Gouvernement théocratique, 392. — L'évêque Daniel, 395. — Première invasion turque, 396. — Le faux Pierre III, 398. — Nouvelle invasion turque, 401. — L'évêque Pierre, 402. — Expédition malheureuse de Mahmoud-Pascha, 403. — Mort de l'évêque Pierre 404. — Attaque des Turcs, 405. — Démêlés avec l'Autriche et les Turcs, 407.

§ 4. Histoire du pays de Cattaro 409

§ 5. Histoire des Albanais. , ... 411

Temps de l'empire romain, 411. — Domination bulgare et grecque, 412. — Despotes d'Épire, etc., 413. — Domination turque en Épire, 415. — Famille Balza, 416. — Scanderbeg, 417. — Liberté des Myrdites après sa mort, 419. — Ali, pascha de Janina, 420. — Exécution des begs albanais en 1830, 422. — Moustapha, pascha de Scutari, 422. — Troubles récents, 423.

Note. Lois et ordonnances du tzar Étienne Douschan. 426

Appendice premier. — Manière de voyager. 442

Kiradgis, 443. — Passeports, 445. — Tatares, 446. — Logements donnés par l'autorité, 449. — Inconvénients des Tatares, 452. — Meilleur temps pour voyager, 453.—Choix des domestiques, 453.—Drogmans, 454.—Objets nécessaires en voyage, 455.— Médicaments, 459.—Chargement, 460.—Voyage à cheval, 460.— Précautions pour les chevaux, 462. — Inconvénient de l'*Akscham* turc, 463. — Précautions pour la nourriture, 464. — Vêtements, 465. — Manière de prendre des renseignements, 466. — Explications nécessaires pour les comprendre, 468.

Appendice II. — Notes géographiques. 469

§ 1. Nomenclature géographique en Turquie. . . . . *Ibid*
Termes étrangers nécessaires à connaître, 474.

§ 2. Critique des cartes de Turquie. 476

Appendice III. — Indication des lieux sur les principales routes, et leur distance respective. 491

Servie, 492. — Mœsie et Bulgarie, 506. — Thrace, 521. — Rhodope, 526. — Macédoine, 529. — Thessalie, 539. — Albanie, 542. — Bosnie, 553. — Herzegovine, 563. — Croatie, 567.

Appendice IV. — Tableau des hauteurs mesurées ou estimées. . . 568

Autriche et Hongrie, 568. — Servie, 568. — S.-E. de la Bosnie et Haute-Mœsie, 570. — Bulgarie, 573. — Thrace, 574. — Rhodope, 575.—Macédoine, 576.—Thessalie, 578.—Grèce septentrionale, 579.—Épire, 579.— Moyenne-Albanie, 580.—Haute-Albanie, 580. — Bosnie méridionale, 582. — Herzegovine, 584. — Bosnie septentrionale, 584.—Croatie, Esclavonieet Bannat.—Valachie et Moldavie, 585.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

TOME PREMIER.

Pag.	Lig.	*Au lieu de*		*Lisez*
12	6	Vrsehom,		Vrmotch.
17	13	Verbinitza,		Verbanitza.
18	1	Kladida,		Kladina.
21	2	Jigeva,		Dejeva.
36	14	N.-E. et S.-O.,		N.-E.-S.-O.
38	1	en t.,		en fr.
40	5	2,500,		de 2,500.
45	28	Mosor,		Misor.
46	1	bien plus longue,		bien moins longue.
54	15	que 1,500 p.,		que 1,500.
56	32	Kauprisi,		Keuprisi.
57	22	N.-O. de Drimeles,		N.-E. de Drimades.
72	3	les sources,		et les sources.
72	33	il continue,		elle continue.
76	5	au fond à un,		au fond d'un.
95	13	d'entre,		entre
99	31	N.-O.-S.-E.,		N.-E.-S.-O.
106	18	Voukovaz,		Voukovar.
110	5	des cours,		des eaux.
116	6	place,		plate.
119	29	à l'Obnitza. Ce dernier, cours d'eau,		au Jadar. L'Obnitza, venant du Medvednik.
122	2	Odnitza,		Obnitza.
123	32	d'argent,		de plomb.
129	11	le Loukova,		de Loukova.
152	35	N.-E.-S.-E.,		N.-O.-S.-E.
141	9	1809 à 1845,		1909 à 1945.
142	16	porte peut-être le nom de Lab;		porte le nom de Sitnitza.
145	7	Prokouplie,		Prekouplie.
172	3	Anchiata,		Anghieta.
174	12	Letovska,		Sletovska.
179	24	vallée de Kotori,	*ajoutez*	et du Matska-Rieka, parce qu'il passe à Mala ou Machala.

Pag.	Lig.	*Au lieu de*		*Lisez*
179	30	*Supprimez* et se nommant le Malska-Rieka, parce qu'il passe à Mala ou Machala.		
185	3	E.		à l'E.
188	27	(au S. de Lepsine),		(alb. Lepsine).
208	13	Veterniko,		le Veterniko.
448	8	*Bonatschuk*,		*Bonatschak*.
	32	*Becli*,		*Beli*.
451	6	Komolika,		Komonika.
455	14	alba, L.,	*ajoutez*	(s. *Bela-Vrba*).
	18	pentandra, L.,	*ajoutez*	(s. *Praschlikovina*).
	19	purpurea, L.,	*ajoutez*	(s. *Rakita*), Salix Helix (s. *Iva*).
456	6	Ourdika,	*ajoutez*	a. *Chithath*.
459	4	Cskorouscha,		Oskorouscha.
479	26	Darcadi,		Dorcadion.
	34	Ansisioplia,		Anisoplia.
	35	erythrocephalia,		erythrocephala.
480	1	Brochyurus,		Bræchyarus.
		Dorcarion,		Dorcadion.
	7	utomaria,		atomaria.
486	16	50,000,		30,000.

TOME DEUXIÈME.

10	16	Voutschkoovitch,	Voutschkovitch.
14	21	Japides,	Liapes.
15	23	Japourie,	Liaparie.
16	9	Nischi,	Niktsche.
16	23	dont le nom nous a échappé,	nommés *Mats*.
17		Japides,	Liapes.
73	26	*dito*,	*dito*.
74	35	*dito*,	*dito*.
75	14	Japourie,	Liaparie.
83	22	Japides,	Liapes.
108	7	propres,	proches.
114	25	Podrida,	Potrida.
124	15	Japides,	Liapes.
158	29	mais un nom,	mais un village est un nom.
221	22	de décoration,	d'ornement.
237	9	de soupirs,	des soupirs.
	29	Jaquetina.	Jagnetina.
250	34	Knaisovitza,	Onaisovitza.

Pag.	Lig.	*Au lieu de*	*Lisez*
252	19	Mpoxas,	Mpozas.
264	14	on n'y emploie,	on y emploie.
281	24	45,	45 par mois.
294	16	ou depuis,	ou caché derrière des rochers, on avait tiré.
307	1	dans leur,	pour leur.
	16	barques,	baraques.
342	10	les hauteurs,	les hauteurs du Tarposch.
412	7	hors Belgrade,	hors de Belgrade.
444	14	Vaseli,	Valesi.
448	36	Polon,	Poklon.
472	9	Kudi,	Kadi.
478	29	Zingares,	Zinzares.

TOME TROISIÈME.

Pag.	Lig.	*Au lieu de*	*Lisez*
149	33	4 fr.,	4 fr. par jour.
285	4	5,350,	6,500.
	6	1,250 à 1,500 ou 1,750,	2,500 à 3,000 ou 3,500.
	7	750 à 1,000,	1,500 à 2,000.
	8	1,000 à 1,250.	2,000 à 2,500.
302	32	même parmi un,	même un.
315	36	frère,	cousin.
447	24	celui dans le,	celui du Saint-Ange dans le.
470	37	ou,	où.
476	4	l'église,	l'église de Krouschedol.
490	4	Dailama,	Dalailama.
528	28	Viard,	Voiart.
529	19	Serbesa,	Serbes.

TOME QUATRIÈME.

Pag.	Lig.	*Au lieu de*	*Lisez*
63	32	prélèveront,	préfèreront.
83	11	ce deux,	en deux peuplades.
87	33	l'an 1000,	le dixième siècle.
99	32	Bosniaques,	Rousniaques.
245	22	ne serait,	ne se serait.
522	17	Rujuk,	Bujuk.
523	7	Abhorkeui,	Akhorkeui.
566	36	Douvno,	Douino.

N. B. Abréviations expliquées pour les noms en langues étrangères, savoir : *t.* turc, *s.* serbe, *bulg.* bulgare, *bosn.* bosniaque, *a.* albanais, *v.* valaque, *zinz.* zinzare, *g.* grec, *h.* hongrois, et *all.* allemand.



